

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

[L']ami des hommes, ou Traité de la population... [Document électronique] / par le Mis de Mirabeau

AVERTISSEMENT

p3

J' entreprends de traiter ici le plus utile et le plus intéressant de tous les objets d' ici-bas pour l' humanité, *la population* .

Presqu' autant de gens pensent en connoître les principes moraux, qu' il y en a qui en employent les ressorts physiques ; et cependant j' annonce que mes principes, que je crois vrais, sont ainsi que mes conséquences, diamétralement opposés à presque toutes les idées que j' ai trouvées dans le monde sur ce chapitre.

Toutes les fois que dans les conversations j' ai hasardé d' avancer quelques-unes de mes idées à cet égard, j' ai vû d' abord qu' elles étoient regardées comme le plus étrange paradoxe. Quand ensuite mes auditeurs, ou ma propre vivacité m' ont donné le temps d' établir mes principes, et d' en motiver les conséquences, j' ai vû très-promptement

p4

l' effet de la démonstration dans ceux qui m' écoutoient ; mais ce n' est point ainsi que les idées générales peuvent être déracinées : je le sçais, et en conséquence n' ayant jamais consacré mon loisir qu' à l' utilité, je crois pouvoir mettre au nombre des ouvrages qui sont sortis de ma plume inconnue, et qui m' ont donné le secret plaisir de les voir quelquefois réussir, un traité sur cette matière, où mes idées soient en quelque sorte développées. C' est ici qu' on pourra me juger.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Qui m' aura lû jusqu' au bout, me lira peut-être ensuite par parcelles ; qui ne me lira point, me met au nombre de tant de bons écrivains, que je l' en remercie d' avance.

la population est-elle utile ou non ? il semble au premier coup d' oeil que cette question soit l' équivalent de celle-ci : *le soleil éclaire-t' il ou non ?* mais on verra que j' arriverai d' inductions en inductions

p5

jusqu' à une morale si austère, que je révolterai bien des gens. Je vais créer une infinité d' hommes ; que d' embarras pour les gouverner ! Je vais les rendre laborieux et riches ; combien de gens m' ont dit sagement qu' il ne falloit pas que le peuple connût une aisance qui le rendoit insolent ! Je vais diminuer le nombre des chevaux et des équipages, et mettre leur augmentation au niveau de l' incendie et du parricide ; je vais prouver enfin, oui, démontrer que le luxe est, proportion gardée, l' abyme d' un grand état plutôt encore que d' un petit. En supposant donc que mes principes soient avoués, qu' ils se trouvent exactement liés les uns aux autres, et que les conséquences en sortent naturellement, combien de gens en qui la corruption du coeur n' a pas offusqué les lumières de l' esprit, voudroient peut-être revenir en arrière, et soutenir,

p6

attendu qu' ils tiennent dans l' état actuel le haut bout, que l' homme est plus heureux étant au large, comme on est aujourd' hui, que s' il se trouvoit serré par ma nouvelle peuplade ! Mes très-chers et très-doux épicuriens, vous êtes plus dangereux en France, que par-tout ailleurs, où la mollesse abrutit ; ici elle rend l' esprit faux et délicat, et c' en est assez pour être prophète parmi nous.

C' est à vous donc que je parle ; et je dis qu' il est bon d' être plusieurs ensemble :

- 1 de peur d' être mangés des loups :
- 2 afin que les bons cuisiniers soient moins rares.
- 3 que de belles voix, et de jolies filles naîtront parmi cette colonie que j' annonce ! Voilà tout ce qu' il vous faut, je vous le promets ;

soyez tranquilles, et nous laissez spéculer,
nous qui ne valons pas la peine de nous aimer
nous-mêmes, mais qui aimons nos freres et leurs
neveux, qui

p7

aimons l' homme comme le plus utile, le plus
aimable et le plus reconnoissant des animaux, et le
plus propre à tout genre de plaisirs, de travail,
d' embellissement, et d' utilité.

La voix de l' humanité qui reclame ses droits,
demandoit un plus digne organe, je l' ai senti ;
mais mes idées ne sont point celles d' un autre :
la vérité est infinie. Je ne pense pas avoir
ouvert la carrière ; je me flatte encore moins
de la fermer. Le dirai-je ? L' *incognito*
que je garde, me facilite une sorte de
relâchement. C' est avouer que la charité est moins
active que l' amour propre. Oh ! Mes semblables,
sondez sur cet article votre propre coeur, avant
de me jeter la pierre.

Je me suis prescrit de tout temps de ne rien donner
au public qui pût n' avoir trait qu' à moi,
c' est-à-dire, à la sorte de considération

p8

qu' il est naturel qu' un auteur espere retirer de
son travail. En cela j' ai plus consulté la prudence
et ma paresse, que la modération. Habitué à
écrire très-incorrectement, les soins nécessaires
pour retravailler un style quelquefois original,
mais toujours louche et défectueux, seroient une
fatigue pour moi, qui suis sur-tout ennemi
de la peine. Ce vice de l' esprit, qui porte sur
toutes ses opérations, doit naturellement se faire
sentir plus désavantageusement encore, que
par-tout ailleurs, dans un ouvrage de longue
haleine, et qui roule sur des questions de
raisonnement autant que sur des points de fait.
Le style de ce traité fourmille de ce genre de
défectuosités, je le sens autant que mes
lecteurs ; mais mes affaires et mes amis ont
besoin de moi ; et le peu de temps qu' on me laisse,
est mieux employé à composer, qu' à m' appesantir
sur des révisions de style.

p9

Parmi tous les défauts de celui-ci, on trouve des traits et des vérités. Celles qui font le fonds de cet ouvrage sont d' une importance trop absolue pour l' humanité, pour que mon amour propre se soit cru autorisé à les ensevelir dans l' oubli.

Ce n' est pas que je regarde le plan entier que je semble présenter, comme un système absolument praticable dans toutes ses parties ; je suis peut-être le moins imaginaire de tous les hommes dans le fait. Je pense que tous les principes établis dans cet ouvrage sont vrais, et je serois fort aise d' avoir à les défendre ; mais il est sur-tout des points principaux, dont la nécessité est urgente et absolue.

Je n' offre pas ici une lecture d' amusement. Indépendamment du sérieux du sujet, il demeure dans la façon dont il est traité, un air de désordre que je n' ai pas eu la force de corriger. Outre ce que mon naturel y a apporté de ce

p10

genre d' imperfection, il est dû encore aux variations survenues dans la contexture du plan. Je l' entrepris d' abord dans la forme d' un commentaire libre sur un ouvrage excellent que je possédois alors en manuscrit, et que je voulois donner au public. Cet ouvrage parut avant que j' eusse entrepris la troisième partie ; cela me détermina à changer la forme de mon ouvrage, et à rassembler sous des titres à moi des morceaux épars et négligés que j' avois laissé couler de ma plume. La première partie se sent sur-tout beaucoup de cette réfaction, et je crains que la sorte de désordre qui y regne ne rebute mes lecteurs. C' est pour eux plutôt que pour moi que je les prie d' aller jusqu' au bout, et d' attendre du moins à la troisième partie à me juger définitivement.

p11

PARTIE 1 CHAPITRE 1

société, richesse.

ceci n' est qu' une introduction, où j' établirai quelques principes fondamentaux très-abrégés, attendu qu' ils sont presque tous rebattus, mais indispensables avant d' entrer sérieusement en matière.

Si l' homme pouvoit voler, je dirois qu' il est la plénitude du

p12

regne animal. Le plus vivace des animaux, il est encore le plus courageux, le plus fort, le plus adroit, le plus abstinent, et celui de tous qui fait le plus aisément pâture de tout.

On divise communément le règne animal, pour parler le langage des physiciens, en deux genres principaux ; *animaux sauvages*, et *animaux domestiques* . Cette division est défectueuse, en ce qu' il est peu d' animaux domestiques qui ne puissent devenir sauvages ; mais en les considérant d' un autre sens, on les peut diviser en deux classes ; *animaux solitaires*, *animaux sociables* . L' homme est assurément de ces derniers. Il n' y a pas de vérité mieux démontrée que celle qui l' est par les faits. Par-tout où l' on a vû des hommes seulement, on les a assurément trouvés ensemble en même gîte ou repaire.

L' instinct de l' animal solitaire lui montre son avantage à être

p13

seul. L' instinct de l' animal sociable le porte à faire nombre avec ses semblables. Jusques-là l' homme n' est qu' animal ; mais tout animal est avide, et c' est en cela que l' instinct de l' homme commence à se distinguer, et à s' étendre jusques à l' intellect. L' animal est avide du présent, et du présent momentané ; l' homme est avide du présent et sans bornes : il l' est du passé dans lequel il se cherche des titres de possession, des ayeux, des annales ; il l' est encore du futur qu' il ambitionne au-delà de son existence.

Il est avide de tout ; et tandis que la nature d' une part le force à se réunir à son semblable, l' intellect lui fait d' autre part sentir qu' il s' appuie sur son rival, sur l' ennemi naturel de toutes ses prétentions.

Ce n' est pas ici le lieu de considérer cet

intellect comme un présent de la divinité destiné primitivement à des fonctions toutes

p14

nobles, et dignes de son origine. La trace de cette institution première se montre à la réflexion plus encore qu'à la foi. L'homme le plus barbare, démêlé par des yeux perçans, laisse voir au spectateur le germe de vertus qui ne tiennent rien de la nature animale. La générosité, la constance, le respect pour les vieillards, l'amour filial, et tant d'autres sont des plantes étrangères sur un sol passager nécessitées à un entretien journalier, et qui marche à chaque instant vers la destruction ; mais c'est l'homme brute que nous considérons uniquement en cet instant.

Il ne seroit donc pas étonnant que le meurtre se fût trouvé entre les deux premiers hommes égaux en âge et en dignité ; en effet, les plus anciennes annales de l'humanité nous l'annoncent comme le premier des crimes contre la société.

Il résulte de ces deux principes contraires, et tous les deux dans

p15

la nature, desquels l'un rapproche l'homme de son semblable, l'autre le lui fait regarder comme ennemi, que les loix concernant le partage des biens ont dû être les premières de toutes, et les plus indispensables.

On en trouve en effet la trace dans toutes sociétés présentes et passées, même les plus informes. Dans les sociétés errantes, comme les hardes de tartares, les camps d'indiens, etc.

Qui transmigrent avec leurs familles et leurs bestiaux ; le chef qui les conduit règle les limites de chacun autour du camp.

Les conquérans partagerent le territoire de leur conquête, les fondateurs celui de leur ville. En un mot, le partage des biens est la première loi de la société, et le tronc, pour ainsi dire, de toutes les autres loix. Qu'on ne m'oppose pas l'exemple des sauvages qui vivent en commun de la chasse et de la pêche. Ces peuples

p16

doivent être regardés comme une seule et même famille qui jouit d' un territoire immense, et qui en dispute les limites par des guerres cruelles avec des familles voisines. On pourroit même assurer que les sauvages les plus brutes ont des *propriétés* reconnues entr' eux, des arcs, des flèches, des cabanes, etc. La petitesse de ces sortes d' objets proportionnés au peu de besoins de ces peuples les a dérobés aux yeux de ceux qui en ont parlé autrement. La propriété une fois établie a ses abus comme tout ici-bas, et l' inégalité des fortunes en est une suite indispensable. La force, l' industrie, le bonheur, l' économie grossissent un héritage, et les défauts contraires diminuent l' autre. C' est ainsi que le territoire entier de la société passe dans les mains d' un petit nombre, et que tout le reste vit dans une sorte de dépendance de ce petit nombre, soit à ses gages,

p17

soit comme entrepreneur du maniement des fonds et de leur produit. Telle est la société naissante et croissante. Voyons-I maintenant s' étendre et prendre la forme d' état. Les incas, seuls souverains qui se soient fait un grand empire au profit incontestable de l' humanité, réunirent plusieurs de ces familles errantes et sauvages, dont nous parlions tout-à-l' heure ; donnerent à chaque canton des loix utiles ; leur enseignèrent l' agriculture ; les rassemblèrent en un mot, et firent un corps immense. Mais vainement voudroit-on maintenir un corps sans alimens. La nourriture de l' homme ne se peut tirer que de la terre ; la terre ne produit que peu ou rien qui nous soit

propre, sans le travail de l' homme.
La population et l' agriculture sont
donc intimement et nécessairement
liées, et forment ensemble
l' objet principal d' utilité première

p18

d' où naissent tous les autres. Considérons
d' abord la population sous
son premier point de vuë.
Les hameaux et les villages sont
l' habitation des cultivateurs des
champs, et de ceux d' entre les
propriétaires qui sont obligés de
les faire valoir eux-mêmes. Les
bourgs sont d' une part des villages,
dont le territoire est plus considérable ;
de l' autre, ils sont le
séjour des petits propriétaires qui
peuvent s' écarter de leurs fonds,
et qui en ont assez pour que la
rente que leur en fait l' entrepreneur ou
fermier les fasse subsister
dans le voisinage, comme ils sont
aussi l' entrepôt du troc intérieur
du canton, et de l' échange du
superflu avec le nécessaire, qui est
l' ame de la société. Les villes sont
de gros bourgs, domicile de l' espece
des propriétaires qui sont encore
plus dans l' indépendance que
les premiers, qui se rassemblent
pour le plaisir ou pour les affaires.

p19

Les villes sont aussi la demeure des
tribunaux de justice et de tous
les entrepreneurs de détail qui
sont employés à fournir les nécessités
et commodités aux habitans
et aux étrangers que de semblables
motifs plus passagers attirent
à cette espèce de rendez-vous. Les
capitales enfin sont le séjour du
prince, des grands propriétaires
qu' attirent la faveur et les emplois
dans le gouvernement. Elles le

sont des grands tribunaux, des arts, de la magnificence, du superflu. Tel est le tableau extérieur de la population. C' est ainsi que tout ici-bas va par hiérarchies et par échelons, comme les marches d' un escalier qui toutes sont nécessaires également à la perfection, mais dont les plus basses, indépendamment de l' utilité commune, sont destinées à supporter tout le faix et l' ensemble, et conséquemment méritent plus d' attention,

p20

à proportion de ce qu' elles se rapprochent de la base.

Après avoir considéré la société dans le physique, examinons-la maintenant dans le moral.

La réunion forcée des deux mêmes principes antipathiques que j' ai notés ci-dessus, sçavoir la sociabilité d' une part, et la cupidité de l' autre, cause ici-bas les mêmes contradictions. Ce sont deux troncs qui se ramifient à l' infini ; l' un porte les vertus, et l' autre les vices.

La sociabilité a inventé et placé par ordre l' attachement à ses proches, à ses amis, au public, à la patrie, au gouvernement, et à toutes les vertus de détail qui illustrent la vie privée, et rendent l' héroïsme aimable.

La cupidité vomit au contraire l' envie, l' orgueil, la violence, la fraude, la cruauté, et tous les vices qui déshonorent l' humanité, et la rendent plus profondément incompréhensible encore en mal

p21

qu' en bien. On verra dans la suite que loin de proscrire entièrement la cupidité, projet idéal sans doute, puisque rien de ce qui est dans la nature ne peut être détruit, je

lui trouve une direction utile à la société. En effet, l' être suprême n' a rien mis en nous d' entièrement mauvais ; mais dans la spéculation présente je ne considère la cupidité que telle qu' elle se montre à nous par ses effets les plus ordinaires. Ce point de vue nous meneroit à l' idée du bon et du mauvais principe ; erreur pardonnable à l' ancienne philosophie, qui n' avoit pas comme nous l' avantage d' être guidée dans ses recherches à travers le cahos de la nature humaine par un trait perçant de lumière révélée. Nous sçavons aujourd' hui que ces deux principes du bien et du mal si distans en apparence partent néanmoins de la même souche, sçavoir d' un arrêt de dégradation

p22

forcée, qui nous laissant toute l' étendue et tout le ressort d' une ame préparée pour une destination tout autrement noble et pure, et y ajoutant encore l' inquiétude proportionnée au déplacement actuel, nous a livrés d' autre part à l' épaissement, aux besoins, aux erreurs de la matière ; de sorte que l' illusion est toujours en présence de nos desirs à côté de la vérité. De ces deux objets le second mene au bien, l' autre au mal ; ainsi notre ardeur à courir dans des routes si diverses part du même principe dirigé par la vérité, ou égaré par l' illusion, c' est-à-dire, de l' immensité de l' ame. C' est ce qui a fait penser avec quelque raison que le scélerat et le héros étoient en quelque sorte de la même étoffe, et que l' excès dans chacun de ces genres si opposés supposoit une égale force de ressorts, de la direction desquels un rien a souvent décidé.

p23

Cette vérité de spéculation est de toutes les connoissances la plus utile dans la pratique. D' une part, elle nous rend dans la société compatissants pour les vicieux, moins austères, moins durs, plus humains, moins présomptueux, moins susceptibles d' orgueil : de l' autre, elle nous fait sentir dans les places que les soins et les travaux du courant ne sont qu' un bas détail en comparaison du premier des soins, qui est le maintien des moeurs.

En effet, dès que le souverain, (que je ne cite ici que comme la plénitude de la puissance, comprenant sous son nom tout ce qui a de l' autorité parmi les hommes) dès que le souverain, dis-je, sera persuadé que la sociabilité et la cupidité existent et se combattent comme deux élémens contraires dans tous les hommes ; qu' il aura compris encore que les moeurs, usages, opinions

p24

décident en général l' inquiétude humaine vers celle de ces deux affections rivales qui se trouve en vogue dans la société ; que marchant par gradation, il aura senti que c' est lui qui peut enchaîner celui de ces deux élémens qu' il voudra, et donner carrière à l' autre ; certainement le résultat de cette spéculation aussi simple que sérieuse sera de ne se connoître qu' un devoir, qui est de marcher en tout et par-tout et jusques dans ses moindres actions vers la sociabilité, et de se détourner, même avec affectation, s' il est possible, de la cupidité. Celle-ci n' est jamais riche de ce qu' elle possède, elle est toujours pauvre de ce qu' elle desire. Dans les vuës de la sociabilité au contraire, comme il n' est question que de se réunir,

chacun apporte tranquillement son contingent à la masse ;
riche de ce qu' il y fournit, il n' est pauvre que de ce qui manque à

p25

son confrere ; et comme malgré toute habitude de confraternité, nos besoins situés en la personne d' autrui sont toujours très-bornés, il ne faut pour nous satisfaire sur cet article que la vie et le vêtement. Il n' est qu' un moyen d' enrichir un peuple, c' est de le tourner vers la sociabilité. Ouvrez les annales de l' humanité, vous y verrez que de tous les peuples et dans tous les temps, aucuns n' ont vécu plus durement, n' ont cependant été plus attachés à leur façon d' être, et ne se sont en conséquence estimés plus riches, que ceux qui ont vécu le plus en commun. Ce n' est pas assez sans doute de poser des principes, il faut sur-tout les démontrer. Celui qui attribue à la cupidité tous les maux qui ravagent la société, trouve à chaque instant sa preuve dans les faits. En effet, si l' on en excepte quelques passions brutales (et encore dans

p26

celles-ci certain point d' abrutissement) on verra que tout le reste vient de la cupidité, du desir de s' approprier les biens de goût ou d' opinion. La suite de cet ouvrage, dont l' objet n' est point du tout de faire un traité de morale, me donnera occasion de prouver cette vérité dans toutes ses branches. Mais j' attaque en ce moment la cupidité dans son fort, et je vais démontrer qu' elle nous égare, même dans la recherche de ceux des avantages physiques dont elle fait le plus de cas, je veux dire, de la richesse. Il résultera de cet examen une définition

précise de ce que c' est que
richesse pour un état, ce qui remplira
en entier l' objet de ce chapitre.
Qu' est-ce que la richesse ? Ce
devrait être la possession des biens
d' ici-bas. Si c' est cela, la sociabilité
est toujours riche, et la cupidité jamais.

p27

Le nécessaire, l' abondance et
le superflu sont, en fait de biens,
ce que sont en style de grammaire,
le positif, le comparatif et le
superlatif. Le premier est la base
des deux autres qui sans lui portent
en l' air. Examinez les calculs
de la cupidité, ils prennent l' échelle
à rebours. Ces trois ordres de
biens sont de telle nature, qu' on
ne les voit que du bas en haut.
C' est dans les entraves de la nécessité,
que le nécessaire est un objet d' ambition.
Le nécessaire desire
l' abondance, et l' abondance le
superflu ; mais ce dernier, d' autant
moins satisfait qu' il devrait le plus
l' être, voit et desire au-delà de ce
qu' il possède, sans avoir jamais
senti ni l' abondance, ni le nécessaire.
Quel est le riche, interrogé
sur ce qu' il lui faut, qui répondra :
le pain, le vin à suffisance, un habit
de laine l' hiver, et de toile l' été.
S' il s' en trouve un qui réponde de
la sorte, examinez ses actions, et

p28

ne l' en croyez sur sa parole, que
quand vous aurez vû de près que
tout ce qu' il possède au-delà, est
aux siens, à ses amis, à la société
plutôt qu' à lui ; que loin de
songer à accroître son bien, il est
prêt à le sacrifier au besoin d' autrui.
Ce riche-là, s' il en est, jouit
véritablement de ce qu' il possède,
puisqu' il connoît le nécessaire, l' abondance

et le superflu ; mais l' exemple est trop rare pour faire règle. Sortons de la thèse particulière, et portons nos spéculations sur le corps entier de la société, sur ce qu' on appelle l' état. Les trois ordres de biens établis ci-dessus sont et seront, de l' aveu de tout homme sensé, l' agriculture, le commerce, les thrésors. L' on y trouve les mêmes qualités de proportion et de progression que j' ai notées dans leur emblême, le nécessaire, l' abondance et le superflu.

p29

Cette vérité une fois posée, écoutons les leçons de tous les prôneurs de l' intérêt ; examinons le détail des soins des différents gouvernemens. Vous y verrez précisément ce que je disois tout-à-l' heure, l' échelle prise à rebours. L' argent, l' argent, diront-ils ; le commerce utile est celui qui apporte de l' argent ; le commerce ruineux est celui qui se solde en argent. à les entendre, l' état le plus riche seroit celui qui auroit trouvé une mine inépuisable d' or ; et s' ils pouvoient à leur gré gouverner les élémens, pour s' épargner le travail de la mine, ils obligeroient l' air et le feu de le mettre en fusion, et de le vomir, comme le Vesuve pousse des matières enflammées, jusqu' à que la lave eût couvert et endurci toute la surface du territoire de la patrie, et qu' ils fussent parvenus au sort du roi Midas. Mais, diront-ils, votre comparaison

p30

pêche précisément dans le point le plus essentiel. Vous avez dit tout-à-l' heure que le possesseur

du superflu ne regardoit jamais en arrière, et méconnoissoit l'abondance et le nécessaire ; et il faut avouer que cette imputation a quelque vérité. Si votre figure étoit juste, il faudroit que ceux qui en matière d'interêt d'état, en calculent la puissance d'après la quotité de son argent, n'eussent aucunes vuës relatives au commerce et à l'agriculture. Or c'est précisément ici le contraire. Nous ne voulons de l'argent que parce qu'il est le suc nourricier du commerce, le représentatif des facilités du troc. Le commerce vivifie l'agriculture, en donnant un prix et des débouchés à ses productions. Ainsi la comparaison de votre échelle renversée cloche à tous égards. L'argent est la séve de l'industrie et de l'agriculture, loin d'en être le superflu.

p31

Tout est-il dit, messieurs ? Est-ce bien là votre système ? Fixons-le, afin de ne point varier. Voici maintenant le mien à moi. L'argent n'est rien du tout de sa nature. Il est seulement devenu signe de convention représentatif des biens de la vie. Loin que la multiplication du signe donne des facilités pour le troc et pour la production de la chose signifiée, il ne fait qu'embarrasser l'un et l'autre : un plus gros volume du signe en représente un moindre de la chose signifiée ; c'est d'abord une incommodité. L'inconvénient seroit peu considérable jusques-là ; mais voici des maux réels. La commodité du signe une fois établi comme nature de biens dans l'état, fait tomber toutes les autres. Les biens naturels de l'agriculture et du commerce, à sçavoir les denrées et les marchandises, sont pénibles à acquérir, sujets au dépérissement, difficiles et embarrassants

à garder, n' ont de prix
que pour celui qui en a besoin.
Votre signe au contraire se trouve
dans les mines, s' acquiert en
volant et en tendant la main,
arts de facile exercice, il ne dépérit
même point, un coffre-fort
suffit pour rassembler la plus grosse
fortune : le débit en est assuré
à l' instant, et il prend au gré du
possesseur toutes sortes de formes.
Il est donc dans la plus exacte raison
que le signe prenne dans l' estime
humaine le pas à tous égards
sur la chose signifiée, et que la
banque fasse négliger le commerce
et l' agriculture.
Ce n' est pas ici le lieu de démontrer
tous les inconvénients tant
moraux que physiques de cette nature
de biens, combien elle échappe
au régime des loix ; dans quelle
impossibilité elle met le prince,
les loix, la police, et enfin tous les
moyens humains d' empêcher le
monopole et la vénalité de la loi

même et de la conscience ; quelles
secousses elle peut donner à l' état
en sauvant les grands coupables,
ou leur donnant du moins la facilité
d' associer leur fortune à leur
proscription ; combien elle est peu
capable de tenir lieu des autres
biens dont elle usurpe la place ;
combien elle détruit la dépendance
où le riche est du travail du pauvre,
seul palliatif du mal véritable de
l' inégalité des fortunes ;
combien elle rend fautif et ruineux
le tarif de la subvention réciproque
entre le gouvernement et les
sujets, tarif qui fait la principale
artère de la circulation dans un
état ; combien enfin elle rompt
tous les liens de la sociabilité entre

les citoyens, et établit la dureté,
l'interêt et la bassesse. Toutes ces
choses viendront naturellement et
d'elles-mêmes dans la suite de mon
ouvrage.

Il me suffit maintenant d'avoir
fait douter un instant du principe

p34

de mes antagonistes ; je lui donnerai
encore une attaque, seulement
en établissant sur des notions
même triviales, ce que c'est que
la vraie richesse.

La nourriture, les commodités
et les douceurs de la vie sont la
richesse. La terre la produit, et le
travail de l'homme lui donne la
forme. Le fonds et la forme sont
la terre et l'homme. Qu'y a-t-il
par-delà ? Par-tout la forme est
nécessaire au fonds, ici plus qu'ailleurs.

tant vaut l'homme, tant vaut la terre,
dit un proverbe

bien sensé. Si l'homme est nul, la
terre l'est aussi. Avec des hommes
on double la terre qu'on possède,
on en défriche, on en acquiert.

Dieu seul a su de la terre tirer un
homme ; en tous temps et en tous
lieux on a su avec des hommes
avoir de la terre, ou du moins le
produit, ce qui revient au même.

Il s'ensuit de-là que le premier
des biens, c'est d'avoir des hommes,

p35

et le second de la terre.

La multiplication des hommes
s'appelle *population*. L'augmentation
du produit de la terre s'appelle
agriculture. Ces deux principes de richesses
sont intimement liés

l'un à l'autre. Je l'ai dit, je le
prouverai dans le chapitre suivant.

On peut résumer de celui-ci
que la base des lois positives est le

partage des biens et avantages de la société, et le maintien des droits de chaque individu à cet égard ; et que la base des loix spéculatives est la direction de l' inquiétude et de l' avidité humaine vers la sociabilité et la vérité, et le soin continuel de les détourner de la cupidité et de l' illusion.

Princes, quelques-uns d' entre vous ont aimé qu' on leur dît qu' ils étoient les maîtres absolus des biens de leurs sujets ; si jamais quelque autre qu' un charlatan découvre réellement ce secret-là, faites pendre

p36

le démonstrateur, comme l' on fit autrefois celui qui avoit rendu le verre malléable.

Mais il est une autre sorte de bien qui vous appartient et qui vous assure tous les autres, ce sont les hommes ; vous aurez tout, si vous sçavez tirer parti de ce bien : l' art de le gouverner, étendu dans le détail, est très-borné dans le principe. Animez la sociabilité, opprimez la cupidité ; l' une est la corne d' abondance, l' autre est la boîte de Pandore. Il ne tient qu' à vous de verser ou d' ouvrir.

p37

PARTIE 1 CHAPITRE 2

la mesure de la subsistance est celle de la population.

la population une fois reconnue pour le premier des biens de la société, il est question de sçavoir d' où on la tire, et les moyens de se procurer cette sorte de richesse.

Dieu créa au même temps tous les germes, et leur donna la faculté

de se reproduire et de se multiplier ; mais
il les rendit tous dépendans
des moyens de subsistance ;
c' est une vérité physique, et
dont la démonstration est répandue
sur toute la surface de l' univers.
Tout germe se desséche et
meurt, si les sucs alimentaires qui
lui sont propres, n' entourent et
n' échauffent les organes de sa croissance,

p38

et ne fournissent à sa subsistance.
C' est de ce principe simple et
vrai qu' il faut partir pour calculer
juste sur la population, sur les
moyens de l' étendre, sur les vices
qui la restreignent et la font
languir.
Il est singulier combien de tout
temps on a raisonné peu conséquemment
sur cet article. Toutes
les fois qu' un grand état est tombé
dans la corruption des moeurs,
on s' est plaint de la dépopulation.
Les spéculateurs ont cherché le
remède, les législateurs l' ont ordonné,
et toujours inutilement.
Pourquoi ? C' est qu' on vouloit traiter
le mal sans en connoître le
principe. On ordonnoit des mariages,
on récompensoit la paternité,
on flétrissoit le célibat : c' est
fumer, c' est arroser son champ
sans le semer, et en attendre la récolte.
Demandez encore aujourd' hui à

p39

nos spéculateurs, pourquoi la plûpart
des états de l' Europe se dépeuplent
visiblement : les uns nieront
le fait, ce qui est la méthode
la plus courte en tout genre de dispute
et la moins digne de réplique :
le plus grand nombre convenant
du fait trop visible pour
être contesté de bonne-foi en accusera

le célibat des moines et des
religieuses, la guerre, le grand
nombre des troupes réglées, la
navigation, les transmigrations
dans le nouveau monde, et autres
prétendus vices de constitution,
dont la plupart sont au contraire
de nouvelles racines de la population,
comme j' espere le démontrer.
Quelle est donc selon vous, me
dira-t-on, la vraie cause de la dépopulation ?
La voici. C' est la décadence de l' agriculture d' une
part, de l' autre le luxe et le trop
de consommation d' un petit nombre
d' habitans, qui sèche dans la

p40

racine le germe de nouveaux citoyens.
Je sçais combien de préjugés
établis cette opinion choque diamétralement.
Que de citoyens entendus
en espaliers, et qui dépensent
en serres chaudes, croient
l' agriculture aussi moderne en Europe
que la philosophie des dames,
et perfectionnée de nos
jours plus que jamais ! Combien
de calculateurs élégants démontrent
que la consommation même
de la prodigalité et ce qu' on appelle
luxe fait la prospérité d' un
grand état ! Ce n' est pas encore ici
le lieu de combattre toutes ces illusions
de détail ; leur tour viendra.
Maintenant il est question de démontrer
mon principe, à sçavoir,
*que la mesure de la subsistance est
celle de la population .*
Si la multiplication d' une espèce
dépendoit de la fécondité, certainement
il y auroit dans le monde
cent fois plus de loups que de moutons.

p41

Les portées des louves sont
très-nombreuses, et aussi fréquentes
que celles des brebis qui n' en

portent qu' un. L' homme condamne au célibat des armées de moutons ; et je n' ai pas ouï dire qu' il fit aux loups cette espèce d' injustice. Il tue beaucoup plus de moutons que de loups, et cependant la terre est couverte de la race des premiers, tandis que celle des autres est très-rare. Pourquoi cela ? C' est que l' herbe est fort courte pour les loups, et très-étendue pour les moutons.

Les sauvages d' Amérique qui ne vivent que de la chasse, sont réduits à la condition et presque à la population des loups. Un très-petit peuple de ces sauvages occupe un territoire qui bien cultivé fourniroit à la subsistance d' un peuple immense, et ces foibles nations se font encore souvent entre elles de cruelles guerres pour les limites ; mais leur population qui

p42

n' est gênée ni par le célibat, ni par aucune règle de continence, se proportionne naturellement aux seuls moyens de subsistance qu' ils savent se procurer. Un ancien romain, toujours prêt à retourner et labourer son champ, vivoit lui et sa famille du produit d' un arpent de terre. Un sauvage qui ne sème ni ne laboure, consomme seul le gibier que cinquante arpens de terre peuvent nourrir : conséquemment *Tullus Hostilius* , avec mille arpens de terre pouvoit avoir cinq mille sujets, tandis qu' un chef de sauvages, tels que je les ai représentés, borné au même territoire auroit à peine vingt hommes. Telle est la disproportion immense que l' agriculture peut établir dans la population. C' en sont ici les deux extrémités. Un état se développe en proportion de ce qu' il s' éloigne de l' une et se rapproche de l' autre : en proportion

p43

de ce qu' on y cultive les terres,
et qu' on les emploie à produire ce
qui est de la nourriture essentielle
de l' homme, l' espèce augmente
en nombre. En proportion de ce
qu' on les laisse en friche, ou qu' on
les emploie en inutilités ou productions
de consommation précaire,
l' espèce diminue invinciblement
malgré tous édits et loix
d' encouragement ou de rigueur en
faveur des mariages.
Il s' ensuit de-là que les consommations
en superfluités sont un crime
contre la société qui tient au
meurtre et à l' homicide ; d' autant
que ce qui est luxe en naissant,
devient usage et décence dans la
suite. D' où naît que la principale
attention du gouvernement doit
être de porter par l' aiguillon
de l' honneur et par la force
de l' exemple, l' orgueil humain
vers la frugalité et une sorte de
modestie relative à chaque profession.
Mais il n' est pas temps

p44

encore d' entamer cette matière.
M David Hume auteur anglois,
l' un des plus respectables écrivains
politiques que nous connoissons,
tant par son érudition
également saine et profonde, que
par la sagesse de ses raisonnemens
et une modestie bien rare en ce
temps-ci, a fait un traité complet
sur la question de la population
ancienne comparée à celle
de notre temps. Ce seroit dommage
que nous n' eussions pas ce
morceau également sçavant et raisonné ;
et je lui rends toute justice
sur le mérite d' homme de lettres
et de citoyen, qu' on ne peut s' empêcher
de reconnoître à un point
éminent dans l' auteur ; mais en
convenant de plusieurs des principes

renfermés dans ce traité, je ne suis pas de son avis sur les conséquences en général. On pourroit le suivre dans les détails et lui en disputer un grand nombre, mais on le feroit avec désavantage : de

p45

fait, en ce qu' il est bien difficile d' en sçavoir plus que lui ; de droit, en ce que cette sorte de controverse seroit au moins fade, et peut-être odieuse. Mais d' après les principes établis ci-dessus dont un homme d' aussi bon esprit que M Hume conviendrait sans doute, principes qui abrègent la question autant qu' ils la fixent, elle se réduit à sçavoir si la consommation actuelle de chaque individu, et sur-tout celle des riches, est plus considérable qu' elle n' étoit autrefois. Le faste des anciens asiatiques, et l' étenduë excessive de l' empire du grand roi, devoient sans contredit avoir fort dépeuplé cette partie du monde ; mais la barbarie du gouvernement turc et persan l' ont extrêmement dévastée, et sur les ruines de tant de villes célèbres de l' antiquité l' on ne trouve plus que de vastes déserts à peine praticables pour les caravanes. On en peut dire autant

p46

de la partie de l' Afrique jadis célèbre sous les carthaginois, les rois numides, etc. Et qui sous le bas empire même contenoit jusqu' à quatre cents villes espagnoles ayant chacune son district, contrées arides aujourd' hui et disputées aux lions et aux tigres par des hommes plus féroces qu' eux. Les pays connus sous le nom de Grece, tant dans le continent que les

isles et terres adjacentes, ne sont
aujourd' hui que des roches désertes ;
et ces isles autrefois si célèbres
par des temples fameux, des
écoles, des hommes illustres, et
une peuplade immense, ne sont
que des écueils. J' excepte de mes
calculs toute cette partie de la dévastation
générale, comme relative
à des causes morales ; et nous
ne traitons ici que du physique.
Il faut pareillement en retrancher
l' Amérique. Si d' une part l' invasion
de la partie méridionale de l' Amérique
par les espagnols, et l' abus

p47

qu' ils firent de leur victoire, a fait
rentrer dans la terre des peuplades
immenses d' hommes ; si la
mollesse et le gouvernement tyrannique
des nouveaux colons a
tenu ces contrées fertiles dans cet
état de dévastation, on peut dire
que les différentes colonies des autres
nations de l' Europe dans tout
le reste de cette partie du monde
ont compensé cette perte pour
l' humanité, si c' est compenser que
de mettre un à la place de vingt-cinq.
Mais cette partie du monde
n' existant pas pour nous dans les
temps que nous prenons ici en
comparaison, il est inutile d' en
faire mention. C' est donc l' Europe
uniquement qui peut à cet égard
entrer en question. Nous pourrions
encore en excepter l' Italie, qui
notoirement nourrissoit vingt-six
millions d' ames dans ces temps de
splendeur par le moyen des bleds
d' égypte qui ne nourrissent plus
personne. L' Italie qui en nourrissoit

p48

peut-être le double de son propre
produit dans les premiers âges

de Rome, à en juger du moins par la multiplication de différents peuples qu' on voit sans cesse en armes contre les romains dans ces temps belliqueux ; l' Italie, dis-je, contient à peine aujourd' hui cinq millions d' habitans. Mais sans entrer dans les spéculations historiques, examinons seulement si les hommes dans les premiers temps consommoient autant de produit de terre, qu' ils en consomment aujourd' hui ; et pour ne point sortir des portions de consommations ausquelles je me suis borné dans ce chapitre, brûloit-on autant de bois que de nos jours ? J' en doute, puisque depuis moins de dix ans la consommation de Paris, seulement à cet égard, a augmenté de deux cents mille voies, ce qui constitue presque un tiers de cruë. Je ne crois pas qu' on prétende que le nombre des habitans ait augmenté de cela.

p49

Chacun sçait que les recherches du luxe, de la mollesse, et la vanité mal entendue sont la cause de cet excès. Telle maison n' avoit, il y a dix ans, du feu que dans les chambres et antichambres de chaque appartement, qui a des poëles aujourd' hui dans tous les cabinets, garde-robes et escaliers. Les femmes suivantes de cette maison ont toutes en particulier leur chambre, leur feu, leur lumière. En un mot, tout a doublé de la sorte. Il faut cependant du terrain employé à ne porter que du bois pour fournir à cette consommation. Le bois devenant la marchandise du meilleur débit, chacun se hâte d' en planter, et de dérober ainsi une portion de son héritage à la nourriture des hommes. Y avoit-il chez les anciens autant de voitures qu' aujourd' hui ? Il faut du bois aussi pour leur entretien. Les cuirs, les graisses, tout ce qu' on tire des bestiaux se

consommant au double et presque toujours en pure perte, le paturage a pris le dessus sur le labourage, et depuis long-temps le proverbe est établi qui dit : *qui change son champ en pré augmente son bien de moitié* . Le pré cependant ne porte en général qu' une bonne récolte par an, et ce n' est que du second bond qu' il sert à la nourriture des hommes, autre soustraction faite à l' humanité. Je sçais qu' on peut me dire que les forêts étoient immenses alors, mais mal gouvernées, au moyen de quoi elles dévastoient plus, et servoient moins ; que les prairies n' étoient que des marais qui ne fournissoient qu' un médiocre entretien aux bestiaux, etc. S' il étoit dans mon plan de prendre la contrepartie du systême que propose M Hume sur ce point, ce seroit à moi à me retourner sur ces objections, et à démontrer que les prétendus déserts en question n' existoient

que chez des peuples barbares encore, et tels à peu-près que l' étoient les habitans de l' Amérique septentrionale, quand nous l' avons découverte ; que par conséquent ces contrées doivent encore être exceptées, comme celles ci-dessus, du point de comparaison dont il s' agit. Je devrois établir enfin que l' agriculture étoit chez les nations policées portée pour le moins au point où elle l' est de nos jours, donc... mais mon but principal ici n' étant que de recommander cet art et cette science mere de l' humanité, il me suffiroit d' avoir amené mon antagoniste à raisonner en conséquence, pour que mon dessein fût rempli. Somme toute, convenons

que les anciens connoissoient aussi-bien
l' agriculture que nous, et l' honoroient
davantage ; M Hume
prouveroit cela mieux que moi. Ils
consommoient moins en général et
en particulier, il le démontreroit

p52

encore ; donc ils étoient en plus
grand nombre.
Ce n' est pas encore ici le lieu
de considérer la population relative
au travail, nous y viendrons
dans le temps, et dirons en quel
sens le travail second peut être
utile à la population. Suivons encore
quelques considérations qui
résultent de la partie actuelle de
notre sujet.
Les hommes multiplient comme
les rats dans une grange, s' ils ont
les moyens de subsister. C' est un
axiome que je n' ai pas inventé,
et qu' il est temps qu' on prenne
pour base de tout calcul en ce
genre. En ce sens, le mot de
m le prince, après la boucherie
de Senef, qui parut barbare à ses
officiers étonnés, et qui n' étoit
peut-être chez lui qu' un effet de
cette audace militaire qui naquit
et mourut avec lui, *une nuit de
Paris remplacera cela*, ce mot,
dis-je, pouvoit être un axiome
politique bien raisonné.

p53

à moins qu' il ne survienne
quelqu' augmentation de subsistance
étrangère et nouvelle dans
l' état, il ne sçauroit s' élever une
seule plante de plus dans ce jardin
garni de toutes ses parties,
qu' une autre ne lui fasse place.
En vain travaille-t-on à Paris
toutes les nuits, si les maladies,
la guerre, la mer etc. Ne font des

places vacantes.

Les batailles et massacres ne nuisent point à la population, si d' ailleurs elles ne nuisent à l' agriculture ; et l' on remarque avec étonnement qu' après des temps de troubles et de calamités, un état est tout aussi peuplé qu' il l' étoit auparavant, tandis que les édifices, les chemins, tout enfin ce qui désigne la prospérité apparente, se ressent visiblement de l' interruption de l' ordre et de la police. Pourquoi cela ? C' est que l' homme n' a qu' une seule et véritable racine qui, comme toute autre,

p54

se nourrit du suc de la terre. Ce n' est pas cependant que les temps de guerre, et plus encore ceux de trouble, n' interrompent et ne détruisent l' agriculture dans certains cantons ; mais elles la vivifient dans d' autres, en accélérant le débit de ses productions. On voit d' ailleurs que ce ne sont pas les calamités dont le laboureur voit le principe en réalité et la fin en espérance, qui rebutent sa précieuse activité. Le fermier en Flandres sème de nouveau derrière l' armée qui vient de fourager son champ. En troisième lieu, si la guerre devaste quelques provinces, elle les fume en même temps ; et d' autre part, ses nécessités et ses dépenses mettent peu-à-peu tout le monde dans le cas de retrancher de sa dépense particulière, et conséquemment de sa consommation. Cette diminution de luxe profite plus à la population que le gouffre dévorant de la

p55

guerre ne lui nuit, pourvû toutefois

que cela dure. Remarquez à ce sujet que jusques au siècle de Louis Xiv la nation a toujours été en guerre, soit étrangere qu' elle alloit chercher ailleurs quand elle ne l' avoit pas chez elle, soit interne par les guerres des gentilshommes, dont les derniers soupirs ont été les duels. Ces guerres ne dépeuploient pas, parce qu' elles tenoient le reste de la nation en nécessité ; et comme nous fûmes, sommes, et serons toujours glorieux, nous en faisons vertu. Le roi du siècle passé a le premier mis sur pied des armées exorbitantes, en a nécessité la mode, et conséquemment la briéveté des guerres qui dès-lors dépeuplent beaucoup, et ne peuplent pas, en ce qu' elles n' affaissent le luxe que pour un temps, et le labourage pour toujours. En général donc et dans le principe, ce ne sont ni les guerres, ni les

p56

épidémies qui dépeuplent un état ; mais si vous mettez un cheval de plus dans l' état, toutes autres choses demeurant égales, vous êtes certain d' y tuer quatre hommes au moins. Mais, me dira-t-on, les bestiaux fument, et cet engrais vivifie d' autres portions de terre qui sans cela seroient incultes. J' en conviens. Aussi ai-je dit, *toutes autres choses demeurant égales* . J' ajoûte que l' entretien des bestiaux qu' autrefois on appelloit *planturage* , est un des principaux arcs-boutans d' une florissante agriculture. Mais prenez garde que je n' attaque ici que la sorte d' animal dont le luxe peut faire abus, et qui bien que d' une utilité singulière, est le moins rapportant de tous les animaux domestiques à la campagne. Le nombre en augmente chaque jour à la ville, où les fumiers sont si abondans

qu' ils ne valent presque pas la peine
d' être enlevés, et où la consommation

p57

que font ces animaux
monte au double et au triple de
ce qu' elle seroit, s' ils étoient entretenus
sur les lieux, parce qu' elle
nécessite l' entretien de l' énorme
quantité de chevaux de trait nécessaires
pour leur apporter leur
nourriture à Paris.

Revenons au grand et unique
axiome en cette matière, *la mesure
de la subsistance est celle de
la population* . En ce sens il est
vrai de dire que plus il y a de
consommation dans un état, plus
cet état est puissant ; mais il faut
bien entendre ce principe. Si vous
entendez par-là que la vraie puissance
d' un état consiste à avoir
beaucoup de consommateurs, je
suis de votre avis ; mais par la même
raison, beaucoup de consommation
faite par un petit nombre
de consommateurs est une corrosion
continuelle et toujours croissante du
nerf de la population.
Cessons de nous égarer sur ce

p58

principe. Ce n' est ni le célibat, ni
la guerre, ni la navigation qui dépeuplent
un état ; au contraire. Je
vais entreprendre la démonstration
de ce paradoxe sur celui de ces
trois ordres de choses qu' on abandonne
le plus aisément en ce genre
à une sorte d' anathème public.
Les auteurs politiques protestans
(il faut avouer que ce sont les
meilleurs) ont tous attribué au
monachisme la dépopulation de
l' Espagne, de l' Italie, et des autres
parties de l' Europe qui suivent le
rite romain ; et pour répéter ici

les paroles d' un des plus habiles
hommes et des plus profonds écrivains
en ce genre : *les moines*,
dit-il, *ne sont d' aucune utilité ni
ornement en paix,... etc. .*
Nos politiques

p59

ont non-seulement pris
condamnation sur cet article, mais
ont encore quelquefois enchéri ; il
s' en faut bien que je ne sois de
cet avis.
J' ai habité dans le voisinage d' une
abbaye à la campagne. L' abbé
qui partageoit avec les moines,
en tiroit 6000 livres. Je veux bien
que la portion conventuelle fût
plus forte, mais de peu de chose ;
car messieurs les commendataires
ne sont pas dupes. Sur les 6000 livres
de rente restantes, ils étoient
trente-cinq ; à sçavoir quinze de
la maison, et vingt jeunes novices
étudiants, attendu qu' il y avoit un
cours dans cette maison. Ces trente-cinq
maîtres avoient en comparaison
peu de domestiques, mais ils en
avoient au moins quatre. Or je demande
si un gentilhomme vivant
dans sa terre de 6000 livres de
rente en auroit eu davantage. Ainsi
entre lui, sa femme et quelques
enfants, à peine auroient-ils vécu

p60

dix sur ce territoire, et en voilà
quarante d' arrangés en vertu d' une
institution particulière. En conséquence
donc du principe établi,
qu' il ne sçauroit s' élever de nouveaux
habitans dans un état qu' à
proportion des moyens de subsistance,
que plus cette subsistance
est volontairement resserrée par
ceux qui occupent le terrain, plus
il en reste pour fournir à une nouvelle

peuplade, il seroit impossible
de nier que toutes autres choses
mises à part, les établissemens des
maisons religieuses ne soient très-utiles
à la nombreuse population.
Que ce soit de par le roi, de par
s Benoît ou s Dominique, qu' un
grand nombre d' individus s' engagent
volontairement à ne consommer que cinq sols
par jour, toujours
est-il vrai que ces sortes
d' institutions aident fort à la population,
simplement en donnant de la marge et laissant
du terrain à d' autres
plançons. Que tous les

p61

moines vivent ainsi, que toutes les
communautés soient nombreuses
en proportion de leurs revenus,
c' est ce que je n' ai garde de soutenir,
et ce qui est étranger à la
question. Je m' ingérerai moins encore
à dire les moyens de maintenir
dans leur vigueur les institutions
dont je parlois tout-à-l' heure,
et dont le relâchement est au moins
une lépre dans l' état. Je dis seulement
que selon le maintien de
la maison que j' ai citée, et de plusieurs
autres en ce genre que j' ai
connues, loin de nuire à la population,
elles y servent, toutes plaisanteries
cessantes ; car je ne les
aime ni folles ni triviales.
à l' égard de l' objection, qu' un
seigneur est utile dans l' état, ou
du moins y sert d' un grand ornement,
au lieu que les moines n' y
sont ni l' un ni l' autre, l' auteur
que j' ai cité, quoique protestant,
met du moins à son axiome le correctif
en deçà du paradis . Il fait

p62

en cela la critique de certains misérables
libelles gauchement plâtrés

d' un vernis de dissertation sur
le droit public, et cependant bien
accueillis depuis quelques années,
où l' on ose avancer que les ministres
de la religion ne sont
d' aucune utilité dans l' état. L' auteur
ne parle ici que des moines, ce
qui fait encore une différence bien
grande ; et à vrai dire, n' étant que
calculateur, il lui est permis de
mettre tout au même poids et mesure,
ce qui est au contraire un
délire pour un politique. Mais je
puis répondre encore à cette double
objection sans rien forcer. Examinons
d' abord l' article de l' utilité,
je serai court ; ensuite celui de l' ornement,
je le serai plus encore.
Les moines de fait étudient,
prêchent, instruisent, travaillent,
desservent les paroisses de campagne.
En outre, ils ont tous ou la
plupart dans leur institution quelque objet
d' utilité ; je dis plus, de

p63

nécessité. S' ils ne le remplissent
pas, c' est l' affaire du législateur
et de la police. Eh quoi ! Je suppose
que la milice fût relâchée et
tombée dans la mollesse, la magistrature
dissipée, la noblesse sans
moeurs et sans délicatesse, faudrait-il
pour cela supprimer le militaire,
les magistrats et les distinctions
héréditaires ? L' invention
de supprimer et de détruire est le
contraire absolu de l' art de gouverner ;
c' est la magnanimité du suicide.
Un chirurgien ignorant sçait couper
la jambe ; Esculape l' eût traitée et
guérie. Quatre traitemens comme
celui du premier, il ne reste plus
que le tronc. Je n' ai rien à dire de
plus sur l' utilité morale. Je n' aime
pas à m' étendre sur des points étrangers
à mon sujet. Passons à l' utilité physique.
Chacun sçait que la plûpart de
ces grands établissemens monastiques
si riches aujourd' hui n' étoient
autrefois que des déserts, et que

p64

nous devons aux premiers cénobites
le défrichement de plus de
la moitié de l' intérieur de nos terres.
Mais sans nous prévaloir de
l' authenticité du titre, article si sacré
en saine politique et si hors de
mode aujourd' hui, considérons les
choses dans l' état présent. On n' ignore
pas, et il est passé en proverbe
que les bénédictins, par exemple,
mettent cent sur leur territoire
pour lui faire produire un. Je connois
dans leurs biens telle chaussée
d' étang ou contre des rivières, tel
autre ouvrage enfin utile ou nécessaire,
qui a certainement coûté
trois fois le fonds de l' abbaye entière
sur lequel la construction est
faite. Ces travaux longs et dispendieux
qui sont une sorte d' ambition
et de joie pour des corps qui
se regardent comme perpétuels,
toujours mineurs pour aliéner,
toujours majeurs pour conserver,
sont au dessus des forces des particuliers.
L' état ne peut envisager

p65

que les objets généraux, et quand
ses secours descendroient quelquefois
jusques aux détails, il faut
encore une administration puissante
et toujours présente pour l' entretien.
Ou le seigneur possesseur du
fonds est riche et grand propriétaire,
en ce cas il ne consomme
pas sur les lieux qui sont négligés,
et qui se ruinent petit-à-petit ; ou
s' il est obligé d' y résider, il est foible,
accablé de faux frais, de dettes
antérieures : son administration
est intermittente, et tout languit
sous son fils, si ce n' est sous lui.
Or il n' est pas contesté que ces
travaux ne soient un bien particulier

qui ressortit au bien général,
et qui l' établit. Il en est de même
des bâtimens ; même solidité, même
entretien. Une des églises de
l' abbaye dont j' ai parlé d' abord,
est connue
dans notre histoire
par une époque fameuse depuis
700 ans. Elle est absolument au
même état où elle étoit alors.

p66

Quels sont les bâtimens des particuliers
qui ont une pierre de ce
temps-là ?
Quant à l' ornement, avouons que
le seigneur de 6000 livres de rente
que nous avons établi remplaçant
les 40 moines cités dans notre
premier exemple, ne seroit pas
d' un lustre bien fameux dans son
château. Nous prenons, il est vrai,
sur ce domaine la portion du commendataire
qui partage avec eux,
comme feroit un seigneur avec
son fermier général. Or si le brillant
et le faste étoient de mon
sujet, je demanderois si les cardinaux
de Rohan et de Polignac à
Rome, et tant d' autres ailleurs,
n' ont pas fait autant de ce genre
d' honneur à la nation, qu' eussent
pû faire des seigneurs laïques. S' il
est vrai de plus, comme le dit le
même auteur, que *le point qui
semble déterminer la grandeur comparative
des états, est le corps de
réserve qu' ils ont, quelles richesses*

p67

en vaisselle et ornemens d' église,
tableaux, manuscrits, bibliothèques,
bâtimens même, ces fortes
maisons religieuses ne tiennent-elles
pas en magasin, dont on ne
trouveroit pas trace dans les pays
protestants ?

à l' égard des mendiants, je serois
parfaitement de l' avis du même
auteur, s' ils étoient aujourd' hui
tels dans la force du mot.
Ce n' est point à moi à examiner si
la mendicité a jamais été permise
à aucune société religieuse autrement
que comme moyen de subsistance
au milieu des travaux,
dont le fruit est totalement destiné
aux vuës de la charité ; mais il
est de fait qu' attendu que le métier
ne vaut plus ce qu' il valoit autrefois,
tous ou peu s' en faut prévoyant, comme
Joseph, les années de stérilité, ont fait
provision de revenus, et qu' au moyen
d' un léger arrangement de police
de la part du gouvernement, on

p68

ne verroit plus de besaces. C' est
tant-pis, s' écrit-on ; car ils se feroient
des revenus aux dépens des sujets de l' état...
eh ! Point
du tout pour une grande partie.
La moitié des maisons du fauxbourg
s Germain et de plusieurs
autres quartiers de la ville de Paris,
par exemple, appartiennent à
des corps ; les ont-ils achetées ?
Non, et à cet égard on a grande
raison de leur lier la bourse. Mais
ils ont bâti des places vagues qui
leur furent données dans le temps,
n' étant de presque aucune valeur.
Aujourd' hui cela fait une magnifique
cité, et un revenu considérable pour
l' état comme pour eux,
qu' ils ont tiré de la terre. Que les
carmes deschaux aient, comme
l' on dit, cent mille livres de rente,
il ne les ont prises à personne ;
et pourvû qu' ils vivent toujours
selon leur observance, il faudra
bien, aujourd' hui qu' ils n' ont plus
de terrain à bâtir à Paris, que leur

p69

excèdent aille bâtir ailleurs, ou
entretenir d' autres carmes vivans
tout aussi pauvrement, mais toujours
individus réels dans l' état.

Si les états protestans sont plus
peuplés et plus florissans que ceux
où la discipline ecclésiastique de
la communion romaine est aussi
exactement observée et réglée
qu' elle l' est en France (fait, à
tout prendre, dont je voudrois
d' autres preuves que des allégations)
je crois qu' il seroit aisé
d' en donner d' autres raisons que la
suppression des moines. 1 la prétendue
réforme fit universellement
des révolutions dans tous
les états ; et il est certain qu' il est
des secousses qui avivent les esprits
politiques, et régénèrent les ressorts
du gouvernement et de l' industrie. La Suède
changea entièrement son gouvernement en
embrassant la prétendue réforme ;
mais qui l' eût considérée après les
régnes durs et absolus de Charles Xi

p70

et de Charles Xii eût été
bien étonné d' y voir si peu de moines,
et tant de dépopulation et
de misere. Ce n' est pas le rétablissement
des moines qui a fait
tomber de moitié le commerce et
la richesse de la Hollande depuis
le commencement de ce siècle ;
mais le luxe y a enfin engrainé ;
la consommation y a doublé, et
le commerce diminué. Ces célèbres
danois d' autrefois, qui ont
fait trembler toute l' Europe, sont
morts : mais depuis deux cents
ans qu' ils ont chassé les moines, il
seroit temps de voir cette antique
pépinière se repeupler de heros.
Henri Iv et Louis Xiv ensuite,
trouverent le moyen de rétablir
leur royaume sans rien changer à
la religion établie. Je vois que le
judicieux David Hume et plusieurs
autres anglois se plaignent que

leur patrie se dépeuple : ils en cherchent
des raisons de détail, faute
d' avoir touché au vrai point qui

p71

est que l' Angleterre est devenue
riche, que la richesse augmente
la consommation, et diminue en
conséquence d' autant la population.
Quand je suis devenu l' apologiste
des institutions monastiques, article
sur lequel je me suis étendu
sans doute avec trop de détail en
suivant seulement l' excellent auteur
que j' ai cité ci-dessus, on s' attend
bien que je serai et plus abondant
et plus fort en raisons sur
l' article des troupes soudoyées, des
gens employés à la navigation, etc.
Somme totale, multipliez la subsistance, vous
multiplierez les hommes sans que tant de
gens s' en mêlent, à beaucoup près.
Mais, direz-vous, tous ceux
de l' ordre des célibataires qui ne
font rien pour gagner leur vie,
diminuent d' autant le travail dans
un état ; et comme le travail est
le seul moyen d' étendre la subsistance,
vous la retrécissez précisément

p72

par la sorte d' emploi que
vous tolerez à ceux qui jouissent
des fruits de la terre, et qui devraient
travailler à les multiplier.
Ceci sort de la question. C' est seulement
dans l' ordre des maîtres et
propriétaires que j' ai considéré les
communautés religieuses. On
verra dans la suite de ce traité
qu' il s' en faut bien que je ne prêche
l' inaction. J' ai voulu seulement
dire dans ce chapitre que la subsistance
est la mesure de la population ;
qu' en conséquence, tous
ordres de gens qui se vouent à vivre
d' un petit produit de la terre,

favorisent la population, loin de lui nuire, en ce qu' ils se resserrent volontairement, et font place à d' autres. S' agit-il ensuite de décider quelle est de toutes les professions qui composent la société, celle qui mérite la préférence d' estime et de protection ; c' est ce que nous verrons dans le chapitre suivant. Finissons celui-ci par

p73

où nous l' avons commencé. Augmentation de subsistance, accroissement de population ; nous allons voir comment accroissement de population doit faire augmentation de subsistance.

PARTIE 1 CHAPITRE 3

l' agriculture qui peut seule multiplier les subsistances est le premier des arts.

quelques hommes assez follement présomptueux, d' autres inquiets et impatientes de toute espece de joug, pensant échapper à la vuë toujours présente de la divinité, cherchent à se perdre dans la foule des brutes, et ne reconnoissent dans l' homme de supériorité sur les animaux que celle que nous donne une construction mieux organisée. De tous

p74

les délires de l' esprit humain, c' est là, je crois, celui qui merite le moins d' être attaqué ; puisque si sur cent de ses partisans il en est un de bonne-foi, du moins est-on certain qu' aucun de ses prôneurs n' a réfléchi sur les conséquences de l' adoption de son système. Bien est-il qu' entre les preuves de fait dont on peut l' accabler, aucune

ne me paroît aussi forte que l' art
de l' agriculture.
Après avoir dit que l' homme
imbécile et né tel est encore l' animal
de tous le mieux organisé,
l' on passe de ce point de fait à
l' énumération de tout ce que l' homme
a inventé et acquis par-delà au
physique, de tout ce qu' il conçoit,
craint, espere au moral,
pour en composer le territoire d' une
ame intellectuelle, soumise d' une
part à procurer à la machine la
pénible jouissance des biens d' ici-bas,
tendant de l' autre vers un
bonheur, dont elle ne connoît autre

p75

chose sinon que la matière est
insuffisante pour le lui procurer,
et dont elle n' a d' autre sentiment
qu' un attrait inhérent à sa substance,
qui dégénere en inquiétude et
lui prohibe le repos.
Dans la première de ces deux
portions d' un territoire pour lequel
l' homme seul est privilégié, l' invention
de l' agriculture me paroît
celle de toutes qui porte le plus ce
titre exclusif.
J' ai dit que l' homme étoit de
tous les animaux celui qui faisoit
le plus aisément pâture de tout.
En effet, il n' est rien ou bien peu
de chose dont aucune sorte d' animal
se nourrisse, qui ne puisse au
besoin lui servir de nourriture.
Mais l' instinct des animaux les plus
forts et les plus adroits s' est borné
à chercher et reconnoître sa proie,
à lui tendre des pièges pour la surprendre
et l' attirer quand la force
et la vélocité ne suffisoient pas ;
l' homme seul a cherché, appris et

p76

imité le secret de la nature, et par

un travail assidu il est venu à bout
de multiplier celles de ses productions
qui lui étoient nécessaires
ou utiles. C' est à cette multiplication
qu' il doit celle de sa propre espece qui,
comme nous l' avons
dit, est le premier des biens.
Si donc un art est estimable en
partie à proportion de la beauté
de l' invention, il n' en est aucun
qui doive flatter l' amour propre
de l' homme plus que l' agriculture,
et qui merite plus son estime. Mais
cet avantage n' est rien en comparaison
de son utilité : nous l' avons
déjà démontré, supposé que la
chose eût besoin de démonstration.
Une façon sûre pour le gouvernement
d' apprécier les différents
travaux des hommes, c' est de regarder
chaque classe d' hommes
relativement à la dépendance où
elle est des autres classes. Ce coup
d' oeil fera sentir au prince que les

p77

derniers doivent être les premiers
dans sa bienfaisante attention. Le
chevalier temple compare un
gouvernement éclairé à ces pyramydes,
dont la base est fort large
et occupe un grand terrain, et dit
que l' autorité venant à se terminer
au pouvoir d' un seul homme fait
alors la pointe la plus parfaite de
la pyramide, et forme ainsi la figure
la plus ferme et la plus assurée
qu' il puisse y avoir. Si le prince
au contraire, ou le gouvernement
protegent et laissent étendre les
rangs plus élevés privativement
aux plus bas, insensiblement la pyramide
devient tour, et puis cone
renversé qui ne se soûtient plus
que par miracle.
Il est à considérer encore que
chaque rang supportant plus de faix
à mesure qu' il est plus près de la
base, chaque pierre de notre bâtiment
politique voudroit quitter
l' état le plus pénible, aimant mieux

courir le risque d' être exposée aux

p78

coups de la tempête et de l' orage,
que de souffrir l' affaissement continu
que lui présente sa position.
C' est donc cette portion de l' état
qui doit être la plus soutenue par
les ressorts de la protection et de
l' encouragement : nous en détaillerons
dans le temps les moyens.
Nous l' avons dit ailleurs : chez
les sauvages le plus vil chasseur
peut consommer le produit de cinquante
arpens de terre. Voilà où
nous en sommes, quand nous négligeons
l' agriculture. Distribuez
ensuite le terrain du royaume, et
voyez ce que nous devenons,
quand nous abandonnons une portion
du territoire de l' état. Plus
au contraire nous tendons à exciter
cet art utile et à multiplier la
production, plus nous nous éloignons
de cet état de décadence
et d' affoiblissement.
*il est indifférent à la terre de
nourrir des chèvres ou des hommes,*
disoit souvent l' auteur d' un

p79

excellent traité en ce genre, dont
j' ai adopté tous les principes ; mais
elle veut être honorée et soignée
comme une bonne mere. En effet,
la terre n' est marâtre nulle part,
du moins dans nos climats. Le
sable ici nous présente une surface
desséchée, mais transporté dans
des terres humides il les féconde
en tempérant leur acreté : ailleurs
il se couvrira de bois semés et
fumés avec soin, et l' herbe croîtra
sous ces bois : plus près, à
force d' engrais et de terreau il devient
d' un grand rapport, et partout
il aide aux bâtimens, à la solidité

des pavés, etc. La terre
n' offre ici que de la mousse, vous
trouverez dans son sein de la marne,
qui répandue sur sa surface
la féconde ; des carrières, des minéraux :
plus loin le grès, dont
l' aspect est la teinte de la stérilité,
cassé devient le plus utile des matériaux
pour sa solidité et la facilité
des communications. Ces marais

p80

stériles qui infectent l' air ;
peuvent devenir des rivières, fournir
de la tourbe, ou desséchés être
changés en possessions les plus abondantes.
En un mot, tout a son
utilité ; je le répète, tout terrain
peut produire au moyen du travail :
labor omnia vincit improbus .
La stérilité ne se montre nulle part
que par la faute des hommes.
Un arpent de terre en friche
n' occupe personne, tout au plus
un berger y mena-t-il son troupeau
deux fois dans l' année, et ce
troupeau n' en retirera presque rien.
Si cet arpent est en bois, il faut
le clorre, le garder, et tous les
vingt ans on vient le couper, y
faire les fagots, l' écorce et le
charbon ; mais s' il est en prés, on
l' étaupe, on le fume, on l' arrose
et on le fauche, et tout cela emploie
du monde, quoiqu' en petite
quantité et seulement en deux
saisons de l' année. Un champ occupe
plus de monde, on le laboure

p81

à plusieurs reprises, on le fume,
on le sème, on le herse, on le
sarclé, on le moissonne enfin. Là
où il y a des champs, il y a des
hommes, fussent-ils sous la terre.
Là où les champs rapportent le
plus, il y a plus d' hommes. Mettez

cet arpent en jardins appellés
marais à Paris, vous y verrez dans
toutes les saisons de l' année continuité
de travail et de récolte,
tout est mis en valeur ; à peine
un sentier d' un pied de largeur
permet-il la communication d' une
portion à l' autre de ce fécond
domaine : on élève des murs et
des ados pour les productions qui
rempent moins que les autres, et
le cultivateur se procure un terrain
perpendiculaire pour étendre
son terrain horizontal, et par conséquent
son royaume. Il acquiert
une province à dix pieds de terre,
qu' aucune puissance n' a droit de
lui disputer.
Par une liaison de conséquences,

p82

plus il y a d' hommes, plus aussi
la terre rapporte. L' industrie tire
du roc le suc nourricier des meilleures
plantes. Voyez de loin le
terroir de Marseille, vous n' appercevrez
que des montagnes grises
d' un escarpement affreux. Approchez,
vous trouverez la fécondité
dans son royaume, et dix
mille huttes ou maisons plus ou
moins grandes qui ont chargé ces
rochers de verdure, d' herbe et de
fruits. Vous y verrez creuser dans
le roc vif des tranchées de six
pieds de profondeur, les remplir
de couches de terre et de pots
cassés, et planter ensuite dans ces
fosses des vignes, qu' on ne renouvelle
que tous les cent ans.
Mais ceci nous meneroit à des
matières qui ressortissent à d' autres
chapitres. Revenons au principe
fondamental qui ne peut être
nié : *plus vous faites rapporter à
la terre, et plus vous la peuplez .*

p83

L'agriculture cependant, cet art par excellence, qui peut se passer de tous les autres tandis qu'aucun d'eux ne saurait exister sans lui, l'agriculture, dis-je, est encore dans son enfance. Les premiers hommes de chaque société l'ont tous honorée : les seconds se sont, pour ainsi dire, hâtés de la négliger. La fable du chien qui laisse le corps pour courir après l'ombre, a toujours dépeint l'humanité en général ; eh ! Quel art mérita jamais d'être étudié et perfectionné avec plus de soin ? S'il n'y a jamais que la même étendue de terre labourée et cultivée dans un village, il n'y aura jamais que le même nombre de laboureurs et de cultivateurs, toutes autres choses étant égales. Il semble donc que la population de ce village, et par conséquent celle de l'état entier pris village par village, ait des bornes que

p84

toute l'attention et la protection possible ne peuvent étendre. Il n'est pas temps encore de traiter des moyens d'augmenter la population, qui ne tiennent que de l'industrie : moyens plus importants à pratiquer pour les petits lieux et éloignés des voies naturelles du commerce, qu'ils ne le sont pour les lieux où l'industrie naît d'elle-même, et a de toutes autres facilités. Nous ne traitons maintenant que de l'agriculture isolée et prise purement en soi. En supposant tout le territoire de ce village cultivé, je demande si le plus ou le moins d'expérience dans l'agriculture n'est pas capable de l'étendre. Il y a un proverbe commun dans le labourage, qui est que les bonnes terres rapportent à proportion de la quantité de labours qu'on leur donne.

*donnez-lui deux raies, disent-ils,
elle vous rendra pour deux raies ;*

p85

*donnez-lui en quatre, elle vous rendra
pour quatre .*

Peut-être la fructification de
cette bonne terre s' étendrait-elle
plus loin encore, à proportion du
travail ; mais en la laissant au
point ci-dessus démontré par l' expérience,
voilà toute la bonne
portion de votre territoire doublée
par le travail ; et au-lieu de deux
lieues de terrain, nous en avons
quatre dans le fait, sorte de conquête dont
il ne sera parlé dans
aucun congrès. Ce double rapport
nourrira le double d' hommes ;
augmentation de population, et
conséquemment de travail.
Cependant combien les plus
simples détails de cet art ne sont-ils
pas inconnus aux gens même
les plus intéressés à s' en instruire ?
Combien d' hommes aujourd' hui
très-éclairés, combien peut-être
d' entre mes lecteurs pensent,
quand on leur parle d' une terre
qui rend vingt fois la semence,

p86

et d' une autre qui n' en rend que
cinq, que la première porte vingt
charges de bled à la récolte, tandis
que l' autre n' en rapporte que
cinq ! Ils ignorent que, communément
parlant, toute la différence
entre ces deux terres consiste
en la quantité de semence ;
de sorte que celui qui possède la
première de ces terres ne sème sur
son champ qu' un septier de grain
qui lui en rapporte vingt, et qui
ne lui rendrait rien s' il en semait
davantage, attendu que tout monterait
en herbe : le possesseur de

l' autre champ est obligé de semer quatre septiers pour en recueillir vingt ; en sorte que tout l' avantage du premier ne consiste qu' en la semence. J' ai rapporté cet exemple, comme ayant vû souvent des gens instruits se tromper sur cet article, et croire de bonne-foi que les terres Léontines et celles d' Afrique que les anciens citent comme (...) cent et cent

p87

vingt fois la semence, rapportoient vingt fois plus de grain réel que nos terres communes qui donnent environ, à prendre l' une dans l' autre, six fois la semence.

D' autre part, les terres médiocres, par exemple, ne rapportent que du seigle ; et les propriétaires, riches sur-tout, ne se déterminent à les semer de cette sorte de grains, que quand ils y sont forcés, et que leurs terres se refusent au froment. La raison de cette répugnance est que le seigle est toujours évalué d' un quart au-dessous du froment ; mais un peu de lumières, d' expérience et de calcul leur apprendroit que le seigle bien moins sujet par lui-même à la nielle et aux autres accidens que ne l' est le froment, rend par la grosseur de ses épis un tiers plus de grain que le froment. Or, trois mesures de seigle à 15 livres valent mieux que deux de froment à 20 livres. Le calcul est court et clair.

p88

Je ne donne pas cette dernière induction comme une certitude, et comme un principe propre à tous les pays. Je m' en sers seulement comme d' un exemple qui démontre, ainsi que bien d' autres, que l' agriculture, quoique de tous les

arts le plus anciennement et le plus
continuellement exercé, est peut-être
de tous celui qui est le plus
offusqué de préjugés et d'ignorance.
Pourquoi cela ? C'est que les lumières naissent
de l'aisance et d'une
honnête liberté.

Les premiers hommes, dont
l'histoire tant sacrée que profane
nous conserve la connaissance,
étoient plus habiles que nous sur
cet article. Cette assertion est prouvée
par ce qui nous reste des annales
des anciens égyptiens. Les patriarches
passoient leur vie à la tête
de leurs troupeaux qu'ils faisoient
multiplier à l'infini. Jacob sçavoit
varier par un artifice naturel la
couleur et la laine de ses agneaux.

p89

Bien peu de pâtres de nos jours
seroient capables de ce genre d'attention.
L'esprit de conquête, et l'oppression
qui en est la suite, bannirent
bientôt les vertus et les soins
pacifiques. Les arts passerent de
l'Asie dans la Grece, pays sec de
sa nature et de peu de rapport. Les
grecs, peuple ingénieux et porté
à tout ce qui est du ressort de l'imagination,
négligerent bientôt l'essentiel
pour s'attacher aux subtilités
de l'esprit. Ils devinrent législateurs,
philosophes, poètes, orateurs,
médecins, etc. Et l'agriculture
qui leur étoit moins nécessaire
qu'à tout autre peuple, fut abandonnée
aux esclaves. Ces atheniens
dont la politesse a passé en
proverbe sous le nom d'atticisme,
et dont les progrès dans les beaux
arts font depuis tant de siècles
l'admiration de la postérité, passoient
leur vie au théâtre, ou dans
la place publique à guetter les fautes

p90

de grammaire de leurs rhéteurs ;
et leurs magistrats étoient
chargés du soin de leur faire venir
des vivres par la mer. Les lacedemoniens,
dont on vante la vertu
sauvage et cynique, laissoient aux
illotes qu' ils traitoient en esclaves
ou plutôt comme des bêtes de somme,
le soin de les nourrir. Les premiers
romains forcés par la nécessité,
cultivoient avec soin leur territoire,
et ne furent jamais plus véritablement
grands que quand ils
sçurent se contenter de leurs propres légumes,
et mêler les soins
du labourage à ceux de la magistrature
et du généralat. Mais l' esprit
de conquête qui ne les abandonna
jamais, leur fit bientôt négliger
les moeurs austères de leurs
ancêtres. Les campagnes d' Italie
furent livrées à des esclaves, et les
écrivains de cette nation en ont
fait passer les plaintes jusqu' à nous.
Affligés de tous les maux inséparables
d' une prospérité suivie, et

p91

de la grandeur démesurée, ils ne
gouvernerent leur vaste empire
que pour le ravager, et l' agriculture
et le commerce furent également
bannis du monde connu.
Des barbares, ou pour ainsi dire,
une nouvelle création d' hommes,
dévasterent cet empire affoibli, et
formerent de nouvelles puissances.
Ces conquérants ne firent attention
aux arts, que pour en éteindre
jusqu' au souvenir, en établissant
le gouvernement militaire, et
par conséquent l' oppression. L' esclavage
et de droit et de fait fut
le partage en Europe de la plus
utile portion de l' humanité.
Ce n' est point ici le lieu de remarquer
ce qu' il est sorti de loix
utiles et de principes fondamentaux
du sein de cette barbarie ;
(car le propre des choses humaines

est d' être un mélange continuel de bien et de mal.) les loix féodales, les assemblées de la nation dominante pour y traiter des principaux

p92

objets du gouvernement, et autres usages que les nations les plus policées regrettent encore, sont et seront toujours des preuves que les plus saines lumières de l' esprit humain et de la loi naturelle percent à travers les plus épais nuages de l' ignorance et de la barbarie. Les principes d' honneur de l' ancienne chevalerie ne laissent pas même à la philosophie moderne l' avantage d' en être le masque. Mais on ne nie pas que l' agriculture et le commerce ne fussent l' objet de leur mépris. Il s' en faut bien cependant que ce ne fût au même degré. Ces braves nations ne connoissoient guères de vertus dont la valeur ne fût le principe et le point central ; la générosité, la franchise, la bonne foi, l' hospitalité, la noblesse, vertus si précieuses à ces anciens preux, prenoient leur source dans la force de l' ame et du corps, et dans l' indépendance de l' esprit. Ils regardoient

p93

le commerce comme propre à abâtardir l' une et l' autre, et n' attribuoient pas les mêmes effets à l' agriculture, dont ils sentoient d' ailleurs l' indispensable nécessité. Aussi voit-on qu' ils excepterent, des points nombreux de dérogeance établis parmi eux, l' agriculture exercée sur son propre champ : mais enfin tout ce qui n' avoit pas trait à l' exercice des armes leur paroissoit un acte de renonciation à la gloire et à toute prééminence ; et cet injuste préjugé s' est soûtenu

bien plus long-temps que n' a duré
la trace de leurs vertus. Depuis
près de cent ans, le gouvernement
en France a eu grande attention
à établir et encourager le commerce ;
mais il n' a encore rien
fait de direct pour l' agriculture.
Je sçais que l' un de ces objets tient
à l' autre, nous le dirons assez dans
la suite de ceci ; mais l' agriculture
est la racine, et cela se sent.
Je n' ai pas prétendu, par l' énumération

p94

vague que je viens de
faire, démontrer que l' agriculture
est un art naissant ; la chose parle
assez de soi. J' ai voulu dire seulement,
que si parmi nous l' autorité
tournoit sa protection sur cette
partie intéressante, elle trouveroit
la carrière neuve encore.
Indépendamment des bonnes
terres et des médiocres qui pourroient
être extrêmement bonifiées
par une culture plus assidue et
plus éclairée, il n' en est aucune
dans ce qu' on met au rang des
mauvaises, qui ne pût être mise
en rapport par l' industrie et la patience
de l' homme. La nature nous
démontre par ses seuls efforts qu' on
peut tirer parti de tout. Il est
peu de terrains sabloneux qui ne
soient couverts de brandes, et où
il ne croisse des pins et autres arbres.
Les montagnes les plus élevées,
du moins dans nos climats
tempérés, se couvrent d' elles-mêmes
d' arbres et de verdure, et

p95

mille exemples nous montrent que
les roches les plus arides peuvent
être fertilisées par le travail.
Le maltois attaché à un gouvernement doux et uniforme
va chercher en Sicile de la terre dont

il charge ses bâtimens, pour en
couvrir un rocher brûlé du soleil
d' Afrique qu' il change en jardins.
L' agriculture est non-seulement
de tous les arts le plus admirable,
le plus nécessaire dans l' état primitif
de la société, il est encore, dans
la forme la plus compliquée que
cette même société puisse recevoir,
le plus profitable et le plus rapportant :
c' est le genre de travail qui
rend le plus à l' industrie humaine
avec usure ce qu' il en reçoit.
La mer attend tout de la terre
et de celui qui la fait valoir : il est
inutile de le répéter ; mais je soutiens
que les profits de l' agriculture
sont plus sûrs et plus considerables que
le commerce maritime, même que la recherche de l' or.

p96

Quant à ce dernier, la suite de
cet ouvrage démontrera que l' or
n' est richesse, que de proportion ;
que semblable au vif argent il s' échappe
des mains qui le possèdent,
et entraîne avec lui tout ce qui a
pû l' arrêter au passage : on ne peut
le fixer qu' en l' ensevelissant, usage
pour lequel ce n' étoit pas la peine
de l' arracher des entrailles de la
terre.

à l' égard du commerce maritime,
je mets en fait qu' en supposant
qu' un propriétaire de terres se
donnât la même peine pour faire
valoir ses fonds sur son propre sol
ou sur celui d' autrui, par les soins
de l' agriculture, que s' en donne
un négociant pour bien conduire
son commerce ; que ce propriétaire
prenant pour base de sa conduite
personnelle la même économie,
sans laquelle il n' y a point de commerce
assuré, eût d' ailleurs autant
d' attention journalière à ne pas
perdre un instant, à ne rien laisser

p97

arrierer, à spéculer pour fournir de nouvelles branches de production relativement aux changemens arrivés dans la consommation, à être averti des premiers, à tenir des comptes en règle, etc. Je mets en fait, dis-je, qu' il feroit profiter ses soins, ses fonds et son travail au double de ce que peut produire aujourd' hui le commerce le plus lucratif.

Autre objet important, si l' on veut se souvenir de la distinction que j' ai établie au commencement de cet ouvrage entre la sociabilité et la cupidité.

L' agriculture est de tous les arts le plus sociable. Quelle noblesse, quelle généreuse hospitalité dans les moeurs de ceux qui passerent leur vie à la tête de leurs moissonneurs et de leurs troupeaux ! Mais, sans aller si loin, entrez dans le jardin d' un pauvre homme, il vous offre gratuitement et sans ostentation ce que l' artisan étale et farde

p98

pour le vendre. Qu' un agriculteur fasse une découverte, il se hâte de la communiquer à ses voisins ; toutes celles des autres arts sont des secrets qu' il a fallu voler ou acheter bien cher. Je ne parle ici morale qu' autant qu' elle est relative à l' intérêt bien entendu ; et à dire vrai, la morale la plus exacte est en tout et partout l' intérêt le plus réel. Mais sans entrer dans cette discussion, n' est-ce rien dans un état que l' habitude du travail et de l' innocence ? Fouillons les annales des arts, nous rougirons des excès dont l' envie et l' intérêt y ont déshonoré la nature. Peut-on rien reprocher de semblable aux agriculteurs ? Il est, je crois, décidé dans la spéculation que l' état le plus innocent est le plus heureux ; mais daignez l' essayer dans la pratique,

courtisans disgraciés, et vous favoris
de la société, à qui l' âge enleve
chaque jour quelques-uns des arcs-boutans

p99

de votre mérite. En vain
les uns affectent et jouent les dehors
de la considération qui leur
échappe, en vain les autres cherchent
à se rajeunir, ne se montrent
qu' aux bougies, etc. Tout les avertit
durement qu' ils ne sont plus ce
qu' ils ont été. Un arbre, une fleur,
ni même leurs cultivateurs ne savent
point faire cette différence ;
ils se prêtent aux soins de l' exilé
comme à ceux du favori, et traitent
le vieillard comme l' homme
dans la fleur de l' âge.
L' agriculture est donc le premier des
arts, comme le plus honorable à l' homme,
le plus nécessaire,
le plus utile, le plus innocent ;
mille gens l' ont dit avant
moi ; l' exemple des peuples agriculteurs,
et de la partie de chaque
peuple qui est livrée à l' agriculture,
le démontre. Il étoit peu nécessaire
de m' étendre sur cet article ; il le
sera davantage de montrer ce qui
en arrête chez nous le progrès, et

p100

quels seroient les moyens de l' encourager.
Mais avant d' en venir
là, je crois qu' il est utile de mettre
sous les yeux un précis des avantages
dont jouit en ce genre notre
heureuse patrie.

PARTIE 1 CHAPITRE 4

avantages de la France relativement à l' agriculture.

l' auteur de la nature a, comme je l' ai dit,
donné à l' homme la faculté de faire, au besoin,

aliment presque de tout. Il a donné
d' autre part à la terre de nourrir
et vivifier dans son sein presque
toutes sortes de germes, de plantes,
et de fruits ; mais il faut encore
que ce sein maternel soit attendri,
réchauffé, humecté par le
concours des autres éléments.
Ce concours lui est favorable
presque par-tout, mais plus ou

p101

moins ; l' industrie humaine en accroît
encore les influences, et aide
de la sorte à la nature. Il est cependant
des lieux où elle se refuse à
nos soins et presque à toute espece
de production.
Le samoyene et le lapon cachés
sous des neiges éternelles ne sçauroient
multiplier la mousse qui sert
de nourriture aux rennes, dont le
lait et la chair font leur unique
subsistance. L' africain errant dans
des sables brûlans travailleroit en
vain à les rendre féconds. Le climat
et le sol se refusent également
dans ces diverses contrées ; en quelques
autres, le climat aideroit, et
le sol manque.
Les deux points que j' ai cités
sont les deux extrémités de la température.
En partant de l' une et de
l' autre, et se rapprochant vers le
centre, les biens et les dons de la
nature se présentent selon les lieux ;
de façon que ce qui manque à un
canton de ce qu' un autre possède,

p102

y est remplacé par des productions
d' un autre genre presque également
analogues aux nécessités et commodités
de la vie humaine. Mais
s' il est un pays qui puisse jouir également
de toutes ces productions,
celui-là sans doute est le favori de

la nature.

La France réunit tous ces avantages plus qu' aucun autre état du monde. Les romains qui possédoient trois parties de l' univers, qui les parcouroient, gouvernoient et ravageoient également tour à tour, rendoient ce témoignage à la Gaule, telle qu' elle étoit alors relativement à sa population, à la température de son climat et à la multitude de rivières dont elle est arrosée. Ils ne connoissoient pas les avantages de la mer si importans aujourd' hui, et que nous possédons d' une façon presque unique. Ce n' est pas encore ici le lieu d' en parler. En considérant notre climat, la fécondité de la plûpart de nos terres,

p103

ces montagnes qui d' une part nous servent de frontières, et de l' autre placées au centre distribuent des eaux dans toutes les parties de cette heureuse contrée, l' industrie et l' activité naturelle aux habitans, la fécondité de leurs femmes, et autres avantages physiques, l' on conçoit aisément que la France doit être la patrie de la population et de l' abondance. Les eaux qui sortent des montagnes, qui arrosent de toutes parts les vastes provinces de ce royaume, forment les rivières et les fleuves qui les portent à la mer. Il n' est presque aucune de ces eaux, qui par le travail le plus simple, et le soin seulement de les reprendre assez haut et d' en détourner une partie pour les répandre sur les terres, ne fertilisassent les campagnes qui en paroissent les plus éloignées. Les chinois, peuples chez lesquels il est de fait, malgré les relations exagérées, que presque

p104

tous les arts sont inconnus, ont néanmoins sur l' article de l' agriculture des lumières pratiques qui nous feroient honte, d' autant plus que toutes leurs machines sont simples : ils élèvent les eaux par des roues, et les transportent sur leurs campagnes. Où voit-on de ces machines-là en France ? Et dans quel pays du monde auroit-on plus de facilité pour cela ?

Le célèbre constructeur du canal de Languedoc, homme auquel la patrie devoit des statuës, n' a formé les bassins qui fournissent à la navigation immense et continuelle de son canal que de ruisseaux recueillis dans les montagnes, et qui se perdoient dans les vallées, sans que personne en profitât.

D' autre part, la température du climat permet que dans toutes les provinces du royaume on puisse cultiver les productions utiles ou agréables des quatre parties du monde, de façon qu' elles y viennent

p105

comme dans leur patrie naturelle. Le détail à cet égard seroit superflu. La nature des terres enfin est telle en France, qu' à la réserve de quelques dunes au bord de la mer, et de quelques roches escarpées en petit nombre, il n' y a peut-être pas un pouce de terrain qui ne pût être mis en valeur.

On sçait l' offre que firent les maures chassés de l' Espagne, de venir habiter les landes de Gascogne, et l' on est aujourd' hui surpris du refus qu' on leur fit de ces déserts. Il faudroit se transporter aux temps avant de blâmer un gouvernement aussi éclairé que celui d' Henri Iv et de son conseil.

L' autorité royale n' étoit pas alors aussi reconnue, et la police aussi bien établie qu' elle l' est aujourd' hui. à regarder les choses de ce

tems-là, une colonie de huit cents mille ames étoit un peu forte pour un royaume qui renfermoit encore le germe des troubles civils. Cependant

p106

Sully, le grand et digne
Sully, qui voyoit tout et dans le présent et dans l' avenir, vouloit qu' on les reçût. Si pareille chose arrivoit aujourd' hui, il y a apparence que les sous-fermiers de la capitation l' emporteroient au conseil. Mais en supposant que des raisons contraires prévalussent, et que les anglois et leur naturalisation leur fermassent leurs portes, je doute que le roi de Prusse les laissât retourner en Afrique. Quoi qu' il en soit, ces terribles landes, où l' on ne découvre trace d' hommes que par des sentiers pendant quarante lieues de pays, seroient aujourd' hui habitées autant qu' aucune autre contrée du royaume ; et qu' on ne m' oppose pas que je mets ici en fait ce qui est en question. Ces landes portent des pignadas ou bois de pins très-beaux, mêlés de chênes blancs : elles sont presque par-tout couvertes de brandes fort élevées. Toute terre qui

p107

porte, peut être fécondée par la culture et l' engrais, et fournir aux nécessités de l' homme. L' air, dit-on, y est fort mal sain, ainsi que les eaux ; mais il y vit des habitans, quoiqu' en petit nombre : les bestiaux y sont petits, mais ils peuplent considérablement : et d' ailleurs cette température vicieuse ne pourroit-elle pas être corrigée par l' écoulement donné aux eaux pluviales qui séjournent tout l' hiver dans ces plaines sabloneuses ! Enfin j' ai vû moi-même dans un enclos

à portée d' une des huttes de ces
bonnes gens, le bled de très-belle
espece fraîchement coupé et encore
entassé en gerbes dans les sillons,
tandis que le petit mil ou millet succédant
à cette récolte étoit déjà
haut de plus d' un pied et demi. Ce
double produit me parut un phénomène ;
mais mon étonnement ne
venoit que de mon ignorance, et de
ce que je ne sçavois pas qu' ils sement
au pied du froment cette espece de

p108

petit bled qui leur fait un double
produit et les sauve de la disette,
en cas que la grêle ou quelqu' autre
malheur détruise la première
récolte.
Conséquemment ces terres sont
propres à produire. Il n' en est aucune,
de laquelle l' homme ne tire
des richesses. J' ai déjà cité l' exemple
du terroir de Marseille ; je
pourrois citer encore les environs
de Paris. Les plaines de Grenelle,
du Long-Boyaux, de s Denys même,
et les environs de Versailles
ne porteroient seulement pas des
brandes, si elles étoient éloignées
de l' habitation des hommes. La
preuve en est dans la nature de la
terre et dans celle des gazons mousseux
qui bordent les avenuës des
maisons et chemins. L' extrême population
seule et l' abondance des
engrais qu' elle occasionne, forcent
la nature marâtre à s' y montrer
dans toute la pompe de la fertilité.

p109

Je le répète donc, il n' y a pas
un seul canton du royaume où,
proportion gardée et relativement
aux besoins du pays, tant pour sa
consommation extérieure que pour
son exportation extérieure, on ne

pût porter au même point la production
et les efforts de l' agriculture. Petit-à-petit
nous en viendrons aux moyens, et dans la totalité de
ces réflexions on trouvera,
à ce que j' espere, que je ne systématise
sur rien, et que je n' offre
que des objets d' une utilité première,
et des moyens faciles.
Aux avantages du sol et du climat
s' en rapportent plusieurs autres,
dont l' expérience seule nous
montre la connexité avec ceux dont
nous traitons tout-à-l' heure.
Nos montagnes, par exemple,
heureux réservoirs de la nature,
oultre les avantages déjà cités, comme
le nombre des sources, l' abondance
des pâturages et des bestiaux,
en ont encore de plus remarquables.

p110

La fécondité de l' espece humaine
n' est nulle part plus marquée
que dans ces âpres retraites. Les
hommes rendus laborieux par la
difficulté, non-seulement exposent
à nos yeux des prodiges d' agriculture,
mais encore sortans en forme
de colonies de leurs pays quand
les neiges mettent fin à leurs travaux,
ils descendent de toutes
parts dans les plaines, et leur laborieuse
et frugale économie met
à contribution non-seulement les
contrées voisines, mais les plus éloignées,
et jusqu' aux pays étrangers.
Les habitans des pays de Comminge
et de Foix se répandent pendant
l' hiver dans les plaines du
haut-Languedoc et de la Gascogne.
Les auvergnacs, les limousins,
les gens de La Marche inondent
tout le royaume, et font
jusqu' en Espagne tous les gros travaux.
On voit par-tout, sous le
nom de savoyards, les montagnards
du Dauphiné et de la Provence.

p111

Ces gens-là multiplient à l' infini ; le travail ne les lasse jamais : ils vivent de si peu, qu' ils amassent des sommes considérables des plus petits gains multipliés : et l' air de santé qu' on leur voit à tous, prouve que le régime le plus dur, quand il est volontaire, est le plus salubre à l' homme.

D' autre part, quel genre d' industrie possible ne germe pas dans cette nation active ! également propre à tous les arts libéraux et mécaniques, elle renferme dans son sein une multitude de nations différentes, réunies par une longue habitude de reconnoître une même domination et de concourir aux mêmes objets relatifs ; mais qui cependant différent entre elles de génie, de tempérament et de propriétés : de sorte que fraternisées d' une part entre elles par le gouvernement et le mélange inévitable entre les différentes parties du même état, elles participent d' autre

p112

part à toutes les propriétés des nations étrangères par le moyen des diverses provinces qui sont limitrophes de chacune d' elles. Ainsi le provençal a le feu et la vivacité de l' italien, le haut-languedocien participe en quelque sorte de la gravité espagnole, le breton tient de l' anglois, le flamand du batave, l' alsacien de l' allemand, le comtois du suisse, etc. Et ces diverses natures viennent se raffiner dans le creuset de la douceur et de la politesse françoise qui sert de tempérament aux nations du centre du royaume, vertu de la médiocrité, si l' on veut, mais alliage excellent pour amalgamer et diriger vers le bien général les propriétés diverses et quelquefois excessives qu' apportent au centre commun les nations plus décidées.

Pour revenir à l' industrie, il n' est
pas temps de parler de celle qui
est relative au commerce proprement

p113

dit ; mais, sans sortir du genre
de l' agriculture, je me rappelle
d' avoir vû un paysan renforcé,
fermier en même temps de la
grande trésorerie de Malthe auprès
de Corbeil, d' une grosse terre au-dessus
d' Auxerre, et d' une autre
plus forte encore en Picardie. Il me
détailla les différents rapports de
production et de secours que se
prêtoient mutuellement ces trois
établissements, en apparence si éloignés
et si divers ; et je fus étonné
des lumières que je trouvai sous
cette grossière écorce. Il se forme
dans Paris des compagnies pour
les fermes de terres situées jusques
dans les Pyrenées, pour peu qu' elles
soient de quelque considération.
En un mot, généralement parlant,
l' oisiveté et la paresse ne sont jamais
que forcées chez ce peuple industriel.
Je ne sçais dans quel conte des
fées j' ai lû que l' isle Gelée étoit
autrefois très-florissante : on y labouroit,

p114

on y bâtissoit, le commerce
et les arts y étoient en honneur,
et ce peuple-là jouoit un
rôle dans le monde. Comme chacun faisoit
valoir son talent, un
homme habile prouva par beaux
dits que le génie et l' activité étoient
contribuables, comme tous autres
biens d' ici-bas : en conséquence on
taxa toute industrie, et tant fut
procédé d' après cette ingénieuse
spéculation, que ce beau pays devint
l' isle Gelée.
Quant à l' industrie dont je parle,
il est convenu parmi toutes les nations

policées qu' un des principaux
soins du gouvernement doit être
de la répandre dans la société ;
mais pour remplir ce devoir, il
suffiroit d' animer par des honneurs
et des récompenses le zèle de ceux
qui consacrent leurs études et leurs
travaux à des recherches, dont le
but est de l' étendre et de l' éclairer :
quant au soin de l' exciter,
on peut s' en rapporter à l' aiguillon

p115

du besoin. L' industrie est un don
du ciel assez généralement départi
à tous les hommes, chacun dans
son genre ; mais ce don ne sçauroit
être développé que par la nécessité.
Ne confondons point : il y a
deux sortes de nécessité, l' une de
penurie, l' autre d' abondance : l' une
fait les mendiants, l' autre a fait les
destructeurs de l' empire romain :
l' une est sans ressources, l' autre les
a toutes. La dépopulation fait la
premiere, l' extrême population fait
la seconde ; mais l' extrême population
ne peut venir que de l' extrême
agriculture. Songeons donc
uniquement à rendre à la campagne
ses habitans, à les éclairer dans
leurs travaux, à les protéger, les
soulager dans leurs malheurs, à
mettre enfin en vigueur et en honneur
leur utile profession.
Voudriez-vous me nier le principe,
et me dire que rien ne fut
plus peuplé que la Hollande, et
que rien n' eut jamais moins de

p116

produit ? La réponse est aisée. Si
je prêchois l' agriculture, et proscrivois
le commerce, je ferois naître
des hommes sans bras. Quand
un état n' a point de territoire, il
est inutile de lui enseigner à le cultiver :

la Hollande prise dans l' état
où vous me la citez, n' est qu' une
ville entière telle que je les demande,
comme je le dirai ailleurs,
c' est-à-dire, situées à portée des exportations
et importations étrangères,
et où tout le monde est
occupé à vivre de son travail et
non de ses rentes : mais doutez-vous
que si nous donnions aux
hollandais la plus rude de nos
montagnes ou la plus aride de nos
landes, elle ne fût bientôt en rapport ?
En ce cas, vous ne connaissez
guères cette nation industrielle et
intéressée.
Ces considérations me jetteroient
hors de mon sujet actuel :
elles viendront en foule dans le
temps, et se rangeront par classe

p117

selon l' ordre des matières, autant
du moins qu' il m' est possible d' en
mettre dans ce que j' écris. Venons
maintenant aux points principaux
de ce premier livre, et considérons
quels sont les inconvénients qui font
languir l' agriculture parmi nous ;
ensuite nous traiterons des moyens
de l' encourager.

PARTIE 1 CHAPITRE 5

inconvénients qui font languir l' agriculture.

la prospérité est aux états ce
qu' est la maturité aux fruits
de la terre, elle en annonce, elle
en nécessite presque la putréfaction.
Nous avons dit que l' inquiétude est
inhérente à notre substance,
et fait partie de la nature humaine :
le propre de l' inquiétude
est de chercher toujours le mieux,
et la recherche du mieux nous

p118

pousse au-delà du bien. Plus on court après le premier, plus on s' éloigne du second ; la même action des ressorts physiques, qui a changé la verdeur en maturité ; pousse celle-ci jusqu' à la pourriture. En conséquence, le premier état de l' homme, qui est l' agriculture, étant pour lui le point du bien, il est tout simple que son inquiétude l' en arrache. Plus il s' en éloigne, plus il croit approcher du mieux, et plus en effet il dépasse le bien, ce qui est pis encore que de n' y pouvoir pas atteindre. Considérons maintenant, à l' appui de ces généralités, en combien de façons la prospérité de l' état a fait parmi nous déchoir l' agriculture. Plus une société s' étend, plus elle est tranquille au-dedans, plus elle est vivifiée par différentes sortes d' industries, et plus aussi le jeu de la fortune y a de liberté. Dès-lors les grandes fortunes deviennent des colosses, et les gros héritages

p119

absorbent les petits. Quelle différence cependant de la fertilité d' un petit domaine qui fournit à la subsistance d' une famille laborieuse, à celle de ces vastes campagnes livrées à des fermiers passagers, ou à des agens paresseux ou intéressés, chargés de contribuer au luxe de leurs maîtres plongés dans la présomptueuse ignorance des villes.

Le territoire d' un canton ne sauroit être trop divisé : c' est cette répartition, cette différence *du tien* au mien, principe de tous les maux, disoient autrefois les poètes, qui fait toute la vivification d' un bon état.

Je me promenois un jour sur une terrasse rustique ; deux voyageurs passaient au bas dans le chemin : je parie, dit l' un, regardant un

enclos qui étoit au-dessous, que
ce bien appartient au seigneur.

p120

Oui, monsieur, se hâta de dire un
paysan, qui peut-être de sa vie
n'avoit trouvé occasion d'enseigner
que cela. (nous aimons tous
à endoctriner, et peut-être en
suis-je moi-même en ce moment
un exemple assez ridicule.) je m'en
étois bien douté, reprit le voyageur,
à le voir couvert de ronces
et d'épines. Je fus un peu honteux ;
car j'étois ce seigneur-là : mais je
me corrigeai en subdivisant mon
enclos à plusieurs paysans qui y
devinrent laborieux, déracinèrent
les épines, y ont bien fait leurs
affaires et doublé mon fonds.
Les gros brochets dépeuplent les
étangs ; les grands propriétaires
étouffent les petits. Qu'une terre
dans une province éloignée tombe
par héritage dans une grosse maison,
toute une famille de gens de
condition y vivoit honnêtement,
élevait ses enfans, les pousoit au
service, entretenoit maisons et
jardins, et consommoit le revenu

p121

dans le pays ; au-lieu de cela, c'est
une goutte d'eau dans la rivière :
à peine l'agent a-t-il de quoi s'entretenir :
les chouettes s'emparent
du donjon, les colimaçons du jardin ;
on coupe les bois, et le nouveau
seigneur n'en est pas plus riche.
Quand dans un état il arrive que
par quelque exception fondée sur
la stérilité naturelle du sol, ou sur
l'éloignement du séjour des grands
propriétaires, les terres se trouvent
réparties en différents petits héritages,
chaque ménage tire du sien
des ressources qui le font vivre de

ce qui ne seroit pas même fumier
dans un grand : les fruits réels
payent les charges de l' état ; l' industrie
et l' économie font vivre le
propriétaire cultivateur qui croit
devoir sa subsistance à son champ,
et qui l' en estime davantage. Mais
au contraire, plus ces petits héritages
engloutis, pour ainsi dire,
dans les grands, perdent de cette
fertilité que leur donnoit la présence

p122

et l' attention continuelle du
maître, plus la subvention due à
l' état devient à charge au propriétaire
déjà dévoré par tous les sous-ordres
du luxe et de la paresse ;
plus en conséquence, la valeur des
terres baisse dans l' estime publique
et particulière. Or, s' il est vrai que
plus nous prisons une chose, plus
nous y donnons de soins ; s' il l' est
encore, que la terre ne peut valoir
que par nos soins et notre travail ;
qu' on juge quel vice c' est dans un
état, que la diminution de la valeur
des terres dans l' estime publique.
Qu' on réduise au produit de
cette spéculation simple, et dont
la démonstration est sous les yeux
de tout le monde, l' estime que méritent
les soins d' un gouvernement
éclairé, qui au-lieu de tendre par
tous moyens doux à la subdivision
des fortunes et héritages, autoriserait
et appuyerait au contraire
les réunions de convenance, et
pousserait l' imprudence jusqu' à forcer

p123

celles qui sont sous sa main. Un
bénéficiaire, un dignitaire demande
et motive par les raisons les plus
spécieuses la réunion à sa place de
plusieurs autres abbayes ou bénéfices
qui sont à sa bienséance ; il fait

en cela sa charge, peut-être fait-il
aussi le bien de son église ; mais
il ne fait assurément pas celui de
l' état : on démolit d' antiques monumens,
dont l' entretien auroit
été à charge au nouveau propriétaire :
on retire dans les villes des
desservans qui faisoient vivre la
campagne, ou pour mieux dire,
on les fait rentrer dans la terre ; car
leur dépouille n' accroît point le
nombre, mais seulement les commodités
de ceux qui les engloutissent :
l' état y perd des sujets, la
campagne des habitans aisés, si nécessaires
à l' entretien du pauvre,
et la terre l' oeil du maître.
Il n' est rien de si fou que la raison humaine
ne puisse regarder
comme sagesse. Un temps viendra

p124

peut-être où l' on verra des bureaux,
dont les fonctions pourroient être
exprimées par ce titre : *tribunal
de la dévastation* . L' objet en seroit
de détruire des maisons ruinées, et
d' en réunir les revenus à d' autres
plus dignes d' être conservées. S' il
nous est permis de pousser plus loin
la prévoyance, nous pourrions presque
prédire les moyens habiles et
sûrs dont on s' y serviroit pour former
le tableau des proscriptions. On écriroit
d' abord dans les provinces que
le dessein du gouvernement est d' aider
les maisons obérées, et par cette
ruse aussi utile que noble, on obtiendrait
un état des revenus et des
dettes de chaque maison, état fidèle
sans doute comme le moyen qui
l' auroit procuré. Sur cela la fatale
liste seroit dressée précisément dans
la direction contraire à l' objet de
tout bon gouvernement, qui est
d' appuyer le foible contre le fort,
au-lieu qu' ici les maisons protégées
seroient aidées de tout le poids de

p125

l' autorité à envahir les biens des
maisons voisines. Mais si jamais
nos neveux voyent établir le funeste
abus d' une politique destructive,
voici à peu-près les raisons
dont ils pourroient combattre cet
étrange systême. Vous soutenez,
diroient-ils à ses auteurs, que tant
de maisons religieuses multiplient
inutilement le célibat, qu' elles sont
à charge à l' état à qui elles demandent
sans cesse des secours ; que ruinées
par les révolutions passées, la
misere y introduit le relâchement,
et qu' elles scandalisent au-lieu d' édifier ;
que la plûpart soumises à
des supérieurs incapables de se conduire
eux-mêmes affectent une indépendance des
supérieurs ecclésiastiques, qui est de mauvais
exemple ; qu' elles vivent enfin misérablement
et dans la paresse. Reprenons
chacune de ces objections.
à l' égard du célibat, vous ne supprimez
encore que des maisons de
filles, et je vois dans l' état six fois

p126

plus de filles nubiles que d' hommes
qui veulent se marier. Elles sont
à charge à l' état ? Qu' il supprime
entièrement ses secours ; les maisons
qui ne peuvent s' en passer tomberont d' elles-mêmes,
ou chercheront d' autres ressources dans leur
travail, dans l' ordre et l' économie
de l' intérieur. Dans toutes les autres
classes de citoyens, le gouvernement
s' embarrasse-t' il d' examiner
si plus de gens embrassent une profession
qu' elle n' en peut nourrir ?
La réforme se fait d' elle-même, et
le nombre s' en proportionne bientôt
tout naturellement aux moyens
de subsistance. Quant au relâchement,
c' est à la police ecclésiastique
et civile à y pourvoir : il est
plus aisé de les soumettre aux supérieurs
les plus dignes, que de les
détruire ; et pour ce qui est de la
paresse monastique, je la crois au
moins aussi établie dans les maisons

riches, que dans les pauvres. Si cela est ainsi, c' est un vice qui tient

p127

au relâchement auquel nous avons pourvu ci-dessus. Voila vos raisons combattues, daignez maintenant écouter les nôtres. Ces maisons, que vous supprimez, servoient de retraite pauvre, il est vrai, mais à de pauvres filles élevées pauvrement, et conséquemment tout à cet égard se trouvoit de niveau et à sa place, au-lieu qu' elles n' ont pas de quoi se faire admettre dans celles que vous conservez. Elles élevoient les filles du bourg et du voisinage, dont elles se chargeoient pour de très-petites pensions ; et c' est quelque chose que l' éducation, même telle quelle, pour qui n' est pas en état d' en recevoir chez soi, ni de s' en procurer dans les grosses maisons. Ces maisons pauvres entretenoient des bâtimens que vous ne sçauriez réunir à celles qui les dévorent, et qui devenus inutiles dans des lieux déjà mal habités, ne font qu' accroître les ruines. D' entre leurs revenus, même les plus solides, la

p128

plûpart viennent à rien entre les mains de possesseurs plus éloignés et moins attentifs ; ce sont de petites rentes qui souvent ne valent pas les frais de collecte ; des enclos très-rapportans en ce qu' ils fournissoient à leur subsistance, devenus friches par la chute de la maison, etc. Les petites libéralités des parens et leur industrie faisoient le reste : de ces maisons, les unes élevoient des vers à soie, d' autres faisoient des ouvrages à la main, des liqueurs, des toiles etc. Tous ces menus détails sont des riens ; mais n' aurez-vous d' attention à

ces riens que pour
les détruire ? Oh ! Réformateurs
à coups de coignée, vous êtes
les plus mal-habiles des jardiniers.
Cette digression qui m' a mené
loin, paroîtra déplacée d' abord et
prématurée ensuite ; mais j' en crois
le fonds de quelqu' importance, et
peut-être l' aurois-je oublié ailleurs.
Revenons.
Les grandes fortunes sont cependant,

p129

comme je l' ai dit, une suite
naturelle de la prospérité d' un état ;
l' accroissement des besoins du fisc
et des facilités qu' il a d' étendre ses
rameaux sur tout le territoire, en
est pareillement un effet nécessaire,
d' où s' ensuit que, par un enchaînement
simple, le discrédit des terres naît,
si l' on n' y prend garde,
de la prospérité même d' un état.
Il est des pays où l' industrie du
fisc a, pour ainsi dire, fasciné les
yeux du cultivateur au point qu' il
se regarde encore comme propriétaire
absolu, tandis qu' il n' est pas
même fermier à titre honnête. Ce
doit être le *nec plus ultra* de
l' organisation des finances : une entreprise,
une opération de plus peut
tout-à-coup désiller les yeux, ou
du moins jeter par ses effets dans
l' accablement.
Le mogul est propriétaire des
terres dans son empire immense
semé de déserts ; et le peu de sujets
qui lui restent, eu égard à la

p130

population des pays vivifiés, vit au
jour le jour, et enterre l' or qu' il a
pû ramasser, sans se soucier de rien
édifier ni planter.
Du discrédit des terres dont je
traiterai plus au long ci-dessous,

naît naturellement le dégoût de la profession d'agriculteur. L'économie de campagne, sorte de travail également attrayant et actif, n'offre ni à l'ambition l'espoir d'une fortune rapide dont on voit tant d'exemples dans un grand état, ni aux passions l'appas trompeur des voluptés, les distinctions promises à la politesse et aux arts. L'urbanité une fois établie primera toujours parmi les hommes : le citadin se met au moins à son aise avec l'agriculteur, celui-ci sera au moins embarrassé devant le citadin ; l'homme cependant aime à primer. Ainsi donc, la cupidité, la paresse et l'orgueil sont d'accord pour faire mépriser la profession d'agriculteur dans un grand état.

p131

Une fois, en voyageant bien loin, je me trouvai par hasard dans un royaume où, sans le sçavoir, l'on alloit à peu-près ce train-là. J'y vis un homme considerable qui cherchoit en même temps un secrétaire pour lui, et un économiste pour faire aller une terre voisine de la ville où il habitoit, et où il vouloit entretenir un gros ménage d'agriculture pour en tirer ses provisions. Pour le premier de ces deux emplois, il se présenta une infinité de jeunes gens bien mis, bien élevés, ayant fait leurs études, et avec des connoissances sur l'histoire etc. La plus belle main du monde, sçachant faire des lettres sur un mot, enfin tout ce qu'il falloit, et cela à choisir pour 500 livres. Quant à l'économiste, il ne lui vint que des crasseux, des ignorans, et des fripons : un seul me parut entendu, homme de bon sens et capable ; mais il demandoit 1500 livres d'appointemens. Peuple de caméléons, leur dis-je, vous

p132

prétendez donc un jour vivre de l' air ?
D' autre part, l' administration
d' un grand état incline naturellement
vers des vices de constitution
qui inquiètent sans cesse le laboureur,
et le gênent jusques dans
le choix de son travail et le débit
de ses fruits. Nous traiterons ailleurs
cette matière au long.
Je conversois un jour avec un
homme qui disoit avoir été condamné
en Afrique à chercher une
route pour traverser cet immense
continent. Il passa quelque temps
parmi les peuples barbares de cette
contrée, et s' étant sauvé depuis il
prétendoit avoir trouvé des traces
qu' il y avoit eu autrefois quelques
sortes de notions chez ces
peuples qui ont à peine aujourd' hui
figure d' hommes : il assuroit
qu' ils avoient jadis connu l' agriculture
et le travail, mais que bien-tôt
on la leur fit oublier par deux
arrangemens politiques dignes de

p133

l' entendement actuel de ces peuples
malheureux. L' un étoit qu' aussitôt
qu' un propriétaire faisoit quelque
nouvel établissement sur son
fonds, qu' il y bâtissoit, plantoit etc.
Les receveurs de l' état grossissoient
la cote proportionnelle de cet
homme, comme étant plus en état
de la supporter qu' un autre. Le second
arrangement étoit que sous
prétexte de conserver les denrées
dans l' état en cas de famine, il
étoit défendu non-seulement d' en
faire sortir de chez eux, mais même
d' en faire passer d' une province
à l' autre sans des permissions nécessairement
sujettes à toutes sortes de monopoles,
de façon que quand
les grains étoient communs, les insectes
si voraces en Afrique les mangeoient dans
les greniers, et quand
ils étoient rares, le profit étoit
pour les monopoleurs, et la disette

pour tout le monde. Cela découragea
le peuple qui redevint hottentot.
ô cerveaux brûlés, m' écriai-je,

p134

que nous sommes heureux
de vivre dans des climats où l' on ait
le sens commun, et où l' on sçache
s' en servir !
Nous l' avons dit, le *plus ultra*
est la devise de l' homme : ses desirs
le déplacent au physique, ainsi
qu' au moral. Le villageois habiteroit
un bourg, s' il pouvoit perdre
son champ de vuë ; le bourgeois
n' aspire qu' à s' établir à la ville, et
l' homme de ville envie le sort de
l' habitant de la capitale. Ce desir
universel tend cependant, comme
je l' ai dit ailleurs, à faire perdre à
l' état la forme de pyramide pour
prendre celle de cône renversé. La
prospérité d' un état aide encore à
cette fâcheuse propension.
L' étymologie du mot nous apprend
qu' une capitale est aussi nécessaire
à un état, que la tête l' est
au corps ; mais si la tête grossit
trop et que tout le sang y porte, le
corps devient apoplectique, et tout périt.

p135

Chaque propriétaire de terres
doit une portion de son produit au
souverain ou à l' état. L' industrie
de chaque homme lui doit encore
plus ou moins selon les loix ou usages
fiscaux d' un pays, par les droits
établis sur les consommations, sur
les exportations, sur les matières
premières, sur les ouvrages, etc.
Toutes ces sommes immenses relativement
à tout autre revenu dans
l' état, sont en partie consommées
dans la capitale. Les grands officiers
de la couronne ou de l' état,
les officiers des tribunaux supérieurs

et autres employés dans le nombre infini de charges que demande l'organisation supérieure, y résident nécessairement, et conséquemment y consomment non-seulement le produit destiné à leurs appointemens et profits, mais encore celui de leurs propres fonds ; ajoutez encore le produit qui subvient aux frais de l'éducation des enfans etc. Tout cela fait un bloc

p136

prodigieux, et qu'il est bien difficile de tenir dans la proportion nécessaire à l'harmonie, relativement à la force constitutive des autres lieux qui devroient former des échelons proportionnés pour arriver à la capitale. Que sera ce donc, si en abandonnant les provinces à une sorte de dépendance directe, et ne regardant leurs habitans que comme des regnicoles du second ordre, pour ainsi dire, si en n'y laissant aucuns moyens de considération et aucune carrière à l'ambition, l'on attire encore tout ce qui a quelques talens à cette capitale ? Si, par une continuation d'aveuglement, on ouvroit la porte aux évocations des tribunaux des provinces à la capitale : si l'on y prodiguoit les récompenses aux moindres services, soit d'utilité, soit d'agrément : si l'on permettoit enfin que par une infinité de petites séductions de détail, l'inférieur en province eût toujours

p137

le droit de tenir tête à son supérieur, pourvû qu'il eût quelque connoissance en sous-ordre dans les employés au détail du gouvernement : si le moindre bourgeois ou officier pouvoit parler au loin

d' écrire en cour etc. dès-lors, par un bout ou par l' autre, tout tendroit à cette capitale qui étoufferoit du sang arrêté dans les autres parties. Si d' autre part, sous prétexte de veiller à leur perfection, on y attiroit les manufactures, au-lieu de les répandre dans les lieux où la vivification, nécessaire par-tout, n' a aucune des ressources ci-dessus : si l' on y établissoit les maisons communes de charité et de retraite, au-lieu de les envoyer aux lieux où le produit est plus abondant, et la consommation moins assurée, l' accroissement de cette capitale seroit sans bornes ; et cet accroissement devroit être pris pour une preuve d' abondance dans l' état, à

p138

peu-près comme d' énormes loupes le sont de la santé du corps. La prospérité d' un état établit dans son sein une infinité de rameaux d' industrie et de natures de biens, qui tous paroissent au premier coup d' oeil plus commodes et plus disponibles que ne l' est la possession des terres ; appas trompeurs qui séduisent et détournent l' humanité en général. L' homme toujours prompt à se redresser, ne semble pouvoir être courbé vers la terre que par la nécessité. Les propriétaires des terres, qui supportent d' abord les plus grandes et les plus onéreuses des charges publiques, et qui sont moins en état de s' y soustraire que personne, qui du second bond ressentent le contre-coup nécessaire de toutes celles qui sont établies sur les consommations, sur les débouchés, entrées etc. Ont encore une infinité de fléaux et d' embarras, que n' ont point les rentiers et

p139

possesseurs de toute autre sorte de biens fictifs et de revenus réels. Les intempéries du climat et les incertitudes des saisons qui souvent au dernier jour détruisent toutes leurs espérances, sont d'abord un poids toujours plus incliné du côté de la crainte que de celui de l'espérance. Cet article, dira-t-on, regarde plus les entrepreneurs de leurs revenus nommés *fermiers*, que les propriétaires. Mais outre que je considère ici le propriétaire dans son état primitif, il est toujours vrai de dire que le fermier proportionne sa rente aux risques de son entreprise, et conséquemment que ces risques sont toujours à la charge du propriétaire. J'en dis autant des mortalités de bestiaux, fléau qui diminue le fonds de moitié et souvent du tout, si le propriétaire n'a des fonds en réserve pour remonter ses étables. Ajoûtez à cela l'assujettissement, les procès et autres embarras. Tout concourt dans

p140

l'état politique, tel qu'il est aujourd'hui constitué chez les nations policées, à rendre le sort du propriétaire des terres plus malheureux, proportion gardée, que celui de tous les autres membres de l'état.

Il est en conséquence très-commun d'entendre dire que tout homme, quelque riche qu'il soit, ne sauroit jouir d'une certaine aisance, si tout son bien est en fonds de terre. La chose n'est que trop vraie, attendu la folie et la vanité des propriétaires, qui dépensent toujours plus qu'ils n'ont. Il est même très-certain que, tandis qu'un rentier qui montera exactement sa dépense sur ses revenus, se soutiendra long-temps sur le même pied, sans être obligé d'altérer ses fonds ; son voisin dont le revenu est en fonds de terre, ne sera pas dix ans sans manger un tiers de son

fonds, s' il a fait le même calcul ;
attendu que les cas fortuits, les

p141

réparations etc. Enlevent souvent
un quart et quelquefois la moitié
de ses revenus, et que la dépense
allant toujours, nécessairement la
boule de neige grossit.
Mais ce n' en est pas moins un
mal que cette opinion se soit établie.
Elle n' a au fond que l' apparence, qu' on peut
détruire par mille
raisons tout autrement réelles.
1 il est dans la nature de l' homme de travailler
solidement, et de chercher à se perpétuer dans ses
propres ouvrages. Plus l' on remonte
aux premières institutions de l' humanité,
plus l' on en trouve des
preuves, et ce principe ne peut être
disputé. La frivolité de la nation
d' une part, l' abondance de l' or,
grand corrupteur de la nature de
l' autre, semblent nous avoir entièrement
inclinés vers l' intérêt personnel
et momentané, qu' on appelle
jouissance. On place son bien
à fonds perdu, on bâtit, on se meuble,
on vit enfin uniquement pour

p142

soi ; mais cet *on* que j' admets ici,
et qu' un petit nombre d' individus
habitans de cette folle capitale
regarde comme général, est cependant
très-retréci. Les provinces
entières, et à Paris même tout ce
qu' il y a de gens de travail, d' honnêtes
bourgeois, d' hommes d' une
profession grave, de noblesse attachée
à son nom et à sa famille,
tous les honnêtes gens enfin, loin
de suivre cette méthode monstrueuse
d' éteindre son patrimoine
en même temps que le dernier
flambeau de ses funérailles, ne la
tolèrent que dans les gens qui

n' ayant point d' enfans ni de suite,
et disposant d' un bien qu' ils ont
acquis, se procurent une aisance qu' ils
supposent nécessaire, et dont ils
n' ont de compte à rendre à personne.
Mon dessein n' est pas ici de
blâmer ; mais je dis que chacun
aime à placer solidement sa fortune,
et l' on convient qu' il n' y a pas de
possession plus solide que les terres

p143

une fois bien liquidées. Rien n' emporte
le fonds en totalité, et au
pis aller, dans des temps de calamité
elles offrent un asyle et une
subsistance assurée, qui peuvent
manquer au possesseur de tout autre sorte de biens.
2 elles donnent toujours une
sorte de lustre et de rang, indépendamment
de la prééminence et
jurisdiction des fiefs sur leurs habitans :
invention qui, quoique gothique,
n' en est pas moins admirable,
par mille raisons qui ne sont
pas de mon sujet actuel. Le propriétaire
des fonds a naturellement
une jurisdiction de dépendance sur
les cultivateurs, une considération
et un rapport naturel dans le pays,
au-lieu que le possesseur de contrats
n' est connu que du procureur qui
veille à la conservation de son hypothèque ;
et l' homme dont le bien
est en maisons, n' a de relation
pour cela qu' avec son entrepreneur
maçon, et le notaire qui passe les baux.

p144

3 le prix des terres et leur
valeur doit
naturellement recevoir
une augmentation proportionnelle
à celle du prix des denrées. Tel
homme acheta, il y a cent ans,
une terre cent mille livres ; si ses
enfans la possèdent aujourd' hui,

elle vaut presque le double, toutes autres choses étant égales, et le revenu en a monté presque dans la proportion. Si au contraire cet homme eût fait un contrat à six pour cent, sorte d' intérêt alors usité, son contrat, supposé qu' il subsiste encore, chose presque inouïe, a d' abord certainement diminué au taux du prince d' un sixième de revenu, et par conséquent de fonds. Il y a grande apparence qu' il diminuera dans peu d' un cinquième encore, en supposant qu' il ait échappé à la révolution du système qui a mis à trois, deux, et quelquefois un pour cent, tous les contrats qui ont été conservés ; mais en admettant qu' il eût échappé à toutes ces

p145

révolutions, chose impossible, six mille livres de rente, il y a cent ans, valaient mieux que douze aujourd' hui, tant à cause du haussement du marc d' argent, que relativement à celui du prix de toutes les denrées et marchandises. La moitié de la fortune de cet homme s' est donc fondue par le laps de temps.
4 chacun compte sur son industrie. Il est certain que les terres offrent un vaste champ d' amélioration ; on jouit de ce qu' on espere presque autant que de ce qu' on possède ; et dans le fait, l' homme le moins entendu n' a qu' à se prêter aux vuës des colons et habitans de la campagne, mettre les profits de son économie sur son fonds, il en doublera et triplera le produit bien plus rapidement, que ne pourroit faire le plus avare possesseur de contrats en employant les revenus à en faire d' autres.
5 il y a toujours des profits et

p146

des revenans-bons dans les terres,
et jamais dans les autres biens :
des ventes de bois, des mutations
de fiefs etc. Font des ressources inconnues
ailleurs, et qui sont souvent
de la plus grande utilité.
6 enfin, un contrat, ou tout
autre emplacement est sujet au remboursement,
s' il est bon, dans le
temps où le remplacement est le
plus difficile, et à la banqueroute,
s' il est mauvais, sans qu' on puisse
jamais exiger son fonds quand on en
auroit besoin. On ne sçauroit lier
les mains d' un héritier dissipateur
sur des effets de cette espece ; on
ne peut les perpétuer dans sa famille.
En un mot, toutes les raisons
solides sont pour la propriété
des terres, et l' on ne finiroit pas si
on vouloit les énumérer en détail.
Cependant sans s' arrêter à l' opinion
publique, article sur lequel
tout le monde est sujet à se méprendre,
le fait parle et nous indique
le vrai dans ce point-ci. Que

p147

le clergé, que les pays d' états,
que les princes et les particuliers
même cherchent des emprunts, la
foule y est, et c' est à qui prendra
date pour être reçu à porter son
argent. On sçait pourtant que les
placemens les plus solides en France
deviennent chaque jour moins sûrs,
en proportion de ce que la somme
des engagemens s' accroît. D' autre
part, les plus belles terres sont
dans les affiches, et cela à choisir
en tout genre, pays et coûtume,
et l' on ne vend rien ou difficilement.
Ce n' est plus aujourd' hui le
temps de dire que les gens à argent
n' osent faire des placemens
d' éclat : chacun ose et jouit maintenant
à sa guise du fruit de ses
travaux et de son bonheur ; mais le
fait est qu' on ne veut point des
terres. Examinons en passant les

causes de cet engourdissement si
fatal à l' état.
La première sans contredit et la
plus réelle est le prodigieux gonflement

p148

de la capitale ; tout l' argent
y vient par les raisons déduites
ci-dessus. L' homme suit le
métal, comme le poisson suit le
courant de l' eau, et tout vient à
Paris. Les délices et les préjugés de
la capitale tendent tous à établir
la mollesse et l' éloignement du travail
pour qui peut s' en passer. Les
terres demandent des soins et quelque résidence
du moins passagère ;
on ne veut point de cela : les campagnards
sont si rebutans ; quelle
société ! (car à force de parler société,
nous deviendrons tout-à-fait
insociables :) les parcs de nos peres
sont si raboteux : point d' arbres en
boule, ni de treillage en bois dans
les dehors : moins encore d' entresols,
d' appartemens, de bains et
de lieux à l' angloise dans les maisons.
Que faire sans tout cela ? Il
s' agit donc de ce qu' une terre rend
franc et quitte à Paris. L' ancien
possesseur mettoit tout à profit,
connoissoit son monde, organisoit

p149

sa besogne ; le riche qui lui succede
attend qu' on le vienne chercher,
qu' on ait payé son portier et ses
valets pour avoir audience de monseigneur,
et obtenir la ferme à bas
prix. Ce ne sera point un économe
et honnête laboureur qui se donnera
ces mouvemens-là ; la ville
l' effraie, et l' insolence des sous-ordres
le rebute : voilà donc un
intrigant et souvent un fripon
devenu fermier, et chargé en outre
de la confiance du maître ; il

fait la portion de l' intendant, il
envoie des pâtés au maître d' hôtel,
et des fromages au suisse ;
tout chante ses louanges dans la
maison. De son côté il sçait où reprendre
tous ces frais, il vexe les
habitans, excite des refus et des
procédures qui produisent des non-valeurs,
article le plus rapportant
de son compte. D' autre part, comme
on s' en fie à lui, et qu' on n' y
vient jamais, il arrive malheurs
sur malheurs, cas fortuits, réparations,

p150

et le maître ne trouve
au bout de l' an que du papier en
recette et dépense. Voilà pour les
terres éloignées.
Celles qui sont à portée, ont
l' honneur de voir le patron ; il arrive,
l' avenuë est trop étroite et
de côté, il faut en marquer une
autre, deux contre-allées ; trente
toises de largeur et autant que la
vuë peut s' étendre ; le terrain d' une
bonne métairie devient avenuë,
et le produit zero. Le parc, les
charmilles, le quinconge, le labyrinthe,
les arbres en boule,
autre zero : trois cents arpens en
ce genre ne sont pas trop ; le potager
étoit trop étroit, il faut des
ados, des murs de partage, une
pompe pour amener des eaux, des
serres chaudes, une orangerie. Les
terrasses sablées, les élagueurs,
tondeurs, l' entretien de ces potagers
dont il arrive quelques primeurs
à la ville, le soin d' entretenir
et ratisser toutes les allées du parc,

p151

de maintenir les pompes, etc. Si
tout cela ne coûte que 10000 livres,
ce n' est pas trop. Dans la
maison les meubles, les vernis etc.

Demandent un concierge. Si ce pauvre homme, sa famille et les frais d'entretien ne coûtent que cent pistoles, c'est bon marché. La terre valoit 15000 livres de rente, elle revient à 400000 livres avec les frais, on y en a dépensé 60 pour la rendre digne du maître ; le terrain mis en décoration a diminué la ferme de 4000 livres, il en coûte onze d'entretien, reste à rien pour monseigneur. Mais son voisin dans la place Vendôme, et lui-même quelquefois compte ; cette terre, dit-il, me tient lieu de 23000 livres de rente et ne me rend rien, d'où lui et ses semblables concluent, *ce sont de mauvais biens que les terres* . Une autre raison du discrédit des terres est le manque de confiance et de bonne-foi ; on s'en

p152

plaint, je crois, dans le commerce et par-tout, mais cela n'est pas de mon sujet. Il est de fait que jamais il n'y eut moins de confiance, parce que jamais il n'y eut plus d'or et plus d'avidité pour l'or chez les grands et les petits. Jamais aussi il n'y eut entre les propriétaires des terres et les cultivateurs moins de ces rapports d'intérêts et d'honnêteté, qui forment l'union et établissent la confiance. On a beau dire, l'homme est un insecte de telle nature qu'on ne sauroit tant le presser qu'il ne se retourne pour piquer le talon qui l'écrase ; mais il est pareillement sensible aux bienfaits, et il n'est férocité et malice humaine que la vertu et la bienfaisance n'apprivoisent. Les gens de plume et d'écritoire qui ont, à force de projets, d'ordonnances et de réglemens, changé la constitution subalterne de l'état, et qui eux-mêmes enveloppés des

p153

foibles débris de leur édifice, ont
aussi promptement que la haute
noblesse, fait place à tous les potirons
que la haute faveur, l' intrigue,
la rapine et l' industrie élevent
de toutes parts, ont établi un préjugé
contre l' ancienne constitution
de la monarchie ; et cette opinion
de malice chez eux, l' est devenue
d' ignorance dans tout le reste de
la nation, et même parmi ceux
qui y ont le plus perdu. Le peuple,
disent-ils, avoit autrefois mille
tyrans au-lieu d' un maître. Si l' on
entend par cet *autrefois* les temps
du roi Robert et de quelques-uns
de ses successeurs, la chose ne peut
être disputée ; l' anarchie étoit générale,
ainsi que la férocité : mais
ces temps de convulsion pour le
corps politique ne sont point ceux
que nos docteurs ont en vuë ; il
nous en reste trop peu de traces ;
et les malheurs d' un tel renversement
de toute société sont trop reconnus pour
qu' il soit nécessaire

p154

de les citer. Les siècles écoulés depuis
s Louis jusqu' à nos guerres
de religion sont plus débrouillés ;
et s' il étoit question de disputer sur
la force intérieure de notre constitution
d' alors, je défierois les jurisconsultes
les plus habiles en droit
public de m' y démontrer les maux
de la tyrannie, dont les effets sont
toujours parlans. Qui de nous se
chargeroit aujourd' hui de faire dire
à un auteur anglois ce que dit
Mathieu Paris en parlant de saint Louis,
*le seigneur roi des françois,
qui est le roi des rois de la
terre, tant en vertu de son onction
céleste que par la supériorité de sa
milice...* . Eût-on respecté de la
sorte le souverain d' un peuple livré
aux brigandages de l' anarchie ?
Le dénombrement de la France
fait sous Charles Ix portoit dix-neuf

millions d' habitans, et celui
fait sous Louis Xiv n' en donne
que dix-sept. Nous n' avons cependant

p155

ni le Roussillon, ni le Bearn
et la partie de la Navarre qui nous
demeure, ni la Bresse, le Bugei,
ni la Franche-Comté, l' Alsace et
les Trois évêchés, la principauté de Sedan ;
la Somme étoit notre frontière
du côté de la Picardie. Le royaume
enfin étoit d' un grand
cinquième moins étendu. L' on me
dira que le dénombrement de Charles Ix
étoit fautif ; mais je répons
que nous ne nous y prenons pas
aujourd' hui de façon à en faire de
plus exacts. Or, ou toutes les règles
sont fausses, ou jamais un peuple
tyrannisé ne sera nombreux.
Avant de finir l' article de l' anarchie
des siècles passés, je prierai
ceux qui regardent mon opinion
comme un paradoxe, de rechercher
dans les auteurs instruits et
contemporains de ces temps prétendus
malheureux, l' opinion qu' on
avoit alors de la constitution de la
monarchie françoise, et de l' ordre
qui regnoit au dedans. On en trouvera

p156

des traces dans plusieurs ouvrages.
Je me contenterai de placer
ici quelques endroits que j' ai
notés autrefois en lisant les réflexions
de Machiavel sur la première décade
de Tite-Live. On
n' accuse pas cet auteur d' être mal
instruit ; et si son coeur eût été
aussi droit que son esprit étoit éclairé,
sa réputation ne seroit pas étrangement
mêlée. Tel qu' il est, son
plan de politique n' est assurément
pas de maintenir l' anarchie ; et s' il
est en quelques endroits pour le

gouvernement violent, c' est au prince et à la république qu' il le conseille, et toutes ses vuës tendent à établir non-seulement la soumission, mais l' obéissance passive parmi les sujets. écoutons-le parler cependant sur la France dans le quinzième siècle. Je n' ai pas tout noté dans le temps, et je n' ai pas aujourd' hui celui de relire.
Chapitre 16. Discours sur la première décade. " c' est ainsi que subsiste

p159

le royaume de France,... etc. "
je laisse à considérer d' après ces citations si notre gouvernement de ce temps-là étoit regardé comme la réunion d' une infinité de petits tyrans. Il est encore à remarquer que le commerce auquel les florentins étoient très-adonnés, faisant en France tout celui de notre royaume, les mettoit à portée de bien connoître nos moeurs et usages ; que Machiavel vivoit dans le temps de nos premières expéditions dans sa patrie, qu' elle étoit alors république, forme de gouvernement qui tourne tous les esprits du côté de ces sortes de recherches, et que Machiavel a toujours passé pour un des plus habiles hommes de son temps en ce genre. Quoiqu' il en soit de mon opinion relativement à ce qu' on voudroit appeller le bon ordre et police, et qui, selon moi, ressemble assez à celle qu' on fait observer dans le serrail, il est au moins certain

p160

que les seigneurs d' autrefois demeurans dans leurs terres, ceux qui vexoient leurs habitans, les vexoient en personne et non par procureur, ce qui certainement

vaut mieux ; qu' ils consommoient
sur les lieux le fruit de leurs prétendues
extorsions, et ne souffroient
pas que d' autres qu' eux les vexassent.
Ceux au contraire d' un esprit
solide et d' un caractere bienfaisant,
ayant moins d' occasions de besoins
superflus et plus d' objets de commisération
devant les yeux, souûtenoient,
protégoient, encourageoient
les habitans de la campagne.
Les pauvres, les malades
étoient secourus du château ; les
orphelins y trouvoient leur subsistance,
et devenoient domestiques.
Il y avoit, en un mot, un rapport
direct du seigneur à son sujet, et
par conséquent plus de liens et
moins de lésion de part et d' autre,
sans celle du tiers.
En passant dans un canton de traverse

p161

en Querci, je m' arrêtai dans
un assez gros lieu, où couloit un
ruisseau considérable ou petite rivière
que je remarquai toute pleine
d' écrevisses. Je demandai à l' aubergiste
combien de gardes avoit le
seigneur pour que la pêche fût ainsi
conservée. *ah ! Monsieur,* me dit
le bon homme, *ceci appartient à*
m le marquis de D B ce sont les
meilleurs seigneurs du monde que
nous avons depuis deux cents ans,
et qui viennent souvent dans le
pays. Il n' y a pas un de nous qui,
loin de lui rien prendre, ne fût le
premier en pareil cas à dénoncer
son voisin . Un homme de qualité
d' une province peu éloignée de
celle-là, donna pendant la disette
de l' année 1747 le pain et le couvert
dans ses granges à mille pauvres durant
six mois. *allez, mes enfans,*
leur dit-il à la s Jean,
allez tâcher d' en gagner. Je vais
en ramasser pour l' année prochaine,
si la disette dure . Certainement cet

homme, quoique d' un mérite et d' une probité distinguée, est un seigneur châtelain dans la force du mot : quelque bienfaisant qu' il puisse être, il n' eût jamais poussé jusques-là les effets de la commisération, s' il eût habité à Paris.

Ne fût-ce enfin, comme je l' ai dit, qu' en faisant travailler de pauvres gens, les seigneurs dans leurs terres faisoient des biens infinis. On sçait à quel point étoit l' habitude, et pour ainsi dire, la manie des présens continuels que les habitans faisoient à leurs seigneurs.

J' ai vû de mon temps cette habitude cesser presque par-tout, et à bon droit ; car tout bienfait doit être respectif ici-bas, et si la balance peut l' emporter, le surpoids doit être naturellement du côté le plus fort. Les seigneurs ne leur sont plus bons à rien : il est tout simple qu' ils en soient oubliés comme ils les oublient : et qu' on ne dise pas que c' étoit un reste de l' ancienne

servitude ; ou l' on se tromperoit fort, ou l' on parleroit de bien mauvaise foi. Dans les lieux où cela se pratique encore, ces bonnes gens et les plus pauvres seroient très-mortifiés si l' on refusoit leurs présens ; et plus encore, si par une éternelle proportionnée ou plus forte on prétendoit les indemniser ; je l' ai vû cent fois.

Les vestiges de la tyrannie de nos peres prouvent au moins que les paysans connoissoient leur seigneur, et en étoient connus. Or, quoi qu' on dise de la malice des hommes, c' est un axiome reçu et démontré par l' expérience, que ceux qui nous connoissent et ont quelqu' habitude avec nous, nous traitent moins mal que ceux pour qui nous sommes entièrement

étrangers. Le sentiment et la réalité
de ce principe est un des grands
motifs du *dulcis amor patriae* . Il s' ensuit
de-là que personne ne connoissant
plus le seigneur dans ses terres,

p164

tout le monde le pille, et c' est bien fait.
Une autre raison encore qui
n' est qu' une branche de celle-ci,
c' est la mutation presque continuelle
des fiefs, et leur translation
sur la tête d' hommes nouveaux.
Du petit au grand, de même
qu' un état n' est jamais si ferme
dans sa constitution que quand la
succession y est perpétuée dans une
même maison, il en est ainsi de
ses membres. Les considérations
politiques ne sont pas de mon sujet
actuel, je rampe et laboure la terre ;
mais je ne puis m' empêcher de dire,
en passant, que le respect de la
vieille souche, toutes autres choses
étant égales, entretient la subordination
et l' ordre parmi les habitans
de la campagne. J' ai vû quelques exemples que je
pourrois citer, de communautés qui se sont
rachetées de leur seigneur qui vouloit les
vendre, pour se rendre à

p165

lui. J' en ai vû mille désolées du seul
bruit de ce changement, et plus
encore, qui demeuroient tranquilles
et ne dispuoient rien à
leur ancien seigneur, qui se sont
jettées dans des procès infinis avec
le nouveau. à plus forte raison,
quand ce nouveau seigneur est le
petit-fils de Jacques un tel, surnommé
Lafontaine : il a beau dire
que m son pere s' appelloit monseigneur
dans les requêtes, les
paysans ont l' oreille maligne et la
mémoire bonne, et toujours répètent
que leur seigneur ne vaut pas

plus qu' eux, et que s' il est plus
riche, c' est qu' il a mieux sçu faire
sa main ; au surplus, qu' il n' a qu' à
dîner deux fois.

De cette semence de mécontentement
et de mépris naît bientôt
la fraude et la rapine qu' ils se
croient permises ; et l' on ne sçauroit
croire combien cela nuit à la
jouissance tranquille, et conséquemment
au prix des terres, qui

p166

jettent nos parisiens, les seuls riches
du royaume aujourd' hui,
dans la nécessité de plaider au
loin ou de devenir clients à Paris,
chose insupportable à un homme
d' or accoûtumé à la clientèle d' autrui.
Je n' examinerai pas si la surcharge
des terres, et la façon d' y
percevoir les impôts, n' est pas une
autre cause de leur discrédit. J' ai
déjà dit que je ne politiquois pas ;
et il y a à tout cela tant de pour
et de contre, que je serois fort
embarrassé. Je ne prétends pas cependant
par ce pour et contre faire
entendre que je connive en mon
particulier à l' axiome des idiots,
ou des gens de sac et de corde qui
prétendent qu' il faut que le paysan
soit misérable pour qu' il travaille,
sans quoi il devient paresseux et
insolent. Outre l' indigne inhumanité
d' un tel propos, que je suis
obligé d' avouer à ma honte avoir
ouï tenir plus souvent à la campagne

p167

qu' à la ville, propos auquel
il n' y a rien à répondre que le mot
de ce fameux romain à son fils
qui lui offrit de prendre une ville
en perdant trois cents hommes :
*voudrois-tu être un de ces trois
cents ?* outre l' inhumanité, dis-je,

il est de toute fausseté. La misere
n' entraîne que le découragement,
nous l' avons dit, et le découragement
la paresse. à cela ils répondent,
qu' il faut un milieu ; et où
est-il ce milieu, miserables aveugles ?
Sera-ce vous, qui vous chargerez
de le trouver ? Je vous répons,
moi, qu' il y a long-temps
qu' il est passé. Ils ajoûtent que,
quand les paysans sont bien, ils ne
veulent plus travailler. Je me rappelle
qu' ayant un jour disputé sur
cette révoltante allégation sur laquelle
je me défendois, comme
ayant parcouru la Suisse et l' ayant
trouvée cultivée autant et aussi-bien
qu' elle le peut être, on me
cita le comtat d' Avignon qui

p168

n' étoit qu' à cinq lieues de-là. J' y
entrai le même jour ; je fus surpris
d' y voir un jardin par-tout ; et
m' étant informé de la force et
vivacité des travailleurs, j' appris
que dans les cantons de Provence,
voisins de ce pays-là, on payoit un
manoeuvre du comtat 30 sols par
jour, contre 15 un de ceux du
pays. C' est ainsi qu' on soûtient les
principes les plus erronés, et qu' on
les autorise par des exemples controuvés,
qui sont d' autant moins
disputés qu' il seroit plus aisé d' en
vérifier la fausseté.
Mais en supposant que l' aisance
empêchât les paysans de travailler,
ce n' est jamais de travailler leur
propre bien. Les bourgeois de village
et de petite ville, gens qu' on
appelle vivans de leur bien, race
occupée à médire et à mal faire,
et dont je conseillerois de purger
la société jusqu' à ce qu' ils s' appliquassent
tous à quelque honnête
profession, s' il n' étoit contre mes

p169

principes de conseiller la violence
en quoi que ce puisse être, voulant
faire travailler leur bien, tenir les
paysans dans la sujétion, et ne leur
payer leurs journées que sur les
prix anciens, sans considérer que
les objets de consommation
ayant haussé, il faut que le salaire
du mercenaire hausse, ces gens-là,
dis-je, se plaignent que le paysan
aisé ne veut pas travailler. Je
réponds à cela, 1 que le mal n' est
pas grand : 2 que je leur offre
une prochaine consolation : en
effet, le paysan riche élève nombre
d' enfans, au-lieu que ceux du
pauvre desséchent et rentrent dans
la terre. Ces enfans partagent,
épuisent l' aisance du pere, le forcent
au travail, bientôt l' y secondent,
et faute de fonds, deviennent
mercenaires. Le suisse est aisé,
comme je l' ai dit ; cependant
il refuse si peu le travail, qu' il se
dévoue volontairement au plus dur
de tous, qui est d' aller vendre son

p170

sang et sa liberté dans une terre étrangere.
Une dernière raison, mais infiniment
moins problématique que
toutes les autres, du discrédit des
terres en France, c' est le haut prix
de l' intérêt de l' argent. La paresse,
soeur du luxe comme je le démontrerai,
quoi qu' on en dise, par pièces probantes
en bonne et due forme,
et tous les deux, enfans de
l' habitation des villes ; la paresse,
dis-je, fait que tous ses partisans
préferent un intérêt fixe qu' ils envoient
recevoir par un barbet à
l' échéance, à tout le soin et maniment
que demandent les terres,
et renoncent, en faveur de leur
tranquillité, aux avantages du
temps, de l' industrie et de la solidité.
Plus cet intérêt est haut,
moins ces avantages sont sensibles.
Si je voulois faire un livre de ce

que j' ignore, je sçaurois bien où
prendre cent raisons et autant de
calculs, pour prouver que cet intérêt
est trop fort chez nous ; et me

p171

mettant ensuite mon propre ouvrage
dans la tête, je deviendrois docteur
in utroque jure ; mais ici il n' est
encore question que de ce que je
sçais, et sans croire m' écarter, j' établirai
le principe que toute forme
qui tend à faire vivre une portion
des citoyens sans action, ni juridiction,
est nuisible, et qu' on ne
sçauroit trop s' attacher à déraciner
le discrédit des terres, et à le transporter
sur des effets fictifs.

La prospérité d' un état nuit encore
à l' agriculture, en établissant
un ordre de moeurs, un genre de
magnificence et de décoration, qui
en degôte et la repousse au loin.
Les chinois, dit-on, persuadés
que de l' emploi des terres dépendent,
comme on n' en peut douter,
les moyens de subsistance qu' on en
retire, que l' étendue des moyens
de subsistance est l' exacte mesure
de la population, et que la population
est l' unique richesse réelle
d' un état, regardent comme un

p172

crime l' emploi des terres en maisons et
jardins de plaisance, comme
si l' on fraudoit par-là les hommes
de leur nourriture.

Ce genre de crime est, je crois,
un peu trop étendu en France. Les
parcs, il est vrai, peuvent avoir
leur utilité, en ce qu' ils renferment
des près et des bois qui sont devenus
très-nécessaires ; mais indépendamment
de ce que cette nécessité
est relative à la trop grande
et inutile consommation de bois

que le luxe a introduite, et qui
au moyen des inductions démontrées
dans ce chapitre, est un très-grand
mal, on les perce d' ailleurs
tellement que les parcs et les forêts
ne sont presque que des chemins bordés de
lisières de bois.

Sans m' arrêter sur de semblables détails qu' il
suffit de désigner,
je noterai seulement les avenues,
sorte de décoration qui enleve des
provinces entières au royaume. Il
est singulier que le moindre particulier,

p173

singe des princes et des
souverains, prétende avoir à sa
maison de campagne des avenues
doubles et triples qui dévastent et
mettent en friche une partie de son
domaine, et quelquefois le tout.
Indépendamment même des avenues
à chaque percée, il faut que
la perspective soit continuée par
des allées à perte de vuë. Celles-ci
en rejoignent d' autres dans la
campagne, et le point de jonction
est marqué par des esplanades en
rond, dont l' étenduë fourniroit à
la subsistance d' un hameau : de-là
partent quatre ou huit allées, selon
l' étenduë du terrain, avec leurs
contre-allées, etc. Et je vois d' un
coup d' oeil cent mille livres de rente
réduites à rien, et perdues pour
tout le monde. En vain m' opposeroit-on
qu' on laboure celles de ces
allées qui ne servent pas de chemin.
Peine perdue, le grain ne
vient jamais bien sous les arbres ;
l' herbe y est aigre. Encore si l' on

p174

faisoit le sacrifice de la récolte à
des arbres fruitiers, ou autres qui
servent directement ou indirectement
à la nourriture de l' homme,

je dirois toujours que c' est réduire
un écu à dix sols : mais c' est le tilleul,
c' est l' ormeau stérile, qui
couvrent et ruinent nos campagnes ;
arbres très-utiles pour le
charonage, dit-on, et c' est ce dont je me plains.
Il y a quatre fois plus de voitures
en France qu' il n' en faudroit ;
et si d' une part, le nombre en étoit
borné au nécessaire et à l' utile, et
que de l' autre, nos grands chemins
fussent bordés d' ormeaux dans tout
le royaume, comme ils le sont
aux environs de Paris, le charonage
ne manqueroit jamais en
France ; car d' ailleurs, on a bien
des ormeaux dans les campagnes ;
les paysans en font des feuillards
pour les bestiaux, et cet arbre
opiniâtre revient de chacune de
ses racines. Mais voir de toutes

p175

parts dans la campagne, à vingt
lieues à la ronde autour de Paris
les ormeaux répandre leur ombre
sur toutes ces campagnes si
propres à la fertilité par l' excès
des engrais et fumiers dont on est
embarrassé à Paris, tandis qu' ils
sont si rares ailleurs, les voir dis-je,
multiplier à l' infini dans tous
les sens que je détaillais tout-à-l' heure ;
cela fait saigner le coeur
d' un citoyen éclairé.
C' est, dit-on, ce qui fait la
magnificence des environs de Paris.
Je pourrais répondre que je
ne calcule pas la magnificence,
mais la prospérité et la population :
cependant je doute encore de cette
allégation. Sans doute qu' il seroit
ridicule de demander à la capitale
d' un royaume opulent les dehors de
Salente, ou de Lacédémone :
il faut des palais pour les
grands et du faste pour les princes ;
mais j' arrive à Fontainebleau :
je traverse deux lieues d' un pays

p176

aride et incapable absolument de rien produire, je le trouve couvert d' une belle forêt qui m' accompagne aussi loin en sortant : loin de trouver ici des traces de dévastation, je vois que le séjour du souverain y fait vivre les habitans d' une ville considérable, et féconde dix lieues de pays inhabitable : je benis la providence et son préposé ici-bas ; j' en sors, et je vois de toutes parts des campagnes fertiles, accablées du poids d' habitations immenses, seules, isolées, et qui de leurs racines arides desséchent une province entière ; et mon postillon qui m' en nomme les maîtres, sur cent ne me désigne pas trois noms de ma connoissance. Ce coup d' oeil frappant au loin, devient triste et froid à mesure qu' on approche ; les plus agréables me représentent les champs élysées où quelques ombres se promènent en silence, et boivent des eaux du fleuve Léthé. Je me rappelle alors le coup

p177

d' oeil de la chaussée de Loire, celui des bords de la Garonne, de Villeneuve D' Avignon, la Viste à Marseille, les côtes d' Alsace et autres pays véritablement vivans, les environs d' Orléans, de Lyon, de Marseille, etc. Cet amas de maisons particulières qui ne sont presque séparées que par leur vigne et leur verger, ce peuple agissant pendant le jour, dansant au clair de la lune, tandis que le bruit de la bêche de quelque vigilant qui revenant de journée, travaille son propre bien, interrompt la mesure de leurs musettes et de leurs tambours. Je conclus alors que là fut la prospérité, ici le luxe son indigne fils et son implacable ennemi. J' en appelle aux seuls environs

de Paris. Par-tout où l' habitation des riches a laissé quelque place à l' agriculture, elle y est poussée au plus haut degré d' industrie et de perfection. Qu' on parcoure ces cantons privilégiés, je ne dis pas les

p178

villages de Montreuil et de Bagnolet seulement, mais par-tout à quatre lieues à la ronde, et qu' on me dise ensuite si l' oeil n' est pas plus satisfait, si l' ame n' est pas plus émue à l' aspect de ces côteaux qu' à la vuë du plus beau parc. à la rangée de vigne succede celle d' arbres fruitiers ; les groseillers occupent l' entre-deux ; les pois et les artichaux naissent au pied des arbres, et les fossés d' asperges entourent le champ. On parle par-tout de la vallée de Montmorenci, ce n' est que cela.

Mais il n' est pas question ici du plaisir simplement de la population. Il est certain qu' autant de terrain inculte, autant de sujets enlevés sans ressource à l' état. Or, l' excès dont nous venons de parler dévaste la valeur d' une province entière du meilleur terrain. Le remede, dira-t-on ? Le voici. *chérissez, animez l' agriculture,* bientôt les riches vous imiteront ; singes

p179

d' abord, ils s' y connoîtront ensuite ; chacun cessera d' être rentier de son domaine, et en deviendra propriétaire. Pourquoi les riches sont-ils si ennuyés de leurs magnifiques châteaux, qu' il leur faudroit presque autant de maisons que de chemises ? C' est que l' art y a tout fait, et la nature rien. Je ne les blâme pas de s' y ennuyer, eux qui y sont à demeure, puisque,

si j' y vais par curiosité, dès
que j' ai tout parcouru il me tarde
d' en sortir. Quelques-uns s' y attachent,
ce sont ceux qui créent ;
mais cette terrasse, cette pièce
d' eau entreprise et conduite à
grands frais est à peine achevée,
qu' elle leur devient aussi étrangère
que celle que fit leur grand pere,
s' ils en ont. Il faut entreprendre
quelqu' autre embellissement. D' échelons
en échelons cependant la
maison, le parc, tout devient immense
et ruineux d' entretien. Alors,
tandis que l' étranger, tandis que

p180

le bourgeois curieux admire cet
amas de beautés et de dépenses,
et croit, environ pendant dix-sept
minutes, qu' il seroit au comble du
bonheur de posséder cela, le maître
accablé d' habitude et d' ennui
ne peut plus s' y souffrir, et cherche
à décorer quelque ginguette
dont il jouit en imagination, et
qu' il dédaignera en réalité.
Qu' on ne dise pas que c' est l' inconstance
humaine : cette inconstance est un bien en soi, comme
toute autre qualité de notre ame.
Elle ne devient un mal qu' à mesure
qu' on s' éloigne de la nature.
Cet homme curieux de plantes
étrangeres revient toujours avec
un nouveau plaisir à son jardin ;
mais cet attrait particulier à quelques
hommes est presque universel
pour ce qui concerne l' agriculture
en général. Comme les
moissons et les fruits se renouvellent
sans cesse, le travail de nos
peres, en ce genre, ne fait que

p181

faciliter le nôtre. Indépendamment
du goût attaché par la nature aux
occupations et aux détails champêtres,

le profit auquel tout le
monde est sensible, éveille encore
l' industrie, et attire l' affection. L' avenue
principale exceptée, toutes
les autres tomberont ; les maisons
de fermiers et de paysans couvriront
les campagnes. L' ombre jadis
empoisonnée de ce château deviendra
salutaire alors ; car en général
nous sommes tous charitables
et compatissans. Les riches ne
sont durs que parce que l' ordre
corrompu des moeurs les tient
éloignés de l' indigence ; ils la banniront
de leurs entours, ne fût-ce
que pour n' être pas affligés. Chassez
de dessous l' humble toit les
maladies et la faim, ce sera le
territoire et la patrie de la joie
simple et bruyante. De proche en
proche elle gagnera les basses-cours
du château, et pénétreroit
jusqu' au salon, sans la double antichambre

p182

gardée par la paresse.
Je le répète, *chérissez, animez*
l' agriculture ; vous bannirez tous
les maux de l' état, supposé qu' il
y en ait, oppresseurs, intrigants,
fripons, fainéans, politiques à rebours,
faiseurs de traités sur la
population, que sçais-je ? Ou si ces
gens-là sont dans la plénitude d' un
état florissant, comme des puces
et des punaises dans l' ordre de la
création, du moins y seront-ils si
confondus et si offusqués par un
peuple agissant et occupé de choses
tout autrement solides, que l' oisiveté
devenant honteuse, ils perdront
toute considération, et en
conséquence sentiront amortir leur
mobile principal, je veux dire l' orgueil.
Mais il me semble que ces
allées me mènent vraiment bien
loin ; revenons. Si j' avois promis
d' éviter les écarts, je manquerois
souvent de parole.
Le même inconvénient de perte
inutile de terrain que nous venons

de remarquer en allées, etc. Se trouve encore dans une sorte d'ouvrage plus utile en son objet, mais aussi abusif au moins par la forme, le projet et l'exécution ; je veux dire, les *chemins*. à ce mot, je vais m'attirer anathème, car c'est de tous les arrangemens de police intérieure, celui où notre siècle a le plus donné d'attention. Mon intention, je le répète, n'est point de blâmer ; mais en tout on peut dire le mieux.

Je sçais qu'on a fait de notre temps, en ce genre, des ouvrages admirables, tels que la montée de Juvisi, celle de Bouron, celle de Tarare et bien d'autres. Mon dessein n'est pas non plus d'objecter qu'on a négligé de donner à ces sortes d'ouvrages faits pour l'éternité, la solidité qu'y donnoient les romains ; que la plûpart de nos chemins sont détruits avant d'être achevés ; que la corvée qui seule a servi à la construction de presque

tous les chemins éloignés de la capitale, n'est propre qu'à ruiner la campagne, et à faire des routes qu'une médiocre colonie de taupes peut détruire en un an de temps. Tout cela n'entre pas dans mon objet actuel, ce n'est que leur largeur et leur multiplicité que j'envisage.

Ces célèbres voies romaines qui ont résisté, par la solidité de leur construction, à tant de siècles et de ravages ; qui ont plus illustré cet empire prodigieux que tous les autres miracles de sa fortune, de sa valeur et de sa politique ; ces voies militaires, dis-je, dont les principales alloient du centre du monde à sa circonférence, n'avoient, les plus considérables, que

soixante pieds de largeur, et les autres que vingt, et quelquefois huit. On n'en comptoit en tout que 47 dans toute l'Italie. Venons à nous maintenant, et considérons l'inutile largeur de nos grands chemins.

p185

Je sens qu'il convient que quelques-unes de nos principales avenues de la capitale unissent la décoration à l'utilité ; que le même avantage peut être attribué aux avenues des grandes villes de province, et même à quelques routes principales : mais aujourd'hui chaque administrateur particulier multiplie à l'infini dans son ressort ces sortes de travaux. La moindre communication entre chaque petite ville est tracée sur le plan, ou peu s'en faut, de la grande allée de Vincennes au trône. Le chemin est marqué dans ce sens-là, la dévastation ordonnée et exécutée par les convoyeurs, et comme les fonds manquent pour tant d'ouvrages à la fois, les ponts, les ensablemens dans les lieux marécageux et autres ouvrages indispensables demeurent à faire. Ces remuemens de terre, loin d'attirer les voitures, les éloignent ; et comme le chemin est inutile, vû le

p186

peu de communication qu'il y a entre les villes champêtres dans ces cantons reculés, le petit nombre de pèlerins, marchands de bale, messagers à pied et gens de cette espèce qui sont accoutumés de frayer cette route, se contente d'un des fossés latéraux pour son passage, tandis que le prétendu chemin se couvre de ronces. Ce que je dis là, je l'ai vû en

plusieurs endroits. Mais je veux
que ces chemins de traverse soient
mis en tout état de perfection, et
aussi solides que ceux des romains ;
toujours serois-je en droit de dire
qu' il faut que la route soit proportionnée
à la fourmilliere, et qu' il
est inutile de condamner à la stérilité
un terrain immense dans son
étenduë, dont la cinquième partie
suffiroit à l' objet d' utilité qu' on eut
en vuë. Remarquons encore que
ce que je suppose ici de leur perfection,
sera toujours d' autant plus
dans les espaces imaginaires, que

p187

l' objet d' entretien sera plus considérable :
car enfin, l' état ne peut
suffire à tout ; et de même que,
toute proportion de solidité étant
égale, un palais coûte plus d' entretien
qu' une maison médiocre,
ainsi des chemins. Je suis persuadé
que cette marote des grands chemins
d' une largeur immense multipliés
à l' infini coûte encore deux
provinces à l' état.
Autre inconvénient notable en
ce genre, c' est la rage des alignemens.
Il est certain que c' est un
ornement considérable, et qui doit
être recherché avec soin en supposant
l' égale qualité du terrain.
Je dis plus, dans les routes principales
et aux lieux où cela abrège
de beaucoup, les édifices et autres
embarras de détail n' y doivent pas
être épargnés, sauf le dédommagement
du tiers, comme en usent
les pays d' états pour leurs chemins.
Car malheur à ces administrateurs cruels
et dédaigneux

p188

qui, sous le prétexte que tout doit
céder à l' utilité publique, écrasent

tout ce qui se trouve devant eux.
La colère du ciel ne fait magasin
que des pleurs du pauvre opprimé,
et je renvoie toujours ces hommes
de sang et de limon à ces mots déjà
cités : *voudrais-tu être un de ceux-ci ?*
mais cet inconvénient est aisé
à faire entrer dans les frais d' un
objet principal.

Cependant il est un point que
je voudrais qu' on respectât dans les
plus grandes routes, c' est la différence
des terrains. Ce terrain sec
ou sablonneux, presque de nulle
valeur, devient d' un produit réel
quand vous y faites passer le chemin,
puisqu' en assurant une communication
et un débouché à vos
bonnes terres, il vous épargne la
dépense qu' eussent demandé celles-ci,
pour en rendre le sol capable
de servir de base à un chemin. Au-lieu
de cela, votre alignement traverse
les prairies, les bonnes terres,

p189

jardins et chenuevières d' un
village. Vous perdez non-seulement
cette portion si rapportante
du territoire d' un village, mais encore
tout le reste médiocre et mauvais : le
bon faisoit valoir l' autre :
le paysan ruiné n' a plus la force de
soutenir son ménage, et abandonne
le tout. Or calculez toujours ces
sortes de pertes à l' infini, seule mesure
actuelle de vos grands chemins.
évitons d' ailleurs, comme la
peste, tout ce qui porte au découragement,
car c' en est une en effet.
Les gens de la campagne sont
tous aux portes de l' abbatement ;
un rien les accable, et n' est-ce rien
que de se voir enlever la meilleure
pièce de son bien, même avec dédommagement ?
En un mot, *chérissez, animez l' agriculture,*
bientôt elle vous dira que le terrain lui
est précieux.
Mais ceci nous conduit au chapitre
suivant qui doit traiter de la
nécessité et des moyens d' encourager

p190

l' agriculture. Il s' en faut bien
que je n' aie épuisé celui-ci, ni même
que je l' aie traité par ordre
dans toute son étenduë. J' ai désigné
quelques points principaux,
j' en ai trop étendu d' autres, selon
que ma plume a couru. La suite
des différents objets traités dans
cet ouvrage en présentera plusieurs
autres ; car tout se tient dans
la machine politique, ainsi que
dans la masse physique.

PARTIE 1 CHAPITRE 6

*de la nécessité et des moyens
d' encourager l' agriculture.*

tout mon ouvrage n' a
d' objet que de traiter de la population,
de ses avantages, et des
moyens de l' étendre à l' infini. Or,
comme je ne pense pas qu' elle puisse
avoir d' autre principe que l' agriculture,
je pourrois dire que mon

p191

ouvrage entier traite des moyens
d' encourager l' agriculture. Cependant,
comme ce n' est point la société
des anciens égyptiens que je
considere, mais celle des nations
policées de notre siècle, qui est
tellement compliquée d' accessoires
que le principal y est presque entièrement
oublié, je traiterai pied
à pied de toutes les branches de la
ramification politique ; mais j' y
trouverai souvent des branches de
ce chapitre-ci, je ne les rejetterai
point alors : maintenant je vais présenter
en gros les premières idées
qui s' offrent à moi sur cet article.
J' ai dit que la prospérité d' un
état établissoit les grandes fortunes,

qui bientôt en envahissoient
tout le territoire. Quel remède à
cela, dira-t-on ? Non pas sans doute
celui qu' employoit Tarquin sur les
grands pavots de son jardin ; j' aurois
bien perdu mon temps, si jamais
je prêchois la tyrannie : mais
aimez les grands, *appuyez* les
médiocres, *honorez* les petits qui

p192

sont laborieux et qui ont de l' industrie.
Prenez garde, s' il vous
plaît, à l' application de chacun
de ces verbes ; je ne me trompe
point, c' est précisément ce que j' ai
voulu dire. Chacun d' eux peut sans
doute être appliqué aux trois différents
grades dont je parle ici ;
mais ne voulant leur attribuer à
chacun qu' un seul de ces sentimens,
c' est avec réflexion que je les ai répartis
ainsi.

En effet, *aimez* les grands,
vous leur apprendrez par l' exemple
suprême à aimer aussi leurs inférieurs ;
vous les rappellerez au principe
si naturel et si démontré
qu' une illustre famille est plus
étayée par les sujets qui naissent
dans son sein, que par les grands
biens qu' une vanité dénaturée desire
d' accumuler sur une seule tête ;
vous vous intéresserez à l' établissement
de leurs enfans aînés et cadets ;
les races se multiplieront, se
diviseront, ils demeureront grands

p193

par le coeur, et se piqueront d' honneur,
dès qu' ils ne pourront plus
se piquer de richesses.
appuyez les médiocres, c' est la
pépinière de l' état ; les exemples
domestiques, les vieux papiers, la
vanité provinciale les gonflent de
cet amour propre, téméraire, et

flexible dont l' état sçait tirer tant
de parti ; mais ils sont pauvres, et
seroient ridicules dans un état corrompu :
leurs prétentions leur ferment
une quantité de portes à la
fortune et à l' industrie ; le désespoir
les feroit déroger ou vivre
dans la plus oisive obscurité, ou
s' expatrier enfin. C' est pour eux
que sont faits les emplois de vos
armées, les libéralités de vos menus
plaisirs, le superflu des grands
de votre état. *appuyez-* les, pour
qu' ils secourent la pénible vieillesse
de leur pere, pour qu' ils excitent
la fécondité domestique, pour
qu' ils se chargent de leurs neveux.
La rage des pauvres pour le mariage

p194

est le premier des bienfaits
de la providence pour un état. Il
n' y a malheureusement point de
milieu, la débauche ou le mariage ;
l' une est stérile, l' autre est fécond.
Craignez que la destructive philosophie
des voluptueux insensés ne
devienne une prudence de nécessité
pour les autres ; en un mot, *appuyez*
les médiocres.
honorez les petits. Les larmes
me viennent aux yeux, quand je
songe à cette intéressante portion
de l' humanité, ou quand, de ma
fenêtre, comme d' un thrône, je
considere toutes les obligations que
nous leur avons, quand je les vois
suer sous le faix, et que me tâtant
ensuite je me souviens que je suis
de la même pâte qu' eux.
Le peuple est ingrat, dira-t-on,
il est volage, il est brutal...
eh ! Quelle est la portion de l' humanité,
dont on ne puisse dire la
même chose ? Mais je sôtiens moi,
que cela n' est pas vrai. J' ai fait peu

p195

de bien, (je ne suis pas en état d' en
faire beaucoup, et je n' ai pas fait
à beaucoup près tout celui que j' aurois pû)
j' ai trouvé des marques
de reconnaissance qui m' ont étonné.
Mille fois plus de bienfaits se
sont perdus en montant qu' en descendant.
Le peuple est volage :
reproche de factieux, reproche fait
à la multitude oisive et déplacée,
et je n' en veux que de laborieuse
et occupée. Il est brutal enfin ;
mais peut-être est-il malheureux,
persécuté, méprisé, en bute à l' oppression
en tout genre de tous les
autres ordres de l' état. S' il en est
ainsi, ne reprochons rien aux misérables ;
remédions à la cause de
leurs maux ; je me trompe si l' aisance
et l' exacte police ne les civilisent.
Mais tout ceci ne vient pas encore
au point que je leur ai attribué
dans l' attention publique : oui,
je voudrais que les petits fussent
honorés. *sacerrima res, homo miser ;*

p196

mais indépendamment de ce
principe de morale dont il n' est pas
question ici, dès qu' il est une fois
décidé que l' art de tirer les richesses
de la terre, et celui de les ouvrir
et distribuer, font les deux pivots
de la société, est-ce un paradoxe
que de vouloir qu' on honore ceux
qui professent ces arts si nécessaires ?
Le sel doit entrer dans tous
les métiers, l' honneur dans toutes les
professions ; mais s' il en est où ce
véhicule d' opinion soit nécessaire,
c' est sans contredit à celles qui sont
pénibles de leur nature, ou périlleuses.
Tant que vous n' honorerez
pas les basses classes de l' humanité,
il est impossible d' y maintenir l' abondance
nécessaire à l' émulation
et aux progrès. On se plaint que
personne ne veut demeurer dans
son état, et que de grade en grade,
cette ambition déplacée et toujours

peu mesurée épuise les basses classes,
et surcharge les premières qui
doivent, par mille raisons, être peu

p197

nombreuses par proportion : d' où
vient cela ? C' est que personne ne
veut vivre dans l' abjection, ou ne
s' y tient que par nécessité, et ce
qu' on fait par force, on le fait toujours
mal : *honorez donc les petits* .
On sent bien que je n' ai pas voulu
dire à Guillot : *seigneur, montez
au trône, et commandez ici* . Mais
le mépris n' est fait que pour le
vice ; nous nous devons tous une
estime réciproque et relative à
l' utilité respective ; je dis plus : quoi
encore ? Le respect.
Mais ce qu' il faut sur-tout honorer,
c' est l' agriculture et ceux
qui l' exercent et l' encouragent.
Dans tous les biens d' ici-bas, *la
terre est la matière, et le travail
est la forme* . Il semble inutile d' établir
que multiplier la matière, c' est
multiplier le travail. Mais de combien
une extrême attention et une
protection attentive et mêlée de
récompenses pourroit accroître la
production de la matière première,

p198

c' est ce qu' il est impossible de calculer
et même d' imaginer que par
des inductions relatives, du moins
pour un état qui a un territoire
vaste et avantaagé de la nature.
Un propriétaire qui est assez riche
pour se racheter du travail personnel
par le travail d' autrui, est
indigne de sa fortune, s' il ne s' en
sert que pour vivre dans l' oisiveté,
et seroit à charge à l' état, si dans
mes idées le membre le plus inutile
de la société n' étoit toujours un
profit pour l' état.

Mais s' il emploie son loisir à
acquérir des connoissances relatives
à la bonification
de son patrimoine et de son superflu, s' il
s' applique à les mettre en valeur, il
remplit son devoir et tient sa place,
ce qui est la vertu.

J' ai lû dans le memoire envoyé
par ordre de m le duc de Bourgogne
aux intendans, l' article qui
suit au sujet de la noblesse.
s' ils cultivent leurs terres par leurs

p199

*mains, ou s' ils les donnent à des
fermiers, étant une des plus essentielles
marques de leur humeur portée
à la guerre, ou à demeurer dans
leurs maisons* . Celui qui dressa ce
memoire, crut sans doute être un
grand grec d' avoir trouvé cette
marque distinctive. Indépendamment
de la puérilité d' entretenir
de semblables et si movibles détails
un prince destiné à commander à
vingt millions d' hommes, et dont
la conduite doit influer sur le sort
de toute l' Europe, indépendamment
encore de ce qu' une semblable
inquisition a de tyrannique, je
sôùtiens qu' au-lieu de faire regarder
au prince avec mépris celui
qui se tient chez soi, on devrait le
lui présenter sous un point de vuë
opposé.

Un philosophe diroit que celui
qui nourrit les hommes fait mieux
que celui qui les tue ; mais je ne
suis ici que calculateur. De deux
choses l' une, ou l' état est servi par

p200

des troupes soudoyées, ou chaque
citoyen est obligé, en cas d' alarmes,
de se porter au secours.
Dans le premier de ces cas, le
métier de la guerre convient bien

mieux à celui qui n' ayant pas de fonds, est aux gages d' autrui, qu' à celui qui, pour courir en Flandres et en Allemagne, laisse en friche un canton de l' Auvergne ou du Languedoc. Mais, dira-t-on, vous ne faites donc plus servir l' état que par des mercenaires ? Point du tout : le frere, le fils du cultivateur sont d' aussi bonne race que lui ; mais ils n' ont affaire qu' à la guerre, et c' est-là leur métier.

Dans le second cas, de qui tirerez vous un meilleur service, ou de celui qui noirci sous le soleil qui dore ses guérets ne connoît de plaisirs que la chasse, et de travaux que ceux de la campagne, qui habitué à jouir personnellement de ses champs va défendre l' arbre qu' il a planté, le troupeau qu' il a élevé ; ou de

p201

celui qui accoûtumé à tirer en argent le produit de ses contrats d' acquisition ou de ses partages de famille, n' estime que ce qui rend de l' argent sonnante, qu' il consomme au milieu des plaisirs oisifs et mols de la ville ? Allez attaquer chez eux les peuples agriculteurs, les suisses, par exemple, et le problème ne sera pas long à résoudre. *optima stercoratio gressus domini*, disoient les anciens, et personne depuis ne les a démentis. Que penser donc d' un gouvernement, dont l' effet seroit d' attirer chacun hors de chez soi ?

Le plus habile agriculteur, et le protecteur le plus éclairé de l' agriculture sont, toutes autres choses étant égales, les deux premiers hommes de la société. Au-lieu de cela, le titre de gentilhomme de campagne est presque devenu un ridicule parmi nous, comme s' il y en pouvoit avoir de ville. Le nom

p202

de provincial est une injure, et les gens du bon air sont offensés, quand on demande de quelle province est leur famille, comme si être dauphinois ou poitevin n' étoit pas être françois. Cette sottise et misérable supériorité de l' habitant de la capitale sur celui des provinces est rendue en monnaie en province par le citadin au villageois et au campagnard.

Voyons donc ce que la société, ce que les occupations des habitans des villes ont de préférable à celles de la campagne.

Je les y retrouve enfin les maîtres de tant de champs dévastés que j' ai rencontrés sur ma route.

Voyons quels plaisirs, quelles délices les obligent à se priver de celui de jouir de la propriété des biens que la providence leur a départis : travaillent-ils à leur fortune, et la décevante ambition les a-t' elle attachés à son char ; ou, curieux de cultiver leurs talens, cherchent-ils

p203

à perfectionner des connoissances, auxquelles la société ajoute le poli, comme le frottement le donne aux cailloux dans les rivières ? Rien de tout cela. J' ai suivi ces hommes choisis, dans leurs plaisirs et dans leurs plus importantes affaires : lignes tangentes tirées d' une porte à l' autre, et qu' on appelle bienséances, spectacles, nouvelles, tracasseries, médisances, duels de l' intérêt qu' on nomme jeux, voilà leurs travaux et leurs plaisirs. ô oisiveté ! Faudra-t' il donc brûler tes aziles pour rendre l' humanité à ses goûts et à ses devoirs naturels ? Non ; mais honorons ce qui est honorable, méprisons ce qui est méprisable, et tout sera dit.

Un espagnol blâmoit Miguel De Cervantes d' avoir nui à sa patrie en ridiculisant la chevalerie dans son dom Quixote. La chevalerie

étoit tombée d' elle-même,
disoit-il, malgré tous les efforts
fantastiques du duc de Lerme

p204

pour la relever ; mais on a été au-delà
du but : en faisant tomber le
délire de la valeur et de la générosité,
on a émoussé ces vertus dans
leur principe. On pourroit faire le
même reproche à Molière et à ses
imitateurs : en ridiculisant les gentilshommes
campagnards, les barons de la Crasse, les
Sottenville etc.

Ils ont cru n' attaquer que la sottise
vanité et la plate ignorance des seigneurs
châtelains ; mais les mots de
campagnard et de *provincial* sont
devenus ridicules. La crainte du
ridicule feroit passer un françois
à travers le feu ; tout le monde a
voulu devenir homme de cour ou
de ville, et adieu les champs.

Mon dessein n' est pas d' entrer
encore dans les détails des inconvéniens
de l' urbanité générale, et
quand j' y serai, il s' en faudra bien
que je ne les épuise. Il y auroit des
volumes à faire sur cet article. Si
les campagnes sont nécessaires à
la ville, les villes le sont aussi à la

p205

campagne ; et l' on verra dans la
suite de mon plan, qu' après avoir
couvert la campagne d' autant d' habitans
qu' elle en peut porter, je
voudrois de mon superflu former
des villes, dont l' industrie attirât
le suc alimentaire de l' étranger.

Mais selon mon plan, les villes seroient
plus grosses encore qu' elles
ne sont, quand elles n' auroient
d' habitans à demeure que les officiers
employés dans les différentes
cours de judicature qui s' y trouvent,
la jeunesse élevée dans les

maisons et universités qui s' y rencontreroient,
ainsi que les gens
destinés à les enseigner, les bourgeois
propriétaires des fonds enclavés dans
le territoire de cette
ville, les ouvriers et artisans que
ses habitans et tous ceux du ressort
feroient vivre, et ceux encore qui
employés à des manufactures et ouvrages
relatifs aux productions du
pays et à son industrie, porteroient
la matière première au point de

p206

perfection dont la valeur doit être
le prix de leur subsistance ; et qui
fournissant leur contingent au commerce
étranger, attireroient en
échange le produit de l' étranger
pour leur nourriture, seul genre de
conquête qui ne soit pas contre le
droit public.

à considérer un pays dans son
état primitif, comme isolé et vivant
de sa propre substance, on
ne peut nier que *tous les ordres
et hommes d' un état subsistent
aux dépens des propriétaires des
terres* ; c' est un principe reçu. Une
source qui sort à la tête des terres
et dans un terrain élevé, arrose
et féconde ses environs autant que
la quantité de ses eaux peut s' étendre :
celle au contraire qui naît
dans un bas-fond, ne fait qu' un
marais, jusqu' à ce qu' elle se soit
frayée une route basse pour s' aller
perdre dans la première rivière,
sans aucune utilité pour les champs
voisins.

p207

Je compare à cette source le
propriétaire des terres, que j' ai dit
ci-dessus être le pivot de toute
l' industrie qui l' environne ; s' il est
à la tête de la production, dont

naturellement il doit être l' ame,
et à laquelle personne n' a plus d' intérêt
que lui, il anime et vivifie
tout le canton, il protège l' agriculteur
isolé ; ou, si la rusticité
de la campagne le prive de ces
vuës honnêtes et éclairées, ce qui
n' est plus à craindre aujourd' hui,
encore fera-t-il, par la nécessité
de sa position, une partie des biens
qu' on en doit attendre. Si au contraire
il est au centre de la consommation,
il devient la source
basse et marécageuse, et contribue
à noyer un terrain déjà de lui-même
trop spongieux.
On dit communément qu' un
gentilhomme dans sa terre vit
mieux avec dix mille livres de
rente, qu' il ne feroit à Paris avec
quarante mille. Qu' appelle-t' on

p208

dans ce cas, vivre mieux ? Ce n' est
pas épargner plus aisément de quoi
changer tous les six mois de tabatières
émaillées, avoir des voitures
vernies par Martin, etc. C' est donc
consommer davantage, et l' on dit
vrai ; mais comme on ne sçauroit
dîner deux fois, et qu' à Paris on
prend au moins autant d' indigestions
qu' ailleurs, ce surplus de consommation
n' est pas pour lui. L' on
entend donc qu' il fait vivre plus de
monde ; et en effet, on entretiendra
plus aisément à la campagne quinze
domestiques grossiers, vêtus et
payés à la façon du pays, avec dix
mille livres de rente, qu' on n' en
entretiendra dix à la ville avec
quarante mille livres. C' est donc
soixante hommes, indépendamment
de la famille, qui vivront
sur les quarante mille livres de
rente, au-lieu de dix.
Il seroit inutile d' objecter ici
que cet homme fait vivre à la
ville, outre ses domestiques, tous

les ouvriers qui servent à sa dépense,
les marchands, les fabriquans,
les tailleurs, brodeurs, selliers,
charrons et autres ouvriers
nécessaires, et de plus, les traiteurs,
parfumeurs, musiciens, gens
de théâtre, filles etc. Qui tous ne
laissent pas d' être du peuple ; et
que, puisque je ne regarde ici que
la population, il faut rendre toutes
choses égales.

Je pourrais répondre à cette objection que
je ne traite point encore ici de ce qui
regarde le commerce ;
mais comme il s' en faut
bien que je n' observe un ordre
bien suivi, je répondrai que, quant
à ce qui concerne l' article des ouvriers
nécessaires, soixante personnes,
quoique vêtues grossièrement,
font certainement travailler plus
d' artisans que dix à Paris dans
l' état de domestiques où je les ai
pris ; et pour ce qui est de ceux
de l' ordre qu' on peut appeller dans
un ouvrage de calcul *impedimenta* ,

si le propriétaire de terres donne
dans ce genre de dépenses, il deviendra
bientôt, lui ou les siens,
Mithridate ou Burrhus, vendra
ses terres, et ma leçon sera faite
pour un autre.

Ce ne sont point les propriétaires
des terres dans l' état naturel,
qui font vivre ce genre de supplément
à la société, à moins que les
grandes charges et les bienfaits
du roi ne les mettent dans l' ordre
des gens gagés, dont il sera
parlé ci-dessous. Sans eux, une
ville opulente sera assez pleine
d' étrangers, de gens enrichis des
gains de la finance ou du commerce,
de jeunes gens et de dissipateurs
de toute espece, dont le reflux et les
folles dépenses entretiennent

toutes les mouches de l' état.
Revenons. Indépendamment de
cette augmentation de consommation
que procure la résidence
du seigneur dans ses terres, il est

p211

de l' homme de s' attacher à son séjour.
Nécessairement les bâtimens
habités sont mieux entretenus que
ceux qui ne le sont pas : on aime à
travailler, à embellir sa résidence,
à améliorer les terres qu' on a sous
ses yeux. Le premier ouvrage en ce
genre est un encouragement pour
le second. J' ai visité en ma vie
peut-être mille châteaux ou gentilhommières,
à peine en citerois-je
trois, où le maître ne m' ait fait
remarquer quelque embellissement
ou amélioration de sa façon.
On dit assez communément que
les campagnards sont ivrognes,
brutaux et chasseurs, et ne sont
que cela. C' est un vieux reproche
du temps où les gens de ville
étoient carillonneurs, brelandiers
et tirs-soie. Je ne nierai cependant
pas que l' on ne boive fort
dans les provinces où il y a encore
de la noblesse à la campagne, et
qu' on n' y chasse beaucoup ; mais
qu' on n' y fasse que cela, c' est ce
que je nie.

p212

Je pourrais encore établir ici
deux paradoxes à ce sujet ; l' un
est, que cette ivrognerie qui dégoûte
tant les buveurs d' eau, n' est
point un mal ; l' autre, qu' à tout
prendre, (car il faut toujours me
permettre de regarder le peuple
comme des hommes) il y a plus
d' ivrognerie à Paris que dans les
campagnes, proportion gardée, et
qu' elle y est plus nuisible.

Quant au premier point que
l' on pourroit croire pillé des oeuvres
posthumes du feu duc de la Ferté,
je dirai moins bien qu' il
n' eût fait ; mais je dirai pourtant
qu' on buvoit trop autrefois, et
que boire jusqu' à s' abrutir est mal
fait : témoin la brulûre de Persépolis,
la méprise d' Holopherne,
et autres grandes calamités, sans
compter quelques-unes qui sont
arrivées à gens que je connois
bien ; en un mot, mon curé le
dit, et ce n' est pas à moi à le contredire,
quoique ce soit assez la

p213

mode aujourd' hui (mode entre
nous qui ne vaut rien, et qui n' étoit
pas du temps de nos ivrognes ;)
mais boire un peu sec, et seulement
jusqu' à chanter, rire, et
s' embrasser, épanouit la rate, bannit
les inimitiés, et lie la société.
J' ai connu un vieux gentilhomme,
d' un nom, d' un âge, et d' une
probité respectables : le bon homme,
contemporain des Vaillacs et
des Girardins, ne désiroit pas ;
mais au milieu de tout cela, il
accommodoit toutes les affaires
de famille, d' intérêt et d' inimitié
entre les gentilhommes à vingt
lieues à la ronde. Aussi-tôt qu' il
s' en élevoit quelqu' une, il se faisoit
apporter les titres et papiers
de part et d' autre, il consultoit
sur la forme les gens de loi tant
bons que mauvais en qui il avoit
confiance, et puis sur sa bonne judiciaire
il formoit son arrêt. Il
appelloit ensuite à son châtel les
parties, et la révérence due au

p214

patron faisoit qu' on n' entamoit
pas les propos contentieux sans sa

licence. C' étoit au dessert, et le verre à la main qu' il rappelloit les questions à décider ; il énumeroit, considérant attentivement les intéressés : le premier qui étoit tenté de l' interrompre étoit arrêté par un ordre absolu : *un verre de vin à monsieur* . L' ordre étoit exécuté, et le verre avalé, le nouveau Radamante le regardoit avec cet air de pere et de conciliateur qu' une longue habitude de considération de canton donne naturellement, et que toute la morgue du barreau joue gauchement. *monsieur en veut-il encore*, disoit-il : si le plaideur agacé vouloit finir sa période, on l' écoutoit tranquillement, et il subissoit un second verre de vin au bout pour son franc-parler. Il est à remarquer pour vous autres qui ne le sçavez pas, et qui feriez tout aussi bien de l' apprendre que de politiquer

p215

ou théologiser tout le long du jour, comme vous faites, il est à remarquer, dis-je, qu' en semblable occasion un verre de vin de pénitence, et qui ne nous est compté pour rien, est un grand désavantage. Ce second verre bû, l' aréopagite reprenoit son dire, toujours attentif à faire boire les mutins, jusqu' à ce qu' appercevant que le bruit, la joie et la confiance gagnoient du terrain, et que le démon de l' intérêt barbouillé de lie se sauvoit en voyant les coeurs s' attendrir, le vieillard aimable prononçoit son arrêt définitif, maudissoit formellement les vignes de tout refractaire, et finissoit en leur tendant les bras, de l' air de tendresse, de confiance et de joie, dont Silene disoit aux enfans de l' églogue, *solvite me, pueri* . Tous accouroient alors, tous s' embrassoient, et lui protestoient une entière soumission à ses ordres. Le notaire étoit prêt, et la transaction

p216

dressée, on signoit ; puis se
remettant à table, on cassa des
verres en guise d' amende honorable
de tous les faits et gestes
d' huissiers et de procureurs.

On me dira sans doute, qu' il est
singulier que j' attribue au vin le
don d' appaiser les querelles, lui
qui les fait. Je répons que je n' ai
pas prétendu le louer précisément
par-là ; mon histoire m' est venue
en pensée, comme assurément une
des plus honorables pour ce genre
de vie, je l' ai placée comme telle,
et non comme argument ; mais
je dis encore que le vin n' est querelleur
que chez les peuples qui le
sont. Les bas-bretons et les limousins
s' estropient après avoir
bû ensemble ; mais ils sçavent très-bien
se battre sans avoir bû ; et les
allemands sortent ivres de l' estaminée
aussi tranquillement que les
chartreux du choeur.

Cependant il s' en faut bien que
je veuille être prédicateur d' excès ;

p217

mais je répète que le genre de vie de
la noblesse campagnarde d' autrefois,
qui buvoit trop long-temps,
dormoit sur de vieux fauteuils ou
grabats, montoit à cheval et alloit
à la chasse de grand matin, se
rassembloit à la saint-Hubert, et
ne se quittoit qu' après l' octave de
la saint-Martin, que cette vie,
dis-je, faisoit peu de musiciens,
moins de géometres, de poètes,
et d' acteurs de parade ; mais on
n' avoit pas besoin de la noblesse
pour cela. Cette noblesse menant
une vie gaie et dure volontairement
coûtoit peu de chose à l' état,
et lui produisoit plus par sa résidence,

et son fumier sur les terres
nourricières, que nous ne lui valons
aujourd' hui par notre goût,
nos recherches, nos coliques et
nos vapeurs. Ils ne sçavoient rien
en comparaison de nous ; car nous
connoissons les règles du théâtre,
les différences essentielles de la
musique italienne à la françoise ;

p218

nous jugeons les géometres, nous
faisons des cours d' anatomie et
de botanique, pour faire rire les
gens de l' art ; nous nous connoissons
en voitures, en vernis, en
tabatières, en porcelaines ; nous
n' ignorons ni le mensonge, ni l' intrigue,
ni l' art de faire des affaires,
ni celui de demander l' aumône
en talons rouges, ni sur-tout
ce que vaut le bien d' autrui, l' argent
et les argentiers. Eux au contraire faisoient
consister toute leur
science en sept ou huit articles : respecter
la religion, ne point mentir,
tenir sa parole, ne faire rien
de bas, ne rien souffrir, mettre
son cheval sur le bon pied, connoître
et discerner la voie, ne craindre
ni la faim ni la soif, ni le
chaud ni le froid, et se souvenir
que, si César n' eût pas sçu bien
faire le coup de pistolet, il n' eût
jamais échapé de tant d' entreprises
hazardeuses.
Cependant ces corps-là, tout

p219

ignorans qu' ils étoient, ne laissoient
pas de bien et mieux servir
l' état dans l' occasion ; ils avoient
même quelquefois d' assez belles
idées de la vraie gloire ; préjugés
auxquels notre philosophie a substitué
la science des calculs, plus
utile pour les particuliers, mais qui

l' est, je crois, moins pour le public.
Par exemple, Henri Iv qui
fut élevé et nourri jusqu' aux temps
où il grisonna, en vrai gentilhomme
campagnard, fit à peu de
choses près aussi-bien sa charge de
roi, qu' un autre.

En voilà assez sur la prétendue
dissolution de nos peres. C' est un
écart que je me suis permis, et
non un livre que j' aie voulu faire
sur cet article ; mais quant à mon
second paradoxe, à sçavoir, qu' il
y a plus d' ivrognerie à Paris, proportion
gardée, que dans les provinces, il n' y a,
pour s' en convaincre,
qu' à voir les guinguettes.
Tout le peuple sort de Paris les

p220

jours de fêtes, et la bourgeoisie
même est dans l' habitude d' y courir
en famille, et d' y mener de
bonne-heure ses enfans. La moitié
du peuple revient ivre, gorgé de
vin frelaté, paralytique pour trois
jours, et dans peu de temps blasé
pour toute sa vie. Le vin du crû,
dont se gorge le paysan, ne fait
point ces terribles effets : il revient
ivre le dimanche au soir, je le
veux (quoiqu' à dire vrai, il ne
soit que trop guéri aujourd' hui de
ce pauvre superflu) mais il trouve
sa femme de sang froid, différence
énorme pour l' honnêteté publique
et pour la société, où la dissolution
du sexe en ce genre est le plus
honteux de tous les maux, et le
lendemain de bon matin il est à
l' ouvrage. En est-il de même à
Paris ? Je m' en rapporte aux maîtres-ouvriers.
Les détails à cet égard
se trouveront aux chapitres suivans.
Un grand seigneur en France

p221

(on le connoîtra sans que je le
nomme) bienfaisant d'abord pour
sa maison comme de droit, l'est
encore pour la pauvre noblesse de
son pays ; il place les uns, il soûtient
les autres, il leur trouve des
débouchés. On n'accusera pas les
gens considérables aujourd'hui de
faire ces choses-là par intérêt. Il
fait plus, il a changé dans une province
éloignée l'orangerie de la
maison de ses peres en une manufacture
de soie, où cette denrée
lui coûte le triple de ce qu'elle
vaut, attendu l'éloignement des
cantons où cette sorte d'industrie
est en vogue, et cela, pour faire
vivre les pauvres gens, et les accoûter
peu-à-peu à ce genre de
commerce. Il a fait planter un
nombre considérable de muriers,
tant sur le champ d'autrui que sur
le sien. Il fait lever des plans et
terriers généraux de tout le canton,
pour que chacun puisse à
l'avenir trouver dans ce répertoire

p222

public ses confrants, et la contenance
de son domaine ; il fait enfin
des biens infinis, tandis que
ses propres affaires prospèrent en
un siècle, ou par bons moyens tout
le possible est de se maintenir. Si
je disois son nom, qui ne fut jamais
assurément en trois lettres :
ah ! Me diroit-on : c'est un fort
honnête homme, fort juste, et qui
a le sens fort droit, mais d'ailleurs
un esprit uni. Que Dieu veuille
m'en accorder un semblable, à moi
et à mes enfans jusqu'à la dernière
génération ; mais ce n'est pas ce
dont il est ici question. Ce digne
homme, au fond, est un gentilhomme
campagnard, autant qu'un
seigneur peut l'être en France. Il
a une grande charge à la cour
qu'il a faite ; mais d'ailleurs la plus
grande partie de sa vie s'est passée
dans ses terres, il les connoît toutes,

les visite souvent, voit et
ordonne tout par lui-même, et a
fait en sa vie plus de bien à sa

p223

famille, à ses voisins, aux pauvres,
à l' état enfin dans sa partie, que
les plus beaux esprits n' en ont
imaginé.

Ici l' intérêt particulier, au-lieu
de nuire à l' intérêt public, lui sert.
Plus un homme fait valoir ses domaines
et en multiplie les productions, plus
il fait vivre d' hommes,
plus il augmente la subsistance de
l' état. Je résume enfin ceci en
disant que, si les extrêmes étoient
nécessaires, il vaudroit infiniment
mieux que la noblesse ressemblât
au baron de la Crasse
qu' aux marquis de la Comédie ;
avec cette différence encore, que
les arts, le commerce et les connoissances,
ont pour long-temps
banni les ridicules de grossièreté,
et ne feront peut-être que rendre
plus communs ceux de la fausse
élégance.

La nécessité de renvoyer la noblesse à
la campagne par moyens
doux et pris dans les moeurs,

p224

n' échappa pas au restaurateur de
la France. Quand Henri Iv fut
paisible possesseur de son royaume,
*il déclara hautement aux
nobles, dit Perefixe, qu' il vouloit
qu' ils s' accoûtumassent à vivre
chacun de son bien... etc. .*

p225

Le luxe de la noblesse épuise
nécessairement ses biens fonds ;

car nous démontrerons que le produit de la terre du plus grand rapport réduit en luxe revient à presque rien. La noblesse entoure le souverain, et lui persuade que les richesses de l' état n' étant faites que pour glisser des mains du prince dans celles de ses sujets, la plus digne libéralité est celle qui gratifie sa noblesse. Le nombre des demandeurs grossit chaque jour. Celui qui obtient six mille livres de pension reçoit la taille de six villages. Le fisc déjà diminué par le profit des receveurs s' épuise en libéralités, et cette même noblesse qui chez elle ferait l' avantage, la force et le lustre de l' état,

p226

en est, sans le sçavoir, la véritable sangsue.
Guichardin au sujet des deux rois de son temps que l' histoire note d' avarice (Louis Xii et Ferdinand le catholique) observe que les sujets ne sont jamais si heureux que sous des princes de ce caractere. Leur cour est à la vérité fort déserte, comme l' étoit celle de Louis Xii mais elle coûte peu ; les excès cependant sont condamnables : ce n' est pas à moi à le dire, et moins encore à parler de la conduite des souverains ; mais il est permis de dire que la noblesse sert mieux l' état chez elle qu' à la cour et à la ville, et qu' on doit, par tous moyens doux et agréables, faire refluer dans les campagnes les habitans de la capitale et des villes.
Rappelons-nous sans cesse le chemin que voudrait faire le peuple entier d' une nation que les apparences d' une prospérité passagere

p227

ont éveillée. Nous passons
des villages aux bourgs, des bourgs
aux villes, des villes à la capitale,
et c' est à quoi tendra toute
une nation, si le gouvernement
n' est attentif à lui donner une propension
contraire.

Cette opération n' est pas si mal
aisée qu' on croiroit bien. Les hommes
ont tous un penchant naturel
pour la liberté, et les occupations
de la campagne. Ce n' est qu' en
forçant la nature qu' on les casemate
dans les villes. Que les villageois
soient heureux, et assujettis
seulement à des loix simples soit
de police, soit de fisc, qui assurent
le sort du solitaire comme de
l' homme protégé, qui ne les obligent
pas à devenir cliens à l' élection
ou au baillage : qu' on retire
de dessus leur territoire ces vampires
errants, nommés porteurs de
contrainte, archers de corvées etc.
Qu' on les excite et encourage au

p228

travail, et bientôt ils ne seront
plus vicieux.
Si à cela l' on ajoûte quelques-uns
de ces divertissemens d' exercice,
tels que les anciens législateurs les
avoient si bien inventés, tels que
Charles-Quint en avoit établi en
Flandres pour civiliser les habitans
et unir les contrées voisines, et
tels qu' on en trouve encore des
traces dans nos provinces méridionales,
des danses, des courses etc.
Ils ne seront plus curieux de venir
se noircir des boues des villes.
Mais si au-lieu de tout cela il
se trouvoit que dans les campagnes,
par l' absence de leurs seigneurs,
ils ne pussent jamais espérer
aucune grace ni protection ;
que traînés languissans aux corvées
les plus dures et les plus répétées,
décimés pour les milices, voyans
arracher leurs haillons de dessus les

buissons par les collecteurs s' ils
tardent à payer les impôts ; doublés

p229

à la taille l' année d' après s' ils
payent, pour leur apprendre à ne
pas endurer la contrainte, utile
récolte des receveurs : si toutes
les fois qu' ils ont manqué, il étoit
question de les punir par la bourse ;
si le procureur, l' avocat, le
juge, l' agent du seigneur, les gens
du fisc, si tout cela, dis-je, les
regardant en tout et par-tout comme
victimes ne leur laissoit la peau
sur les os, que supposé qu' elle ne
fût pas bonne à faire un tambour,
faudroit-il en ce cas s' étonner s' ils
périssent par milliers dans l' enfance,
et si dans l' adolescence ils cherchent
à se placer par-tout ailleurs qu' où
ils devroient être. Et quand la protection
de l' agriculture demanderoit
du gouvernement un soin
continuel et d' un détail embarrassant,
quel autre objet dans la société
entière peut lui paroître plus
digne de son attention ?
La production de la matière
première est d' une nécessité indispensable ;

p230

l' art d' ouvrir cette matière
n' est que d' une nécessité d' habitude
et seconde. L' on verra dans
la suite de ceci, qu' il s' en faut bien
que je ne prétende ramener la société
aux besoins des patriarches ;
mais enfin l' on ne peut me nier ce
principe. Cela posé, pourquoi ne
pas donner au moins autant de
soins à protéger l' agriculture, à
instruire les agriculteurs, à les secourir,
et défendre leurs immunités,
qu' on en met à protéger les
arts et métiers.
Un homme considérable me

voyant un jour sur un habit de velours des boutons de la même étoffe, me dit que je fraudois la loi, et quelle loi, lui dis-je ? Celle, répondit-il, qui défend de porter des boutons de la même étoffe que son habit. Et au profit de qui cette loi : lui demandai-je ? Au profit des boutonniers, dit-il. Permettez-moi, repris-je, de vous demander, si pendant le temps que vous avez

p231

assisté au conseil, parmi toutes les futilités de ce genre que vous y avez vû passer, on a proposé beaucoup d' ordonnances en faveur du labourage et du nourrissage des bestiaux, qui sont les vrais arcs-boutans d' un état. En effet, les arts, métiers et sous-métiers sont protégés, ordonnés, policés, maintenus : à voir la quantité de rhabillages continuels qu' il faut aux ordonnances qui les concernent, on diroit que le gouvernement n' a autre chose à faire qu' à pourvoir à leurs privilèges, exclusions et immunités. C' est fort bien fait ; ce superflu fait sans doute un fonds de richesses : prenons garde seulement qu' il n' amene bientôt l' indigence. Les métiers sont tous moins pénibles à exercer que le véritable métier de l' homme, je veux dire, l' agriculture. Les artisans se multiplient et meurent de faim, et la terre se dépeuple : la campagne, seule

p232

source de la population, devient déserte : l' agriculture languit, et en conséquence, les arts et métiers languissent aussi. Répétons ici les propres termes d' un auteur dont j' ai déjà emprunté quelques expressions.

" mais, dit-on, l' agriculture va
d' elle-même ; ... etc. "

p234

quant aux moyens de protection,
ce n' est pas ici le lieu de les
déduire, et au fond on n' a rien à
apprendre en France. Les plus utiles
ordonnances qui aient jamais
été conçues sont signées de la main
de nos rois ; mais malheureusement
nos loix sont presque comme
nos modes. C' est l' affection seule,
c' est le goût naturel et la persuasion
de la nécessité de la part du
gouvernement, qui peuvent lui
donner le degré d' attention nécessaire pour
que la vivification de cette
partie soit entreprise et soûtenue.
Eh ! Pourquoi ce goût ne prendroit-il
pas ? Nous avons eu de
grands rois en tout genre, et
qu' il seroit difficile de surpasser ; je
ne sçais que le titre de *roi pasteur* ,
qui puisse distinguer nos maîtres futurs.
Vainement cependant formeroit-on,

p235

quand on le pourroit, des
écoles d' agriculture, vainement indiqueroit-on
des prix et des récompenses à
ceux qui y auroient le
mieux réussi ; des honneurs pour les
auteurs de certaines découvertes
utiles ; des encouragemens pour les
essais, etc. Ce n' est qu' une sorte
d' abondance relative, qui est la
mere d' une industrie noble. L' agriculteur
ne tentera rien, s' il n' a la
force de perdre ses avances, et si
l' estime attachée à sa profession
n' engage les hommes riches et éclairés
à lui faire part des lumières acquises,
et à le soûtenir dans ses travaux.
Enfin cet art par excellence,
cet art si noble et si utile a besoin,
comme tout autre et plus qu' aucun autre,

pour être poussé à un certain degré de perfection, de deux pivots nécessaires à tout ; à sçavoir étude et expérience, ou théorie et pratique ; sans cela, il languira sans cesse.

la nécessité, dit-on, est mere

p236

de l' industrie : proverbe en vogue, parce qu' il tranquillise la fausse conscience des riches et des puissans, remontons un peu le principe : personne ne niera que la paresse n' engendre la nécessité ; en conséquence, *paresse* et *industrie* seront donc de même lignée. Ce n' est sans doute pas cela que le proverbe a voulu dire. Voici ce que c' est. Nécessité de force est mere d' industrie, je le sçais et j' y cours ; nécessité de foiblesse engendre l' engourdissement et la mort ; trop d' états l' ont prouvé.

Quoique je me sois certainement trop étendu sur quelques-uns des détails que je viens de traiter, je n' ai néanmoins fait que désigner les principaux, et j' en ai tant obmis et de si nécessaires, que ceci ne paroîtra qu' une ébauche ; mais je le répète, presque tout l' ouvrage servira de supplément à ce qui manque à ce chapitre ; et sur-tout le reste de cette première partie

p237

et toute la seconde ne sont autre chose que le développement de ceci. Le titre seul du chapitre suivant prouve que ce n' est qu' une continuation de celui-ci.

PARTIE 1 CHAPITRE 7

l' emploi que l' on fait des terres dépend des moeurs et usages.

" le nombre des habitans dans un état dépend des moyens de subsister,... etc. " ces paroles sont tirées de l' ouvrage de M Cantillon, qui a été

p238

imprimé l' année passée. Ce fut, sans contredit, le plus habile homme sur ces matières qui ait paru. Ce morceau, qui a passé dans la foule de ceux de ce genre que la mode produit aujourd' hui, n' est que la centième partie des ouvrages de cet homme illustre, qui périrent avec lui par une catastrophe aussi singulière que fatale. Celui-ci même est tronqué, puisqu' il y manque le supplément auquel il renvoie souvent, et où il avoit établi tous ses calculs. Il en avoit lui-même traduit la première partie pour l' usage d' un de ses amis ; et c' est sur ce manuscrit qu' il a été imprimé plus de vingt ans après la mort de l' auteur.

Le principe qu' il établit ici n' est qu' une suite d' inductions démontrées et tellement liées l' une à l' autre, qu' il est impossible de leur échapper. J' y renvoie ceux qui mépriseront les principes. J' aurois pû les répéter ou les extraire ; mais

p239

d' une part le rôle de plagiaire ne me va pas ; de l' autre, tout est tellement lié dans cet ouvrage, qu' il n' y a pas une pensée à déplacer. On ne peut douter d' ailleurs que la sécheresse de cette lecture n' ait été la cause de l' indifférence avec laquelle on a laissé passer dans la foule un ouvrage tellement hors de pair. Je dois avoir plus de ménagement, en proportion de ce que j' ai moins de mérite. Mes écarts

presque toujours déplacés prouveront
moins sans contredit, mais ils
lasseront moins aussi ; et comme il
ne s'agit point ici de vérités nouvelles
et jusqu'à ce jour inconnues,
mais simplement de l'application
de principes connus à notre état
présent, et de rassembler sous certains
points de vue les relâchemens
et changemens de moeurs qui pourroient
devenir maux de l'état, et
démontrer dans les choses les plus
simples en apparence, les chaînons
par lesquels la fausse prospérité tient

p240

inséparablement à la décadence,
je me pardonne des incursions qui
ne me menent jamais hors de mon
sujet, par la raison qu'il renferme tout.
Le principe de cet auteur une
fois établi, voyons où il nous conduira.
Il est donc de fait, que si le
prince et les propriétaires aiment
les chevaux, ou pour mieux dire,
s'ils employent beaucoup de chevaux
(car les aimer roule plus sur
la qualité que sur la quantité) il y
aura plus de prairies dans l'état,
et moins de champs employés à la
subsistance de l'homme : que s'ils
consomment plus de bois, il faudra
plus de terrain destiné à être
en forêts en coupe réglée : que la
mode des boulingrins, charmilles,
parcs, grandes avenues, chemins
d'une largeur extraordinaire etc.
ôtent tout autant de terrain à la
nourriture de l'homme, qu'il y en
a d'employé à toutes ces inutilités.
Si au contraire les moeurs du

p241

prince et des grands propriétaires
les portent à entretenir beaucoup
d'hommes, la pâture des chevaux
décroîtra en proportion.

Autrefois les grands seigneurs entretenoient un beaucoup plus grand nombre d' hommes. à la vérité le bas domestique consommoit infiniment moins qu' aujourd' hui, qu' on les habille comme des comédiens, qu' on les nourrit, qu' on les couche comme les maîtres ; mais les grandes maisons étoient pleines de commensaux d' un tout autre ordre, qui leur faisoient plus d' honneur et plus d' avantage, qui leur coûtoient moins que des mercenaires, et qui les obligeoient à une décence extérieure de moeurs, utile au maintien de la case comme à la société, et honorable en gros à la nation, comme en détail à leur maison. Les dames avoient auprès d' elles des demoiselles, les seigneurs des gentilshommes souvent d' aussi bonne maison qu' eux, et

p242

les uns et les autres des pages, des écuyers, etc. C' étoit un débouché pour la pauvre noblesse qui n' en a point aujourd' hui, qui tombe dans les plus villes dérogeances faute d' emploi, ou pour mieux dire, qui n' existe presque plus, en comparaison du nombre qu' il y en avoit autrefois.

Il n' est pas de mon sujet d' examiner si c' est un avantage dans un état militaire en sa constitution, d' avoir une nombreuse noblesse ; mais je dis, sans craindre d' être démenti, que les pauvres laborieux sont, dans quelque état que le ciel les ait fait naître, la portion la plus utile de la société. Je disserterais moins encore pour établir ce que c' est que la noblesse ; mais soit que ce genre de distinction soit une illusion absolue ou non, je crois qu' on peut la définir : *la partie de la nation à laquelle le préjugé de la valeur et de la fidélité est le plus particulièrement confié* . Ces

deux opinions servant à la défense et au maintien de la société, il est très-important de ne les pas laisser éteindre. Les services de l' intérêt coûtent trop cher à l' état, ceux de la vanité et de l' honneur se paient en monnaie qui ne manque jamais à un gouvernement éclairé, et économe de distinctions. Cependant ce genre d' orvietan ne prend pas également sur tous les tempéramens.

J' ai dit, et je m' en souviens, que l' honneur doit entrer dans toutes les professions ; mais il en est plusieurs, où l' on n' y sçauroit penser qu' après le profit, et où l' on dit de bonne-foi, comme petit-Jean, *mais sans argent l' honneur n' est qu' une maladie* . Quelque ridicule que l' affluence de l' or arrivé en Europe depuis deux cents ans ait jetté sur l' honneur dévalisé, et quoique ce principe de corruption aille toujours en augmentant, il est cependant vrai que rien n' est si aisé que de porter la pauvre noblesse à se

piquer d' honneur, et à se passer d' argent, pourvû sur-tout qu' on l' éloigne des professions où l' on en gagne ; car ce seroit être de mauvaise foi que de désavouer que rien n' est si rare dans les annales de l' humanité, que les duels de l' honneur et de l' intérêt, où le premier ait remporté la victoire. L' or est corrompeur dans toutes les professions ; il corrompt Judas ; et si l' on écoute les militaires subalternes, ils vous diront que leurs majors l' ont presque tous pris pour patron. La noblesse employée dans des métiers d' argent n' en vaudra donc pas mieux, et vraisemblablement en vaudra moins : car ayant une fois mis à quartier la vanité domestique, elle ne dérogera

pas pour peu. La garde-sel noble
n' a point appris dans les
foyers paternels ce vénérable axiome,
cent francs au denier cinq,
combien font-ils ? mais une fois
qu' il est entré dans sa tête accompagné

p245

de tous ses rameaux, il regarde ses vieux
peres comme de
grossiers idiots, et méprise tout le
reste de leurs documens. Si au contraire
il marche de plein pied à sa
naissance, il se rappelle sans cesse
que son vieux oncle lui a répété,
que le grand-pere s' étoit distingué
à tel assaut, qu' un autre ayant été
élevé dans une telle maison sauva
son jeune maître dans une embuscade,
et refusa de s' attacher à tel
et tel qui lui offroient une fortune.
Ces idées germent dans son coeur,
et le *laridon* des fermes devient
le *césar* d' un régiment.
Cependant quelque multiplié que
soit aujourd' hui le militaire en France,
il s' en faut bien que la pauvre
noblesse n' ait de ce côté-là le même
débouché qu' elle avoit autrefois.
Nos anciennes troupes, et sur-tout
la cavalerie, étoient alors presqu' entièrement
composées de gentilshommes. Dans l' infanterie même,
Montluc nous dit qu' il n' eut

p246

jamais de compagnie où il n' en eût
quarante à la tête. Il la leur faisoit
casser à bon marché, en leur disant
qu' il n' avoit jamais connu besogne
bien faite que de gentilshommes.
Henri Iv chef pendant long-temps
d' un parti proscrit, obligé de vendre
tout son bien pièce à pièce pour
subsister, et qui déjà roi de France
se plaignit long-temps d' avoir tous
ses pourpoints percés au coude, se
vantoit néanmoins d' avoir toujours

eu quatre mille gentilshommes
autour de lui, quand il avoit voulu
les y appeller. La cour d' Henri lii
cependant n' étoit pas déserte ; celle
des guises et de tant de chefs de
parti, qui existoient alors, l' étoit
encore moins, proportion gardée.
Sully qui n' étoit encore que carabin,
entretenoit, dit-il, douze gentilshommes
à la guerre, à douze
cents livres chacun. On n' auroit
pas aujourd' hui un cocher à ce prix.
Ce n' est pas de quoi il est ici question.
Les douze gentilshommes de

p247

Sully faisoient partie des quatre
mille hommes d' Henri Iv mais je
mets en fait que dans cent soixante
mille hommes d' infanterie que le
roi a sur pied, on y trouveroit à
peine ce nombre de gentilshommes.
Pourquoi cela ? La pauvreté
est devenue ridicule, et dans celle
de toutes les professions où l' on
devroit le moins la craindre, puisqu' on
se dévoue à tout perdre au
premier signal, il faut du bien. On
a chargé de faux frais toutes les
garnisons ; la moitié des appointemens
va en abonnement de comédies,
de fauteuils, de chevaux de
ronde, etc. Les régimens se piquent
d' enchérir sur la dépense les uns
des autres. On appelle brillans ceux
qui paient les plus cheres auberges,
et qui sont en état d' être reçus
dans les maisons. Il faut de grosses
pensions pour soutenir tout cela, et
les chefs, sans songer qu' il faudra
un jour mener ces gens à la guerre,
se hâtent de faire retirer les vieux

p248

soldats, et de les remplacer par des
gens en état de se soutenir. La vénalité
s' est introduite dans les emplois ;

en supposant qu' un pauvre
gentilhomme soit en état d' en
acheter un à son fils, la pension en
souffre ; il faut donc des gens de
ville. Je veux croire qu' ils seront
aussi bons devant l' ennemi que des
campagnards ; mais il s' en faut bien
qu' ils ne les égalent pour la fatigue,
et par l' attachement à leur
emploi, que ces derniers regarderoient
comme leur patrimoine.
Quoi qu' il en soit, la cherté du
service ôte ce genre de débouchés
à la pauvre noblesse. La maison
du roi leur reste : demandez cependant
ce qu' il faut de pension à un
gendarme, ou à un garde du corps :
les plus modérés vous diront six
cents livres, et où sont les pauvres
gentilshommes qui peuvent donner
cela à leurs cadets ?
Il s' ensuit de cette énumération
trop longue, mais que j' ai cru importante

p249

relativement à la prééminence
naturelle à l' espece de gens
dont je parle, que loin de tourner
en ridicule les gens de qualité riches,
qui par vanité voudroient
consommer en ce genre de faste
ce que les autres perdent en luxe
inutile à l' état et ruineux pour
eux, on devoit les y encourager.
Les gens dont vous parlez, me
dira-t-on, nourrissoient plus de
chevaux qu' on n' en élève aujourd' hui ;
la noblesse étoit toujours
à cheval, les noms de connétables,
de maréchaux, de chevaliers, d' écuyers, l' habitude
où l' on est encore de dire un beau
cavalier, un aimable cavalier,
aller bride en main dans les affaires,
broncher à chaque pas et mille
autres locutions usitées, sont des restes
de l' intime société de nos peres
avec leurs chevaux. J' en conviens ;
mais il ne s' ensuit pas de-là qu' ils
eussent plus de chevaux que nous :
outre que la cavalerie réglée est

p250

devenue beaucoup plus nombreuse
à commencer par le prince, le
dénombrement de ses écuries excède
de beaucoup celles de ses
prédécesseurs ; on avoit quelques
chevaux de main, mais à cela
près, on n' en nourrissoit point d' inutiles.
Une grande dame de ce pays-ci,
à qui je vis des chevaux de remise,
me répondit : *ce n' est pas
qu' il n' y en ait 70 dans nos écuries,
mais il n' y en a point qui
ait pû aller aujourd' hui* . Quand
Bassompierre rencontra cette lingere
du pont-neuf, dont il fait une
singuliere histoire, il n' avoit qu' un
cheval entre ses jambes : c' étoit
l' homme le plus brillant de son
temps ; aujourd' hui le plus pauvre
allant en fiacre, en occupe deux. Il
est à remarquer encore que les
chevaux répandus alors dans les
campagnes où leurs maîtres habitoient,
engraissoient de leur fumier la
prairie qui les devoit nourrir,
et consommoient la denrée

p251

sur les lieux ; tous rassemblés aujourd' hui
dans les villes, leur nourriture entraîne
celle des chevaux
de trait qui y ont amené le fourage.
Mais revenons. On ne doit point
être étonné que traitant de la population
je cave à fond, quand
cela se présente, les objets qui peuvent
y servir et y nuire ; et puisque
je suis à la noblesse, il me reste
encore beaucoup à dire sur cela.
Elle est très-nombreuse en Allemagne,
et à tel point que les seigneurs
et les princes même des
plus grandes maisons sont au service
des maisons regnantes, souvent
moins illustres et moins anciennes
que les leurs. Le droit de
primogéniture et la réversion des
fiefs assurée aux cadets, quand les

branches aînées tombent en quenouille,
sont un appas qui oblige
tous ces cadets à se marier, et à
épouser des filles pauvres et de
haute naissance comme eux. Les

p252

enfants de ces princes et seigneurs
n' en sont pas moins des sujets pour
l' état, des ressources pour leur
maison ; et fournissant toujours de
nouveaux successeurs, ils empêchent
l' inconvénient notable de
la réunion des biens de plusieurs
maisons en une seule.
Aux états d' Orléans, sous François li
et Charles lx il fut question
de faire passer en loi dans
le royaume l' admission des substitutions
graduées et perpétuelles,
comme en Italie ; et par une de
ces contrariétés qui constatent la
bizarrerie de la nature humaine,
et qui seule a gravé ce fait dans
ma mémoire, il arriva que le tiers-état
y ayant consenti, ce fut la
noblesse qui s' y opposa. Si l' on proposoit
aujourd' hui un pareil expédient
comme capable de soutenir
la noblesse et d' en encourager la
multiplication et conséquemment
comme avantageuse à l' état, on
seroit sifflé de toutes parts ; et ceux

p253

qui daigneroient répondre au raisonneur,
l' accableroient d' allégations,
dont les moindres seroient
que ce projet nuit au commerce,
et prive le roi de ses droits de suzerain
aux mutations. Examinons
en détail ces deux objections,
comme les principales.
Le commerce est l' échange des
nécessités et commodités de la vie,
et nullement celui des propriétés.
Quand à Paris les loix et les moeurs

assujettissent tout à l' encan, on
s' écrit que c' est bien fait, que
cela fait circuler les meubles et
l' argent, que les gens de justice,
les industriels du bas commerce,
les curieux, les inconstans, tout
enfin y gagne ; et moi je dis que
par mille raisons c' est un usage pernicieux,
et je le prouve. 1 que font donc
tous ces gens amassés,
qui jouent au plus fin dans le rez-de-chaussée
dévasté de cet hôtel
qui huit jours auparavant brilloit
de meubles utiles et superflus ? Les

p254

huissiers hurlent, les procureurs
écrivent, et ce peuple avide de brocanteurs
se tend des pièges adroits,
tandis que les gens les plus riches
n' ont pas honte de s' associer aux
usuriers de profession en ce genre
de passe-temps, et de venir y braver
les quolibets des revendeuses
du quartier. De toute cette foule
de gens amassés de la sorte en mille
endroits de Paris, il n' y en a pas
un qui ne cherche à attraper l' autre,
et la bonne-foi est bannie de
la pensée de tous les individus qui
remplissent ces dignes assemblées.
Voilà pour les agens. D' autre part,
le propriétaire bannissant toute
décence et toute antique superstition
de respect, vend jusqu' à la
robe que sa mere portoit quatre
jours auparavant : sachant d' autre
part que la même chose arrivera
après lui, il incendie comme inutiles
et propres à allonger son inventaire,
mille papiers curieux et
souvent utiles à la postérité, mille

p255

choses qu' on laisseroit à ses enfans
volontiers, mais qu' on ne veut pas
exposer à la curiosité des préposés

à la justice : la mere ne se soucie point de faire des meubles comme faisoient ses devancieres laborieuses ; tout sera vendu, dit-elle, et servira à des étrangers. La maison est appauvrie d' autant, et l' état aussi, puisqu' il n' est autre chose qu' un amas de maisons particulieres, et que le travail d' une infinité de dignes matrones d' autrefois réduit en partie de cavagnole, est autant de perdu pour lui. Mais, dit-on, ce changement de meubles, ces achats et reventes continuelles avivent le commerce, et font travailler les ouvriers ; et moi je dis que non : non, mille fois, non. Ces meubles vendus dans la ruë de Bussy vont être transportés dans la ruë Dauphine ; on ne les use point en chemin, ils servent à quelqu' un, ils sont à la vérité plutôt passés ; mais c' est que celui

p256

qui les fit le premier, prévoyant leur sort les avoit fait à vie. La mal-façon n' est un gain pour personne, et je souùtiens qu' on fait plus de meubles dans les pays où on les conserve, que dans ceux où ils ne passent jamais une génération. Entrez dans la maison de ces nouveaux établis : un appartement brille de fraîcheur, de dorure et de boiserie une fois faite, tout le reste est nud. Voyez des palais dans le pays où le mobilier fait partie de la bonne maison, les murs sont couverts par-tout, tout est plein, et les garde-meubles le sont aussi : cependant on y travaille toujours, le temps use et prend plus sur la quantité que sur le peu, on remet à la mode, on remplace le vieux, à peine est-on meublé d' hiver à fond, qu' on veut l' être d' été. Après les meubles ordinaires, on amasse ceux des occasions, des nôces, des couches, etc. Les châteaux viennent après les maisons

de ville ; l' on se pique du superflu,
et une maison est aussi riche
de ce qui est en réserve, que de ce
qui paroît ; en un mot, on y travaille
sans cesse, tandis qu' à la
réserve des fous, ce n' est qu' une
fois dans la vie qu' on se meuble à
Paris, où ce prétendu revirement
de meubles ne fait vivre que des
fripons qui éveillés comme ils le
sont, eussent été utiles en quelque autre
profession.

Cet exemple que je crois vrai
de très-bonne foi, et que j' ai été
chercher dans la partie de l' industrie
la moins contestée, pourroit
faire douter si l' on ne se trompe
pas très-fort en honorant du nom
de commerce tout ce qui est mouvement.
Ce n' est qu' un esprit faux
et un coeur gâté, qui peut regarder
comme commerce l' agio, le courtage,
l' intrigue, le maquerillage,
et autres trames de l' intérêt, de
la malice et de la mauvaise foi ;
autrement le diable seroit le premier
des commerçans.

Je pourrais prouver également
que le revirement continuel des
biens et des fortunes n' est point
un avantage pour le commerce ;
mais il n' est question ici que des
fiefs. Quel mal feroit au commerce,
que les fiefs fussent assurés
dans les races ? J' ai déjà dit que
cela perpétuoit les vieilles souches
en engageant les cadets à se marier,
maintenoit l' esprit de subordination
et d' union parmi les habitans
de la campagne par l' antique
respect pour le sang du seigneur,
le goût de propriété dans
les familles, et la splendeur dans
celles que les exemples domestiques
engagent le plus à tâcher de
mériter de la patrie. Qui donc y

perdroit ? Les notaires, et les
gens qui vivent de procès.
On dira peut-être que cela ôte
l'émulation dans la partie industrielle
des sujets ; que chaque barrière
mise à l'ambition en est une
au travail, dites mieux, à la cupidité,

p259

mais je le nie. Les hollandois,
qui ont jadis poussé le commerce
et ses succès plus loin qu'aucune
autre nation, n'avoient point
en vuë de devenir m le marquis un tel,
et l'on sçait que sans
marquisats ni comtés, de simples
particuliers de cette florissante république
offrirent de faire la guerre
au roi de Dannemarc à leurs dépens.
On se plaint à bon droit, et l'on
regarde comme un vice très-nuisible
à la constitution de la monarchie
l'ambition générale que chacun a en
France de faire son fils
noble, et conséquemment inutile
à tout bien en un pays, où il ne
reste de débouché à la noblesse,
que celui de sous-entendre les neuf
dixièmes de ses enfans, pour qu'il
reste au fils unique de quoi vivre
selon ce que la vanité du pere appelle
son *état*. Le magistrat veut
prendre l'épée, parce qu'il est établi
que l'état de juger les hommes

p260

ne convient pas à la haute noblesse ;
le négociant veut devenir
magistrat pour faire ensuite le
même saut. Le financier, à qui
l'or fournit la plus brillante et la
plus unie des perspectives, prend
le plus court, et appelleroit volontiers
le plus étourdi de ses enfans
m le ministre ou m le conseiller
d'état, comme on désigne quelquefois
m l'abbé dès l'âge de cinq ans.

Le fils du paysan devient procureur,
et celui du laquais employé.
Si au-lieu de cela le magistrat
ambitieux et secondé de la
fortune dans son état recommandoit
uniquement à sa famille de
penser à l' illustrer, en donnant à
l' état des Du Harlay, des De Thou,
des Lamoignon, des Talon etc. Le
négociant des Crozat ; le financier
des Jacques Coeur ; le manufacturier,
des Van-Robès : si le
paysan ne songeoit qu' à améliorer
son bien et rendre ses enfans habiles
et laborieux ; tous deviendroient

p261

plus industriels, plus accrédités,
plus en état de se soutenir,
et de profiter des fondemens
jettés par leurs peres. Chaque profession
élevée dans la modestie et
dans une tournure de moeurs uniforme
et propre à son état, n' en
donneroit pas moins des sujets à la
patrie ; mais le fils cadet d' un magistrat
ne dédaigneroit pas de paroître
au barreau ; celui du négociant,
de devenir armateur ; celui du
financier occuperoit les emplois
de détail ; le fils du manufacturier
chercheroit à établir des métiers
où il n' y en a point ; et le fils du
laboureur iroit en journées. Loin
que les pépinières de l' état fussent
affoiblies par la modération des
peres, elles deviendroient plus
abondantes. La nature inspire d' aimer
ses enfans, l' orgueil, de les
craindre ; et le surabondant de
chaque profession fourniroit aux
portions stériles de la société,
comme soldats, matelots, etc.

p262

Sans que je m' épuisse en dialectique,
tout homme de bonne-foi

sentira la vérité de ce que je dis
ici ; et les gens sensés se plaignent
chaque jour que la folie d' autrui
les mene beaucoup plus vîte qu' ils
ne voudroient.

Ce n' est pas que dans mes rêveries
je prétendisse faire revivre la
police intérieure des anciens égyptiens,
où par une loi fixe personne
ne pouvoit exercer que l' état
de son pere. Indépendamment des
inconvéniens de ce genre d' esclavage
prescrit à la nature, je sçais
que les loix ne sont rien sans les
mœurs. Si j' avois à dire mon avis
sur celle-ci, je l' aurois conservée
en partie et abrogée en l' autre. Il
n' eût jamais été permis de monter,
mais toujours de descendre, chacun
selon son talent. Mais les états ne
se gouvernent pas par des spéculations ;
et à cet égard je reviens au
principe que j' ai établi ci-devant,
et qui ne sera pas contesté, je

p263

crois, par les gens de bon sens.
C' est que, sans contraindre personne,
il faut honorer chaque
profession relativement au degré
d' utilité première, et bientôt ce
moyen doux éteindra plus de la
moitié de cette ambition destructive,
qui fait que chacun ne demeure dans
son état que par force, et ne regarde le travail que
comme un passage épineux pour
arriver à la jouissance.
Il résulte de ces spéculations,
que l' exclusion des fiefs pour la
roture, et conséquemment l' extension
des loix privilégiées propres à
les conserver dans les familles, ne
seroit point un mal pour le commerce ;
au contraire, aussi-tôt qu' un
commerçant, qu' un financier etc.
A acheté des terres, il prend goût
à l' esprit de supériorité, il dédaigne
lui-même sa première profession,
moyen sûr de la faire dédaigner
aux autres ; son argent et son industrie
sortent du commerce, et

p264

tout y perd. Il ne s' agit donc plus que de répondre à la lésion et diminution des droits du roi.

Il est certain que la vassalité devant des droits à l' humanité, tout ce qui interrompt ces mutations intercepte ces droits. Il en est d' autres de centième denier, contrôle, insinuation etc. Sur les acquisitions ; le tout ensemble fait un objet considérable.

Je réponds à cela 1 que les principaux de ces droits ne sont pas sans doute si rapportans qu' on le dit, puisque des charges très-peu financées en exemptent, et donnent encore la noblesse par dessus le marché, et qu' en supposant que ces charges aient été créées dans des temps de nécessité, du moins auroit-on songé à les rembourser depuis et à les éteindre, si les exemptions qu' elles multiplient à l' infini, attendu qu' elles passent sur la tête de presque tous les forts acquéreurs, étoient si nuisibles.

p265

2 que loin de grossir les substitutions en les étendant, je les diminue en effet ; car le plan sur lequel je raisonne, ne comprend que les fiefs, et ce qu' on peut appeller biens féodaux ; au-lieu que dans l' état actuel un homme substitue tout son héritage, tant fiefs que biens ruraux, maisons et souvent même les meubles ; c' est-là ce qui est fait pour être mis dans le commerce, et non les fiefs qui, tels que je les représente dans mon exception, ne sont presque autre chose qu' autorité, droits et prééminences.

3 si, se conformant sur cet article aux loix de l' ancienne féodalité

encore en vigueur en Allemagne,
il étoit établi qu' au défaut
de la ligne masculine, la reversion
des fiefs viendroit au roi, et que
sa majesté s' en réservant la nomination
voulût s' astreindre à ne les
point donner à des maisons déjà
établies, mais à des cadets de bonnes

p266

maisons, avec obligation de
prendre le nom et armes du fief ;
ce droit de nomination qui dans
des états d' une aussi vaste étendue
que les siens, remettrait sans cesse
de nouvelles graces de ce genre
dans ses mains, et lui attacherait
plus particulièrement encore la
noblesse, s' il étoit possible, n' équivaldrait-il
pas une partie du revenant bon en argent,
qu' on prétend
que cela diminueroit, et que je
nie ?
4 s' il est vrai que la population
soit une richesse pour tout le
monde, comme la chose est démontrée,
puisque où il y a plus de
gens obligés de vivre de travail, les
services de nécessité respective pour
tous les hommes deviennent à meilleur
marché, à plus forte raison
l' est-elle pour le prince, qui de
tous est celui qui paie le plus de
services. Or diminuer le prix des
services, n' est-ce pas augmenter ses
revenus ? Cet arrangement est, selon

p267

moi, un moyen de multiplier
sa noblesse ; elle seule alors rempliroit
ses armées, sa garde, sa marine
militaire, etc. Elle se pique
d' honneur naturellement. Il ne faut
à cette monnoie-là d' autre garde
du thresor qu' un gouvernement
économe d' honneurs, et prodigue
de considération et de louanges, et

cependant c' est le plus puissant des
mobiles, et le plus inépuisable des
thresors.

Mais, dit-on, l' épuisement continu
des vieilles souches se répare
par de nouveaux nobles qui dans
la suite se confondent avec les anciens.
C' est précisément l' inconvénient
dont nous nous plaignions
tout-à-l' heure. Mêlez du vinaigre
avec du vin, vous les gâtez l' un et
l' autre. La haute noblesse, qui n' a
presque plus, il faut l' avouer, conservé
de l' antique générosité de ses
ancêtres qu' une fade ostentation de
ses vieux titres, ne consentira jamais à
reconnoître les intrus comme

p268

étant de son corps ; le préjugé même
de la nation l' y autorise, et à
la réserve de certains noms illustrés
par de grands hommes et de dignes
commencemens, tout le reste est
rejeté, et tel homme est lui-même
dans le cas, qui en établira le
principe devant ceux à qui il croira
en imposer. D' ailleurs, ces portes
d' ennoblissement ont été si fort multipliées
que le ridicule s' en est mêlé,
plaie incurable chez les françois.
Qu' est-il arrivé de cela ? Que
l' une et l' autre noblesse est tombée
dans le mépris, et que la considération
de l' argent, maladie plus redoutable
pour un état que la peste
et la famine, regne aujourd' hui
sans rivale. Retenons chacun dans
son état ; n' employons à les multiplier
que les moyens qui sont propres
à chaque profession. Dès qu' on
voudra se rappeler en pratique où
gît le véritable honneur, il s' en
trouvera assez pour tout le monde.
Les chapitres d' hommes et de

p269

filles sont encore une ressource pour
la pauvre noblesse d'Allemagne,
ressource très-estimée et peu coûteuse.
L'orgueil de la naissance, et
la distinction de l'ordre et du genre
font plus de la moitié des avantages
des personnes admises dans ces
corps respectables, et s'il y a quelques
places lucratives, le grand
nombre l'est très-peu ; mais la noblesse
estime ces débouchés qui font
un état pour ses enfans, et dans la
crainte de s'en fermer l'entrée vient
y chercher des femmes à qui leur
naissance sert de dot. La noblesse
en France a, au-lieu de ce secours,
celui des mésalliances. On peut dire
de ce joli mot ce que M Bossuet
disoit de la fréquentation des spectacles,
*il y a de grands exemples
pour, et de fortes raisons contre* .
Examinons encore cet article.
Ces alliances, dit-on, relevent
l'ancienne noblesse, dégraissent les
gens à argent, les civilisent d'une
part, et de l'autre rapprochent de

p270

la société privée la morgue de la
noblesse, remettent en circulation
l'argent engorgé dans un petit nombre
de caisses, et diminuent insensiblement
l'opposition et la haine
invétérée entre deux ordres d'autant
plus difficiles à amener à la
concorde, que la profession bien
analysée de l'un est de tout demander,
et celle de l'autre de tout
prendre.
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut
dire en faveur des mésalliances ; du
moins ai-je presque sué pour en
trouver tant, et cependant j'ai envie
de rire du poids de ces puissantes inductions.
Mon dessein ici, ni nulle part,
n'est pas de scandaliser personne ;
et si quelqu'un se trouve blessé, je le
prie de croire cependant que j'ai
crayonné mes tableaux le plus légèrement
que j'ai pû, et que persuadé
que les plaies en écrit demeurent,

je tâche d' écrire, comme
je voudrais l' avoir fait le jour

p271

qu' il me faudra rendre compte à Dieu.
En conséquence, sans faire distinction
entre certaines mésalliances
d' opinion, et d' autres qui sont
honteuses par la source des richesses
que l' on partage, je dirai qu' en
général et par les raisons et principes
que nous avons déduits ci-dessus,
on ne sçauroit trop accoûtumer
les différentes classes à s' allier
entre elles, et à conserver comme
un dépôt sacré les moeurs et
usages de leur état ; je dis les bons,
et je pourrais même à certains
égards dire qu' il vaut mieux que
les mauvais se concentrent que s' ils
se répandent. Par exemple, si le
fils d' un voleur épouse la fille d' un
fripon, au fond il n' y aura qu' un
ménage de gâté, au-lieu qu' ils auroient
été très-propres à en gêner
deux.

Ce magistrat qui épouse une
fille de la cour se désallie (si l' on
ne veut appeller cela se mésallier)

p272

aussi désavantageusement que son
voisin, qui devient gendre d' un
financier. La demoiselle met sur
son vernis d' impertinence natale
une dose du gourmé de la présidence,
et bientôt elle dédaigne la
maison où elle est entrée, parce
qu' elle ne peut aller à la cour :
elle transplante les grands airs,
elle distingue les cousins titrés, ses
enfans maudissent la simare qui ne va
pas avec des talons rouges ; le titre de
président les offense, quoiqu' ils ne
veillent pas perdre la charge ; ils
sont marquis, et s' ils n' en peuvent
avoir l' accoutrement qu' à la campagne,

du moins en ont-ils la fatuité
et l' équipage. Tout cela consomme,
l' ancienne gravité se perd
avec l' étude, et la salle d' audience
des peres n' est plus fréquentée que
par des créanciers et des musiciens.
D' autre part, le voisin enfinancé a
reçu un petit bijou qui n' a plus
rien de l' accent picard ou gascon
de m son pere, le couvent et les

p273

maîtres y ont mis bon ordre : elle
est pleine de talens, accoûtumée
aux flatteries des valets, et farcie
de ces hauts axiomes de générosité,
qu' il ne faut porter ses robes qu' une
saison, que des desseins nouveaux,
tout donner à ses femmes, avoir
un garçon perruquier pour ses gens,
afin qu' ils soient en état de paroître
dans l' appartement, un plumet,
des rênes et des harnois de couleur,
des chevaux neufs, du vernis
de Martin et ce qui s' ensuit. La
belle-mere qui avoit compté que
400000 liv font 20000 liv de
rente, qu' une femme doit coûter
dans une maison réglée 6000 liv
par an, et que les 14 autres seroient
accumulées pour l' établissement
des enfans à venir qu' elle voit
déjà par douzaines autour de son
fauteuil, laisse patiemment passer
les jours d' engouement de noces,
hoche la tête quand on parle de
spectacles, de bal, de l' opera etc.
Mais espere que cela finira : tout se

p274

succede cependant, elle prend mal
son temps, hazarde ses axiomes,
et l' on bâille : tandis que l' imprudente
maman va réfléchir après
coup, et considere charitablement
avec quelques amies qu' elle a fait
une sotise par telle et telle raison,

on démeuble dans le bas : les lampes
économiques qui éclairaient son
antichambre font place à des bras
dorés, les porcelaines, les vernis
l'éblouissent de toutes parts, la cuisinière
vigilante est remplacée par
un chef qui se réserve trois jours
par semaine, et qui les quatre autres
fait travailler son aide ; les
valets fidèles du vieux temps fuient
en pleurant tant de dégâts ; bientôt
leur maîtresse les suit, et va dans
un appartement étranger déplorer
les vices du temps. Les premières
couches la rappellent : ou lui annonce
une fille, *nous aurons un
garçon une autrefois*, dit la vieille
mère. *oh ! Pour celui-là, je vous
demande excuse*, répond l'accouchée,

p275

*le métier n'en vaut rien, et
je ne suis pas d'humeur à me sacrifier
pour ma postérité. J'aime déjà
cette petite à la folie, et je veux
qu'elle soit héritière ;* et faquins
d'applaudir. La même chose leur
étoit arrivée la veille chez la demoiselle
qui avoit eu l'insolente
cruauté de dire que ce n'est pas la
peine de faire des enfans, quand
on n'a pas un nom à leur donner.
Laquelle des deux vaut le mieux
pour la famille où elle est entrée,
et pour y conserver l'ordre, la décence
et les mœurs ?
Les principes dans lesquels j'écris,
me font supprimer beaucoup
d'autres raisons et de détails. Je
conclus que mélanger ainsi les états,
c'est tout détruire, tout avilir, et
ne relever rien que l'or et l'argent.
Or un état, où la cupidité et les
richesses ont la prééminence non
disputée, est une assemblée de voleurs
publics ou déguisés, de brigands
civilisés, dont les uns sont

p276

en pleine chasse, d' autres à l' affût,
et qui dans le fait occupés à s' entredétruire,
feront bientôt justice
les uns des autres, sans que la foudre
s' en mêle.

Dans un état constitué comme
la France, il faut que la noblesse soit
fière, brave, pauvre, et s' en pique :
que la magistrature soit grave, juste,
austère, économe, et s' en pique :
que le commerçant soit laborieux,
entreprenant, franc, indépendant,
simple, et en fasse gloire : que la
finance se confonde et se répande
dans le commerce, loin de l' opprimer
et de le mépriser : que l' artisan
soit industriel, vigilant, réglé
dans ses moeurs, borné dans
sa consommation : que le laboureur
enfin et l' agriculteur (cet ordre
d' hommes précieux par lesquels
j' aurois dû commencer) soit infatigable,
honoré, chéri, protégé,
soulagé, encouragé de façon qu' il
fasse envie à tous les autres états
par son bonheur, sa liberté, sa joie,

p277

sa tranquillité, et par cette pureté
patriarchale de moeurs, dont la
campagne est la véritable et l' unique
patrie.

Cette digression sur la noblesse
paraîtra certainement longue, et
peut-être partielle. J' ai assez témoigné
ci-devant quel cas je faisais des
petits et combien je les honorois,
pour n' être pas à cet égard accusé
de prédilection. Je finis même cet
écart en rentrant dans l' universalité
des classes de citoyens. Je n' ai
traité de cet état-ci en particulier,
que parce que c' est assurément de
tous le plus inconnu en un pays où
la pauvreté devient vice ou *bien
pis* , comme disoit quelqu' un, et
parce qu' il est le plus utile après
l' agriculteur, dans un état où l' on
connoît le prix de l' honneur et de
la gloire. Revenons.

J' ai dit que la multiplication
des chevaux dans un état est un
mal, et que nous étions atteints
de ce mal. Il m' est quelquefois venu

p278

dans la tête un projet qui pourroit
être bon, et qu' au pis aller je donne
au public pour ce qu' il me coûte.
On a de tout temps regardé la capitation
comme un impôt très-onéreux.
J' ai ouï et lû force déclamations
où l' on disoit que c' est vendre
l' air au citoyen ; que cet impôt connu
sous les empereurs romains fut
un des signaux de la décadence
de l' empire, et l' une des causes de
l' aliénation des provinces, qui bientôt
aimèrent mieux recevoir les
barbares, et jouir de leur prétendue
franchise sous l' empire le plus dur
et le plus absolu, que de se voir
rongées et dévorées en tous les
sens par les exacteurs publics d' un
empire fiscal. Le prince même, qui
forcé par la nécessité établit parmi
nous cette sorte de tribut, en avoit
un tel dégoût, que dans les temps
les plus calamiteux des fins de son
régne il pressa souvent son conseil
des finances de trouver les moyens
de lui faire tenir sa parole en le

p279

supprimant, sans que ses coffres
alors si épuisés en souffrissent trop.
Ces sortes de discussions me sont
défendues, et par goût, et par devoir
de sujet ; mais en supposant que
la chose parût ainsi au prince, et à
ceux qui sous lui ont le droit de
l' examiner, j' ai un projet tout simple
à proposer à cet égard.
Je transporterois la capitation
de l' homme sur les chevaux. Je
me vois siffler ; car me dira-t-on,
on a trouvé moyen de capiter l' orgueil

ici-bas. Ce gentilhomme qui fait un procès verbal, où il transforme des buissons en paroisse pour faire ériger son fief en marquisat, sollicite et paie la permission d' avoir cent cinquante livres de capitation pour sa seule personne. Ce marquis bruyant, qui promene en glissant sur le parquet de Versailles les talons rouges que son petit-fils payera, qui se met en quatre pour devenir duc, demande deux mille livres de capitation. Or votre somme

p280

deviendra courte d' autant, car on ne sçauroit titrer un cheval. Je soûtiens que la somme pourroit devenir égale à peu-près. Pensez-vous que ces marquis et ces ducs soient absolument dupes en cela, et qu' ils ne sçachent pas se retourner de façon que la cour leur rende au centuple ce qu' elle leur prend ? Je vous le demande. Je voudrois donc qu' on capitât les chevaux ; ceux du labourage très-bas, ceux de charette formeroient la seconde classe, ceux de bât et de transport la troisième, ceux de voitures publiques, messagers, de voyage actuel en un mot la quatrième, ceux de monture de parade et de course la cinquième, ceux de trait enfin pour le carosse seroient la plus haute classe. Mais, me direz-vous, vous mettrez tant de monde à pied, que la capitation en deviendra à rien. Je répons à cela, 1 qu' il n' en seroit rien. La vanité est plus forte que

p281

la raison et même que l' avarice. Voyons-nous, lorsqu' il arrive des chertés excessives de fourrage, chose très-commune à Paris, que

les réformes de chevaux soient en nulle proportion avec l' augmentation de leur dépense. à l' égard de leur taxe, chacun en garderoit du moins au prorata de ce qu' il paie aujourd' hui de capitation. 2 supposons un moment que cela diminuât considérablement le nombre des chevaux, supposons encore que cette diminution fût un mal, tandis qu' il est déjà démontré que ce seroit un bien ; si cela fait cet effet sur les chevaux, on ne peut nier qu' il ne le fasse sur les hommes, et tout est dit dans mon système en avouant cela. Je ne doute pas que plusieurs d' entre ceux qui me lisent ne pensent intérieurement qu' il vaut mieux pour un état, ou du moins pour les individus qui le composent, qu' il y ait moins d' hommes, mais

p282

aisés et consommans à leur fantaisie, qu' un plus grand nombre nécessités à la sobriété et à la modestie. Ce petit sentiment honnête est bon au même usage que le sonnet du misantrope ; mais outre qu' il est infame et cruel, je prouverai tantôt qu' il est faux et erroné. On m' objectera encore, que depuis que la capitation est établie dans le royaume, loin que la recette en ait baissé, elle a toujours été en augmentant, preuve que la population est accrue. Que quiconque ramene à la preuve le contraire des faits, aille faire des terriers et recevoir des reconnoissances dans la campagne ; il trouvera un mauvais village où il y avoit une petite ville, un hameau à la place d' un village, une mesure désignant un hameau, *et campos ubi troja fuit* . Il y a plus de champs défrichés dans plusieurs cantons, j' en conviens, mais moins de maisons ; d' où vient cela ? C' est qu' on grate les

friches et coteaux pour en tirer la subsistance de quelques années, et les laisser ensuite appauvris et pelés pour jamais, au-lieu qu' ils étoient du moins autrefois couverts de bois ; mais le fonds du territoire est moins cultivé, moins fumé, et rend infiniment moins généralement parlant.

Si la recette de la capitation a augmenté, c' est que 1 ces sortes de régies se perfectionnent en vieillissant, et que tel qui sçavoit autrefois s' y soustraire, ne peut échapper aujourd' hui ; qu' on avoit d' ailleurs certains ménagemens alors pour accoûtumer les peuples, et sur-tout les nobles, à la première imposition personnelle inventée depuis l' établissement des peuples du nord. 2 que les taxes particulières ont crû arbitrairement. Mais je mets en fait que le nombre des capités a beaucoup diminué, à prendre le tout ensemble.

Ce n' est pas cet impôt que j' accuse de la diminution. En général je ne suis pas trop porté à regarder les impôts comme des principes de dépopulation, si-tôt qu' on aura soin de faire retrouver au paysan le fruit de son travail en sus de ce qu' il paie pour acheter tranquillité et protection ; mais en admettant que dans l' exécution de mon projet il diminuât le nombre des chevaux, c' est un bien, si le nombre d' hommes en augmente ; et en supposant que les choses demeurent comme elles sont, le fisc y gagne toujours l' honnêteté du procédé avec ses semblables.

Il n' est qu' une seule et unique façon de juger de la stable et solide prospérité relative d' un état ; et cette façon-là quelle est-elle ? Est-ce

par la redoutable puissance de ses armées ?
En ce cas les tartares sont
les plus heureux peuples de l' univers.
Est-ce par l' autorité du prince
et la pompe de sa cour ? J' en doute,

p285

car le siècle de Neron eut plus
que tout autre ce genre de prospérité.
Est-ce par le nombre des
places fortes qui défendent ses
frontières ? Foibles appuis si l' intérieur
est vuide, force comparable
à celle des pyramides, masses effrayantes
au dehors et qui ne renferment
que des cadavres. Est-ce
une marine puissante ? Mais Carthage,
que ses propres sujets mirent
à deux doigts de sa perte,
Carthage qu' une seule bataille donnée
sous ses murs abbatit pour jamais,
eut ce genre d' avantage plus
que toute autre. Est-ce enfin d' y
voir fleurir les arts ? Sans doute,
mais il reste à sçavoir lesquels ; et
sans entrer à présent dans cette
discussion, c' est l' agriculture : c' est
elle seule qui au coup d' oeil donne
l' air de prospérité à un pays, et
qui dans le fait la démontre.
Par tout où le peuple est heureux
et tranquille, la campagne
sera riante, peuplée, abondante,

p286

couverte de bestiaux et de fourrages.
Par-tout où vous la verrez
ainsi, comptez que le goût de propriété,
celui du pays, du canton etc.
Est très-vif dans le particulier ;
que chaque individu s' intéresse,
sans même le sçavoir, au
bien public ; que le gouvernement
est affermi ; que l' état enfin est,
proportionné à ses avantages
naturels, en pleine prospérité.
Les anglois admirent, dit-on,

nos villes et nos chemins, et pleurent
sur nos campagnes, si jamais
anglois sçut pleurer nos désavantages.
Je crois le premier point
pour une douzaine de nos villes
principales. à l' égard des chemins,
j' en ai dit autre part mon
avis. Mon dessein n' est pas d' examiner
et encore moins de dire si
les étrangers se gouvernement mieux
que nous, mais de présenter quelques
objets où nous pourrions
mieux faire. Je remarque seulement
en passant, que Paris même,

p287

cette ville prodigieuse où le luxe
et l' industrie semblent rivaliser et
se disputer l' empire, quoiqu' en
effet le premier gagne du terrain
chaque jour, Paris, ce gouffre de
la France et des françois, dont le
territoire réel s' étend à deux cents
lieues à la ronde, et qui secondé
d' une armée de colifichets, impose
des tributs à tous les esprits frivoles
du monde entier, Paris, enfin,
malgré toute sa magnificence, ne
montre nulle part ces traces d' amour du
public dont les moindres
villes des anciens étoient décorées.
Ces portiques, ces places, ces
théâtres, ces aqueducs, ces bains
publics, et autres monumens dont
les restes après deux mille ans font
encore notre étonnement, étoient
presqu' uniquement pour l' usage du
peuple, et souvent dans des villes
médiocres. Chacun alors s' approprioit
les ouvrages et commodités
publiques, et les croyoit à soi comme

p288

un honnête bourgeois de Paris
se croit possesseur des revenus
de la paroisse, dont il est marguillier.
Si l' on en excepte les quais et

quelques ponts de Paris, y voit-on
rien qui porte la même empreinte ?
Il y a trois spectacles, deux
sont des jeux de paulme, le troisième
est un monument de l' amour
paternel du cardinal De Richelieu
pour une pièce de théâtre qu' il
avoit adoptée, et aucun n' a ni la
grandeur, ni les commodités et
issuës convenables. L' hôtel de ville
conviendroit à peine à une ville du
troisième ordre ; nul emplacement
destiné aux fêtes publiques ; nulle
fontaine digne par ses eaux d' un
hameau décoré : les beautés en un
mot de cette grande ville sont
toutes dispersées, sans que l' une
donne du lustre à l' autre, comme
on le remarque à Rome, et sont
toutes dues au luxe et à la vanité
des princes et des particuliers.

p289

Quelle différence cependant de
l' honneur qu' eût fait au prince et
à la nation la prodigieuse dépense
faite à la machine de Marly, si les
eaux, qu' élève cette machine, au-lieu
d' aller se perdre dans les vastes
déserts de Versailles, étoient destinées
à descendre en fleuve dans
les rues de Paris, et y former des
fontaines telles que celle de la place Navonne !
Si Louis Xiv fût né dans une
nation moins gothique que ne
l' est encore la nôtre sur tout ce
qui est amour du public et intérêt
bien entendu, certainement ce
prince à qui tout ce qui avoit l' air
grand saisissoit l' imagination, auroit
au moins autant goûté ce faste
public dont il nous a même laissé
plusieurs monumens, tels que ses
arsenaux, les invalides, les portes
de Paris, que cette magnificence
privée à laquelle il a sacrifié tant
de trésors, et qu' on lui reproche
à bien des égards dès aujourd' hui.

p290

On a voulu l' accuser d' un sentiment
aveugle et barbare, en supposant
qu' il regardoit la France
entière comme son patrimoine acquis
et réuni par les armes de ses
ancêtres, et que croyant à sa couronne
des droits plus étendus qu' à
toute autre, il imaginoit que tout
étoit à lui. On ne peut disculper
ce prince, si grand d' ailleurs, d' avoir
eu des notions trop fières de
son autorité, de son titre, et du
droit public. Il seroit difficile de
prouver aussi que toute la France
n' est pas au roi, comme le roi
est à la France : il n' y a, à cet
égard, qu' à s' entendre. Le droit
et le fait parlent assez sans énumérer
davantage ; mais si l' on entend
par son idée de domination,
qu' il croyoit exclure toute autre
propriété, on le suppose fou, et
jamais homme ne le fut moins.
Cependant quand il se seroit cru
propriétaire de l' état entier, il
n' en auroit été que plus aisé de le

p291

porter à décorer sa ville de Paris,
à faire jaillir des eaux dans les places
publiques plutôt que dans des
bosquets, à faire des canaux d' arrosage
plutôt que des perspectives
pour son château.
La vanité d' ailleurs l' a emporté
à se graver sans cesse dans ses monumens,
et à se nommer en marbre le divin Louis,
l' homme immortel, etc. Ce fut la faute des
hommes de son temps. Je voudrois
quelquefois que le roi pût entendre
l' idiome d' un barbare. " sire,
lui dirois-je, votre majesté n' a-t' elle
jamais pensé que l' air impératif
et dédaigneux qu' on
donne à vos statuës, est ou puérile
ou fâcheux. César, Cromwel
et autres, nés simples particuliers,
et qui à force de crimes
et de travaux étoient parvenus
à commander à toute leur nation,

pouvoient être flattés de
graver en bronze cette domination,
qui étoit leur ouvrage ;

p292

mais vous, sire, qui dès l' âge de
six mois receviez des hommages
des ambassadeurs, qui à cinq
ans donniez des loix par droit
de naissance et d' amour des peuples,
qui n' avez jamais enfin
connu un égal, vous avez mille
vertus, mais n' en eussiez-vous
aucune, tout le monde vous
obéiroit également. Il est donc
inutile de commander en piédestal.
Ordonnez qu' on vous y
place tendant les mains à une
populace empressée, la regardant
avec des yeux de pere, lui distribuant
vos trésors, et qu' on
lise en inscription au-dessous :
*Louis élevé pour mieux voir les
besoins de son peuple . Qu' un
canal de communication de la
Saone à la Loire ait pour toute
inscription celle-ci : Louis a voulu
que ses enfans de telle et telle
province connussent l' abondance,
et ils l' ont connue . Qu' un
édit mesuré occasionne une médaille,*

p293

et qu' on lise : *Louis
trouva dans son royaume la
capitation sur les hommes, il
délivra ses freres, et capita les
chevaux . "*

j' imagine que le prince regarderoit
comme un animal rare celui
qui lui tiendrait ce langage, et
avoueroit que malgré sa singularité,
les idées de cet homme lui en
auroient fait naître de tout autrement
douces, que celles qu' il avoit
eues jusqu' ici.
C' est cependant à peu-près ce

que je dis moins en bref dans la
totalité de ces réflexions ; mais revenons.
Il est donc de fait que notre
capitale n' a presque rien de digne
de l' admiration des étrangers, à
plus forte raison en peut-on dire
autant de nos villes du second ordre ;
et s' il est vrai que les anglais
les admirent, c' est en les comparant
aux leurs, qui, à leur capitale

p294

près, ne sont presque que des
villages riches et bien bâtis.
Mais ces villes enfin, qui ont
quelqu' air de splendeur, et qui
tous les jours s' aggrandissent et se
décorent, aux dépens de combien
de villes champêtres, de bourgs,
de villages et de hameaux reçoivent-elles
cet accroissement fictif !
Je dis fictif, parce qu' à la réserve
de quelques-unes d' entre elles que
le commerce a enrichies, toute
cette augmentation n' est qu' en murs
et en pierres. Paris, qui depuis la
mort d' Henri Iv s' est exactement
accru des deux tiers, n' a cependant
dans le réel de son dénombrement
qu' à peu-près le même
nombre d' habitans qu' il avoit alors ;
mais quatre familles de gens considérables
occupaient alors une maison,
qui ne suffiroit pas aujourd' hui
à un artisan. Le même travail
qui suffisoit à la consommation
d' une famille de douze personnes

p295

selon la façon de vivre d' alors, n' en
entretiendroit pas deux selon celle
de nos jours ; et quant à la noblesse,
je soutiens qu' il y en habitoit
plus qu' aujourd' hui.
Cet énorme paradoxe étonnera
d' abord tout lecteur instruit. On
sçait que toute la noblesse de

France attirée à la capitale par
l' ambition, le goût du plaisir, et
la facilité de réaliser ses revenus
en argent depuis que les métaux
sont devenus plus communs, chassée
des provinces par l' exemple de
ses voisins, par la chute de toute
considération dans son canton, et
par le dégoût d' obéir à certains
préposés de l' autorité, s' est transplantée
autant qu' elle a pû dans la
capitale, et qu' il n' est demeuré
dans l' éloignement que ceux qu' un
reste d' habitude ou la pauvreté y
a retenus. J' en conviens, et cependant
je persiste dans mon opinion.
Pour juger en effet si j' ai tort,
qu' on ouvre les annales des temps

p296

dont je parlois tout-à-l' heure :
quelle affluence de noblesse d' une
part au Louvre, de l' autre à l' hôtel
De Condé ! Chaque grand seigneur
en outre traînoit après lui
un nombre toujours prêt de parens,
d' amis et de vassaux ; et la
moindre querelle entre gens considérables
vous représente les rues de
Paris pleines de gens qui alloient
s' offrir chacun de leur côté. J' avoue
que dix hommes qui passent dix
fois en un jour dans une rue, tiennent
plus de place que soixante qui
n' y passent qu' une, et qu' en conséquence
les temps d' activité multiplient
en quelque sorte l' effet de la
population ; mais si nous n' allons
plus à la suite des princes, nous
allons tous aux spectacles. Qu' on
dénombré les trois spectacles le
jour de l' année où ils sont le plus
suivis, qu' on en sépare les vers-luisans
qui sûrement ne paroissent
pas dans les sortes de foule dont je
parlois tout-à-l' heure, que rassemblant

p297

le reste, on leur donne à chacun un cheval et un autre pour un page ou palefrenier, si le tout ensemble remplit les cours de l' hôtel De Condé, j' ai perdu.

Le fait est, que toute cette noblesse accoutumée à la dureté des moeurs antiques, aux armes, et aux champs, consommoit peu, n' occupoit qu' un recoin en guise de chambre, et quelques écuries aux fauxbourgs ; au-lieu qu' aujourd' hui il n' y a pas une seule maison de gens de qualité établis à Paris, qui n' en ait englouti dix, et quelques-unes cent de celles qui servoient autrefois de pepinière à l' état. Le luxe et les nécessités de la vie, de la consommation, du logement, chauffage etc. Se sont si fort étendus, que ce qui suffisoit à dix familles autrefois n' en sçauroit entretenir une. à cette déprédation insensible et de nécessité, il s' en joint même une autre volontaire ; la nature gémit des moyens que le luxe suggere

p298

pour éviter l' embarras d' une nombreuse famille.

Nous traiterons de ces détails ailleurs. Ceci suffit pour démontrer par le fait et par le principe la vérité de ce qui paroissoit d' abord un paradoxe.

Paris donc s' est étendu en pierres et jardins, glaces, parquets, marbres, mais nullement en hommes ; et c' est ici seulement ce dont il est question. à ce sujet qu' on se souviene par parenthèse, que celui qui se vançoit d' avoir trouvé Rome

toute de brique et de la laisser toute de marbre, la laissa par succession au plus odieux des maîtres, et aux plus vils des esclaves. Mais quoi qu' il en soit, Paris a fort embelli ses environs, à commencer par ses fauxbourgs et ses guinguettes, où la plûpart des propriétaires de ces vastes hôtels, dont ils occupent

cinq fois par an les entre-sols, embellissent
sous le nom de petites
maisons des réduits dédiés à l' indécence

p299

et au désordre. Les maisons
de campagne ensuite, et les
terres enfin, jusqu' à dix, quinze
et même vingt lieues à la ronde,
se ressentent du voisinage de l' opulence.
Mais combien ce petit nombre de maisons,
en comparaison
de la totalité d' un grand état, a-t' il
fait tomber en ruine de châteaux
et de maisons autrefois habitées
par des maîtres, dont la consommation
vivifioit tout le pays ?
Sans parcourir la France, on
peut s' assurer de ce fait par le seul
raisonnement que qui est ici, ne
sçauroit être-là. Il n' y a pas une
seule terre un peu considérable dans
le royaume dont le propriétaire ne
soit à Paris, et conséquemment ne
néglige ses maisons et châteaux. Le
même air de désertion et de décret
qui régne sur les maisons principales,
s' étend sur les fermes et moulins.
Les maisons des particuliers,
les murs, églises, clochers dans

p300

les villages sont pareillement en
mazures et couverts de lierre.
*les pays ne sont pas cultivés en
raison de leur fertilité, mais en
raison de leur liberté*, dit un homme
de génie, et dont l' érudition
immense est d' autant plus sûre,
qu' elle est presque toujours de
bonne-foi, et sans cesse spéculative.
On peut voir dans son livre de l' esprit
des loix, comme il prouve cet
axiome frappant de lui-même ; et
quoique ce génie trop vif pour être
toujours méthodique, s' écarte souvent
du principe dans les conséquences,

on ne sauroit trop recommander aux véritables politiques la profonde méditation d' un ouvrage où toutes les idées sur tous genres de droit se trouvent rassemblées, et dont nous ne serons jamais que les foibles commentateurs. Les petites républiques qui divisoient les Gaules à l' infini, étoient

p301

libres ; leurs terres étoient en conséquence fort cultivées, d' où s' ensuit qu' elles étoient nécessairement très-peuplées. Ce principe n' a pas échappé au judicieux David Hume. " avant l' augmentation, dit-il, de la puissance romaine,... etc. " tout ce que cet auteur ajoûte relativement à la démonstration de

p302

ce principe, est également judicieux et conséquent. Nous avons prouvé ci-devant que tous les calculs à ce contraires qu' il établit ensuite, fondés sur la multiplicité et la cruauté des guerres plus fréquentes parmi ces petits peuples, qu' entre de grands états, sont étrangers à la question, quand nous nous avons démontré que la population est toujours proportionnée aux moyens de subsistance relative à la façon de vivre et à la consommation établie selon les moeurs. Ainsi donc, quand M Hume est convenu que l' ancien monde étoit divisé en petits états, qu' il a compris que les terres y étoient mieux cultivées, et que l' égalité de fortune y nécessitoit l' égalité et la médiocrité dans la consommation, il a jugé la question qu' il débat si sçavamment, si le monde ancien étoit plus peuplé que le nôtre. Tout ce qu' il dit des vengeances, massacres, et proscriptions sans nombre

de ces pays inépuisables en hommes
 et en forfaits, sert de preuve à l' affirmative,
 plutôt que de raisons pour
 balancer. En effet, tant de sang
 répandu et tant de calamités souvent
 générales ne purent diminuer
 le nombre des habitans de ces contrées
 séditioneuses. Si quelque désastre
 fameux dépeuploit un canton,
 aussi-tôt une nombreuse colonie
 de voisins venoit en partager et
 cultiver les terres, sans que la
 disette d' hommes se fît sentir aux
 lieux d' où ils sortoient. De tous
 les peuples que les romains soumirent
 ou par force ou par adresse, ils
 n' en égorgerent aucun, si ce n' est
 les juifs au siège de Jerusalem, qui
 s' entredéchiroyent tandis que l' ennemi
 étoit à leurs portes. La Grèce
 au contraire, parut plutôt associée
 à l' empire que soumise. L' autorité
 des romains y fit cesser les massacres,
 les séditions, les exils, etc.
 Assujettie d' abord, elle tomba ;
 esclave ensuite, elle n' est plus.

L' histoire et les annales des petits
 peuples doivent seulement nous
 faire faire une réflexion, c' est
 qu' autant les monarchies trop étendues
 sont destructives pour l' humanité
 par la disproportion entre
 les nécessités du gouvernement et
 la force de ses ressorts, par l' engourdissement,
 la foiblesse et les
 abus moraux de toute espece,
 mais sur-tout par le mal physique
 qui provient de l' inégalité des fortunes,
 autant aussi les petits états
 sont en proie à tous les maux que
 le défaut de police, et le jeu des
 passions humaines peuvent occasionner.
 Un état arrondi et correspondant
 dans toutes ses parties,
 également civilisé et connu dans
 toute son étendue, assez fort pour

être respecté de ses voisins, avanta­gé
en tout genre des dons de la
nature, un état dont le produit
est immense et l' industrie plus
considérable encore, qui a comme
dans la main tous les moyens d' exportation,

p305

étape naturelle par sa
situation de toutes les nations policées,
cet état, dis-je, lié par des
loix civiles qui sont d' une part le
fruit d' une longue suite de siècles
passés sous l' empire d' une race de
princes presque tous généreux, débonnaires
et dont le plus méchant
ne fut qu' un roi capricieux et intéressé,
et de l' autre l' effet du génie
et de la douceur des habitans,
est sans contredit le plus heureux
de tous ceux que les annales entières
de l' humanité puissent nous
faire connoître. Cet état est la
France d' aujourd' hui.
Les maux qui affligent les petits
états, y ont été prévenus plus
qu' ailleurs ; ses ordonnances de
justice et de police sont des chefs-d' oeuvre :
malheureusement rien
n' y est permanent ; mais ses plus
passageres loix ont trouvé dans la
flexibilité de la nation une ressource
contre sa légereté, elles ont changé
et adouci les moeurs. Pour une

p306

nation dure et opiniâtre, il faut
des loix qui lui ressemblent. Dieu
l' a dit à son peuple, et la raison
nous le fait sentir ; mais chez un
peuple fléxible, docile, plein d' ame
et de volonté, à la réserve de
certaines loix et constitutions fondamentales,
les autres doivent fléchir
et varier en proportion avec
les moeurs. Cela arrive même sans
effort et sans raisonnement, quand

cette nation est assez heureuse pour
avoir ses compatriotes pour maîtres
et pour ministres ; c' est où
nous en sommes.

Parfaitement donc à l' abri des
convulsions qui attaquent les petits pays,
nous avons tout à craindre des abus qui affaissent
les grands états. Eh ! Pourquoi un
bon citoyen, un fidèle sujet du plus
doux des princes (car je défie personne
d' être plus cela à découvert
que je le suis en secret, moi, qui
me cache) pourquoi, dis-je, déguiserait-il
que nous pouvons craindre

p307

l' engourdissement, puisqu' il est
une suite de la prospérité ? Quels
maux sont le plus à craindre dans
une grande monarchie ? 1 la
disproportion entre les nécessités
du gouvernement et ses ressorts.
2 l' inégalité des fortunes. Ces
deux-là réunissent tous les autres.
Quelles sont les nécessités du gouvernement ?
C' est sans doute l' exacte organisation dans
toutes les
parties d' un état, et la distribution
éclairée de la police, justice
et finance.
Supposé que par la méthode actuelle
tout soit établi de façon que
les provinces ne souffrent ni de
l' éloignement ni de la proximité ;
que chacune ait pour l' exportation
et l' importation, les facilités
relatives à sa position, à son produit
et à ses besoins ; que la justice
y soit en tous les cas rendue sur les
lieux, sans que la juridiction des
compagnies à ce destinées soit jamais
enfreinte ; que la police y soit

p308

tellement observée, que la faveur
y soit même inutile, et que la
plainte de l' opprimé trouve un

vengeur et un juge sur les lieux :
si la distribution et répartition des
charges et impôts est soumise à
des règles si invariables que chacun
voit son tarif, et que les
murmures à cet égard ne puissent
être motivés et appuyés par la
marche inégale et arbitraire d'une
perception qui tient à un cahos
d'interprétations et de décisions ; si
sur-tout on est attentif à faire retrouver
par-tout à l'habitant des
campagnes le fruit de ses travaux
par le prix de ses denrées, pour le
mettre en état de fournir de nouveau
aux besoins de l'état : en ce
cas, tout est au point de perfection,
et il n'y a plus qu'à penser à
ne pas dégénérer.
Cette décadence est chose possible.
Ne nous laissons point à cet
égard endormir par la prospérité.
Nous pouvons dégénérer, et voici
comment.

p309

La prospérité jette dans l'excès ;
celle de la fortune dans l'orgueil,
celle des richesses dans le luxe,
celle de l'esprit devient raffinement :
la prospérité d'un état y établit
les arts, les connaissances, et tout
ce qui aiguise les ressorts de l'esprit,
qui ne se mêle d'abord que des
choses de son district, et laisse au
bon esprit, qui est toute autre chose,
les matières qui ressortissent à
l'utilité publique, la politique, les
lois, le commerce, etc. Mais
bientôt devenu bizarre et dédaigneux
à force de se méconnaître
et de chercher la nouveauté, il
s'ingère à décider de tout, et introduit
par-tout le raffinement. Or
en fait de gouvernement le raffinement
peut causer autant de maux
que le délire.
Si, par exemple, ce défaut gaignoit
un jour le nôtre, il enchéreroit
sur les moyens qui ont établi
l'admirable organisation que

nous venons d' y reconnoître. Certaines

p310

évocations, par lesquelles
on borna jadis le pouvoir des compagnies,
deviendroient si communes,
que toute affaire litigieuse
reviendrait ou par la forme ou par
le fond à la capitale où parmi un
million d' ames et dix millions d' affaires,
le bon droit a nécessairement
bien de la peine à trouver
seulement l' étiquette des rues. Peu-à-peu,
à force d' attirer les affaires
à soi, le gouvernement, au-lieu
de la suprématie qui seule lui convient,
auroit l' intendance et le
district des détails qui l' absorberoient,
et réduiroient ses chefs à
être de simples commis aux signatures,
tandis que les intriguans,
dans leur air natal si-tôt qu' ils
nagent en eau trouble, assiégeans
les commis et leurs sous-ordres,
faciliteroient le cours des choses
vers l' anarchie et le renversement.
D' autre part, les préposés ambulans
de la cour, autrefois surveillans
dans les provinces, y deviendroient

p311

les maîtres absolus. Le gouvernement
obligé de décider de
tout, et en garde contre les représentations
devenues trop communes
chez un peuple où chacun a son
poids et sa balance, s' habituerait
à les consulter et à les croire, leur
attribuerait tout en tout genre,
les rendrait arbitres souverains des
charges publiques, des travaux du
peuple, de leur liberté, sans songer
que ces hommes passagers,
surchargés comme les ministres et
entourés de même, ne peuvent tout
voir. Au milieu de cette espece de
révolution sourde, les provinces se

verroient dépeuplées de leurs notables,
de tous intrigans, gens
d' affaires, et de ce qu' on appelle
gens d' esprit, de tous ceux enfin
qui auroient quelque moyen foncier
ou précaire de subsister à la
capitale, qui tous viendroient tâcher
d' y prendre part aux affaires,
aux intrigues et à la faveur.
De ce dérangement de circulation

p312

proviendrait nécessairement
un état de suffocation et d' engorgement
dans la tête, de langueur
dans les membres, qui opéreroient
l' engourdissement, la foiblesse, et
les abus moraux que nous avons
cités ci-dessus. Le gouvernement
oppressé et fatigué de la foule et
de la multiplicité d' affaires prendroit
pour effet de l' abondance ce
qui en seroit un de la disette et du
déplacement, à peu-près comme
un médecin ignare croit que son
malade a trop de sang, parce que
le sang lui porte à la tête. La justice
et la police verroient éclore arrêts
sur arrêts, tous de commande et
la plûpart contradictoires ; la finance
édits sur édits, explications,
interprétations, adjonctions ; le
commerce gêné par des réglemens
sans nombre, qui tous pour fermer
la voie à un abus, l' ouvreroient à
vingt autres, ne sçauroit jamais
quel est le code du jour ; les manufactures
soumises à des inspecteurs

p313

forts de théorie, foibles de
pratique, verroient prohiber leurs
anciens usages, sans obtenir des
secours pour en établir de nouveaux ;
tout tombant en langueur,
les crises de détail devenant plus
fréquentes, les hommes même de

génie à la tête des affaires en seroient réduits aux registres de l' imagination pour trouver des palliatifs.

Les palliatifs sont sans contredit la pire des recettes pour le régime d' un état ; mais c' est la seule qui reste, quand à l' oubli des principes fondamentaux se réunit l' accablement du travail journalier qui distrair des réflexions profondes, joint à l' impossibilité de reconnoître le caractère moral d' une nation, boussole des premiers législateurs, mais perdue pour les chefs d' un peuple qui n' a plus de caractère. De là viendroient les prohibitions de détail, la clef des greniers mise aux mains de l' autorité, dans l' espoir

p314

de conserver une denrée précieuse, et confiée en effet à celles du monopole, malgré ceux mêmes qui en ont la disposition primitive ; les surcharges établies dans des lieux déjà ruinés par le défaut de vivification, et qui ne sont surcharges, que parce qu' elles partent d' après un plan fait sur des proportions qui n' ont lieu qu' aux cantons, où tout l' or d' une part et toute la consommation de l' autre se rassemblant à la fois, le tarif des valeurs augmente chaque jour, tandis qu' il déchoit ailleurs. De-là viennent enfin tous les maux résultans de l' ignorance forcée et de l' action nécessaire, qu' il seroit inutile de détailler plus au long.

Ce cercle d' inconvéniens idéaux et fictifs aujourd' hui peut aisément devenir réel pour nos neveux : mais si ces objets nous touchent peu, comme trop éloignés, il n' en doit pas être de même de ceux qui ont pour principe l' inégalité des fortunes ;

p315

car il faudroit être aveugle
pour ne pas voir que nous y touchons.
Les maux qui en resultent,
ont été mis en fait de tout temps
par tous les hommes d' état, par
tous les citoyens, et sentis même
dans un autre genre par les tyrans.
Mais il est nécessaire de les remettre
en question à certains égards, et
d' en esquisser quelques détails.
Je l' ai dit ailleurs, les grosses
fortunes sont dans un état ce que
sont les gros brochets dans un étang.
" un homme dont la fortune est
augmentée, dit le judicieux
David Hume... etc. "

p316

il faut être arrivé par les calculs
à ce principe, pour sçavoir s' y
tenir. Avant de passer aux autres
détails concernant les inconvénients
des fortunes exorbitantes, je veux
placer ici une réflexion relative à
la population des villes, puisque
ce qu' en dit M Hume m' y conduit
tout naturellement.
J' ai déjà dit qu' il n' étoit point
dans mes principes de proscrire les
grandes villes, au contraire. Je
désirerois seulement qu' uniquement

p317

attentif à peupler les campagnes,
on s' en reposât pour la population
des villes sur le penchant naturel
qu' ont les hommes de se rapprocher
des commodités de la vie, des plaisirs,
et de la fortune ; mais que tout
ce qui a trait à la campagne, et
sur-tout les grands propriétaires
des terres, fussent encouragés et
excités par tous moyens doux et
agréables à y faire leur principale
résidence.
Je dis plus à l' égard des vices

et désordres de toute espee qu' engendrent
les grandes villes, ou du
moins qu' elles facilitent. C' est que
je doute que ceux qui leur en attribuent
l' invention, aient consideré
la chose dans toutes ses proportions.
Or je mets en principe, qui, je crois,
ne me sera pas contesté, que si la
population est la force d' un état,
la police en est le régime. Plus un
état est peuplé, plus il est aisé d' y
établir une bonne police. Ce ne
sont pas les hommes qui se communiquent

p318

les vices, ce sont les
hommes oisifs qui les inventent et
les multiplient. Mais selon mon
plan, ils seront dans peu serrés de
si près, qu' obligés de s' évertuer
pour vivre, ils auront moins le
temps et l' habitude de songer au
mal. Qui doute qu' il n' y ait plus de
sûreté dans Paris que dans une forêt ?
Je sçais, encore un coup, qu' il
est des désordres que les grandes
villes occasionnent en les facilitant ;
aussi n' est-ce pas proprement
pour elles que je parle. Je soutiens
cependant qu' il se fait plus de crimes
dans vingt villes prises ensemble
de dix mille ames chacune,
que dans Paris qui en contient quatre
fois autant.
Je le répète, de crainte de paroître
perdre de vuë mon objet primitif,
c' est la campagne que je veux
peupler. L' aridité du sol, la rigueur
du climat (obstacles qui, comme
je l' ai dit, se trouvent moins chez
nous que par-tout ailleurs) cèdent

p319

au bon gouvernement. Malthe
n' est qu' un rocher qui ne sçauroit
nourrir la vingtième partie de ses
habitans. Attirés par l' appas d' un

gouvernement doux et permanent,
ils vont, pour couvrir leur roc,
chercher de la terre en Sicile, la
plus heureuse contrée de l' Europe
par nature, et cependant la plus
déserte.

La police, je l' ai dit, est un des
principaux points de protection,
et cet article demanderait peut-être
autant de vigilance, que jamais.

Le siècle des oppresseurs particuliers
est passé ; mais celui de la
fraude, du vol et du tour de bâton
pourroit prendre la place.

Je ne crois donc pas que les
grandes villes soient aussi destructives
pour l' humanité que M Hume
paroît vouloir l' établir, pourvû
néanmoins qu' elles ne soient que
l' égoût du superflu des campagnes,
et s' il se peut même, qu' elles se
repeuplent aux dépens de l' étranger.

p320

Ce n' est pas que je ne pense ;
comme lui, que les grandes villes
sont un gouffre énorme pour la population,
et c' est-là le principe de
ce flux perpétuel d' étrangers vers
la capitale des nations dominantes,
dont ce sçavant anglois a rassemblé
les traces dans son traité de la
population. Mais sans m' engager
dans une dissertation et des citations
à cet égard où je ne pourrois
être que son copiste, examinons
seulement Paris dans ce sens-là.
La légereté de la nation fait que
les possesseurs précaires, dont parle
M Hume dans l' endroit de son ouvrage
que j' ai transcrit, n' ont pas
ici la prudence qu' il suppose avec
raison en général à ces sortes de
gens. Tout le monde s' y marie :
domestiques, gens à gages, ouvriers,
viagers, gens qui n' ont que
des emplois ou des bienfaits du
roi, tout se met en ménage. Que
devient leur génération ? Je l' ignore ;
mais frappez à toutes les portes

p321

depuis le plus bas peuple jusqu' au plus grand, vous entendrez parler toutes les langues, espagnol, anglais, hollandais, allemand, italien etc. Tous les idiômes, breton, normand, picard, champenois, provençal, et sur-tout gascon ; et je mets en fait que sur trente personnes vous n' en trouverez qu' un qui soit né à Paris.

Que sont-ils donc devenus ? Se sont-ils répandus dans les provinces ?

J' en doute. Rarement de l' embouchure d' un fleuve un filet d' eau remonte-t-il vers sa source ; mais

pour m' en instruire par le fait, j' y vais : j' y vois quelques étrangers, tous gascons ou savoyards ; mais de parisiens, s' il en est deux dans chaque province, c' est tout ; quoique d' ailleurs ce seul nom y porte vertu, et que, quelque mal-adroit que puisse être un perruquier ou un tailleur expatrié, sous le titre de parisien il ait toute la vogue du canton. Mais en effet il ne s' en

p322

trouve, du moins en nombre, ni dans les armées, ni à la mer, ni établis ailleurs artisans, négocians, et moins encore fermiers ou laboureurs. La mollesse, la sottise, et l' enfance perpétuelle des hommes nés au milieu de l' aisance et de l' oisiveté des villes, forment une mauvaise école pour réussir aux différents travaux auxquels notre subsistance est attachée.

En un mot, il est de fait que la génération des grandes villes est comme en pure perte pour l' humanité, et que tout cela s' éteint, sans qu' on puisse sçavoir ce qu' il devient. Mais il ne s' ensuit pas de-là qu' elles soient destructives pour l' humanité en général. Qu' on se rappelle ce que j' ai dit des causes

physiques de la population, toutes relatives aux moyens de subsistance. Il est certain que les villes sont le séjour de l'industrie qui, après l'agriculture, est le second

p323

de ces moyens, en tant sur-tout que cette industrie sert à attirer le suc alimentaire de l'étranger, et que les grandes villes sont, autant qu'il se peut, approvisionnées du produit de son territoire. Cet article doit être traité au long dans la seconde partie ; mais il faut se rappeler fréquemment le principe, que dans quelque lieu que l'on place la pépinière de l'état, elle sera toujours assez abondante pour porter la population au plus haut degré possible, relativement aux moyens de subsistance qui se trouveront solidement fondés dans l'état, et au genre de consommation qui sera établi par l'usage. S'il étoit à notre choix de marquer cette pépinière aux lieux de convenance, sans contredit elle vaudroit mieux à la campagne, où les hommes naissent plus sains, sont élevés plus durement, et où moins étayés par le voisinage des préjugés et des notions factices de

p324

la société, ils sont de bonne heure accoutumés à faire ressort sur eux-mêmes ; ce qui leur rend l'activité plus naturelle, la tête plus forte, et le jugement plus sain ; mais la nature en a décidé de la sorte sans nous consulter, et la campagne est et toujours sera l'unique source de la population. Après cette digression, devenue plus longue que je ne pensois, venons aux inconvénients de l'inégalité

de fortune. Il faut de deux choses l' une, ou qu' une grande fortune soit en fonds de terre, ou en argent comptant. J' ai fait ailleurs le tableau de la sorte de déprédation qui provient de la réunion de plusieurs grands domaines dans la même main, et j' en étendrois le paysage à l' infini, sans crainte de me répéter ; mais je crois en avoir dit assez, et qui ne m' aura pas compris alors, ne m' entendroit pas mieux à présent. Si au contraire cette fortune est en argent

p325

comptant, elle n' est rien, et d' elle-même elle ne rapporte rien. Mais cette façon d' avoir un trésor endormi à côté de soi, qu' on dit être celle de quelques espagnols, n' est point du tout la nôtre, et Dieu nous en préserve ; ce seroit alors que l' engourdissement seroit devenu léthargique. Ne croyons pas pourtant que ce soit chose impossible : l' usage de mettre son bien à fonds perdu devenu si fort à la mode en France est un pas, selon moi, fort considérable vers cette autre sorte d' incurie qui nous paroît si brutale aujourd' hui. à quoi tient-il que dans un ordre de société, où la vanité et la paresse ont tellement étouffé la nature, qu' il y est d' usage qu' on se départe de son fonds en faveur de la cupidité d' autrui au moyen d' une rente plus ou moins forte, et que l' on y recherche les moyens de sacrifier cette douce illusion de propriété à cette autre insatiable chimère

p326

appelée aisance ; à quoi tient-il, dis-je, que la mode n' y vienne de se coucher auprès de son coffre

fort, et de tirer de-là, seulement
à une petite diminution de confiance ?
Les facilités de l' or, dont
la quantité va toujours en augmentant
en Europe, augmenteront
aussi les dissipations et le mauvais
ménage de ceux dont la fortune
est assez fondée pour être un objet
de sûreté aux prêteurs en viager.
Qui pourroit d' une part mettre
sous les yeux du public la colonne
des emprunts en France, et de
l' autre celle des remboursements,
verroit tout d' un côté et rien de
l' autre. Cette allégation ne manquera
pas de contradicteurs effrayés ; les
avares m' objecteront
que tous les jours on les menace
de remboursement si-tôt qu' ils ont
fait un placement sûr, je le sçais ;
mais quand ils l' ont reçu ce remboursement,
sont-ils long-temps à
replacer leur argent ? Les pieds leur

p327

grillent de le sçavoir mort, et ils
se hâtent de le prêter de nouveau,
soit à un intérêt plus bas, soit avec
moins de sûreté. Somme totale, on emprunte
de par-tout et sans
cesse ; cependant à mesure que les
emprunts grossissent, les effets
qui leur servent d' hypothèque diminuent
en proportion. Cette proportion
calculée sans un grand effort
d' algebre peut fixer à un petit
nombre d' années, relativement
du moins à la durée naturelle du
corps politique, l' époque du revirement
en ce genre, qui réalise
l' axiome de Pantagruel dans son
chapitre des prêteurs et des emprunteurs.
Mais, sans être Cassandre à cet
égard, et sans présager une révolution
aussi violente qu' immanquable,
du train dont nous allons,
la moindre petite secousse relative
à ce grand ébranlement peut très-bien
opérer la léthargie en question.
Puisque tout me manque,

diront nos habiles neveux qui auront
 sûrement cent fois plus d' esprit
 que nous, mon coffre fort ne
 me manquera pas, je tirerai de-là,
 vivrai indépendant (car l' indépendance
 fut toujours une des idoles
 de la paresse et même de la gueuserie
 sa soeur) et *après moi le déluge* .
 Ce doux et sociable proverbe est
 déjà le plus commun de tous parmi
 nous ; et moi qui suis animal
 réfléchissant, j' imagine que cet
 axiome nous menera à la confusion
 des langues, comme autrefois le
 contraire y mena ceux de ce temps-là.
 Pourquoi non ? Les extrêmes se
 touchent. En effet, si la campagne
 se dépeuple, si les arts mécaniques
 dégènerent en clinquant et
 bagatelles, les arts libéraux en
 grimaces ; si les loix s' oublient, si
 les hiérarchies se perdent, si tout
 enfin s' use et s' affoiblit, *après moi
 le déluge* ; tout cela durera assez
 pour moi. Si nos peres avoient pensé

de la sorte, ils nous auroient
 rendus plus dignes d' être philosophes
 que nous ne le sommes, plus
 approchans du sort de Bias. Je ne
 dis pas que ceux qui établissent ces
 beaux principes, fassent par leur
 apathie grand tort à la société actuellement.
 Quand au-lieu de barbouiller
 ces pages critiques, je
 promenerois en ce moment un cabriolet
 sur le boulevard, l' état n' en
 iroit ni plus ni moins. On le croit,
 et je crois le contraire. Les opinions
 des gens oisifs dénotent le
 fond des moeurs du citoyen, si elles
 ne l' établissent. Petit-à-petit tout
 un peuple échappe de la sorte aux
 anciens principes de son gouvernement ;
 et comme la police, qui
 en fait une des principales portions,
 doit décliner selon les moeurs,

cette portion entraîne les autres.
Prenons-y garde : personne ne gouverne,
qui ne soit aussi gouverné.
Le génie et l' activité de la nation,
me dira-t-on, nous garantiront

p330

toujours de cet assoupissement
léthargique, dont vous parlez.
J' en doute encore. Les espagnols
n' étoient et ne sont point du tout
faits pour cela. Ce pays si difficile
à subjuguier, et qui, pour dire mieux,
ne le fut jamais bien, contenoit
cinquante-deux millions d' habitans
du temps de César : population
immense, et qui prouve que
l' agriculture y étoit portée au degré
de perfection. Malgré ses guerres,
ses révolutions, et les autres
maux internes dont quelques-uns
la ravagent encore, on ne trouve
dans ses moeurs aucune trace de
cette folle paresse qui l' anéantit
aujourd' hui, jusqu' aux temps où
les sources de l' or se répandirent
dans son sein.
L' or est toujours dévastateur
par des raisons physiques que nous
étendrons ailleurs, mais il l' est encore
par des raisons morales qui
ont plus ou moins de force selon
le génie et le naturel de chaque

p331

peuple, comme aussi selon le plus ou
le moins d' étendue d' un état. L' espagnol
naturellement fou de sens
froid, glorieux et superbe, n' étoit
point propre à faire de l' or le seul
usage qui puisse le rendre passagerement
utile, il le perdit, et
se perdit lui-même en projets
idéaux et vains. Rentré nul dans
son espece de continent, le type
romanesque de sa suprématie imaginaire
lui demeure encore, il

s' endort à l' ombre de son prétendu trophée, et jouit d' un empire immense, puisqu' il n' a de bornes que celles de son ignorance.

Examinons sans prévention notre propre caractere, et voyons s' il n' est pas par certains endroits susceptible de dégénerer à ce point-là.

Du côté de la valeur, de la noblesse et de la générosité, les espagnols ne nous cèdent assurément en rien ; mais nous sommes vains, legers, peu propres aux opérations qui demandent de la

p332

suite et de la patience, confians dans le présent, peu prévoyans de l' avenir. Nos vices à la vérité plus mélangés et moins uniformes que ceux des espagnols, sont moins dangereux, et même quelquefois utiles ; mais il n' en est pas moins vrai que notre génie n' admet guères plus que le leur, les qualités propres à tirer de l' or les avantages dont il est susceptible, et que nous sommes peut-être plus capables d' en abuser. Prenons par le détail, et l' une après l' autre, ces deux propositions.

Nous sommes à la vérité actifs et industriels, et les espagnols ne le sont point du tout, à moins que ce ne soit en grand. Ils dédaignent le district de la bagatelle qui est un Pérou pour nous ; mais il faut considérer à cet égard que notre genre d' industrie n' a pas besoin de l' abondance de l' or pour se faire valoir, puisqu' elle en est elle-même la source.

p333

Quel usage peut-on faire de ces métaux précieux pour l' utilité d' un pays où ils regorgent ? Je n' en connois

d' autre que ces grands établissemens
de commerce étranger,
qui multiplie à l' infini au-dehors
les forces intérieures et naturelles
d' une nation, et qui y sont des
colosses de fortune bien et loyalement
acquise au-dedans. Or remarquons
qu' en ce genre nous entreprenons
beaucoup, et faisons
peu. Comparons les fortunes de
nos plus gros négocians, leurs établissemens
au-dehors, leurs correspondances, leur crédit, leurs
entreprises avec les choses toutes
semblables qu' on voit chez les autres
nations commerçantes, et nous
serons étonnés de la disparité. Mais
notre étonnement doublera encore,
si nous voulons faire entrer
dans cette comparaison celle des
proportions entre ces états et le
nôtre. Nous sommes industrieux ;
mais nous ne sommes ni constans

p334

ni tenaces, et ces deux dernières
qualités sont aussi nécessaires pour
les grands établissemens de commerce,
que la première l' est pour
la vivification intérieure, partie
pour laquelle nous avons des ressources
supérieures.
Je dis plus, nous perdrons peut-être
à gagner de ce côté-là. Les
succès d' un certain ordre pour lesquels
nous n' avons jamais eu d' égaux,
nous échapperoient, et nous atteindrions
difficilement aux autres.
Je m' explique. Une nation militaire,
noble, gaie, qui naturellement ne
sait que servir et ignore la servitude,
perdra l' ame de tous ses
ressorts, si jamais l' esprit de calcul
et l' ambition du gain y dominant.
Or d' anciennes chimères, une
vieille constitution qui l' a menée
si loin et si glorieusement, doit
être précieuse aux yeux d' un gouvernement
sage et éclairé.
D' ailleurs l' esprit dominant du
commerce est la liberté. On ne

vit jamais fleurir l' un à un certain point sans l' autre. Chacun entend à sa guise ce grand mot de liberté, susceptible d' autant de définitions qu' il y a de têtes. Ce n' est pas que je prétende dire que ce soit un être de raison, à Dieu ne plaise ; mais il est de fait que la vraie liberté consiste dans l' autorité des loix, dans la sagesse du gouvernement et dans le bonheur des peuples : il est certain aussi que la liberté est au génie des peuples ce qu' est le régime aux tempéramens ; ce qui fait la santé de l' un, seroit le poison de l' autre. Oh ! Pensons-nous être susceptibles du genre de gouvernement qui constate la liberté des puissances commerçantes ? Je n' en crois rien. Je dis plus, je prouverois le contraire par des raisons tirées de l' intrinsèque de nos moeurs, de notre constitution, et des exemples de notre histoire, s' il étoit ici question de cela. Qui me prendroit en ceci

pour un vil flatteur de l' autorité, ne se seroit pas donné la peine de me lire. Il résulte de ce que dessus par le raisonnement, que nous perdrons peut-être à être de gros commerçans, et par le fait, que nous ne le sommes ni ne le pouvons être. Cette façon d' être est cependant la seule qui puisse compenser les maux infinis que la trop grande abondance de l' or peut faire dans un état. Ce n' est pas encore ici le lieu de les analyser en détail ; je n' en dirai qu' un mot relativement à la seconde proposition que j' ai établie ci-dessus, à sçavoir, que nous sommes peut-être plus capables que les espagnols d' abuser de l' abondance de l' or.

L' espagnol enrichi d' abord est
devenu paresseux par vanité, nous
le deviendrons par mollesse et par
découragement absolu. De ces deux
façons de cesser d' être, la première
conserve toujours quelques ressources ;

p337

mais la mollesse n' en a
point. On tourne des têtes vaines
d' un côté utile, et le mouvement
reprend. On réveille les héros enchantés
d' Amadis ; mais on tonneroit
vainement sur des catacombes
pour rendre à ces ossements le
mouvement et la vie.

L' oppression fut espagnole, le
pécuniaire est français ; on achète les
charges en Espagne, mais la subvention
est mise dans les patentes
pour services rendus de tant... en
France tout se donne ; mais en
supposant le temps de la domination
de l' or, le chef, le ministre
vendu dans son redoutable cabinet,
seroit tout étonné d' avoir fait
mille grâces, et de n' avoir pas une
créature, pas un ami de sa personne,
mais seulement de sa place, parce qu' il
ne voudroit pas se
persuader qu' il seroit mis à l' enchère
par ses entours, et qu' on
vendroit ses audiences, son repas,
son sommeil, ses distractions etc.

p338

En vain il feroit alors maison neuve
et nouveau cabinet à tous égards,
les mouches qui succederoient,
plus avides que les premières, l' assiégeroient
plus étroitement encore. Pût-il réussir à faire venir
de Congo des commis et sous-commis
muets et sourds, endurcis
enfin à toute contagion de l' or ;
(on en voit, et qui ne viennent pas
de si loin) l' intrigue et la corruption
alors descendront d' un cran, les

valets vendront les sous-ordres, les
sous-ordres le premier, et celui-ci
le chef, tous sans le sçavoir.
S' il se pouvoit qu' un homme fût
assez rigide, assez singulier, assez
vigilant, assez heureux enfin pour
établir au milieu d' un peuple livré
au pouvoir de l' or une famille
entière de gens incorruptibles, ce
seroit eux qu' il faudroit flétrir,
puisque l' homme vraiment dangereux
dans la société est celui qui
y intercepte l' ordre reçu.
C' en est assez pour un prélude,

p339

et pour faire naître quelques idées
sur une matière que je traiterai
plus à fond quand nous y serons.
C' en est assez, dis-je, pour faire
soupçonner aux gens réfléchissants
que je n' ai pas avancé un paradoxe,
en disant que l' abondance
de l' or peut faire à la France
d' aussi grands maux qu' elle en a
faits à l' Espagne, et des maux plus
irréparables encore.
Dans l' état actuel parmi nous,
il n' y a point encore de fortune
endormie, comme celle dont nous
avons parlé ci-dessus. On pourroit
néanmoins en excepter les sommes
immenses employées en mobilier
de pure fantaisie, qui n' a
de prix réel en quelque sorte que
par la mode ; mais dans la question
présente, ces fonds sont regardés
dans l' état, comme un corps de
reserve qui en augmente la richesse
foncière. Retranchons encore
les viagers qui ont eu leur article,
quoiqu' en effet ils fassent aujourd' hui

p340

un corps énorme de rentiers
dans la capitale. Toutes autres
espèces de richesses, dès que

nous en avons ôté les biens en fonds de terres, ne peuvent être qu' en contrats, maisons, etc. Pour ce qui est foncier, charges et bienfaits du roi pour la partie amovible, examinons l' un après l' autre ces sortes de biens, pour voir si leur entassement sur la même tête n' est pas un mal physique, seul objet que nous envisageons ici, en attendant qu' il soit question du mal moral.

Les biens en contrats sur les particuliers ne sont autre chose qu' une hypothèque sur les terres. Il importe peu qui soit le possesseur d' une telle terre, il est question de sçavoir qui en tire le revenu. Or celui qui a un contrat de cent mille francs sur une terre de cent mille écus, possède réellement en fonds le tiers de cette terre ; mais comme l' intérêt en

p341

France est sur un pied beaucoup plus haut que les fonds ni l' industrie ne le peuvent porter (abus que l' on corrigera apparemment quand on croira qu' il en est temps) il est de fait que celui à qui une terre de cent mille écus doit cinq mille livres de rente clair et net, sans entretien, cas fortuits, ni réparations, possède réellement les deux tiers de cette terre, et retombe dans la classe des inconvéniens que nous avons dit être attachés à la réunion des grands fonds de terres sur la même tête.

Mais, dira-t-on, le principal de ces inconvéniens, tels que vous les avez déduits, est que les fonds ne voyant jamais le maître, et livrés à des agens paresseux, fripons et pressés par les besoins continuels qui assiègent cent fois plus les grandes maisons que les petites, tombent en dégradation, et ne rapportent pas la moitié de leur

p342

produit possible et proportionnel.
Au-lieu de cela les fonds qui doivent
rente à des riches particuliers,
n' en appartiennent pas moins
au possesseur réel. La rente qui le
resserre, excite son industrie, et
le force au travail où il est porté
par le goût de propriété, quoiqu' idéale
dans le fait, et dont son
indépendance réelle lui facilite les
moyens. Pure spéculation que
tout cela : c' est ainsi que les choses
devroient être ; mais ce n' est
pas ainsi qu' elles sont. On sçait
assez que cet axiome a lieu dans
toutes les choses humaines, voici
comment elles vont dans celle-ci.
De deux choses l' une, ou la rente
est accablante pour le fonds, ou
elle est légère. Dans le premier
cas, le découragement s' en mêle
et entraîne bientôt le désordre,
la terre est saisie. Qu' on voye dans
les bureaux à ce préposés combien
il y a de terres en France à bail

p343

judiciaire. Tout le temps qu' elles demeurent
ainsi, l' on y fait à
peu-près comme pourroit faire
l' ennemi. *une terre en décret* est
devenue proverbe pour figurer
l' excès du délabrement. Mettez
ensemble toutes les terres qui sont
en ce cas dans le royaume, vous
en composerez de grandes provinces,
qui sont en conséquence
dans un état de dévastation absolue.
La vente forcée succède enfin :
l' hypothécaire se fait adjuger
la terre à la moitié de son prix actuel
qui n' est que le quart de sa
valeur réelle, et petit-à-petit de
rentier qu' il vouloit être, il devient
propriétaire de nécessité.
Mais cet homme qui par principes
dédaignoit les terres comme
incapables de lui procurer la sorte

d'aisance qu'il recherche, qui par habitude n'est plus propre qu'à numéroter ses contrats dans des cartons, et à minuter exactement des quittances, regarde ses nouvelles

p344

acquisitions comme les débris forcés de la sorte de fortune qu'il ambitionnoit seule, et est encore moins propre à les faire valoir, que le dérangé qui les a perdues. Dans le cas au contraire où la rente est légère, le propriétaire la néglige, calcule ses revenus, monte sa dépense en conséquence, et ne pense aux charges que comme on dit, *un bon mariage payera tout*. Les facilités que lui procure sa qualité de propriétaire, servent à l'entretenir dans cette sorte de délire ; les intérêts s'accumulent, il contracte de nouvelles dettes, les mobilières succèdent, puis les dettes criardes ; tout abîme enfin à la fois, et il revient au même point que le premier. J'étois un jour chez un des fameux notaires de Paris ; nous vîmes passer à grand bruit le carrosse d'un brillant que nous connoissions. Combien, me dit-il,

p345

croyez-vous que cet homme ait de revenu ? Mais, dis-je, il passe pour avoir quatre-vingt mille livres de rente. Il le croit aussi, reprit le notaire, mais au fait il en a quatorze. Ceci, direz-vous, conclut contre les moeurs, et non contre les rentiers. Oui, en un sens ; mais quand je n'induirois de-là que cette vérité, que le regorgement des métaux qui donne ces ruineuses facilités aux propriétaires, est un mal, je ne sortirois pas de l'objet

général de ce chapitre. Cependant pour me renfermer dans la question actuelle qui est, que les grandes fortunes en contrats sont un inconvénient, il suffit que j' aie démontré d' une part qu' elles ne sont autre chose qu' une grande fortune en fonds de terres, et de l' autre qu' elles menacent d' une prompte et ruineuse révolution les fortunes subsidiaires, pour avoir prouvé qu' elles sont dangereuses dans un état. Je répète que je n' envisage

p346

point ici les inconvénients de l' abondance des métaux du côté moral, qui sont tels cependant qu' ils se réduisent promptement au physique. Ceci n' a déjà que trop d' étendue, passons aux autres sortes de fortunes citées ci-dessus. Il est encore une autre espèce de bien foncier, qui proprement n' est un objet que dans la capitale et quelques autres villes principales en petit nombre : ce sont les revenus en maisons. C' est un article considérable ici, et à dire vrai, si les inconvénients moraux d' une fortune trop considérable en ce genre de bien sont les mêmes que ceux des autres espèces de fortunes, il n' en est pas de même des inconvénients physiques. Celui qui a employé son superflu ou ses fonds en argent à tirer de la terre des matériaux informes, pour les faire servir à l' ornement de sa patrie, et à la commodité de ses concitoyens, a bien mérité d' en

p347

retirer les fruits, dont une partie d' ailleurs est due au maintien de l' industrie et du travail par les frais de l' entretien.

S' il est des inconvéniens de trop grande consommation à l' extension extraordinaire donnée aux logemens aujourd' hui, c' est un examen qui appartient au chapitre du luxe, et nullement à celui-ci ; mais il est bon de considérer que je n' ai jamais prétendu discuter ici la justice des possessions de chacun. Mon principe politique, s' il m' appartient d' en avoir un, seroit de respecter tellement le droit public, que tout titre de propriété, même la plus mal acquise quant au passé, en fût un de possession assurée et paisible ; que tous engagements, même les plus onéreux et forcés, fussent sacrés dans la société, et ce n' est que par des moyens justes et doux, que je voudrois engager chaque particulier à

p348

diviser volontairement sa propre fortune pour se procurer d' autres avantages plus précieux et plus estimés. Il ne s' agit donc ici nullement du titre, mais de l' usufruit seulement. Or d' une part on ne sçauroit nier que les prix excessifs des loyers et logemens qui n' ont point de trait aux commodités du commerce, sont un signe évident que dans un état on fait trop de cas de l' habitation des villes, et trop peu de celles des campagnes ; de l' autre, que c' est une preuve du baissement de prix des fonds de terre dans l' estime publique.

Louis Xiv sur les fins de son règne ayant appris qu' un nonce avoit loué mille écus une maison à Paris, en parla plusieurs fois avec étonnement et réflexion, lui qui parloit peu. Les maisons de cette espèce sont aujourd' hui à quinze mille livres. Je demande si, depuis ce temps la proportion du

haussement des fermes des fonds
de terre a suivi ce taux-là ?
D' autre part, si un particulier
qui rassembleroit sur sa tête une
grande quantité de ces sortes de
biens, s' entendant avec cinq ou
six de ses semblables, vouloit tout-à-coup
rehausser considérablement
le prix des loyers, ne seroit-il pas
le maître de porter un coup invisible
et sûr à la société ? Les italiens
beaucoup plus habiles usuriers
que nous, quand ils s' en mêlent,
n' y manqueroient pas.
En un mot, de quelque nature
de biens fonciers que soit composée
une fortune énorme, elle est
nuisible dans l' état par le physique,
et plus encore par le moral,
dont nous parlerons dans son temps.
Passons au détail des différentes
sortes de revenus qui ne sont point
héréditaires.
Les charges font encore aujourd' hui
en France une portion
de la fortune des citoyens. Revenons

à l' étymologie de ce mot,
qui est devenu synonyme chez
nous à celui d' emplois et de dignités :
on trouvera la trace de la
façon dont ces choses sont
regardées dans les sociétés d' hommes
non encore corrompus. Ce sont
vraiment des charges, à les envisager
dans leur véritable point
de vuë. Quand les prélats se regarderont
comme les administrateurs
des biens des pauvres, et devant
répondre de l' instruction d' un peuple
immense ; quand les magistrats
craindront d' avoir part à toutes
les injustices qui se font dans
leur ressort ; quand les généraux
se considereront comme répondans
de tous ceux des maux de la
guerre qu' ils auroient pû éviter ;

les ministres, de l'oppression des peuples etc. Il n'y aura pas tant de presse à solliciter les emplois ; et tout homme doué par la providence du nécessaire absolu, regardera comme une véritable charge,

p351

la destination que le prince aura faite de lui pour ces différents objets.
On comprendra dès-lors comment dans des temps de régénération, il s'est pû faire que, sans singularité, des hommes très-sensés aient fui les dignités avec plus d'opiniâtreté que nous n'en avons à les poursuivre aujourd'hui. Il y a eu de ces sortes d'exemples de tout temps, et même sous nos yeux. On en trouve, qui plus est, parmi des hommes ambitieux, et déjà excités par l'habitude de la cour et des affaires, et l'on vit Sully refuser opiniâtrément de nouveaux emplois dont la confiance de son maître vouloit l'honorer. Ce digne ministre disoit avoir plus de besoin, qu'il n'en pouvoit faire.
Ce seroit connoître mal la nature humaine, que de croire qu'il fût possible de faire exercer les

p352

emplois nécessaires au maintien de la société, par des hommes que le motif seul du devoir engageât à se sacrifier ainsi pour elle. Mais l'ordre naturel des choses a pourvu à cet inconvénient de la faiblesse humaine ; et dans le principe, tout ce qui donne de l'autorité et des détails, donne aussi de la considération parmi ses semblables. C'est dans le champ vaste, ou pour mieux dire sans bornes, de la considération

qu' il est permis de s' étendre
sans nuire à son voisin. C' est
là le trésor qui ne coûte rien à
l' état qu' une dispensation juste et
attentive, et qui cependant bien
ménagé peut payer abondamment
tous les services, chacun en son
genre.

Les vrais législateurs, les habiles
hommes d' état ont senti
les conséquences et la force de
ce mobile ; ils en ont organisé
les ressorts, et multiplié les

p353

ressources. De-là sont venus tant
d' usages relatifs aux vuës de porter
les hommes vers l' ambition
de la renommée ; les éloges après
la mort chez les égyptiens ; les
couronnes, les statues et les triomphes
chez les grecs et les romains ;
les prérogatives et les
marques de chevalerie chez les
nations modernes, etc. Je m' étends
déjà trop en raisonnemens, et je
ne finirois point si je me répandois
encore en citations historiques ;
mais il seroit aisé de démontrer
par les exemples, que les princes
les plus sages et dont le gouvernement
a fait le plus d' honneur à l' humanité,
ont été les plus soigneux
à fonder et remettre en vigueur
ces sortes d' institutions, et les plus
retenus à en accorder les avantages
à la faveur et à l' importunité.
Mais il arrive aussi que dans ces
sortes de gouvernemens, à mesure
que ces distinctions sont plus

p354

estimées à cause de la difficulté
qu' on a eue à les obtenir, chose
aisée à comprendre, les charges
inférieures rehaussent aussi à proportion
dans l' estime publique, et

que tous les moyens qui conduisent
aux honneurs, sont appréciés
en conséquence. L' aspirant est soutenu
d' une part par les avantages
d' une position actuelle déjà enviée,
et excité de l' autre par l' aiguillon
d' une espérance haute et vive, qui
est la chose du monde qui se lasse
le plus difficilement en nous.
Au-lieu de cela, quand l' or devient
commun dans une nation,
et qu' en conséquence la corruption
s' en empare, d' ordinaire toutes
les distinctions d' honneur s' y
avilissent, d' une part par leur multiplicité,
et de l' autre par leur pauvreté.
Il arrive de-là qu' il faut
nécessairement, ou les voir mépriser,
ou les appointer en proportion
de l' estime qu' il est nécessaire
qu' on y attache. Dans le premier

p355

de ces deux cas elles sont
nulles, et il est inutile de traiter
ici du rien. On rempliroit six pages
de cet écrit des différents
noms de charges en France qui
sont de cette classe. Dans le second
quel poids énorme pour l' état !
Quelle proportion entre ce
que ces charges coûtent à la société,
et ce qu' elles leur valent !
Xénophon s' engageant avec
six mille grecs au service d' un
prince de Thrace, stipule dans
son traité que chaque soldat recevra
une darique par mois, chaque
capitaine deux, et lui comme général quatre.
Les exemples de cette modicité
d' appointemens pour
les charges les plus importantes
fourmillent dans les temps de force
et de vertu des peuples anciens,
dont les annales nous sont demeurées.
Il en est même des traces
encore dans certains pays, et
l' Avoyer De Berne, premier magistrat
très-respecté d' une très-respectable

république, ne coûte
guères plus de quatre mille livres
à l' état. Mais indépendamment de
la surcharge qu' établit nécessairement
sur les peuples le haussement
des appointemens et honoraires,
il occasionne encore des abus d' une
toute autre importance.

1 cette méthode anéantit tout
ce que les charges ont d' honorifique
et d' essentiel, pour n' attacher
l' estime uniquement qu' à la finance.
Qu' on jette les yeux sur les
exemples de cela, sans me donner
la peine de les transcrire : pour moi
je me souviens d' avoir été étonné,
tant j' étois jeune, de voir parmi
des gens du premier ordre préférer
hautement dans une conversation
le gouvernement du château
trompette qui n' est qu' un fort,
à celui de La Marche qui est une
province, parce que l' un rendoit
cinq mille livres de rente de plus
que l' autre.

2 de cet esprit mercenaire,

qui se répand dans toutes les
classes de la société, résulte nécessairement
l' extinction de tout
principe noble, et conséquemment
de toute action généreuse. On en
vient à mépriser toutes les prérogatives
non susceptibles de transmutation
en or, à négliger toutes
fonctions qui ne peuvent avoir
trait à cela, soit pour soi, soit pour
les siens et ayans cause. Or comme
les opérations réductives en or
ne sont autre chose au fond que
rapacité, péculat et usure, sous
quelque forme qu' elles se déguisent,
cette sorte de gangrene gagne
bientôt tout le corps de l' état,
d' une façon d' autant plus incurable,
qu' elle vient des parties
nobles.

Il s'ensuit de ce que dessus, et
d'une infinité d'inductions à ce relatives
que j'ai supprimées volontairement,
que la disproportion
dans les fortunes, qui peut provenir
par les charges, est encore plus

p358

nuisible que toute autre. Cet article
eût dû naturellement comprendre
les bienfaits du roi ; mais il
en est et en grand nombre qui
n'ont trait à aucune charge, et
en général ce mot de bienfaits,
si usité et si mal entendu, mérite
bien un article à part.
On accuse un grand prince d'avoir
dit à un pauvre officier estropié qui
lui demandoit du pain sous le titre
de justice, *tout est grace dans mon
royaume* . Ses ennemis lui en ont
bien prêté d'autres, et le fait ne
mérite aucune croyance, attendu
que ce prince ne fut jamais personnellement
dur et moins encore
insensé. Mais il pourroit se faire
dans un état où l'abondance de
l'or ameneroit la corruption, que
cet axiome devînt très-véritable.
Chaque service mérite son salaire,
c'est la justice ; mais le genre de
service décide du genre de salaire.
L'amitié se paie par l'amitié,

p359

la confiance par la confiance, l'honneur
par l'honneur, l'argent par
l'argent. En conséquence si nous
demandons tous de l'argent, il
faut sçavoir si nous en avons acquis
au prince. à moins de cela
tout ce qu'il nous en donne par
de-là notre nécessaire absolu, s'il
nous manque, est purement grace.
Il pourroit arriver qu'on ne
disputât pas sur le terme, et qu'à
quelque titre que ce fût, la question

fût seulement d'obtenir *rem*,
quocunque modo rem . Mais en ce
cas je regarderois cette extinction
de toute délicatesse pour une grande marque de
corruption. Eh quoi !

L' élite et les principaux d' une
nation entière auroient le front
de substituer à leurs fonctions naturelles
de citoyen, celle de quêteur
et demandeur constant et perpétuel,
d' assiéger l' antichambre
du prince et le cabinet de ses ministres,
avec le sentiment intérieur

p360

et découvert de n' avoir pas mérité
ce qu' ils demandent ! C' est cependant
le point où l' on en viendrait,
et dont peut-être on trouveroit
des exemples sans remonter aux
cours d' Artaxerxès et de Darius.
Celui qui obtient une pension de
six mille livres, pense-t' il qu' il enlève
la taille de six villages, comme je l' ai
dit, et si le prince ignore
avec quelles convulsions de détail
il faut arracher la perception
de cette taille, est-il permis à lui
particulier de l' oublier ?
Mais, dit-on, si je ne l' obtiens,
un autre l' obtiendra, et le
peuple n' en sera pas moins foulé.
Beau raisonnement ! Cet homme
va se perdre dans cette forêt, il y
sera certainement assassiné et volé ;
autant vaut que je l' assassine et
vole. Mais les bienfaits du prince
sont faits pour sa noblesse ; ses
fermiers s' enrichissent à l' excès ; il
pensionne les arts et quelquefois

p361

les plus frivoles, il n' en exclura
donc que sa noblesse qui a un
droit naturel sur ses dons... eh !
Où avez-vous pris cela ? Ces nobles
sont les fils de ceux qui ont

bien servi ses prédécesseurs, ils furent
ou récompensés par les honneurs, ou moins
heureux, (car
j' en connois) ils manquèrent la
fortune, mais non la gloire ni
l' honneur. Le prince doit à leurs
descendants souvenir du mérite des
peres, occasion de faire comme
eux, solde raisonnable selon les
emplois, protection dans leurs
affaires et pour l' établissement de
leurs familles, et sur-tout distinction
et faveur selon leur mérite.
Mais entre-t' il dans tout cela cet
or que vos desirs avarés, et votre
prodigue vanité voudroient engloutir
en quantité pareille à celle
que la terre en vomit ? Les fermiers
s' enrichissent ; eh ! Faites-vous leurs
fonds, leur travail ? Bravez-vous

p362

la haine publique, les
bons mots du théâtre, les quolibets
des chantres du pont-neuf ?
à ce prix, il vous est permis de
vous enrichir. Renoncez au nom
de vos ayeux, à leurs titres,
à leurs prérogatives, courez vous
perdre dans la foule des intrigants
du bas détail et des
donneurs d' avis, et devenez
riches, *bene sit* ; mais si d' une
part vous voulez l' argent, et de
l' autre les honneurs, les distinctions,
vous êtes volontairement le
vampire universel de la société,
vous perdrez l' honneur, et l' argent
vous perdra. Bientôt vos neveux
avilis et méconnoissables ambitionneront
les emplois les plus
vils ; envahiront sous des titres
vains, les récompenses des valets
de chambre, et en doubleront et
tripleront le monopole sous le nom
de droits ; solliciteront des intérêts
dans les fermes ; et d' autre part

p363

guettant la première héritière du plus obscur malheureux qui aura amassé des sommes immenses, ils saliront leurs titres dans ce tas de fange, de sang et d'iniquité, jusqu'à ce qu'un nom jadis cher à la nation, mais alors flétri de mille manières, disparaisse d'une société dont il est devenu le scandale et l'opprobre.

Tel est l'avenir que se préparent les grandes familles dans un état où l'or a pris le dessus, et le sort que leur procure la libéralité du prince. La soif de l'or est celle de l'hydropique, on l'a dit, il y a long-temps.

Un malheureux axiome, par lequel les peuples ont toujours été plus à plaindre sous le règne des princes doux et bienfaisants que sous celui des rois d'un caractère opposé, c'est que le prince doit attirer à lui toutes les finances d'un état pour les rendre ensuite ; que par ce moyen il vivifie le commerce

p364

et la société, et s'attache ses sujets par les liens de l'espoir et ceux de la reconnaissance. Je ne crois pas qu'il y ait un principe plus détestable et plus faux que celui-là, si l'on ne le modifie ; nous en parlerons dans le chapitre de la vivification.

Les services de toute espèce relatifs au bien de la société, et conséquemment à l'avantage du prince dans un pays où il est l'ame de cette société, voilà ce qu'il faut que le prince retire avec soin du moindre de ses sujets, chacun selon son état et ses forces ; la police, sûreté et protection jusqu'aux lieux les plus reculés de son empire, voilà ce qu'il faut qu'il leur rende. L'or n'est représentatif d'aucune de ces choses. Henri IV n'avait pas un sol quand il fut adoré de son peuple.

Quand notre maître d' aujourd' hui
fut à l' extrémité à Mets,
(moment à jamais mémorable et
flatteur pour un prince par l' attendrissement,

p365

et la consternation
singulière qui se répandit dans tout
le royaume) de qui vit-on couler
les larmes ? Quels furent ceux
qui assiégeoient les autels ? Tous
gens qui par leur état n' eurent
jamais de part à ses bienfaits personnels,
et qui ne pouvoient en
espérer au futur.

Les princes apprendront-ils un
jour enfin dans l' histoire, qui le
leur dit à chaque page, que leurs
bienfaits pécuniaires n' ont jamais
fait que des ingrats ? Qu' on ne s' y
trompe pas, les véritables sangsues
du peuple sont ceux qui persuadent
au maître que l' administrateur
des deniers publics peut et
doit donner à toutes mains.

Mais ce n' est pas la peine d' allonger
ce volumineux chapitre
pour me faire des ennemis de tous
les frelons de cour. Je leur répète
qu' ils n' aiment ni n' honorent
leur prince comme je fais, et si

p366

sont-ils mieux payés que moi pour
cela ; mais puisque je veux peupler
le monde, on ne me doit pas
soupçonner du dessein formé de
sonner le tocsin contre les intrigants,
les cupides, les prodigues,
les hommes durs et intéressés, ni
même les fripons : ce seroit prendre
la route toute opposée. Mon
objet au contraire est, que *tout*
le monde vive, axiome généralement
reçu, mais que chacun vive
de son travail et soit chargé de
contribuer aux moyens d' en faire

vivre d' autres.

Après avoir ainsi déduit les divers
inconvéniens des grosses fortunes
dans les points qui peuvent
les constituer telles, revenons aux
principes que j' ai prétendu établir.
Plus l' état sera peuplé, mieux
on vivra et à meilleur marché.
1 parce que les productions
de la terre seront plus communes.
2 parce que les travaux de l' industrie

p367

seront moins chers. Faites
broder une paire de manchettes
en Gascogne, elle vous coûtera
quatre fois autant qu' à Paris : l' on
y vit cependant à bien meilleur
marché, mais l' immense population
de la capitale excite l' industrie,
la nécessite et la met au rabais.
L' engourdissement dans les ressorts
politiques, et l' inégalité des
fortunes sont contraires à la population.
Voilà ce que j' ai prétendu
avancer, et que je crois avoir
prouvé. L' abondance de l' or est
très-propre à établir ces deux sortes
de viciations dans un état : c' est
encore ce qui parle de soi-même.
D' où il s' ensuit que l' abondance
des métaux n' est pas un si grand
bien dans un état qu' on se l' imagine.
L' inégalité des fortunes, et la
disproportion entre les nécessités
d' un gouvernement et ses ressorts,

p368

ainsi que tous les autres vices d' un
état, sont une suite de la prospérité
et de la puissance. L' un et
l' autre cependant n' en dérivent indispensablement,
qu' autant que
cette sorte de richesse fictive qui
provient de l' abondance des métaux,
s' y établit et s' y multiplie.
L' or perdant par son abondance

sa qualité première de représentatif
uniquement, pour se substituer par
un désordre monstrueux
à toute autre sorte de biens, et
ne pouvant remplir les fonctions
d' aucuns d' eux en particulier, ne
peut à plus forte raison suffire à les
remplacer tous.

Le respect, la considération,
l' autorité, la prééminence etc. Sont
des biens de tout temps très-précieux
à l' opinion humaine ; mais
ces biens se distribuent graduellement
sur la surface d' un état,
en animent les ressorts, gagnent
à se répandre, et perdent à s' amonceler.

p369

L' or au contraire une fois
mis à la place de toutes ces choses,
n' en donne qu' une fausse apparence,
ne s' attire que des hommages forcés, ne met ordre à
rien, insinue même le désordre par-tout.
Semblable d' ailleurs à l' argent-vif,
dont les parcelles séparées n' ont
aucun repos qu' elles ne soient rejointes
au bloc, il racornit en
substance la masse entière d' un
état, et en obstrue tous les ressorts.
D' autre part, il opere seul
la disproportion ruineuse des fortunes,
et donne la facilité de les
grossir aux dépens du public. Charles-Magne
au milieu de ses conquêtes immenses
fit bien des grands
seigneurs d' autorité, de jurisdiction
etc. Mais il n' en enrichit aucun, et
en conséquence ne dépeupla point
son empire. Un colosse d' argent
établi en Saxe l' eût plus sûrement
dévastée, que ne firent les exécutions
sanglantes et redoublées qu' il

p370

fit chez ces peuples rebelles, et
toujours assez forts pour troubler
le repos du conquérant.

Cette idée sera développée par le détail dans toute la seconde partie de cet ouvrage. Terminons celle-ci par quelques considérations sur les métaux et le travail.

PARTIE 1 CHAPITRE 8

travail et argent.

les partisans du luxe, et les amateurs du superflu, même en convenant avec moi que la trop grande inégalité des fortunes est un mal, me diront que la richesse d' un état et l' abondance des métaux donnant plus de fantaisies aux riches, en proportion du plus de facilités de les satisfaire, fait subsister

p371

aux dépens de l' opulence une infinité d' ouvriers et d' artisans ; que cet arrangement subdivise les grosses fortunes dans le fait, en les laissant subsister dans le droit, et qu' il oblige le riche à entretenir un grand nombre de pauvres avec d' autant plus d' avantage pour l' état, qu' au-lieu que selon ma méthode ces derniers étoient aux gages, et dans une dépendance directe du premier, ici l' assujettissement disparoît, et prend la forme d' un commerce relatif, et d' une communication de nécessités et de services.

Avant de répondre à cette objection sur laquelle, ainsi que dans presque toutes les disputes, il ne s' agit que de s' entendre, il est nécessaire de traiter certains points propres à fixer nos idées sur les différens degrés d' estime qu' il est de droit et de justice d' attacher à tous les travaux humains.

p372

On ne sauroit nier qu' après le premier travail, et l' unique qui serve à la production de la matière première, ceux qui tendent à la mettre en oeuvre et ensuite à la perfectionner, ne soient très-précieux dans un état pour les nécessités et commodités du citoyen, et que la prospérité relative ne soit toujours en proportion de ce que les arts tant mécaniques que libéraux fleurissent dans une société. Mais à cet égard il est plus important qu' on ne sauroit dire, de ne point confondre. Si tout vient de la terre, l' homme qui s' applique avec le plus de succès à en tirer les productions, est le premier homme de la société. Cela est effrayant à dire ; mais le roi, le général d' armée, le ministre ne sauroient subsister sans l' agriculteur, et l' agriculteur subsisteroit sans eux. En ce cas, me dira-t-on, vous

p373

bouleversez tout, et l' homme qui détache la pierre dans les carrières aura le pas sur les *Praxiteles* , et les *Michel Ange* . Qui en doute ? Répondrais-je, sans crainte d' être accusé de barbarie. Ne nous falloit-il pas des pierres avant des statuës ? Mais je range sous la même classe ces deux espèces d' hommes ; et de même qu' à la base de la statuë que j' érigerois, si j' étois le maître, au philosophe de nos jours qui consacre son loisir et ses études à la perfection de l' agriculture, je mettrois aux quatre coins la figure du laboureur, du jardinier, du pâtre et du vigneron le plus célèbre de son temps, ainsi *Puget* auroit à ses pieds le tailleur de pierre, et les différents ouvriers qui donnent aux métaux la forme d' outils du sculpteur. Eh ! De quoi accompagneriez-vous un poëte célèbre ? D' êtres fantastiques sans doute. Mais si cet homme avoit

employé ses talents à chanter les

p374

dieux et encourager les héros,
à perfectionner la langue de sa
nation, à la rendre célèbre chez
les étrangers, leur donner le goût
de l' apprendre, et conséquemment
la facilité de se plaire au milieu
d' elle, et de venir l' enrichir de
son travail ou de son superflu, un
poète, dis-je, de cette espèce trouveroit
au moins autant de considération
chez un peuple fraternisé
selon mes principes, que chez
les partisans du luxe et des plaisirs.
Les premiers hommes étoient
tous agriculteurs, pasteurs, etc.
Ils n' ont guères divinisé que ceux
qui leur avoient enseigné l' usage
des dons de la nature, Cérès, Bacchus,
Triptolème etc. Voyez le
cas que ces hommes faisoient des
talens : *le divin Demodocus*, dit
Homère.
Il est naturel, il est utile même
que chacun estime ici-bas sa
profession, plus même qu' elle ne
vaut. Au fond les touches d' un

p375

clavecin contribuent toutes également
à l' harmonie, quoique l' une
n' ait que de foibles sons, tandis
que d' autres en ont de forts. Le
gouvernement est le maître qui
touche l' instrument. Si la main est
habile, tout concourt au jeu plein
et merveilleux ; si au contraire
elle est dure et vacillante, rien
ne va, le clavier souffre, et l' instrument
est bientôt discord.
Cependant de même qu' indépendamment
de toutes dispositions
naturelles, il est des principes
d' harmonie sans lesquels on n' est
jamais sûr de ne rien faire contre

les règles de l' art, il est aussi des principes de gouvernement simples, mais décisifs, auxquels il faut réduire toute la marche politique, sans quoi l' on ne va qu' au hasard, et dans le risque continuel de s' égarer. La base de ces principes est de fixer d' abord le degré d' estime qu' on doit à chaque profession, et même à chacun

p376

des soins et des arts qui les partagent, et la conséquence en doit être un système, et un plan suivi de conduite, qui attribue l' honneur et la considération à celles de ces professions qui doivent être menées par ces nobles ressorts, l' encouragement et la protection à celles qui ont des vuës et des fonctions moins nobles, et qui évite sur-tout et par-tout d' ôter à l' argent sa qualité de moyen, pour lui attribuer follement celle de récompense.

Qu' on se rappelle ici la division que j' ai faite entre la sociabilité, et la cupidité. Toutes les distinctions pécuniaires portent vers cette dernière, tous les aiguillons d' honneur et de considération nous en écartent, pour nous tourner vers la sociabilité.

Pour fixer le degré d' estime dû à chaque profession, il est nécessaire d' analyser l' objet de ses fonctions,

p377

et leur rapport avec cette dernière vertu.

à bon droit les ministres de la religion ont-ils le premier rang dans une société bien ordonnée.

La religion est sans contredit le premier et le plus utile frein de l' humanité : c' est le premier ressort

de la civilisation ; elle nous
prêche, et nous rappelle sans cesse
la confraternité, adoucit notre
coeur, élève notre esprit, flatte et
dirige notre imagination en étendant
le champ des récompenses et
des avantages dans un territoire
sans bornes, et nous intéresse à la
fortune d' autrui en ce genre,
tandis que nous l' envions presque
par-tout ailleurs.

Après les ministres de la religion
viennent de droit les défenseurs de la patrie. Dans
les sociétés retrécies aux lieux même,
où la valeur militaire étoit
un mérite de nécessité par le besoin

p378

de défendre ses propres
foyers, cette vertu néanmoins fut
toujours des plus estimées ; parce
qu' après la liberté, la sûreté
est le premier des biens, et que
l' institution du guerrier est de
procurer l' un et l' autre à sa patrie. à
plus forte raison, si-tôt que dans
une société formée et étendue
l' élite des hommes se dévoue
volontairement et par honneur aux
périls, et renonce à toute autre
fonction dans l' état qu' à la gloire
de le défendre, cette profession
doit-elle être singulièrement
estimée, et flattée par des avantages
de considération et de prééminence
qui excitent sa générosité,
élevent son amour-propre, et la
détournent de se baisser vers les
objets de la cupidité, que la
force de sa constitution naturelle la
mettroit à portée de ravir. Quelques
nations jalouses de leur liberté,
et regardant le militaire comme le
satellite de l' oppression, ont

p379

porté toutes leurs vuës à le mépriser,

à le tenir bas, et à déprimer ce genre de vertu. Il leur est arrivé de-là (et il doit leur arriver toujours) que la guerre leur est toujours fatale, et altere leur constitution. De deux choses l' une, ou elles sont mal servies par des mercenaires soudoyés et de tout temps traités comme tels, ou ceux-ci prennent le dessus, et se vengent par une domination dure et une révolution douloureuse, de l' abjection si contraire à leur nature dans laquelle ils ont été tenus. Eh ! Quelle est après tout cette liberté, l' idole de tous les peuples turbulents depuis que le monde est monde ? Si c' est la tranquillité publique, la modération particulière, et l' empire des loix, j' ai beau parcourir l' histoire et les annales de l' univers, je ne la trouve en temps ni lieu que chez les suisses : mais je m' écarte ; revenons.

p380

Sans la religion, les assemblées d' hommes n' eussent jamais pris forme de société ; sans la valeur de ses défenseurs, la société eût été aussi-tôt dispersée qu' établie ; sans les loix, les passions et le ferment intérieur l' auroient détruite aussi promptement que les efforts extérieurs. Ceux qui sont préposés au maintien et à l' exécution des loix, ont donc après les deux ordres ci-dessus une prééminence fondée en droit et en raison indispensable. Viennent ensuite en foule, mais par degrés, tous ceux qui composent et maintiennent la société, qui la vivifient, qui l' honorent par leurs talens, ou dont l' industrie multiplie à l' infini les biens de nécessité, les commodités, les agrémens de la vie, et sur-tout les moyens féconds de subsistance, en ce que cela seul multiplie les sujets de l' état son unique richesse réelle.

On s' étonne quelquefois de l' inébranlable

p381

constitution et solidité de la monarchie française, qui est telle en effet qu' ayant perpétué sa durée fort au-delà de l' âge naturel des états, à en juger du moins par le sort de tous les autres, elle a résisté aux chocs les plus violents, aux maladies les plus aiguës, et cela au point qu' elle semble renaître des efforts même qu' on fait pour l' altérer. N' en cherchons point d' autre cause que l' heureux rapport du naturel et du tempérament de ses habitans avec les principes fondamentaux de l' état, qui, par un effet de la solide politique de nos peres, se trouvoient dirigés dans l' ordre que j' établis ici.

En effet, les trois corps qui composoient les véritables assemblées de la nation, ne sont autre chose que le clergé, le militaire et la magistrature, trois corps différens ayant chacun à part la voix délibérative, et qui réunis n' en

p382

formoient qu' un ayant voix consultative auprès du prince qui ne cessa jamais d' être l' ame de l' état, si ce n' est dans les temps d' anarchie. Qu' y a-t' il en effet de plus sensé et de plus conforme aux notions naturelles sur l' ordre politique que cette forme mélangée qui renferme tous les degrés de force et de sagesse dont les conseils des hommes peuvent être susceptibles ? Vainement les ennemis du clergé voudroient-ils prouver par des déclamations et des exemples, qu' il est hors de règle et dangereux que les ministres de la religion

aient aucune part aux affaires du gouvernement. Ceux qui prétendent les réduire au spirituel absolu, sentent aussi-bien que tous autres et mieux, que c' est précisément les reléguer dans les espaces imaginaires. Indépendamment de leurs droits à l' administration temporelle, comme possédant fiefs,

p383

jurisdiction et autres biens, guides naturels des moeurs, tout est de leur ressort en fait de consultation, et c' étoit toute la jurisdiction attribuée à nos états en présence du souverain.

Le militaire ne paroît de sa nature propre au conseil, que pour les affaires de son métier : l' expérience a cependant démontré que les meilleures têtes de cabinet sortent souvent de cette profession, soit que l' habitude des grands inconvéniens qui forcent l' esprit à imaginer les grandes ressources lui donnent de l' étenduë, soit que les motifs brillants, les fatigues outrées soient propres à donner à l' ame le plein jeu de ses organes, soit aussi que la gravité militaire, la plus naturelle et la plus imposante de toutes, asservisse son propre représentant, et l' enchaîne des liens de la vraie prudence qui n' est autre chose que la force tempérée.

p384

Mais indépendamment de cet avantage de fait, quand le militaire ne seroit dans les conseils, que ce qu' est l' assaisonnement dans les ragouts, il n' y seroit pas moins nécessaire.

Depuis qu' on perd de vuë les vrais principes, on diroit que le tiers état en étoit la partie

abjecte ; et je ne doute pas qu' en lisant ceci messieurs les magistrats n' aient regardé comme un blasphême le rang que je leur assignois parmi cet ordre respectable. Toute société où la prééminence mene à sa suite l' envie, et où la déférence marche à côté du mépris, court rapidement vers sa ruine totale. Mais c' est moins ici qu' en aucun autre pays ; et nos préjugés sur l' ancienne forme de notre gouvernement sont à mille lieuës de la vérité. La nation, vous dit-on, ne fut d' abord composée que des conquérans, tout le reste étoit serf ; le

p385

respect, et leur superstitieuse ignorance admirent le clergé à leurs assemblées, et lui donnerent le premier pas : le clergé jaloux de la noblesse donna les exemples des affranchissemens, et en fit peu après un point de religion ; les villes se formerent, obtinrent des priviléges, et parvinrent enfin, à force d' empiéter sur les seigneurs, à faire admettre leurs députés dans les assemblées générales de la nation, mais toujours comme soumis et marqués encore du sceau primordial de la servitude. Sans nier les faits sur lesquels assez d' autres ont disputé et disputeront sans moi, je les mets tous d' accord dans ce traité : c' est l' ouvrage d' un homme qui se range avec un mouvement de respect intérieur devant le porteur d' eau dans la rue, parce que ce pauvre homme est chargé ; qui ne sçut jamais se déplacer devant un fat par un

p386

sentiment de supériorité, ni s' enorgueillir à côté d' un mendiant,

dont l' odeur infecte et les
haillons lui reprochent une
fraternité méconnue : cet homme parle
pour l' humanité et la vérité, il
lui siérait également mal
d' appuyer et de combattre les suppositions
et les annales de la vanité.
Je dis donc que les détails de la
police intérieure du camp des
anciens francs nous importent aussi
peu, relativement à mon sujet
actuel, que ceux de l' armée de
Totila ; et je ne regarde la
monarchie comme établie, et prenant
forme d' état, que du moment où
les assemblées de la nation
reçurent leur plénitude par
l' adjonction des représentans des villes et
des communes.
Mais en quoi l' on se tromperoit
lourdement, ce seroit d' imaginer
que jamais ces députés aient
paru dans nos assemblées comme

p387

des sujets qui viennent implorer la
clémence, et réclamer leurs droits
à l' humanité de leurs maîtres. Ils y
furent reçus comme inférieurs en
dignités et en prérogatives, comme
égaux en substance ; et le tiers-état,
qui dans sa dénomination
ne signifie que troisième état, ne
voyoit d' autre distance entre la
noblesse et lui, que celle qu' on
admettoit déjà entre le clergé et
la noblesse, *premiers entre pairs* .
La même liberté se trouvoit dans
les délibérations, le même
concours dans les suffrages, avec une
prééminence marquée à la vérité
de dignité et de considération pour
les deux premiers ordres, mais peu
ou point de différence de pouvoir
et d' autorité.
D' après cette allégation qui gît
en faits, il est aisé de concevoir
que ce ne put être cette foule
d' hommes affaissés sous le poids de
la nécessité, et ce qu' on appelle

la lie du peuple, que nos fiers
ayeux consentirent à admettre au
partage de la plus noble et de la
plus essentielle de leurs fonctions,
et que nos rois reçurent dans
leurs conseils. Quelle que pût
être la forme de la magistrature
des villes, la nécessité des préposés
au maintien des loix et ordonnances
tant de justice que de
police, est la première qui se fait
sentir à toute société. Il falloit des
magistrats aux villes en naissant,
c' est-à-dire, en sortant de la
tyrannie, et ce furent ces magistrats
qui en devinrent les représentans
naturels dans les assemblées de
la nation.

à mesure que l' autorité du prince
et l' ordre actuel se sont établis,
l' épée a perdu du tranchant qui
pouvoit couper le fourreau, et la
magistrature a étendu son pouvoir,
et plus encore l' exercice de ses
droits naturels. Mais seroit-il juste

d' une part, de la regarder
comme étant d' un ordre assujetti dans
les temps où ne formant nulle prétention
pour siéger au-dessus du tiers-état,
elle avoit néanmoins dans son corps des
sujets sortis des meilleures maisons de la noblesse,
et de l' autre, de vouloir l' en tirer
aujourd' hui, que la vénalité des
charges en a chassé presque toutes les
anciennes souches.

Disons mieux, il n' y a qu' un
maître dans l' état. Il y a ensuite
trois ordres consultants, le clergé,
le militaire, et la magistrature ;
tout le reste obéit et travaille.
Ce dernier ordre étoit nécessaire
pour former la plénitude du conseil :
conservateur fidèle des loix,
des formes, des anciens usages, il
borne l' ambition du clergé sujette
à vouloir établir le plus

dangereux des prestiges, il émousse le tranchant du militaire, dont le vice tourne vers l'oppression ; il

p390

oppose le dédale des formalités, et l'utile tableau des conséquences aux entreprises des uns, à la violence des autres, et reçoit d'eux l'élévation dans les vues, et la célérité dans les décisions, qui lui manquent.

Quoique cet ancien ordre de conseils soit maintenant suspendu, que le militaire, ou si l'on veut la noblesse qui n'étoit autre chose dans son institution, n'ait plus aucune sorte de juridiction ni de prérogative réelle dans l'état, cependant le goût de la nation détermine l'opinion générale maîtresse absolue des mœurs et usages vers cette gradation d'estime si conforme aux règles naturelles d'une bonne constitution. Le militaire a dans l'opinion publique et particulière le pas sur les autres états auxquels est demeurée, avec une juridiction réelle, la portion de considération qui en

p391

est inséparable. Ainsi le naturel et l'inclination des peuples étaye le bâtiment, et le préserve des accidens dont le menace la vétusté des fondemens ; et c'est-là la vraie fontaine de Jouvence qui régénère le corps politique, et le maintiendra dans sa vigueur, jusqu'à ce que notre tempérament ait été détruit par l'amour de l'or, seul poison qui morde sur tout.

Après ces ordres primitifs d'un état, distincts et séparés par le genre de leurs fonctions, et qui sont de l'essence absolue et de la

constitution du bâtiment politique,
il faut ensuite le décorer,
le rendre logeable, commode,
agréable et brillant. Les sciences,
les beaux arts, les arts libéraux
et mécaniques n' ont ou ne doivent
avoir d' autre objet que celui-là,
et méritent estime et considération
en proportion de ce qu' il faut de
talens privilégiés pour y réussir,

p392

de ce que ceux qui les cultivent
ont mis de travail pour les faire
valoir, mais sur-tout de ce que leur
travail est plus ou moins dirigé
vers la sociabilité, c' est-à-dire,
vers l' utilité publique.
J' ai déjà traité de l' agriculture ;
on lui feroit tort de la
confondre avec les autres arts de
quelqu' ordre qu' ils puissent être.
Celui-ci, selon notre foi, est
d' institution divine ; il est visiblement
à notre existence ce qu' y est la
respiration. Il honore, il intéresse,
il amuse le général d' armée, le
magistrat et le ministre comme
le dernier citoyen. Il vivifie, il
anime en nous le respect pour le
culte adressé à l' être dont la main
bienfaisante multiplie les fruits de
ses travaux, l' amour et l' admiration
pour le guerrier qui se
dévoue à sa défense, l' attachement
et la reconnoissance pour les
interprètes des loix qui lui assurent

p393

une possession tranquille :
l' agriculture en un mot est l' art
universel, l' art de l' innocence et de
la vertu, l' art de tous les hommes
et de tous les rangs.
Je parlerai ailleurs du commerce,
et ferai voir que ce n' est point
un état à part, qu' il est uniquement

le frere de l' agriculture.
C' est l' honorer beaucoup, mais
tout est frere dans mes principes ;
revenons en bref sur les autres
arts, que j' ai établis tout-à-l' heure
les décorateurs d' un état.
Les sciences sont la parure
de l' ame et l' exercice de l' esprit ;
par elles l' homme gravit péniblement
vers le faite de gloire
et de lumières, dont il fut autrefois
précipité dans la personne de
son premier pere. Il est deux
routes qui paroissent y tendre
également. L' une est celle de l' orgueil
qui nous a perdus, et qui égare
tous les jours ceux qui la suivent ;

p394

l' autre est celle du travail
et de la soumission qui nous est
permise et recommandée. Les vrais
sçavants suivent cette route ; ce
sont de tous les hommes privés,
ceux qui exigent le moins et qui
méritent le plus.
Les arts libéraux sont aux beaux
arts ce que le corps est à l' ame,
divers en fonctions, unis de
destination, estimables en proportion
de ce qu' ils servent à élever l' ame
et le coeur des citoyens, méprisables
s' ils aident à les corrompre.
Les arts mécaniques enfin, à
les prendre en corps comme nous
les considérons ici, sont tellement
liés à tout le reste, que sans eux
il seroit impossible que la société
subsistât, et qu' il est vrai de dire
qu' elle ne fleurit au physique
qu' autant qu' ils se perfectionnent. C' est
la chaux et le sable du bâtiment
politique qui lie tout, sert à tout,

p395

et ne domine sur rien. Il suit de-là
que ces arts doivent être

protégés, et que les talens de ceux qui s' y distinguent méritent d' être honorés.

Mais il faut en ceci sur-tout prendre garde de se laisser égarer par le penchant naturel de l' homme pour le merveilleux ; le point dégénère des arts en tout genre, c' est la recherche ; estimons les arts mécaniques en proportion de leur utile solidité, laissons voler de leurs propres aîles les arts mercenaires du frivole et de la vanité, ils n' ont besoin du secours de personne, la folie humaine les mettra toujours assez en vogue, et leur solde leur tient lieu d' honneurs et de récompenses.

Après ce tarif raccourci des différents emplois qui partagent la société, il est temps de répondre à l' objection qui commence ce chapitre, et d' examiner si les démembremens

p396

des grosses fortunes occasionnées par les fantaisies des riches et l' abondance des métaux, vont au profit de la société, comme le feroit la subdivision des fortunes que ces mêmes métaux ont seuls amoncelées.

Ce n' est pas ici le lieu d' examiner si les nations où la richesse privée est le plus en vogue, sont celles où l' on conserve le plus de respect pour la religion, de considération pour le militaire, d' attachement pour la magistrature et les loix ; où les sçavants sont plus recherchés que les hommes à talens frivoles ; où les travaux des arts portent l' empreinte du noble et du grand. Toutes ces choses seront traitées ailleurs. Voyons seulement dans les arts mécaniques qui sont en général ceux qui font vivre le peuple, si ce sont les plus utiles et les plus solides qui reçoivent le tribut destiné à mi-partir

la fortune du colosse d' or en question.

Il est impossible, on le sent par le raisonnement, on le voit par l' expérience, que ce soit dans les premiers ordres de l' état que s' accumulent et se conservent les grosses fortunes dont nous venons de parler ; en conséquence le faste polonois, qui consiste à faire vivre un grand nombre d' officiers et de domestiques, etc. Est prohibé au propriétaire. D' ailleurs vous venez de condamner ce genre de dépense, comme chargeant le pauvre des liens d' une dépendance trop directe envers le riche. Quant à moi, je ne sçache pas avoir encore recommandé cela ; j' ai dit seulement qu' il seroit à souhaiter que les grands seigneurs consommassent à l' entretien de la pauvre noblesse ce qu' ils dépensent à fournir un odieux superflu à des valets, et en d' autres déprédations de désordre et de luxe, et j' ai sur-tout

montré l' avantage de la subdivision des fortunes. Mais en effet le genre de faste ci-dessus est interdit aux riches de métaux. Quel usage peuvent-ils donc faire des revenus qui leur sont attribués ? J' en excepte ceux qui en servent le commerce et l' état au besoin, et c' est de leurs enfans dont je parle ; ils ne sçauroient dîner deux fois, comme disent les bonnes gens ; les nécessités de l' opulence, les superfluités même de la décence ont des bornes très-rétrécies en proportion de la fortune. à qui donc en attribuer l' excédent ? Aux fantaisies ? Vous l' avez dit ; fantaisie, pagode hideuse de sa nature et contrefaite, mais qui sera monstrueuse et détestable tant qu' il y

aura d' autres hommes pressés de
la nécessité, que dis-je, accablés
sous le poids de la plus affreuse
misère.

Mais enfin feront-elles vivre
les ouvriers du genre le plus utile

p399

et le plus pénible ? Une voiture
coûtera seize mille francs de
vernis, une boîte mille écus de
façon, et l' on en changera souvent ;
je demande si c' est-là protéger les
arts mécaniques dans la progression
que nous avons établie ci-dessus.

J' entens d' ici la foule
d' objections qui me seront faites sur la
nécessité d' encourager les arts du
superflu, pour accoûtumer les
étrangers à venir soudoyer notre luxe,
entretenir nos ouvriers, etc. Ce
n' est pas encore ici le lieu d' entamer
et d' approfondir ces questions.

J' espère qu' on verra dans la
suite de cet ouvrage, que je
n' aurai rien omis de mauvaise foi ;
toutes mes erreurs appartiendront
à mon ignorance, et au peu de
justesse de mes vuës. Revenons aux
principes généraux.

Le moyen premier et indispensable de
subsistance est l' agriculture
qui nous donne la matière

p400

première. Le moyen second est le
travail ; et de même que la direction
du premier moyen doit être
déterminée vers la multiplication
de la production, celle du second
le doit être vers l' accroissement du
travail.

Nous avons en ce genre éprouvé
une sorte de détriment, qui
pourroit encore s' accroître par le
relâchement des moeurs.

On se plaint que le prix de

toutes sortes d' ouvrages augmente
journallement à Paris et de façon
qu' il est aujourd' hui presque impossible
d' atteindre à cette espèce de
nécessaire usuel et abusif qu' on
accroît cependant chaque jour. Il est
certain qu' une des causes de cette
augmentation est le regorgement
des métaux, qui arrivent sans cesse
en Europe des mines du Pérou et
du Potose, de sorte que si le
commerce dévorant des Indes d' une
part, et de l' autre l' abondance de
meubles et bijoux de ces sortes

p401

de métaux qui se répandent et se
multiplient à l' infini dans la
société, n' en absorboient une partie,
l' or et l' argent deviendroient si
communs, qu' il faudroit chercher
une autre sorte de représentatif
du troc dans le commerce.
Une autre cause physique encore
de ce dérangement, c' est la
diminution ou moindre quantité des
matières premières ; la terre d' une
part moins cultivée en produit
moins, et de l' autre la consommation
considérablement augmentée, au moins en proportion du
nombre d' individus, en demande
davantage, ce qui nécessairement
en fait hausser le prix.
Mais une troisième cause
certaine, et qui est la seule dont je
veux traiter ici, c' est la
diminution proportionnelle du travail de
chaque individu.
Il est certain que le goût des
fortunes est venu de proche en
proche à tout le monde, attendu

p402

qu' il n' est porteur d' eau dans la
ville, ni maraîcher sur les
chemins, qui n' ait au moins un
cousin-germain ayant suive à sa

porte. Rapine, bonheur, industrie, trois fantomes réalisés, offrent à chacun, selon son caractère, des chemins ouverts par lesquels plusieurs arrivent, d' autres s' abîment en chemin, sans jamais se croire noyés, et tous enfin s' accoûtument à vivre d' espérance, et sortent des voies de modération et d' équité relatives à leur profession. La principale de ces voies, et celle de toutes, qu' on a le plus perdue de vuë, c' est l' économie et la sobriété. Le défaut d' économie jette dans un accroissement de dépense, que le surtaux des marchandises et ouvrages peut seul acquiter ; car il n' est aucun entrepreneur qui ne prélève toujours son entretien et celui de sa famille sur son travail, avant de compter son profit. C' est chose juste dans son principe ; mais

p403

si-tôt que cet entretien devient arbitraire et proportionné à la fantaisie et à la vanité, c' est une friponnerie manifeste. Remarquez cependant que dans les derniers rangs, comme dans les premiers, ce qui eût été folie autrefois devient usage, et presque nécessité aujourd' hui. Chez les gens de qualité il faut voiture pour monsieur, et carosse pour madame, voiture de campagne, chevaux de chaise, désobligeante, etc. C' est devoir d' état que de vivre ainsi aux dépens de qui il appartient. Qui voudroit rentrer en soi-même, et se considérer isolé de l' appui des usages, auroit bien de la peine à se faire une fausse conscience, assez endurcie pour n' avoir aucuns remords sur les déprédations, qu' on justifie comme dépenses nécessaires pour vivre avec décence, et selon son état. Je tremble encore en regardant le portrait de mon pere ; il reconnoissoit

la même supériorité dans
 le sien, et celui-ci dans mon
 bisayeul. Je n'entends pas par-là
 les tranches du respect filial, mais
 uniquement l'effet d'une supériorité
 de sentiment et de dignité, dont
 les moeurs d'aujourd'hui ont
 absolument dégénéré. Je conclus en
 conséquence, que si mon trisayeul
 reparoissoit dans sa maison, je me
 trouverois bien petit devant lui.
 Cependant il est du devoir de mon
 état de vivre à cent lieues de mon
 gazon, et dans une ville qu'il
 regardoit comme les antipodes,
 d'avoir nombre de laquais fainéans
 et mangeurs, au-lieu de quelque
 palefrenier hérissé qui lui suffisoit,
 d'un page fréquemment sans
 culotte, quoique son cousin, (car il
 faut bien que, comme Montagne,
 chacun ait le sien) d'une
 demoiselle laborieuse, et de quelques
 petits garçons appelés *bamboches*
 pour sa femme. Soit : chacun a
 son état, et doit se conformer aux

moeurs de son temps, c'est bien
 dit ; mais il s'ensuit que ce
 marchand qui dort aujourd'hui la
 grasse matinée et se fait remplacer
 dans sa boutique par un garçon de
 surcroît chèrement loué, dont la
 femme porte couleurs, rubans,
 dentelles et diamans, au-lieu du
 noir tout uni qu'elle ne mettoit
 encore qu'aux bons jours ; qui brûle
 de la bougie (quoique feu madame
 la duchesse de Bourgogne
 avouoit n'en avoir vû dans son
 appartement que depuis qu'elle étoit
 en France,) qui prend le caffè, et
 fait journellement sa partie de
 quadrille : il s'ensuit, dis-je, que ce
 marchand, obligé, pour vivre
 selon son état, de fournir toutes ces
 choses à sa très-digne moitié, et

de son côté de figurer comme les autres (car c' est le mot) peut en conscience prélever cette dépense sur ses fournitures. Il faut encore qu' il gagne de quoi faire à ses enfans élevés dans ce train-là, un

p406

établissement à peu-près pareil à sa propre fortune : on sent à quel taux tout cela porte le prix de la main d' oeuvre. Même calcul pour l' artisan, même, qui pis est, pour le fabricant ; ce qui porte le prix de nos ouvrages et marchandises à un taux que les étrangers, obligés de payer argent comptant, trouvent encore plus rude que les citoyens qui laissent le tout à payer à leurs enfans, abus qui petit-à-petit oblige les danois même à se faire des manufactures, et à se passer de nous.

Si le mépris et l' oubli de toute économie ouvrent la porte à mille inconvéniens dont je ne fais qu' ébaucher quelques-uns, un des plus considérables est le défaut de sobriété. On n' en connoît plus dans cette ville bruyante, où le *sui profusus, alieni appetens*, est devenu la devise de tout le monde, du plus grand au plus petit. Outre que la consommation

p407

intérieure a sextuplé par-tout, la partie du peuple destinée au travail, dépense tout son gain en parties, courses et guinguettes. Chaque bourgeois commerçant, artisan même un peu aisé, a sa maison de campagne où tout va par écuelles, comme l' on dit. Les ouvriers du premier ordre, comme jouailliers, orfèvres et autres, font les dimanches et fêtes des

dépenses en collations où les vins muscats, étrangers etc. Ne sont pas épargnés. Les femmes et filles de ce genre de société y assistent et donnent le ton, tout s' y consomme ; et si quelque jeune ouvrier plus sensé veut éviter ces sortes de dépenses, la coutume contraire a tellement prévalu, qu' il se verroit isolé et frappé d' une sorte d' excommunication parmi les gens de sa profession. Le bas artisan court à la guinguette, sorte de débauche protégée, dit-on, en faveur des aides. Tout cela revient

p408

ivre, et incapable de servir le lendemain. Les maîtres artisans savent bien ce que c' est, pour leurs garçons, que le samedi court jour, et le lundi lendemain de débauche ; le mardi ne vaut pas encore grand' chose ; et s' il se trouve quelque fête dans la huitaine, ils ne voient pas leurs garçons de toute la semaine.

Je ne prétends pas examiner et noter ici les inconvénients de cet accroissement de consommation inutile et nuisible relativement aux principes établis dans les chapitres précédents, mais seulement dans l' objet de la diminution de travail qui en provient. La mollesse dans les aisés, la paresse pour les pauvres est la suite nécessaire de l' intempérance ; cette suite, nous y sommes, et marchons de notre mieux au progrès.

Les écoles les plus rigides de Paris, les collèges les plus sains de cette célèbre et sévère université

p409

donnent par jour trois heures de moins de travail à leurs

écoliers, qu' ils ne faisoient il y a quarante ans, et par semaine un jour de plus de congé. à l' académie, on montoit autrefois de régle quatre chevaux chaque matin, et quatre reprises sur chaque cheval ; on n' en monte aujourd' hui que trois, à trois reprises chacun ; il n' y avoit de jours de congé, que le mercredi et le dimanche, on y a ajoûté le samedi. Calculez, et vous verrez qu' un an d' académie alors en valoit deux d' aujourd' hui. Ce ne sont-là que de menues branches d' un relâchement qui est devenu général, et à tous égards ; mais il n' est question ici que du travail.

De vieux bourgeois de Paris m' ont dit autrefois que si de leur temps un ouvrier n' eût pas travaillé deux heures à la lumière, soit le matin, soit le soir dans les

p410

plus longs jours, il auroit été noté comme un paresseux, et n' eût pas trouvé à s' établir. Ce fut le 12 de mai 1588 qu' Henri liii fit occuper divers postes dans Paris par ses troupes. Les habitans, dit Davila, avertis par le bruit des tambours commencerent à fermer leurs portes et leurs boutiques qui, selon l' usage de cette ville de travailler avant jour, étoient déjà ouvertes. Il dit positivement en ce même endroit, que toute cette émeute s' étoit faite avant le jour. Or il est jour à trois heures au mois de mai. En 1750 je traversai à pareil jour tout Paris à six heures sonnantes à la sorbonne, je traversai, dis-je, depuis les chartreux jusqu' au bout

p411

du fauxbourg Saint-Martin, partie marchande et populeuse de la ville, et je n' y vis d' ouvertes que quelques échopes de vendeurs d' eau-de-vie. Voilà les faits. Considérons-nous maintenant relativement à nous-mêmes, et voyons ce que nous avons perdu de notre propre fonds. Un ouvrier qui travaille six heures de plus dans une journée, et qui consomme la moitié moins, en vaut trois ; et s' il est vrai que *plus il y a de travail dans un état, plus l' état est censé riche naturellement* , nous avons à cet égard perdu les deux tiers de notre richesse intérieure. Il est possible qu' il y ait plus d' ouvrages faits aujourd' hui, attendu la multiplicité d' arts et de manufactures nouvelles établies depuis cent ans ; mais il n' en est pas moins certain que si nos ouvriers actuels étoient aussi laborieux qu' autrefois, ils consommeroient

p412

moins en superfluités, et feroient plus d' ouvrages, au moyen de quoi ces ouvrages seroient à un prix plus bas et plus commercable. Les maux les plus difficiles à réparer sont ceux qui proviennent de l' affaissement des moeurs. L' homme réputé alors le plus paresseux, s' il reparoissoit aujourd' hui en conservant les usages de son temps, seroit le plus vigilant d' entre nous. *dormant à la françoise jusqu' à huit heures*, dit Sully en parlant de la garnison d' Amiens qui se laissa surprendre : dormir alors jusqu' à huit heures du matin étoit une lâcheté pour un homme du monde. Se lever à cette heure-là est presque une singularité de nos jours. Qui de nous, voyant un artisan misérable ainsi que sa famille, penseroit que c' est sa faute de ne pas commencer son travail dès les quatre heures du matin ?

Les vices et les vertus sont de

p413

proportion, comme toute autre chose. Les loix ne peuvent rien sur la portion des moeurs qui tourne vers l' inexistence. Où donc est le remede ? L' exemple et l' encouragement. Peut-être me direz-vous qu' en attendant que j' aie fait recevoir ma nouvelle peuplade, je traite assez mal celle qui m' environne. Prenez-y garde, une telle imputation seroit odieuse et mal fondée. Je peins nos moeurs, moeurs dont tout le monde fait gloire. Mon plan est toujours de ne rien forcer, de ne rien détruire : je prêche au contraire d' édifier. *cherissez, animez l' agriculture*, bientôt le travail deviendra en honneur ; l' économie et la sobriété sont ses compagnes. Ces vertus tiennent l' esprit tranquille, et le corps sain. L' activité et la tempérance des moeurs champêtres passeront à la ville avec les nombreuses colonies que les campagnes

p414

y enverront, à la différence qu' il faudroit peut-être d' autres topiques qui ne sont pas de mon sujet, pour rétablir les moeurs à la ville, séjour corrupteur, au-lieu qu' à la campagne paix et protection, et tout est dit ; c' est le code entier de vos loix somptuaires. Le retour à l' agriculture porté dans cette exclamation, au moment où nous sommes le plus enfoncés dans les détails du travail, paroîtra étranger à la question ; mais je tiens que le plus puissant remede des moeurs est de remettre en honneur cette profession maternelle, nourricière et vertueuse, et d' en donner le goût généralement

à tous les citoyens. La simplicité naît de l'aisance de la campagne, et l'économie est une suite de la douce peine qu'on eut à en recueillir les biens ; la vue de l'énorme quantité de bled qui entre

p415

dans une belle tabatière, dégoûteroit le plus hardi dissipateur.

Revenons au travail. La réforme se vante d'en avoir accru la somme dans les états qui l'ont embrassée, par la suppression des fêtes. Je crois, par les raisons de calcul déduites ci-dessus, que c'est autant de gagné, sur-tout en certains temps précieux pour les travaux et récoltes de la campagne ; aussi en supprime-t-on beaucoup dans le culte catholique. Mais qu'on se souvienne toujours qu'une fête supprimée n'est jamais que neuf heures ajoutées dans l'an tout au plus, au-lieu qu'une heure de sommeil en compose trois cents soixante-cinq. Il ne faut pas croire d'ailleurs que toutes les fêtes fussent en pure perte ; l'homme veut du délassement, et il lui est si nécessaire, que Dieu ordonna dans l'institution première un jour de repos en sept. Ce jour redonne des

p416

forces à l'homme courbé sous le poids du travail hebdomadaire.

Cet intervalle de relâche lui donne le temps de la réflexion si nécessaire à tout, et qu'un travail mécanique affaisse à la longue sans ressource.

Outre le repos, il nous faut encore de la joie et des rapports d'union et de société : examinez nos fêtes dans leur institution, et en y joignant ce que l'antique

simplicité y avoit ajoûté d' usages
et de pratiques habituelles, vous
verrez que tout y concourt à
ces deux objets vraiment politiques.
Les vuës de l' église sont toutes
spirituelles dans le culte qu' elle
nous prescrit, mais elle a sçu
condescendre aux ménagemens que
l' union de l' ame avec la machine
nous rend nécessaires, et a permis
que l' ordre et les usages civils y
introduisent une variété et une

p417

action propres à nous intéresser.
Cette déférence a même influé sur
ses propres cérémonies ; à la
réserve d' une demi-semaine dans
l' année toute consacrée à la prière
et au recueillement, et dont les
pratiques ne sont pas même
d' obligation pour les gens de travail,
tout le reste a pour objet des
occasions de joie et d' allégresse.
Les fêtes de noël, des rois, de
pâques, de la pentecôte, toutes
les grandes fêtes, en un mot,
sont de cette espèce.
Examinons ensuite ce que la
coûtume de nos peres avoit ajoûté
d' usages particuliers à ces solemnités.
à noël, la famille rassemblée,
la souche de la veillée et
le brasier qui l' entourait servant
à cuire les marons pour le vin
blanc, ensuite le réveillon, etc.
Aux rois, la fève, les cris, et
le roi boit . à pâques, les oeufs
qu' anciennement le pere de
famille

p418

distribuait à toute sa maison
jusqu' au moindre domestique,
faisoient une sorte de communion
profane, précieux usage : je suis
tenté quelquefois de descendre à

la table de mes gens, de couper
leur pain, de boire en même tasse,
pour me rappeler que nous
sommes tous d' une seule souche, que
je dois les considérer, et les
contraindre à m' aimer. Cette méthode
réussiroit mal aujourd' hui, les
valets sont aussi insensibles, aussi
méprisants que leurs maîtres ; mais c' est
tant-pis. à pâques donc, les oeufs,
le jambon etc. à la pentecôte, les
premiers fruits ; la s Hubert, la
s Martin, toutes ces fêtes sont
dans l' année, sauf respect, ce qu' est
l' avoine à midi dans la journée du
cheval.
Ces sortes d' assemblées
d' ailleurs, ces révolutions à temps
marqué unissent la société, et y
établissent les rapports et la confiance ;

p419

bien différentes en cela de
l' intempérance journalière dont
j' ai parlé ci-dessus, qui bientôt
entraîne la satiété, le désordre et
la paresse ; celles-là réveillent, font
oublier les peines passées et futures,
réunissent la jeunesse, mais
sous les yeux paternels, font naître
les unions de convenance, les
propositions de mariage,
rappellent les souvenirs d' antique
fraternité et parenté.
Bien à propos les hommes avoient-ils
inventé les cérémonies
bruyantes et autres agencemens futiles et
passagers d' une vie très-passagère,
mais qui nous paroîtroit peut-être
trop longue encore, si nous la
regardions sous son vrai point de
vuë. L' homme ne naît que pour
travailler, pondre, souffrir et
mourir. Nous avons orné ce tronc
informe et cadavereux de feuillages
empruntés, mais sans cesse
renouvelés, et qui jouent à des

p420

yeux enclins à se tromper eux-mêmes,
la verdure naturelle et
durable. Les baptêmes, la robe
virile, les noces, jusques aux
funérailles même, tout a pris par
les soins des législateurs,
hommes réfléchissants, un air de
décoration, et cette perspective
variée et trompeuse nous cache le
mur. Tout donc ce qui peut être
un remède contre l' accablement,
est un aiguillon au travail ; nous
l' avons dit ci-dessus. Tout aussi ce
qui réunit la société, et nous fait
sentir la nécessité et l' utilité des
rapports que nous avons les uns
aux autres, est un nouvel
encouragement.
Les cailloux dans les rivières
deviennent ronds et polis par le
frottement, les hommes se
civilisent par la société ; c' est un
axiome que je n' ai pas inventé. Les
fêtes votives, processions, pèlerinages
du canton en un lieu dont

p421

on fête le saint, et qui se tient
prêt à donner la revanche à ses
voisins, ont été encouragés par
d' habiles princes, comme Charles-Quint
en Flandres, en Artois et
autres. Je veux qu' il ait pû y
avoir de l' abus à ces sortes de
choses dans des temps grossiers et
où l' on prenoit tout à la lettre ; mais
aujourd' hui ne tombons-nous pas
dans le défaut contraire ?
On est tout étonné, quand il
y a des illuminations dans Paris,
de ne voir que des promeneurs
dans les rues, et autour des
fontaines de vin cinq ou six malheureux
porteurs d' eau ivres, et rien
de plus. Quelques gens à refrain
disent : *c' est la misère* qui
attriste le peuple. Passe pour la
campagne, mais à Paris le peuple n' est
misérable que volontairement, tout
y trouve à travailler et à gagner

beaucoup ; mais c' est que tout le monde est devenu *monsieur* . Il me

p422

vient le dimanche un homme
en habit de droguet de soie noire
et en perruque bien poudrée,
et tandis que je me confonds en
compliments, il s' annonce pour le
premier garçon de mon maréchal
ou de mon bourrelier ; un tel
seigneur ira-t' il s' encanailler à danser
dans les rues ?

Il est certain que ce peuple-là
est bien plus commode pour la
police. Cependant au fond la
guinguette va son train, guinguette
si ruineuse, comme je l' ai dit,
pour l' ouvrier, si pénible à
l' artisan en chef qui ne peut jouir de
ses garçons, si pernicieuse même
pour le lendemain ; car on ne sçauroit
croire combien de garçons
maçons, charpentiers, et couvreurs
périssent le lundi en voulant
s' exposer, la tête encore chargée de
vin. J' en ai une fois rencontré
trois en un même jour de
lundi sur la civière en différents

p423

quartiers de Paris ; et quand dans
un bâtiment considérable on ne
perd que dix ou douze hommes
de la sorte, ce n' est pas trop. Mais
je veux enfin que tout ce peuple
soit réellement philosophe, tant-pis
si d' ailleurs il consomme
davantage, s' il est plus languissant,
s' il travaille moins. Or ces trois
si ne sont plus en question.
En voilà assez, et plus qu' il n' en
faut pour prouver que les fêtes
ne nuisent au travail, qu' autant
que la tournure des moeurs de
simple devient composée. Si nous
pouvions aller sans cesse comme

des machines, il faudroit au
pouce et à la ligne calculer le temps
et n' en pas perdre la minute ; mais
il n' en est pas ainsi, et quelque
haut que ce ressort fût monté,
peut-être y perdrions-nous : car
si d' une part la nature demande
du relâche, de l' autre l' imagination
et ses ressources nous font
quelquefois doubler le pas, de façon

p424

que nos succès ne sont en
nulle proportion avec nos forces.
Les chevaux en ont plus que nous.
Montluc, célèbre meneur d' hommes
et de chevaux, assure qu' il a
souvent vû le bout de sa
monture, et qu' alors il n' y a plus que
soin et repos pour la faire aller ;
qu' au contraire il a souvent vû des
hommes las, recrues et mourans
de lassitude au bout de vingt-quatre
heures de traite, sans subsistance,
se réveiller sur une espérance
de gloire ou de butin, et
doubler la dose de fatigue,
comme s' ils eussent été frais.
Encourageons donc le travail, et nos
hommes auront quatre bras ; c' est
le seul et unique secret, car tout
est jour de fête pour un
paresseux.
Après ces incursions sur les
détails du travail, reprenons le
sommaire de ceux de mes principes
que j' ai établis jusqu' ici sur la
qualité distinctive des métaux. Si vous

p425

leur permettez de s' établir
comme richesse, vous errez dans le
principe, vous périrez par les
conséquences ; si vous les regardez
au contraire comme agent dont
le ministère est nécessaire, et dont
la masse doit être en proportion

de la quantité de matières dont il doit accélérer la production en aidant à les débiter, vous êtes dans le vrai. Le sang qui circule dans les veines est le principe de la nutrition universelle ; mais s' il surabonde et forme dépôt, il entraîne la corruption et la mort. Détournez donc la vue des lieux où l' on recherche les mines et la poudre d' or ; laissez aux aveugles le soin de s' ensevelir dans les entrailles de la terre, c' est sa surface qu' il faut couvrir et vivifier. Les richesses se trouvent par-tout où il y a des hommes. à la réserve de quelques foibles mines d' argent et de plusieurs mines de fer, l' ancienne Gaule n' avoit que

p426

peu ou point de métaux. Environnée de toutes parts, ou de barbares comme elle, ou des romains qui toujours frappés du souvenir des anciennes invasions des gaulois, auroient voulu que les barrières qui les séparoit fussent à jamais impénétrables, elle n' avoit pareillement aucun commerce, si l' on en excepte le plomb et l' étain de la Bétique, que les nations commerçantes tiroient par les ports de la Méditerranée, et qui conséquemment devoient être entrés dans la Gaule par ses ports sur l' océan. Cependant lorsque César en fit la conquête, il en tira assez d' or pour corrompre sa patrie avant de l' avoir soumise, et pour acheter tant de partisans dans Rome déjà enrichie de tous les thrésors de l' Afrique, de la Macédoine, et sur-tout de l' opulente Asie. César, quoique l' homme de son temps le moins scrupuleux sur les moyens, ne nous a pas été transmis comme i' èe concussionnaire : il le fut réellement, si l' on considère les choses avec les vues de justice et d' humanité qui nous sont familières

aujourd' hui ; mais par
comparaison avec l' usage reçu par ses
contemporains et par tous les grands
de cette insatiable république, il
peut à cet égard passer presque
pour modéré ; les Gaules lui
furent toujours fidèlement attachées
dans les différentes vicissitudes de
sa rapide fortune, ce qui prouve
qu' il n' en avoit pas tyrannisé les
peuples ; en un mot, on ne voit
point de traces de ses rapines dans
les Gaules, et Cassius son
meurtrier, quoique parvenu jusqu' à nous
avec la faveur d' un libérateur de
la patrie, passe pour avoir
cruellement pillé l' Asie pour parvenir au
maintien de son parti. On peut
répondre que César qui donnoit
tout pour tout acquérir, et qui
sçavoit donner avec les graces
supérieures de la nature et de l' esprit

p428

dont il étoit doué, faisoit de
rien quelque chose, et qu' il sortit
des Gaules tellement pauvre, qu' il
fut obligé pour son début de
choquer tous les préjugés de sa
patrie, en forçant et pillant le
thrésor public. Sans entrer dans cette
discussion de détail, je me
contente de renvoyer au récit de ses
quartiers d' hiver à Rimini, où
Rome entière venoit grossir sa
cour, et s' en retournoit comblée ;
aux détails des dissipations de ses
principaux satellites, les Oppius,
les Balbus, les Antoine, les
Dolabella. César conquérant et César
politique sont deux hommes : la
fortune le mena plus loin qu' il ne
penseoit aller ; comme conquérant,
le fer et l' activité furent ses seules
armes ; comme politique, il
semble avoir trouvé les sources de l' or.
D' où venoient donc ces richesses
dans des pays encore isolés ?
Uniquement de l' immense population
qu' il y trouva établie. On est effrayé

des détails de cette espèce qu' on lit dans ses commentaires. Je le répète : par-tout où il y a des hommes, il y a des richesses ; les richesses n' étant que les choses nécessaires à la vie, ou leur représentatif. Les métaux ne sont que le signe des valeurs ; où il n' y a point d' hommes, il n' est de valeur à rien ; et si les métaux se trouvent dans des climats déserts, ils courent bien vîte se répandre aux lieux où la nécessité du troc leur fera trouver leur place. Dans la partie suivante nous allons entrer dans l' examen des différents usages qu' on peut et qu' on doit faire de l' or, et traiter des moyens d' accélérer sa rapidité, de la diriger de façon qu' il circule sans cesse, sans corroder ni faire dépôt. La carrière va s' ouvrir, et les grands objets se développer progressivement à notre vuë. Qu' il me soit permis de finir cette partie-ci comme je l' ai commencée,

en recommandant la population et l' agriculture. Les finances sont le nerf d' un état, il est vrai ; mais l' or n' est qu' un métal : il ne devient richesse qu' en passant par les mains des hommes. Donnons des hommes à un état, s' ils n' ont de l' argent, ils en feront venir. Des tonnes d' or ne bougeront de place, si personne ne les remue. Un homme, comme les B et les P fournira à son prince des facilités pour lever et entretenir des armées en Suède. Ce mot suffit pour rappeler la réflexion, qu' il entre plus d' hommes que d' argent dans ce qu' on appelle les finances. Les espagnols, on le sçait, ont eu seuls pendant long-temps les sources de l' or. à quoi leur ont-elles

servi ? Qu' à se perdre en projets imaginaires, et à se dépeupler de façon à ne s' en relever de long-temps. Si les gascons et les limousins ne vont faire la récolte en Espagne, les naturels du pays mourront de faim, s' ils

p431

y vont, ils en emportent tout l' or, et ainsi du reste. Quand le pays fourmillera d' hommes, les services y seront payés moins, puisqu' il y aura plus de gens ayant besoin d' emploi : augmentation de finances. Ces inductions suffisent pour faire sentir que c' est mal entendre les finances que de croire les améliorer par l' augmentation des revenus de l' état, si elle n' est une suite de l' accroissement de sa force ; que cette force consiste uniquement dans la population ; et qu' un prince qui s' appauvrirait pour aider cette population, mettroit son argent à un bien gros intérêt. Or j' ai trouvé ce secret ; je le donne gratis, et l' exécution n' en coûtera qu' un peu d' attention ; *aimez, honorez l' agriculture, c' est le foyer, ce sont les entrailles, et la racine d' un état. Nouveau cadmus, les hommes sortiront pour vous du sein de la terre, et ne se battront pas comme firent ceux de ce temps-là.*

PARTIE 2 CHAPITRE 1

p3

le commerce.

à l' armée qui faisoit le siège du fort de Kell à la fin de 1733, les terres du comte D' Hanaw dans lesquelles on se trouvoit, fourmilloient de gibier qu' il n' avoit pas réservé pour

p4

les menus plaisirs des gascons ;
toutefois, attendu la convenance,
ceux-ci en userent peu sobrement ;
et nos héros qui avoient plus de
bonne volonté que d' argent, venoient
dans les ordinaires un peu
mieux réglés échanger poids pour
poids le chevreuil contre du boeuf
pour faire la soupe, et tout le
monde étoit content.

Voilà la noblesse commerçante
trouvée vingt-deux ans avant qu' on
en eût fait un livre. Je ne sçais
si en y regardant de plus près on
ne remonteroit pas plus haut encore,
et je crois avoir lû dans un
auteur contemporain que Caïn et
Abel, qui certainement étoient
nobles de leur temps, échangeoient
avant leur brouillerie,
l' un ses fruits, l' autre ses troupeaux
avec l' excédent de la portion
de son frere.

Ce n' est pas la faute de l' auteur
de la noblesse commerçante si ce
morceau se trouve ginguet ; c' étoit

p5

de sa nature un joli discours préliminaire
de quelque traité de
commerce écrit légèrement : au-lieu
de cela l' avidité publique en
a fait un livre, et dès lors il prête
le flanc de par-tout : encore un
coup ce n' est pas sa faute.
Il est cependant vrai de dire
que les matières d' une importance
absolue ne devroient jamais être
traitées légèrement. Quelques auteurs
profonds nous ont donné des
précis en différents genres qui sont
des trésors. Ce n' est pas la grosseur
du volume qui fait le mérite de
l' ouvrage ; mais il faut avoir connu
sa matière à fonds, l' avoir considérée
dans tous ses rapports et
comprise dans toute son étenduë,
pour pouvoir la traiter en peu de

mots ; c' est alors un chef-d' oeuvre
de main de maître, et non des
périodes de déclamateur. Qui donc
ici, par exemple, abandonnant
les points de critique choquants
pour l' amour propre de l' auteur,

p6

lui faisant grace sur le fautif des
citations, sur le désordre de la
dialectique, sur le déplacé de
certaines plaisanteries amères et
injustes, se seroit rejetté sur les
vices du fonds, auroit eu encore
trop à dire. Vainement eût-il démontré
à l' auteur qu' il combat
une chimère, puisqu' en France la
noblesse et les plus grands seigneurs
commercent, non-seulement
de leurs denrées, comme
tous autres possesseurs de fonds,
mais encore en s' intéressant aux
entreprises de commerce tant extérieur
qu' intérieur que font les négocians
et les entrepreneurs en titre ;
qu' indépendamment de la
noblesse le commerce ne manquera
jamais de sujets, quand il
sera riche et appuyé, puisque la
finance qui est certainement moins
honorée au fond, en regorge ;
qu' il n' est aucun axiome de politique
plus constant que celui qui
dit que tout état et profession

p7

verra le nombre des sujets qui la
cultivent s' accroître en proportion
de ce qu' elle leur fournit des
moyens de subsister ; à telles enseignes
que les délateurs et les bourreaux,
métiers en horreur, sont
néanmoins en bien plus grand
nombre sous les tyrans que sous
les bons princes. Toutes ces raisons,
dis-je, et mille autres seroient
superflues ; je me contenterois

de demander à l' auteur, s' il
a senti que son système tendoit
invinciblement à renverser tous les
principes fondamentaux de la monarchie,
et à leur en substituer
d' autres. Je doute qu' il convînt du
fait, mais je ne serois pas en peine
de le lui prouver selon les principes
établis dans le dernier chapitre
de ma première partie, et
par quelques conséquences plus
étendues qui se présentent en foule
à l' appui de cette démonstration.
Sans doute qu' après cet examen
il conviendrait avec moi que

p8

l' esprit seul ne suffit pas pour traiter
les matières politiques, et qu' il
faut pour cela beaucoup de connoissances
et d' expérience muries
par de profondes réflexions.
Il est plus que possible, et même
apparent, que je voye louche et trouble ;
mais certainement, si je me
trompe sur la nature des objets
dont je traite, ce ne sera pas pour
avoir négligé de les considérer sous
toutes les faces. Ma première méthode
d' érudition fut (ainsi, je
crois, que celle de bien des gens)
d' apprendre d' abord les grands
mots pour en pouvoir parler vaguement
comme les autres. J' ai
voulu connoître ensuite et déterminer
le sens et l' étenduë de leur
signification, et cette seconde étude
m' a fait sentir qu' on apprécie
ou déprime d' ordinaire arbitrairement
les choses en proportion de
ce qu' on les connoît moins. Cette
ignorance et cette confusion sur
la nature des objets et sur leur

p9

étenduë m' a paru venir sur-tout de
ce que le premier point de vuë

sous lequel on les envisage est vague et trop étendu, d'où résulte que l'étude qu'on en fait ensuite, n'aboutit qu'à les compliquer et les embarrasser. La route la plus apparente de la vérité est donc de simplifier les objets et de les reprendre à la racine, et c'est à cette troisième partie de mes études que j'en suis depuis long-temps. Qu'on me permette de transcrire ici mes thèmes sur l'article du commerce.

Qu'est-ce que c'est que le commerce ?

Le commerce est le rapport utile et nécessaire de tout être sociable avec son semblable. En ce sens le moral est de son territoire ainsi que le physique, et tout est commerce ici-bas.

Quelle est l'ancienneté du commerce ?

Aussi-tôt qu'il y a eu deux hommes,

p10

il y eut entr'eux un commerce réciproque de services et d'utilité, et jamais il n'y eut de société sans commerce.

En ce sens quelle a été la marche du commerce ?

D'homme à homme il créa les familles ; de famille à famille il forma les sociétés ; de sociétés à sociétés il réunit les empires ; d'empires à empires il rapproche le monde entier.

Dans l'état actuel des choses, combien y a-t-il de sortes de commerces ?

Deux principales, à savoir le commerce intérieur, et le commerce extérieur ou étranger ; le premier établit et maintient la société entre citoyens, le second la lie de nation à nation.

Quels sont les rameaux du commerce intérieur ?

Les voici. Les mœurs, usages et préjugés nationaux, les lois politiques qui sont les rites et engagements

p11

généraux, dont on compose
le droit public d' une nation,
les loix civiles ou engagements particuliers
qui fixent le sort de
chaque individu, et leur assurent
la propriété ou l' usufruit de leurs
droits respectifs ; l' échange enfin
qui comprend différents objets,
comme la finance, le commerce
proprement dit, les manufactures,
et tous autres rameaux de l' industrie.
Que reste-t' il donc au commerce
extérieur ?

Précisément tous les mêmes objets,
mais déterminés plus en
grand, et sans lesquels le repaire
des tigres et des lions seroit moins
dangereux pour une société d' hommes,
que ne le sont ses voisins.

Pourquoi donc dit-on que certaines
nations ont méprisé le commerce,
et que d' autres l' ont estimé
et cultivé ?

Ceux qui parlent ainsi confondent

p12

les êtres, et ne comprennent
sous le nom de commerce qu' une
de ses dernières subdivisions.
Je vous l' ai déjà fait voir, le
commerce proprement dit, et
comme on l' entend ordinairement,
n' est qu' un des rameaux de l' échange
qui n' est lui-même qu' une
des dernières branches du
commerce intérieur, à sçavoir
l' échange du superflu contre le nécessaire ;
mais celui-ci se subdivise
encore.

Et comment ?

Je divise l' objet général compris
sous le nom de commerce
proprement dit, selon l' usage courant,
en deux branches principales,
à sçavoir commerce de propriétaire,
qui est l' échange que fait
celui-ci de l' excédent du produit
de son fonds contre les choses qu' il

ne lui fournit pas, et dont il a
besoin ; et le commerce de mercénaire
qui trafique du produit
d' autrui, et qui trouve sa subsistance

p13

et souvent de gros gains en
n' étant que l' entremetteur de l' échange.
Les puissances qu' on dit avoir
négligé le commerce, sont celles
qui n' ont ni protégé ni excité le
commerce mercénaire ; celles qu' on
appelle puissances commerçantes
au contraire, sont celles qui ont
regardé cette portion du courtage
et de l' *agio* comme le principe de
la prospérité d' un état, et qui en
conséquence ont tourné de ce côté-là
la principale attention du
gouvernement. Ainsi donc vous
voyez qu' on a pris dans cette définition
la partie pour le tout, et
que dire que telle nation n' a point
de commerce, parce qu' elle néglige
ou le commerce maritime,
ou les manufactures, ou la banque,
c' est errer à peu-près comme
si l' on concluait de ce qu' il y
a des hommes sanguins, que ceux
qui ne le sont pas, n' ont point de
sang dans les veines.

p14

J' imagine que le lecteur en sçait
assez sur le cours de mes études,
je lui ferai donc grace du reste de
mes thèmes ; mais ce que j' en ai
transcrit ici étoit nécessaire, en ce
que par l' exposition de ma façon
d' envisager le commerce sous un
point de vuë général, on conçoit
pourquoi je vais toucher dans la
suite de cet ouvrage presque toutes
les cordes de l' harmonie politique.
à l' égard du commerce proprement
dit, ressort toutefois
d' une importance absolue dans un

état, il se trouvera par-tout sous mes pas comme objet principal, mais qui doit être étayé de tous les autres.

Nous allons entrer dans le détail des moyens d' étendre la population par les ressources de l' industrie ; mais je ne perdrai pas de vuë mon principe, que je réduis en une comparaison étrange, mais expressive.

p15

L' état est un arbre, les racines sont l' agriculture, le tronc est la population, les branches sont l' industrie, les feuilles sont le commerce proprement dit et les arts.

C' est de ses racines que l' arbre tire le suc nourricier ; elles jettent une infinité de rameaux et de chevelées même imperceptibles, qui tous attirent la substance de la terre ; cette substance devient séve, le tronc se renforce et jette à une certaine hauteur une quantité de branches qui, lorsque la séve est abondante, prospèrent en proportion de la vigueur du tronc, et sont tellement vivifiées qu' elles sembleroient pouvoir se passer des racines dont l' opération et le travail sont si éloignés, que le rapport en est presque inconnu aux branches ; mais si quelque cause funeste venoit à les déranger, la branche ingrate seroit la première à se ressentir de la langueur qui se répandroit dans l' arbre entier. Le suc

p16

alimentaire finit sa course par la production des feuilles, qui sont la partie de l' arbre la plus brillante et la plus agréable, qui lui sont nécessaires comme étant propres à recevoir et attirer les influences

de la pluie et de la rosée, secours
étrangers au sol naturel, mais favorables
à la nutrition et prospérité
de l' arbre. Cette partie brillante
cependant est la moins solide,
et la plus exposée aux coups
de l' orage. Le hâle suffit pour la
dessécher et la détruire.
Cependant cette impression
étrangère n' a qu' un temps, et si
les racines conservent leur vigueur,
la sève répare bien-tôt le désordre,
de nouvelles feuilles poussent
de toutes parts et remplacent celles
qu' une influence maligne avoit
desséchées ; mais si ce désordre extérieur
arrive par une cause interne,
si quelqu' insecte ennemi a piqué
les racines dans les entrailles
de la terre, l' arbre languit, les

p17

feuilles séchent sans ressource. Vainement
attendroit-on que le soleil
et la rosée vivifiassent ce tronc
desséché, c' est aux racines qu' il
faut porter le remède, détruire
le ver, rafraîchir les racines encore
saines, leur fournir l' engrais nécessaire,
leur donner moyen de
s' étendre et de se rétablir, sinon
l' arbre périra.
Il en est ainsi du corps politique :
un état qui a un produit
considérable, et qui se trouve
affaîssé par quelque cause étrangère
ou interne, (car presque toujours
ces deux concourent ensemble)
ne se relevera ni par le commerce
ni par les arts ; c' est arroser
l' arbre par les feuilles. Il faut connoître
le mal au tronc, *la population*,
et chercher le remède dans
les racines, *l' agriculture* .
Mais comme c' est pour nous que
je parle, et que nous sommes
moins affaîssés, quoi qu' en pensent
les étrangers, que sur le point

p18

de le devenir, prenons d' un autre sens notre comparaison. Il arrive presque toujours qu' un arbre planté en trop bon terrain, et dont la sève est trop active et vigoureuse, jette dans le temps de la reproduction plus de branches qu' il n' en sçauroit nourrir en proportion de ses forces et du terrain qui fournit à sa subsistance. Si un jardinier habile ne retranche de ces branches gourmandes pour contenir la sève et perpétuer la durée de l' arbre, bientôt cette prospérité apparente dessèche le tronc, épuise les racines, et l' arbre languit et meurt. Il arrive encore qu' un jardinier imprudent, ambitieux, ou forcé par les circonstances, aura mis au pied de l' arbre un engrais trop brûlant et l' aura poussé à doubler de sève et d' efforts. Cet arbre dans le temps aura donné une récolte précoce, brillante, et aura étonné par sa singulière fécondité ; mais épuisé

p19

par cet abus de ses forces, il languit ensuite visiblement. Si semblable aux orientaux, qui après s' être animés par de l' opium, se trouvant affaiblés par les suites de son effet en reprennent une plus forte dose, et passant ainsi de réveil en réveil en viennent à s' abrutir pour toujours, le jardinier ravive son arbre par les mêmes moyens qui l' avoient excité la première fois, il se procurera encore deux ou trois fausses récoltes, au bout desquelles l' arbre périra.

Prenons que cet arbre soit l' ancienne Espagne : si cet état eût eu des voisins, il n' en seroit plus parlé ; mais si nous considérons la perte de tant de possessions qu' il avoit en Europe, l' établissement dans son sein d' un petit coin de terre en royaume, isolé de tout

autre continent que du sien, sa
décadence en un mot à la fin du
dernier siècle, nous pouvons dire,
il mourut . Les sots et les enfans

p20

diront : c' est l' expulsion des maures,
c' est l' inquisition, ce sont
des moines ; et le vrai politique
dit : *l' or du Perou* fut la chaux
au pied de l' arbre. Le jardinier
imprudent et ambitieux fut Philippe II.
Il boucloit l' Italie et y régnoit
presque comme en Espagne,
corrompoit l' Allemagne, bouleversoit
la France, envoyoit sa flotte
invincible en Angleterre, cela fut
beau : l' arbre tomba en langueur.
Tout ce qu' y sçurent ses successeurs
fut de faire venir de la
chaux des Indes pour ranimer de
nouveau l' Espagne mourante ; et
tant a été procédé que les mines
la dépeuplerent, et que malgré
le génie tenace, transcendant et
fait pour le grand de la nation,
ce ne fut plus qu' un cadavre.
Je suppose que les espagnols,
semblables au castor, se fussent retranchés
volontairement ce que les
nations avares cherchent avec tant

p21

d' avidité à leur enlever, qu' ils
eussent fermé tous leurs ports, et
que loin de vouloir retenir l' or, ils
n' eussent laissé sortir que cela de
chez eux : bientôt ces pirates civilisés
qu' on appelle nations commerçantes,
les auroient abandonnés,
et l' on n' eût plus vû d' autre
commerce en Espagne que la
communication intérieure, et le
troc du produit d' une province avec
celui d' une autre province. Toutes
les commodités de la vie les
eussent fui d' abord ; je le veux, en

supposant qu' il n' y eût plus chez
eux aucune sorte de manufactures,
ce qui n' est pas exactement
vrai, à beaucoup près : mais au
fond, auroient-ils pû moins avoir
de ces commodités, que leur dépopulation
et leur foiblesse réelle
ne leur en laissoit.
Ce peuple privé d' or et de commerce
étranger, n' eût plus été vexé
pour la perception d' impôts qui
ne pourroient avoir lieu, faute de

p22

représentatif de ces sortes de levées.
Dès-lors tous se fussent vû
forcés à travailler pour vivre, et
tout autre objet de travail leur
manquant, il eût fallu cultiver la
terre. Le sol et le climat sont admirables,
toutes les productions
nécessaires pour l' aliment et pour
les commodités de la vie y sont
communes et d' une nature excellente.
Les grains et les fruits y
sont bons, les soies presque dans
leur climat originaire, les laines
de la première qualité, etc. Bientôt
ils fussent venu à bout d' ouvrir
eux-mêmes toutes ces choses : le
cultivateur, le pasteur, l' ouvrier
et le débitant, tous auroient vécu
sur le produit de l' état ; et malgré
l' inquisition, moines, poux et
guitarres, bientôt cette fertile
contrée auroit contenu autant
d' hommes qu' elle en pouvoit nourrir.
On ne doute pas, je crois, qu' en
cet état tout ce continent n' eût

p23

été bientôt réuni, et qu' attendu
les prétentions de la maison regnante
alors en Espagne, les vastes
royaumes de Portugal et des
Algarves ne fussent venu prendre
leur coin dans l' écusson d' Espagne

auprès de ceux de Grenade et de
Leon. En cet état, si le roi d' Espagne
n' eût été connu et redouté
au loin que par sa sagesse et
le bonheur de vivre sous ses loix,
du moins il eût été chez lui le
plus tranquille et le plus inattaquable
de tous les souverains. Ces
puissances maritimes qui prétendent
enchaîner le monde entier en
envoyant des hommes dans des
boîtes menacer la terre de cracher
dessus, n' eussent osé seulement regarder
ses côtes, aussi redoutées
que le fut jadis l' isle des cyclopes.
La population étant une fois
portée en Espagne au plus haut
point qu' elle peut aller, relativement
au produit de son continent ;

p24

(et qui sçait évaluer à quel point
la population peut porter le produit
des terres ?) s' il eût pris envie
au roi d' Espagne de nourrir un
plus grand nombre d' habitans aux
dépens de l' étranger, c' est-à-dire,
du produit de leurs terres, il pouvoit
ouvrir ses ports à tout vaisseau
apportant des denrées, et n' exportant
en échange que des matières
ouvrées dans les manufactures
d' Espagne. En ce cas, le pis
aller eût été d' être comme l' on
étoit, mais on peut s' en fier à la
cupidité du commerce. Les ouvrages
de manufactures établies chez
une nation très-peuplée et qui a
peu d' argent, seroient infiniment
à meilleur marché que dans tout
le reste de l' Europe inondée d' or,
et l' on accourroit les enlever dans
l' espérance de les revendre avec
profit ailleurs. Je sçais que le commerce
apporteroit petit-à-petit
l' or et ses inconvéniens, et que la
prospérité apparente prendroit la

p25

place de la prospérité réelle, jusqu' à
ce qu' on en revînt à fermer
de nouveau les ports, et retourner
à la terre.

Mon intention n' est pas de pousser
plus loin cette induction idéale ;
mais elle suffit pour faire comprendre
que le principe invariable
d' où je pars, et auquel je reviendrai
souvent, est que c' est la racine
de l' état qu' il faut cultiver et
amander sans cesse, que les branches
doivent être proportionnées
au tronc, et qu' il n' appartient
qu' aux plantes aquatiques et marécageuses
de s' étendre en feuilles
flottantes et sans appui, tandis que
le tronc est nul, et que les racines
ne tiennent à rien.

p26

PARTIE 2 CHAPITRE 2

circulation.

entrons dans les détails relatifs
à la circulation : c' est
l' ame du mouvement intérieur sans
lequel un état ne peut subsister.
L' importance de l' objet doit me
faire pardonner la longueur des
détails.

Un grand état se fonde par les
conquêtes et réunions, mais il
ne peut se soutenir que par les rapports
et liens intérieurs. Un état
fondé par les conquêtes, n' est autre
chose qu' une étendue de pays,
où l' on a fléchi sous la loi du plus
fort en sa présence, et où l' on
obéit en son absence par la crainte
de son retour. Dans cette façon
d' être il n' y a de repos ni
pour le maître ni pour les sujets,

p27

et cet état forcé ne dure qu' autant
que la crainte subsiste, ce qui,
vû la vicissitude des choses humaines,
ne sçauroit être trop long.
Tout conquérant, ou s' est fait aux
loix et usages des pays conquis, ou
y apporta celles du sien, ou a été
législateur lui-même, ou semblable
à un torrent qui emporte
tout dans sa course, a disparu sans
laisser de traces que ses ravages.
Cyrus et les tartares conquérans
de la Chine ont été dans le premier
de ces cas ; les nations du
nord qui ont détruit l' empire
romain dans le second ; les incas,
Charlemagne et quelques-autres
dans le troisième ; les scherifs et
tant d' autres barbares dans le dernier.
Nulle autorité ne peut avoir
de fondement solide que dans
l' avantage de celui qui obéit. Il
ne faut pas avoir beaucoup approfondi
l' histoire du coeur humain
et les annales de l' humanité

p28

pour convenir de ce principe. On
voit par-tout que les vices, quoiqu' ayant
des succès qui leur sont
propres, n' en eurent jamais que de
passagers ; que la violence, la cruauté,
la fraude, la corruption, l' avarice
retombent toujours sur leurs
auteurs, à moins que les hommes
ambitieux que ces vices ont élevés,
n' aient, pour se conserver,
mis des vertus en usage.
à parcourir l' histoire entière,
Cromwel se trouve le seul scélérat
heureux jusqu' au bout ; mais
si l' on veut considérer combien
cet homme célèbre et facile aux
grands crimes sçut se maîtriser
sur les petits, quelle police et tranquillité
intérieure il entretint dans
l' état ; si l' on veut voir en lui l' homme
jaloux de la gloire de sa nation,
éclairé sur ses véritables intérêts,
protecteur du commerce

et des colonies, maître de Dunkerque,
auteur du célèbre acte
de navigation, etc. On conviendra

p29

que Cromwel parvenu par des vices,
se maintint par des vertus.
La force, la justice, la générosité,
la douceur fondent au contraire
un empire durable et sûr ;
et pourquoi ? C' est que nulle
autorité ne peut avoir de fondement
solide que dans l' avantage
de celui qui obéit. La force et la
justice sur-tout établissent cet avantage ;
elles promettent protection
et sûreté. Aussi loin qu' un gouvernement
peut étendre ces deux
choses, il peut se promettre un
empire durable ; mais où sa justice
ne peut atteindre, son empire
s' arrête aussi, et s' il veut regner
au-delà, ce ne sera que sur des
déserts.
C' est ainsi qu' en établissant des
principes généraux, on viendrait
à bout de fixer l' esprit humain sur
les objets mêmes, et dans les sujets
les plus propres à fournir matière
aux courses idéales de l' imagination.

p30

Le principe ci-dessus, par exemple,
fera comprendre pourquoi la
France moderne a crû en puissance
en croissant en étendue, et pourquoi
la France ancienne perdit si
promptement ses conquêtes en
Italie, en Espagne et en Allemagne ;
pourquoi les branches de la
monarchie d' Espagne lui ont coûté
la santé du corps ; pourquoi le
prince de Piémont seroit mille ans
roi de Sardaigne, sans être plus
fort que d' un titre, etc. Par-là
les nations de l' Europe pourroient
prendre des vues justes sur la nature

et le rapport de leurs colonies
avec le corps de l' état, sur
l' importance et la nécessité de ces
colonies, sur les loix qu' on peut
et doit leur imposer... et la plûpart
de ces vuës seroient peut-être
le contraire de celles que la cupidité
et le préjugé ont établies
chez les nations même les plus
éclairées sur l' intérêt. Revenons.
La force et la justice peuvent

p31

donc seules maintenir un empire,
parce qu' elles établissent seules
protection et sûreté. On sçait en
quoi consiste la force ; mais on varie
sur la justice, ou du moins
avec des notions claires et même
distinctes sur cette vertu, l' on semble
ignorer ce qu' elle exige respectivement
des différents membres
du corps politique.
La justice que le souverain doit
à son peuple n' est autre chose
qu' amour, protection contre l' étranger,
jugement et police entre
citoyens. Le peuple doit à son
prince amour réciproque, respect
et soumission. Voilà toute la dette
respective. L' état où elle est le
mieux acquitée, est le plus puissant
de tous, hors même de toutes
proportions d' autres avantages physiques.
Mais supposer que ces choses
aillent d' elles-mêmes, c' est établir
la république de Platon. Le
prince ne peut payer sa dette que

p32

par une vigilance et une attention
continuelles. Le peuple ne peut
s' acquiter que par une subvention
qui mette le prince en pouvoir
de soutenir les charges de l' état,
de se faire craindre des étrangers,
et respecter au dedans.

La circulation de ces deux payemens, à sçavoir protection d' une part, et services de l' autre, doit sans cesse être en mouvement du centre de l' état à ses extrémités les plus reculées ; c' est un principe mathématique du droit public. L' or et l' argent sont aujourd' hui le représentatif presqu' unique de cette circulation, c' est uniquement aussi ce qu' on considere aujourd' hui. Qu' il me soit permis d' embrasser plus d' objets dans mes raisonnemens. Il est certain qu' on ne voit et calcule maintenant la circulation que dans les métaux, et c' est à bon droit. Le prince paie en argent ceux qu' il entretient pour le

p33

service de ses peuples : le peuple fournit en argent le service qu' il doit à l' état ; il ne doit donc plus être question que d' argent. Il faut avouer même que ce truchement universel frappé d' une marque commune, dont le transport, aisé de soi-même, est devenu de la plus grande facilité par le moyen des lettres de change, a plus servi que tout le reste à lier et mettre en correspondance un grand nombre de sociétés d' hommes, et par conséquent à former de grands états. Si l' or eût été commun en Allemagne, avant que les différentes maisons qui l' ont divisée fussent parfaitement établies, et que cette sorte de droit public et politique, particulier à cette singulière oligarchie, devînt préjugé dans la nation, je doute que la Germanie eût été long-temps sans être réduite en monarchie. Dire et prouver que l' or est corrupteur, c' est dire qu' il est

p34

ennemi de la liberté. Cet axiome seroit aisé à prouver par les faits, si je voulois entamer des citations historiques.

Il est un peuple ardent et enthousiaste qui suit avec fureur deux chimères ; l' une est la liberté dont il est esclave plutôt qu' amateur, l' autre le commerce qu' il veut envahir tout entier, c' est-à-dire, attirer à soi toutes les richesses de l' univers. C' est prétendre allier le feu et l' eau. Un tel plan ne mérite de la part des puissances menacées qu' une attention exacte aux circonstances du moment, et les laisser faire. Quand le chevalier Guillaume Petti avance froidement que les anglois peuvent faire le commerce de tout le monde, et doivent avoir cet objet, je suis tenté de lui répondre : *les françois peuvent boire toute l' eau qui est dans la Manche, et vous aller combattre de pied ferme* . Toutes les choses humaines ont un période, et le période

p35

du projet ci-dessus, le voici. Sans liberté point d' activité, sans activité point de commerce. Votre liberté devoit donc vous rendre de grands commerçans, et vous l' êtes. Par le commerce les richesses, par les richesses la corruption, par la corruption l' esclavage, et dans l' esclavage misere et pauvreté, et point de commerce. Vous y viendrez, maîtres de la mer, ou de vous-même vous ébrancherez votre commerce, ce dont je doute.

L' or est donc la seule chose qu' un calculateur puisse examiner en circulation ; mais ne pourrions-nous pas nous servir encore de certains principes moraux dans cette spéculation ? Le peu de certitude des calculs sur cette matière peut du moins nous y autoriser. Essayons.

Quoique l' or une fois connu et répandu dans l' Europe soit absolument nécessaire dans un état pour en animer les ressorts, et qu' un

p36

corps politique soit aujourd' hui languissant dans toute son organisation en proportion de ce qu' il est pauvre de métaux, il est pourtant vrai de dire que les états ont autrefois subsisté sans cela. La dette alors du souverain ne pouvoit s' acquiter que par des préposés dont l' entretien étoit assigné sur les lieux en des prérogatives et moyens de subsistance. Dès-lors ces préposés pouvant se payer par eux-mêmes, obligés de consommer sur les lieux pour jouir, et de s' appuyer du consentement des peuples et des prérogatives de leur place, étoient moins dans la main du souverain. D' autre part, les peuples ne pouvant payer leur service au souverain que de leurs personnes ou de leurs denrées, toutes choses infiniment moins transportables que ne sont aujourd' hui les métaux, n' avoient de subvention à payer à l' état que facile par sa nature, et en proportion avec le

p37

payement que faisoit le prince. Pour parler en termes de commerce, *le change étoit au pair entre le maître et les sujets* ; mais il étoit languissant, rare, et ses rapports presque par-tout interceptés. L' or, semblable en propriétés sur le corps politique au mercure sur le corps physique, a pénétré dans les différentes veines de ce commerce respectif, et y a établi une circulation libre et facile. Nous en parlerons tout-à-l' heure.

Mais n'oublions pas la définition ci-dessus, elle est fondamentale dans la question actuelle. Si-tôt que la balance de cette sorte de charge se perd dans un état, si c'est le gouvernement qui l'emporte, le gouvernement devient tyrannie : si c'est le peuple, il dégénère en anarchie ; c'est un principe sûr, et dont la vérité gagnera toujours à être examinée. Continuons maintenant notre spéculation. C'est de cette sorte de comparaison,

p38

que naîtra la clarté que je dois répandre sur le plan qui résulte de mes principes. Je suppose que dans l'état privé de métaux, tel que je l'ai établi, le souverain n'eût point de domaines en propre, et que tous les revenus du fisc fussent, comme ils le sont à peu-près aujourd'hui, fondés sur la subvention subsidiaire des sujets ; cette subvention ne pourroit être, comme nous l'avons dit, qu'en corvées et services personnels, en grains, fourrages, lins, draps et autres matières de consommation pour l'entretien du prince, de sa maison, de ses troupes, etc. En cet état les provinces éloignées de sa résidence seroient moins taxées pour les magasins royaux que ne le seroient les pays voisins de son séjour ; mais d'autre part aussi elles jouiroient moins des biens que procure le voisinage du souverain, d'une police exacte, d'une attention momentanée aux

p39

travaux publics et aux autres avantages de la société, des bienfaits du prince, des honneurs, des charges, etc. Elles seroient plus à portée

des invasions de l'ennemi, et plus éloignées de la protection. Dans le cas d'invasion cependant, le gouvernement faisant marcher des armées pour les couvrir et les défendre, dès-lors c'est une partie du souverain qui se déplace en leur faveur. Le change politique, dont nous avons parlé ci-dessus, hausse en faveur du peuple. Il faut, pour le remettre au pair que nous avons dit être absolument nécessaire dans ce genre de commerce, que la dette du peuple grossisse et s'acquite en proportion. Cela se fait tout naturellement : les magasins qui n'étoient ci-devant que de la quotité nécessaire à l'entretien des officiers de justice et de police employés au gouvernement, ainsi qu'à celui de leurs adjoints, doivent grossir en proportion de l'augmentation

p40

survenue par la consommation des troupes qu'il faut dès-lors entretenir sur les lieux. Les corvées et autres services personnels deviennent plus nombreux, et de proche en proche la subvention grossit dans la mesure des rapports que chaque canton a avec celui où le souverain fournit la mise. Mais tandis que ces provinces achètent le bon ordre et la sûreté qui vont être établies chez elles, les autres plus languissantes en l'absence du prince trouvent aussi la compensation aux maux de cette sorte de langueur dans le soulagement que leur procure une moindre subvention. Cette induction développe le système général d'où il faut partir pour l'organisation intérieure d'un état, qui ne sauroit vivre sans la circulation. Je le repète, la vraie circulation n'est autre chose que le flux et reflux des deux dettes que j'ai analysées ci-dessus ; dette du prince, dette du peuple.

L' or a, comme je l' ai dit, facilité

p41

ce flux et reflux, et par conséquent lié les états ; mais au fond il n' est autre chose que le représentatif de cette circulation.

Il semble avoir ajouté un moyen de subsistance et de richesse de plus, et plus indépendant que les autres des deux subventions ci-dessus, en animant le commerce.

Je n' ai pas nié qu' il n' eût perfectionné les ressorts de l' organisation politique ; mais il n' en a créé aucun. On trafiquoit autrefois par échange ; mais cette discussion est étrangère à mon sujet actuel : il me suffit d' établir que le commerce n' est point d' un ordre particulier dans l' état, et qu' il est, ainsi que tout le reste, assujetti aux deux subventions ci-dessus.

Que seroit le commerce sans la protection du prince ? Ce qu' est celui de la Corse. Et d' autre part, que pourroit la rapacité de la finance pour le fisc sans le secours du commerce ? Rien, qu' entasser du sang et des ossemens.

p42

Revenons au grand principe établi ci-dessus. La perfection de l' organisation politique d' un état consiste dans le pair du change entre deux places principales, *le prince et le peuple* . L' oppression du peuple peut et dans les détails consister dans la forme par laquelle il fournit sa subvention. La cruauté des gabelles, l' indéchiffrable grimoire de l' inquisition des aides, sont des traces des temps de barbarie ou de nécessité, que l' habitude ne sauroit rendre moins monstrueuses à l' examen, ainsi que

dans le fait journalier. Ces choses ne sont pas de mon sujet. Il n' en est pas moins de fait que l' oppression ne consiste pas en ce que le peuple paie plus ou moins, mais seulement en ce qu' il paie plus qu' il ne reçoit.

Une province pourroit ne payer rien du tout, et cependant être très-misérable. La comté de Bourgogne devint la Franche-Comté

p43

sous la domination de l' Espagne qui voulut s' attacher cette province isolée de toutes ses autres possessions, par des franchises, etc. En cet état la Franche-Comté qui ne donnoit ni ne recevoit rien, étoit également dans la barbarie et la pauvreté, à peu de chose près. La France la conquit, la fortifia, la poliça. Si d' une part les rameaux du fisc s' étendirent dans son territoire, de l' autre, l' industrie françoise la gagna de toutes parts. J' y ai vû encore de vieux habitans, espagnols dans le coeur, regretter le temps où ils étoient francs de tout, et même de l' assujettissement de se faire les ongles tous les quinze jours ; mais tout en regrettant leur ancienne liberté, et détestant leurs richesses modernes, ils ne pouvoient s' empêcher d' avouer qu' ils voyoient plus d' argent en un an, depuis qu' ils appartenoient à la France, qu' en trente, tandis qu' ils étoient espagnols. Que le vieux

p44

coursier de la fable ait regretté sa liberté, c' est chose simple ; mais aujourd' hui ses descendans ne tiennent rien de cette antique générosité, et s' ils se trouvent en liberté dans un pâturage, ils regagnent

d' eux-mêmes l' écurie, quand le jour baisse.
Il est donc de fait que la Franche-Comté ne payant rien étoit plus pauvre qu' elle ne l' est aujourd' hui, chargée comme les autres provinces du royaume. Pourquoi cela ? Cette province est frontière, le roi y tient des troupes qui y apportent leur paie, et consomment les denrées et fourrages du pays. Le commerce protégé là, comme ailleurs, y a pris racine, les barrières avec le reste du royaume ont été levées, les grands chemins établis par-tout facilitent les mouvemens, cette province de cul-de-sac est devenue passage, et a totalement changé de face. Or supposons que la prospérité

p45

de nos armes fût telle que nous en vinssions un jour à conquérir les landes immenses qui se trouvent entre Bordeaux et Bayonne, bientôt la domination françoise y apporteroit les mêmes avantages. Il est vrai qu' il faudroit ici quelques moyens de détail de plus qu' il n' en a fallu dans la Franche-Comté, l' Alsace, etc. Ces provinces étoient peuplées et abondantes en produit, il ne falloit que les faire à nos moeurs et y exciter l' industrie. Dans les landes au contraire incultes, et par conséquent désertes, il faut créer des hommes, et ce qui s' ensuit, la fertilité. Mais les mêmes moyens à peu-près produiroient, avec un peu plus de temps, les mêmes effets. On commenceroit sans doute par ouvrir et assurer deux grands chemins pour les deux grandes routes principales qui traversent ces déserts ; songeant ensuite à en vivifier l' intérieur et à multiplier les

p46

débouchés, on examineroit sur cette côte aride et dangereuse les différentes anses et petits ports qui peuvent y être rendus praticables pour le cabotage ; on en assureroit l'établissement par des travaux proportionnés, et l'on y attireroit des habitans par quelques petites franchises. Rentrant ensuite dans l'intérieur des terres, on chercheroit et l'on trouveroit les moyens de donner un écoulement aux eaux qui forment des lacs et des marais tout au long de la côte, et dont l'engorgement retenu l'hiver sur la surface de ces plaines sabloneuses rend l'air mal sain.

On dessécheroit les unes, on réduiroit les autres en canaux. Cela paroît mal-aisé dans des terrains de sables mouvans, mais l'industrie françoise apprendroit bientôt à ces pauvres gens que l'immense quantité de pins hauts et droits dont ces déserts sont couverts, peut fournir des rondins qui

p47

disposés et liés ensemble soutiendroient les terres.

Toutes ces communications sont les veines du commerce qui se glisseroit dans le pays ; il y présenteroit sa soeur la police qui bientôt détruiroit efficacement ce qu'il reste d'usages barbares parmi ces espèces de sauvages. Ces cruelles avaries, où l'on a vû quelquefois courir les prêtres même avec leurs paroissiens pour dévaliser et emporter les débris d'un naufrage, et quelquefois égorger ceux qui s'en étoient sauvés pour ôter toute trace de leur crime, seroient proscrites comme elles le méritent, et l'on ne craindroit plus ces funestes parages, qu'à cause des inconvéniens inévitables de la mer.

Le produit des terres ayant un débouché, on ne seroit plus contraint de l' aller chercher au loin, et quelquefois à vingt lieuës de son canton ; la culture augmenteroit

p48

en proportion, et conséquemment le nombre des habitations. On privilégieroit quelques paroisses pour des foires ou marchés. On feroit revivre en faveur de ces nouveaux colons un édit d' Henri Iv si digne d' un roi dont la mémoire sera à jamais précieuse à l' humanité, par lequel il exempte de toute charge pour un certain nombre d' années, toute possession d' un terrain inculte remis en valeur. Peu-à-peu, mais très-promptement eût égard à l' importance de ce changement, les habitans se rassembleroient et se multiplieroient. Ils oublieroient le singulier axiome que je leur ai ouï dire à eux-mêmes : *sian qué trop dé moundé din quouestou país : nous ne sommes que trop de monde dans ce pays-ci ;* et ils diroient, comme disent par-tout ailleurs les gens de campagne, qu' il leur manque des travailleurs. L' on en viendroit enfin jusqu' à

p49

établir de petites manufactures propres à la consommation du pays. Elle y est si bornée qu' il ne faut pas supposer une forte industrie ni des fonds considérables pour y suffire, et c' est toujours un grand bien pour un pays pauvre de mettre sous la main de l' habitant ce qu' il ne peut s' empêcher de consommer. Or toutes ces choses une fois établies et achevées insensiblement, la finance qui suit toujours et doit suivre le commerce et

la police, la finance, bon valet et mauvais maître, trouvera de quoi glaner sans déraciner, et le prince sera content d' avoir conquis une belle province au lieu d' un désert.

Si quelque vieillard acariâtre se rappelloit que jadis ils ne payoient que quarante sols *de denier de pied de taille* , comme on parle en ce canton, au-lieu de douze livres qu' on en payeroit alors ; que sa paroisse n' étoit imposée que

p50

pour vingt arpens, parce qu' il n' y avoit que cela de cultivé, au-lieu qu' elle le seroit pour deux mille aujourd' hui ; s' il en concluoit qu' une paroisse qui au-lieu de vingt livres par an seroit cottée pour 24000 livres, est étrangement vexée ; on seroit en droit de lui répondre : oui, mais vous alliez nuds pieds et couverts de haillons aussi usés que vos baretts, et vous êtes maintenant vêtus et chaussés ; vous couchiez dans des chaumières de branchages, et vous habitez de bonnes maisons ; vous étiez seuls et exposés aux attaques des loups, vous êtes actuellement dans une province peuplée, policée, vivante ; l' air chez vous étoit mal sain, les eaux mauvaises et croupissantes, la nature y étoit racornie, les bestiaux et les hommes petits et ne parvenans jamais à la vieillesse. Tout cela est maintenant réparé ; il est juste de reconnoître tant de signalés services, il est nécessaire de soutenir la main

p51

qui vous a tant gratifiés. Tout dans l' univers, à commencer par la divinité, exige un tribut en

reconnaissance de ses bienfaits.
Mais qu' on ne s' y trompe pas,
et à cet égard je reviens à mes
anciens principes que je n' ai jamais
perdus de vuè ; ce n' est qu' en
songeant aux moyens de subsistance
qu' on peut établir la population.
En vain eût-on reçu dans ces
landes les huit cents mille maures
qui, dit-on, les demanderent du
temps d' Henri Iv et dont nous
avons parlé ailleurs : ou cette énorme
peuplade excitée par la nécessité
auroit fait toutes les choses
que je viens d' énoncer, à quoi il
y a grande apparence, ou elle eût
péri promptement dans ces déserts,
ou elle se fût dispersée dans
les provinces voisines. Sans subsistance
point de population, sans
population point de subsistance.
Vous, qui ne cherchez que l' argent
sans prendre garde où il va

p52

ni d' où il vient, vous êtes les vrais
ministres du cahos.
Poussons plus loin nos conquêtes,
et semblables à Pyrrhus, sans
nous arrêter, joignons encore au
corps du royaume le Berri. Cette
province si peuplée du temps
de César est aussi dans le cas de
pouvoir y être réunie, sans qu' une
trop grande extension des membres
relativement aux proportions
du corps, nous la rende à charge
plutôt qu' à profit. Celle-ci même a
tous les avantages du sol que l' autre
n' a pas. Elle n' est point à la
vérité province maritime, mais
bordée par la Vienne et cette admirable
Loire, traversée par le Cher
et coupée de plusieurs autres petites
rivières, elle a toutes les facilités
pour le commerce qui sont
refusées à la première. Entourée
d' autre part de voisins industriels
ou du moins plus vigilans, tels
que les gens du Limousin, de la
Marche, du Nivernois, etc. Elle

est d' ailleurs, quoique singulièrement

p53

dévastée quant à la culture des terres, peuplée, ornée de villes, villages et beaux édifices tout autrement que ne le sont les landes. Cependant la vivification intérieure y manque absolument, et tout y est couvert de brandes et de forêts qui n' ont aucun débouché, tandis qu' on manque de bois presque dans tout le royaume. Bien des gens éclairés ont été à même de voir cela. Interrogez-les sur cet article, ils conviendront du fait, et n' en donneront d' autre raison que celle qu' ils ont apprise sur les lieux, à sçavoir que les gens du pays sont d' une ineptie et d' une paresse dont rien ne peut les tirer. En cela leur génie est différent de celui des habitans des landes qui, quoique gênés en tout sens par l' ingratitude du sol, ne laissent pas d' avoir leur sorte d' industrie et d' activité. Quant à la paresse,

p54

je ne nie pas que ce ne soit un grand mal, sur-tout quand elle vient de la misère, ou qu' elle l' a engendré, car l' invincible paresse des sauvages n' est point celle-là. Laissons à des hommes fertiles en paradoxes et ingénieux dans l' art de les faire valoir, à discuter la question, s' il est nécessaire ou non pour le bonheur de l' humanité, qu' elle soit civilisée et nécessitée au travail. Nous traitons de la prospérité d' un état, et conséquemment il faut commencer par mettre en fait que tout ce qui rend à sa dissolution, ne peut que nuire. En supposant donc que le

peuple berrichon soit de sa nature
inepte et paresseux, je dis et
j' affirme qu' on le guérira de ces
deux maux en unissant cette province
au corps de la monarchie
françoise, et la conduisant selon
les maximes de son gouvernement.

p55

Cette province est naturellement
abondante en laines, en mines
de fer, en bois pour leur exploitation,
et le sera bientôt en
grains si l' on protège le laboureur,
et si l' on use d' abord, pour les
défrichemens considérables, de la
méthode d' exemptions portées par
l' édit d' Henri Iv dont j' ai parlé
ci-dessus ; mais ces défrichemens
languiroient bientôt sans l' établissement
des débouchés et la consommation
intérieure.

Or comme il ne nous en coûte
pas plus ici pour vivifier les états
que pour les conquérir, voyons ce
que le roi Pasteur, dont je suis le
ministre, feroit dans sa nouvelle
acquisition du Berri pour remplir
ces deux objets.

En commençant par le premier,
il établiroit d' abord des grands
chemins pour les grandes routes,
et des communications pour les
traverses, ainsi que d' un lieu à un
autre. Mais comme les habitans

p56

de cette province ne sont pas en
assez grand nombre pour pouvoir
faire eux-mêmes ces chemins, et
que d' ailleurs le roi Pasteur regarderoit
les corvées comme l' abomination
de la désolation sur les
campagnes, il emploieroit ses troupes
à cette sorte d' ouvrage, et il
en a tant de désœuvrées sur les
frontières, que ce seroit l' affaire

d' une campagne.
Considérant ensuite sa nouvelle
conquête en ingénieur, et entouré
de gens à projets, il remarquerait
qu' elle est au levant et au
midi appuyée à des pays de montagnes
d' où viennent les eaux, et
ouverte au couchant et au nord
vers des pays de plaines où elles
se jettent, pour aller se perdre
dans la mer. Il ordonnerait alors
qu' on lui traçât des plans de canaux
de communication. Les eaux
prises vers leurs sources moins
chargées et moins dangereuses
en naissant, rassemblées dans de

p57

grandes retenues, ne s' échapperoient
plus à leur volonté,
c' est-à-dire, par la route la
plus courte et la plus basse, mais
soutenues avec économie et portées
aux lieux marqués, ne perdroient
pas un pouce de pente,
qu' elles n' eussent eu leur objet et
leur utilité.
Dès lors les colons voyant à
leur porte un débouché sûr et peu
coûteux pour leurs denrées dans la
Loire, et de-là dans les provinces
et cantons du royaume où la consommation
est la plus forte et la
plus assurée, s' empresseroient à tirer
de la terre ces denrées ; et bientôt
la campagne s' embellissant
d' une part de cette nouvelle culture,
vivifiée par la facilité des
arrosages, et de l' autre par le coup
d' oeil des chemins et des canaux
régulièrement bordés d' arbres, offrirait
le paysage le plus riant et
le plus fertile, au lieu des brandes,
des marais, et des campagnes sèches

p58

et pierreuses qui couvrent

aujourd' hui tout le pays.
J' ai dit assez que cet accroissement
de culture entraîneroit celui
des habitans. D' autre part, ces
nouveaux berrichons sûrement
moins indolents que les premiers,
apprendroient bientôt à fabriquer
eux-mêmes sur les lieux leurs laines,
etc. La protection du roi
Pasteur et quelques secours pécuniaires
ne manqueroient pas pour
aider aux établissemens de ceux qui
s' industrioient de la sorte, et bientôt
en état de voler de leurs propres
aîles, ils rendroient au centuple
au souverain en subsides peu
onéreux ce que sa bonté leur auroit
accordé d' avances premiéres.
Tout ce tableau de vivification
imaginaire n' est point un être de
raison. Des hommes plus que sauvages
dans leur origine, arrière-branche
cadette de l' humanité, et
ne tirant de lumière que de la loi
naturelle bien défigurée, ont fondé

p59

un empire immense de la sorte.
Ils l' avoient tellement gouverné
par ces principes, que le pays
le plus éloigné de leur empire leur
étoit aussi attaché que le pourroit
être sa banlieuë à un petit prince,
et l' avoient consolidé de façon qu' il
a fallu l' invasion d' ennemis miraculeux
selon leurs foibles notions,
jointe aux circonstances d' une révolution
intérieure pour l' ebranler.
Je parle de l' empire des incas.
Qu' on lise leur histoire dans
Garcilasso De La Vega , et qu' on
juge après de la verité d' un de
mes principes, à sçavoir que *les
bienfaits sont le bras droit de l' autorité* .
Après cette ébauche tracée d' une
partie des soins de notre conquérant,
à sçavoir de ceux qui sont
relatifs à l' établissement des débouchés,
passons à l' autre qui concerne
la consommation intérieure.
Il est impossible d' établir le premier

de ces objets, sans qu' il entraîne

p60

l' autre tout naturellement.
En effet, ce surplus d' habitans à
la campagne, de voituriers et gens
employés et par terre et par eau à
l' exportation, les hommes qui travaillent
à l' entretien et exploitation
des canaux et chemins, ces
nouveaux manufacturiers, leurs
garçons, tout cela, dis-je, doit
consommer dans le pays. Les habitans
y trouveront les matières
ouvrées nécessaires à leur entretien,
et n' auront pas besoin de les
aller chercher ailleurs. En un mot,
la consommation y sera tout autrement
active et considérable.
Mais le conquérant attentif à
multiplier les avantages de sa domination
en faveur de ses nouveaux
sujets, établira un parlement à
Bourges, pour qu' ils ne soient pas
obligés d' aller chercher au loin la
justice qui doit naturellement leur
être portée sur les lieux. Dès lors
tout l' argent qui sortoit de la province
pour l' aller chercher, y demeurera.

p61

D' une part nos berrichons
deviendront bons juges, et
qui est bon magistrat est un homme
très-précieux dans l' état. De
l' autre, leurs appointemens, quoique
médiocres, et leurs épices plus
fortes seront consommées dans le
pays, ainsi que le produit des grifonnages
de cette armée de scorpions
qui les suit, ce qui sera beaucoup
pour le Berri, et qui n' étoit
qu' une goutte d' eau au lieu où ce
produit se consommoit autrefois.
Le prix et taux de toutes ces charges
de grande et petite magistrature
sera une augmentation de

biens pour nos berrichons, fonds
assis sur les terres de Dom Japhet
d' Arménie, mais cependant très-réels
dès que l' opinion publique les
a constamment établis tels.
Les collèges, universités, et
autres établissemens pour l' éducation
de la jeunesse fleuriront de
nouveau, et les habitans du pays
ne seront pas obligés d' envoyer

p62

bien loin leurs enfans à grands
frais pour les élever. Le gouverneur
et les officiers généraux de
la province, obligés de résider sur
les lieux dans les temps où leurs
charges à la guerre et à la cour
ne les obligeront pas d' être ailleurs,
consommeront encore leurs
revenus et apporteront de l' argent.
Les troupes employées aux travaux
publics, ou en quartier de
rafraîchissement dans ces fertiles
contrées, y verseront leur paie et
leur travail. Telle est la mise du
souverain. Faut-il s' étonner alors
si les sujets la lui rendent avec facilité ?
Depuis long-temps les étrangers
s' étonnent de voir la France
toujours inépuisable, tandis qu' ils
l' ont vue si souvent épuisée. Ils
nous disent arbitrairement gouvernés
en tous les sens ; et il faut
avouer que d' une part la légèreté
de nos propos, de l' autre certains
scandales de détail, nous donnent
assez l' air de quelque chose d' approchant.

p63

Il est pourtant vrai que
du sein de la tyrannie il ne sortit
jamais de résurrection : ils le sçavent,
et c' est le principe de leur
étonnement en nous voyant toujours
renaître ; mais en voici la raison
toute simple : c' est que malgré

nos écarts de conduite journalière,
nous sommes de tous les
peuples de l' Europe celui qui s' éloigne
le moins des principes de
gouvernement ci-dessus établis. Il
s' en faut bien cependant que nous
n' y soyons, et que nous pensions
même à y arriver ; à cet égard
mettons la main sur la conscience.
Par les inductions ci-dessus et
autres semblables, il est, je crois,
démonstré qu' une province peut
être imposée dix fois autant qu' elle
l' étoit jadis, et être cependant
moins foulée ; et que toute l' harmonie
de la finance d' un état consiste
dans le pair de ce change fictif
que j' ai établi ci-dessus, et en

p64

ce qu' une province ne paie pas plus
qu' elle ne reçoit.
C' est de ce principe que naît
celui que j' ai souvent dit, que si
le roi me chargeoit du soin de
ses finances (ce dont Dieu le préserve
ainsi que moi, car j' ai toute
ma vie eu bien de la peine à gouverner
les miennes) je ne sçaurois
d' autre moyen pour l' enrichir, que
de diminuer sa recette et augmenter
sa dépense. On croira sans doute
que la langue ou la tête m' ont
tourné, je ne répons pas du dernier
point ; mais c' est précisément
ce que j' ai voulu dire. Je diminuerois
la recette aux lieux où la
perception se feroit difficilement,
et j' y augmenterois la dépense de
l' état, sauf à retrouver mon compte
par une diminution de depense
aux lieux où l' argent regorge
de lui-même. J' expliquerai ailleurs
cette idée plus au long.
Ce secret est bien simple (ainsi

p65

l' ont été les plus belles et les plus utiles de nos inventions) mais il n' embrasse pas moins tout le système de la circulation d' un état.

Quand il faut la force et des contraintes pour faire acquitter la dette du peuple, signe certain que cette dette est trop forte, et que le change est au désavantage du peuple : d' où s' ensuit que de contrainte en contrainte, on en viendra jusqu' à le ruiner tout-à-fait. On oppose à cela que le peuple ne paie jamais volontiers, que craignant d' être plus chargé, s' il est exact, il se fait tirer l' oreille, et que les contraintes et garnisons sont plutôt de forme que de nécessité.

Je me rappelle à ce sujet un détail de cette espèce, que j' eus jadis occasion de connoître. Un de mes petits amis, (et je vous avertis que ce sont les bons) faute d' autre débouché, desiroit avoir un poste de receveur des tailles ; il étoit en passe de l' obtenir. Le

p66

voilà donc à la quête d' un petit Perou à vendre. La recette d' Aurillac et celle de La Rochelle vaquoient alors. Le poste d' Aurillac étoit tenu pour fort bon, celui de La Rochelle très-médiocre. Mon ami, très-honnête et peu ambitieux sur-tout du bien d' autrui, ne fit pas beaucoup d' attention à la finance ; mais regardant en bon parisien les provinces comme le Congo, il vint me consulter pour sçavoir dans lequel de ces deux cantons on mangeoit sa soupe avec une cuillier. Vous vous informez là, lui dis-je, de quel côté vient le vent, tandis que vous négligez un point très-essentiel ; mais je vous dirai, moi qui suis homme d' état, et profondément initié dans les secrets de la finance, que la recette d' Aurillac doit être fort au-dessus de l' autre : il se mit à rire, et m' avoua

que j' avois deviné. Or sçavez-vous,
repris-je, pourquoi je
suis sorcier, c' est que je connois

p67

le pays, le génie des peuples et
leurs ressources, et qu' il en est peu
dans vos bureaux, ainsi que dans
bien d' autres, qui aient commencé
leurs cours d' arithmétique
par cette première règle. Dans la
haute Auvergne, pays du ressort
d' Aurillac, il y a de l' industrie,
du labeur, de l' économie, et sans
cela rien que misère et pauvreté.
Cela compose un peuple mi-parti
d' insolvables et de riches honteux,
car l' aisance et l' envie d' avoir vont
rarement chez le paysan sans une
politique très-fine en son genre.
Celle de ces bonnes gens est de faire
les pauvres, crainte de surcharge.
De tout cela il résulte que la taille
une fois assise, tout le monde
gémit et se plaint, et personne ne
paie. Le terme expiré, à l' heure
et à la minute la contrainte marche,
et les collecteurs, quoiqu' aisés
et qu' au fond cette garnison
soit fort chère, se gardent bien
de la renvoyer en payant, attendu
que ces sortes de frais sont

p68

d' habitude et qu' ils y comptent,
au lieu qu' ils craignent, s' ils devenoient
plus exacts, d' être plus
chargés l' année d' ensuite, et voici
pourquoi : le receveur qui connoît
bien sur quoi porte l' assiette de ses
tailles, et que ses collecteurs sont
solvables, envoie contrainte pour
la forme en ce qui concerne le roi,
et pour le fond relativement à lui.
Son homme ne fait que se montrer,
et sert en même temps de
garnison pour quatre villages. Ne

coûta-t-il que deux livres par jour
au-lieu de quatre, comme cela se
doit en conscience, c' est toujours
huit livres par jour qu' il gagne, et
c' est le premier argent qui paie
cela. Ce fainéant lui ne coûte au
receveur que vingt sols par jour
tout au plus, attendu qu' il a son
franc repaître dans les lieux de son
département : *ergo...* je ne vous
dis-là que l' *abc* de la profession,
car il est bien d' autres rubriques
que vous m' apprendrez. Or si certaines

p69

paroisses s' avoient d' être
exactes, et de payer sans attendre
la contrainte, le receveur qui se
voit ôter le plus clair de son bien,
se met de mauvaise humeur, et
au département prochain, entre
lui, messieurs les élus, le subdélégué
et autres barbiers de la sorte,
on s' arrange de façon que
cette exacte paroisse porte double
faix pour lui apprendre à vivre.
De tout cela il résulte que le receveur
des tailles d' Aurillac a un
profit sûr, et jamais de perte à
craindre. Les gens du pays d' Aunis
au contraire sont assez volontiers
brigands et débauchés, comme
habitans des bords de la mer.
Ce pays abonde en denrées d' exportation,
à sçavoir en vins, eau-de-vie,
et en bled ; mais de ces
deux sortes de denrées, l' une est
arrêtée par son abondance, attendu
que toutes les terres à portée
des débouchés de la partie de la
côte qu' on appelle golfe de Gascogne

p70

et Pertuis D' Antioche, sont
plantées en vignes jusqu' à quinze
et vingt lieuës en avant dans les
terres, qu' il y a plus de cette denrée

que le nord n' en demande
annuellement, et qu' elle est en conséquence
obligée d' attendre que
des années de stérilité lui donnent
un prix. L' autre denrée est gênée
par des ordonnances, et une manutention
aussi irrégulière dans ses
principes, que nuisible dans ses
conséquences. De toutes ces choses
combinées il arrive que les habitans
du pays d' Aunis ne sont jamais
riches et ne peuvent devenir économes,
étant sans cesse dans l' alternative
du tout ou rien. En
conséquence le receveur des tailles
est par une nécessité mécanique
obligé de veiller au recouvrement
le plus prompt qui lui est
possible. Dans les temps d' engorgement,
il perdrait ses contraintes
s' il les pousoit aussi loin que
celui dont nous parlions ci-dessus,

p71

et si même il ne consentoit à attendre,
il risqueroit le fond. Quand
les débouchés s' ouvrent ensuite, on
lui paie les arrérages, et par conséquent
ce n' est pas le temps de
faire des frais ; voilà ce qui fait
l' imparité réelle de ces deux postes.
Mon homme qui comptoit
qu' une place de receveur des
tailles ne demandoit d' autre sçavoir-faire
que de l' exactitude à recevoir
et remettre les deniers, devint
sombre, fut s' informer, et
bien et duëment instruit il s' enfuit
et court encore.
Cette narration un peu longue,
si elle n' apprenoit quelque chose
au lecteur en passant, paroît aller
contre le principe que j' ai établi,
que quand il faut forcer le
peuple au payement de sa dette,
c' est un signe certain que cette
dette est trop forte : en effet, je
mets ici sur la scène des auvergnacs,
qui par astuce seulement
se font tirer l' oreille, et obligent

p72

à user de contrainte ; mais prenez garde que c' est un pur défaut d' administration intérieure qui les force à cette dissimulation ruineuse pour eux.

L' on convient généralement qu' un ordre vague de perception, qui tient toujours en l' air un objet de surcharge pour celui qui met à découvert son bien et son industrie, est de tous le plus fautif, le plus ruineux et le plus semblable à la façon dont les housards lèvent des contributions dans les malheureux pays qui sont en proie à leurs brigandages : tout le monde pense cela. On a même fait des tentatives pour établir la taille réelle où elle ne l' est pas, et si le succès n' a pas suivi ces tentatives, c' est qu' on n' a pas pris cette opération à la base. Ainsi l' astuce que je suppose ici à des montagnards qui n' ont de grossier que l' habit, est une des branches de cette force employée à la levée des deniers. Mais considérez

p73

mon histoire d' un autre sens, et en tirez une conséquence réelle, à sçavoir que les meilleurs pays en apparence et ceux que la nature a le plus favorisés, soit par les avantages du sol, soit aussi par ceux de la situation, sont les plus misérables en effet, si la circulation n' y est pas constamment et régulièrement établie. C' est sans contredit ce qu' on voit dans le fait, qui est le meilleur des argumens sur les questions où l' on dispute du droit. Dans tous les beaux pays en France, les habitans de la campagne, le paysan est infiniment plus misérable que dans les mauvais.

On peut donc, sans s' arrêter aux exceptions de détail, poser

ce principe politique comme sûr et certain, que quand on est obligé d'employer la contrainte pour faire payer la dette du peuple, c'est un signe que cette dette est trop forte selon les proportions ci-dessus.

p74

En général tout homme à son aise aime à s'acquitter, et puisque le fisc paie avec facilité quand il y a des fonds, lui cependant qui ne peut être contraint à l'exactitude, à plus forte raison le peuple cherchera-t-il à se libérer des frais de la contrainte. C'est, me dira-t-on, précisément ce qui fait la différence : la contribution du souverain est volontaire, et l'autre est forcée ; en conséquence à forces égales la dernière doit toujours beaucoup plus traîner que la première. On pourroit ainsi m'arrêter sur tous les détails de mes raisonnemens, et m'obliger de la sorte à faire des volumes, tandis que je ne m'étends déjà que trop. Je ne nie pas qu'un des plus puissants moyens d'accélérer la circulation des deux dettes dont il est ici question, ne fût de traiter les peuples comme des hommes, et non comme des automates, de leur faire sentir que leur subvention

p75

qui opère le bien général de la société, est un tribut à la nécessité, et non au pouvoir arbitraire. Nous voyons tous les jours des nations qui ne peuvent en aucun sens nous être comparées, nous tenir tête par des efforts prodigieux, uniquement par ce secret-là. Mais ceci est hors de mon sujet quant à présent. J'embrasse assez et trop du physique, sans m'étendre encore

sur le moral.

Tout le secret donc de la vivification intérieure est que le prince porte sa dépense aux lieux où sa recette languit, ou que si de plus pressants arrangemens l'empêchent de suivre cette méthode, il diminue du moins cette recette en proportion du reversement qu'il y peut faire. Car je ne connois bourse d'où l'on puisse toujours tirer sans y remettre.

L'auteur des réflexions politiques sur les finances et le commerce, livre presque entièrement

p76

destiné à combattre un paradoxe de l'essai politique sur le commerce, touchant les avantages que ce dernier suppose au haussement des monnoies, fait un raisonnement qui m'a paru terriblement arithmétique. Cet ouvrage que je crois fort beau, m'a tellement suffoqué de millions et milliards qu'ils me papillotoient devant les yeux, et que mon intellect sembloit être à la table du roi Midas le jour qu'il eut la faculté de changer tout en or. Il entreprend dans un chapitre long et raisonné de calculer comment Louis Xv est beaucoup plus pauvre que ses prédécesseurs. Cela se rapporte assez à un certain axiome d'un ancien qui disoit, qu'il n'y avoit rien de si fou qui n'eût été soutenu par quelque philosophe. Quoi qu'il en soit, celui-ci ne s'en tire pas mal ; mais dans un état de détractions à faire sur les revenus de Louis Xv il commence par cet article ci.

p77

" 1 l'auteur du détail de la France dit que François I avoit

un cinquième moins d' états que
Louis Xiv ainsi il faut d' abord
déduire pour ce cinquième
40000000. "

voilà ce qui s' appelle une politique
bien dépendante de la science
des nombres. Ne diroit-on pas
que la terre est un champ semé
de livres, sols et deniers, et qu' en
étendant son empire, on s' approprie
aussi la récolte ? En ce cas le
roi de France ne seroit qu' un petit
prince devant le mogol, le
czar, et le tartare. Il est cependant
de fait que les annales entières
de l' humanité ne nous montrent
aucune puissance approchante
de celle de Louis Xiv dans
son temps de splendeur, pas même
les romains. Qu' est la Hollande
sur la terre ? Je dis plus,
qu' est la France sur la mappemonde ?
Si toute la terre étoit cultivée

p78

et vivifiée selon mon systême, ce
qui fait une idée digne de sir
Politick, encore ne seroit-il pas
vrai qu' un souverain qui accroîtroit
ses états d' un cinquième, devînt
plus puissant en la même proportion :
c' est souvent tout le contraire,
non-seulement à cause du
peu de convenance de certaines
possessions, car chacun sçait, par
exemple, que l' isle de Corse nous
vaudroit mieux que les isles de
Rhodes, de Créte et de Chypre
ensemble ; mais encore en ce que
les membres trop éloignés ou obstrués,
et où le coeur ne sçauroit
repousser le sang et le chile nécessaires
à la nutrition et repercussion,
ne sont propres qu' à épuiser la masse
et faire tomber en langueur le reste
du corps.

Prenons une forme de calcul
moins fautive, quoique moins
arithmétique. Un prince est puissant
en proportion du nombre
d' hommes auxquels il commande,

et de ce que valent et sçavent faire ces hommes. Pour démontrer cet article, reprenons quelques-unes des inductions ci-dessus. Il est prouvé par les faits, et par ce que nous venons de dire, qu' un prince ne peut rien tirer de son peuple qu' il ne soit obligé de lui rendre de la main à la main. Le roi, selon le livre d' or dont je parlois tout-à-l' heure, a deux cents millions de revenu. S' il vouloit, comme tout homme rangé, avoir une année de son revenu devant lui, il causeroit un étranglement singulier à la circulation, ou si ce n' est à la première année, elle seroit du moins totale quand il en auroit amassé trois, ce qui pourtant est bien permis. Quand Tibere eut cette fantaisie, il fut obligé de remettre de l' argent en circulation en prêtant sur l' hypothèque des terres. Or un prince qui prête sur gage, selon le rite du patriarche Joseph, qui

fit faire ce commerce-là au roi pharaon, feroit mieux de donner, quitte à reprendre lors du besoin. Ainsi donc le souverain ne peut recevoir qu' il ne reverse, et par conséquent toute la puissance qui git en millions de revenus, n' est autre chose que recevoir et donner, et le prince à cet égard n' a aucun avantage sur le garde de son trésor ; car nous venons de démontrer que s' il prend où il lui plaît et donne de même, il ruine tout. Or le pouvoir de mettre le feu à sa maison ne fut jamais regardé comme un degré de puissance. Mais en supposant que cet or fût tout à lui et qu' il pût en faire ce qu' il lui plairoit, si faudroit-il qu' il achetât des hommes

pour sa gloire ou pour son plaisir.
Or les hommes achetés valent la
moitié moins pour la gloire, et
les femmes même pour le plaisir.
Le mot célèbre de Cyrus, *mes
sujets me gardent mes richesses,*

p81

n' est donc pas si romanesque que
le pourroit croire un conseil des
finances ; et il est vrai de dire qu' un
roi bien obéi et aimé d' un peuple
nombreux et adonné à l' agriculture,
dans un pays où la circulation
est bien établie, où l' aisance
est dans la sécurité plutôt que
dans la consommation, où l' économie
est d' habitude, de prévoyance
et jamais de nécessité absolue,
où la police est exacte et sévère, et
où la confiance est bien établie
entre le peuple et son souverain, le
roi, dis-je, d' un tel état peut se
passer d' amasser des trésors ; et
regarder comme ses revenus tous
ceux de ses sujets. Pourquoi cela ?
C' est qu' en général les besoins de
l' état ne sont autre chose que la
nécessité d' un plus grand reversement
d' un tel ou tel autre côté,
ce qui ne fait au fond qu' une accélération
de circulation dans ces
parties-là, et un ralentissement dans
d' autres parties. Or cette nécessité

p82

ne sauroit jamais rompre entièrement
l' équilibre, si l' on observe
les règles et la balance établie
ci-dessus.

Mais, dira-t-on, le prince a
des dépenses à faire au dehors en
temps de paix, et plus encore en
temps de guerre ; et cette partie
qui ne sauroit être reversée sur
son peuple, exige une plus forte
balance de son côté.

Pourquoi cela ? N' a-t' il pas
aussi des revenus qu' il tire de l' étranger ?
S' agit-il ici d' ailleurs de
la fortune d' un particulier, qu' on
peut assujettir à tous calculs de
détail ? Le prince a des ambassadeurs
au dehors, mais les étrangers
en ont chez lui. Il paie des
subsides, mais c' est à des puissances
pauvres et qui rapportent bientôt
cet argent, et celui qu' elles
peuvent avoir d' ailleurs, pour emporter
de chez nous le fond de
leur luxe et de leur consommation.

p83

En temps de guerre c' est autre
chose. Il est certain que si nous
avons chez nous des haras en bon
état, nous ne serions pas obligés
de faire passer tant d' argent à l' étranger
pour remonter la cavalerie, atteler
l' artillerie et les vivres.
Quant aux magasins, je ne prêche
ici autre chose que de mettre
nos terres en état d' y fournir, et
de rendre nos communications
propres à faire accourir du centre
du royaume à ses extrémités toutes
ces fournitures avec plus de
facilité que nous n' aurions celles
de l' étranger. Pour ce qui est des
expéditions éloignées, elles n' entrent
point dans mon plan : personne
n' ignore qu' elles sont ruineuses,
et plus pour les françois
que pour tous autres. Ce sont les
temps de délire du corps politique ;
il n' en est point qui n' ait ses
maladies. Je sçais que la perfection
des choses d' ici-bas, autrement
dit, la république de Platon, est

p84

une belle et folle idée ; ainsi donc
il faut des inconvéniens. Il est des
maladies indispensables ; mais c' est

beaucoup que d' en connoître la
marche et d' en prévoir les effets,
afin de sçavoir du moins le remede
aux maux qu' on n' a pû prévenir.
La France organisée et vivifiée
selon mes principes n' aura guère
d' ennemis à craindre : nous sommes
aujourd' hui guéris de la manie
de nous en chercher. Quant
à ceux que l' envie de notre prospérité
et la cupidité d' envahir le
commerce de l' univers pourroit
exciter contre nous, peuple fort
de génie, de travail, de ressources,
et plus encore de cette vigueur
d' ame qui tourne tout en passion,
nous ne pouvons rien contre
lui à cause de ses barrières :
que pourra-t' il contre nous, quand
notre sagesse voudra nous en servir ?
émules autrefois de notre
gloire militaire, les anglois possédoient

p85

alors nos provinces les
plus belliqueuses, et sans faire tort
à leur valeur toujours reconnue,
on peut dire qu' ils gagnerent des
batailles par nos gascons. Généreux
d' ailleurs, ils ne nous haïroient
pas si nous étions méprisables,
comme ils veulent quelquefois
se le persuader. Le coup-d' oeil
de nos campagnes, l' air misérable
et desséché de la plûpart de leurs
habitans les irrite et leur persuade
notre avilissement ; mais n' eussent-ils
de désavantage, vis-à-vis de nous,
que celui de regarder la royauté
comme ennemie ou suspecte, tandis
que nous lui sommes unis et
d' esprit et de coeur, c' est un vice
interieur qui tôt ou tard les forcera
à l' action corrosive sur eux-mêmes.
Mais loin de me complaire
dans des idées de leur décadence,
ce qui seroit voir de loin, mon
système est de regarder l' humanité
entiere comme une même famille

divisée en plusieurs branches. La
 branche aînée en Europe doit être
 la France. Assez et trop long-temps
 elle a fait voir à toutes les autres
 que réunies contre elle elles ne pouvoient
 l' accabler qu' en s' accablant
 elles-mêmes. Il est temps aujourd' hui
 de leur apprendre qu' elle ne
 veut valoir que son prix, être
 l' arbitre du monde pour en faire
 le bonheur comme celui de son
 peuple, éteindre tout privilège
 exclusif, et n' en laisser qu' à la nature
 et au travail. C' est-là la seule
 monarchie universelle qui ne soit
 point un rêve.

Mais je suis moi-même émerveillé
 du ronflant de ma peroraison.
 C' est faire un beau saut, de
 la charrue à la monarchie universelle ;
 Cincinnatus n' étoit rien auprès.
 Ce n' est pas la dernière fois
 qu' on s' appercevra que je laboure
 un champ fort uni, et qui

souffre tout ; mais ne vous y trompez
 pas, tout est ici-bas lié par
 des chaînons nécessaires, et un
 bon traité de l' agriculture en
 grand pourroit porter le titre de
 la thèse de pic de la mirandole,
de omni scibili, à plus forte
 raison un traité de la population.
 J' en reviens pourtant à
 mon principe fondamental : *aimez,*
encouragez l' agriculture ;
 il n' y a rien de grand et d' utile
 où vous ne puissiez atteindre par
 cette attention.

PARTIE 2 CHAPITRE 3

justice et police.

nous avons dit que les liens
d' un empire étoient la force
et la justice. J' ai ébauché ci-dessus
comment le prince peut tirer
de son peuple ce qui constitue la
force, sans l' épuiser et par conséquent
se ruiner lui-même. La justice
ne peut être assujettie de la
sorte à des mouvemens physiques.
Il est de fait néanmoins qu' elle
doit être mise en circulation et
soumise aux mêmes règles, pour que
l' organisation d' un état soit parfaite,
c' est-à-dire, pour opérer
la vraie prospérité. Il faut avouer
encore qu' à cet égard nous laissons
bien loin derrière nous toutes
les autres nations de l' Europe ;

p89

mais il est en cela, comme en
toute autre chose, moins question
de se flatter, que de connoître le
mieux et d' y tendre.
La justice n' est autre chose que
la conservation des droits respectifs
de chaque individu. En conséquence,
qui dit la justice, dit
tout ; et toutes autres parties du
régime politique ne sont que des
subdivisions de celle-là. Quand on
a dit que les loix devroient être
immuables, on a bien dit sans doute ;
car l' inconstance est l' opposé
diamétral de la stabilité. Les loix de
la création, conservation et régénération
sont toujours les mêmes : c' est
pour nous le grand modèle. Les souverains,
images ici-bas de la divinité,
ne sçauroient trop l' imiter dans cette
respectable uniformité. Mais de
même que selon les loix mêmes
de la nature, la masse physique
s' altere en certaines parties, tandis
qu' elle profite dans d' autres,
le corps politique éprouve de semblables

p90

variations, et l' attention
du régisseur général doit être de
le suivre dans ses changemens de
détail pour remédier au mal inévitable,
pour ramener le bien possible.
Je m' explique par un exemple.
La cupidité fut et toujours sera le
principe de tous les désordres de
la société. Dans les temps grossiers
elle opéroit les usurpations,
les violences : dans les siècles éclairés
elle agit par la subtilité, l' intrigue,
la séduction. Le principe
est le même, et la loi générale contre
la cupidité doit être la même
aussi ; mais les soins de l' attention,
les moyens réprimants peuvent-ils
être de la même espece ? Non sans
doute.
L' abondance de l' or et des métaux
a fait dans la société les mêmes
changemens dans cette partie,
que dans celle que nous traitions
dans le chapitre précédent.
Ils sont immenses au coup-d' oeil

p91

dans la première, puisqu' au lieu
de la subvention personnelle, ou
en denrées périssables et d' un
transport presque impossible,
l' or en présente une d' un petit
volume, propre à tous usages,
et sur-tout presque aussi facile à
tirer de loin que de près. Nous
avons cependant démontré que ce
n' étoit qu' une facilité donnée aux
premiers moyens, et non un moyen
de plus, et que si le taux et la
circulation de cette espece de subvention
n' étoit gouvernée par les
mêmes règles qui avoient établi la
première et sur les mêmes principes,
elle ne pouvoit durer sans
entraîner la ruine d' un état. Je démontrerai
la même chose sur la
justice. Je donnerai même à cet
égard quelques-unes de mes idées
sur le mieux, puisque j' ai pris cette
liberté sur les autres parties.

C' est aux hommes versés dans ces
matières, et à qui la providence
a départi le génie de connoître et

p92

le pouvoir d' agir, d' ajoûter aux
conséquences et d' en tirer les effets.
erudimini, qui judicatis terram.
ramenons le royaume dont
nous parlions ci-dessus dans l' état
où il se trouvoit avant que l' or
et l' argent y eussent établi la facilité
des communications. Les loix
civiles y devoient être infiniment
plus simples, puisqu' on n' y connoissoit
alors qu' une seule sorte de
bien, à sçavoir la terre et ses
fruits.

Cette idée seule est capable de
fixer bien des idées vagues qu' on
reçoit, et qu' on répète sans examen.
On se plaint tous les jours
de la multiplication de loix, d' explications,
de cas, de formes, et autres
embarras dont le régime
civil se charge continuellement ;
c' est une suite naturelle de l' extension
dans l' espece et la quotité de
nos biens. Sans les rapports intérieurs,
les juges-consuls, la bourse,

p93

etc. Nous seroient inutiles. ôtez
le commerce extérieur, il ne faudra
plus ni amirauté, ni douannes.
Les avocats, les notaires,
les procureurs sont au double de
ce qu' ils étoient ; ainsi sont les affaires,
et qui n' a rien n' a plus d' affaires.
Plus un bâtiment se charge,
plus il lui faut d' étais : plus
une ville se peuple, plus les réglemens
de police doivent se multiplier.
C' est un mal pour chaque
individu, cela peut être ; mais c' est
une nécessité pour le général. Nous
aurions trop d' avantage sur nos

prédécesseurs, si en découvrant de nouvelles sources de biens et de commodités, nous n' avons pas acquis aussi plus de soins et d' embarras. Un souverain qui voudrait d' une part abrégé le code de ses sujets, et de l' autre étendre leur industrie, chercheroit la pierre philosophale. Revenons. Les loix civiles seroient donc très-simples dans l' état privé de

p94

métaux. La distribution de la justice seroit, comme parmi nous, un droit de la souveraineté, mais à l' administration duquel le prince seroit obligé de proposer des commettans, se réservant uniquement les cas majeurs et privilégiés, et donnant d' ailleurs à ses préposés une autorité sans bornes pour tous autres cas. Ces préposés principaux seroient encore obligés d' en commettre d' autres dans les différents cantons de leurs départemens, en observant la même hiérarchie ; et passant ainsi de subdivisions en subdivisions, toute l' organisation de la justice et police d' un état, semblable aux rayons du soleil, partiroit du centre toujours agissant et se répandroit jusqu' à la circonférence pour tout éclairer et vivifier. Mais attendu que, comme je l' ai dit, les débats naissent des affaires, et les affaires de l' industrie et du mouvement, il y auroit nécessairement

p95

plus de tout cela autour du souverain d' abord, et ensuite dans les lieux où ces principaux agens feroient leur résidence, attendu qu' il y auroit plus de moyens de fortune, plus d' activité,

plus d' appas enfin pour la cupidité.
C' est ainsi que les biens et
les maux se compensent toujours
d' eux-mêmes dans les choses d' ici-bas.
Il se trouveroit donc tout naturellement
que cette partie de la
mise du souverain, qui consiste en
la distribution de la justice, seroit
distribuée dans les mêmes proportions
que la première qui consiste
en force et protection ; c' est-à-dire
qu' aux lieux d' où le souverain
tireroit le plus de profit, il seroit
aussi forcé de fournir une portion
de justice, s' il est permis de
parler ainsi, plus attentive et plus
détaillée, et qu' à ceux dont il tireroit
moins, il faudroit aussi moins
de cette sorte de secours.
Telle étoit et devoit être naturellement

p96

l' assiéte de la distribution
de la justice dans un état sans
métaux. Nous avons dit que les
métaux étoient agent utile, mais
non substance dans le corps politique.
Telle donc doit-elle être aujourd' hui,
et le gouvernement sage doit avoir autant
d' attention pour conduire cette partie de la
circulation d' après ces principes invariables,
qu' il en a pour diriger
en conséquence l' autre partie dont
nous traitions dans le chapitre précédent,
c' est-à-dire la finance.
En conséquence, comme selon
la constitution des choses, tout le
suc alimentaire reflue naturellement
et nécessairement vers le
coeur, et que l' emploi de celui-ci
doit être de le repousser avec vigueur
jusqu' aux extrémités, telle
doit être aussi la marche du suc
moral, et de la justice comme de
la finance : sinon une des portions
de la mise du souverain manquera
aux lieux d' où il doit tirer sa

p97

prise ; bientôt cette portion entraînera l' autre, et la paralysie en sera tout aussi prompte et aussi dangereuse.

Examinons maintenant si nous ne sommes pas déjà dans la voie de cette sorte d' inconvéniens, et supposé que cela soit, le remede est tout trouvé par le même ordre de soins que j' ai tracés tout-à-l' heure relativement à l' autre partie.

Il faut sans doute moins de sang pour la nutrition des extrémités du corps, que pour celle des parties voisines des principes de la vie ; aussi la nature y a-t-elle pourvu, et les vaisseaux se subdivisent et ramifient pour se porter dans toutes les parties selon leurs différents besoins ; c' est l' état de santé.

Mais ce qu' il leur en faut, n' est pas moins indispensablement nécessaire, proportion gardée. La privation du suc entraîne dans ces parties l' engourdissement et la mort ;

p98

et quoique cette sorte d' atteinte ne cause pas à la masse une révolution aussi subite que le feroit une obstruction dans les parties nobles, toutefois le dépérissement en est d' autant plus fâcheux que les moyens de rétablissement s' y portent avec moins de vigueur. Il en est ainsi du défaut de circulation dans les parties éloignées du corps politique ; mais nous ne parlons ici que de la partie de la circulation qui s' appelle justice.

Le souverain, et ce qu' on appelle le gouvernement sont en cela, comme en toute autre chose, le principe de la vie ; les tribunaux supérieurs sont les parties nobles ; les tribunaux du second ordre les artères, et ainsi du reste.

Nous sommes d' abord convenus que nous tendons vers la dépopulation ; nous en avons déduit les causes de détail, et désigné en

quelque sorte les moyens d' y remédier.
Examinant ensuite la chose en

p99

grand, nous avons touché les grosses cordes de l' harmonie politique, et sur-tout celle qui est le dieu de nos jours, *la finance* . Nous en sommes à la justice et police : nous venons d' en ramener tout l' art et l' ensemble à ces principes simples qui seuls en tout art sont la route du vrai. Entrons dans les détails à cet égard. Je me permets tout, certain que je n' ai envie de choquer personne, mais au contraire d' être de quelqu' utilité à mes freres en général et en particulier. Il est aisé de remarquer chez nous la même strangurie dans la partie dont il s' agit, que dans toutes les autres. Les villes et sur-tout la capitale sont chargées de plaideurs, chicaneurs, etc. En même temps que les parlemens se plaignent que toutes les affaires principales leur sont enlevées, ils se trouvent néanmoins surchargés de travail, malgré l' énorme multiplicité de leurs officiers, dont les

p100

nouvelles créations furent une ressource dans les besoins de l' état, et non un effet de la nécessité. Dans le même temps, la plupart des sénéchaussées, présidiaux et autres juridictions subalternes des provinces et de la campagne tombent et ne sont plus servies, les charges s' y voient doubles et triples sur la même tête, et j' en connois où un seul officier est chef, membre, et gens du roi ; de façon que, si l' on vouloit représenter à ce tribunal, ce ne pourroit être que la scène de maître Jacques

dans l' avare. Tout le monde
sçait cela comme moi. En un mot,
tout plaide dans les villes, et ce
moyen de force y ramene encore
une infinité d' habitans. Or dans
une foule, le plus foible est toujours
le plus froissé. La justice cependant
n' est autre chose que l' appui
du foible. Cette méthode donc
va directement contre l' objet de la
chose.

p101

Revenons toujours à ce que c' est
que la circulation. Nous avons dit
que le gouvernement doit repousser
sans cesse l' argent aux extrémités
de l' état, parce qu' il est
de l' essence de sa constitution de
l' en attirer, ainsi que le coeur
repompe et repousse le sang ; il
doit en être de même de la justice.
Le gouvernement l' exige sans
cesse des sujets en obéissance,
amour et subvention, il faut la lui
rendre en jugement et police.
Mais si le coeur disoit : *pour
être sûr que le chyle, le suc nerveux,
celui de la moëlle et des
os se fassent mieux, je veux que
toute la composition s' en passe ici,*
il intercepteroit les fonctions de
toutes les glandes, et étoufferoit
lui-même par l' embarras de tant
de sucs qu' il ne sçauroit renvoyer
que corrompus à leur destination ;
ainsi font tant et tant d' arrêts du
conseil, du moins à ce qu' on prétend,
et dût-on en donner un pour

p102

*casser mon livre, pourvu qu' on
le renvoie à ses premiers juges,
je m' en consolerais. Si le coeur disoit
encore : la poitrine me couvre,
il n' est pas juste que ses sucs se tirent
de si loin, et je m' en charge. La plante*

des pieds se plaint de ce qu' elle est mal nourrie dans son canton, je m' en charge aussi ; ce coeur mal avisé auroit inventé les droits de committimus, et les évocations .
Si un homme en charge se trouve mieux à la capitale, qu' il y demeure, et abandonne ses procès au loin à des agens. Si des moines prétendent que les juges du canton les tondent de près, c' est qu' ils ont cessé de l' être de par leur fondateur : qu' ils se souviennent du mot de saint Ambroise : *le premier intérêt de l' église est la charité*, et ils trouveront de bons juges par-tout.
Je sçais que tout cela est fort aisé sur le papier, et qu' on me dira que ce n' est que par de bonnes et

p103

fortes raisons qu' on a fait ces changemens dans l' ordre civil. Je réponds que les inconvéniens de détail ne doivent point nous tirer des principes généraux, que ce sont les exceptions qui ont ouvert la porte à tous les abus, et que sans répéter ici ceux que je viens d' établir, il est de fait qu' injustice *auprès* vaut mieux que justice *au loin* ; eh ! Quelle justice, bon dieu !
Je laisse aux juges, aux interprètes, aux clients à dire ce qu' ils en pensent.
Le prince ne doit que ce qu' il peut ; il doit à tous ses sujets la justice la plus prompte et la plus commode. Les abus de détail appartiennent à la nature corrompue ; il ne tient pas à lui qu' Adam n' ait péché ; mais tous les maux de corruption, de faveur, d' ignorance, de hâte, d' impuissance, qui naissent du déplacement, tous ces maux, dis-je, sont des vices du gouvernement. Il ne sçauroit donc

p104

trop réserver sa vigilance pour les objets principaux, et renvoyer les détails à leur source. C'est un des principaux secrets pour ranimer la population.

Il est, par exemple, des tribunaux à qui par leur création on attribua en dernier ressort les causes jusqu'à la concurrence de deux cents cinquante livres : on les a laissés en cet état, sans penser que deux cents cinquante livres d'alors représentoient mille livres d'aujourd'hui, et conséquemment on a laissé retrécir leur ressort des trois quarts.

L'accroissement d'ailleurs des affaires, par les raisons que j'ai déduites, eût dû engager à subdiviser de nouvelles attributions à tous les tribunaux subalternes plutôt que de leur en retrancher. Le parlement de Paris rend la justice à un grand tiers du royaume ; le peut-il ? Il assure qu'oui, et je dis que non ; plus croyable en cela,

p105

parce que j'ai vû sur les lieux dans les cantons de son ressort les plus éloignés, combien le pauvre est à plaindre d'être menacé d'un déplacement de cent lieuës pour aller plaider dans le pays du monde, où l'argent échappe le plus promptement et le plus nécessairement des mains de l'étranger.

Vous qui voyez un troupeau paître le chaume voisin, enlevez un mouton à ce berger ; ce pauvre homme va porter sa plainte au juge du lieu ; si ce juge inique ou ignorant adjuge le mouton au voleur, le pauvre perd un mouton.

Mais en supposant qu'à trente lieuës de-là on lui rende justice, il a vendu six de ses moutons pour subvenir aux frais du voyage et de la poursuite, tandis que le reste a été mal soigné : si cette justice en dernier

ressort est à cent lieues, adieu
tout le troupeau.
Pierre au village est un patriarche
connu, Laurent est un fripon

p106

avéré : le juge voisin sçait cela,
et en tire des conséquences au moment
où ces deux hommes paroissent
devant lui. La loi le voulut
ainsi, et dans sa simplicité première
ordonna qu' on eût égard à la
réputation personnelle ; cette sorte
de lumière s' évanouit dans l' éloignement :
la distance fait pis encore ;
elle tourne les différences
personnelles à l' avantage du dernier.
Les succès de l' honnêteté
sont lents et solides, ceux de son
contraire sont prompts et passagers ;
mais ils durent au moins le
temps d' une instance, et Laurent
dévalise Pierre par les mains de
la justice. Du petit au grand, il
est des *Pierre* et des *Laurent* de
villes et de provinces.
à Dieu ne plaise que je prétende
inculper la vigilance du plus
ancien et du plus respectable tribunal
de l' Europe ; mais Paris seul
donne plus d' affaires que trois provinces ;
et les provinces vastes et

p107

éloignées de son ressort, telles que
l' Auvergne, le Lyonnais, le Berri,
le Poitou, la Champagne, devraient
avoir leurs parlemens. J' ai
connu plusieurs des parlemens de
province : par-tout j' ai vû des aigles
en affaires, des hommes d' une
probité antique et recommandable,
des principes élevés d' honneur
et de justice, une connoissance
profonde des loix, des usages et
du droit public ; des hommes enfin,
des magistrats, des jurisconsultes,

des praticiens qui auroient
brillé à Paris. Si d' une part l' émulation
que donne un vaste théâtre,
si l' habitude des grandes affaires,
et les secours qu' on tire des talents
d' autrui dans un pays où tout se
rassemble, concourent à former de
grands hommes dans la capitale ;
de l' autre, ces avantages se trouvent
compensés dans les provinces
par la paix d' un séjour plus
tranquille, par l' éloignement de
tous appas corrupteurs de la fortune,

p108

la facilité de l' étude et des
réflexions, toutes choses refusées
aux habitans de la capitale. Et
n' est-ce rien que de multiplier dans
son pays les hommes de tête et
d' étude, les hommes capables de
servir l' état et les particuliers ?
Qu' on prenne garde d' où sont sortis
les gens de lettres et de cabinet,
les artistes célèbres qui ont éclairé
et illustré la nation ; on verra en général
que c' est des provinces, où
de semblables écoles animent et
instruisent la jeunesse.
Mais, dira-t-on, en proportion de
ce que les tribunaux subalternes
sont éloignés de la juridiction supérieure,
ils deviennent plus forts
et sont mieux servis, et les habitans
de leur ressort les regardent
comme juges souverains dans la
crainte d' un déplacement qui feroit
perdre également les deux
parties. Cela peut-être entre deux
contendans égaux, ou à peu près ;
mais si-tôt que l' un des deux est
plus fort que l' autre, cette crainte

p109

de sa partie est un avantage pour
lui. Or comme le dû de la justice
est d' égaliser tout le monde, il se

trouve qu' elle fait en cela précisément
le contraire de son devoir.

En un mot, tout ce qui
attire la justice hors des lieux de
son exercice, étrangle la circulation
et dessèche la population.

La police est une autre sorte de
justice momentanée, qui est encore
moins transportable de sa nature,
s' il est possible, que la justice
réglée, et qui cependant prend
parmi nous la même route.

Supposé qu' on établît un jour
dans les provinces des préposés à
la justice, police et finance (acteurs
aussi nécessaires sur le théâtre
politique que l' étoit la rancune
à la comédie quand il représentoit
à lui tout seul le roi, le ministre
et l' ambassadeur, et semblables
aux *missi dominici* des empereurs
qui détruisirent tout ordre dans
l' empire romain, et préparèrent

p110

sa chute rapide en mettant au désespoir
les peuples des provinces) ces
gens-là seroient tout dans l' état, s' ils
étoient ce que porteroient leur titre
et leurs prétentions, et il ne faudroit
que trente-deux hommes pour gouverner
tout le royaume. Mais fût-ce
le royaume des taupes, ils y
seroient bien embarrassés. Dans le
fait, ce ne seroient que frelons
dans la ruche qui vivoient sur la
part d' autrui. Les cours des aides
et autres de finance ont un ressort
naturel pour cette partie, et dans
les cas principaux (l' on en trouve
aisément de tels aujourd' hui en
fait de finance) les compagnies
ou troupes de financiers s' adressent
au conseil pour délier le noeud
gordien. Les parlemens et autres
tribunaux de leur ressort ont la
justice et la haute-police ; et quant
aux cas particuliers et momentanés,
les provinces ont leurs officiers
royaux et municipaux, prévôts, etc.

p111

Ces chysologues seroient donc un hors-d' oeuvre à tout cela ; et tout ce qu' ils pourroient intercepter de ces portions de circulation, ne sçauroit former qu' une loupe énorme et accablante s' ils étoient actifs et ambitieux, moindre mais toujours difforme s' ils étoient tranquilles et ce qu' on appelle bornés. Cependant ils se mêleroit de tout dans le fait, et cette juridiction bottée empiéteroit chaque jour davantage sur tout autre ordre de juridiction. Qu' arriveroit-il de-là ? Séduction, présens, désordres, murmures, plaintes telles que la police en occasionna toujours ; mais avec la différence, qu' au lieu que celles qui s' élèvent contre les juridictions réglées, sont rarement accueillies de la croyance publique ; la moindre voix qui parle contre un officier isolé et absolu, est sûre d' être accompagnée d' une infinité d' autres par acclamation et par écho.

p112

D' ailleurs cette sorte de juridiction, si l' on pouvoit l' appeller ainsi, se mêlant d' une part des plus petits détails, n' ayant de l' autre de supérieurs qu' à la cour, intercepteroit nécessairement tout ordre de juridictions, et rameneroit presque toutes les affaires à la capitale, ce qui seroit précisément la direction opposée à celle que nous avons dit qu' il falloit donner à la justice. De-là la désertion des provinces, d' où ceux qui seroient en état de vivre à Paris se retireroient pour toujours, et que ceux qui ne pourroient transférer leur domicile, quitteroient à temps du moins, et ce temps seroit quelquefois de la moitié de la vie. Il est même peut-être à considérer que

cette désertion priveroit les provinces
non-seulement de la dépense
qu' y devroient faire ceux qui
s' expatrieroient de la sorte, à proportion
du temps de leur absence,
mais encore à proportion de l' augmentation

p113

de dépenses que nécessiteroit
l' habitation de la capitale.
Je suppose, si l' on veut, qu' il
soit nécessaire que la cour commette
la revision de la manutention
de la police et justice dans
les provinces à des inspecteurs passagers
et amovibles, et en conséquence
moins sujets à se partialiser
dans le pays. J' avertis d' abord que
ce dernier motif est une chimère.
On remarqua en Angleterre que
trois mois après l' expulsion du roi
Jacques, les entrées particulières
du palais du roi Guillaume étoient
dévolues aux mêmes gens qui assiégeoient
ci-devant le roi déthroné.
Oh ! Puisque cela se trouvoit chez
ce peuple infiniment moins souple
que nous, chez un prince éclairé
et si opposé de caractere et d' intérêts
à son prédécesseur, on me
passera de prévoir la même chose
chez les officiers que je suppose,
qui dans le fait seroient les rois des

p114

provinces. De quelle race, tempérament
et poil que soit la pagode,
on verra toujours les mêmes gens
amis féaux, et favoris de l' autorité.
Mais je veux encore un coup
que cette autorité de revision soit
nécessaire ; en ce cas, les plus graves
magistrats, les conseillers d' état
les plus recommandables seroient-ils
trop bons pour exercer
un emploi d' une telle confiance et
suprématie ? Au-lieu de cela, je

suppose qu' un jeune homme à peine
sorti des bancs de l' école achetât
une charge de passe-par-tout,
qu' il s' exerçât quelques années dans
une partie judiciaire, au bout desquelles
il partît pour une province,
et le voilà devenu l' arbitre souverain
des fortunes et des vies des
citoyens. à peine sorti d' un noviciat
si fatal aux peuples, il les laisse
à un autre commençant, et court
faire un second apprentissage dans
quelqu' autre province différente de

p115

la première en moeurs, loix, usages
et industrie, apprentissage plus
dangereux encore que le premier,
en ce que le nouveau préfet se
croit plus habile ; et quand à force
de bévuës il commence à être
instruit, il retourne à la capitale,
et rentre dans l' ordre civil qu' il
avoit quitté il y a vingt ans : *hoc
fonte derivata clades* . Il est très-certain
qu' un état gouverné de la
sorte déchoiroit de ses forces réelles,
et que la principale cause de
cette décadence seroit la trop grande
autorité et confiance accordée
à ces *intrus* . Il y auroit sur cette
matière de quoi faire cent volumes,
dont chaque page contiendrait
des raisonnemens plus convaincans,
et des faits plus démonstratifs
les uns que les autres.
Supposé que cette autorité amphibie
fût nécessaire, ne suffiroit-il
pas qu' on laissât en ce cas à ceux
qui en seroient revêtus la direction

p116

de ce qui concerne la finance ?
Cette partie sera sans doute assez
étendue et importante chez nos
neveux pour en faire encore les
premiers hommes de l' état, et en

vérité je crois que c' est assez ; mais la justice et la police sont des ressorts trop précieux et trop sacrés pour devoir en confier jamais la direction en chef à des mains profanées par la rouille des métaux. *avilir* l' autorité est synonyme à l' *anéantir* . Les rois pensent quelquefois pouvoir transformer les hommes par les honneurs ; ils le peuvent à un certain point, mais ce point est délicat, et qui l' excède ne tient rien. Le casque sur la tête du lion lui rend l' air plus noble et plus fier ; sur celle de l' âne, c' est une caricature risible et pitoyable. Comme j' ai dit ailleurs que le chef d' oeuvre de l' industrie humaine au physique étoit l' agriculture, je pourrais avancer ici que le *droit* , proprement dit, l' est au

p117

moral. On ne m' a rien appris dans l' enfance, moins encore dans la jeunesse, et je me suis appris peu de choses depuis. Il s' ensuit que tout m' étoit neuf, hors le métier unique auquel on m' avoit élevé, et pour lequel on n' a eu que faire de moi : en conséquence, j' ai été précisément le contraire du sage d' Horace, qui ne doit rien admirer ; car à mesure que j' ai voulu considérer les différents ressorts de la société, les sciences, les arts dont l' humanité s' est enrichie, tout m' a paru admirable et profond. Rien cependant ne m' a plus étonné en ce genre que le droit. Que de lumières naturelles ! Quelle droiture de sentiment et de réflexion démontre cette belle science dans ses fondateurs, instituteurs et réformateurs ? Quelle vigilance de détail a enfanté la multiplicité de procédures dont les plaideurs impatients murmurent,

p118

faute d' en connoître le principe et
les conséquences ! Quel contrepoids !
Quel remede aux vices naturels
d' un gouvernement militaire
en sa constitution, que l' introduction
des tribunaux toujours
fixes et agissants, scrupuleux conservateurs
des formes ausquelles le
pouvoir éclairé a bien voulu s' astreindre
prévoyant le règne du
pouvoir aveugle ! Que de sagesse
dans l' ensemble de cette structure,
si c' est l' ouvrage de la prudence !
Que de bonheur dans les
divers incidens qui l' ont amenée
à ce point-là, si c' est un effet du hazard !
J' ai ouï de glorieux descendans
des anciens preux se plaindre que
notre nation seule entre les modernes
avoit perdu le droit d' être
jugée par ses pairs. Je ne sçai s' il
ne seroit pas plus difficile de prouver
ce fait que d' en disputer ; mais
à voir la chose dans le point de

p119

vuë où je la considere, la magistrature
est un état à part en France,
et je ne vois pas en quoi l' on
peut trouver la disparité. Quand
Dieu daigna se désigner un culte,
il voulut aussi que ses ministres
fissent un état distinct et séparé
de la société. Je sçais que cela a
ses inconvéniens, et où n' y en a-t' il
pas ? Je pourrois même les détailler.
Faudroit-il à cet égard parler
pour les petits ? Je dirois que
l' homme le plus charitable peut
sentir intérieurement combien il
lui est aisé de se surprendre à faire
moins de cas d' un pauvre né
obscur, que d' un homme né quelque-chose.
La loi elle-même a senti
qu' on ne pouvoit empêcher
cette différence, et a voulu qu' on
y eût égard ; le pauvre est décrété
de prise de corps sur les mêmes sémi-preuves
qui ne portent que le
décret d' ajournement contre un

homme de condition.
La loi est sage en cela, parce

p120

que l' homme domicilié a plus de choses qui sont caution à la justice de l' exercice de ses fonctions, l' homme de condition est censé avoir l' honneur en sus.
Mais l' accusé quelconque est citoyen, il est au moins homme ; la justice une fois assurée de sa personne, cette personne lui est aussi chère que toute autre. Cette personne intéresse plus à quelques égards tous ceux à qui elle est analogue, et par conséquent un plus grand nombre d' hommes. Il faut que la justice convainque non-seulement du crime, mais même de l' équité de ses procédures.
Le pauvre peuple croiroit-il jamais qu' un magistrat de profession aura autant d' attention à quelqu' un de sa classe, qu' à un homme de la classe du magistrat, lui qui croit voir chaque jour le contraire ?
D' autre part de quel oeil les grands verront-ils la sellette au pied d' un tribunal occupé par

p121

leurs inférieurs ? Dans une cour célèbre un juge y voyant un gentilhomme, et sachant que l' accusé alloit avoir des lettres de grace, dit à ses confrères : *messieurs, allons en avant, et faisons sentir à la noblesse notre autorité* .
Ainsi donc, tous les états auroient des raisons valables pour recuser au criminel les magistrats par état, et impairs de tout le monde.
Quant au civil, on pourroit dire aussi qu' un gentilhomme aura confiance en ses semblables ; qu' un soldat sera sainement jugé par des

gens de guerre ; qu' un savetier trouvera
le point réel d' une contestation
entre gens de son état ; que
chacun ainsi craindra la justice,
et non ses juges. Mais comment
composerait-on les cours destinées
à porter les jugemens entre
gens d' états différents ? On voit
par les exemples de la fidelle impartialité
des jurés-experts etc.

p122

Les inconvéniens où jette la nécessité
de livrer les discussions à
cette sorte de parité. S' il est des
nations où la justice soit exercée
selon ce systême de parité, je
doute que la police qui y régné,
fasse honneur à cette spécieuse
spéculation.

Dans la nécessité donc d' une
disparité indispensable, le
plus sûr pour le citoyen est de
relever l' état de la magistrature
au-lieu de l' avilir. Outre qu' il est
dans la nature humaine que le
respect du magistrat ajoute beaucoup
à celui qu' il est nécessaire
qu' on ait pour les loix, c' est que,
d' entre les inconvéniens opposés
que j' ai cités ci-dessus, je crois
ceux qui naissent de l' envie beaucoup
plus à craindre que ceux qui
viennent de la dureté. Je sens que
l' amour que j' ai pour les petits,
est dans le coeur, et celui pour
les grands, dans la réflexion ; et
peut-être que si je devenois premier

p123

ministre tout-à-l' heure, si,
comme je l' espère, je ne prenois
pas un malin plaisir à abaisser les
grands, j' en aurois l' obligation
à l' avantage d' être parvenu à l' âge
mûr, dans un état de vie privée
et réfléchissante.

La vénalité des charges de magistrature en France a souvent aussi fait une pierre de scandale. Que les compagnies se considerent elles-mêmes dans les temps de trouble et d'émotion, et qu'elles voient ce qu'elles seroient, si le scrutin leur donnoit des confreres. Que l'autorité se rappelle les siècles de fer, où l'on établit et multiplia les jugemens par commissaires, et qu'elle juge si les compagnies recrutées uniquement à la nomination de la cour seroient autre chose que des bandes de commissaires. Le surhaussement du prix des charges à un certain point est un mal, en ce qu'il écarte des

p124

places et des tribunaux la médiocrité de la fortune, compagne ordinaire du vrai mérite ; mais le luxe, et les folles ou inutiles dépenses introduites dans les moeurs des magistrats, et qui petit-à-petit passeront en usage et deviendront décence, sont le vrai principe de ce mal. On se rappelle encore avec admiration la modestie et la simplicité des moeurs des anciens magistrats à qui la France doit sa conservation, et la maison royale sa couronne. Mais il n'est pas moins établi aujourd'hui qu'un homme, eût-il tout le mérite des De Harlai, De Thou, Duranti, Molé etc. Ne sauroit occuper une place de président à mortier à Paris, s'il n'a de quoi tenir un état considérable, et une grande table dans les vacations, outre l'énorme prix de sa charge qui ne lui rend rien. Le luxe gagne cet état précieux et respectable comme les autres.

p125

Tels qu' ils sont cependant, c' est encore celui de tous où l' antique désintéressement des françois s' est le mieux conservé. Nul ne fait plus pour l' état et ne lui coûte moins (bien entendu que je ne comprends en ceci que les magistrats, et nullement tout l' attirail de la chicane.) sa propre considération, beaucoup trop rétrécie selon moi, lui suffit. Je n' ai suivi qu' un procès en ma vie, mais en différents tribunaux, et c' est bien assez pour un spéculateur ; c' est bien assez, dis-je, quand on l' a perdu : je n' en dirai pas moins cependant que j' ai trouvé chez les juges des domestiques affables, des maîtres patients, attentifs, qui m' écoutoient, qui m' entendoient, et que je ne pouvois, en sortant, m' empêcher d' admirer et de plaindre. Tout est client et clientèle dans le royaume : je demande en quels autres lieux et bureaux on trouve cela.

p126

Mais les juges ordinaires, et les tribunaux naturels eussent-ils toutes les prétentions ensemble, des vuës d' ambition de toute espèce, un esprit de despotisme habituel, une fierté de moeurs incompatible avec la véritable équité, le tranchant et le dur d' un prévôt enté sur la morgue du tribunal, une balance enfin à tout poids et à toute mesure etc. Je ne sçais sur quoi l' on pourroit espérer de trouver mieux dans les juges d' attribution et de cour. L' état de l' homme en général est une maladie habituelle ; mais les plus mal sains de tous sont ceux qui respirent l' air le plus corrompu. Toutes choses enfin étant égales, je le répète encore, *mieux vaut injustice auprès, que justice au loin* .
Les gens partiaux trouveront

peut-être que j' en accorde beaucoup
à la magistrature, et cela
précisément par l' habitude contractée
depuis long-temps, de lui

p127

vouloir tout ôter ; c' est peut-être
ce qui dans d' autres temps la rendit
plus portée à usurper. Je tâche
de ne point confondre les êtres, et
je pense en même temps que jamais
gens de justice ne furent propres
au gouvernement en grand. Mais
n' est-ce rien que d' entretenir la
concorde entre citoyens, d' assurer
l' état des fortunes privées, qui prises
ensemble composent la fortune
publique, de conserver le dépôt
sacré des loix, de représenter la
police authentique, de fixer l' état
des citoyens ? Je l' ai dit, toute société
déclinera toujours en proportion
de ce que ces fonctions y seront
moins estimées.

Au reste, le ressort principal, le
plus important, comme aussi le plus
délicat de la justice et police, ce
sont les *moeurs* . De même que la
charité éclairée cherche moins à
secourir les pauvres qu' à empêcher
ses semblables de le devenir, la
véritable police, la police digne

p128

d' un grand prince, d' un pere du
peuple, de l' oingt du seigneur,
consiste moins à punir les crimes
qu' à sécher le germe des vices en
réchauffant et faisant éclore celui
des vertus. Divine vertu, quand les
hommes n' auroient ici-bas de propriété
exclusive que celle de te
connoître et de t' admirer, n' en seroit-ce
pas assez pour que l' humanité
méritât d' être heureuse et respectée,
et pour nous faire un devoir
d' employer nos foibles talens à

mettre dans tout leur jour ses véritables intérêts ?

Il n' y a dans le monde que le vrai et le faux, c' est ce qui constitue le bien et le mal. Nos passions n' ont rien en soi qui ait un caractère décidé ; elles ne sont que mobile nécessaire. Dirigez-les vers le vrai, ce sont des vertus ; vers le faux, ce sont des vices. Cette direction ne peut partir dans un état que de son pivot, *le prince* . Maître des biens physiques par sa puissance, il l' est aussi des biens moraux par l' opinion :

p129

(...).

Il paroîtroit s' ensuivre de cette opinion, que tout état qui a un souverain vertueux, doit être sous l' empire de la vertu, d' où l' on pourroit conclure que fronder des vices accrédités dans un état seroit en accuser la personne du souverain, ce qui sans doute est un sacrilège pour un citoyen homme de bien. Mais il s' en faut bien que cette induction ne soit juste. Le soleil porte dans son sein cette chaleur vivifiante qui est l' ame de toutes productions, il la distribue également par-tout. Ici elle excite la fécondité ; ailleurs elle assemble les orages ; plus loin elle sèche des sables arides. Le principe est uniforme et constant, les accessoires en changent les propriétés. Ce sont ces accessoires qu' il faut principalement considérer dans la constitution du corps politique. Tâchons d' en faire la recherche dans la nature des passions.

p130

L' ardeur d' acquérir est le principal mobile de l' humanité. Toutes les passions (si l' on en excepte

quelques affections brutales qui n' ont qu' un objet momentané, et qui sont trop basses pour être comprises dans l' ordre des passions) se réunissent en cet unique point. Ce bloc de passions, toutes les mêmes dans leur principe, doit nécessairement s' entrechoquer dans ses parties, et ce sont les éclats dangereux qui partent de ce choc ( clats propres, s' ils n' étoient réprimés,   embraser et dissoudre à chaque instant la société) qui nécessitent l' attention de la justice et police.

Il n' appartient qu' à Dieu toutefois par un miracle toujours subsistant, de contenir dans des bornes prescrites un océan d' eaux toujours mobiles, et dont la masse paroît recevoir à chaque instant des accroissemens. Ce miracle passe également l' intellect humain et son pouvoir. Un habile ingénieur appellé pour

p131

garantir un pays des eaux qui le noyent, n' imaginera pas de les contenir dans des retenu s, ce seroit un projet fol ; mais il consid rera de quel côté il peut leur donner un débouché facile, et qui débarrasse le pays submergé. Il fera mieux encore : il tâchera de les diriger de façon qu' elles puissent devenir utiles et profitables. Ces eaux sont la cupidité humaine. En vain chercheroit-on à les tarir, leur source est dans une portion de la nature indépendante du gouvernement ; plus follement encore entreprendroit-on de les contenir, leur volume croît à chaque instant ; il faut changer leur cours et les diriger vers l' utilité publique.

Examinons maintenant quelle est cette utilité, purement en calculateur et non en philosophe. La cupidité est insatiable. Les biens physiques sont bornés, les biens moraux sont immenses : donc la cupidité doit être dirigée vers ces

p132

derniers, puisque ce n' est que par ce moyen que la cupidité de Pierre peut se satisfaire sans choquer, aigrir et combattre celle de Paul. Je dis plus, le pouvoir du gouvernement est infiniment plus étendu dans le moral que dans le physique : je le prouve. Les biens physiques sont la santé, la jeunesse, la force, la beauté, la richesse, les dignités. De ces six portions deux seulement dépendent du gouvernement, le reste vient de la nature qui ne reçoit de loix que de son instituteur. Il est vrai que le gouvernement peut détruire les autres, mais il ne les sçauroit donner. Or j' ai souvent dit que le pouvoir de détruire n' en est point un ; et cela se sçait, puisque le dernier des misérables peut par un coup de désespoir détruire un potentat. Les biens moraux sont le désintéressement, l' honneur, la gloire, la générosité et tout ce qui vient de la magnanimité ; la probité, la justice, la fidélité et

p133

tout ce qui appartient à la vérité ; la paix, la charité, l' amour et tous les sentimens qui lient véritablement la société ; la vertu enfin, mot général qui comprend tous les biens d' ici-bas, et dont chaque partie est si belle et si délicieuse, que l' homme le plus corrompu ne peut s' empêcher de l' admirer dans autrui. Ce sentiment d' admiration est une preuve du germe inné qui fermente en nous, que l' amour des faux biens, l' habitude et l' exemple ont émoussé dès l' enfance, et qui ne peut jamais être étouffé. Or je soutiens que le gouvernement peut par des attentions de détail, mais constantes, suivies et toutes dirigées sur un grand plan, nous porter tous ou presque tous vers une

ou plusieurs de ces vertus (car chacune d'elles va rarement seule) et faire germer en nous ce principe favorable, souverain bienfait de l'être suprême. Chacun sent la

p134

vérité de ce que j'affirme ici, l'histoire la démontre par les faits ; j'en déduirai quelques détails.
à l'égard de ce que je dis que ce champ est immense, et que les passions des hommes ne risquent point de s'y entrechoquer, c'est encore une vérité qui frappe l'entendement au moment où elle se présente.
Qu'un homme acquière une gloire éclatante dans le ministère étranger ou civil, à la tête des armées, dans la magistrature, dans les arts etc. Pour un petit nombre d'envieux qui en gémissent en secret, tout le reste y applaudit avec joie. Et quant à ce qui est des machinations de l'envie, examinez-en le principe, c'est presque toujours un amour bas des biens physiques. Ce n'est plus le siècle où les chevaliers Bayard, les Montholon, les Duranty mouroient aussi pauvres qu'ils étoient nés. Une haute réputation entraîne d'ordinaire

p135

une grande fortune, ou des places honorables et dont le nombre est borné. Ce sont-là les choses que l'envie prévoit et dévore. Crillon, Catinat, et d'autres que j'ai connus de plus près, n'avoient point d'envieux dans leur retraite, mais des admirateurs que leur vue seule enflammoit d'un utile desir de les imiter. Je ne nie pas cependant qu'il n'y ait des vocations d'envieux comme de toute autre chose. Aussi, quand j'ai dit que le gouvernement

pouvoit nous rendre tous vertueux,
ai-je ajouté, *ou presque tous* : et
quand j' ai choisi la gloire entre
toutes les vertus pour établir mon
principe, on ne peut m' accuser d' avoir
choisi à mon avantage ; car
c' est de toutes, celle qui a le plus
d' éclat, et qui par conséquent est
la plus propre à exciter les contradicteurs.
Mais est-il décidé que le
principe qui, corrompu, dégénère
en envie, bien dirigé, n' eût pû devenir
émulation ? J' en doute.

p136

Je dis donc que le pouvoir du
gouvernement a plus d' étendue sur
le moral que sur le physique : je
dis qu' il est de son intérêt de conquérir
dans ce champ immense et
sans bornes ; et s' il étoit question
de prouver que l' intérêt, même
physique, bien entendu devoit nous
porter de ce côté-là, la démonstration
seroit aisée et même triviale. Je
me contenterai à cet égard de renvoyer
au pas des Thermopyles, où
trois cents spartiates arrêterent un
million de perses.
Il en est ainsi de toutes les vertus :
elles doublent, triplent et centuplent
les forces réelles et physiques
d' un état. En vain ferez-vous
naître des hommes ; si vous ne les
rendez bons, sans que la foudre
s' en mêle, ils s' entredétruiront les
uns les autres. Les arabes et les
tartares ne sont pas encore assez
séparés dans les déserts immenses
qu' ils occupent et dévastent.
Mais la vertu est assujettie à des

p137

régles de circulation, ainsi que tous
les autres ressorts politiques. La
vertu du plus simple particulier a
trait dans sa sphère à l' avantage de

son canton, et par contre-coup à celui de l' état. Par ce rapport, le souverain repompe toutes les vertus de la société, il doit aussi les rendre et les repousser jusques dans les plus bas étages. Si sa personne, si son conseil ne sont occupés que de l' intérêt physique, les sous-ordres qui ont moins de principes d' élévation et d' occasions de les faire paroître, ne penseront qu' à l' intérêt aussi ; et cette idole de la basse cupidité déifiée ainsi d' hiérarchies en hiérarchies, parviendra jusqu' au peuple qui, borné par l' éducation et avili par des fonctions pénibles, est moins propre à imaginer le grand et sentir le vrai, que toute autre classe de l' humanité. Dès-lors plus d' obéissance que forcée et éludée par adresse, plus d' amour que feint et faux, plus de

p138

patriotisme, plus d' autre lien enfin de la société que ce vouloir incompréhensible de la providence, qui maintient quelquefois les états pour confondre notre raison, quand tout semble concourir à leur perte, jusqu' au moment où elle a décrété leur chute, et où retirant sa main toute-puissante, tout vole en éclats, comme feroit le monde entier, si la balance des élémens étoit perdue. Or comme, autant qu' il m' est possible, je prétends ramener au simple tous les rapports de la manutention politique, je ne m' écarterai pas dans la partie que je traite actuellement, de mon principe général, qui est que le gouvernement ne doit se réserver que les grands ressorts de la machine politique, persuadé que quand ceux-là seront en règle dans ses mains, les détails iront d' eux-mêmes. Si le prince honore les hommes d' or, je ne dis pas de la protection qui est due à tout le

p139

monde, mais de sa familiarité,
du crédit, de son attention marquée,
des choses enfin qui attirent
la considération ; s' il sourit à une
mésalliance honteuse d' un grand,
et autorise par-là l' axiome des effrontés
qui disent que c' est le seul
moyen de relever la noblesse ; s' il
permet que les services soient mesurés
au poids de l' or ; si, quand il
voudra départir quelque faveur
domestique, il attribue au protégé
quelque part et portion de finance,
sans prendre garde si cet
heureux est d' un ordre à ne pas
rougir de ce trafic ; toutes ces choses
et une infinité d' autres qui pourroient
paroître de peu de conséquence
à l' affabilité du prince,
accroîtront à l' excès la cupidité de
l' or et l' avarice, et causeront en
conséquence des ravages infinis
dans l' état. Si au contraire le prince
renvoyant les gens de fortune à
leurs fonctions et à leurs places naturelles,
réserve les distinctions,

p140

les places et la précieuse familiarité
pour le mérite uniquement ; si les
belles actions sont honorées, les
actions honnêtes remarquées, les
grands talents accompagnés de
grandes vertus tirés de la foule et
mis sur le flambeau ; si le mérite
des peres sert de titre aux enfans
pour espérer, et d' encouragement ;
si le plus grand nom prostitué n' obtient
que disgrâce et marques d' indignation,
bientôt vous verrez
changer la face de la terre : de dignes
chefs ne placeront en sous-ordres
que leurs semblables ; de
grades en grades, de subdivisions
en subdivisions, la vertu reprendra
la première place qui lui est si justement
acquise, elle étendra ses
rameaux dans toutes les parties de

la société.

Je l' ai dit, l' or est corrupteur,
et il accélère à cet égard la pente
naturelle de toutes les choses humaines
vers leur décadence. Nous
en discuterons les raisons dans la

p141

suite de cet ouvrage. Plus notre
industrie l' attire parmi nous, plus
nous devons être attentifs à remédier
par le régime ci-dessus à ceux
de ses effets qui sont pernicieux.
Depuis que la branche de la
maison royale qui regne aujourd' hui
est sur le trône, nous avons
eu quatre regnes de souverains
doués de grandes vertus de prince
et de particulier. Il est néanmoins
de fait que nous nous sommes fort
corrompus. Que seroit-ce, si ces
métaux dangereux nous étoient
parvenus sous des princes cruels,
injustes, avarés, emportés ? La
corruption se glisse revêtue des
beaux noms d' adresse, d' habileté,
de goût, etc. Je le répète, *il n' y
a dans le monde que le vrai et le
faux, c' est ce qui constitue le bien
et le mal* . Tout ce qui ne tend pas
au vrai, loin de nous éclairer, nous
aveugle d' autant plus irréparablement,
que l' ignorance absolue se
connoît et se défie d' elle-même,

p142

au-lieu que la fausse science enivrée
de présomption dédaigne tout
ce qui n' est point elle.
Voudriez-vous me nier que nous
ne nous corrompions ? Suivons la
trace de nos écrits, la règle est
sûre. D' une part ils peignent les
moeurs, de l' autre ils les font. Vous
ne trouveriez d' abord que romans
de chevalerie, romances et fabliaux
jusqu' aux temps de la régénération

des lettres. Ces nouveaux
dons apportèrent leurs biens et
leurs maux ; et tandis que l' état
se formoit par les secousses et
crises domestiques qui lui causerent
tant de travaux, l' histoire et
les memoires particuliers peignent
l' état violent et les troubles, jeux
de l' intérêt en grand, et de l' ambition.
Nos romanciers imaginoient
alors ; mais c' étoit encore
des Cirus, des Amadis, des Dom Galaor,
preux chevaliers, amoureux
fantastiques, mais plus verbeux
et plus abondans en complimens

p143

et conversations alambiquées,
que ne l' étoient leurs ancêtres.
Enfin le pouvoir se réunit à son
principe, et se trouvant dans des
mains dignes de le régir, le calme
intérieur succéda à la tempête, les
arts parurent et bientôt fleurirent,
le goût se forma, nos écrits marquerent
le beau siècle autant que
nos exploits. La princesse de Clèves,
et un petit nombre d' autres
romans marqués au même coin
peignoient un genre de galanterie
et de moeurs inconnues à nos anciens,
et déjà oubliées parmi nous.
Jouissans des mêmes loisirs, qu' avons-nous
enfanté depuis ? Certaines
sciences de détails se sont perfectionnées ;
mais je ne parlerai
que de ce qui peint les moeurs. Nos
prétendus philosophes, tantôt sous
un manteau, tantôt sous un autre,
quelquefois à découvert, ont
attaqué les loix divines et humaines.
Nos docteurs ont en mille
manières calculé l' intérêt, et nos

p144

romanciers ont alambiqué le désordre
et l' infamie. Pensons-nous

que la honteuse mollesse qui engendre
ces ouvrages monstrueux,
défigure moins l'humanité que l'espece
de férocité qui enfanta jadis de
gigantesques chevaleries ? Mazulhim
est aussi éloigné d'atteindre à
l'état d'homme, que Roland le
dépasse. Nos peres eussent vomi
sur de telles images ; elles nous
amusent aujourd' hui, parce qu' elles
nous ressemblent.

Non-seulement ces délires d' une
imagination corrompue peignent
les moeurs, mais encore ils les font.
La jeunesse y puise avidement le
poison d' une indigne volupté ; et
supposé que dans l' âge mûr on
échappe à ces fatales impressions,
que trouve-t' on ensuite pour nourrir
l' esprit dans sa maturité ? Des
ouvrages qui sous l' appas d' une
fausse liberté mettent en question
tout ce qui fut utilement mis en
fait depuis deux mille ans, qui

p145

détachent l' esprit et le coeur du
culte de l' être souverain, et du
respect pour les puissances établies ;
des ouvrages qui détruisent tout
et n' édifient rien, qui mettent enfin
le poids et la mesure aux mains de
chaque individu.

C' est bien à vous, me dira-t-on,
qui sans aucune mission réglez les
états dans votre cabinet, à condamner
la liberté dans les écrits.

Oui, c' est à moi qui pourrois peut-être
mieux qu' un autre en faire de
méchants, si je voulois. Je soumets
chaque page, chaque ligne de cet
ouvrage au censeur le plus austere.
S' il y trouve que nulle part je prêche
l' esprit de discussion et d' indépendance,
que j' éloigne en aucun
endroit mes lecteurs de ce qu' ils
doivent à Dieu, aux loix et au
souverain, je me soumets aux peines
que méritent les écrivains dangereux,
et selon moi elles ne seroient
pas petites. Si pour quelque

chose je m' écartois des principes

p146

de douceur et d' humanité, que je prêcherai sans cesse tant que j' aurai de la voix, ce seroit pour des hommes de ce genre. Mais non : les écrivains méritent, selon moi, une attention toute particulière de la part du gouvernement. Si-tôt que j' en connoîttois un qui viseroit à faire un mauvais usage de ses talens, je lui en désignerois un autre emploi avec soin et encouragement : je le soûtiendrois de la sorte contre sa propre foiblesse ; et supposé qu' il fût de ce petit nombre de gens qui n' ont de talent que pour le mal, je lui arracherois telle plume, que je l' empêcherois bien de voler.

Je ne prétends point établir ici la république de Platon. Il est toujours temps d' agir à cet égard et d' agir utilement sans pédanterie. Vainement diroit-on qu' il y a tant de mauvais ouvrages, qu' il seroit inutile aujourd' hui d' en arrêter le cours. Heureusement tout est de

p147

mode et passager parmi nous, et à la réserve de quelques-uns, les ouvrages les plus dangereux sont les plus promptement oubliés. Réglons nos écrits : purifions nos théâtres et leur donnons le ton noble qui convient à la plus brillante des nations. Ces soins de détail portent par mille rameaux sur la masse entière du corps politique. La vertu attaquée dans toutes les parties doit aussi être par-tout défendue. Mais l' article des moeurs est trop important pour ne pas demander un chapitre à part. J' en ferai même deux, l' un sous ce titre, l' autre

sous celui du luxe. Mon objet ne fut jamais de faire des traités de morale ; mais les mœurs ont infiniment plus d' influence dans la société que les lois. C' est par les mœurs plus que par tout autre ressort que le gouvernement peut fixer la prospérité d' un état, ou en accélérer la décadence. Les

p148

mœurs donc doivent être le principal point de vue d' un populateur. Concluons cette partie, et disons en somme que la justice et la police font la plus intéressante partie de la circulation. Les canaux de cette circulation sont établis en France, il ne s' agit que d' en réparer les conduits, les entretenir et en faire usage.

PARTIE 2 CHAPITRE 4

les mœurs.

les mœurs, je le répète, sont non-seulement le tableau vivant de l' état de la société, mais en sont encore le ressort principal. Elles en sont le tableau. *ô ville venale*, s' écrioit Jugurtha en sortant de Rome, *tu aurois bientôt un maître, si quelqu' un étoit assez riche pour t' acheter* . Ce scélérat endurci

p149

dans le crime ne put se refuser à un mouvement d' indignation sur la perversité et la corruption de ses juges. Mais ce sentiment de lumière échappé aux ténèbres d' un coeur corrompu, n' avoit qu' à naître dans une ame plus noble pour y porter le décret et les moyens de la plus complète des révolutions. César uniquement avide de

gloire eut à peine conçu que l' autorité
étoit un échelon nécessaire
à ses projets, qu' il comprit qu' il
n' avoit qu' à tout prendre d' une
main et tout donner de l' autre,
pour changer en esclaves les maîtres
de l' univers.
à remonter dans les anciens
temps de Rome, la plus cruelle
oppression ne put déterminer le
peuple entier à d' autre acte d' hostilité
contre ses chefs qu' à se retirer
en concours, et menacer d' abandonner
les murs et le territoire
de la patrie.
Depuis il fallut l' exemple d' un

p150

pere forcé d' égorger sa fille de ses
propres mains afin de la ravir à la
plus honteuse et la plus absurde des
tyrannies, pour engager la nation
entière à demander compte à ses
magistrats d' une administration et
d' un pouvoir extorqué.
Dans Rome assujettie, et peu
de temps après la révolution dont
je parlois tout-à-l' heure, on vit les
citoyens s' entr' égorger pour la préférence
disputée entre deux farceurs.
Les loix fondamentales de Rome
avoient peu changé par comparaison
à l' énorme altération que
ces faits annoncent dans les vrais
liens de la société : tout le changement
avoit porté sur les moeurs,
et telles en furent les suites.
Cette influence des moeurs sur
la constitution de l' état n' échappa
pas plus à Auguste qui vouloit gouverner
Rome en maître, qu' à Jugurtha qui
la vouloit corrompre
en ennemi. Quelques loix trop

p151

dures ayant excité un murmure
général, Auguste appaisa le peuple

en lui rendant le comédien
Pilade.
D'après cette esquisse tirée de
l'histoire d'une nation que la providence
a mise plus en vuë que
toute autre, on peut convenir que
les moeurs sont le tableau vivant de
l'état de la société. Les exemples
que j'ai cités, et mille autres que
je pourrois y joindre, démontrent
que ce genre de thermometre n'est
pas une prédiction faite après
coup, mais a servi dans le temps
aux hommes ambitieux qui ont
cru voir leur utilité particulière
dans le détriment de la chose publique ;
c'est donc un tableau réel :
mais que présente ce tableau ? Il
dit qu'en proportion de ce que
l'honnêteté est plus respectée dans
les moeurs d'une nation, tous les
liens qui en forment l'union et la
solidité, en sont plus entiers et plus
resserrés, et qu'en conséquence, à

p152

mesure que les moeurs déclinent,
les liens de la société se relâchent
en proportion.
Quelles furent en effet les loix
puissantes qui transformerent tout-à-coup
en citoyens affectionnés et
dévoués à la patrie une troupe
de bandits élevés dans l'exercice
d'un brigandage continuel, barbares
d'habitude et de volonté,
lions au dehors, esclaves au dedans ?
(tels furent les romains
du premier et du moyen âge.)
quelle force coercitive réunit en
eux des contraires si absolus ? *la
foi du serment, l'amour de la patrie,
le respect des foyers domestiques.*
qu'on examine par le détail
l'origine du souverain respect de
ce peuple pour ses magistrats, de
son admirable discipline à la guerre,
de ses vertus de citoyen enfin,
on verra qu'elle se rapporte à ces
trois principes que j'ai nommés,
comme en effet tous les différents

rameaux des moeurs à l' infini y
tiennent et en dérivent.

Qu' on ne m' oppose pas ici le
récit des dissensions continuelles
et internes de ce peuple orageux,
pour en induire que je fais un beau
portrait, mais qui n' a nulle réalité.
Je ne suis jamais disconvenu
que les liens de toute société ne
fussent de leur nature portés à tendre
vers le relâchement. C' est par
cela seul qu' il ne peut y avoir d' empire
éternel ici-bas. Le dépérissement
s' annonce et se démontre
par les troubles et les dissensions,
les tiraillemens et les douleurs,
tant qu' il y a du nerf dans la république ;
par l' indécence et la débauche,
la gangrene et la putréfaction,
dès qu' il n' y a plus que
des chairs.

La fierté des Appius, l' exécration
audace de Catilina, le luxe
effronté et rebutant de Trimalcion
furent les mêmes symptômes
de la même maladie, qui ne parurent

si différents que par la diversité
des corps sur lesquels le mal
travailloit, c' est-à-dire, des temps
de la république. Il me suffit donc
de prouver que les véritables loix
d' un état sont les moeurs, et que
loin que ce soit la vétusté et l' oubli
des loix qui causent le relâchement
des moeurs, c' est au contraire
le relâchement des moeurs qui intercepte
le régime des loix, en
rend vaines les dispositions, et par
conséquent énerve et détruit à la
fin la république.

Dans ces trois principes en effet
qui seuls formerent l' indissoluble
société romaine, on ne voit rien
qui n' appartienne aux moeurs, rien
qui sente le régime distinctif des
loix. Les loix en un mot ne

sont que les rites particuliers des moeurs : celles-ci sont les premières des loix. Où les moeurs regnent, les loix les plus simples suffisent, et sont même rarement réclamées. Où l' on néglige les moeurs, les

p155

loix pussent-elles tout prévoir, et se multiplier en autant de ramifications qu' en produit l' inépuisable corruption humaine, elles sont sans force et sans application : (...). Il s' ensuit de ce petit nombre d' inductions qu' on pourroit étendre à l' infini, toujours avec plus d' avantage pour la démonstration de cette importante et palpable vérité, que non-seulement les moeurs sont le tableau vivant de l' état de la société, mais qu' elles en sont encore le ressort principal, comme meres, tutrices et protectrices des loix. D' où résulte que la super-intendance des moeurs est le plus bel apanage, et le droit le plus sacré du gouvernement toujours législateur quoi qu' on en dise, et que c' est presque la seule partie des loix, dont il doive se réserver le maniement suprême. Mais semblables au Protée de

p156

la fable, les moeurs s' échappent des mains qui les veulent forcer, et se transforment en représentations vaines pour éviter les chaînes dont on les vouloit étreindre. En cela, comme en toute autre chose, la contrainte est le plus défectueux des ressorts de l' autorité. Les caustiques ne servent qu' à dévorer les chairs mortes, et n' ont nulle propriété pour prévenir la corruption. Quelles sont donc les touches du clavecin politique qui répondent

aux moeurs ? *le discernement, la pudeur et l' exemple.* mais ces généralités conviennent mieux à un traité de morale, objet dont je ne me suis jamais occupé, qu' à des considérations politiques. Mon plan doit nécessairement me ramener dans les détails : ils sont tous ici de la dernière importance. C' est rarement en gros, et par des révolutions subites et sensibles, que les moeurs reçoivent une altération dangereuse. Malheur aux

p157

états que leur étoile destine à supporter de ces crises violentes qui les vieillissent plus en peu de temps, que ne pourroient faire des siècles d' uniformité dans les événemens. Rome en essuya deux trop consécutives, et ne put résister à la seconde. La première fut la destruction de Carthage. Ses guerres avec cette puissante république lui avoient fait connoître la moitié du monde ; pour la conquérir, il ne fallut qu' accabler Carthage. L' Afrique et l' Espagne traitées comme conquêtes, altérèrent le désintéressement romain, de même que l' animosité de cette guerre en avoit altéré la bonne-foi ; et dans ce temps même on vit pour la première fois couler dans Rome le sang du citoyen. Les maux internes s' aigrissoient à mesure que les succès extérieurs devenoient plus grands ; le courage même s' en ressentit tout aussi promptement. Qu' on se rappelle les alarmes de

p158

cette ville séditiieuse lors des mauvais succès des premières campagnes contre Persée, en comparant le danger réel de cette guerre avec

les calamités auxquelles peu d' années
auparavant ces mêmes romains
avoient opposé tant de courage.
La seconde crise fut la conquête
de l' Asie. Ses thrésors et les
débris de son luxe acheverent de
corrompre les romains. On les
voit pendant ce peu d' années orageuses,
et dont le tableau historique
fait horreur, se servir tour-à-tour
du glaive contre Mitridate et
Tygrane, et du poignard contre
leurs propres citoyens. Leur fortune
décrétée par la providence ne put
être aussi rapide, que le feu que ces
furieux allumerent dans leurs propres
murs ; et le dernier républicain,
si tant est que Pompée en fût
un, n' avoit pas eu le temps d' achever
la conquête de l' Asie, quand il
fit place au premier des maîtres qui
dissiperent cet immense héritage

p159

dans moitié moins de temps qu' on
n' en avoit employé à le former.
Les grandes conquêtes, les révolutions
dans le gouvernement ou
dans les fortunes, les secousses vives
et fortes en un mot sont nécessairement
le signal d' une altération
dans les moeurs. Je laisse aux spéculatifs
à examiner si nous n' avons
rien essuyé de semblable dans notre
siècle, et à résoudre si, en supposant
le fait, les moeurs parmi nous
ne s' en sont pas ressenties.
Mais en général leur altération
commence, et se confirme par des
degrés moins marqués. La corruption
se glisse petit-à-petit, circule
dans les veines, attaque enfin les
parties nobles, et jette tout le corps
politique dans des convulsions qu' on
considere, et qu' on voudroit en
vain guérir dans les effets, faute
d' en avoir jamais connu le principe.
Il est donc de la dernière importance
de connoître et de définir en
quoi consistent les moeurs : de cette

p160

notion naîtra naturellement celle
des attentions de détail qui doivent
veiller à leur maintien.
Rappelons-nous ici les trois principes
auxquels j' ai rapporté toutes
les vertus si célèbres des anciens
romains. *la foi du serment, l' amour
de la patrie, le respect des
foyers domestiques* . Quelqu' étrangers
que soient à nos préjugés ceux
d' un peuple ennemi fanatique de
la monarchie, nous trouverons que
ces trois points renferment également
toutes les vertus dont nous
sommes susceptibles ; *la religion,
le patriotisme, les vertus civiles* .
Rapprochons maintenant les
objets pour les envisager dans les
nuances qui nous sont propres.
Il m' appartient aussi peu de faire
ici l' éloge de la religion, que d' en
développer les dogmes, et montrer
comment ils ont trait à tous les
points de la prospérité publique et
particulière. Chacun sçait qu' elle
ordonne le respect et la soumission

p161

pour le gouvernement ; qu' elle
veut que nous nous regardions tous
comme freres, et nous enjoint l' attention
à nos devoirs, dans des
vuës de tout temps puissantes sur
l' esprit humain, et diamétralement
opposées à celle de la cupidité. Mais
fût-elle aussi défectueuse qu' elle est
parfaite, il est certain que les religions,
même d' invention humaine,
portoient dans leur principe et dans
leur morale le caractere de la loi
naturelle empreinte dans notre
ame, sceau distinctif du créateur.
La religion donc fut toujours, et
est aujourd' hui parmi nous plus
que jamais, le ressort principal des
moeurs.
Le dogme de la charité qu' elle
recommande sur toute chose, et

dans lequel se trouvent compris
tous les autres, proscrit sans doute
l' intolérance. Tant que le christianisme
n' a formé que des sociétés
particulières, proscrites, tolérées,
ou admises dans des états où quelqu' autre

p162

culte dominoit, les ministres
de la religion pouvoient
assujettir ce petit nombre à des
règles plus étroites, punir, séparer
du troupeau, infliger en un mot
des peines et des privations purement
relatives à la religion, et qui
n' avoient nuls effets civils. Mais sitôt
que cette religion de paix est
devenue dominante dans un état,
ses ministres durent regarder l' anathème
spirituel comme entraînant
de fait une sorte de proscription
civile ; dès-lors usant du droit de
miséricorde aussi étendu que l' est
le droit de justice, leur premier
devoir fut de fléchir la roideur du
sceptre, de rendre doux et liants
les chaînons de l' encensoir, d' imiter
enfin leur divin instituteur toujours
et par-tout miséricordieux. En
conséquence les prisons du s office
ne devoient renfermer que les ecclésiastiques
indécents ou dénonciateurs.

p163

Ce que je dis-là, tout le monde
le pense de sang froid, quoique la
passion ait souvent fait agir dans
un sens contraire ; mais il ne seroit
pas aussi aisé de décider si la religion
regardée comme ressort politique
(car les princes n' y prétendent
inspection que dans ce sens-là) doit
être tolérante ou impérieuse.
Je crois néanmoins cette
question fixée, en disant qu' en tout
et par-tout, sans en excepter rien,
les moyens coercitifs sont les plus

propres de tous à faire sur l' homme
un effet contraire à leur objet.
La tolérance, dans le sens où
on l' entend communément, depuis
que diverses sectes ont déchiré l' unité
de l' église romaine, et que certains
états les ont toutes reçues et
admises dans leur sein, n' est point
de mon sujet. Je ne parle que pour
nous : il nous en a trop coûté pour
nous réunir ; nous sommes en général
trop étourdis et trop agissants
pour qu' un citoyen qui a réfléchi,

p164

puisse recevoir seulement
l' idée de risquer de retomber dans
nos anciennes convulsions. La tolérance
dont je parle, consiste donc
uniquement à n' apporter dans tout
ce qui concerne la religion que
l' esprit qui constitue sa propre essence,
l' esprit de douceur et de charité.
Mais la tolérance seroit le pire
des inconvénients, si elle alloit jusqu' à
l' indifférence sur le régime intérieur
et de détail de ce mobile
tout-puissant de l' humanité. Loin
ces systèmes vains et dangereux,
abus de l' esprit et d' une logique
corrompue, qui prétendent prouver
qu' une société d' athées pourroit
subsister. La république de
Platon n' est qu' un songe ; mais c' est
du moins une belle idée : l' autre,
toute aussi vaine, a de plus l' inconvénient
d' une absurdité complète,
et de nous dégrader en pure perte.
Qu' on nous ramène à l' instinct des
étourneaux, nous pourrions vivre en

p165

troupe sans religion, et parvenir
aux avantages qu' ils retirent de leur
société.
Un prince irréligieux avec ostentation
seroit le pire des fanatiques,

un furieux en délire, incendiaire
de son propre palais ; un prince indifférent
sur la religion creuse au-dessous
de son trône une mine
qui quelque jour n' y laissera qu' un
monceau de ruines. Mais quelquefois
sous le regne des princes qui
ont le plus de respect pour la religion,
et qui en donnent chaque
jour des marques extérieures, le
relâchement en cette partie se glisse
par le détail faute d' attention à
ceux de la police, et parvient à
un point dangereux. J' ai fait en ce
genre une remarque que je placerai
ici, quoiqu' étrangère aux objets
qui, selon moi, meritent l' inspection.
Ce fut en 1667 que fut
composée la troisième satire de Boileau,
temps où la cour de Louis XIV
étoit la plus galante, et quinze
ans avant la réforme qui fit arborer

p166

tant de chapelets à la cour ;
c' est un gourmand de profession
que le poète met sur la scène, et
ce n' est sûrement pas pour la rime
qu' il lui fait dire :
*j' y cours, midi sonnante, au sortir
de la messe .*
Le fait est que tout le monde
alors alloit à la messe tous les matins.
Dans les garnisons, les officiers
plus portés cependant aux
débauches d' éclat qu' ils ne le sont
aujourd' hui, alloient à la messe au
sortir de chez leur commandant.
Je ne dis pas que cela fût conséquent ;
mais malgré tous nos raisonnemens,
nous ne le serons jamais qu' en spéculation. Ces
hommes inconséquents et quelquefois
brutaux ne souffroient pas qu' on
dît un mot équivoque sur la religion
devant eux, disoient hautement
qu' un homme sans religion
ne pouvoit être qu' un coquin. Nous
ne battons plus nos gens ; mais

p167

nous ne les menons pas à la messe,
parce que nous ne sommes pas
dévots : nous dissertons sur la religion
devant eux, sinon d' une façon
très-impie, du moins souvent
fort légèrement sur les superstitions
populaires, etc. Tout cela porte
coup sur les moeurs, sur la croyance
et sur la fidélité publique.

En supposant le mal, me dira-t-on,
où donc est le remede ? Faut-il
que le gouvernement ou la police
établissent une sorte d' inquisition
domestique sur nos discours et
nos actions privées ? Que devient
en ce cas la tolérance dont vous
nous avez flattés d' abord ? La voici.
peccato celato è mezzo perdonato,
dit l' italien ; et ce proverbe pernicieux
en morale est très-juste en
politique. Il importe peu au gouvernement
que vous alliez à la
messe ou non les jours ordonnés,
pourvû que vous alliez ailleurs sans
bruit et sans éclat ; que vous mangiez
gras ou maigre chez vous,

p168

pourvû que vous prétextiez une
incommodité, et ne fassiez pas ostentation
de donner ce qu' on appelle
chair de commissaire ; que
vous croyiez ou ne croyiez pas enfin,
pourvû que vous supprimiez
des discours qui ne pouvant jamais
faire aucun profit qu' à votre vanité
mal entendue, peuvent détraquer
l' imagination ou les moeurs des jeunes
gens, des esprits foibles qui
vous écoutent. Au fond en tout
cela votre liberté d' agir et de penser
n' est gênée en rien d' essentiel,
et vous n' avez pas plus de droit à
réclamer contre la foible contrainte
que ce genre de police vous impose,
que contre l' usage d' établir
des privés pour ceux de vos besoins
qui infecteroient la société.
Cette portion essentielle des moeurs
s' est-elle relâchée parmi nous ? Je

n' en sçais rien ; mais je sçais que
si la liberté de donner à manger
en gras, qui n' étoit accordée, il
y a vingt-cinq ans, qu' à un très-petit

p169

nombre d' auberges privilégiées
en faveur des étrangers, étoit
devenue générale, et qu' aujourd' hui
en tout temps on n' en fit
difficulté dans aucune, ce seroit
signal de relâchement. Si l' on accordoit
des permissions aux ouvriers
de s' employer les jours de
fêtes aux travaux du roi qui ne
cessent jamais, si à cette imitation,
la ville obtenoit de pareilles
dispenses pour les siens, ne seroit-ce
pas assez pour donner le signal
aux particuliers de mépriser cette
partie de la discipline ? Et comme
l' extérieur est et sera toujours ce
qui frappe davantage le peuple, et
que les transgressions se donnent la
main ainsi que les observances, le
mépris, ou du moins la discussion
des ordonnances de l' église entreroit
dans toutes les têtes. L' esprit
de régularité se perd, et toute
religion réduite au pur spirituel
est bien-tôt reléguée dans l' empire
de la lune.

p170

Il n' y a pas mille ans que voyant
des ouvriers un jour de fête chez
des religieux, je m' approchai du
pere procureur qui étoit parmi
eux, et lui demandai en vertu de
quel saint ils ne fêtoient pas celui
du jour. Il me répondit que ces
travaux étoient relatifs au portail
de son église, et que c' étoit une
oeuvre sainte d' édifier le temple
du seigneur. Cet axiome, lui dis-je,
est applicable à ceux qui fournissent
les fonds de cet édifice ;

mais c' est purement une oeuvre servile
pour ces ouvriers qui y gagnent
leur vie. Sur cela l' érudite
paternité me rappella que nos anciennes
églises n' avoient été bâties
que les jours de fête et de dimanche.
Je lui répliquai que c' étoient
des corvées religieuses, qui tenoient
lieu de prières au peuple,
et dont il ne retiroit nul salaire.
Enfin il fut obligé de me dire qu' ils
avoient une permission de m' l' archevêque.
La loi est parlante, lui

p171

dis-je alors, et la dispense est
muette ; ainsi donc vous ne péchez
pas contre le saint, mais contre
la société, ce qui, selon moi, est
bien pis ; et je vous condamne,
sous peine de scandale, à afficher
en grandes lettres sur un tableau en
public, d' un côté la permission de
votre évêque, de l' autre celle de
la police, si mieux n' aimez laisser
séjourner vos pierres qui ne périssent
pas, ce qui vaudroit mieux.
Cet homme me prit pour un anabaptiste,
ou peu s' en faut.
Les abus se donnent la main entre eux ;
on sçait cela. En ce sens,
la philosophie moderne ou l' art de
raisonner l' irréligion, et le relâchement
des moeurs en ce genre
sont freres ; mais s' il falloit entre
eux décider lequel des deux est le
principe de l' autre, je serois tenté
de me déterminer pour le dernier.
En effet, quoiqu' il soit vrai de
dire que rien n' est plus contre la
société que les livres et traités

p172

contre la religion, cependant (je
puis en parler sçavamment, moi,
qui les ai tous lus) j' affirme qu' il
n' en est aucun qui satisfasse même

avec quelqu' apparence de réalité
notre penchant vers l' indépendance,
et qui nous offre des objections
plus fortes que celles qui
viennent malheureusement en pensée
souvent au premier moment,
et qu' en langage mystique on appelle
tentations contre la foi . Ces
sortes d' ouvrages d' ailleurs sont
secs, la plupart de mauvaise main,
et promptement ennuyeux ; ils ont
endoctriné quelques bavards, mais
n' ont perverti personne.

Ce qui porte infiniment plus sur
le général en ce genre, ce sont ces
traits indirects, ces airs de certitude
puérile, ces lardons amenés
à tout propos qui mettant en fait
ce qui est au moins en question,
paroissent établir comme notoire
et reçu de tous, qu' il n' y a que le
peuple et les imbéciles qui ayent

p173

de la religion. Il faut avouer qu' aujourd' hui
on n' écrit presque plus
un mot qui ne soit empreint de ce
timbre-là ; il n' est dissertation sur
des eaux chaudes, ou bouquet à
iris, où l' auteur ne veuille insérer
sa petite profession de foi d' esprit-fort.
Ce concours apparent de tous
les hommes de génie d' une nation
fait assurément bien des ravages ;
car qui échappe à l' un, lit certainement
l' autre. Ces docteurs qui n' établissent
rien, ne sont tenus de rien
prouver ; et l' on en insere seulement
qu' il est permis de lever un
oeil curieux sur l' objet de son culte,
puisque tant de gens sensés instruits
le fixent et s' en moquent.
C' est sans doute un grand mal
pour le vulgaire ; mais pour ne pas
sortir de la question, quel est le
principe de ce concours de petitesse
dans les beaux esprits ? Il n' y
a plus que le peuple et les enfans
assez sots pour croire qu' ils ont découvert
le secret de l' église. Il y a

p174

déjà long-temps que Ninon Lenclos
apprenant qu' un de ses amis
mouroit en incrédule, y courut
pour lui sauver cette misère-là : elle
trouva le vicaire de la paroisse
qui sortoit gendarmé de quelques
propos de théâtre, dont le héros
mourant avoit prétendu signaler sa
fin ; elle voulut engager le prêtre
à rentrer. Ah ! Madame, lui dit
celui-ci qui ne la connoissoit pas, il
n' y a rien à espérer de ces sçavans-là.
Eh ! Non, monsieur, reprit Ninon,
je vous répons qu' il n' en
sçait pas plus que vous et moi.
Ninon, épicurienne décidée,
sçavoit fort bien que tous les argumens
de l' incrédulité se bornent à
dire non, et agir en conséquence.
Nous sçavons personnellement aussi
que tous ces docteurs ne sçavent
pas un mot de la question ; en conséquence,
ce n' est pas la persuasion
qui les fait parler. Pourquoi
donc se pressent-ils si fort de prendre
couleur à temps et à contre-temps ?

p175

C' est qu' ils sçavent que
c' est le moyen de faire accueillir
leurs ouvrages par la curiosité publique.
Autrefois on risquoit le fagot,
ou du moins l' horreur publique
et le mépris des honnêtes gens,
quand, pour se faire admirer d' un
petit nombre, on hazardoit de semblables
traits ; aujourd' hui c' est le
moyen de se faire une réputation
accueillie d' abord par les fols, et
dont le grand nombre est ensuite
la dupe.
Il seroit donc vrai de dire que le
relâchement des moeurs en ce genre
est plutôt le principe de l' indécence
qui regne à cet égard dans
nos écrits, que celle-ci ne l' est de
ce relâchement ; mais le vrai point
est que ces deux maux font ensemble

un cercle vicieux de la plus grande conséquence pour le maintien de la société. Cependant, comme non-seulement les écrits font portion des moeurs, mais encore en sont la partie la plus voyante,

p176

la plus contagieuse et la plus durable, il s' ensuit de-là que de toutes les négligences de la police, la plus condamnable est aussi celle qui porte vers le relâchement de l' attention à purger les écrits de toute trace d' irréligion. Je n' ignore pas tout ce qu' on oppose à cette inquisition aussi ancienne que les moeurs, et qu' on ne trouve jamais plus rigoureuse que lorsqu' elle devient plus indispensable. Gêner la liberté des écrits, dit-on, c' est exercer la plus odieuse et la moins fructueuse des tyrannies ; c' est resserrer le génie, conséquemment donner des entraves à l' ame des citoyens et à toutes les vertus qui en dépendent ; c' est d' autre part gêner le commerce rapportant de la librairie, et en renvoyer les profits chez nos voisins qui impriment et débitent tout, et qui s' en trouvent bien. Mille autres objections de détail naissent de celles-là, et s' y rapportent : je crois très-aisé d' y répondre.

p177

Les écrits ne sont autre chose que le tableau de nos pensées, le registre de nos idées en principes et en conséquences, d' où s' ensuit que qui gêne indistinctement les écrits, tend, autant qu' il lui est possible, à perpétuer l' enfance de l' humanité, et à priver la société de cette communication d' idées, qui nous mettant à même de profiter

des travaux de ceux qui nous
ont précédés, pour abrégé les commencemens,
nous facilite la direction
de toutes les forces de notre esprit
vers le progrès. En conséquence,
une tyrannie indistincte sur les
écrits est le premier des crimes de
lése-humanité ; mais par la même
raison aussi, une indifférence absolue
sur cette partie du gouvernement
est la plus défectueuse des
branches de l' anarchie.
Sans m' étendre ici à discuter ce
que c' est que liberté, matière aussi
aisée à ramener à ses vrais principes,
qu' étrangère, quant au moral,

p178

au sujet principal de cet ouvrage,
il suffit de dire qu' on ne peut
appeler gêne ici-bas, que la suppression
de nos facultés utiles. Sans
cette réserve la liberté dégénère en
brigandage absolu ; or cette distinction
une fois posée, je demande de
quelle utilité peut être au public et
à chaque individu en particulier
l' étalage des idées transitoires de
chacun d' eux en matière de religion.
De deux choses l' une, ou la religion
est révélée, ou elle ne l' est
pas. Si elle est révélée, nous ne
devons plus qu' adorer et obéir : ses
ministres sont préposés pour nous
en instruire, le gouvernement pour
en faire respecter les observances,
et pour empêcher que les passions
humaines, sous ombre de zèle, n' en
altèrent la douceur et la pureté,
et tout est dit. Si au contraire c' est
une invention humaine tissée d' erreurs
et de prestiges dans le droit,
mais établie sur la plus antique

p179

convention dans le fait, je demande
si parmi ces petits éclairs d' anti-prophètes

il en est un seul qui
veuille soutenir de sang froid que
la société en seroit plus heureuse,
si l' on ôtoit ce frein à toute l' humanité
en général. S' il s' en rencontre
un assez fol pour cela, vous le feriez
convenir également que la patrie
est une idée, et que *ubi benè,*
ibi patria ; que le respect dû aux
souverains n' est que la loi du plus
fort civilisée ; que nos meres nous
firent sans penser à nous ; que notre
postérité est un mot ; que l' amitié
n' est autre chose qu' une main qui
frote l' autre ; que la probité n' est
que l' art de mettre de son côté les
circonstances ; la pudeur, qu' une attention
aux bienséances ; la foi, un
lien pour les fols, et un moyen
pour les honnêtes gens ; qu' en un
mot, chacun n' est ici-bas que pour
soi. Je ne crois pas, quelque' ingénieux
que puisse paroître ce démonstrateur,
que personne soit tenté

p180

de le prier de réformer la république
et de la peupler de ses prosélytes.
à ce petit nombre près cependant,
et plus petit qu' on ne
sçauroit croire, tout le reste conviendra
qu' il faut une religion au
peuple et à tout ce qui pense en
vulgaire, de quelque rang qu' il
puisse être. Je le crois aussi comme
eux. Cela posé, sans entrer dans la
discussion des principes et de la
morale de la religion reçue, si-tôt
qu' elle s' amalgame avec les liens
de l' état, de façon que depuis un
espace de temps immémorial l' état
subsiste avec elle, et peut-être par
elle, c' est une démonstration de
fait, qu' il doit être interdit au premier
chef, à tout citoyen grand
ou petit, de porter des atteintes
publiques à cette loi première ; défendu,
dis-je, exclusivement jusqu' à
l' arrivée de l' antechrist qui
doit paroître armé de forces, de
miracles, et de tout ce qui peut

opérer ensemble le renversement

p181

de l' ancienne société, et l' établissement
d' une nouvelle. Permis à
nous d' opter alors ; mais jusqu' à ce
qu' il nous ait fait notifier son arrivée,
il n' est nullement contre la
liberté publique et privée de barrer
le sifflet à ses précurseurs, puisque
ne pouvant procurer un mieux
ni à eux-mêmes, ni aux autres, ils
ne sont propres au contraire qu' à
égarer les esprits foibles et présomptueux,
à éveiller la corruption
humaine, et à l' affranchir du seul
lien qui tôt ou tard met un frein
à la cupidité.

Quant à la petite vilaine raison
de commerce qu' on associe à celle
que je viens de combattre, je pourrais
répondre en bref, en disant
qu' un commerce de corruption ressemble
en profit à celui que firent
les marchands de Marseille, qui
y apportèrent la peste il y a trente-cinq
ans. Mais on m' attaquerait
encore dans cette généralité, en
me disant que les livres défendus

p182

ne nous viennent pas moins des
étrangers ; qu' ils sont d' autant plus
recherchés qu' il est plus difficile de
les avoir, et qu' en ôtant ce profit
à notre librairie, nous le portons
au double à nos voisins. Il faut donc
trancher dans le vif et dire 1 que
ce prétendu désavantage n' existe
pas. 2 qu' il n' est pas vrai qu' on
lise autant les livres exactement
défendus, que ceux qu' on débite
en toute liberté.

Je dis que ce désavantage n' existe
pas, et je le soutiens, du moins
dans mon principe ; car de ce qu' un
ouvrage est parsemé de quelques

traits trop marqués ou même suspects
en ce genre, je n' en conclurois
pas qu' il fallût le supprimer,
quelque médiocre qu' il pût être
d' ailleurs. L' amour propre d' un
auteur commençant, ivraie de la
récolte présente, promet le bon
grain de la moisson future. Il ne
doit donc être ni révolté ni rebuté :
au contraire, quelques soins de

p183

détail, en marquant les endroits à
supprimer, et paroissant entrer en
capitulation avec la paternité souffrante,
sauveroit l' ouvrage et
l' auteur. Je sçais toutefois qu' il en
est d' opiniâtres à qui un trait de plume
est un coup de poignard ; mais
la menace alors d' un souverain irrité
qui sçauroit retrouver l' écrivain
dans les entrailles de la terre,
seroit un spécifique admirable ; et je
vous répons que bientôt rien ne
seroit plus orthodoxe que nos écrits.
Le plus grand nombre donc de ces
ouvrages paroîtroit également sans
rien perdre de leur utilité ; et quant
à ces avortons de libelles qui n' ont
de mérite et d' objet que leur corruption
et celle de la société, leur
anéantissement est un des plus
grands biens que la vigilance du
gouvernement puisse lui procurer.
Il n' est donc pas vrai que l' attention
de la police sur ce point
essentiel fasse languir la librairie ;
et quand on lui raviroit le profit

p184

de quelques ouvrages du temps,
en combien de façons ne peut-on
pas lui en faire retrouver le dédommagement ?
Sont-ce les ouvrages
nouveaux qui ont fait valoir les
presses des elzevirs, des blaev, des
vascosan, qui de nos jours ont

transporté dans le fond de l' écosse
la branche de ce commerce la plus
rapportante en proportion ? Cet
art, comme tout autre, a besoin
de protection et d' encouragement ;
et le premier effet de ces deux choses
doit être de le purger des vices
qui peuvent le déshonorer, et le
rendre nuisible.

Quant à l' objection, que la défense
donne plus de vogue aux
livres dangereux, cela n' est vrai
qu' en un sens, et pour un petit
nombre de livres et de lecteurs.
Je crois bien qu' une défense, qui
ne consiste qu' à refuser l' approbation
et même la permission tacite,
et qui mollit dans la recherche
et la poursuite des contrevenans,

p185

quand après cela le livre
paroît furtivement, a le même inconvénient
qu' ont tous les demi-remèdes
dans les grands maux. Il
en est de même de toutes les loix
qui demeurent sans exécution ; il
vaudroit mieux qu' elles n' eussent
jamais été portées. Si même observant
avec soin d' en empêcher
l' impression en France, on ne porte
pas la même vigilance à en arrêter
l' introduction, quand ils viennent
des pays étrangers, on s' expose à
l' un et à l' autre des inconvéniens.
Mais une égale sévérité sur ces
deux choses pareroit à tous les deux
à la fois. Je sçais néanmoins qu' il
est impossible de tout arrêter ; mais
alors ce qui s' en glissera sera peu
nombreux, jamais contrefait en
France, et par conséquent infiniment
moins exposé à la curiosité
publique. Tous les livres bons,
utiles, et dispendieux à faire imprimer,
paroîtront dans l' attitude
décente que vous leur prescrirez.

p186

Mille auteurs châtieront eux-mêmes
leur propre ouvrage, plutôt
que de livrer leur manuscrit en
Hollande à la mal façon des imprimeurs
non dirigés ; et petit-à-petit
la vanité littéraire abandonnant
ce moyen odieux de se distinguer,
rentrera dans l'ordre et le
respect dû à la société civile. Au-lieu
de cela, l'audace de quelques
écrivains principaux une fois appuyée
par la considération due
d'ailleurs à leur mérite, justifiée
par les contorsions données au véritable
sens de leurs apophtegmes,
devient le germe et la semence
d'une infinité d'avortons qui n'imitent
que les vices de ceux qui leur
ont donné le signal : la tolérance
pour les premiers assure l'impunité
des autres. Bientôt ils se multiplient
au point qu'on diroit d'une armée
de taupes et de mulots qui ont
conjuré de renverser le temple de
Jerusalem ; et notre postérité effrayée,
si elle ne vaut moins que

p187

nous, jugeant de l'esprit du temps
par les seuls vestiges qui en demeureront,
croira devoir le jour
à une race de sacrilèges et d'athées.
Tout l'ordre civil en général a
l'intérêt le plus direct à réprimer
les démonstrations extérieures de
la liberté de penser en matière de
religion ; mais chacun des ordres
distincts qui le composent, y a plus
encore le sien en particulier. En
effet, si d'abord l'esprit d'indépendance
s'essaye sur l'espece de domination
qui est le plus hors de sa portée,
c'est moins comme la plus contraire
de toutes à nos lumières naturelles
qu'elle l'attaque, que comme
celle qui a le moins de défenseurs
directs et personnellement
intéressés à son maintien. Au fond
cependant, les rangs et l'autorité
d'ici-bas incommodent infiniment

plus les indépendans, que ne font
les hiérarchies célestes ; et si les
princes et leurs ministres remettoient

p188

à la providence à venger
leurs propres injures, on n'escaladeroit
plus les cieux. Cette induction
seroit odieuse comme supposition,
mais elle git en fait. Qu' on
examine l' état du gouvernement
dans tous les lieux où la liberté de
penser au dehors et d' écrire est
portée au plus haut point en ce
genre, on verra que par-tout l' autorité
y est combattue, et sujette à
de grandes variations. On pourroit
me citer un peuple chez lequel
le gouvernement est aussi paisible
et chéri dans les cantons où l' abolition
de tous rites extérieurs a bien
refroidi la foi, que dans ceux livrés,
comme ils disent, à la superstition
romaine ; mais je ferois
remarquer aussi que c' est peut-être
le pays du monde où l' aveu public
d' irréligion, et où la dérision sur
cette matière seroit le plus mal accueillie.
Je le répète, l' intérieur
au fond importe peu à l' état, l' extérieur
seul est du district de la
police.

p189

Quoi qu' on en dise, rien n' est
moins intolérant que l' esprit de la
religion, rien ne l' est plus que la
raison d' état. La religion s' est
établie et étendue sur la ruine des
anciens cultes par la douceur, par
la sainteté de sa morale et de ses
premiers sectateurs. Quand les
princes l' embrassèrent, ils y mêlerent
la raison d' état ; ils abbatirent
les temples que la religion avoit
seulement rendus déserts. Quand
les invasions des habitans du Nord

changerent la face de l' Europe,
la religion fut au-devant d' eux,
et émoussa une partie de leur barbarie.
Quand du sein de cette même
barbarie, le zèle envoya des
missionnaires aux extrémités du
nord, ils parurent tels que les
premiers apôtres : les Augustins
d' Angleterre, les Bonifaces d' Allemagne
étoient doux, simples, zélés
et bienfaisants comme eux.
Les princes vinrent à l' appui de ces
missions ; et l' on doit imputer à la

p190

barbarie des moeurs, et non à la
religion, les cruelles conversions
faites par les teutoniques, et l' effrayante
discipline établie parmi
les néophytes du nord. Quand
dans la suite on couronna les ministres
de la religion, c' est à l' homme,
c' est au sceptre qu' il faut attribuer
leurs entreprises ambitieuses
ausquelles la religion n' offroit que
des prétextes, spécieux seulement
aux yeux des barbares : les combats
en grossirent l' effet, la lumière les
a dissipés. Ce qu' on appella depuis
troubles de religion, ne fut que
des guerres d' ambition et d' autorité.
Qu' on m' en montre une seule,
dont l' effet principal ait été le changement
dans l' ordre ecclésiastique.
Bien peu réfléchi fut ce mot
de la reine Catherine, quand on
lui annonça la perte prétendue de
la bataille de Dreux : *et bien,*
nous prions désormais Dieu en
françois . Charles I en fut-il
quitte pour abandonner les évêques,

p191

et briser la liturgie ? Je
sçais que les ecclésiastiques ont été
les seconds acteurs dans ces troubles,
et souvent les plus fanatiques ;

mais rien n' est moins l' église
que les ecclésiastiques passionnés.
Ils étoient barbares dans les siècles
barbares, fougueux dans les siècles
fougueux ; mais l' inquisition même,
ce tribunal effrayant autrefois
dans l' ordre civil, comme l' arrière-ban
l' étoit à la guerre, et
caduc aujourd' hui comme lui,
étoit lui-même de l' institution des
princes, et contraire à l' esprit de
la religion toujours douce, simple
et charitable, immuable dans ses
préceptes et dans ses loix.
Les princes donc doivent être et
sont en effet infiniment plus odieux
à l' esprit d' indépendance, que la
religion ; et dans le fait, je défie
qu' on me montre un seul livre où
l' on porte des attaques directes à
celle-ci, qui ne porte en même
temps l' empreinte de cet esprit de

p192

discussion du droit des souverains.
Les uns, philosophes libres, en rameneront
le principe à un contrat
respectif entre le prince et ses sujets,
dont la moindre transgression
dissout les clauses et conditions.
Philosophes aveugles, qui ne pensent
pas que ce principe une fois
établi déchaîne le fort, et terrasse
le foible, au-lieu de l' effet contraire
qu' ils en espéroient. Le prince
est par-tout le chef militaire, il
est par-tout le distributeur des graces,
et conséquemment le chef de
l' intérêt. Quel enthousiaste à cent
bouches peut espérer de réunir
une immensité d' hommes contre le
maître de ces deux mobiles, toujours
sûr de séparer qui il voudra
de la foule par les liens de la crainte
et de l' amour propre. Des tyrans
ont prononcé ces mots terribles
et exécrables à la postérité : *révoltez-vous,*
nous vous conquerrons .
Ces fléaux de l' humanité étoient
de la même secte que nos philosophes.

p193

Ils vouloient ignorer
qu' il est un contrat coéternel entre
l' autorité et la dépendance, contrat
établi du créateur à la créature,
qui consiste en protection et
sûreté de la part de l' autorité, en
obéissance et services de la part de
la dépendance, et sur-tout en
amour respectif de part et d' autre.
Vainement et mal-à-propos même
établirais-je ici les principaux
dogmes de cet esprit de liberté.
Je viens de combattre le moins
déraisonnable ; il en est de tellement
emportés, que de sang froid ils
n' ont pas de honte de réclamer
contre des tyrans fictifs *une épée
et du courage* . Il est contre mes
principes de relever des questions
et des délires propres uniquement à
réveiller des sentimens d' indignation
chez les pasteurs des humains.
J' en ai dit assez pour en venir où
je veux.
Je demande donc laquelle de
ces deux opinions, ou de celle

p194

qu' établissent nos philosophes, ou
de celle qui regarde comme devoir
l' attachement respectif entre
le prince et ses sujets, est la plus
propre à faire naître et germer
dans les coeurs cet amour de la
patrie, dont j' ai fait le second principe
des vertus des romains.
La foi du serment n' étoit autre
chose, que le respect pour la religion.
Par elle, le plébéien le plus
séditieux dans ses murs devenoit
le soldat le plus soumis, et le plus
fidèle à ce même patricien qu' il
menaçoit de mettre en pièces dans
le *forum* , et qui décidoit d' un
coup d' oeil de sa vie ou de sa mort,
dès qu' il étoit enrôlé. L' amour de
la patrie n' étoit aussi qu' un mélange
superstitieux de religion, de

respect, d' estime et d' attachement
pour les différents ordres de la
république, de tendresse pour ses
proches et ses concitoyens, et d' orgueil
confondu dans la gloire de
la patrie. Pourquoi ne serions-nous

p195

pas susceptibles des mêmes sentimens ?
Ne peuvent-ils sortant de
l' enceinte des murs d' une ville,
s' étendre sur le territoire entier de
l' état ? La France entière ne peut-elle
être la patrie d' un françois,
et ne sçaurions-nous aimer notre
patrie ?

Un homme, dont je me ferai
toujours honneur de respecter le
génie, les talens, et l' érudition, a
établi de nos jours dans un ouvrage
fait pour être immortel, que *la*
vertu politique qui est la vertu morale
dans le sens qu' elle se dirige
au bien général, n' a point de lieu
dans les monarchies ; et que l' *état*
y subsiste indépendamment de l' amour
de la patrie . Ce seroit être
le zoïle de notre siècle, que d' entreprendre
de le critiquer sur-tout
après sa mort ; et si j' étois assez fol
pour cela, je le tenterois moins
sur les morceaux que je cite que

p196

sur tous autres. Ce n' est pas que je
ne marche devant moi sans m' effrayer
des autorités qui toutes méritent
qu' on s' arrête, mais aucune,
qu' on se détourne. Quelque admirables
et fines que soient les
distinctions qu' il établit dans cet
endroit, quelque justes même qu' elles
puissent être, je ne sçais, par
exemple, s' il n' a pas considéré les
monarchies plutôt dans un état de
maladie, que dans leur constitution
naturelle ; mais sans entrer dans cet

examen qui me méneroit trop loin,
mon objet à moi est borné : je considère
ma patrie uniquement, et je
ne crains pas de dire que de tout
temps les exemples domestiques
parmi nous ont démenti ses principes
à cet égard.

Il est des distinctions de détail
dont il étoit plus capable qu' un
autre de sentir la vérité, mais dont
la discussion lui étoit interdite par
l' étendue du plan de son ouvrage,
et le concis de l' exécution. Par

p197

exemple, en admettant la peinture
également vive et vraie qu' il fait
des courtisans de tous les temps
et de toutes les nations, en lui accordant
la mineure de son argument
qu' il établit en ces mots :

*or il est très-mal-aisé que les principaux
d' un état soient mal-honnêtes gens,
et que les inférieurs soient
gens de bien ; que ceux-là
soient trompeurs, et que ceux-ci
consentent à n' être que dupes ; on
peut en mille manières lui disputer
la conséquence qu' il en tire, qu' il
est très mal aisé que le peuple soit
vertueux dans les monarchies.*

Dans cette spéculation en effet,
il ne distingue point assez la constitution
intérieure des monarchies
d' avec celle des républiques. Celles-ci
sont, pour ainsi dire, une masse,
un bloc où tout est peuple : on en
tire les magistrats qui ne font point
corps, et ne sont distingués que
comme représentants visibles des

p198

loix. Dans cet état, quand les principaux
sont mal-honnêtes gens, il
est difficile que la corruption ne
gagne les inférieurs. Mais la monarchie
est un composé de différents

ordres de hiérarchies distinctes,
diverses en moeurs comme en
fonctions, en prérogatives, en espérances
et objets d' ambition. Toutes
ces variétés sont autant de barrières
contre l' épidémie de la corruption.
Le courtisan peut être un
bas flatteur, sans que le militaire,
le magistrat et le commerçant le
deviennent : l' exemple le démontre
chaque jour. Nos courtisans ont
tous des emplois dans le militaire.
Si se retrouvant à la tête de leurs
troupes ils ne déposent les moeurs
de la cour, loin d' y acquérir aucun
crédit, ils y tombent bientôt
dans le mépris ; grace à notre flexibilité,
la plûpart y paroissent d' autres
hommes, sinon ils disparaissent
promptement, et vont se renfermer
dans l' exercice du noble empire

p199

de l' antichambre. Or revoyons
les courtisans restreints à cette unique
prérogative ; de quel droit alors
les appellerions-nous les principaux
de l' état ? Sans liberté, sans juridiction
quelconque, ils obtiennent
des graces ; ce ne sont que des gages
et des profits. Quiconque s' abstient
d' errer à Versailles dans les
appartemens, ignorera à jamais
leur prééminence qui n' a nulle part
autant de réalité, que celle du
gardien des fols au milieu de ses
huttes.

Quoi qu' il en soit de ces inductions,
je soûtiens que l' amour de la
patrie peut exister dans la monarchie,
puisqu' il fut en vigueur parmi
nous. Je ne connois pas de meilleure
preuve que celle qui git en
faits. Qu' on repasse dans sa mémoire
une infinité de traits héroïques
faits par nos militaires pour
le service du roi qu' ils n' avoient
jamais vû, et n' espéroient jamais
voir. C' est l' honneur, dira-t-on,

p200

distinction fine et juste de l' homme
que vous osiez contredire tout-à-l' heure.
Eh ! Qu' est-ce que cet honneur ?
Il le définit lui-même. *la*
nature de l' honneur, dit-il, *est de*
demander des préférences et des
distinctions . étoit-ce cela précisément
que cherchoient les Duguesclin
et les Bayards ? Sans doute,
me dira-t-on. Leur prud' hommie
se préféroit aux honneurs et aux
dignités ; mais elle n' en étoit pas
moins un sentiment personnel, et
détaché de toute idée de patriotisme.
à vouloir alambiquer ainsi
les sentimens, chacun auroit raison
mille ans durant sans se rapprocher,
le papier y gagneroit, et la
vérité seule y perdrait. Mais j' en
appelle aux hommes qui la cherchent,
et je soûtiens que les héros,
les fanatiques même des républiques, les Horatius
Coclès, les Curtius, en se dévouant pour
la patrie, avoient pareillement en
vuë leur distinction personnelle. Si

p201

cet amour pour sa patrie est une
passion pour les murs, un attendrissement
en renvoyant les foyers
domestiques, le françois, le plus
volage des peuples, en est moins
susceptible que tout autre, et nous
n' avons en ce genre de patriotes
que les ames foibles, les jeunes gens
expatriés et qui sont attaqués de la
maladie du pays. Si c' est un attachement
superstitieux et capable
de fougue, je doute qu' on en voye
jamais de plus forte que celle du
peuple de Paris lors de la maladie
du roi. Prosterné dans les rues, il
baisoit les paturons du cheval du courier
qui apportoit les nouvelles de sa convalescence.
Amour du françois
pour son roi, dira-t-on. Eh ! C' est
précisément ce qui vit en nous tous,
ce qui nous fut transmis par nos

peres avec le sang qui coule dans
nos veines, et que j' appelle amour
de la patrie.
En effet, par où le peuple connoît-il
ses rois ? Depuis cent ans,

p202

ils n' ont presque paru dans la capitale
et dans aucune autre ville
principale du royaume. Leurs édits
bursaux sont timbrés de leur nom,
et promulgués avec toute l' authenticité
possible : leurs charités sont
distribuées par des agens qui s' en
font un district personnel, leurs
graces sont sollicitées dans l' ombre
du palais, leurs bienfaits semblent
une suite d' un courant indispensable,
leurs travaux sont ignorés du
grand nombre, leurs plaisirs sont
vus de tous, leur bonté domestique
tombe sur des frelons altérés,
dont l' avidité s' accroît de ce qui
devroit la satisfaire. Ils sont bons,
justes, craignant Dieu, et respectant
l' humanité ; mais la majesté
du trône tient dans l' éloignement
leurs vertus, et l' étenduë de l' empire
empêche qu' ils ne puissent partout
pouvoir à ce que leur nom ne
soit pas profané, en le faisant auteur
des larmes du pauvre. Nous
aimons tous le roi cependant, et

p203

qu' entendons-nous par-là ? Est-ce un
homme sujet aux mêmes incommodités
que nous, qui devient
par ce titre l' objet d' un attachement
qui va presque jusqu' à l' idolatrie ?
Sans doute c' est lui, si nous
regardons celui d' aujourd' hui, dont
les qualités sont désormais inséparables
de son titre ; mais connoissons-nous
son petit-fils ? Sçavons-nous
s' il aura les vertus de ses peres ?
Que ces têtes précieuses périssent,

vous verrez bientôt la consternation
se répandre dans le public.
L' axiome impie, *nous ne manquerons
jamais de maîtres*, n' aura
plus de partisans de fait, le deuil
sera général, tout courra au pied
de ces autels déserts huit jours auparavant.
Mais dira-t-on, c' est que la succession
fixement établie autrefois
et de façon à ne laisser jamais le
thrône disputable, pourroit aujourd' hui
par des arrangemens particuliers
occasionner, au défaut de la

p204

branche régnante, les plus dangereux
des troubles. C' est où je vous
attendois : c' est donc la patrie que
vous considerez en la personne du
roi et dans sa famille. Autant en
fit autrefois Achille Du Harlai,
quand refusant de signer l' abolition
des droits de la maison royale au
thrône, il marcha vers la prison en
disant : *mon ame est à Dieu, et
mon corps au pouvoir de la violence* .
Il ne connoissoit pas les borbons,
il n' avoit pas lieu de les aimer ;
mais il connoissoit le droit
de cette maison à la couronne,
et sçavoit que l' ordre inaltérable
de la succession est le premier et
le principal fondement de la monarchie.
Sans examiner, direz-vous, quel
fut le principe de l' héroïsme de Du Harlai,
il faut convenir qu' il n' entre
dans nos craintes actuelles, en
supposant le cas malheureux dont
vous parliez tout-à-l' heure, rien de
ces motifs nobles qui composoient

p205

l' amour des anciens pour leur patrie.
Nous sommes bien, chacun
aime ce qu' il a, et tous ont à perdre
dans des temps de trouble et
d' anarchie. L' intérêt que nous prenons

au maintien de l'ordre, est
amour de la patrie, à peu-près
comme l'est le soin que nous prenons
de la clef de nos maisons. Je
vous en crois sur votre parole, vous
qui êtes bien ; mais pensez-vous que
tous les autres soient de même ?
Beaucoup de gens souffrent, et
peuvent penser que c'est à leurs dépens,
et néanmoins *de par le roi*
que vous êtes bien. Cependant en
général tous aiment le roi, et par
conséquent l'état et la patrie. Ce
germe de zèle et d'amour qu'on
croiroit quelquefois éteint, à entendre
nos discours dont l'imprudence
et la légèreté ont si souvent
trompé les ennemis de l'état toujours
étonnés de l'étendue et de la
célérité de ses ressources, ce germe,
dis-je, se ranime, et prend feu dès

p206

la première étincelle qui se présente :
nous le voyons revivre sous
nos yeux aujourd'hui ; et c'est,
malgré tous les prestiges de l'intérêt,
le véritable, et après la providence,
l'unique appui de la monarchie.
Les vertus donc qui dérivent de
l'amour de la patrie, c'est-à-dire,
toutes les vertus nobles, généreuses
et élevées, non-seulement peuvent
exister parmi nous, mais y
sont encore toutes vivantes. Elles
sont dans les mœurs, s'épurent et
s'élèvent avec elles, s'encrassent
et déchoient, quand les mœurs
tendent à leur corruption ; c'est-là
le point essentiel. Les moyens de
les maintenir, de les étendre, dépendent
ici, comme en toute autre
chose, de l'exacte connoissance du
principe.
Pour le mieux rapprocher de
notre façon de concevoir, dépouillons-le
des idées fantastiques que
les récits peut-être exagérés de

p207

l' antiquité nous ont fait attacher
dès l' enfance à ce grand mot *amour
de la patrie* ; et disons que l' ardeur
pour l' intérêt public est cela ; le
penchant à l' intérêt particulier est
le contraire.

D' après cette définition, je parois
détruire moi-même d' un trait
de plume tout l' édifice que je viens
d' élever. En effet, en nous regardant
les uns les autres, que dis-je,
hélas ! En nous tâtant nous-mêmes,
notre conscience ne nous dit-elle
pas que si l' intérêt public préféré
à l' intérêt personnel est le caractère
du citoyen, il n' en est aujourd' hui
plus en France ? Trois réflexions
doivent nous consoler. 1 toute
la France n' est pas encore renfermée
dans la capitale. 2 l' on trouve
encore dans cette capitale même
de ces hommes faits pour penser
et sentir en grand. Il en est
un dans ce cabinet, et le portrait
d' un autre. J' en ai connu plusieurs
autres ailleurs. 3 grâces à la flexibilité

p208

de la nation et à son attrait
pour tout ce qui tient et mène à
la gloire, il sera toujours aisé d' y
ramener le plus grand nombre.
L' intérêt privé des temps passés
étoit un reste d' un plan de projets
coupables, mais qui du moins
avoient, en un certain sens, un air
de grandeur et d' élévation. Le
rétablissement des grands fiefs, et
la dépendance immédiate fut le
leurre dont la ligue se servit pour
séduire les grands seigneurs et la
noblesse d' autrefois. Cette hydre
dissipée par les vertus, l' activité et le
bonheur du restaurateur de la France,
laissa des traces encore de son passage.
Les gouvernemens, les places,
tout enfin ce qu' on appelloit alors
états et dignités, donnoit une sorte
d' autorité immédiate qui mettoit
le sous-ordre dans la dépendance

directe du chef, et l' engageoit à
faire consister son honneur en une
fidélité pour son commettant, exclusive
même pour le prince. Presque

p209

tous les objets de l' intérêt promettoient
de l' autorité et presque
de l' indépendance ; c' étoit en un
mot de l' ambition alors, aujourd' hui
c' est de la cupidité, du péculat,
de l' argent. Je connois ma nation,
habile à fondre et dissiper les
métaux, elle n' est point faite pour
les honorer d' un culte d' habitude ;
et le plus léger signal la trouvera
toujours toute prête à se retourner
vers ses anciennes idoles, la valeur,
l' intrépidité, la gloire, et je l' ose
dire, la magnanimité.

Mais il n' est de tempérament si
fort qu' un régime constant de mollesse
n' affoiblisse. Dès qu' on parviendra
dans un état à ne connoître
plus de distinctions, de récompenses
et de prérogatives que payables en
argent, il n' y aura plus de héros, pas
même de citoyens ; la nation ne sera
bientôt qu' un vil amas de mercenaires
et d' usuriers.

Je ne sçais si cet avenir honteux
n' est pas à craindre pour nos neveux.

p210

Il faut avouer du moins,
que la progression a été bien rapide
en ce genre depuis un siècle
et demi. Dans le temps des grands
seigneurs, ceux-ci furent au moins
aussi avides qu' on l' est aujourd' hui ;
mais c' étoit dans le genre de l' oppression,
et non de la bassesse.

Occupés de projets, d' ambition et
d' orgueil, ils levoient dans le ressort
de leurs charges, ou dans
l' étendue de leurs domaines, les
sommes attribuées à leurs états et

gouvernemens, et souvent en étendoient
abusivement les droits. Sully
rendit le plus grand service à
l' autorité royale, en faisant passer
au conseil que désormais les états
et pensions seroient payées au thrésor
royal, et défense de rien lever
à cet effet sur les lieux. Mais quelles
que pussent être ces levées, elles
n' avoient que des objets d' ambition,
et c' étoit bien après l' arrangement
ci-dessus que Lesdiguières
disoit à un gentilhomme du duc

p211

de Montmorenci : " que votre
maître se souvienne qu' il n' est
point de grand seigneur en
France, s' il n' a deux cents mille
écus d' argent comptant dans ses
coffres, et de quoi armer dix
mille hommes dans ses maisons. "
comparons seulement
cette idée du grand seigneur avec
celles qu' on s' en fait aujourd' hui,
ces projets de leur avidité avec les
objets de dépense qui excitent la
cupidité de leurs descendans ; et
mesurons, s' il se peut, la distance.
Ce n' est assurément pas en cela
que la progression pourroit être
contre nous. Tout bon citoyen conviendra
qu' il vaut mieux que les
grands seigneurs soient nuls, qu' en
pouvoir de diviser l' état et de tenir
tête à leur maître. Mais n' y a-t' il
point de milieu ? Ce seroit un
blasphême de le dire, puisque si
d' une part l' indépendance des seigneurs
menace l' état de trouble
et même de démembrement, de

p212

l' autre leur avilissement absolu et
l' anéantissement des hiérarchies est
un prélude de l' anarchie totale,
et le délire d' un peuple qui, quelque

temps avant que de disparaître
de la surface de la terre, représente
impudemment les monstrueuses
fêtes des saturnales. Il est
donc un milieu : notre gouvernement
l' a connu ; il est nécessaire
d' en considérer la marche, pour
prévoir les inconvéniens qui pourroient
le détruire.

Louis Xiv ce prince si grand
aux yeux des contemporains, et
qui sera à jamais pour la postérité
un monument des forces de l' homme,
comme aussi peut-être du
danger de ses foiblesses, voulut
que désormais personne n' exerçât
de jurisdiction supérieure dans son
royaume que par lui. Il aimoit le
faste et la magnificence ; sa grandeur
naturelle aidée de tout ce qui
a droit de nous éblouir, étouffa
bientôt tout autre éclat. Tout devint

p213

planette dans l' état, il n' y eut
plus de soleil que lui, et de lumière
que d' emprunt et de reverbere.
Soigneux d' être rendu tel
qu' il étoit par ses représentans, il
grossit les émolumens des charges
et des emplois, voulut que ses
bienfaits servissent aux dépenses
d' éclat, comme il y faisoit servir
ses thrésors, et en combla la mesure
sur la tête de ceux qui s' en
servoient à honorer leur emploi,
et l' état par contre-coup. Par ce
moyen, il parvint à ramener tout
à son service, chacun s' empressa à
consommer son propre patrimoine
pour se rendre digne d' en obtenir
l' équivalent en viager et pensions ;
et la splendeur extérieure de l' état
fut à son plus haut point, ainsi que
son union intérieure.

Jusques là, où à peu-près, tout
marche vers la solidité et la décoration
de l' édifice ; mais tout ici-bas
peut dégénérer en abus, et les
meilleures choses quelquefois plus

p214

aisément que les médiocres. En ceci, par exemple, il seroit possible que l'émulation perdant de vue la dignité et la considération des emplois, les occasions qu'ils procurent de s'illustrer par de grands services, ou de s'honorer par une habitude de prééminence dignement soutenue, se retournât visiblement vers la solde de ces emplois, et en dédaignât les fonctions. Les fautes inséparables de la grandeur, les nuages du palais aideroient d'eux-mêmes à cette décadence. Les officiers de la cour, privilégiés pour la familiarité du prince, profiteroient de sa bonté pour obtenir les emplois mêmes dont l'exercice devroit les éloigner. Le service du prince mis en contradiction avec le service de l'homme aura certainement le dessous. Dès-lors, un représentant en sous-ordre aura la commission en province, dont le courtisan a le titre et les émolumens. Le prince paie le double

p215

tandis qu'il est plus mal servi, attendu que le grand, plus fait pour le représenter, demeure petit pour toujours, et que le petit qui n'a qu'un lustre d'emprunt, ne peut jamais se proportionner entièrement à la place d'un autre. Ce n'est pas encore tout : on pourroit tellement s'accoutûmer à voir les emplois occupés *ad honores*, qu'on ne trouveroit plus étrange de les perpétuer dans les familles par des survivances : relâchement dont on se fût bien gardé, si les titulaires les avoient exercés, puisqu'on ne sauroit oublier que les anciens démembrements de la monarchie ne furent autre chose que les gouvernemens et bénéfices devenus héréditaires.

Dès-lors, un exemple servant de
planche à l' autre, on en viendrait
à voir des enfans, non-seulement
occuper les charges de la cour,
qui toujours seront parmi nous
l' objet de l' ambition des hommes

p216

les plus illustrés par de vrais services
rendus à l' état, et qui demandent
une dignité de maintien et de
représentation dont la jeunesse est
d' ordinaire incapable ; mais encore
en naissant gouverneurs de provinces,
de places etc. Le prince
seroit réduit à n' avoir de grandes
graces à faire, et les sujets, à n' en
espérer, que par l' extinction de
quelqu' une des familles privilégiées.
Il s' ensuivroit dès-lors que ces
grandes places si estimées autrefois
par leur prééminence, par leur
correspondance nécessaire avec le
prince, par les occasions de rendre
des services d' éclat, si propres à
former des hommes par la nécessité
d' en gouverner d' autres, de
manier les esprits, de faire respecter
l' autorité en se respectant soi-même
etc. Ne seroient plus prisées
que sur le tarif de ce qu' elles
rapporteroient, et que tous leurs
autres avantages utiles à l' état,

p217

loin de lui être onéreux, seroient
perdus.
D' autre part, ces bienfaits importants,
autrefois encouragement
pour tous en perspective, ne seroient
plus qu' échelons pour un petit
nombre pour atteindre à d' autres
larcins. Sur cent hommes privilégiés,
et bardés en naissant de charges
et de dignités, à peine s' en
trouvera-t-il un qui regarde ces
bienfaits prématurés du prince,

comme un engagement indispensable
pour lui de les mériter un
jour, ou qui parvenu à rendre des
services, sçache répondre à un
maître bienfaisant qui lui offre de
nouvelles graces : *sire, je suis
payé d' avance* . Cette modération
seroit au-dessus de l' humanité en
un siècle où tout n' est que métal,
sorte de chevance dont on n' a jamais
assez. Au contraire nous sommes
tous enclins de notre nature
à nous identifier avec nos accessoires
étrangers. Quel est l' homme

p218

qui chargé d' un bel habit, et satisfait
du privilège d' aller ainsi vêtu,
tandis que tant d' autres sont
couverts de haillons, n' aspire pas
encore à se faire faire place en
vertu de cette décoration qu' il se
persuade bientôt être lui : de même
un grand qui sert, oublie qu' être
grand est sa récompense, et s' en
fait un titre pour aspirer à de doubles
avantages obtenus à moitié
moins de services que son inférieur.
Les dignités donc autrefois objet
d' émulation et portion principale
du thrésor de l' état, deviendroient
patrimoine des particuliers, charges
onéreuses dans l' état, et prétentions
contre la société.
D' ailleurs les charges n' ayant
plus d' exercices pourroient bien
plus aisément être réunies sur la
même tête. Les princes sont hommes ;
nous voyons tous avec prédilection
les gens que nous avons
obligés ; en conséquence les graces
assurent la faveur, et la faveur de

p219

nouvelles graces. Le célèbre railleur
comte de Grammont demandoit
un jour à Louis Xiv un écu :

enquis de ce qu' il en vouloit faire,
il répondit que la première grace
coûtoit seule, et qu' il seroit bientôt
un grand seigneur s' il obtenoit
celle-là. C' étoit accuser indirectement
ce grand prince de ce genre
de foiblesse. La grandeur d' ame
des souverains est un piège contre
eux en ce genre. *je t' ai comblé
de biens, je t' en veux accabler,*
n' est que trop souvent la devise des
princes. Ce ne fut pas celle d' élisabeth,
dont le règne fut le chef-d' oeuvre
d' un habile gouvernement.
Elle suivit la devise contraire,
comme reine ; et quand elle
y manqua comme femme, elle eut
toujours sujet de s' en repentir. Dans
les temps de vigueur, les charges
se défendent d' elles-mêmes de
leur réunion sur la même tête.
Sully sçavoit répondre à son maître
qui vouloit le préposer à de

p220

nouveaux détails, qu' il étoit déjà
trop chargé. Dans des temps tels
que nous les prévoyons ici, on n' en
auroit jamais trop, attendu que
les détails deviendroient nuls, et
que les revenans-bons demeureroient
réels.
Cependant les conducteurs naturels
de l' essain politique, devenus
frelons, non-seulement consommeroient
le fonds et la subsistance de la
ruche, mais encore devoient
être remplacés, attendu
qu' il faut que le travail se fasse.
L' état livré à des conducteurs précaires,
ne pouvant les récompenser
par les dignités et les emplois désormais
attribués à un petit nombre
sans fonctions, seroit forcé à
reconnoître les services par des attributions
pécuniaires, *des pensions* .
Ce mot qui n' eût jamais dû
avoir d' autre objet, que de soutenir
la veuve et l' orphelin des
bons serviteurs, et les mettre en
état d' imiter leurs peres, deviendrait

p221

l' objet de toutes les prétentions,
l' étiquette de tous les placets,
un article enfin de bienséance
dans l' inventaire de toute famille
honnête, ou se prétendant telle.
Dès-lors, non-seulement toute
vergonne naturelle de demander,
quand on n' a pas besoin, seroit
perdue ; mais on en viendroit même
au point d' être forcé à exiger
des pensions comme marque de
satisfaction due aux services, et de
se croire déshonoré du refus de
marquer ses habits d' une goutte de
sang du peuple.

Il seroit inutile de noter ici les
inconvéniens plus choquants de ce
débordement de pensions, leur
extension sur des gens infames ou
par leur conduite, ou par la profession
qu' ils exercent, leur entassement
sur des têtes déjà accablées
de bienfaits, de survivances
et de richesses. Quoiqu' au fond
tous ces abus soient des suites nécessaires
de l' introduction de cette

p222

frénésie, on peut néanmoins les
considérer comme des surprises faites
au gouvernement, ou des effets
des passions de ses arbitres :
mais, quant à ceux que j' ai cités
ci-dessus, il n' est personne qui ne
puisse prévoir la possibilité de la
progression dont je les ai fait naître.
On en viendroit donc à forcer
l' honneur même à désirer l' argent.
Oh ! Je demande si dès-lors, en
conséquence de ce dont nous sommes
convenus ci-dessus, il faudroit
s' étonner de ce que la patrie ne
fournît plus de héros, plus même
de citoyens. En effet, je me suppose
honnêtement né et doué d' une
ame élevée ; il s' ensuit que j' ai de
l' ambition, mais honnête, et qui
ne sauroit me forcer à déroger à

mes principes. L' ambition dans ma patrie ne sauroit plus avoir d' objet que de l' argent : on en distribue à la cour sous le titre de bienfaits et de graces : on en gagne dans les

p223

finances sous le nom d' entreprises et de baux : on en acquiert dans le commerce par le travail et le bonheur. Sans contredit l' ambitieux honnête et vergogneux se décidera d' abord pour le commerce qui ne surprend personne, qui est approuvé de tous ; o faute de débouchés et de talens pour cet objet de l' héroïsme du jour, dans mon hypothèse il optera pour la finance, où après quelques courbettes d' initiation, il acquerra promptement le droit d' ordonner aux autres le même manège ; et ce ne sera qu' au défaut enfin de toutes ressources et de celles même d' une philosophie forcée et infructueuse à l' état, qu' il se déterminera à prendre ou à continuer la route des bienfaits et des graces semée d' écueils et de parasites, et à chaque pas toujours plus affligeante pour l' amour propre. Qu' on examine d' après ce renversement d' idées nécessité par la

p224

nature des choses dans l' esprit même du héros, l' effet qu' il doit produire dans celui de tout un peuple en général. Si-tôt que chaque profession ne sera plus estimée que par sa solde, le soldat qui ne gagne que cinq sols par jour, ne sera qu' un goujat auprès d' un laquais, et l' officier de même auprès d' un valet de chambre. On sait l' estime que les nations marchandes ont de tout temps faite des troupes :

on se doute bien de celle qu' en feroit
un peuple financier.
Nous avons à cet égard certainement
décliné. Après la paix de
Nimegue, le feu roi réforma
presque toute sa cavalerie légère,
et l' on conserva seulement la compagnie
Mestre de camp de chaque
régiment. En 1688 on completa
tous ces régimens par des compagnies
nouvelles. J' ai ouï dire à
plusieurs vieux officiers qui en firent
alors, qu' ils formerent leurs
compagnies entières de gens de

p225

bonne volonté ; quelques-uns en
menerent de surnuméraires, et la
plûpart en refuserent un grand
nombre. Le royaume étoit plus
peuplé, dira-t-on : je le sçais ; mais
sûrement aussi il y avoit beaucoup
plus d' ardeur pour ce métier-là
dans la jeunesse d' alors, et beaucoup
moins pour les emplois des fermes
et des bureaux. J' ai moi-même encore
vû des restes de cette brave
curiosité françoise. Le desir d' avoir
de beaux hommes pendant la paix
ayant porté les officiers à pousser
fort haut à l' envi le taux des engagements,
on fit une ordonnance
qui les bornoit à dix écus. Cette
loi caduque de soi, en ce que l' inspection
de ses transgressions est impossible
au législateur, ne laissa
pas d' établir tout naturellement son
taux pendant un temps. Il importoit
peu au fond à des enfans de
famille qui mangeoient dans une
nuit le prix de leur engagement,
qu' il fût de dix écus ou de vingt.

p226

La vanité seulement de se faire payer
comme bel homme les avoit engagés
à marchander. Aujourd' hui

s' ils y taupent la veille, le lendemain
ils se dégagent à tout prix ;
et quant à ceux qu' on veut garder,
il faut les éblouir ou les surprendre.
Le principe intérieur et sourd
encore de cette progression est, je
le répète, la décadence de l' estime
ancienne qu' on faisoit du militaire.
Or on sçait ce que furent de
tous temps des soldats méprisés.
Quel remede à cela, dira-t' on ?
Les enrichir ? Quand la chose seroit
possible, rien au monde n' est plus
dangereux que d' allumer la cupidité
du soldat. Les premiers corrupteurs
de la milice en ce genre
égorgerent leur patrie. On vit ensuite
la soldatesque mettre l' empire
à l' encan. Le remede n' est point
dans la chose, il est dans la totalité
des moeurs. L' esprit militaire ne
peut se perpétuer dans une nation
que par l' estime attachée à sa profession.

p227

Cette estime est très-délicate, comme l' est tout
ce qui tient à l' honneur. On proposoit en
Suède une loi pénale contre certains
contrebandiers, qui les forçât à
être enrôlés pour toute leur vie.
et que deviendra la dignité du nom soldat ?
dit un député de l' ordre
des paysans. Beau mot qui arrêta
la promulgation de la loi.
Souvent aussi les loix militaires
elles-mêmes tranchent avec leur
institution. La peine de mort, par
exemple, ne doit être employée
contre gens dont le métier est de
braver la mort, que dans le cas
d' une mort infamante. Mais ces digressions
deviendroient étrangées
à mon sujet. Revenons. L' or pre-dominant,
je l' ai dit, ne peut faire
qu' un peuple de mercénaires et
d' usuriers.
Tel est l' avenir malheureux que
notre méthode actuelle pourroit
nous présager, si on la laissoit dégénerer
en abus. La marche unie

et sensible que j' en ai tracée montre
mieux qu' il ne me conviendrait de
le faire, le régime par lequel on
en peut et doit prévenir les inconvénients.

Mon objet est rempli à cet
égard, si j' ai démontré 1 que
l' amour de la patrie, et toutes les
vertus qui en résultent, peuvent
exister parmi nous, puisqu' elles y
furent et sont même encore toutes
vivantes.

2 par quelle sorte de relâchement
on en peut éteindre le principe,
et supprimer la trace d' où
naissent, sans que je hazarde de
les prescrire, les moyens d' en établir
et perpétuer le régime.

Des trois parties que je devois
traiter comme points de ralliement,
auxquels se rapportent tous
les chaînons qui composent les
moeurs, j' en ai parcouru deux, la
religion et le patriotisme. Il ne me
reste plus que la troisième, à sçavoir,
les vertus civiles.

Celles-ci paroissent au premier

coup d' oeil moins importantes que
les autres ; il s' en faut bien qu' on
en doive juger ainsi. Le vulgaire ne
se mène point par les grands principes,
et tout le monde est, ou fut
ce vulgaire. La totalité, le corps
des moeurs se corrompt par les détails,
et c' est par les détails aussi
qu' il faut veiller à leur salut. D' ailleurs
tout fait un cercle ici-bas ;
tout se tient par des liens invisibles et
par mille chaînons insensibles aussi.
De même que les vices journaliers
sont le prélude ordinaire des grands
crimes, les vertus civiles préparent
l' ame des héros. La vertu d' ailleurs,
toute belle qu' elle est, toujours
foible contre l' amour propre
qui nous domine, ne pourroit rien
sur nous, si elle ne compatissoit à

ses foiblesses. L'acteur sur le théâtre
se refroidit, si l'espoir de l'applaudissement
du parterre ne l'excite
et ne l'encourage. Les hommes
célèbres en tout temps et lieu ne
furent jamais que des hommes,

p230

qui montrèrent en un degré plus
éminent que les autres les qualités
en vogue dans la société parmi laquelle
ils se firent distinguer. Par
toutes ces raisons réunies en substance,
il est clair que vainement
cherchera-t-on la trace des vertus
nobles, généreuses et élevées dans
une nation, où les vertus douces et
civiles seront dans le mépris, ou
même négligées.

Cette partie-ci mérite même
plus de détail, que les autres. Les
vertus nobles, comme ayant plus
d'éclat, frappent par le brillant des
occasions, et leur décadence se fait
mieux sentir. Elles sont à la portée
de moins de gens, et un petit
nombre est plus aisé à diriger que
la multitude. Un état enfin bien
constitué par elles peut subsister
quelque temps sous leurs auspices,
quoiqu'après elles ; au-lieu que sans
mœurs civiles, tout est perdu.
Pour suivre quelque ordre dans
les détails où je vais m'engager,

p231

et que j'abrègerai autant qu'il me
sera possible, il faudroit examiner
les vertus civiles sous deux points
de vuë, à sçavoir celles qui partent
du coeur, et celles qui viennent de
l'esprit. Mais ces deux mobiles ont
en nous une telle connexité, qu'il
est difficile d'en faire une division
juste. *le coeur suit aisément l'esprit,*
dit un aimable philosophe.
Il eût pû dire avec autant de vérité :

l' esprit suit aisément le coeur ;
et comme il est également essentiel
en politique de veiller au maintien
des qualités du coeur et de celles
de l' esprit, il me suffit dans mon objet
actuel de mettre une sorte d' ordre
qui me présente les détails
que j' ai à traiter, puisqu' ils sont
presque tous également importants.
En vain nous écrierons-nous
sans cesse que l' esprit de société
s' établit chaque jour parmi nous,
et en bannit tous préjugés rustiques
et sauvages. En toute hypothèse,

p232

il faut convenir de la signification
des termes avant de raisonner
sur ce qu' ils expriment. Si
l' on appelle esprit de société la tolérance
et la privauté dans les
moeurs, l' indifférence dans les sentiments,
le mélange des conditions,
le goût du présent, et l' oubli
total du passé comme de l' avenir,
j' avouerai que cet esprit voudrait
se répandre ; mais je doute
que ce soit-là vraiment l' esprit de
société, puisque ce fut précisément
celui qui précéda de peu de temps
la décadence et la ruine de tous
les peuples qui ont régné sur la
terre. Quant à moi, je m' en tiens
à ma première distinction, et ne
trouve la sociabilité que dans les
vertus, et son contraire que dans
les vices.

L' amour de nos proches, par
exemple, est un des premiers devoirs
de la société. Il dérive d' une
juste reconnaissance mêlée de tendresse
et de respect : il nous fait

p233

connoître les sentiments du coeur
sages et retenus ; il nous accoutume à
une obéissance noble et digne, seule

école du commandement ; il nous
fait respecter et chérir dans ceux
de nos parens qui nous sont égaux
ou même inférieurs en degré et en
avantages de la fortune, la mémoire
de nos communs ayeux.
Principe de vertu en grand, comme
en petit, il entre d' une part
pour beaucoup dans l' amour de la
patrie ; de l' autre il nous rend précieux
jusques aux moindres domestiques
et ouvriers qui ont servi
et fourni nos peres ; en un mot,
c' est un des plus forts et des plus
indissolubles liens de la société.
Si donc nous avons aujourd' hui
plus de respect pour nos peres,
plus de tendresse pour nos proches,
plus d' amour pour nos enfans en
général qu' on n' en avoit autrefois,
si l' on *cousine* davantage, si l' on
remplit mieux les devoirs de bienséance
qui sont en ce genre le représentatif

p234

de ces sentimens, j' avouerai
qu' un des principaux arcs-boutants
de l' esprit de la société se renforce
parmi nous. Sans entrer dans la discussion
de ce problème qu' il ne me
convient pas d' approfondir, je ferai
quelques remarques de détail, qui
ont, selon moi, trait à la chose.
On a de nos jours introduit un
relâchement physique en ce genre,
dont on n' a sans doute pas senti les
conséquences, en diminuant tout-à-coup
de moitié les deuils de parenté.
Un frere s' est trouvé tout
étonné de ne porter que six semaines
le deuil de son frere ; et je
n' oublierai jamais que je me sentis
un tel serrement de coeur à la vuë
du premier habit de couleur au
bout de six mois de deuil de la
mort de mon pere, que je le rejetai
avec frayeur, et portai le
noir l' année entière. On accorda,
dit-on, ce retranchement aux plaintes
des marchands. Ce n' est pas
ici le lieu d' examiner s' il est de

p235

l' intérêt de l' état que le regnicole
consomme des étoffes somptueuses
plutôt que des draps simples. Cet
article se trouve ailleurs ; mais il
est du premier et du plus sacré des
intérêts, de ne pas porter un coup
manifeste et direct aux bienséances
relatives à l' amour des proches.
Vainement allégueroit-on ces raisons
usées, que le deuil doit être
dans le coeur, et non dans les habits.
Il en est de cela comme du
culte dans l' esprit, et non dans les
cérémonies. Les replis du coeur
échappent, et doivent échapper
à l' inspection publique ; elle n' a
d' intérêt qu' à l' extérieur. L' homme
d' ailleurs n' est frappé que par les
sens ; tel s' afflige sous des pleureuses,
qui riroit en habit de bal. L' ensemble
de mille contenance masquées
produit mille autres sentimens
réels. Tout sentiment intérieur
qui n' a nulle apparence extérieure,
ne merite aucune croyance.
Ennemi, comme je le suis, de

p236

tout système tendant à mener les
hommes par la contrainte, je ne
sçaurois en revanche trop recommander
de les porter par l' exemple
et les distinctions vers la vertu. Puisque
le gouvernement peut proscrire
les deuils, pourquoi ne pourroit-il
pas honorer les femmes, par
exemple, qui allaitent elles-mêmes
leurs enfans ? Les cuisiniers et les
entrepreneurs du bal de l' opera
s' opposeroient peut-être à cet arrangement ;
mais leur intérêt me paroît
d' une médiocre considération dans
l' état, en comparaison de tous les
maux que préviendrait l' encouragement
de cette méthode prescrite

par la nature. Tant de femmes détruites
par les ravages du lait, tant
d' enfans empoisonnés par les maux
de leurs nourrices, l' ordre rétabli
dans les moeurs des femmes, leur
fécondité conservée, leur tendresse
maternelle accrue par ces soins précieux,
sont des objets dans la chose
publique ; et je sçais bien que si j' en

p237

étois le maître, j' augmenterois par
une loi les droits matrimoniaux de
toute mere qui auroit nourri ses enfans,
ou l' honorerois par telle autre
distinction, dont l' idée me seroit
donnée par un meilleur esprit que
le mien.

De l' amour de nos proches dérive
l' amitié et confraternité entre
citoyens. Celle-ci est autre chose
que l' amour de la patrie, dont j' ai
traité ci-devant. Elle y entre, comme
portion du composé ; mais elle
n' est qu' en petit ce que l' autre est
en grand, et c' est encore un des
plus forts liens de la société. Tout
nous montre ici-bas ce que peut l' esprit
de confraternité, et à quel point
l' aggrégation à un corps particulier
peut devenir une seconde nature.
Cet homme qui prêt à entrer dans
la milice, n' alloit être qu' un paysan
redressé, s' engage dans le régiment
de Navarre, et soudain
prend l' esprit du corps, et cette intrépidité
renommée dont ce régiment

p238

se pique. Nous sommes donc
susceptibles de qualités incidentes
et épidémiques, pour ainsi dire,
relatives à nos engagemens particuliers
de société, et à ce compte
un homme libre de tous engagemens
est celui de tous qui a le
moins d' existence.

Ce penchant dérive de l' attrait vers la sociabilité, que j' ai dit autrefois être inhérent à la substance humaine. Il veut être dirigé comme tout autre, pour la plus grande utilité publique et particulière ; son point certain de direction est parallèle à la gradation de nos devoirs.

Les premiers sont envers Dieu, les seconds envers la patrie, ensuite nos proches, puis nos concitoyens, enfin l' humanité entière, puisque nous sommes tous freres.

En suivant cette gradation, les attachemens les plus vifs ne sçauroient nous porter à rien de nuisible à la société. Un vrai citoyen peut aimer à l' excès sa famille ; s' il

p239

aime encore plus sa patrie, il ne fera rien d' injuste ni de déplacé pour l' avancement de ses proches, et ainsi du reste. Mais au contraire, si cette gradation est renversée, il n' est presque aucun attachement qui ne puisse être nuisible.

Plus l' ami du genre humain sera doux et aimable, moins, s' il n' est retenu par l' idée des devoirs qui précèdent celui-là, il prendra d' intérêt à sa patrie en particulier. Celui qui aime par prédilection ses concitoyens, regardera comme ennemie la partie dominante de l' état qui impose à sa patrie particulière des charges, dont il ne sçauroit voir l' utilité en grand dans des objets qui ne l' intéressent pas, et dont il sent le poids en petit aux lieux qu' il affectionne uniquement. L' amour des proches ne sera plus qu' un assujettissement aux foiblesses et aux passions d' autrui. L' amour de la patrie enfin, s' il n' est soumis aux grands principes de la morale

p240

et de la religion, peut faire des ducs d'Albe, et les pousser à fouler aux pieds les droits les plus sacrés des gens et de l'humanité. Ainsi chacune de ces affections si nécessaires au maintien de la société générale et particulière peut devenir nuisible, si elle n'est subordonnée à celles qui la doivent précéder. Mais fussent-elles être toutes aussi déplacées, aussi exclusives que celles qu'on attribue, faussement sans doute, à certains ordres religieux, mais avec quelque vérité à certains d'entre les individus qui les composent, ce monstrueux assemblage d'hommes qui tendroient tous vers des affections déplacées, seroit infiniment préférable à une prétendue société, dont les membres n'en auroient aucune. C'est cependant à quoi conduit l'intérêt particulier, qui nécessairement dégénère bientôt dans un état d'intérêt personnel. Je veux croire en effet que l'intérêt

p241

particulier fut d'abord et dans son principe un faux calcul de passions nobles, un désir de préférence et de distinctions, qu'un homme plus habile que moi a nommé l'*honneur* dans les monarchies. Qu'en ferons-nous désormais dans un état, où par un relâchement tel que celui dont j'ai ci-dessus établi les progressions, toutes ces distinctions sont évaluées en argent ? Je veux encore que celui qui est livré à cet intérêt se passionne en ce genre également pour soi et les siens ; la nature des biens qu'il peut désormais seuls ambitionner, le précipite bientôt dans l'intérêt personnel et exclusif : en effet on peut espérer de perpétuer dans sa famille les distinctions, les charges, les prérogatives, la réputation même ; et ce plan flatteur en idée,

loin de diminuer la portion du possesseur
actuel, en est une sorte d' accroissement
fictif ; mais l' argent,
que vous conservez à vos héritiers,

p242

est mort pour vous : or pour un
avare il y a cent mille cupides, ce
qui est très-différent comme
chacun sçait.
Sans nous étendre davantage en
raisonnemens déjà trop longs, considérons
la nation où l' or s' est le
plus répandu, et a conséquemment
le plus usurpé la qualité de biens
réels, et voyons si tous les arrangemens
civils relatifs à la conservation
et au lustre des familles,
n' y ont pas plus reçu d' altération
qu' ailleurs ; si les substitutions n' y
sont pas bornées et regardées comme
injustes ; si les retraits lignagers
ne sont pas odieux ; s' il n' a pas fallu
des loix nouvelles pour empêcher
des meres dissipatrices d' engloutir
dans leur veuvage leurs portions
dans les acquets du mariage ;
si les fonds perdus enfin, usage
monstrueux et dénaturé, qui loin
d' être encouragé par le gouvernement,
ne devrait être toléré
qu' en encourageant note d' infamie,

p243

n' y sont pas plus en vogue que partout
ailleurs.
L' intérêt particulier dégénere
donc nécessairement en intérêt personnel :
de-là la dissolution de toute
société ; car, comme on sçait,
le vice a ses calculs et sa philosophie,
ainsi que la vertu. Or en me
supposant le plus honnête philosophe
apathique du royaume, que
me faut-il pour me rendre heureux,
dès que mon bonheur est uniquement
concentré en moi-même ?

Santé, joie, et tranquillité ; les travaux
et les soucis de l' ambition
nuiroient à tout cela. L' état entier
réside en ma propre personne, et
je dirai comme l' âne de fable :
*et que m' importe... à qui je
sois ?*
*sauvez-vous, et me laissez
paître.*
notre ennemi, c' est notre maître ;
je vous le dis en bon françois .

p244

Mes concitoyens sont des moucheron
du pays dont j' ai plus à me
garantir, que des marainguins
d' Amérique ; mes proches, plantes
du hazard, dont le voisinage
m' empêche de voir le soleil. Je leur
fais bonne mine à tous, mais autant
qu' ils me peuvent être utiles,
et qu' il ne m' en coûtera pas le dérangement
du moindre de mes petits
calculs ; tout enfin me devient
indifférent sur la terre, et j' applique
glorieusement à mon existence
l' axiome philosophique de la force
et du courage :
Que faire cependant, pour l' avantage
de la société, d' hommes bâtis
de la sorte ? Ils ne la troubleront
pas, mais j' aimerois autant les ossemens
des catacombes. Or la perte
d' un homme n' est-elle rien ? Le
plus digne héros ne fut qu' un.
D' ailleurs, si l' homme d' ésope en
tout et par-tout tel que je viens de

p245

le dépeindre, est un animal si rare
que cette perte ne tire pas à conséquence,
en est-il moins vrai
qu' un germe, un soupçon de cet
esprit répandu dans la généralité,
estimé même dans ceux qui se distinguent
en ce genre, fait un ravage
singulier en affaiblissant tous

les liens à la fois de la société ? Il n' en est aucun dont la conservation ne soit très-importante à la chose publique ; mais pour juger si l' apathie s' attache aux premiers de tous, lisez et voyez si parmi toutes les nations passées et présentes, quand le champ libre laissé à la cupidité, et les fautes du gouvernement ont donné la prééminence à l' or, ce n' a pas été précisément l' époque des plaintes publiques contre l' usage du célibat volontaire, et le temps de ces loix vaines, dont l' objet fut de réhabiliter les mariages. Il résulte de cette énumération qu' on aura trouvé longue, et que

p246

j' ai cependant tâché d' abréger attendu l' abondance de la matière, que tous les attachemens, tous les liens entre citoyens sont précieux à maintenir et aviver ; qu' il importe de les diriger suivant la progression des devoirs, en les distinguant et honorant en conséquence ; que sur-tout il n' est présage plus malheureux dans l' état pour sa durée et sa prospérité, que de les voir s' affaiblir et s' éteindre ; et que la prééminence de l' or porte invinciblement la tournure des choses de ce côté-là. Remettez l' or à sa place, c' est en général tout mon art. Il est simple ; mais il demande une attention bien constante et suivie dans les détails. Passons maintenant à ceux qu' il me reste à traiter, pour achever cette ébauche de l' article des moeurs. Je les renferme tous (pour me borner) en un seul point que j' appelle *décence des moeurs* . Je viens

p247

de le dire, et tout le monde le pense ;
tout sentiment intérieur qui n' a
nulle démonstration extérieure, est
article de foi rejeté de tous. En
vertu de quel titre une nation prétendra-t' elle
à quelque distinction dans
le monde, si elle n' a aucune
noblesse dans les manières ? Qui
mettra d' ailleurs cette noblesse dans
le coeur de ses élèves, s' ils n' en
trouvent nulle trace dans les
moeurs ? On sçait que les exemples
font tout, et les préceptes
rien.

On assure que Louis Xiv, fut
vivement blessé de trouver dans
Télémaque des principes de conduite
entièrement contraires à celle
qu' il avoit tenue et consacrée. En
ce cas un peu de vanité, et une
longue habitude de flatterie avoient
persuadé à ce prince, que tout bien
en fait de gouvernement étoit concentré
en sa personne. Le Télémaque
étoit destiné à l' éducation
d' un prince, désigné par la nécessité

p248

le restaurateur économe d' un
état épuisé par les succès et les
malheurs d' un regne long et excessif
en tout genre. En conséquence
la modération, et les vuës qui en
résultent, y sont recommandées et
illustrées par-dessus toutes choses ;
mais il ne seroit pas difficile de montrer
dans ce livre (unique en ce
genre, et qui renferme plus de saine
politique dans quelques pages, que
mon ouvrage entier n' en sçauroit
contenir) mille traits qui vantent
cette noblesse, et cette dignité de
moeurs, qui doivent distinguer la
véritable grandeur. Quoi qu' il en
soit, il n' est pas de mon sujet d' examiner
si Louis Xiv ne donna pas
dans l' excès en ce genre. L' inspection
des moeurs des rois n' appartient
qu' à l' histoire, et c' est pour
cela qu' on a dit que les historiens

devoient être les plus sages des
hommes ; mais je puis dire que le
goût de ce prince pour tout ce qui
tenoit du faste et de la grandeur,

p249

donna de son temps un grand lustre
à la France, et ne contribua
pas peu à cette haute considération
où parvint le nom françois.
Par le principe tiré de l' empire
que nos sens ont sur nos opinions,
le gouvernement, ainsi que la religion,
a ses rites et ses cérémonies.
L' étiquette, exercice de la cour,
qui poussée trop loin échange les
princes en pagodes, mais qui dans
son principe fut si nécessaire au
maintien de l' ordre et du respect,
dont ils doivent être toujours entourés,
l' étiquette n' est autre chose
que la décence de moeurs des premières
têtes de l' état. Le pouvoir
dans les monarchies ne réside qu' en
un seul ; mais son exercice est confié
à plusieurs. Les magistratures
politiques, militaires, et civiles, ne
sont autre chose qu' une émanation,
une parcelle de la souveraine puissance.
Si, comme on n' en sçauroit
douter, la décence est nécessaire à
la majesté du thrône, elle doit en

p250

proportion l' être aussi à la considération
de toutes les dignités préposées
à l' exercice de ses devoirs et
de ses droits.
D' autre part, toute monarchie
héréditaire admet nécessairement
des prééminences indépendantes de
l' autorité quelconque, qu' on appelle
des droits du sang. La nature
nous donne des maîtres que nous
n' avons droit de choisir, ni de rejeter.
Elle donne donc parmi nous
des droits distincts et séparés de la

magistrature. En effet nos princes du sang, sans gouvernement, sans charges militaires, par le seul droit de leur naissance, sont les premières têtes de l' état, et ont en cette qualité les prérogatives les plus marquées. Les autres sujets en ont aussi, de bien moindres à la vérité, mais enfin des droits héréditaires. La plus pauvre noblesse et la plus oubliée se croit et se fait presque croire d' un limon séparé, et il est bon, par des raisons étrangères

p251

ici, qu' elle le croye et le fasse croire ainsi. à commencer par le souverain, chacun se sent presque aussi privilégié par son sang que par sa charge ; et les prétentions qu' on peut avoir à cet égard entrent bien au moins autant dans les calculs de notre vanité, que celles que nous attribuons à nos places. Ces prétentions nous portent naturellement vers la décence des moeurs plus nécessaire encore aux prééminences arbitraires, qu' à celles qui nous sont désignées par le législateur. Mais je veux qu' on ne soit rien, ni par la loi, ni par le sang ; on est homme du moins. Soit le vice, soit la vertu, tout nous porte à nous estimer, et à convoiter l' estime d' autrui. Le vice, en ce que l' orgueil est une petitesse, et tellement née avec nous, qu' on ne verra pas un seul enfant dans le plus bas âge, qui ne soit naturellement vaniteux. La vertu, en ce que la morale nous

p252

fait sentir l' excellence de l' homme, et nous montre à nous respecter nous-mêmes, et à respecter l' opinion d' autrui. Ainsi donc, par les raisons déduites ci-dessus, une décence de

moeurs relative est de l' essence civile de tout être faisant portion de la société. Il s' ensuit de-là qu' on ne sçauroit déchoir sur cet article dans un état, sans s' avilir en gros et en détail ; et que l' attention en ce genre est un des premiers devoirs de la société.

Ce n' est pas que je fasse consister dans le faste des grands, et dans la sotte vanité des petits ce que j' appelle décence ; mais je dis qu' il importe que chacun s' estime assez pour vouloir conserver son maintien naturel, et que si les moeurs doivent être forcées, il vaut mieux encore que ce soit à monter qu' à déchoir. Cette familiarité de moeurs, qui confond les rangs et les états, et qui fait coudoyer dans la rue le magistrat par

p253

le crocheteur, peut être une vertu de république, du moins il n' est pas de mon sujet d' examiner le pour et le contre de cette question ; mais c' est un vice dans la monarchie. On a beau dire : les saturnales des romains, le masque de Venise, nos bals de l' opéra furent des inventions du vice qui gagne toujours au désordre et à la confusion. Je veux croire que dans des sociétés une fois flétrie par ce genre de licence, il fût dangereux de la supprimer entièrement ; mais du moins faut-il empêcher que ces désordres intermittents ne deviennent les moeurs permanentes d' une nation. Il seroit à souhaiter que tous les hommes puissent être vertueux ; mais puisque la chose est impossible, dussai-je être accusé d' une morale erronnée, je tiens qu' en général la publicité des moeurs arrête plus de vices, que le scandale n' en produit. Ne confondons point la simplicité, et la familiarité. L' une

p254

doit son institution à la vertu, l' autre
la doit au vice. Quelques princes
se sont déguisés pour connoître
par eux-mêmes l' opinion du peuple
sur leur conduite ; la plûpart, pour
en imiter la crapule et les débordemens.
Voulez-vous discerner si
c' est la simplicité, ou la familiarité
qui bannit le faste et la dignité de
moeurs d' un état ? Il est un thermomètre
infaillible, c' est le respect
des petits pour les grands. La simplicité
releve au-dessus de son état
un homme ordinaire, elle rend les
supérieurs également aimables et
respectables, et nulle part il n' y a
plus de modestie dans les petits,
qu' où régné la simplicité dans les
grands. Mais si les hiérarchies, si
les rangs se perdent dans un état,
si l' usurier et l' histrion admis à la
table des grands s' y trouvent de
compagnie, si ceux-ci cherchant
un bon cuisinier, ou une jolie femme,
ou quoi que ce soit, deviennent
pairs de ceux qui cautionnent

p255

les fermiers de leurs terres, c' est
la familiarité qui confond les rangs,
et qui couche l' échelle de l' état.
Ce mélange adoucit les moeurs,
dit-on, il communique la politesse
dans tous les états. Sans doute tout
se rapproche, mais tout y perd.
Voyez-en le tableau dans les spectacles.
Les théâtres nobles quitterent
les héroïdes pour les pastorales ;
ensuite sont venus la farce,
les riens ; d' autre part la comédie
a pris de la politesse, elle débite
de l' esprit, et des traités de morale.
Les premiers ont perdu leur grandeur
et leur dignité sans pouvoir
descendre à la joie naïve ; l' autre a
perdu son sel, sa gaieté, ses traits
ingénus, et n' a gagné que de l' ennui.
Qu' arrive-t' il de cela cependant ?

C' est que les vertus descendent, et
que les vices montent. Pense-t' on
que ce ne soit rien ? Que Moron dise :
... j' y consens ;
il n' est pas généreux, mais il
est de bon sens .

p256

La morale burlesque d' un valet
poltron fait rire, et donne au manque
de courage un ridicule qui rendra
brave ses camarades même ;
mais que le poète de la bonne
compagnie dise :
que te reviendrait-il de tant de
renommée ? ... etc.
cette morale de libertinage,
masquée du beau nom de philosophie,
séduit la jeunesse par l' attrait
du plaisir, et lui montre comme
romanesques les vertus de ses
ayeux, et l' amour de la gloire qui
leur donna l' être.
Terminons ce chapitre par où

p257

nous l' avons commencé. Les moeurs
sont le ressort principal d' un état,
elles sont les cordes de l' instrument
politique dont les loix ne sont
que les sons : que les moeurs soient
tendues à leur point et d' accord,
les loix seront toujours dans l' ensemble
qui forme l' harmonie politique :
que les moeurs se relâchent
et se détendent par un point ou
par l' autre, dès-lors toute l' habileté
de celui qui touche l' instrument,
ne sçauroit ramener l' uniformité
des sons.
Il faut alors remonter les moeurs.
L' exemple et la police sont les seuls
outils propres à cela. Je suppose qu' il
y eût eu un temps où la politique
eût été assez aveugle pour introduire
l' usage d' intercepter les courriers
des autres puissances : misérable

méthode, semblable à la pusillanimité
qui fait écouter aux
portes ; honteux expédient, dont
les auteurs s' accusent eux-mêmes
d' envoyer par la poste des semences

p258

de noirceurs et de trahisons, puisqu' ils
craignent les envois de leurs
semblables. Cette bassesse, bornée
d' abord dans l' ombre des cabinets
préposés aux détails de la politique
étrangere, gagneroit bientôt ceux
de la politique civile. Après avoir
servi les interêts des princes par
cette honteuse méthode, on en
viendrait à servir leur passions, et
enfin leur curiosité ; on en viendrait
à ne plus rougir d' un vil attentat,
qui feroit pâmer de honte
un laquais qui y seroit surpris dans
le cabinet de son maître. Comment
espérer alors que les hommes se
souviendront dans l' âge mûr qu' on
leur a dit dans leur enfance, qu' il
étoit infame de lire une lettre
même décachetée ? Comment se
flatter que ce principe naturel du
droit des gens prévaudra sur l' exemple,
et la publicité du vice contraire ?
Chacun s' érige en politique
dans son cercle, et la vergogne
publique se trouve entièrement

p259

perdue. Faites bien, écrivez, parlez,
et pensez de même, vous
mépriserez les faits, les écrits, les
discours et les pensées même de
vos ennemis.
Le droit des gens en grand et
en petit, c' est-là le point de vuë
unique qui abrégera vos travaux
et vos spéculations, qui fixera vos
irrésolutions, qui élaguera les sophismes
du pour et du contre,
malheureux efforts de l' esprit humain

destinés à cacher les trahisons
de l' intérêt, qui obscurcissent
des vérités plus claires que le jour,
et font quelquefois subsister chez
des peuples policés des tyrannies
de détail dont la barbarie auroit
rougi. Ayez uniquement en tout
et par-tout le droit des gens en
vuë : la loi naturelle empreinte
dans tous les coeurs se présente
sans cesse aux yeux même qui le
fuient, et le fait briller sans nuage
devant ceux qui le cherchent dans
la pureté de coeur et d' intentions.

p260

Il vous décidera dans les plus petits
détails. Vous défendez le lansquenet
et la dupe comme dangereux,
et vous permettez le berlan ; un
instant de réflexion vous fera anathématiser
ce dernier. Pourquoi
cela ? C' est que dans les premiers,
c' est le hasard qui décide ; dans
celui-ci il entre beaucoup d' astuce,
et il est important d' empêcher les
citoyens de s' habituer, même dans
leurs jeux, à user de finesse pour
se tendre des pièges réciproques.
J' ai vû jadis dans une grande
ville un chirurgien montrer pour
de l' argent une fille hermaphrodite,
qu' on découvroit impudemment
à tous venans. Ailleurs un autre
ayant injecté le cadavre d' une jolie
personne, le faisoit voir avec
tout aussi peu de ménagement. Ailleurs
encore, une fille enceinte à
l' âge de huit ans devint l' objet du
concours et de la curiosité publique.
Tous ces attentats contre
l' honnêteté publique furent promptement

p261

réprimés par la police.
C' est ainsi que rien n' est petit
aux yeux d' un législateur ; c' est

pareillement ainsi que les moindres ressorts de la machine politique se réunissent uniformément sous la grande touche, qui n' est autre chose que la vuë du bien général et universel.

Il resulte en résumé de ce dernier article, que le faste, la magnificence même, l' ornement extérieur et la dignité dans les moeurs, loin d' être un inconvénient dans une monarchie puissante, de l' épuiser et lui nuire, sont une preuve que tout y est à sa place, pourvû que le lustre et le brillant de la dépense soient distribués relativement, et se trouvent où ils doivent être. Dans les temps de splendeur, les gens en place font de grandes fortunes, et en jouissent au profit et à la décoration de l' état ; dans les temps de familiarité, ceux-ci firent parade d' une prétendue modération,

p262

on vit croître les sous-ordres à vuë d' oeil, prodigues avec ostentation de richesses obliquement acquises. Que signifie cela ? Rien autre chose, sinon que la paresse et l' engourdissement de l' ame bernoit les chefs, et que la familiarité, aurore certaine de l' anarchie, avoit persuadé aux sous-ordres qu' ils pouvoient et devoient s' élever à leurs maîtres. Le public n' y gagna rien ; au contraire, fatigué par la cupidité des mercenaires, et livré à l' insolence des esclaves, il n' eut pas même la satisfaction de voir ses dépouilles servir à la décoration de l' état. Ce seroit me mal entendre, que de me placer au rang des prôneurs du luxe, d' après ce que je viens de dire. Je sçais en général, et j' ai établi ci-dessus que la double consommation d' un individu n' est autre chose que l' homicide de son voisin, qui vivoit sur la sorte de dégât de tout ce qu' il consomme

par-delà son nécessaire : mais je sçais aussi qu' il est impossible d' établir dans un grand état cette frugalité universelle, et cette consommation géométrique ; et puisqu' il faut dans une société complete, des gens qui représentent, et d' autres qui se piquent d' une économe frugalité, je dis que c' est tout perdre que de confondre les êtres à cet égard, de mettre les ombres sur les groupes principaux, et de répandre le coloris sur les fonds.

C' est néanmoins ce que fait le luxe : je vais me laver du soupçon d' en avoir pû être le partisan, en dévoilant sa marche et ses effets, et c' est ainsi que j' acheverai de développer le système des moeurs dans un état, et que je mettrai sous les yeux une infinité de détails qui auroient trop étendu ce chapitre.

PARTIE 2 CHAPITRE 5

du luxe.

j' entreprends sans doute une tâche au-dessus de mes forces. Je vais mettre en prose et en calculs la répétition de tant de vaines déclamations, fruits de l' imagination chagrine et envieuse des poètes et des moralistes. Je réveille un vieux système de l' esprit démenti par le coeur, et je viens prêcher le stoïcisme à des gens instruits également de la vanité des préjugés du vice, et de ceux de la vertu. Ce ne sont point des hommes corrompus que j' attaque du milieu de la rue, tandis qu' une grande cour et de triples antichambres les dérobent à de vaines

clameurs : ce sont des hommes
ingénieux, sobres, laborieux, philosophes,
illustres enfin, tels que

p265

Melon et David Hume, qui ont
dessillé les yeux du public à cet
égard, et dont j' ose ébranler les
trophées. à l' égard de l' envie, qui
me connoîtra sçaura que je ne suis
ni par mon tempérament, ni par
les causes secondes, dans le cas
d' être attaqué de cette maladie.
Si vous avez du bien, et en jouissez
mollement, l' ennui, les vapeurs
et les maladies de nerfs en jouissent
aussi. Le tout ensemble, ce n' est
pas la peine de vous rien envier.
Quant à vos prophètes, les noms
ne m' éblouissent pas, je sçais peut-être
aussi-bien qu' un autre rendre
justice à leur mérite ; mais chacun
a ses droits à la recherche de la
vérité, et j' espere démontrer qu' en
plusieurs choses ils ont blâmé ce
que je blâme, qu' en plusieurs autres
ils ont confondu le luxe et la
dépense, qu' en quelques-unes enfin
ils ont mal raisonné, faute de
partir d' après les vrais principes.
Commençons.

p266

M Melon est, je crois, le premier
qui dans un ouvrage raisonné
ait paru autoriser le luxe. Cela
donna une vogue considérable à
son livre, et desormais il n' y eut
docteur de cercle, qui ne prononçât
hardiment que le luxe étoit un
bien. Cependant en suivant attentivement
Melon, et dans tout le
cours de son ouvrage, on voit
que ce fut un bel et bon esprit, et
fort éclairé sur la plûpart des détails
dont il traite. Il donne à gauche,
selon moi, sur l' article du

luxé, mais non pas autant que
l' ont cru ses échos ; et c' est faute
de le bien entendre, qu' on le dit
le prôneur absolu du luxe. C' est
par lui, comme le premier, que
je commencerai l' analyse des raisons
de ce nouveau système.

J' ai dit souvent, et je répéterai
que si les partisans philosophes
du luxe, du moins ceux de l' ordre
des hommes que je viens de citer
et que je vais combattre, m' avoient

p267

entendu, nous aurions été d' accord
sur presque tous nos principes.
Pour commencer, il eût fallu
d' abord convenir des définitions,
cette méthode abrégérait bien des
disputes.

Melon dit : *le luxe est une
sompuosité extraordinaire que donnent
les richesses, et la sécurité
d' un gouvernement* . Cette définition
arrondie paroît nette et comprendre
tout, et cependant elle
est contredite par le fait et par la
morale. Par le fait, en ce que les
régnes enragés de Caligula et de
Neron ont été ceux du luxe à Rome,
et non pas assurément ceux
de la sécurité. Par la morale, en
ce que justifier le luxe d' après cette
définition, c' est célébrer les dissipations
de Cléopatre et d' Héliogabale.
Or Melon étoit trop honnête
homme pour avancer et soutenir
cela. Tâchons donc de définir
le luxe sans proscrire la dépense,
et disons, plus mal sans doute,

p268

mais plus exactement, *le luxe est
l' abus des richesses* .
Ce n' est rien dire, m' objectera-t-on.
Ce que vous appelez abus,
je l' appelle usage ; montrez l' abus

et le définissez. Je m'explique ; le luxe a produit deux enfans, *la mollesse et le désordre* . La mollesse, on sçait ce que c' est. Par le désordre en ce genre, j' entends la dépense folle ; c' est-à-dire, celle qui sort des proportions de l' état et de l' âge, des points de convenance enfin, cela s' entend. Telles sont les deux branches du luxe qui produisent des fruits si monstrueux et si étranges, que l' atmosphère entier en est empoisonné ; mais tout se réduit à ces deux principes, et c' est à leur rapport avec ces deux branches qu' on peut reconnoître si les dépenses tiennent à l' usage ou à l' abus.

Si Melon eût voulu faire cette distinction, il n' auroit pas cru trancher la difficulté en disant : " ce

p269

qui étoit luxe pour nos peres est à présent commun,... etc. " car que nous usions de différentes productions et ouvrages inconnus à nos peres, c' est chose très-permise. Le luxe n' est pas dans la chose, il est dans l' abus. Ainsi pour me servir de l' exemple cité par Melon, un parvenu qui dans le temps de Henri li auroit porté des bas de soie, étoit répréhensible, parce qu' il affectoit une recherche nullement convenable à son état, et un cordonnier qui en porte aujourd' hui ne choque personne. De même la progression, qu' il attribue à l' opinion du luxe dans

p270

la seconde partie de son raisonnement transcrit ci-dessus, est précisément le contraire du fait. Le paysan alloit autrefois les dimanches voir chez son seigneur un miroir

de Venise de deux pieds en
quarré ; il revenoit étonné de cette
magnificence, mais au-lieu d' en
être choqué et envieux, il s' approprioit
une portion de ce faste. Le
campagnard n' envie pas non plus
l' élégance et la propreté des meubles
de la ville, et la ville se glorifie
aux yeux des étrangers de la
pompe de la cour. Rien de
tout cela n' excite l' envie et la
cupidité. D' où vient cela ? C' est
que tout est à sa place ; mais
quand le courtisan sortant de son
entre-sol de Versailles où il est meublé
selon l' ordonnance, ou de son
palais desert où des pierres d' attente
marquent la place des glaces,
va chez un parvenu où tout reluit
d' or et d' azur, où la magnificence
de la vaisselle et des porcelaines,

p271

la profusion et la variété des mets
lui reprochent de toutes parts le
vuide de sa prééminence ; quand le
magistrat et le bourgeois voient
dans les maisons de campagne les
boulingrins et les arbrisseaux odorants
tenir la place des fertiles moissons
qu' on en tiroit autrefois, et
réduire en chaumière par comparaison
l' honorable maison de leurs
peres ; quand le seigneur campagnard
voit dans sa terre un fripon
de marchand de boeufs prodiguer à
sa femme des bijoux qui éblouissent
la dame du château, etc. Alors
tous les différents ordres crient au
luxé ; chacun blessé de se voir surpasser
par son inférieur naturel,
s' efforce de se mettre à sa place.
De-là les dépenses folles, c' est-à-dire,
disproportionnées aux moyens,
le derangement, la ruine, la cupidité
enfin et ses consorts, et tous
les désordres les plus propres à ruiner
entièrement la société.
" lorsqu' un état, continue Melon,

p272

a les hommes nécessaires
pour les terres, pour la guerre et
pour les manufactures, il est utile
que le surplus s'emploie aux ouvrages
de luxe, puisqu'il ne reste
plus que cette occupation, ou
l'oisiveté. "

il est visible qu'il confond ici non
seulement la dépense et le luxe,
l'industrie et la nécessité, mais encore
l'actif et le passif en ce genre,
celui qui ouvre et celui qui consomme.
Je voudrais d'abord qu'il
convînt de ce qu'il appelle *les ouvrages
du luxe*, puisqu'il les distingue
des manufactures. Les ouvrages
des Gobelins, les tapis de la
savonnerie sont assurément des richesses
très-estimables chez nous ;
mais ils seront luxe pour les particuliers
qui s'épuisent pour donner
dans ce genre de faste, ou pour
ceux qui ne sont pas faits pour se
servir de l'ameublement des rois. Je
suis plus facile que lui. Je n'attends
pas pour permettre que les ouvriers

p273

recherchent la perfection dans leurs
ouvrages, d'être certain que l'état
a les hommes nécessaires pour les
terres et pour les manufactures ;
ce point est trop au-dessus de nos
connoissances. Personne, pas même
les prôneurs philosophes du luxe,
qui ne me paroissent avoir aucun
principe des véritables notions à
cet égard ; personne, dis-je, ne sçait
quand l'état en sera à ce point de
population : il suffit de sçavoir ce
que nous avons déjà répété, que
les arts du superflu, tous moins pénibles
que les arts nécessaires, attireront
toujours l'humanité, et
feront désertir les autres parties du
travail, si le gouvernement n'a
une attention continuelle à appuyer
et protéger les arts nécessaires, et

sur-tout l' agriculture qui est le premier,
et les manufactures d' arts
grossiers qui sont les seconds. à
cela près, je ne prétends ni blâmer
ni resserrer les arts perfectionnés ;
mais quant à l' usage qu' on fait de

p274

leurs productions, j' en voudrais
bannir l' effronterie, la dissipation
et le délire : et cela se peut sans
rien éteindre ; on le verra dans la
suite de ce traité.

*dans quel sens peut-on dire que
le luxe amollit une nation ? Cela
ne peut regarder le militaire.* il est
des propositions si étranges qu' elles
passeroient pour folie, qui réduites
en question, quoique moins sages
encore, paroissent résoudre la difficulté,
parce qu' elles embarrassent
par leur singularité. Je crois de ce
genre celle que renferme cette
citation. Or puisqu' il s' agit ici de
remettre en question ce qui fut en
fait de tout temps, je vais répondre
en règle à celle-ci.

La partie matérielle en nous est
une ; c' est ce qu' on appelle corps.
La partie intellectuelle se subdivise
en trois, chez moi du moins. Ces
trois sont le coeur, l' ame, et l' esprit.
Ces quatre parties font l' homme
tout entier. Or pour définir la

p275

mollesse, c' est ce qui énerve le
corps, avilit le coeur en l' endurcissant,
affaïsse l' ame en portant son
ambition vers des objets bas, affoiblit
l' esprit par l' espérance, la crainte
et l' avidité. Si le luxe est propre
à produire ces effets-là, il engendre
certainement la mollesse, et par conséquent
amollit une nation *en tout* ,
ce qui, je crois, est dire *en quoi* . Reprenons
à part chacune de ces subdivisions ;

mais, afin que mes démonstrations
naissent mieux l' une de
l' autre, il est nécessaire d' intervertir
dans cet examen l' ordre que je
viens de donner à ces opérations.
J' ai dit que le luxe tel que je l' ai
défini, une fois souffert dans une
nation, occasionnoit les dépenses
folles, le derangement, la ruine,
et la cupidité. On ne me niera pas
que ces choses ne livrent l' esprit
aux agitations de la crainte et de
l' espérance, et ne l' asservissent à
tout ce qui peut mouvoir ces tyranniques
ressorts. Qu' on se rappelle

p276

les temps où de certaines nations,
d' ailleurs aussi portées aux vertus
nobles qu' aucune autre, ont été par
des bizarreries du gouvernement,
ou par des météores passagers d' intérêt,
livrées à l' action de ces deux
ressorts ; qu' on se retrace les horreurs
qui bouleverserent alors la
société ; tant et tant de fortunes
ruinées, de particuliers réduits au
désespoir par des révolutions injustes
et inouïes, eussent en toute
autre occasion causé des séditions
et des troubles : il n' en fut rien
alors. Pourquoi cela ? C' est que l' intérêt
avoit jetté son appas. Le déplacement
que je caractérise *luxe* ,
étoit plus en vogue que jamais ;
l' esprit étoit affoibli, et ne pouvoit
rien produire que d' infame. Tels
furent les effets de cette révolution.
On vit les grands devenus
bas-valets, agioteurs, marchands
en gros et en détail ; les dépositaires
de la justice payant leurs légitimes
créanciers en effets discrédités ;

p277

les freres dépouillant leurs
freres ; les maîtres servant leurs valets.

On ne pouvoit voir que cela :
ce sont-là les troubles du luxe en
fureur, troubles moins effrayants à
l'oeil que les massacres des séditions
réelles, mais qui laissent des traces
cent fois plus profondes. Qu' on
jette les yeux sur les suites encore
funestes de ces temps de chaos ;
qu' on considere l' avilissement volontaire
des principaux ordres de
l' état ; les membres des corps de
leur nature les plus hauts à la main
et les plus difficiles à réduire, faisant
depuis auprès des sous-ordres
plus de bassesses qu' on n' eût pû jadis
imaginer d' en faire pour les arbitres
du gouvernement : on jugera
que les esprits furent comme engloutis
dans la servitude volontaire,
et l' on connoîtra ce que c' est
que les effets de la crainte et de
l' espérance sur des esprits ouverts
à la cupidité.
Le luxe donc qui dispose l' esprit

p278

à recevoir ces funestes impulsions,
l' affoiblit. Qu' on en juge même
par ses délassemens ; qu' on lise les
brochures, qu' on voye les spectacles,
on y découvrira le type de
cet affoiblissement de l' esprit qui
travaille pour ses semblables. Plus
rien qui tienne du noble et du
grand, colifichets et enfances dans
le fond, pointes et saillies dans la
forme et dans le style. Tel est le
fruit de l' affaïssement de l' esprit
dans une nation ; il porte sur tout,
il abâtardit tout ; et les hommes
réfléchis, qui ne peuvent nier le
fait à cet égard, vont, faute d' en
avoir étudié le principe, en chercher
la cause dans une prétendue
dégradation arrivée dans la masse
physique, tandis qu' il n' en est
point d' autre que le dérangement
dans les moeurs, qu' on appelle
luxe.
Je dis encore qu' il affaïsse l' ame,
en portant son ambition vers des

objets bas. L' amour propre, cheville

p279

ouvrière de celles de nos passions
qui méritent ce nom, n' est
point l' amour de soi-même. Ce dernier
n' est presque que machinal en
nous ; l' autre est une perfection de
celui-ci, sentiment factice, et qui
n' est que relatif. Il nous porte au
desir de nous distinguer dans notre
espece, il trouve des ressources au
fond des cachots, où des malheureux,
sans espoir de tout autre
genre de distinction, portent leurs
prétentions sur l' excès de scélératesse.
L' ordre nécessaire de la société
a varié cet appas en marquant
les états, et le desir de se distinguer
dans sa profession paroît la
plus naturelle des ambitions. Mais
l' homme toujours trop prompt à
en revenir aux signes sensibles,
éprouvé par le sentiment, a connu
par l' expérience de tous les
temps que les marques extérieures
de distinction étoient en ce genre,
ce qui faisoit l' effet le plus prompt
et le plus durable. Ce sentiment a

p280

donné l' être à la pompe des rois,
à l' extérieur des dignités. Dépouillons
ces signes étrangers de la valeur
que l' habitude et le consentement
public leur ont donnée ; que
seront le manteau ducal, le tabouret,
et le cordon de l' ordre ?
Des parures, des marottes d' enfans
que le philosophe apprécie à rien
dans son cabinet, et revere à l' extérieur
malgré lui-même, en sortant
de chez lui.
Laissons un moment ces signes
que je viens de citer comme exemple,
en supposant qu' ils sont exclusifs
à certains égards. Indépendamment

de ces marques privilégiées,
il en est grand nombre d' autres
qui ne sont prohibées à tout ordre
de citoyens, que par cette sorte de
vergogne qu' on appelle modestie
et décence d' état. Les meubles précieux,
les vêtemens magnifiques,
les maisons fastueuses, les équipages,
la suite etc. Attirent nécessairement
les regards de la multitude,

p281

et c' est ce que les hommes
prennent et prendront toujours
pour de la distinction. Dans leur
institution primitive, ces choses
devoient servir à désigner la puissance ;
mais dès qu' elles ne désignent
plus que la richesse, dès-lors,
selon moi, le luxe régné.
L' émulation se tourne alors vers
la richesse, or l' émulation de la
richesse n' est autre que la cupidité.
C' est bien pis, si le relâchement
des ressorts d' un état est au point
que la richesse donne non-seulement
le pouvoir, et la liberté de se
procurer ces distinctions trompeuses
et voyantes, mais encore qu' elle
soit un véhicule certain et indispensable
aux dignités, aux honneurs
et à l' autorité ; mais l' état
sera vrai-semblablement au dernier
période de la corruption des moeurs,
si la pauvreté et même la médiocrité
deviennent méprisables et
dans la vie privée et dans les dignités,

p282

dans l' homme de mérite
comme dans l' homme médiocre ;
si tous les états s' infectent également
de cette prédilection pestilentielle
pour les richesses ; si l' homme
de guerre peu aisé est regardé
comme la victime nécessaire de
tous les dégoûts et préférences de

la faveur, l' instrument subordonné
de l' avancement d' un homme riche
et sans mérite ; si le magistrat
le plus integre et le plus éclairé
n' est digne des grandes places,
qu' autant qu' il peut ce qu' on appelle
s' y soutenir ; si la carrière
enfin de la gloire et du désintéressement
est occupée par l' or, comme
celle de l' intérêt et de l' industrie :
dès-lors toute espece de vertus
et toute idée de gloire ne seront plus
que de vains noms, oubliés comme
la masse d' armes et la lance ; et
tout ce qui restera de forces à
l' ame du citoyen, se portera vers
le desir de l' or : *rem habeas, quocumque
modo rem* .

p283

Or je demande, messieurs, moi
qui suis peut-être aussi orgueilleux
qu' un autre, quel métier vous me
conseillez de faire pour acquerir cet
or qui doit tenir lieu de tout. Studieux,
accoutumé au travail et
aux veilles, résolu à n' épargner
aucune peine pour arriver à la béatitude,
quelle route prendrai-je ?
Sera-ce le commerce ? Je vois et je
parcours l' univers, je trouve toutes
les routes de l' échange comblées
d' aventuriers d' autant plus entreprenants
qu' ils ne risquent que le
bien d' autrui ; peu délicats sur les
moyens, ils tentent tout, ils emploient
tout ; la malfaçon des manufactures
leur vaut quelques retours
avantageux dont ils profitent
en discréditant leur nation ; ils ne
craignent ni d' enfreindre les loix
de l' état, ni de fausser celles de
la probité : ils ont quelque succès ;
mais, moi qui ne m' étois point fait
une ame d' airain, qui barré d' une
part par les jalousies nationales, de

p284

l' autre arrêté par les chicanes ancrées
dans tous les ports avec la
mauvaise foi, vois mes fonds en
péril à chaque pas, je dois m' estimer
heureux, si à la fin d' une vie
laborieuse et économe je laisse mes
enfants en état de poursuivre ma
profession ; et ce n' étoit pas-là ce
que je cherchois. Ferai-je la banque ?
Les tours de passe-passe de la
profession sont usés et connus ; et
si quelque cour ne me charge de
ses remises, mon argent, en se promenant
à travers les orages, ne
me rapportera que de quoi vivre
à peine, et toujours avec le fil de
Damocles sur la tête. Tenterai-je
ce qu' on appelle *les entreprises* ?
Eh ! Qui me répondra de la fidélité
de mes confreres ? Cartouche
a bien été trahi. Je verrai net le
produit de la clientèle envers d' avides
patrons, des avances onéreuses,
et incertaines etc. Et quand
il faudra partager le gâteau, j' en
serai pour avoir vû de près le Perou,

p285

sans avoir eu l' avantage d' y
prendre terre. Entrerai-je dans
les fermes ? Oui-da, si je trouvois
la porte ouverte ; mais en ce genre,
la voie large n' est qu' au figuré.
Que faire donc, et que faites-vous
tous, vous qui n' avez pas les talents
et la patience que je me suppose
ici, et qui pourtant courez le même
objet ? Vous vendez naissance,
honneur, conscience, sentimens
et tout. Vous les vendez non-seulement
au présent, mais au futur,
non-seulement à la réalité, mais
à l' espérance ; vous vendez ame,
corps, et bien, et pour peu qu' on
vous achète, vous êtes encore trop
payés.
Mais, tandis que j' énumere les ressources
de la cupidité, je m' aperçois
que mon ame s' affaisse et s' appesantit
sur ce tas d' ordures et d' immondices.

Tel est l' effet de la cupidité, effet
aussi pernicieux dans un fermier que
dans un général d' armée ou un
chancelier de France. Je l' ai dit ailleurs,

p286

*le sel doit entrer dans tous les
mêts, l' honneur dans toutes les professions ;*
mais l' honneur ne subsistera
jamais qu' avec la vergogne et la
modestie. Le luxe est l' ennemi juré
de celles-ci, aussi l' est-il de l' honneur,
et il n' en faut plus attendre
d' aucune espece, où le luxe régnera.
J' ai dit encore, qu' il avilit le
coeur en l' endurecissant : j' aurois
mieux fait de dire qu' il l' étouffe.
L' axiome *primo mihi* qui s' établit
hautement dans des temps de corruption,
fut de tout temps écrit
au fond des coeurs. On se regarde
toujours soi-même premièrement,
et même sans le vouloir. Nos premiers
besoins sont en nous, ils sont
aisés à remplir : les seconds sont
hors de nous ; et soit en bien, soit
en mal, ils sont immenses, et toujours
renaissants des efforts qu' on
fait pour les satisfaire.
Quoique le bien et le mal aient
des caracteres moraux très-distinctifs,

p287

je me permets ici de leur en
donner un physique, et je l' établis
en disant que les desirs sociables
et qui se mêlent au bonheur d' autrui,
vont au bien ; nos desirs exclusifs
au contraire, et qui nous
sont propres uniquement, tournent
au mal. J' ai dit que le luxe réduisoit
tous nos appétits à la soif de
l' or : je demande si tous les desirs
qui émanent de celui-là, ne portent
pas le dernier de ces caracteres.
J' ai pû jadis aimer mon pere
exclusivement à tous autres, l' aimer

non pour lui, mais parce que je
sçavois qu' il m' aimoit comme son
bien, et que cet amour, exigeant
à l' extérieur, m' étoit commode au
fond, parce que je pouvois m' y fier,
parce que son conseil m' étoit bon, et
que son expérience m' appartenoit ;
j' ai pû le respecter pour apprendre
par-là aux autres à rendre au
nom qu' il m' a transmis, etc. Tous
ces motifs étoient au fond ceux
d' un coeur empreigné de la lie de

p288

l' intérêt, et indigne de la pureté
primitive de la portion d' être spirituelle
que j' ai reçue des mains du
créateur ; mais tels qu' ils étoient,
mon pere en profitoit dans le fait,
la société et ma famille par l' exemple.
L' intérêt sordide est venu déranger
cet ordre apparent. Mon
pere, dont je dévorais la succession
comme un bien trop longtemps
retenu, tarde trop à mourir ;
l' impatience me fait appercevoir
qu' il me doit compte du bien de
ma mere, je l' attaque, il se défend,
l' indignation se joint à la douleur
de me voir échapper à sa dépendance ;
je hâte ses jours, et j' en
déshonore la fin en faisant retentir
les tribunaux du récit de ses injustices ;
je scandalise la société, je
donne à mes enfans l' exemple qu' ils
transmettront à leurs neveux, et
les regardant d' avance comme ennemis,
j' établis hautement le principe
qu' il faut ici-bas travailler
pour son propre bonheur, et je le

p289

mets en pratique en plaçant une
partie de mon bien à fonds perdu.
Ce fait allégué n' a que trop
d' exemples chez les peuples abandonnés
au luxe, je puis me dispenser

de parcourir les autres ordres
de liens de la société. Qu' attendront
des freres, d' un fils parricide ?
Des parens, d' un frere
dénaturé ? Des amis, d' un parent
insensible ? Le prince, l' état, et
la société, d' un homme qui n' a ni
parens ni amis dès qu' il s' agit de
son interêt ? Et qu' est-ce qu' un coeur
qui ne connoît ni la voix du sang,
ni le respect du devoir ? Ne pensons
pas tous tant que nous sommes
qui n' avons pas persécuté notre
pere, être exceptés pour cela de
l' anathême général. Il faut, avant
de condamner autrui, se voir avec
certitude digne de prendre la première
pierre. C' est par cette raison
que je n' attaque ici non-seulement
aucun individu, mais même aucun
ordre de citoyens. Je dis que

p290

le luxe a tout fait ; mais si je n' ai
point plaidé contre mon pere, le
pouvois-je ? Quand je l' aurois pû, en
avois-je occasion ? Dissipoit-il ses
biens ? Me refusoit-il le nécessaire ?
Si ce crime m' est échappé, je dois
rendre grace aux circonstances. Si
j' ai servi mon frere, si j' ai respecté
les premiers liens de la nature,
ai-je également reconnu les seconds ?
Ai-je fait à mon parent
pauvre le même accueil, les mêmes
prévenances qu' à celui qui
étoit puissant ? Je lui en devois
davantage cependant, puisqu' il en
avoit plus de besoin. Ai-je apprécié
mes amis au tarif du mérite,
ou à celui de l' espérance ? La voix
de mon propre coeur me confond
dans cet examen, et je reconnois
que le luxe nous a tous perdus,
plus ou moins. C' est uniquement
par là, et non par une déchéance
de la nature humaine, que nous
sommes indignes de nos peres qui
avoient dégénéré de nos ayeux,

p291

et que nous donnerons le jour à
des enfans plus vils encore que nous.
Ce que je dis ici, n' est point déclamation :
chacun se plaint de ce que
le monde, plus séparé que jamais
en sociétés exclusives et particulières,
n' a cependant que les apparences
de l' amitié. Admis au commencement
dans ces réduits particuliers,
et fréquent de ma nature,
je me disois en sortant : ces gens-là
ont bien des choses à se dire
quand ils sont seuls, car ils ne s' en
disent guères devant un tiers. En
persévérant, il m' est arrivé de me
trouver de l' intérieur absolu. Hélas !
à l' exception de quelque trait
contre des rivaux, du récit de
quelqu' anecdote secrète, d' une
sorte de relâchement enfin de cette
prudence sèche, que l' intérêt prodigue
sans effort à ses moindres
adeptes, ils n' avoient rien de plus
à se dire. Rien de soi, de son coeur,
de son esprit, de ses sentimens ; tout
cela étoit engourdi et mort par

p292

l' habitude d' être en écharpe, et
j' ai cru long-temps que les gens
du grand monde n' avoient pas de
coeur.
Pensez-vous avoir un ami sur le
théâtre ? Il en est encore, je le sçais
mieux qu' un autre, mais en bien
petit nombre : en général vous qui
chérissiez cette erreur, suivez la
même carrière, ayez des protections,
des cabales, des intrigues,
de bons avis ; qu' il vous croye toujours
utile à son intérêt ou à la
sorte de réputation qu' il veut y faire
servir, si vous ne voulez être tristement
détrompé. Si vous n' avez
à lui offrir qu' un coeur sensible et
une fidélité éprouvée, il vous substantera
de quelques distractions,
comme l' on entretient un vieux

château d' une terre éloignée où
l' on peut avoir affaire un jour. Il
vous réservera pour les temps de
philosophie, que certains restes de
libre arbitre expirant lui laissent
entrevoir dans un avenir, dont

p293

dix générations ne trouveroient
pas la place ; mais vous verrez les
secrets, les confidences, les rendez-vous,
les effusions de coeur, s' il
en fût, passer à des gens qu' il
n' aime ni n' estime au fond, et
qui le lui rendent. Semblable
au ramoneur qui s' aide également
des deux parois pour grimper,
tant de celui auquel il tourne le
dos que de celui qu' il a devant
lui, il oublie qu' il court risque de
paroître à l' extérieur noir comme
charbon, uniquement occupé d' arriver
au terme de son travail.
Ne croyez pas, je vous prie,
parce que j' en écris de vivacité,
que je m' en fâche. J' ai assez vécu
pour sçavoir que c' est chose indispensable,
et pour avoir appris à
rire de moi-même, quand par hasard
une épreuve du moment vouloit
m' en porter des bouffées de
scandale à la tête. Cela fut de tout
temps, me direz-vous : eh ! Non,
mille fois, non ; pas du moins au

p294

point où cela est aujourd' hui. Voulez-vous
le sentir et pour un temps
bien près de nous, lisez les registres
de la société, seulement du
siècle passé ; les lettres de Madame
De Sévigné, par exemple,
femme d' esprit, mais assurément
des plus frivoles de son temps :
vous y respirerez un air d' intérêt
entre les amis et liaisons de ce
temps-là, un air de prendre part

aux succès et aux disgrâces, qui quoique dès lors bien affaibli sans doute, fait par le contraste mieux connoître encore la sécheresse de nos intimités d' aujourd' hui. Je n' ai donc pas dit assez en établissant que le luxe avilit le coeur, je devois dire qu' il l' étouffe et l' anéantit. Mais il faut tout voir quand on raisonne de sang froid, et je vois encore des traces de sentiment qui me rameneront peut-être à mon expression première. En effet, on aime les valets, on se les débauche, on les vêtit, on les couche

p295

comme des maîtres, et l' on demande à boire dans le style des placets d' autrefois. On se pique de les charger de profits. Les testamens enchérissent les uns sur les autres en legs domestiques, sans distinction d' âge, d' ancienneté, de services etc. Et si-tôt qu' un valet a eu le bonheur d' enterrer deux maîtres, sa fortune est faite. On diroit que la superstition de nos peres pour les fondations n' a fait que changer d' objet, et ce nouvel abus également à charge aux héritiers, est plus affligeant encore. On vous y prend, dira-t-on, à parler contre les pauvres. Non : je sçais tout ce qu' on doit de soins pour adoucir le sort des domestiques, et engager leur fidélité ; mais le déplacement ne fait le bonheur de personne. L' aisance et la douceur de la vie domestique, comparée à la vie dure et nécessaire de leurs parens de la campagne, doit être une compensation

p296

de l' engagement de leur liberté ;
mais prodiguer à votre cocher qui

les bras croisés ordonne le pansement
de ses chevaux, prodiguer à
sa femme qui sert de femme de
chambre, le double du traitement
en toutes sortes d'aisances, que faisoient
vos peres à leurs propres cousins
et cousines qui leur servoient de
gentilshommes et de demoiselles,
leur assurer des pensions quelquefois
même en les prenant, et les
gratifier à la mort, comme vous
feriez des domestiques qui auroient
fidèlement servi pendant 40 ans,
c' est un abus qui déplace un ordre
de gens voués à l' obéissance et à
l' exactitude, et qui offense un millier
de misérables liés à nos devoirs,
mais inconnus à notre vanité. Le
luxé donc avilit le coeur : voyons
s' il énerve le corps.
Personne ne sçait quelle est l' étendue
des forces de l' homme exercé.
Ce qu' on sçait des prodiges en ce
genre des anciens athletes, de la

p297

vigueur et légereté de nos anciens
hommes d' armes, de celle de certains
de nos coureurs encore qui
font des traites dans les vingt-quatre
heures, qu' aucun cheval en haleine
ne pourroit remplir, ce qu' on
voit de certains peuples qui nagent
mieux et plus long-temps que les
poissons, tout nous dit que l' homme
en tous les genres est le plus fort
et le plus adroit des animaux,
comme le plus vivace. Ouvrons
d' autre part les annales de la mollesse,
et considérons à quel point
de dégradation elle a porté en
tout temps l' humanité ; il seroit
inutile d' en rappeler ici les différents
traits.
Revenons ensuite à ma définition
du luxe, et rappelons-nous
que je l' ai dénommé *le déplacement
dans l' extérieur de la dépense* . J' ai
dit que ce relâchement dans l' ordre
des moeurs portoit toute l' émulation
inséparable de l' humanité du

côté de ce genre de distinction. J' ai

p298

prouvé comment cette corruption
des principes tournoit à la mollesse
l' esprit, l' ame et le coeur. Voyons
comment elle y entraîne le corps.
Il seroit plus court de dire en
général, que jamais force de corps
ne se trouva revêtir absolument
une ame sans courage ; mais comme
ce sont des raisons physiques qu' on
me demande plutôt que des principes
moraux, je vais reprendre les
causes pour arriver aux conséquences.
J' ai dit que la magnificence graduelle,
s' il est permis de parler
ainsi, c' est-à-dire, celle qui observe
les différentes gradations et classes
de citoyens, n' étoit que faste que
je me garderois bien d' interdire
dans un grand état, puisque ce
seroit ramener les loix de Lycurgue,
étouffer toute industrie, et
qu' il ne falloit appeller luxe, que
le renversement de cet ordre. Suivons
les ravages que j' ai attribués
à ce renversement.

p299

Quelqu' appétit de l' or qu' il allumedans tous les coeurs, il
est
impossible que les moyens que cet
appétit nous inspire à tous, nous
réussissent à tous. On est d' ailleurs,
en ce genre plus qu' en tout autre,
pressé de jouir. Plus un desir est
futile et bas, plus il est vif et prompt.
Un enfant est plus passionné pour
son château de cartes, qu' un homme
pour son palais de marbre. De même
l' impatience du heros pour la gloire
le porte aux occasions, mais lui
permet d' attendre qu' elles arrivent.
Le magistrat, qui ambitionne la réputation
de son doyen, travaille
tranquillement à l' acquérir. Le négociant,

qui jalouse le crédit immense
de son voisin, en devient
plus fidèle dans ses engagements,
plus exact pour ses commissionnaires,
veille et attend. Mais l' homme
choqué du luxe de son égal, n' a
point de repos, qu' il n' ait en quelque
sorte pris sa revanche. Cependant
comme tout le monde n' est

p300

pas absolument fol, l' esprit vient
dans plusieurs au secours de la
bourse. De là les recherches futiles
et répétées de ce qu' on appelle
goût ; de là les mal-façons par-tout
pour épargner la matière, et mettant
tout à l' extérieur, pour faire
valoir par le tour ce qui n' a nulle
valeur au fond. L' épargne sur l' espace
est devenue commodité, sur
la profondeur élégance, sur la matière
délicatesse ; et tout en est
venu au point, qu' un jeune chat
enfermé par malheur dans l' appartement
d' un grand seigneur, peut
en son absence avoir détruit tout
le mobilier, de façon que non-seulement
les ornemens, mais les lits,
les tables, les chaises aient besoin
d' être renouvelés.
J' ai quelquefois eu une idée, que
je ne donne point ici comme un
raisonnement, mais à laquelle je
crois qu' on trouvera quelqu' air de
vérité ; c' est que l' homme intellectuel
se resserre en proportion de

p301

ce qu' on le presse, comme l' homme
machine se courbe à mesure qu' on
le charge. Les premiers hommes,
dont nous ayons connoissance,
n' ayant qu' un ciel pur sur la tête,
s' appliquèrent à l' astronomie, et y
réussirent. Les seconds ensuite virent
Jupiter sur les nuës, et Iris

dans l' arc en ciel. Les peuples du nord sous un ciel nébuleux cherchent la divinité dans les bois, et moins bornés sur les principes de dépendance et d' union, nous ont laissé les traces de la meilleure des législations ambulantes. Des forts, et des châteaux sombres, sortirent, dans les temps d' anarchie, la tyrannie et l' oppression. Des palais depuis, sont sortis les ordres les plus harmoniques de décoration, de police, et de législation particulière. De nos entre-sols enfin... hélas ! Je sens moi-même que j' écris dans un cabinet trop resserré, et que si j' avais à la place une belle galerie, je dirois mieux. à ce compte, en donnant à un homme le

p302

droit de placer un dais entre son plafond et sa personne, on lui resserreroit l' occiput. Pourquoi non ? Mais laissant à part cette imagination qui n' est pas de l' ordre des inductions par lesquelles je conduis mon raisonnement, je demande si nos appartemens ainsi faits et décorés pourroient contenir un maître de la trempe de ceux d' autrefois. Le bout de l' épée du balafre seroit encore à la troisième antichambre, que le pommeau casserait la glace qui domine le canapé du boudoir. Il faut donc proportionner nos armes, nos vêtemens, nos gestes et jusqu' à nos révérences à l' exiguité de notre étui ; cela se fait de soi-même, et la nature y pourvoit. Voici comment. L' homme devient robuste, leger, adroit etc. En proportion de l' exercice qu' il fait pour cela, c' est une vérité connue ; mais il devient grand et gros, aussi relativement aux qualités du climat en proportion

p303

de tout cela. Considérez les bras et la poitrine des bouchers et des forgerons, comparez-les à ceux d' un tapissier et d' un tailleur, ces deux hommes travaillent également de part et d' autre toute la journée, voyez la différence. Nous ne sommes aujourd' hui que des demi-hommes en comparaison de nos peres ; pourquoi cela ? Il y a, dit-on, des siècles de déchéance, où toute l' espece dégénère. En ce cas, la toise des troupes doit être forcée à baisser aussi ; mais elles sont aussi élevées qu' elles l' étoient du temps de Louis Xiv. Pourquoi la cour et la ville ne voient-elles plus que des pigmées, ou des plantes sèches et mal nourries ? C' est que l' éducation et la vie particulière des hommes de ce temps-ci est tout autre que n' étoit celle des hommes d' alors. La débauche, dit-on, énerve les jeunes gens de trop bonne heure : ce n' est point encore cela,

p304

selon moi. Il y a sans doute plus de basse crapule, et moins de décence, qu' autrefois ; mais on faisoit plus d' excès qu' on n' en fait aujourd' hui. Ainsi à cet égard, les choses étoient au moins compensées ; mais on montoit à cheval, ou jouoit à la paume, au mail, on battoit le fer dans les sales d' armes, on alloit à pied, et l' on ne fait plus rien de tout cela. Les jeunes gens, reçus dès l' adolescence chez les femmes, y ont apporté moins de décence et de retenue, que quand elles ne recevoient que des hommes faits ; mais d' une part, ils y ont pris un air de suffisance étriqué qui a banni l' aisance et la familiarité d' entre eux ; et de l' autre, leur corps prend dès l' enfance un pli de poupée, qui arrête la croissance et supprime la vigueur. Un homme

qu' on frise avec deux cents papillotes
n' a garde le lendemain de
cette opération, au moment que
sa tête toute musquée sort de sa

p305

boîte où elle a été conservée comme
des fleurs d' Italie, d' aller risquer
à la paume sa provision de
quinze jours ; au-lieu de cela, il
s' étend dans une chaise longue,
et prend une brochure. Ainsi donc
plus de force.

D' autre part, les femmes autrefois
plus long-temps sous la tutelle
domestique, et ne voyant guères
que des hommes posés, avoient
quelque chose de plus mâle dans
leurs plus délicates prétentions.
Elles faisoient cas de leur fraîcheur,
de leur taille, de leur beauté ;
un loup conservoit soigneusement
leur tein, elles n' alloient jamais
à l' air sans cela : le soin de
leur taille les obligeoit à avoir des
corps qui la conservoient, souûtenoient
leurs reins, et ouvroient la
poitrine. L' attention à conserver
leur fraîcheur les faisoit vivre de
régime et de choses saines, se coucher
de bonne heure etc. Au lieu
de cela, la première jeunesse étant

p306

aujourd' hui la partie régnante de
la société, les jeunes femmes paroissent
dans le monde dix ans
plutôt, et à l' âge où rien n' est encore
formé. Dès l' âge de onze ans,
les filles ne peuvent plus souffrir le
corps : à quinze ou seize, on les
marie, elles vont seules dans le
monde. L' embonpoint qu' on ne
sçauroit avoir à cet âge, est passé
de mode, un air étourdi et des
yeux roulants dans la tête constituent
le joli ; et de beau, il n' y en

a plus. L' assortiment de ce joli carillon est nécessairement le mouvement perpétuel, des courses, des soupers, des veilles, jamais de faim, jamais de sommeil. Le tempérament s' allume, la poitrine s' échauffe, et cette petite lueur précoce n' attend qu' une couche pour disparaître, et aller rejoindre quelque feu follet, d' où elle semble être sortie. Cette couche cependant est ce qui donne un successeur à une grande maison, et

p307

voilà le plus beau sang dégénéré en asthmatique. échappe-t' elle à la proscription presque générale de son espece ? Ce feu de jeunesse dégénère-t' il par la voie de l' ennui (l' une des maladies de nos jours) en langueur et résidence ? étendue dans un fauteuil à six pouces de terre, où l' attitude indispensable est presque nécessairement indécente, elle paroît rentrer dans la plume, ses épaules se rapprochent en avant, la poitrine s' enfonce, le corps entier s' affaisse, et elle ne peut désormais souffrir la fatigue d' être habillée. Tels étoient les peres et meres dont nous voyons les enfans.

En vous passant les faits, me dira-t-on, nous voyons comment l' admission de la jeunesse dans la société, ou si vous voulez, le relâchement de la discipline domestique à cet égard ont occasionné cette sorte de renversement ; mais nous ne voyons pas ce que cela a

p308

de commun avec le luxe. Le voici. J' ai dit que le luxe amenoit nécessairement la recherche et le colifichet. Examinez vous-même :

avez-vous vû personne qui ne voulût
être assorti à sa dépense ? Le
ridicule sensible d' un cuistre dont
l' agencement extérieur singe le
grand-seigneur, d' un bourgeois
grossier qui paie bien cher le goût
des fripons qui l' encadrent dans
une bordure qui lui fait jouer
le magot, est un des plus piquants
qu' on ait pû mettre sur le
théâtre. Les originaux, qu' on en
vit jadis dans le monde, étoient
si visiblement plats, qu' il corrigerent
bientôt le public de cette discordance ;
et si la fortune en belle
humeur n' alloit de temps en temps
chercher quelque valet d' écurie
pour en faire un *arbiter elegantiarum* ,
le moule en seroit totalement
perdu.
Tout le monde donc a cherché
à se modérer sur ses accessoires.

p309

L' homme dont les meubles et les
bijoux sont guillochés, doit l' être
aussi par le corps et par l' esprit.
L' homme aux vernis gris de lin et
couleur de rose, porte sa livrée en sa
robe de chambre, en sa façon de
se mettre, en son attitude et ses
moeurs. De-là les vieillards indécents,
les barbes épilées, les plaisans
éternels de soupers qui se déhanchent
aujourd' hui devant les
petits-fils de ceux qu' ils faisoient
rire, il y a quarante ans. Cette
marote de jeunesse et de légèreté
une fois répandue dans une nation,
ce ne sont point les adolescents qui
parviennent à la société, c' est la
société qui descend à eux : or l' autorité
de l' âge mur sur la jeunesse,
et le respect qu' il a pour la vieillesse,
sont des sentimens naturels,
il est vrai, mais dépendants d' un
certain régime d' habitude, et de
séparation de moeurs et de familiarité.
De ces trois états ou portions de

la vie de l' homme, quand les derniers se rapprochent des premiers, il est tout simple qu' ils contractent quelque chose de leur habitude extérieure. Ce n' est que le respect ou la dépendance qui peuvent attirer des jeunes gens parmi les hommes mûrs, et des hommes mûrs parmi des vieillards. Ces sentimens imposent à l' aspirant une sorte de contrainte, qui par l' habitude devient gravité. Quand au contraire l' attraction se fait au rebours, le vieillard devient ridicule, l' homme mûr évaporé. Ces sortes de déplacemens qui font la grimace, ne sont pas faits pour en imposer. La jeunesse alors prime par les graces dont la nature pallie les défauts de cet âge, et c' est ce qui fait le monde renversé. Sera-t' il possible alors que le pere rentrant dans sa maison puisse en imposer à son fils, lui, qui vient de jouer la parade avec le camarade de cet enfant, qui affecte les moeurs

de son âge, et qui pourroit lui servir de modèle de fatuité, s' il n' étoit lui-même encore incertain de la mode de meubles et d' équipage, qui doit le décider pour la saison prochaine. De-là ces beaux axiomes de tolérance qu' on trouve aujourd' hui dans la bouche de tout le monde : qu' il faut sur-tout vivre pour soi, ne se gêner, ni gêner autrui, etc. Ce n' est pas qu' on ne fût volontiers aussi exigeant qu' on l' étoit autrefois, mais on auroit honte de se condamner soi-même par ses propres préceptes. Il faut sçavoir se contraindre pour avoir droit d' en imposer aux autres ; et qui le peut ou le veut à ce prix ? Dès-lors aussi, ce désordre devient contagieux comme tout autre.

Lorsque mon voisin laisse la
bride sur le col à son fils dès l' âge
de quinze ans, qu' il lui permet,
et croit nécessaire la dépense qu' on
ne faisoit pas autrefois à quarante,
le taux du mien est fixé, sans quoi

p312

d' une part je passerai pour un pere
injuste, et de l' autre mon fils sera
élevé dans l' obscurité. C' est ainsi
que les particuliers du même ordre
se forcent la main l' un à l' autre
sur les choses même les plus essentielles,
et que le torrent de la société
nous jette malgré nous-mêmes
hors des voies.

Si donc la jeunesse prime aujourd' hui
dans le monde, c' est qu' elle
convient mieux que tout autre à
l' agencement général des moeurs
et au papillotage qui a pris en
tout la place du solide. D' autre
part, la prééminence du colifichet
n' a pas été de choix, mais forcée
par le luxe. C' est par ces liaisons
indispensables que le luxe a énervé
le corps. Et si l' on ajoute à ces inductions
déjà trop allongées, celles
qui résultent des effets de la recherche
en tout genre de plaisirs,
la bonne chere, la musique, les
parfums etc. On verra qu' il est tout
simple qu' elle amollisse le corps par

p313

l' organe de tous les sens attaqués
à la fois.

Voilà donc dans quel sens on
peut dire que *le luxe amollit une
nation* , en énervant l' ame, le
corps, l' esprit, et le coeur des citoyens.

Quant à cette question,

Melon ajoute affirmativement que
cela ne peut regarder le militaire .

Il n' y a rien à répondre, à moins
qu' on n' eût résolu de faire un livre

pour prouver que le sucre est doux,
et l' absinthe amer. Si Melon eût
entendu la guerre comme il entendoit
le commerce, il auroit
sçu que jamais on n' a prétendu
rendre la discipline et la vigueur à
une armée, qu' en bannissant le
luxé relatif ; que les soldats et les
subalternes ont leur luxe, ainsi que
les autres, puisqu' aujourd' hui chaque
sergent a sa robe de chambre,
accoutrement que Magnac trouva,
il y a cinquante ans, si indigne d' un
homme de guerre, qu' il fit brûler
à la tête du camp celle d' un aide-major

p314

qui parut à une alerte vêtu
de la sorte ; que par cette raison nos
peres faisoient démonter et brûler
jadis nos chaises de postes ; que les
troupes espagnoles qu' il cite, frugales
par nature, étoient précisément
les meilleures de l' Europe, et
le redeviendront quand on voudra ;
car je ne dis pas que la suppression
du luxe fasse tout, c' est seulement
celle de la racine des vices : il auroit
sçu enfin, que quelque valeur
et volonté que nous montrions encore
dans les occasions, nous et
toutes les nations de l' Europe, parce
que le luxe, naturellement étranger
dans le nord, n' y a pas encore
bien affermi son empire, nous valons
beaucoup moins en ce genre
que les gens de guerre du siècle
passé. Peut-être que si, comme eux,
nous étions obligés de faire trente
campagnes de suite, chose impossible
vû la tournure dévorante qu' a
pris la guerre de nos jours, nous
nous y ferions ; mais en ce cas le

p315

luxé des villes deviendrait étranger,
et paroîtroit méprisable à la

partie militaire de la nation, et elle reviendrait aux moeurs de nos peres.

Melon raisonne merueilleusement faux dans tout ce chapitre : je ne prétends pas le suivre, et le commenter ligne par ligne ; mais ses principaux axiomes me donnant occasion de développer la matière, je les reprends l' un après l' autre à mesure qu' ils se présentent. *le luxe, continue-t-il, est en quelque façon le destructeur de la paresse et de l' oisiveté .*

Cette phrase renferme trois principes opposés à la vérité, selon moi. C' est ce que nous allons développer.

p316

Le luxe est-il le destructeur de l' oisiveté ? Ce n' est assurément pas dans ceux qui jouissent, puisque nous venons de voir qu' il la nécessite dans les moeurs et les délassemens de ses adeptes. Ce pourroit être dans ceux qu' il occupe, en ce que toujours inconstant dans ses desirs, nouveau dans ses recherches, et futile dans ses ouvrages, il faut qu' on travaille sans cesse pour le satisfaire. Cela pourroit être si, comme le dit Melon, un millier d' hommes avoient le privilége exclusif du luxe, et que vingt millions d' autres, qui en seroient exempts, travaillassent pour leur service ; mais cette distribution est un être de raison. Le luxe gagne également tous les ordres de la société du premier au dernier, chacun dans sa proportion, et en conséquence il établit la paresse, et le desir de consommer beaucoup, et de travailler peu.

De même qu' il faut aujourd' hui

p317

vingt commis dans tel bureau pour faire la besogne qui n' en exigeoit que quatre autrefois, il ne faut pas moins qu' un chef de cuisine, un patissier, un rotisseur, et deux garçons, pour la même table à laquelle un cuisinier et son marmiton suffisoient ci-devant, et ainsi du reste.

Je l' ai dit ailleurs : tous les ouvriers se levent tard, travaillent moins, se font payer plus cher, parce qu' ils consomment davantage, et que d' autre part, le luxe toujours insatiable et toujours pressé devient dépendant de ceux qui étoient autrefois les tributaires du faste et de la dépense en régle. Le luxe donc peut à quelques égards éveiller un certain genre d' industrie changeante et recherchée, dont la nouveauté fait tout le prix ; mais il est l' ennemi du travail utile et durable, et de la véritable industrie.

l' homme somptueux verroit bientôt la fin de ses richesses, s' il ne travailloit pour les conserver et

p318

pour en acquérir de nouvelles. je pourrois disputer le principe, et dire que l' homme amolli par le luxe n' est plus capable du travail assidu, nécessaire pour réparer les brèches que sa conduite fait à ses affaires, et qu' il aime mieux satisfaire sa passion aux dépens de ses fonds, quand ses revenus n' y peuvent suffire. On ne voit que trop d' exemples de ces prétendus somptueux qui meurent endettés, après avoir dévoré des sommes immenses ; et les revenus viagers, si communs aujourd' hui, ne sont autre chose que des fonds sacrifiés au luxe.

Je dirois encore que le négociant hollandois si puissamment riche qu' il demandoit à sa république la permission de faire à ses frais la guerre aux rois, fait à l' économie et à la frugalité de son pays,

se nourrissant de sa beurrée comme
eût pû faire un jardinier, n' en étoit
pas moins avide d' étendre son commerce,

p319

et de grossir ses fonds. Mais
j' adopte le raisonnement ci-dessus,
et je conviens, comme je l' ai dit
ailleurs, que la partie vuide du coffre
excite la cupidité, tandis que
la partie pleine allume les desirs.
Il faut à cet égard faire une distinction
importante.

L' expérience journalière, et les
exemples de tous les temps ont
fait voir que l' homme le plus détraqué
conserve un certain ordre
de rapport entre celles même de
ses passions qui se croisent, un *costumé*
général de conduite qui sert
comme de coin et de marque distinctive
à sa façon d' être. Celui
qui consomme peu et lentement,
se contente de petits profits, et
peut les attendre ; *multi pochi*
fanno un assai, a dit la plus économe
des nations : mais au contraire
celui qui consomme rapidement
et avec profusion, veut acquérir
et recouvrer de même ; et
s' il y a quelques exemples contraires

p320

à ce que je dis ici, ce sont des
exceptions à la règle générale. Or
dans la totalité des choses humaines,
il n' est guères de moyens
prompts de faire une grande fortune
pécuniaire, que la rapine ; et
je conviendrai avec Melon que le
luxue porte toutes les facultés de
l' homme somptueux de ce côté-là.
L' on répète souvent dans le
monde un raisonnement très-absurde
à ce sujet. Il faut bien, dit-on,
que les parvenus mettent leur
argent en circulation par leurs folies,

sans cela l' on n' en verroit
bientôt plus. On ne veut pas comprendre
que de mille hommes cupides,
il n' y en a pas six qui le
soient uniquement pour le plaisir ou
la manie d' entasser. Si ce fermier
n' avoit perdu toute crainte ou vergogne,
s' il n' avoit qu' un équipage
gris, qu' un domestique réglé et
peu nombreux, qu' une maison
modeste, s' il n' osoit faire des alliances
que dans son état ou à

p321

peu-près, dès-lors tout le bruit
qu' il a dans la tête tomberoit, les
deux tiers de ses nécessités actuelles
seroient nulles, et lui et ses
semblables se croiroient heureux,
quand ils auroient gagné un million.
En conséquence se trouvant
au niveau de leurs desirs avec quarante
mille livres de rente, ils
chercheroient à les mettre à l' abri
des orages par une retraite sage et
mesurée. Au-lieu de cela, il faut
des équipages brillants du plus
beau vernis, et par conséquent
sans cesse renouvelés, des maisons
de ville et de campagne qui brillent
à côté des palais des rois, un
luxe de table et d' amusemens, qui
absorbe des sommes immenses, qui
éveille les desirs monstrueux qui
vont, à la faveur de l' or, porter la
corruption jusques dans les réduits
les plus reculés où puisse se cacher
l' innocence. Pour remplacer alors
les trouées que ce luxe dévorant fait
à une fortune, il faut se jeter dans

p322

toute sorte d' entreprises, corrompre
la cour et la ville pour obtenir
de nouvelles places, et entasser
dans sa famille les emplois et les
caisses lucratives. Dès-lors le plus

impudent et le plus habile à l' intrigue
se trouve le plus favorisé. Chaque
nouvelle ressource est mangée
d' avance, le succès accroît l' audace,
et les déprédations de ce colosse
sorti de la terre en vingt-quatre
heures, comme l' arbre d' aloès, son
effronterie brave le ciel, et offense
les hommes, et tout le crédit d' un
état se trouve placé dans des
mains odieuses et infidèles. Je conviens
donc que le luxe éveille la
rapacité dans l' homme d' argent ;
mais j' ajoute, et je prouve qu' il en
fait le fléau de la société.
Melon dit le contraire, et conclut
qu' *il est d' autant plus obligé*
à remplir les devoirs de la société,
qu' il est plus exposé aux regards
de l' envie . Belle spéculation, si elle
n' étoit démentie par l' expérience

p323

de tous les siècles ! L' histoire et le
tableau de la vie ne nous montrent
que trop que ceux d' entre les hommes,
que la providence a mis le
plus en vuë, sont ceux qui se sont
le moins respectés eux-mêmes, et
ont le moins respecté les autres.
Mais en supposant qu' il en fût autrement
(comme en effet ce que
je dis ici ne peut être pris qu' en
général, et il seroit aisé de me
citer mille exemples contraires) si
l' on trouve des hommes sages et
modestes dans une prospérité disproportionnée
à leurs espérances
naturelles, ce sont, ou ceux qui ont
fait le moindre saut, et que la nature
avoit mis le plus à portée de
la fortune qu' ils ont obtenue, ou
ceux qui y sont parvenus à force
de mérite et de travail ; mais un
changement de fortune rapide et
prodigieux est d' ordinaire le passage
du tropique pour les moeurs et
pour les idées. Caligula, le plus
habile courtisan d' un prince ombrageux,

devint en une nuit le plus
extravagant de tous les empereurs.
Arlequin transformé paroît le plus
insolent de tous les maîtres. Ouvrez
les yeux, et voyez comment
les arlequins de la ville remplissent
les devoirs de la société.
Quant après cela Melon fait
honneur au luxe de la témérité
des flibustiers, je m' étonne qu' il
ait oublié Cartouche dans la liste
de ses héros. Notre marine militaire,
et même les Jean Bart, les
Dugué-Trouin, les Cassart, les Delaigle
etc. Seroient bien étonnés,
s' ils vivoient, de n' avoir pas pris
garde au motif de leurs actions
déterminées.
Les loix somptuaires ne valent
rien dans un grand état, parce
qu' elles n' y sçauroient être exécutées,
parce qu' une loi nulle est une
loi méprisée, et que c' est un grand
mal qu' une loi méprisée. Caton,
que Melon injurie un peu légèrement
dans ce chapitre, s' y méprît.

Il sentoit la nécessité du rétablissement
des moeurs : eh ! Qui peut
lire sans horreur l' état où la cupidité
et la corruption avoient réduit
la société dans ces derniers temps
de la république romaine ? Son
caractere dur et du vieux romain
ne lui laissoit imaginer de moyen
que la contrainte des loix, et la
contrainte sera toujours un mauvais
moyen dans l' humanité. Si
nous en étions où en étoient alors
les romains, c' est-à-dire, dans
l' absolue vétusté de tous les liens
de l' état, je me garderois bien de
manifester les abus, et d' en montrer
le principe. Quand un vaisseau
périclité, celui qui annonce le danger
tourne la tête à tout le monde,
et dès-lors, loin de courir au

secours, chacun s'empresse à se
noyer à part un peu plus promptement ;
mais nous sommes en pleine
vigueur, et si par l'abus de notre
santé nous courons risque de tomber
dans quelque maladie dangereuse,

p326

j'espere au milieu de cette
profusion verbeuse d'inductions et
de récits, d'établir un petit nombre
de principes qui seroient pour
nous la médecine universelle.
L'exemple le plus favorable,
que Melon choisit pour faire voir
que le luxe est un bien, est celui
d'un jardinier qui vend les premiers
pois à un prix excessif qui fait son
bien être de toute l'année ; mais
j'ai échappé à son argument en ne
donnant pas dans l'excès de ceux
des détracteurs du luxe, qui voudroient
gouverner un grand état
comme le fut Lacédémone. En replaçant
la dépense dans l'ordre naturel,
les princes, les grands, les
noces d'apparat, les fêtes d'ambassadeurs,
les hommes riches même
qui traitent leurs commettans, par
exemple, les trésoriers du clergé
et des provinces, le banquier de
la cour qui reçoit les notables qu'il
a obligés ou qui ont affaire à lui,
tout cela, qui par l'ordre naturel

p327

se trouve autorisé à une dépense de
devoir plutôt que d'orgueil et de
sensualité, mettra le taux aux primeurs.
Il restera même encore assez
de sensuels pour encherir ; mais
je veux qu'ils se satisfassent sans
bruit, et non par vanité ; ce qui
est bien différent quant à l'effet
et à l'exemple.
J'ai répondu, je pense, aux
principaux raisonnemens du chapitre

du luxe de Melon. Il a cru
sans doute que la bonne logique
est rarement nécessaire, quand il
ne s'agit que d'établir un principe
qui flatte les passions ; car j'ose dire
que ce que j'ai omis dans ce chapitre
n'est pas plus conséquent que
ce que j'en ai cité, et que ce sont
ses plus forts argumens que j'ai
combattus. Je répète encore néanmoins,
qu'il s'en faut bien d'ailleurs
que je refuse à son livre l'estime
qu'il mérite. Il pose nombre
d'excellents principes, et le chapitre
même que j'ai attaqué est

p328

plein de restrictions qui montrent
que l'auteur respectoit les grands
principes de moeurs et de vertus :
restrictions que les amateurs de paradoxes
sous-entendent très-communément.
Quant à David Hume, il saisit
la matière d'un tout autre sens ;
il l'examine en philosophe rassis,
impartial et de sang froid, et la
traite avec cet air de sagesse et de
vérité qui le rend très-estimable.
Mais je ne sçais, si je m'étois expliqué
avec lui, s'il ne seroit pas
de mon avis en s'arrêtant au point
fixe et certain par lequel j'ai défini
le luxe. Du moins il me semble
que d'un bout à l'autre de son
traité il confond le luxe avec la
politesse, l'industrie et les arts. Je
demeure d'accord avec lui de tous
les bons effets qu'il attribue à ces
derniers ; mais à mon sens, le luxe
n'est point cela. Je sçais qu'il en
est l'abus et le point prochain,
comme la corruption l'est de la

p329

maturité ; mais, quoique dans le
cercle le point 360 soit le plus
voisin du point 1 c'est cependant

celui qui lui ressemble le moins.
Cette spéculation doit être le point fixe du gouvernement.
David Hume a bien senti que l'abus étoit bien près de l'usage, puisqu'il considère deux sortes de luxe ; le luxe innocent, et le luxe vicieux. Mais pour établir cette distinction, il est obligé de greffer la modération sur une plante qui lui est absolument étrangère, et de supposer un homme qui commence par remplir ses devoirs, et qui emploie tout ce qui lui reste à contenter ses appétits les plus raffinés. Je ne crois pas que l'hippogriphé réalisé fût un être plus étrange ici-bas qu'un tel homme. Chacun sçait d'ailleurs qu'en saine morale le plus riche n'est sur la terre que l'administrateur d'une plus forte portion de biens, mais également obligé à la même fidélité et au

p330

même désintéressement que le plus pauvre ; en conséquence les devoirs de l'opulent ont bien une proportion relative à son état et de plus d'étendue, mais au fond il n'a licitement pour lui que le nécessaire de son état, et rien pour ses fantaisies.
La supposition fautive et imaginaire que je viens de noter, à laquelle se trouve réduit un des plus habiles hommes, selon moi, qui ait écrit sur les matières politiques, prouve qu'une mauvaise cause au fond embarrasse souvent plus un honnête homme et un homme de génie, qu'elle ne gêne un étourdi. N'eût-il pas été plus aisé de reconnoître le luxe dans la définition distinctive que je lui donne, à sçavoir *le déplacement de la dépense, et l'impudence dans les moeurs* ? Le luxe une fois connu, il est aisé au gouvernement de l'arrêter, et de lui donner des bornes sans nuire aux arts et à l'industrie.

Outre les moyens d' attention et de détail, j' en connois un général et efficace, c' est d' estimer les vertus et les talens indépendamment de la richesse. Bientôt une infinité de gens dédaigneront celle-ci, les uns par impuissance d' y atteindre, un grand nombre aussi par ce penchant naturel au bien, et vers la vérité, qui ne meurt jamais en nous. On cherchera dès-lors des points de distinction ailleurs, et l' émulation se portera vers les choses louables. Il en est à portée de tous les états, et plusieurs aussi qui conviennent à tous. Or je soutiens qu' il est en général moins difficile d' y réussir, que de faire utilement le voyage de la Colchide. Mais vouloir que dans un état, où non-seulement toutes les distinctions physiques, mais encore les avantages moraux, tels que l' honneur, la prééminence, la gloire etc. Sont exclusivement attribués à la richesse ; vouloir, dis-je, que dans

un état constitué de la sorte, tout ne tende pas à la proscription et à l' oubli de toutes vertus ; prétendre qu' un tel état puisse se soutenir sans tomber vers la décadence par un mouvement de gravitation sans cesse accélérée, c' est un entier renversement d' idées. J' ai dit que la politesse, l' industrie et les arts n' étoient point le luxe. Je dis plus, et je soutiens que le luxe tend à les détruire entièrement. Prenons la première de ces propositions, nous viendrons ensuite à l' autre ; car ce funeste fléau mérite d' être examiné dans tous ses rapports. La politesse d' un siècle n' a pas de miroir plus fidèle que celle qui regne dans ses écrits. Terence passe

parmi les latins pour l' écrivain le plus poli en sa langue. On sçait combien il est éloigné des temps où le luxe dévora cet empire. Jules-César ensuite ; et quant à celui-là, l' on m' opposera que son temps a

p333

été le plus malheureux de sa patrie. Distinguons. L' âge de César fut un temps de révolution, mais ce n' étoit point encore celui du luxe que j' envisage seul ici, du moins dans le sens que je lui attribue. L' ambition des grands, la vétusté des ressorts d' un gouvernement fait pour une république très-médiocre et qui se trouvoit avoir à régir le monde entier, causerent alors un ébranlement qui finit par une révolution absolue. Le siècle d' Auguste vanté par les gens de lettres, et qui fondoit en effet sous des apparences de modération la monarchie la plus absolue, produisit encore un grand nombre d' excellents écrivains. L' ancien ordre attaqué petit-à-petit dans l' intérieur subsistoit encore à l' extérieur. Le siècle du luxe, tel que je l' entends, ne commença qu' avec l' empire de Caligula qui dissipa dans un an le thresor immense de l' avare Tibere. Dès-lors, l' extravagance se joignit à la

p334

corruption ; on ne connut plus de moeurs ni de vergogne. On vit des affranchis, des hommes de néant s' élever en un instant au faite du pouvoir et de l' insolence, et toutes les déprédations du luxe s' établir avec une sorte de fureur. Je demande si depuis ce temps on vit aucun écrivain comparable pour la politesse à ceux du siècle précédent. à la réserve du seul Petrone, qui

quoiqu' échappé au mauvais goût
d' alors, nous fait d' ailleurs une
peinture des moeurs de son temps
qui fait voir quelle en étoit la politesse,
tout le reste n' est qu' enflure,
recherche, jeux de mots et abus
de l' esprit, style tendu, goût dépravé,
recherche du nouveau, rien
de vrai, de noble, de solide, d' élevé,
rien qui sente la véritable urbanité,
cette décence de moeurs,
et ce respect d' autrui qui part du
respect qu' on a de soi-même, rien
en un mot qui dénote la vraie politesse.

p335

La remarque que je fais ici sur
les romains, je laisse au lecteur à
la faire sur d' autres nations qui
prennent peut-être leur luxe pour
la politesse. Le tableau de leurs
moeurs que je n' ai peut-être que
trop chargé ci-dessus, offrirait encore
bien des réflexions tirées
d' après des principes physiques sur
ce sujet ; mais je me suis déjà trop
répété.

Quant à l' industrie, il est certain
que la recherche l' excite en un
sens ; mais il n' en est pas moins
vrai que ce n' est qu' une industrie
de détail, et d' une utilité si éloignée,
qu' elle ne sauroit jamais
avoir trait à la nécessité. L' utilité
est cependant la vraie pierre de
touche du mérite de l' industrie.
Il est trois sortes d' industries.
Celle qui pourvoit à la nécessité
est la première. Celle qui sert à
l' aisance et à la décoration, la seconde.
Celle enfin qui satisfait la
recherche et la curiosité, est la dernière.

p336

Or je soutiens que le luxe
n' a d' influence qu' en faveur de
celle-ci.

En effet, est-ce au luxe que nous devons l' agriculture, les moulins à eau et à vent, etc ? Est-ce au milieu du luxe que les hollandais ont appris à gagner du terrain sur la mer, et à couvrir de moissons les parvis du palais d' Amphitrite ? Est-ce aux recherches du luxe qu' ils doivent l' invention des écluses et des canaux ? Qu' on doit d' ailleurs l' art de la construction des navires, les citernes, que sçais-je, toutes les inventions de l' industrie humaine qui ont, pour ainsi dire, changé la face de la terre ? Les sciences ont assurément aidé à les perfectionner. La philosophie qui comprend la physique, la géométrie, la politique et la morale, a donné des yeux à l' humanité qui n' avoit que des mains. Notre siècle qui certainement a généralement décliné vers le luxe, se vante

p337

d' être plus philosophe qu' aucun autre, et s' il en étoit ainsi, je serois du moins en cela démenti par l' expérience ; mais je crois qu' il en est de cette prétention, comme de presque toutes les autres qui marquent précisément l' endroit foible du prétendant. Qu' on m' écoute un moment, quoique j' avoue que je suis à cet égard le *sutor ultra crepidam* . Les parties de la physique qui ont trait à l' histoire naturelle ont, je crois, été perfectionnées de nos jours ; c' est une suite de la communication d' idées et de découvertes que l' art de l' imprimerie a établie entre les hommes, et qui chaque jour devient plus facile : mais celles qui ont rapport à la connoissance du globe céleste ou terrestre, à la médecine etc. Nagent encore dans le vuide, malgré la présomptueuse certitude des adeptes en ce genre. Ils se contredisent les uns les autres. Tous, ou plusieurs,

p338

montrent de l' esprit ; mais
le monde n' en est ni mieux connu,
ni plus sain.
La géométrie, soeur romanesque
et déshéritée de la science des
calculs, s' écrit sans cesse qu' elle
seule est la vraie science, puisqu' elle
est la science des vérités. Elle semble
uniquement destinée à nous
apprendre à devenir sçavans de
nos propres pensées, et ignorans
de toute autre chose usuelle, et le
monde attend en silence et attendra
long-temps, je crois, les avantages
qui doivent lui revenir des
travaux et des veilles de ses sectateurs.
La politique vieille du temps
du chancelier Bacon, de Philippe De Commines
et autres, a rajeuni de nos jours ; elle parle le
langage des académies, elle subdivise,
elle recherche sur-tout en
principes et en faits contradictoires
les avantages de l' or, les moyens
de l' avoir tout pour soi, et d' en

p339

exclure tous autres ; elle a bien de
l' esprit, bien des certitudes, des
docteurs, et parmi tous ces modernes
je suis peut-être le premier
qui ai prétendu enseigner au physique
que tous les hommes étoient
freres ; que nul ne pouvoit faire
son propre avantage exclusivement
à celui d' autrui ; que les principes
de la justice s' accordoient en tout
et par-tout à ceux du véritable intérêt ;
que les bienfaits étoient les
seules chaînes propres à l' homme ;
que l' harmonie politique a des règles
simples, fixes et précises, au-delà
desquelles la puissance ne
peut rien que contre elle-même.
La morale enfin est plus foible
et plus corrompue, puisqu' à la place
des loix divines et humaines que
nos peres redoutoient au moment
même où ils venoient de les enfreindre,

et que notre prétendue
philosophie appelle préjugés, elle
donne à l' homme pour unique frein
je ne sçais quelle probité fantastique

p340

qui s' étend et se rétrécit selon
que les objets touchent plus ou
moins notre amour propre ; elle
ne connoît de vertus qu' au niveau
des avantages de la société, transposant
ainsi l' effet et la cause, et
se réservant d' apprécier ces avantages
au tarif de ses passions. Le
culte à ses yeux n' est qu' une invention
politique pour contenir le peuple ;
le devoir envers le souverain
n' est qu' un pacte relatif, dont la
moindre contravention respective
dissout les engagements. Non-seulement
elle se fait de la sorte un
code arbitraire et léger, mais elle
le prêche ; ce qui est ou le comble
de l' extravagance, ou celui de la
foiblesse.
Ce n' est pas que dans toutes les
parties que je viens d' énumérer,
il n' y ait des hommes illustres et
dignes des siècles de force et vertu :
cherchez-les et voyez à quelle
distance de leur porte le luxe est
demeuré.

p341

Quant à l' industrie seconde qui
sert à l' aisance et à la décoration,
elle a trait aux arts dont je parlerai
tout-à-l' heure dans le même
sens. Il ne reste donc plus au luxe
que la troisième qui satisfait la recherche
et la curiosité. Quant à
celle-là j' avouerai qu' elle la met en
mouvement, mais dans le même
genre et avec le même effet que
j' ai attribué ailleurs à la chaux
qu' on met au pied d' un arbre. Je
prouverai cela quand il sera question

de démontrer que le luxe est
le destructeur de la politesse, de
l'industrie et des arts. Pour le présent
il me suffit d'avoir fait voir
qu'il n'a rien de commun avec l'industrie
véritablement utile à l'humanité.
Passons aux arts dans le sens seulement
que nous leur avons attribué
ci-dessus. Sans cette distinction
ils seroient naturellement confondus
avec l'industrie. J'entens donc
seulement ici par les arts les inventions

p342

et travaux qui servent à l'aisance
et à la décoration. Cette définition
comprend également les
arts mécaniques et libéraux d'une
part, les beaux arts de l'autre.
Ces fruits de l'industrie humaine,
estimables chacun selon son
degré, tiennent les uns aux autres.
Les amateurs des arts mécaniques
éclaircissent les artistes : ceux-ci réforment
et instruisent en détail les
hommes de génie qui cultivent les
arts ; mais je ne vois pas ce que les
uns et les autres peuvent devoir au
luxe.

J'ai déjà prouvé que ce que les
arts mécaniques avoient d'utile
et de solide, étoit très-étranger
aux influences du luxe ; j'ai dit
même qu'il n'étoit propre qu'à faire
dégénérer en colifichets les fruits
subdivisés de ce genre d'industrie.
Seront-ce donc les beaux arts qui
lui devront leurs progrès ? J'en doute
sur l'exposé seul des effets que
nous avons dit que le luxe faisoit
sur l'humanité.

p343

La poésie, l'éloquence, la peinture,
la sculpture, l'architecture,
la musique même, si l'on veut,
demandent une âme élevée et libre.

L' expérience nous a démontré
que ce ne sont point ces arts-là que
le temps et la recherche perfectionnent.
Le beau siècle d' Athènes
et de la Grèce qui nous a laissé des
chefs-d' oeuvres inimitables depuis,
parut tout-à-coup, et ne dura pas
plus de cinquante ans. On en peut
dire autant de celui d' Auguste et
de Rome, de Leon X et de l' Italie
moderne, de Louis Xiv enfin
et de la France. La nature, dit-on,
fait dans de certains temps des
efforts remarquables et réunis, qui
produisent en même temps des
chefs-d' oeuvres dans tous les genres,
efforts aussi passagers que fructueux.
C' est-là le langage de gens
qui considerent les effets, sans jamais
avoir approfondi les causes.
Les voici peut-être.
La barbarie est l' enfance des nations :

p344

ses vices élimés, pour ainsi
dire, par les troubles et les agitations
qu' elle engendre, deviennent
des vertus outrées, incommodes,
et déplacées ; c' est de l' audace, de
la force, de l' élévation, et ces qualités
turbulentes forment le caractere
de la nation. La lassitude des
troubles, et la vicissitude des choses
humaines, amènent enfin le calme ;
et souvent les hommes d' état
qui se glorifient d' avoir forcé à
l' obéissance une nation orageuse,
doivent tout à l' avantage des circonstances,
à celui d' être venus à
propos dans le monde, et eussent
succombé plus aisément peut-être
que leurs prédécesseurs, s' ils avoient
été chargés de la besogne dans le
même temps. Quoi qu' il en soit,
les troubles forment les hommes,
et donnent à chacun à peu-près sa
place, il se répand dans une nation
entière un esprit pétri, pour ainsi
dire, des qualités que j' ai remarquées
ci-dessus.

p345

Quand le calme civil paroît après
de longs orages, tous en sont avides,
chacun en connoît le prix.
Mais ce germe d' élévation, autrefois
nuisible, se porte sur les amusemens
de la paix. Ces sentimens
nobles établissent la vraie politesse
dans la société, et le vrai génie
dans les arts. La poésie fait parler
dignement Sertorius et Mitridate.
L' éloquence forme la langue, l' élève,
la rend nombreuse et précise.
La peinture trace les triomphes
d' Alexandre. La sculpture ramene
la Renommée, Milon De Crotone,
les heros de l' antiquité. L' architecture
élève des monumens inimitables,
également solides, majestueux
et propres pour tous les âges.
La musique enfin fait revivre les
heros fabuleux, les Rolland, les
Tancrede. Tout, jusqu' aux amusemens
les plus frivoles, se ressent du
noble et du grand qui regnent dans
le génie de la nation ; et comme ces
deux parties sont la base du vrai

p346

beau, l' on voit de toutes parts des
chefs d' oeuvres qu' on regarde ensuite
comme des efforts de la nature,
et qui ne sont autre chose
que la nature secondée par les
moeurs.
Si au contraire le luxe venoit
à s' établir, dès-lors, selon ma définition,
les dépenses ostensives seroient
à l' ordre de gens qui ne sçauroient
avoir rien d' élevé dans le
caractere. Quand Arlequin ordonne
un plat, il ne lui vient en pensée
que des macarons, et du fromage
de Parmesan. D' autre part, le plus
grand nombre est, par les raisons
que j' ai dites ailleurs, obligé de se
jetter dans le colifichet ; et le goût
moderne et dépravé se répand tellement
dans toute une nation, qu' il

force même les plus hautes classes de la société. Dès lors, quand les artistes conserveroient du grand dans les idées, assujettis au goût du public, ils seroient dans le fait forcés à dégénérer. Le goût fantastique

p347

et nouveau se répandroit sur tout. La poésie noble perdrait tout son simple et son harmonie, elle deviendrait ronflante et tendue ; l'éloquence ne serait plus que pointes, recherche, et vapeur ; la peinture (...), du blanc, du couleur de rose, des nuages, des enfans ; la sculpture modélèroit des amours, des colombes, etc. L'architecture ne serait plus que l'art de bâtir des cages à serin, en observant que la mangeoire soit en symmétrie avec la baignoire ; la musique lasse de pastorales fardées dégénèrerait en *congetti*, en singularités, en rapports étudiés de tons effarouchés, concordants et merveilleux aux oreilles des enthousiastes du goût moderne, bruyant seulement, et sans ame pour l'auteur simple qui ne veut que détendre et délasser son esprit, et n'est point initié aux chants de la synagogue. Chacun avouant en tout genre qu'il n'y a

p348

plus que le neuf qui pique son goût, se trouveroit forcé de prévoir intérieurement la suppression de tout art pour ses neveux ; car il n'y a que la nature qui soit sans bornes, l'art en a par-tout de très-étroites, et se trouve à chaque instant forcé de se replier sur lui-même, de se reproduire, et de se copier. Par tout ce qui précède on a vû que non-seulement le luxe n'est

point la politesse, l' industrie, et les arts, mais encore qu' il doit naturellement nuire à ces trois choses.

Examinons les moyens physiques de cette détérioration dans leur principe. Nous remplirons ainsi le second des objets que nous nous sommes prescrits.

La vraie politesse n' est autre chose que l' expression d' une attention noble et respectueuse qui craint peu, qui ne demande que l' ordre, qui connoît des mesures, les observe, et en exige en même temps. Elle

p349

étend son empire sur toutes les actions de la vie, et donne un air de décence aux expressions, aux plaisirs, à la totalité des moeurs enfin : on l' apprend par routine et par usage, on la grimace ; mais jamais elle ne sera en un degré de distinction que dans une ame au-dessus du moins des prétentions qui avilissent à un certain point. Il ne faut pas la confondre avec cette langueur, fille de la mollesse, qui évite les éclats qui effaroucheroient son oisiveté.

Nous sommes moins fiers que n' étoient nos peres, moins prompts à la main, moins sensibles à tout ce qui n' est pas personnel ; mais sommes-nous aussi polis avec les femmes, aussi exacts sur les bienséances, aussi retenus sur les discours legers qui peuvent intéresser la réputation d' autrui, aussi attentifs à observer dans nos moeurs relatives les proportions d' âge, de réputation, de dignité, de naissance ?

p350

La politesse, telle que je viens de la détailler, ne peut être observée dans une société composée de

gens tous déplacés ou par leurs succès,
ou par leurs desirs. Dans un
état, par exemple, militaire en sa
constitution, et qui par une succession
de siècles et d' exploits se
trouve être comme le patrimoine
de la plus auguste lignée qui ait
subsisté dans le monde, il est impossible
que la naissance d' une part,
et les services militaires de l' autre
ne constituent le premier grade de
citoyens ; la magistrature ensuite a
une prééminence acquise par-tout
où il y a des sociétés. Ces ordres
différents n' ont aucun droit naturel
sur les sources de l' or, et s' ils en
retirent du prince qui n' est en ceci
regardé que comme le ressort de la
machine, ce n' est guères que proportionné
aux dépenses de leurs
places. Ce sont donc les dernières
classes qui font les fortunes pécuniaires,
et qui par le moyen de

p351

l' apothéose de l' or, prennent le pas,
et font, sans qu' on y pense, le
monde renversé. J' ai dit d' autre
part que toutes les autres classes de
proche en proche n' ambitionnoient
plus autre chose que cet or, principe
de distinctions, de plaisirs et
d' honneurs ; et c' est en vertu de
cette révolution qu' il arrive que
toute la société se trouve déplacée,
les uns par leurs succès, les autres
par leurs desirs. Tel est client de fait,
qui devrait être patron. Tel prime
par ses richesses, qui est né comme
elles dans l' obscurité et dans le sein
de la terre. Faut-il s' étonner alors
si les hommes mêlés de la sorte
n' ont plus entre eux les mêmes
égards qu' ils avoient autrefois ? Les
premiers rangs se respectoient avec
exactitude, et quelquefois avec ostentation ;
les derniers s' aimoient
et se voyoient avec franchise, et
quelquefois un peu simplement ;
tous se sont gâtés en se mêlant.
L' homme de cour, qui soupant

chez le financier se donne par composition
avec sa vanité souffrante
des airs d'aisance et de fatuité, reçoit
à peu-près l'équivalent de sa
mise en monnaie de plus bas aloi,
et cependant d'égale valeur. On
se met à son aise avec lui, comme
il ne se gêne pas avec les autres.
Cet état forcé de part et d'autre
devient par l'habitude une façon
d'être. Ce nouveau genre de mœurs
moins pénible de beaucoup que la
politesse devient bientôt général ;
les gens sages resserrent chaque jour
leur société, et les fols l'étendent,
de sorte que du sceptre à la houlette
il n'y a que la droite ou la
gauche de différence. Oh ! Je doute
qu'il soit question de politesse dans
la vallée de Josaphat.
Quant à l'industrie, souvenons-nous
qu'elle est fille de la nécessité
et soeur du travail. Les grands efforts
de l'industrie naissent des grandes
nécessités. Repassons la liste des
inventions importantes que j'ai

citées, et l'on verra qu'elles partent
toutes de-là.
Chez un peuple amolli il n'est
plus que de petits desirs. Les nécessités
les plus urgentes d'un paresseux,
la faim et la soif, ne le
portent qu'à tendre la main. De même
où le luxe regne, qui sait
servir, mentir, et attendre, n'éprouvera
jamais la vraie force de
la nécessité. C'est Demetrius au
pied d'un rempart qui invente des
machines ; ce furent les vénitiens
et les hollandais qui après avoir
fait reculer les mers, apprirent à
les parcourir pour jeter par-tout
des rameaux de commerce. Il faut
un esprit ardent, un coeur opiniâtre,
une ame infatigable, un corps
robuste, des desirs vastes, de grands

besoins pour nous forcer à reconnoître
l' étendue de nos ressources ;
or le luxe détruit tout cela.
Quant à l' industrie de recherche
et de curiosité, j' ai accordé
que le luxe la mettoit en mouvement ;

p354

mais il la précipite nécessairement
vers le néant. Dans quel
ordre d' artistes placerons-nous celui
qui trouva le secret d' écrire
l' énéide entière en si petits caracteres,
que le volume tenoit dans
une coquille de noix, ou celui qui
tailla sur une amande le clocher
de la cathédrale de Strasbourg dans
toutes ses parties et dimensions ?
C' est le symbole des arts de recherche
et de curiosité ; bijoux, parures,
meubles, tout deviendra en filigrane,
et bientôt il faudra passer
au feu les ordures des maisons
comme chez les orfèvres, pour
retrouver les pailles de l' étoffe
achetée la veille. Et qu' est-ce qu' un
travail dont il ne reste rien, quand
toute la partie ouvrière d' un état se
jette de ce côté-là ? Qu' est-ce qu' un
travail que la moindre strangurie
dans le crédit et la circulation fait
cesser tout à la fois ? Peu d' années
d' une guerre même heureuse dérangent,
et mettent dans la nécessité

p355

la moitié des artisans de
Paris.
J' ai dit ailleurs, que d' une part
le luxe augmentoit de proche en
proche la dépense de tous les ordres
et classes de sujets jusqu' au
moindre artisan ; et de l' autre,
que la successive rapidité de ses
desirs changeants rendoit la dépense
tributaire de l' industrie, au-lieu
que celle-ci l' étoit autrefois de

la dépense. Il s' ensuit de-là que les
ouvriers s' accoûtument à surfaire
leur travail dans les temps de prospérité,
et montent leur dépense
sur le pied du gain qu' ils font. De-là
le peu d' ordre et de précautions
contre la première calamité ; au
moyen de quoi le moindre ébranlement
jette, faute de travail, plus
d' ouvriers hors de la classe de l' industrie
que ne feroient vingt ans
de guerre, si le travail avoit été
sur un pied fixe et réglé, et la dépense
des artisans proportionnée à
des gains sages et mérités.

p356

à l' égard des beaux arts, il est
impossible qu' ils ne dégénèrent dès
que le goût de la recherche prend
le dessus. En effet, en tout genre
le vrai beau est simple autant que
noble et élevé. Il est à un point fixe
et marqué, par-delà lequel on le
gâte ; et toutes les fois que les artistes,
en quelque genre que ce
puisse être, ont voulu enchérir sur
la vraie beauté, la charger d' ornemens,
l' embellir par les détails,
et la rendre susceptible de leur prétendue
élégance, ils l' ont défigurée
et bientôt rendue méconnoissable.
C' est cependant à quoi le
goût de la nouveauté force les artistes.
Première raison.
Le vrai beau d' ailleurs non-seulement
est simple et noble, mais
il est ferme et fier ; son impression
ébranle, agace les nerfs de la mollesse,
l' effraie et la rebute. à ses
yeux l' ame de Cornélie devient romanesque ;
elle seroit plus intéressante,
si elle disoit de jolies choses.

p357

Les grands ressorts de l' éloquence
ne sont point assez polis par le

style ; le massacre des innocens est
hideux à voir, et quelque soin que
le peintre ait pris pour exprimer
le désespoir, la rage, la violence,
pour réunir le *costumé* , pour imaginer
la vrai-semblance, c' est peine
perdue, et ce n' est plus le temps
où l' on pouvoit dire :
*il n' est point de serpent, ni de
monstre odieux,
qui, par l' art imité, ne puisse
plaire aux yeux.*
que l' artiste peigne un oeillet ou
une pêche, qu' il imite fidèlement
quelques vaches, ou une gargotte
de paysans, il verra son tableau
apprécié au poids de l' or, mis au
premier rang dans les cabinets des
curieux, et les anciens chefs-d' oeuvres
des peintres de l' histoire relégués
comme trop tristes dans les

p358

appartemens de quelques vieillards.
Seconde raison.
Le luxe d' ailleurs a séparé la
société, loin de la réunir. Ceci
paroîtra d' abord un paradoxe ; mais
un moment d' examen en démontrera
la vérité. Il confond les rangs,
je l' avoue, et leve de la sorte certaines
barrières ; mais il nous dispense
des bienséances, affoiblit les
liens de la nature, détruit les usages
anciens, au moyen de quoi il
n' y a plus d' union que de fantaisie,
ce qui équivaut à dire qu' il n' y en
a plus du tout. Les grands autrefois
tenoient une sorte de cour,
les petits vivoient ensemble. Les
peres, les chefs de maison rassembloient
leurs familles en plusieurs
temps de l' année, je l' ai dit ailleurs ;
tout cela demandoit un certain
decorum de simplicité fort éloigné
des recherches d' aujourd' hui,
mais plus propres à donner aux arts
la sorte d' essor qui met à son aise le

p359

génie. Des vestibules, des sals,
des galeries ne gênoient pas l' architecte
et le décorateur, et c' étoit
tout ce qu' il falloit à nos peres qui
connoissoient peu de besoins personnels,
et se faisoient bien des
devoirs relatifs. Aujourd' hui à force
d' aller où l' on veut, on ne sçait
bientôt plus que vouloir, et se considérant
seul dans la nature, on
voudroit la pouvoir mettre toute
entière à son propre usage. A t' on
un palais ? Il faut y trouver appartement
d' hiver, appartement d' été,
appartement de bains, entresols,
cabinets, garde-robres, boudoirs,
cabinets de livres, garde-robres
de propreté, communications,
escaliers dérochés, etc. Il faut
des jours à tout cela, et l' architecte
désorienté, obligé d' opter
entre le public et le particulier qui
le paie, abandonne Vitruve, et
prend Dédale pour son maître. Il
livre au décorateur sa cage contournée,
celui-ci cherche des angles

p360

et des crochets, déroche la cheminée,
cache les portes, niche le
lit, proportionne les panneaux ; le
vernis et les glaces font le reste.
S' il se trouve dans l' antique mobilier
quelque beau morceau de
peinture et de sculpture, il ne peut
aller aux places, et il faut qu' il
regagne le garde-meuble. Troisième
raison.

Le luxe d' ailleurs appauvrit tout
le monde en multipliant les besoins
prétendus, et les rendant
successifs et avides. En conséquence
personne n' a plus de quoi faire travailler
pour la durée, pour la postérité,
et pour l' état par contrecoup.

Le luxe enfin multipliant les
fantaisies, et ne connoissant plus
d' autres règles, varie à l' infini tous
ses ouvrages sans utilité. Car ainsi
qu' un masque en plâtre ne sçauroit

représenter deux têtes à la
fois, au-lieu qu' un casque pouvoit
servir à plusieurs personnes successivement,
les dépenses qui sont

p361

moulées sur certains usages de bienséance
et d' opinion, me serviront
tout comme à mon pere et à mon
ayeul, si les mêmes usages sont encore
en vigueur ; mais dès qu' il n' y
a plus de règles que de fantaisie,
chacun a la sienne, comme chacun
a ses traits ; la somptuosité de mes
peres me paroît caverneuse et sombre,
mon propre goût vieillit tous
les dix ans, et c' est toujours à recommencer.
En cet état tout ce
que je mettrois en solidité, seroit
jetté dans la rivière ; et si je suis
bon pere de famille, je dois faire
construire une maison à parties brisées
qui puissent se désunir avec le
moins de déchet qu' il sera possible,
de façon qu' après moi l' on puisse
vendre le tout en détail, que l' un
emporte les parquets, l' autre les
lambris, un troisième les glaces, un
autre les plombs, un cinquième
les pierres etc. Et la place demeurée
nue vaudra plus encore qu' on
n' eût trouvé de la maison entière,

p362

attendu qu' elle offre un champ
libre pour la fantaisie d' autrui,
au-lieu qu' auparavant elle étoit
gênée par une masse déplaisante.
On connoît un célèbre senatus-consulte
donné sous l' empire de
Claude dans le fort des fureurs du
luxe à Rome, qui defend la démolition
des beaux édifices pour
en vendre les matériaux. Pareil
édit en France eût sauvé petit-bourg,
et nombre d' autres maisons
de campagne, et de beaux

hôtels dans Paris.

Tels sont les ravages du luxe
sur les arts et l'industrie ; tels sont
ses effets sur l'humanité en général.
Je n'ai pas prétendu le combattre
dans toutes ses branches,
et ce n'est ici que la vingtième
partie des raisons physiques qu'il
y a à lui opposer. Pour moi du
moins je n'entends jamais traiter
cette matière, qu'une foule de
nouvelles idées ne se présente à mon
imagination, et ne vienne à l'appui

p363

de celles que j'ai tracées ici ;
mais j'ai seulement voulu répondre
à ce que deux hommes célèbres
d'ailleurs, instruits et judicieux,
quoique dans des degrés différents,
ont écrit en sa faveur. Si
dans les inductions que j'ai avancées
dans cette espèce de traité,
je me suis écarté de la vérité, je
me trompe moi-même le premier ;
car j'atteste Dieu, les hommes,
et ma propre existence, qui ne fut
jamais flétrie d'aucun vice bas,
que nul sentiment d'envie ni d'animosité
ne m'a fait parler. C'est
bien tout le contraire ; je voudrais
le bonheur général, du moins celui
qui dépend de nous, et je suis persuadé
qu'il ne peut se trouver que
dans la modération, et une sorte
de modestie publique, et que ceux-mêmes,
qui paroissent être les favoris
du luxe, seroient plus heureux
par des moeurs contraires doucement amenées.
Si d'ailleurs je parois souvent

p364

avoir inculpé mon siècle, et ma
nation, il faut d'une part pardonner
à la chaleur de la composition :
cette sorte de verve m'est
naturelle, et sans elle je serois bien

loin de pouvoir parcourir tant de
pays, vû l' état de vie que je mene,
bien différent de celui d' un
écrivain en charge. Il faut d' ailleurs
pardonner à la vérité ; car
quoiqu' il s' en faille bien que nous
soyons précisément plongés dans
le luxe, il est certain que nous
courons cette carrière, et qu' il
prend le dessus parmi nous. Au
reste, si à travers le cahos de tant
de raisonnemens jettés, pour ainsi
dire, on démêle ma façon de faire,
on doit voir que je sçaurois
peindre, si je voulois précisément
cela. Eh ! Que seroit-ce, si j' avois
traité le luxe en déclamateur ? Si
je l' avois envisagé du côté de la
décadence des moeurs, de la probité,
de la vérité ? Si j' avois considéré
sa dureté, ses injustices, sa

p365

corruption et ses horreurs ? Si je
l' avois représenté vomissant en consommation
superflue le nécessaire
d' une infinité de misérables ?
Hélas ! Nous sommes tous enclins
à la pitié : si notre voiture
passe sur la pate d' un chien, nous
sommes tout ébranlés : mais nous
n' avons que des yeux et des oreilles ;
le souvenir, le calcul, et la
raison n' ont aucune voix pour
nous toucher. ô peuples civilisés !
Je demande qui d' entre vous, s' il
voyoit un souverain uniquement
occupé de ses plaisirs et de ses fantaisies,
y sacrifier en entier tous
les revenus de la couronne, ne diroit
pas intérieurement, que c' est
un tyran insensé qui croit que
tout est fait pour lui, et qui réalise
dans le fait un système monstrueux ?
Qu' êtes-vous de plus à la
tête d' un grand bien ? J' ai un patrimoine,
peut-être même considérable,
et mes peres qui n' en
durent rien à la faveur, l' ont accru

p366

petit-à-petit par leurs soins
et leur économie : j' ai parcouru
le détail de leurs travaux, et du
petit au grand, je n' y vois rien
de semblable aux soins continuels,
aux périls, à la servitude par laquelle
les souverains ont acheté
leur grandeur en fondant celle de
l' état : ainsi donc, s' il est permis
de comparer le droit des souverains
à celui des particuliers ; si
ce n' est pas une sorte de blasphème
de les peser à la même balance,
j' ai moins de droit personnel
à ma portion individuelle de l' état,
que le roi n' en a à l' état
tout entier. Oh ! Si dans le temps
qu' un millier de laboureurs travaillent
à me fournir un énorme superflu
relatif, je ne le regarde que
comme un modique nécessaire ; si
je me crois en droit d' engloutir
seul, et de convertir en fantaisies
arbitraires ce dont je ne suis au
fond que l' administrateur, je suis
dans le fait tout aussi tyran que je

p367

le puisse être, et je serois un monstre
sur le trône.
Enfin, il est aisé de voir que
j' ai attaqué le luxe en citoyen et
non en satyrique ; qu' il m' en a peut-être
coûté pour m' arrêter en si
beau chemin, et que je n' y ai été
forcé que par l' idée du devoir et
la crainte de blesser, sans le vouloir,
quelque membre de la société
en particulier. Le luxe est, je
le sçais et je le prouve, le plus
grand des maux de la société ; mais
comme il est très-problématique
que mille traités comme celui-ci
fussent capables de percer la foule
de soins qui environnent le gouvernement,
et de le décider à protéger
les moeurs contre le luxe,
je ne trouverois pas dans l' utilité

de mon ouvrage de quoi compenser
le moindre mal qu' il auroit pû
opérer.

p368

PARTIE 2 CHAPITRE 6

âge de la France.

asservi dans mon chapitre
du luxe au plan que je m' étois
prescrit de répondre uniquement
aux raisonnemens faits en sa faveur
par les deux auteurs que j' ai
réfutés, je ne l' ai point considéré
relativement à la consommation
et à la population, ce qui néanmoins
devoit être mon objet principal ;
mais à cet égard, il suffit
de se souvenir des principes, et
les conséquences s' en trouvent répandues
dans la totalité de cet
ouvrage.

Je crains d' ailleurs d' avoir été
entraîné par la matière, et par ma
propre vivacité, au point de paroître
le critique de mon siècle. Je
ferois un bien mauvais usage de
mon peu de talens, et bien contraire

p369

à mes vuës et à ma façon
de penser, si je montrois de l' aigreur
contre mes contemporains.
Je ne prêche au contraire que
l' union et la confraternité entre
citoyens, et je proteste que les
sentimens qui ont trait à cette façon
de penser sont les plus vivants
de tous dans mon coeur. J' ajouterai
encore que notre siècle me paroît
à bien des égards en valoir tout
autre, tel qu' il puisse être. Je serois
au moins aussi abondant sur
la preuve de cette allégation, que
je puis l' avoir été sur aucune autre.

Mais je le répète, la sorte de bien public auquel je puis coopérer, est le seul objet de mon travail. Or de quelle utilité pourroit être un étalage de nos vertus, de nos lumières, et des progrès que nous avons faits au-delà de ceux qu'avoient fait nos peres. Serait-ce de nous encourager ? Le courage ne nous manque pas. De nous montrer la voie de la perfection ? La

p370

flatterie, ou si l'on veut, la louange n'a jamais fait cet effet-là ; elle excite au contraire la présomption, principe de toute illusion. Il n'est, dit-on, nulle vertu qui n'ait son vice à côté. Rien cependant n'est plus opposé que le vice et la vertu, et cet axiome ne signifie autre chose, sinon qu'il n'est point de vertu qui ne puisse dégénérer en vice. C'est le vice voisin de nos vertus actuelles qu'il est important de connaître et de prévenir. Tel est l'objet de mon travail ; mais pour ôter tout prétexte à l'imputation de penchant à la satire, et répondre à l'accusation d'être partisan de cette sorte de politique amère et transparente qui en sous-entend plus encore qu'elle n'en dit, et ne voit rien de bien dans la forme présente de la chose publique dont elle fait partie, je vais tracer ici le tableau de mes idées sur le point constant de notre prospérité actuelle.

p371

Il est un cercle prescrit à toute la nature morale ainsi que physique, de naissance, croissance, force, déclin et mort. Ainsi sont les jours du matin au soir, les années dans leur révolution solaire, la vie

de l' homme du berceau au tombeau,
celle des états de leur fondation
à leur chûte. Mais qui peut
sçavoir quelle seroit la durée d' un
état toujours sagement conduit ?
Autant néanmoins ceux qui imaginent
et cherchent l' eau de jouvence
sont des fous, autant sont
sages ceux qui tâchent à se conserver
sains par un régime et par
un exercice propre à leur âge et à
leur tempérament. Dans le grand
nombre d' hommes qui naissent,
combien peu parviennent à la
vieillesse ! Des accidens étrangers
à notre constitution naturelle nous
prématurent tous : il en est ainsi
des états. Aucun peuple connu
n' a fait son cercle entier ; l' inattention,
la mal-habileté ou les vices

p372

du gouvernement les ont tous détruits.
Le ministre supérieur est
donc celui qui considérant la machine
entière, connoît d' abord à
quel point du cercle il en est. En
effet, tel régime tueroit un jeune
homme, qui en sauve un autre dans
l' âge mûr.
On m' objectera que je compose
ici un ministre idéal ou tel
qu' ésopé en Lydie, isolé et spéculant
au milieu de l' action et du
tumulte des affaires. Oui sans doute,
je présuppose que les hommes
supérieurs semblables aux quiétistes
sçavent agir dans la foule, et
penser seuls, et ce n' est que pour
ceux-là que je parle. Mais comme
mon ministère à moi est peu embarrassé
de requêtes, mémoires,
placets et sollicitations, j' ai trouvé
le temps de faire cette étude :
en voici le fruit toujours relativement
à nous.
Peu de gens, même de ceux qui
y sont le plus obligés par devoir,

p373

se livrent à ce genre de spéculation.
Il est pourtant vrai que rien
ne se fait qu' il n' ait été préparé.
Le système d' épiscure est aussi dangereux
en politique, qu' il est fautif
en physique. Je l' ai dit et je le
répète ; des principes simples et
uniformes gouvernent l' univers :
il en est de même du régime des
états. Les hommes affairés et minutieux
sont de tous les moins propres
à les conduire. Tout va de soi-même
dans les détails ; et dans le
grand, tout est relatif à des principes
généraux, simples, mais constants.
Il importe infiniment de les
connoître, et c' est la principale
étude de l' homme d' état.
Le plan que j' établis ici de calculer
et de connoître l' âge d' une
société est, je crois, le plus sûr et
le plus propre à fixer sur ce point
important les vuës d' un habile pilote
d' état. Il est nécessaire de proportionner
le régime, et sur-tout
les remèdes au tempérament et aux

p374

forces du malade. Julien entêté de
ramener les mœurs de l' ancienne
philosophie dans un empire corrompu,
fut en butte aux railleries
de son peuple, et porta le dernier
coup au culte qu' il avoit si fort affectionné.
L' auteur de Télémaque
avoit trop de génie pour donner
à son élève le tableau des mœurs
de Salente, comme un original qu' il
falloit copier dans un état tout
établi ; il prétendoit lui faire voir
seulement que le travail et l' économie
étoient les principes de la
vraie prospérité, et que l' éclat du
faste et de la magnificence n' étoient
sans cela qu' une fausse splendeur,
qui cachoit la misère et un engourdissement
réel. En un mot, il importe
sur-tout de connoître le fonds
sur lequel on travaille, pour opérer
avec quelque espérance raisonnable

de succès.

Je ne prétends pas dire que cette
idée de considérer l' âge de la société
soit de moi. Mais en général on

p375

peut avancer que, si quelques hommes
privilégiés ont dirigé leurs vuës
en ce genre sur cette sorte de spéculation,
il s' en faut bien qu' elle
ne soit comptée pour quelque chose
dans le fait. Le principal vice de
la plûpart des calculs en ce genre,
ainsi que de presque toutes les opérations
politiques, est que l' homme
proportionne ses vuës les plus étendues
à celles qui l' intéressent le
plus, et qu' il ne peut s' empêcher de
calculer la vie des états sur un tarif
insensiblement rapproché de la
durée qui lui a été prescrite à lui-même.
Quoique l' expérience et la
physique nous démontrent avec
certitude que tout dépérit ici-bas,
nous serions tentés de penser que
les pyramides sont corps permanents,
parce qu' elles subsistent depuis
quatre mille ans, sans que les
altérations qui y sont survenues,
nous aient été sensibles. En effet,
on entend dire chaque jour : *mais*
depuis le temps qu' on dit que le

p376

royaume manque d' hommes, et
que les peuples sont surchargés, on
en trouve cependant toujours, et
le peuple paie : d' où l' on conclut,
pour s' épargner la peine d' examiner,
que tout cela n' est que déclamation
de gens inquiets ; comme
si un corps, qui dure depuis treize
cents ans, et toujours en un état
de croissance, ne pouvoit être affecté
de maladies dangereuses, sans
qu' un être, qui n' a à peu-près que
trente ans d' existence intellectuelle,

et qui d' ailleurs ne donne souvent aucune sorte d' application à l' examen des symptômes intérieurs de cette maladie, pût en remarquer les effets préparatoires, et en voir la catastrophe.

Il est d' autre part des préventions contraires, mais que je crois tout aussi peu fondées. On pense assez généralement en Europe et même parmi nous, que la France fut à son plus haut degré de gloire et de splendeur dans les belles années

p377

du regne de Louis Xiv et que depuis la paix de Nimegue et sous l' empire même de ce prince, elle n' a fait que decadencer ; on induit de-là, avec quelque sorte d' air de vérité, que nous fumés alors dans l' âge de la vigueur, et que nous déclinons aujourd' hui vers la vieillesse. Ces sortes de choses ne dépendent point de l' opinion, elles gisent en faits. Qui n' a de guide à cet égard que ses propres calculs et des comparaisons souvent peu exactes, est très-sujet à s' y tromper, et à prendre un état de convalescence pour des marques de caducité. Je soutiens, moi, qu' à peine nous entrons dans l' âge mûr, et je crois pouvoir le démontrer : tâchons à cet égard de raisonner sur des principes plus certains, et reprenons la comparaison de la vie de l' homme.

p378

La nation françoise, plus légère et plus vive que toute autre, a été plus long-temps aussi dans ce premier âge ; et s' il étoit ici question de faire un précis de notre histoire, je démontrerois que pendant la première et seconde race, et même sous la troisième jusqu' à

Charles V les françois n' ont été
que cela, quoique par intervalle
ils aient été gouvernés par de très-grands
hommes, tels que Charlemagne,
Philippe-Auguste, saint Louis,
hommes grandement sages,
qui servirent utilement à l' éducation
de l' état enfant, et qui
l' eussent porté à un haut degré de
splendeur s' ils l' eussent trouvé au
point propre à cela. Car il est à
remarquer, que de même que les
princes font valoir les hommes,

p379

les hommes aussi font valoir leur
prince. C' est une vérité politique
dont la démonstration physique fut
de tout temps sous les yeux du
monde entier, et dont les raisons
morales me meneroient trop loin.
Charles le sage régénéra les loix
fondamentales, et leur assura la
stabilité dans l' exécution, en ajoûta
quelques-unes propres à corroborer
la constitution de l' état, tel
du moins qu' il subsiste aujourd' hui,
et à en lier les différentes parties.
La jeunesse de la France commence

p380

alors ; et si l' on veut considérer les
attributs que donne à cet âge la
plus parfaite des descriptions qui
en ait été faite, on trouvera qu' ils
nous appartiennent tous jusqu' à la
fin du regne de Louis XIV. L' Europe
entière n' a que trop accusé
ce prince d' être le *sublimis, eupidusque* ;
son peuple l' a connu
prodigus aeris ; et quelqu' influence
que l' élévation d' ame de ce prince
ait eue sur son siècle, j' ose dire
que son siècle l' a déterminé vers ce
genre de gloire triomphale, que
je crois mal-entendue dans celui
qui ne sçauroit avoir d' émules ni

de rivaux.
Sur tant et tant de louanges
fades et forcées qu' on lui a prodiguées,
et dont on feroit un recueil
de dix mille volumes, à peine y
a-t-il quarante vers dans Despréaux,
qui le louent dignement
de ce qu' il a fait de plus noble ; de
tant d' établissemens utiles et fastueux,
de ses soins pour faire fleurir

p381

le commerce, pour établir une
police admirable et inconnue avant
lui, etc. Par-tout ailleurs, on ne
lui parle que de lauriers, de conquêtes,
de remparts, de fatigues à
la guerre, et autres choses de ce
genre, qui fut celui de tous où
peut-être il réussit le moins en personne.
Qu' eût-ce donc été s' il avoit
gagné des batailles à la tête de
son armée, comme son successeur
qu' on ne loue presque que de sa
bonté. Pourquoi cela ? C' est que
c' est la vertu dont son siècle fait
le plus de cas. Louis XIV étoit
bon, quoique fier. Il ne lui échappa
jamais une parole désobligeante
pour personne, quoiqu' il en eût souvent
occasion. On l' a vû honorer de
ses larmes la mort d' un de ses moindres
domestiques, dont la probité
et l' attachement lui étoient connus.
On ne s' avisa pas cependant
de lui chanter qu' il étoit bon, ce
qui pourtant eût été le premier
des éloges dans un homme d' ailleurs

p382

si grand ; mais son siècle étoit
jeune encore, *utilium tardus provisor* .
Considérons maintenant l' âge mûr.
(...).
Nous voilà, ou à-peu-près, depuis
la régence. Qui eût dit autrefois
à la noblesse françoise (car

la nation n' étoit alors presque que cela) qu' un jour ses enfans commerceroient, agioteroient même etc.

Qu' on ne parleroit que de commerce et de finances, qu' on s' occuperoit dans le réel du bonheur des peuples ? Qui eût dit à mes peres que j' écrirais ce traité, *conversis studiis* ? Quant au *quaerit opes* , nous n' y sommes que trop, et l' objet unique du gouvernement doit être que cette recherche ne nous épuise, comme elle ruine

p383

les alchimistes. Quoi qu' il en soit, c' est, selon moi, le point où nous en sommes ; *aetas animusque virilis* . Cette démonstration poétique pourroit néanmoins ne pas paroître à tous de l' ordre de celles qui conviennent à cet ouvrage. Tâchons donc de la raisonner plus méthodiquement. J' ai dit que des maladies éphémères donnoient souvent un air d' abattement à un état, et qu' en ce genre la convalescence pourroit être prise pour la vetusté. On ne sçauroit nier que nous n' ayons eu de ces sortes d' accidens internes et extérieurs ; mais je crois aisé de démontrer que ces accidens n' ont point altéré sans remede la constitution de l' état. Quels sont en ce genre les signes de caducité ? C' est sans doute l' altération absolue des principes fondamentaux, et la dissolution des ressorts. Quels sont en France les principes qui ont constitué et soûtenu

p384

l' état ? C' est je crois, 1 la perpétuité de la maison régnante, et son droit incontestable de primogéniture ; 2 l' amour des peuples pour le souverain ; 3 le goût exclusif

de la noblesse pour la profession
militaire ; 4 cette espece de
vanité et d'émulation françoise
qui s'approprie les avantages brillants
de l'état, et qui en rend l'éclat
solidaire, pour ainsi dire, à
chaque individu ; 5 un certain
ordre d'élévation qui produit la
générosité et la noblesse de moeurs.
On sent que je ne place ici
dans la classe des principes que
les avantages moraux. Le premier
de ceux-ci est plus que jamais
dans toute sa force. J'en puis dire
autant du second, et si les occasions
qui le mettent en évidence
sont heureusement plus rares de
nos jours, les effets n'en ont pas
été moins vifs et moins sensibles
quand il y a eu lieu. Le troisième
est peut-être accru en un sens. Nous

p385

sommes moins guerriers sans doute
que nous ne fumes, mais nous
sommes plus militaires. L'affluence
de la jeunesse qui demande des emplois
dans les troupes, est toujours
plus grande ; tandis que tout a si
considérablement encheri, la solde
et les appointemens militaires demeurent
sur le même taux. S'agit-il
d'une augmentation de troupes ?
C'est à qui sacrifiera sa fortune particulière
pour en lever de nouvelles,
sans être effrayé de la catastrophe
d'une réforme, dont on a
déjà vû tant d'exemples. Le quatrième
est, je crois, dans toute sa
vigueur, et supposé qu'il ait diminué,
peut-être avions-nous quelque
chose à perdre de ce côté-là
pour nous mettre à l'unisson des
véritables devoirs de l'humanité.
Le françois étoit par-tout avantageux,
et quelquefois insolent. Souvent
cette tournure d'esprit lui aliéna
le coeur des étrangers, au grand
détriment de nos affaires ; et supposé

qu' une sorte de commencement de foiblesse nous eût rendus moins hauts et moins exigeants, nous n' en serions que plus propres à jouer notre rôle naturel, et le seul qui puisse désormais nous réussir, c' est-à-dire, à dominer l' Europe entière par l' autorité de la douceur, de la liberté, et des vertus sociables qui nous sont plus naturelles qu' à toute autre nation.

C' est de ce côté-là qu' a dégénéré cette sorte de générosité dont j' ai fait le cinquième des principes constitutifs de l' état. Cette noblesse de moeurs qui tenoit de l' antique indépendance de nos peres a décliné sans doute en proportion de ce que l' intérêt s' est accru ; mais l' urbanité et la politesse ont pris la place, et ces vertus extérieures moins nobles dans leur principe que celles qu' elles ont remplacées, sont en revanche d' une nature plus souple, plus aisée à gouverner, et plus propre à lier la société. Il résulte

de cet examen de détail, que les principes fondamentaux de notre prospérité ne sont aucunement altérés. Considérons dans le même ordre les ressorts.

J' en ramene tous les détails à trois principes, à sçavoir notre gaieté, notre activité, notre industrie. Nous étions faits pour démontrer que la gaieté, qui ne paroît au premier coup d' oeil qu' une propriété frivole, est cependant une qualité d' une grande ressource dans des mains vraiment politiques. Elle nous tient lieu de patience ; un couplet ingénieux, une heureuse plaisanterie font oublier aux françois de vraies calamités qui jetteroient d' autres peuples dans le découragement, ou les pousseroient

à la rébellion. Tout nous réveille,
tout nous ranime, un tambourin
garantit du scorbut des équipages
entiers de matelots dans les voyages
de longs cours. Quand M De

p388

Louvois apprenoit que la désertion
se mettoit parmi les troupes d' une
forte garnison, il l' arrêtoit en envoyant
Tabarin vendre son orviétan
sur la place.

Cette disposition générale à la
dissipation a rendu éphémères les
fureurs de nos guerres civiles. Sans
vouloir blesser une nation respectable,
je puis dire que la journée
deshonorante pour nos annales fut
imaginée et ordonnée par des têtes
étrangères, et qu' à cela près,
nous n' avons rien de semblable aux
horreurs des factions des guelfes
et des gibelins. Si la vengeance,
monstre provenu de l' alliance
de plusieurs erreurs de l' imagination,
la vengeance, la plus insensée
comme la plus vile des passions,
plante étrangère à notre territoire,
n' a jamais pû y prendre véritablement
racine, nous devons en remercier
la légereté et la gaieté françoise.
Un italien me demandoit un jour
par quel mot françois nous rendions

p389

le mot *sicarii* , qui signifie assassins
de profession et à gages ; et *bacinare* ,
qui exprime la cruauté de
brûler les yeux avec un bassin rougi :
*monsieur, lui dis-je, les langues
n' expriment que les pensées,
et nous n' en avons point de ce genre-là .*
Notre gaieté donc, qu' on nous
reproche, est non-seulement une
qualité aimable qui répare en grande
partie les fautes de notre étourderie,
et qui nous concilie l' amitié

générale même des peuples sauvages
qui nous aiment mieux que
nos rivaux ; mais c' est encore une
ressource politique.

Un prince a vécu, qui choqua
tout-à-coup tous les préjugés à la
fois : déréglé dans ses moeurs, il
l' étoit encore plus dans ses discours ;
parfaitement au-dessus du chapitre
des conséquences, il attaquoit tout
à la fois la fortune, l' honneur et la vanité
des corps et des particuliers ; il
nous fit combattre les nations amies,

p390

s' unit à nos éternels ennemis, bouleversa
tout enfin le verre à la main ;
mais ce prince qui n' avoit qu' une
autorité d' emprunt que tout autre
se seroit trouvé heureux de conserver
sans orages, en ne la faisant
valoir qu' avec toute sorte de ménagemens,
étoit non-seulement
homme de génie, mais homme
d' esprit gai, vif, aimable, bienfaisant ;
il se jouoit du gouvernement
et travailloit à son plaisir. La
révolution la plus entière qui fut
jamais ne parut à la nation qu' une
scène de théâtre, parce que les
acteurs étoient gaillards, et au bout
il se trouva que des banquets de
Petronne étoit sortie une opération
aussi métaphysique que le système
de Platon, et qui prodiguant aux
particuliers des richesses idéales
promettoit de libérer l' état de ses
dettes réelles. Un général peu décent
quelquefois, mais toujours
gaillard, d' une supériorité contestée,
mais incontestablement destiné par

p391

la providence à mener des françois,
se trouva à la tête de nos
armées dans des temps de calamité.
Ses bons mots audacieux et presque

fanfarons égayoient le soldat mourant de faim, et manquant de souliers. *il vint un bon moment, car il faut qu' il en vienne* ; le heros qui bruloit d' être regardé comme le libérateur de la France, publia qu' il alloit la délivrer, et on le crut ; les troupes ci-devant découragées marcherent dès-lors comme à des victoires certaines, et cette assurance passa en consternation chez les ennemis déjà ébranlés d' une défection considérable. Ce changement d' opinion devint bientôt une régénération réelle ; on cria miracle, et ce miracle étoit celui de l' audace et de la gaieté françoise. à cet égard nous avons perdu, et peut-être par la raison qui fit perdre au savetier ses chansons et son somme. Le riche fait de ses

p392

richesses les cent écus du savetier ; le pauvre en desire, ou s' il en désespere il n' est plus bon à rien. En un mot plus de fêtes, infiniment moins de vaudevilles, plus de danses dans les campagnes, et nous ne sommes plus gais comme nous l' étions, sans doute par la raison ci-dessus. Il nous reste la gaieté de l' âge mûr, et je ne serois pas en peine de nous rendre bientôt par la réparation des moeurs la gaieté de la première jeunesse avec moins de fougue que nous n' en avons autrefois. Quant à l' activité, il seroit inutile d' en détailler les avantages. à la guerre, dans le commerce, dans les affaires, par-tout enfin, on sçait qu' elle est le premier des moyens. On n' ignore pas aussi que personne ne nous égale en ce genre. L' activité surpasse chez nous avec facilité ce que l' opiniâtreté des nations les plus constantes leur arrache d' efforts et de travaux : il n' est terre étrangère,

ni climats éloignés où elle ne pénètre.
nullus exercitus sine milite gallo,
disoient les anciens ; on pourroit
dire de même : nul vaisseau sans
matelot françois ; nulle foire, nulle
caravane sans marchands françois ;
nulle région sans missionnaire françois :
on en trouveroit de naturalisés
chez les iroquois et les caraïbes,
et le gardien du tombeau de
La Mecque est provençal, et peut-être
cousin du supérieur des religieux
du s sépulcre qui est de la
même province.

Cette activité désordonnée dans
les exemples que j' en cite, a dans
ces parties-là même bien des avantages.
Elle prouve d' une part notre
flexibilité, et de l' autre l' entretient ;
elle fait que le françois dépaysé
n' est absolument étranger
nulle part ; elle peut fournir des
moyens tout portés à notre cabinet ;
et comme le françois n' oublie
jamais entièrement sa patrie, elle
rend tout l' univers tributaire en

détail de cette heureuse contrée.
Mais combien n' a-t-elle pas
d' avantages plus réels ! Combien
de ressources dont la célérité a dans
l' occasion étonné et déconcerté
nos ennemis ! On se souvient des
apprêts de campagne et des préparatifs
de M De Louvois, qui sembloient
tout à-coup sortir de la terre.
Louis Xiv en 1664 vouloit établir
une marine, et empruntoit
des matelots aux hollandois. En
1672 il commença la guerre, où
il fit tête sur mer comme sur terre
à l' Europe entière liguée.
Mais cette heureuse disposition
s' exerce bien plus utilement encore
au dedans du royaume qu' au dehors ;
c' est elle qui fait en France
un objet d' ambition de ce qui feroit

peine par-tout ailleurs, qui fait
que tout le monde cherche de l' emploi,
qui soutient le bas prix de
tous les services, qui unit les différentes
parties de l' état, comme si
ce n' étoit qu' une seule et médiocre

p395

province ; les grands chemins y
sont aussi battus que le sont les promenades
ailleurs. Tout semble être
rendez-vous parmi nous, et les
tables d' auberges dans les grandes
routes ressemblent à des repas de
famille, par la liberté et l' union qui
y regnent.

Cette fréquence réunit les différentes
provinces, fait marcher sur
des plans uniformes l' organisation
civile de l' intérieur. Où tout le monde
se connoît, peu de gens se partialisent.
Nous avons un peu perdu de cette
activité, depuis que le luxe a
introduit l' amour des commodités.
Les riches n' agissent que par leurs
gens d' affaires ; et s' ils sont obligés
de voyager, ils se hâtent de parcourir
en poste le trajet indispensable,
et voudroient le pouvoir
faire dans leur lit. Les auberges en
conséquence sont devenues moins
fréquentées par ceux qui pouvoient
les indemniser des dépenses nécessaires

p396

pour se soutenir sur un bon
pied. Il y avoit sous le dernier regne
des aubergistes célèbres dont
on se souvient encore, qui connoissoient
tout le monde, qui se piquoient
de traiter chacun selon son
rang, qui prêtoient de l' argent aux
officiers etc. Et en général, il n' étoit
point rare de voir dans les villes de
ces sortes de maisons, où il y avoit
l' appartement des princes et des
cardinaux, et ainsi pour tous les

rangs, d' excellents cuisiniers, et le courant a un prix très-modique, mais que la grande fréquence rendoit avantageux. Toutes ces choses sont tombées, et cette sorte de profession étant plus taxée à l' industrie que toute autre, ceux qui l' exercent sont devenus avarés et chers, et infiniment moins soigneux que leurs prédécesseurs. Cette aisance générale cependant attiroit les étrangers chez nous, et en tout c' est une perte. Mais de quelque genre que soit l' activité, il nous en

p397

reste encore plus qu' à toute autre nation, et je doute même que le germe en puisse jamais être bien éteint chez nous. Le françois est toujours tout prêt à aller, et tel homme noyé dans les brouillards de la capitale paroît anéanti dans la mollesse, qui déplacé pour quelque emploi, se montre tout-à-coup actif et infatigable. Les détails à cet égard se passent sans cesse sous nos yeux, et chacun voit de fait qu' il s' en faut bien que nous n' ayons vieilli du côté des ressources de l' activité.

On en peut dire de même de l' industrie, non-seulement de celle qui est à la solde du luxe et qui varie les inventions de pure curiosité, mais encore de l' industrie du premier ordre et qui pourvoit aux nécessités. Ceux qui par leur état ou leur crédit servent nécessairement de bureau d' adresse aux imaginations des gens à projets, pourroient en visitant leurs dépôts l' attester

p398

mieux que moi. Il n' est sorte d' inventions, de secrets, de plans en grand et en détail, qui n' aient

été conçus, trouvés, imaginés et
détaillés dans des mémoires sur lesquels
l' état pourroit faire des tentatives
très-fructueuses, point de
manufactures sur lesquelles on ne
rafine, point de moyens d' industrie
enfin, qui ne soient l' objet de l' étude
et du travail de quelqu' un. Le commerce
de l' intérieur ne demande
que liberté, soustraction de privilèges
exclusifs, et attention contre
le monopole. à cela près, il n' y a
lieux si reculés d' où les gens à entreprises
ne tentent de tirer matière
à quelqu' opération. Il s' élève
au milieu de la capitale des compagnies
qui prennent des fermes
dans tous les coins du royaume,
et souvent distantes de deux cents
lieues les unes des autres, même
de deux mille, car il y en a pour
S Domingue. En un mot, sans
énumérer ici plus longuement les

p399

détails, on peut dire que l' industrie
est encore toute vivante parmi
nous, et qu' il ne s' agit que d' aider
l' industrie honnête, et contenir
celle qui, trop avide, devient nuisible
par le choix des moyens.
Est-ce un corps dont les parties
nobles sont saines et entières, et
dont les organes ont encore tout
leur ressort, qu' on peut regarder
comme prêt à tomber dans un état
de caducité absolue ? Il est certain
qu' il n' est si forte constitution, que
des excès répétés ne puissent détruire ;
mais un homme dans la
vigueur de son âge, et qui connoît
la sorte de régime qui convient à
son tempérament, peut promptement
rétablir ses forces épuisées,
et pousser d' autant plus loin l' état
florissant, qu' il a désormais échappé
aux secousses du premier et du
second âge plus sujet aux maladies
aiguës que celui où le tempérament
est formé.
C' est où nous en sommes, l' âge

p400

mûr ; et il ne tient qu' à nous de
montrer que c' est celui de la prospérité,
et d' établir un ordre de
choses, qui suivi constamment le
feroit durer à l' infini. Cet ordre
admirable dans ses effets, et composé
de détails multipliés, mais
qui naissent tous les uns des autres,
tient à un petit nombre de principes
que je répète tels que je les
ai établis : *aimez et honorez l' agriculture.*
repoussez du centre aux
extrémités tout ce que vous attirez
des extrémités au centre. Méprisez
le luxe ou l' indécence dans la dépense.
honorez les vertus et les
talens, et ne les payez point .
Tel est le résumé de tout le système,
dont j' ai détaillé l' importance
et les moyens ; et si par
ce régime nous ne devenons dans
le vrai ce que nous avons paru
être en nous forçant dans le siècle
passé, c' est-à-dire, la plus
puissante nation à tous égards qui
ait jamais été, je consens qu' on

p401

me déclare le plus insensé des politiques.
Mais j' ai pour moi l' expérience,
le calcul, et plus que tout,
la certitude de l' axiome qui dit,
que le bien tourne toujours à bien.
Les deux chapitres précédents
ont montré quelle étoit la sorte de
maux internes par lesquels nous
pouvons être attaqués. Celui-ci
établit en bref la nature de notre
tempérament, et pour m' exprimer
dans le sens de cette spéculation,
l' âge de l' état. Je viens de marquer
en peu de mots ici la nature
du régime qui lui est propre, et le
chapitre suivant va traiter de quelques
remedes de détail.

PARTIE 2 CHAPITRE 7

reversement.

toutes les campagnes et villes d' un état doivent un tribut constant et immense à la capitale. Cet axiome certain dans tout état, l' est plus en France que dans tout autre pays. L' autorité attire naturellement tout à soi. Or comme l' autorité du gouvernement est mieux établie et plus absolue en France que chez tous autres peuples policés, et que la capitale n' est autre chose que la résidence de cette autorité ; il est tout simple que la balance dont il est ici question soit plus forte en faveur de Paris, proportion gardée, que de toute autre ville capitale. Il est des capitales de grands états qui ne peuvent en tirer les

mêmes accroissemens, faute d' une correspondance aisée entre la tête et les autres membres. Vienne, par exemple, épuisera la Toscane et les pays-bas, sans en tirer un profit proportionné, et cela par les raisons déduites dans les chapitres précédents. Madrid, qui n' a pas ce genre de désavantages, sera toujours inférieur à Paris par d' autres. 1 ses provinces, quoique réunies et dans des rapports aisés avec la capitale, ne contenant presque aucun commerce et moins encore de population, ne peuvent lui fournir ce qu' elles n' ont pas. 2 Madrid n' a par sa situation aucun débouché de commerce, et cet article sera toujours le plus fort et le plus utile de tous les principes d' accroissement pour

une capitale. Londres est, dit-on,
une ville aussi grande et aussi
peuplée que Paris ; et cependant le
pays, dont elle est la capitale, n' est
qu' un tiers de la France et passe pour

p404

être abondant et cultivé, ce qui
détruit mes principes. Cette objection
merite d' être considérée en
détail.

1 n' y a-t' il pas de l' exagération
dans ce qu' on dit de la population
de Londres ? On sçait l' émulation
que les anglois ont toujours
eue de nous égaler en tout.

2 est-il bien vrai que les
trois royaumes, qui composent la
grande-Bretagne, réunis ne fassent
qu' un tiers de la France ? Car
on sçait d' ailleurs les précautions
même tyranniques, que la puissance
dominante a prises pour réduire
les deux autres en provinces
maltraitées.

3 quand il seroit vrai que la
grande-Bretagne ne seroit en étendue
ou valeur que le tiers de la
France, il faut lui supposer et des
provinces plus indépendantes de
la circulation intérieure que ne
le sont les nôtres, attendu qu' elles
sont presque toutes maritimes, et

p405

d' autre part, une domination plus
étendue, vû qu' elle domine sur la
mer, ce qui lui attribue des provinces
d' une merveilleuse fécondité,
comme nous dirons en parlant
de l' échange extérieur.

4 quoique l' autorité royale
soit restreinte en Angleterre, il
n' en subsiste pas moins un gouvernement ;
et ce gouvernement, tel
qu' il est, est peut-être celui de
l' Europe le mieux secondé. Or ce

gouvernement réside à Londres,
ce qui revient au même.
5 Londres elle-même est plus
commerçante que Paris, ou pour
mieux dire, Londres est commerçante,
et Paris marchand en détail.
Les vaisseaux remontent dans
la Tamise. Londres, en un mot,
est en même temps Athènes, Antioche,
et Alexandrie.
Mais attendu que nous ne sommes
que freres chez les autres peuples,
et que nous sommes peres
chez nous, ce n' est que pour nous

p406

que je parle. Or il est de fait qu' on
peut dire de Paris, relativement
au reste du royaume, ce que Davila
met dans un autre sens dans
la bouche d' Henri Iii en voyant
cette ville des hauteurs de saint-Cloud
la veille de sa mort : *parigi,*
parigi,... etc. .
Ces paroles terribles, et qui n' avoient
que trop leur véritable signification
dans la bouche d' un maître
irrité, n' auroient qu' un sens
métaphorique aujourd' hui. Le sang
qui coule à présent dans nos guerres
civiles, n' est autre chose que
l' or et l' argent, et à cet égard on
ne peut nier que Paris n' eût besoin
de saignée. Quant à la frénésie,
qui regne dans cette capitale,
et qui de-là gagne tout le reste du
royaume, heureusement ce n' est
que la cupidité de l' or et de l' argent,

p407

la prééminence des richesses,
la prodigalité, la fureur des dépenses
folles et recherchées, etc.
Mais pense-t' on que ce ne soit rien
que cela, et simplement de ces
maux philosophiques propres à servir
de sujet aux déclamations des

esprits mélancoliques ? Il s' en faut,
je vous jure, que je ne sois de ceux-là ;
mais il est de fait que les maux
de la cruauté ne sont rien auprès
de ceux de la cupidité, pour la
dévastation d' un état. Les premiers
sont plus choquans aux yeux
de la pitié, demeurent notés dans
les annales, et par-là devenant
plus rares, effrayent néanmoins
par le souvenir : les autres sont
sourds et lents en apparence ; mais
moins frappans pour l' individu,
ils sont infiniment plus destructeurs
pour l' espece.
Cependant la sorte de saignée
que je propose, ne tient aucunement
à des moyens durs et violents,
qui, selon moi, ne peuvent

p408

en aucun genre produire jamais
rien de bon. Il en arriveroit
même, selon les apparences, de
cette saignée comme d' une purgation
faite à propos, qui non-seulement
rétablit au futur les forces
réelles en rétablissant l' ordre et la
circulation des humeurs, mais qui
quelquefois dans le moment même
rend des forces au-lieu d' en
ôter.
En effet, quand on renverroit
dans les provinces, pour y consommer
et faire leur charge, tous
les officiers royaux qui en tirent
de grands appointemens ; tous ceux
des grands propriétaires, qui certains
désormais de ne pouvoir traiter
leurs affaires contentieuses que
là, et assurés d' y jouir en même
temps de la considération et de l' aisance,
et de n' y être subordonnés
qu' à des chefs auxquels on n' ait
pas honte d' obéir, voudroient bien
aller jouir de la terre natale et de
leur patrimoine ; tous les plaideurs

p409

forcés, les gens qui cherchent à éluder par des protections surprises ou achetées la force des loix et de la police de leur canton ; quand on renverroit en un mot les affaires, et par conséquent la plûpart des intriguans ; quand les recherches de l' industrie de la capitale pliées en branches, et cultivées en provins, iroient pousser de nouvelles souches dans les villes principales, je doute au fond que Paris se trouvât fort affoibli.

Dix greffes tirées d' un arbre vont féconder dix sauvageons, dont la fertilité étonnera dans peu ; et si elles eussent demeuré sur l' arbre nourricier, cet arbre n' en eût pas été plus vigoureux. Je dis plus : deux cents mille personnes (c' est-à-dire, un grand quart) sortiront de Paris par ce régime : ces deux cents mille ames en produiront bientôt deux millions dans les provinces par les moyens que j' ai dits dans ma première partie ; car ce gouverneur

p410

de province, qui ne faisait vivre que quinze personnes à Paris, en fera vivre cent cinquante en province, et dans le même temps il n' y aura pas un homme de moins à Paris. Le vuide causé par les inutiles qui seront retournés chacun chez eux, sera bientôt rempli par des hommes utiles et laborieux : l' industrie augmentera d' autant, et la consommation n' en sera pas diminuée.

Mais, dira-t-on, ce ne sont que les riches qui font travailler les pauvres, et dès que vous les chassez de la capitale, vous en bannissez du moins la partie du travail qui leur étoit relative. Objection spécieuse, mais fausse dans l' application. Je demande, 1 quels sont les riches que je chasse ; ceux dont le patrimoine est éloigné, et qui

conséquemment seront riches là-bas,
et ne le sont point ici : ceux
encore que l' état paye fort cher,

p411

comme préposés à certaines parties
du gouvernement, et qui par un
abus aussi singulier dans le droit
que commun dans le fait, ont les
charges *ad honores* , et le profit
en réalité. éloignai-je de la capitale
le souverain, les princes, les
différentes caisses de l' état, les
hautes cours de judicature, le
grand commerce, la banque, les
arts, les grandes fortunes, les
grands emplois ? à l' égard de l' industrie,
il seroit temps de sentir
que les matières du luxe ouvrées
chez soi pour être consommées par
les siens, ne sont qu' un abus de
la richesse, du temps, et de l' industrie,
qui s' élevant et disparaissant
à chaque instant fait un cercle
vicieux, et ne laisse rien après lui
qu' une augmentation de dépravation
dans les moeurs.
Ce ne sont point les fous et les
dissipateurs qui éveillent et enrichissent
l' industrie dans Paris. Nos
modes, nos étoffes, notre bijouterie,

p412

notre main d' oeuvre enfin
répandue et accréditée dans toute
l' Europe va chercher l' argent de
l' étranger, qui seul peut nous enrichir
à bon escient. Car quand il
seroit vrai qu' un propriétaire rustique
dans sa terre devient à Paris
un *arbiter elegantiarum* , et donne
des idées à un ouvrier qui s' élevant
ainsi au-dessus de sa sphère mécanique
devient un homme illustre
dans son art, et s' enrichit ensuite
aux dépens de l' étranger (objection
que je n' aurois pas inventée, si l' on

ne me l'avoit faite un jour) je répons que nous ne manquons, ni ne manquerons jamais de gens de goût : il en fourmille chez nous, et je suis sûr que nous en viendrons à avoir des chaînes de puits émaillées ; mais nous manquons de laboureurs, de pasteurs, et de protecteurs de l'agriculture. En un mot, la richesse qu'une partie de l'état acquiert aux dépens

p413

de l'autre ne sauroit être un bien, que quand cette opération tend à remettre l'équilibre politique que j'ai établi dans les précédents chapitres. Or puisqu'il est prouvé par le fait que la nature des choses tend à faire perdre cet équilibre en faveur de la capitale, la vue d'un bon gouvernement doit être le rétablissement du niveau de la balance ; c'est-à-dire, de mettre tout en usage pour diminuer la surcharge, et le renvoyer dans les provinces. En conséquence de ce principe incontestable, que tout l'état doit une balance à la capitale, entrons dans le détail des moyens de mettre chaque province en état de la payer proportionnellement à sa distance, et aux moyens d'exportation qu'elle peut avoir. Nous avons dit d'abord, que l'objet perpétuel et constant d'un gouvernement sage doit être de rétablir l'équilibre

p414

politique qui s'appelle circulation, et pour cela de repousser par des moyens doux et de convenance tout ce qui surcharge inutilement la capitale, tout ce qui ne fait pas partie physique et indispensable de cette balance ; mais il en demeure

encore assez pour qu' en peu de temps l' engorgement devienne total, et pour que l' équilibre soit perdu sans ressource, si l' on ne procure avec attention à chaque province les moyens de s' acquitter en denrées ou matières de son crû. Tout mon système se réduit à cette opération. En voici les ressorts résumés en peu de mots. Il faut que les provinces ou territoires à portée de la capitale soient employées à la production des denrées, comestibles journellement et qui ne sçauroient être amenées de loin ; que les provinces plus éloignées, mais mitoyennes, soient destinées à porter les denrées qui peuvent souffrir

p415

le transport ; que celles enfin, qui sont hors de portée de pouvoir fournir des denrées à la capitale, payent leur contingent en matières ouvrées, dans lesquelles la forme emporte de beaucoup le fond, et dont en conséquence un envoi en petit volume, e égard à sa valeur, puisse supporter les frais d' un transport considérable pour aller faire son paiement à la capitale.

Voilà toute l' opération extraite. De ces choses une partie se fait d' elle-même, ou du moins la nécessité en est sentie par les plus subordonnés d' entre les ordonnateurs publics. En effet, il y a à Paris des ordonnances de police qu' on fait exécuter par des envoyés, qui défendent de manufacturer les denrées à une certaine distance de la ville. Ceux, par exemple, qui achètent le beurre dans les marchés lors de l' arrière saison, pour le faire fondre et le

p416

vendre ensuite en pots pour la provision, ne peuvent s' établir plus près de trente lieues de la capitale ; ainsi pour les oeufs, etc. Cette opération très-mal digérée en soi, puisque le seul et unique principe de la véritable économie politique est de laisser tout libre, et procurer ainsi l' abondance qui seule fait baisser efficacement les prix ; cette opération, dis-je, prouve cependant que le principe ci-dessus se fait connoître par la nécessité. Cette nécessité montre encore aux habitans des bords de la Marne à envoyer leurs foins à Paris ; à ceux du Hurepoix, et du Nivernois à flotter leurs bois ; à ceux de la basse Normandie d' une part, et du Limousin et haut-Poitou de l' autre, à engraisser des bestiaux qui viennent chercher la consommation. Ces parties, je le répète, vont d' elles-mêmes : mais il n' en est pas ainsi du troisième moyen, qui consiste à jeter des

p417

manufactures dans les lieux qui ne peuvent nous fournir aucun produit. Cette opération mérite toute l' attention du gouvernement, et une attention réduite en principe. En effet, les manufactures demandent 1 une complication de productions relatives. Il est inutile d' avoir de la mine, si le bois et l' eau nécessaires pour son exploitation, ne se trouvent à portée ; et cet exemple, que je prends dans les matières les plus communes, peut servir à plus forte raison pour toutes autres plus rares. 2 l' établissement de la plupart des manufactures demande des fonds considérables que les particuliers ne sont pas en état de fournir, moins encore les habitans d' un pays pauvre ; et l' on sçait

que c' est-là, selon mon système,
que je veux transporter les manufactures.

p418

3 il faut aussi du génie ; les hommes instituteurs sont rares, jamais on ne les vit sortir du sein de la misère absolue : et ces hommes rares qu' un gouvernement propice fait éclore, chercheront d' abord à s' établir dans les lieux les plus à portée de l' exportation et de la consommation, et refuseront constamment d' aller planter un oranger en Sibérie.

4 il faut une continuelle protection, et attention du gouvernement sur les manufactures ; protection, parce que l' envie qui se promène sur les campagnes ainsi que dans les villes, ne cherche qu' à leur nuire ; attention, parce qu' elles se relâchent aisément par un dépérissement naturel à toutes les choses humaines, comme aussi par des vœs de paresse et de cupidité, et que la mal-façon entraîne bientôt le discrédit, et la chute des manufactures.
De toutes ces choses combinées

p419

il s' ensuit que ce dernier moyen d' organisation ne peut être opéré que par les soins et les bienfaits d' un gouvernement éclairé ; mais il n' en est que plus vrai qu' il est de la plus grande importance et nécessité. Cela posé, réduisons en un petit nombre de points principaux les maximes, et les soins de détail par lesquels le gouvernement parviendra promptement à cette fin indispensable.

Il faut d' abord supposer ce qui est vrai, et bien consolant pour nous dans toute entreprise difficile

au coup d'oeil, c'est que la nature
bienfaisante a doué le françois
d'une telle industrie et vivacité,
qu'il n'y a qu'à lui désigner le but,
pour qu'il fasse la moitié du chemin,
sans qu'il soit nécessaire de
le pousser. Le gouvernement image
de la providence, doit ensuite
se la proposer pour exemple en
un point principal, et qui a trait
à tout ; c'est que du cédre à

p420

l'hyssope, tout est également sous
sa sauve-garde et protection. De
même, tout est égal devant le
prince ; la partie foible et affligée
est celle qui a le plus de droit
à son attention et à ses bienfaits ;
le Rouergue lui appartient comme
l'isle de France, et s'il vaut moins
de sa nature, c'est un signe qu'il
faut le faire valoir par art.
Pour répondre ensuite aux difficultés
ci-dessus, il est certain,
1 que le choix et l'établissement
des différentes manufactures et
la direction de cet objet immense
n'est ni l'ouvrage ni le district
d'un ministre choisi au hasard,
qui n'ait étudié que ses classiques,
et pratiqué que les gens de Paris. Il
faut un homme instruit, s'il est possible,
par lui-même, de ce que c'est
que l'intérieur du royaume, abordable
par tous les gens à projets, et
sur-tout par ces hommes industriels
et actifs, qui sous un extérieur simple
et un langage grossier portent

p421

une ame infatigable et un génie inventif.
Il y a beaucoup à laisser
de tout ce qui vient de-là, mais
il y a beaucoup à prendre aussi ;
et le vrai talent d'un ministre est
de sçavoir discerner les hommes,

ou pour mieux dire, les placer.
Ils lui diront par leurs plaintes ce
qui ne devrait pas avoir besoin
d' être dit, à sçavoir qu' un impôt
sur l' industrie seroit la plus cruelle
des opérations, si c' étoit l' oeuvre
d' un ennemi, comme elle est la
moins réfléchie, venant d' une main
amie.

Il y a peu de temps, qu' ayant
appris qu' un commerçant de saint-Jean-D' Angeli
avoit fait une entreprise
considérable pour établir
en Auvergne des fabriques d' eau-de-vie,
je voulus le voir pour lui
proposer un établissement dans un
canton auquel je m' intéresse, et
qui manque d' industrie et de débouché :
je me fis d' abord expliquer
son opération. Des gens riches

p422

l' avoient aidé dans son entreprise.
Il lui avoit d' abord fallu
transporter hommes et matériaux
pour son premier établissement, et
cela par des provinces âpres de
leur nature et sans communication
entre elles, telles que sont le
Périgord, la vicomté de Turenne,
le haut-Querci, etc. Les auvergnacs,
quoique tous batteurs
de chaudron, et scieurs de long
ne lui avoient pû servir, parce
que grossiers et bornés dans leur
cercle d' habitude, ils ne sçavoient
ni faire des chaudières, ni scier le
bois, et faire les bariques dans les
proportions requises pour l' exportation
de l' eau-de-vie. Mon homme
transplanta donc ses fondeurs,
tonneliers, brûleurs, et autres ouvriers
de toute espèce pour les
alambics, les conduits, etc. Cette
colonie tant hommes que femmes
alloit à près de douze cents personnes.
Il acheta toutes les maisons
d' un village, établit ses chaudières,

p423

et parut un sorcier dans le pays. Cependant tandis qu' hommes et femmes, nobles et roturiers, pauvres et riches venoient considérer son travail pour tâcher d' attraper son secret, il acheta les vins de tout le canton, et répandit de l' argent pour une denrée qui n' avoit eu jusqu' alors aucune valeur.

Je lui demandai ensuite quelles étoient à cet égard ses vuës de commerce et d' exportation. Il me dit que toutes les eaux-de-vie sans nombre qui se faisoient dans les provinces occidentales du royaume débouchoient par la Garonne, la Dordogne, la Charante, et les ports de La Rochelle etc. Dans l' océan ; que ces débouchés n' étoient déjà que trop surchargés, chose connue ; qu' au moyen de cela cependant, celles qu' on consommoit à Paris, Orléans etc. Ne pouvoient y arriver que par Nantes, attendu que si l' on en vouloit faire dans

p424

ce pays-là, elles coûteroient plus cher, à cause que le vin y a toujours un débit assuré par la grande consommation de Paris ; que son objet donc étoit que les siennes descendissent à Orléans par l' Allier et la Loire, et que de calcul fait, les opérant dans un pays neuf, et épargnant les droits maritimes d' entrée et de sortie, il y trouveroit son compte, quoique le trajet fût long.

Je lui expliquai ensuite mon projet qu' il approuva, et son ame active parut tout-à-coup envahir ce nouvel objet. Il me dit qu' il avoit plusieurs enfans dressés au travail, sur lesquels il pouvoit compter, ce qui le mettoit en état de tenter à la fois plusieurs entreprises ; mais que pour le présent on lui faisoit des affaires qui l' inquiétoient

beaucoup. Enquis de
ce que c' étoit, il me dit 1 qu' en
arrivant en Auvergne on l' avoit
taxé de douze cents livres d' industrie ;

p425

que ce n' eût été rien, si cela
ne signifioit qu' on vouloit l' en écraser.
Je lui dis à cela que l' homme
d' état chargé des principales parties
du commerce intérieur, étoit
homme vigilant, éclairé, et qui
donnoit une attention toute particuliere
aux moyens d' exciter
l' industrie dans les provinces, qu' il
n' avoit qu' à s' adresser à lui, et que
certainement il en seroit protégé.
Eh ! Monsieur, me dit-il, le moyen
que je puisse mériter l' attention
d' un intendant des finances. Il ne
verra en moi qu' un homme qui demande
à être déchargé de l' industrie,
et me renverra à l' intendant
de la province. Je compris en effet
qu' il est impossible, quand on a
ouvert la porte à un abus, en grand,
de le réprimer ensuite par les détails.
Mon homme ajoûta que ce
n' étoit pas encore-là ce qui l' inquiétoit
le plus ; mais que son établissement
étoit à peine commencé,
qu' on avoit voulu établir les aides

p426

dans le pays, et qu' aussi-tôt les
peuples, dans la crainte de cette
nouveauté, s' étoient ameutés contre
lui, ce qui alloit le ruiner de fond
en comble. Oh ! Quant à celui-ci,
lui dis-je, je n' y ai point de réponse ;
et dès que vous traînez après vous
cette peste, ne venez point chez
nous, ni vous ni les vôtres, car je
serois le premier à mander qu' on
y brûlât de nuit vos cabanes. Nous
aimons mieux notre pauvreté que
cette rude inquisition.

Arrêtons-nous ici, et considérons
les aides sautant trois provinces,
où elles ne sont point connues,
pour suivre à la piste un filet d' industrie
qui s' échappe pour aller
germer dans un pays sauvage. La
finance livrée à sa propre rapacité
ressemble à ces monstres de la fable,
qui dans l' excès d' une faim
enragée dévoroient leurs propres
entrailles.
Revenons. L' homme d' état, tel
que je le décris, et tel même qu' est

p427

celui que je désignois pour protecteur
à ce commerçant, sçaura bientôt
(en supposant que cette partie
devienne le principal objet de l' attention
du gouvernement, comme
elle le doit être) découvrir des
moyens d' établissemens utiles dans
les lieux et les cantons les plus isolés.
Quand à la seconde objection, je
sçais bien que les commencemens
de ces sortes de choses demandent
des secours de la part du gouvernement ;
mais indépendamment du
devoir à cet égard, à quel immense
interêt ne met-on pas les sommes
avancées pour ces sortes d' objets ?
Quelqu' un pourroit-il calculer ce
qu' ont valu à la France les manufactures
des glaces, des gobelins,
des vanrobès ? Ce que vaudroit l' art
d' ouvrir les dentelles, comme à
Malines et en Flandres, etc ? à
l' égard des hommes de génie en
ce genre, ils sont moins rares en
France que par-tout ailleurs. Il en
est de si supérieurs qu' ils sont rares

p428

par-tout ; mais il est moins question
ici d' inventeurs que de travailleurs.
Un ministre attentif, et bien servi
par des sous-ordres qui lui ressemblent,

trouvera par-tout le germe
de l' industrie qui ne cherche qu' à
éclore. Il ne s' agit pas ici d' ailleurs
de transporter les montagnes sur
les plaines. Il faut d' abord proportionner
les premiers établissemens
à la consommation des lieux, et
que l' habitant des campagnes trouve
sous sa main ses besoins en ce
genre.

M Colbert n' avoit pas imaginé
de transporter à Lourdes et à S Gaudens
les manufactures des draps
fins ; mais on y faisoit des bonnets,
et toutes sortes d' ouvrages de laines
grossières propres à la consommation
du peuple. Je cite ces lieux
reculés, comme les derniers bourgs
du royaume. Lisez le dictionnaire
de Savari, et voyez combien de
milliers de branches de menue industrie
ont séché depuis la mort

p429

de ce grand ministre, et l' on est
étonné que le recouvrement des
revenus de l' état soit plus difficile
à faire aujourd' hui que de son
temps ! Il y a cependant infiniment
plus d' argent en France qu' il n' y
en avoit alors ; mais il est tout dans
la capitale. Les canaux de circulation
étant interceptés, il ne reflue
plus dans les provinces, et ce
qui y rentre par l' exportation de
leurs denrées au dehors, arrive en
sacs à Paris, au-lieu que les caisses
de province payoient en papier
du temps de M Colbert.

Quant à ce que j' ai dit de la Sibérie,
il n' en est point en France.

Par-tout les terres y sont propres
à toutes sortes de productions ; par-tout
on est au voisinage de quelque
débouché avantageux.

Ce n' est pas que le soin d' augmenter
ces débouchés ne fût un des
principaux objets des travaux du
roi pasteur ; et quelque grande
que soit la puissance et les moyens

p430

du roi de France, il y auroit peut-être à cet égard à faire pour plusieurs regnes ; car l' étenduë du bien et du mal ne se découvre qu' à mesure qu' on va en avant. Nous avons dans la première partie considéré la France relativement à l' agriculture uniquement ; nous l' avons trouvée coupée de ruisseaux à l' infini en tous les sens, et de montagnes qui leur servent de réservoirs. Nous la considérons aujourd' hui, relativement à la vivification intérieure. Nous regardons la capitale comme le point central d' où partent tous les rayons qui doivent se porter avec une égale vivacité jusqu' aux extrémités, et qui pompe aussi par la chaleur de ses rayons tout l' humide des différentes parties. Il s' agit de donner un libre cours à cette opération, et pour sortir de la métaphore, de faciliter les rapports et la communication, c' est ce que nous appellons *les débouchés* .

p431

Quand nous en serons à la partie du commerce extérieur, nous examinerons le projet de M Ormin de mettre toute la côte en ports de mer ; mais en attendant je le transporte dans l' intérieur. J' ai parlé ailleurs des chemins, je parle maintenant des canaux. Les eaux, comme je l' ai dit, arrosent tout le royaume. Ces eaux forment des rivières navigables, et ces rivières peuvent aisément être jointes les unes aux autres par des canaux. La construction du canal de Languedoc sera à jamais un des mémorables événemens du regne de Louis XIV. Qu' on examine les difficultés du terrain immense qu' il parcourt, où son constructeur a été chercher les eaux, avec quel

soin il a évité celles qui se trouvoient sur sa route, et qui auroient pû lui nuire ; qu' on connoisse enfin ce que c' est que le Languedoc, et l' on verra que puisqu' il a été possible de faire un tel ouvrage

p432

dans ce terrain inégal, pierreux, et sec, il n' est aucun canton du royaume où l' on n' en puisse faire. On dira peut-être, la jonction des deux mers étoit un objet digne de la dépense qu' on y a faite ; mais on ne trouve cet objet que là. Sans doute, la communication de Longjumeau à Châtres ne méritoit pas une route pavée ; mais en la continuant d' une et d' autre part, elle se trouve faire partie de la route de Paris à Orléans, et partie aussi nécessaire que celle qui va de la barrière au petit mont-rouge. Ainsi le moindre canal particulier se trouvera, par ses rapports avec d' autres, faire partie de la jonction des deux mers dont il est seulement ici question, à sçavoir de la capitale et des provinces. Je dis donc, et je le répète, qu' on trouveroit par-tout des possibilités, et même des facilités pour faire des canaux de communication. Or chacun sçait quel est l' avantage de faciliter

p433

les transports par eau, tant pour épargner les frais de voiture, que les chevaux de trait, etc. Ces ouvrages si dignes de l' attention publique, passent pour idéaux en France, et l' on regarde les faiseurs de projets en ce genre comme des fous d' une classe aussi vaine que les alchimistes. L' expérience même a démontré la vérité de ce préjugé dangereux par le mauvais succès

de plusieurs épreuves. Ceux
en effet qui proposent ces sortes
d'opérations comme faciles, et
propres à faire la fortune d'actionnaires
intéressés, qui ne peuvent
faire que de foibles avances, et ne
les veulent faire que pour peu de
temps, sont ou des fous ou des fripons :
mais le roi, ou, par son ordre,
les provinces seront toujours
en état de fournir à de tels travaux,
fussent-ils encore plus considérables ;
ils ne sèmeront en ce
cas que pour recueillir au centuple.

p434

Quelqu' étenduë que je donne à
mes réflexions, on sentira aisément
cependant que je me resserre, et
que j' ometts sur tous les articles que
je parcours, cent fois plus de choses
que je n' en dis. Il y en a une
cependant sur le sujet que je traite,
qui est trop importante pour être
sous-entendue.
On voit, selon mon plan, les travaux
publics renaître de toutes parts
dans le royaume. Il ne faut pas
croire que le petit nombre des pionniers
qui vivent de ces sortes de
travaux, pussent fournir à des entreprises
telles que je les projette ;
moins encore qu' il y fallût employer
les habitans de la campagne,
ni par des voies forcées que j' abhorre
comme détestables devant
Dieu et devant les hommes, ni
même en les attirant par l' appas
du gain. Notre nourrice a besoin
de son monde, et des soins journaliers
qu' elle reconnoît si bien ; et
tout notre objet est de lui en procurer

p435

une augmentation. Si l' on pouvoit
par ces travaux attirer des
étrangers, *benè sit* . Sitôt qu' ils travaillent

pour nous, et se sont nourris
des fruits de nos terres, ils sont
regnicoles. Sur-tout en faudroit-il
attirer des pays où, comme en Hollande,
on s'entend à ces sortes d'ouvrages.
Mais le principal secours dans un
état comme celui-ci, où le prince
a deux cents mille hommes de
troupes réglées, c'est de les y employer.
Le soldat ameuté dans la
force de l'âge, et fait à l'obéissance,
vaut dix pionniers pour le travail,
et sur-tout pour l'audace et
l'activité nécessaires, et décisives en
certains momens, dont les ingénieurs
connoissent mieux l'importance
que nous. Le soldat, dit-on,
est nécessaire dans les places,
il n'y en a pas trop ; le métier de
pionnier le rouille, le rend impropre
à celui des armes, lui donne
l'air paysan, et les remuemens de

p436

terre lui causent des maladies qui
bientôt emportent des troupes entières.
Foibles et molles objections !
Les places en seconde et troisième
ligne n'ont besoin de garnison que
pour faire valoir la cantine, objet
qui, je l'avoue, n'est point entré
dans mes spéculations. En première
ligne il en faut, mais la moitié moins.
Ce n'est plus le temps, où l'on risque
de voir commencer la guerre
à l'impourvû par la surprise d'une
place ; et au pis aller, si la place est
trop grande pour qu'une foible
garnison en puisse faire le service,
de cinq portes fermez-en deux.
Au-lieu de s'amollir dans les places,
les soldats deviendront forts
et robustes dans les travaux ; barraqués
l'été, et cantonnés l'hiver,
ils porteront de l'argent dans le
plat pays, et seront ouvriers. Ils se
rouillent, dit-on, à la bêche : ainsi
se rouilloient les soldats romains
dans les temps de splendeur de
cette célèbre milice ; car ce ne fut

p437

que par leur moyen, que les romains
acheverent tant de travaux
utiles et prodigieux dans les provinces.
Je dis donc que cette objection
n' est pas vraie ; mais quand
cela seroit, trois mois de maniemment
des armes redresseront des
pionniers robustes et endurcis ;
trois semaines de fatigues détruiront
à la guerre des légions de soldats
lestes et dressés, quand d' ailleurs
ils ne sont point faits au travail
et à la rigueur des saisons. Les
remuemens de terre enfin causeront
des maladies, je le sçais ; mais
il faut que quelqu' un les fasse ces
remuemens, et le soldat est proprement
dans l' état l' homme dévoué
à la mort. Mais sans trancher
de la sorte, et parlant des hommes
en ami qui estime le moindre d' entre
eux autant que soi-même, je
dis qu' il est de nécessité d' endurcir
le soldat, et qu' autrement il périra
par les fatigues de la guerre,
qui sont sa destination propre ; que

p438

cela posé, des travaux utiles à l' état
sont une école qu' on est heureux
de pouvoir lui procurer : on pourroit
le faire avec ménagement d' abord,
ayant soin de retenir son ardeur,
de le faire cantonner, de le
remplacer si-tôt que les maladies
le gagneroient ; il est certain que
dès la seconde ou troisième année
les soldats y seroient faits ; qu' ils
ne craindroient plus rien, et qu' il
sortiroit même d' entr' eux des hommes
habiles, et en état de diriger
les travaux, au-lieu que le pionnier
est toujours un animal mécanique.
En somme, nous avons les quatre
élémens à souhait ; aidons à la
nature propice. L' air et le feu ne
nous offrent presque aucun objet
de travail, ils sont prêts à nous seconder

d' eux-mêmes. La terre et
l' eau peuvent à l' infini recevoir un
plus grand degré d' utilité. Ce seroient
là mes quatres chefs de bureau,
si j' étois ministre du département
de l' agriculture.

p439

Des quatre difficultés opposées
à l' établissement des manufactures
dans les provinces les plus éloignées
de la capitale, il ne me reste
plus à répondre qu' à la dernière,
à sçavoir qu' elles ont besoin de
l' oeil protecteur et vigilant du
gouvernement, et qu' elles dépérissent
quand elles ne sont pas sous
la main. J' en conviens, mais *Dieu*
est par-tout : ainsi est le prince dans
un gouvernement bien organisé.
Si le roi veut sçavoir quel jour de
la semaine passée j' ai soupé avec
ma maîtresse, il le sçaura demain :
cependant mes démarches dans
cette vallée de Josaphat ne sont
pas plus près de lui qu' elles le seroient,
si j' habitois à Nantes : au
contraire. Pourquoi donc sçait-on
tout ici ? C' est que les exemples
ont prouvé la nécessité d' avoir dans
cette ville immense une police si
bien organisée, qu' on pût tout y
sçavoir et prévoir. On a trouvé des
hommes propres à monter cette

p440

machine, on les a récompensés,
on a maintenu et perfectionné l' ordre
qu' ils avoient établi. Pourquoi
ne pourroit-on pas ailleurs tout celà ?
Les plus belles institutions seront-elles
toujours des précautions
contre le mal éprouvé ? N' est-il pas
temps que notre esprit s' aiguise pour
faire le bien ?
Ce que j' en dis ici cependant,
n' est pas pour soûtenir qu' une attention

minutieuse, et propre à
devenir inquisition, soit nécessaire
pour le maintien de l' industrie. Je
crois au contraire que tant et tant
d' ordonnances et de réglemens partis
d' ici, prétextés d' après quelques
abus, et ouvrant la porte à
une infinité d' autres, y ont plus nui
que servi. Je le répète ; l' attention
en grand est tout ce qui convient
à un grand gouvernement ;
mais cette attention voit de si haut,
que tous les objets sont à son égard
à un même point de distance. Je
dis donc que les manufactures d' une

p441

certaine recherche, et d' une perfection
que rien ne peut égaler,
sont mieux à la capitale, la richesse
étant à un certain ordre d' industrie
ce que l' industrie est à la
richesse : mais les manufactures
d' une consommation courante et
usuelle doivent être à portée des
matières premières dans les cantons,
où la vie et l' entretien des
ouvriers coûtent moins, et où par
conséquent la main d' oeuvre est à
un taux raisonnable qui lui conserve
la préférence ; dans les pays
enfin qui, obligés comme tous autres
de rendre à César ce qui est
dû à César, ne peuvent le faire
avec des denrées qui ne pourroient
souffrir le trajet, ou qui ne valent
pas les frais du transport.
Après cet examen des moyens
de vivification des provinces, reprenons
en détail ceux du reversement.
On convient de la nécessité de
repousser de la capitale dans les

p442

provinces le plus de moyens de
consommation qu' il est possible. J' ai
dit tout-à-l' heure en passant, qu' il

falloit faire résider de force dans
les provinces ceux qui y possédoient
des emplois lucratifs, et dont
l'exercice y est nécessaire ; de gré
tous ceux des grands propriétaires
qui préféreroient l'aisance et la liberté
à la gêne et à l'expatriation
(et il y en auroit grand nombre,
si une fois l'anathème de la fortune
sur tout résident en province étoit
levé.) ne pourroit-on pas me prêter
encore ceux des financiers,
dont les caisses n'ont pas trait directement
au trésor royal ?

Les fermiers et receveurs généraux
ont leurs affaires dans les
provinces, ils font des fortunes
immenses ; et à dire vrai, soit que
n'ayant jamais besoin que d'un écu
après l'autre, je ne sois pas fort
porté à envier l'argent, soit aussi
foiblesse en moi, j'avouerai que
n'étant pas fâché que mes fermiers

p443

gagnent dans mes terres, je
ne puis trouver étrange, quand je
compare mon gazon à celui du
roi, que les siens deviennent des
crésus.

Il est vrai que des fermiers particuliers
risquent la perte comme
le gain, et sont obligés de travailler,
au-lieu que les fermiers généraux
ne font ni l'un ni l'autre ;
mais d'autre part, l'état précaire
de comptable, l'envie qu'il attire
toujours, la dépendance continuelle, la
haine enfin de la partie
misantropique ou malheureuse de la
société, sont de telles compensations
aux gains de ces emplois lucratifs,
que si nous n'avions pas la
bassesse et la mauvaise politique
d'attacher aux richesses toute autre
espèce de considération, ou
du moins l'équivalent de cela, la
plûpart, j'en réponds, voudroient
regagner le port au bout du bail.
Dans le desir, en un mot, de
damner le moins de monde qu'il me

p444

seroit possible, je ne sçaurois confondre
les fermiers à bail avec certains
maltotiers, avec tant d' entrepreneurs
faussaires, tant d' exacteurs
ingénieux en projets et en
exécution.

De quelque sorte cependant que
soit acquise leur fortune, elle existe,
elle choque les yeux du public
dans Paris. L' exemple de tant et
tant d' abus de la richesse, qui font
presque tout le commerce interieur
de ce pays-là, tourne la tête à ces
parvenus ; l' argent sonnante leur
échappe des mains en folles dépenses ;
le côté plein du coffre
éveille les desirs ou les suppose,
éleve l' orgueil, enfante le délire ;
le côté vuide excite l' inquiétude
et la cupidité. Pourquoi ces gens-là
ne résideroient-ils pas dans les
provinces, chacun dans le canton
qui lui seroit départi par sa compagnie ?
Plus civilisés que leurs préposés,
ou du moins plus circonspects, parce

p445

qu' ils ont plus à perdre, ils y brideroient
leur insolence, ils commerceroient
sur les lieux. S' ils achetoient
des biens fonds, et se plaisoient
à y enterrer l' or, comme ils
font dans leurs maisons de campagne,
du moins ces dépenses vivifieroient
des cantons éloignés, y
transporteroient les arts, et y feroient
vivre le pauvre peuple ;
moins à portée des folies contagieuses,
ils seroient en général plus
sages : en un mot, ce seroit encore
une saignée utile à Paris en faveur
des provinces. Au-lieu de cela, si
le Languedoc et la Bretagne ont
un trésorier général, et une caisse
vivifiante par la quantité d' argent
qui naturellement doit y rouler,
ces provinces permettent que ces
avantages soient transportés à Paris

par des trésoriers ambitieux
ou sensuels ; c' est encore une folie,
et de la dernière importance.
Il est aisé de concevoir, que si
l' on pouvoit transporter les fumiers

p446

de Paris sur les campagnes arides,
cela doubleroit les moissons. La
chose est impossible. Je vais pourtant
y en envoyer une partie.
N' est-il pas vrai que si les invalides
étoient bâtis dans un canton
du bas-Poitou, pays sans débouchés,
les mêmes fonds tirés de
l' extraordinaire des guerres qui en
nourrissent quatre mille à Paris,
suffiroient pour en faire vivre le
double en Poitou, et mettroient
de l' argent dans cette province ruinée.
Mais, dira-t-on, l' ordre admirable
qui regne dans cette maison,
déchoiroit bientôt si elle n' étoit
continuellement sous les yeux
du ministre, et d' autre part, c' est
une décoration à la capitale, dont
l' honneur rejaillit sur tout l' état :
les étrangers y viennent tous, et
ne vont point parcourir les provinces ;
ce monument les frappe
d' admiration, et leur fait sentir
notre supériorité.
J' ai répondu ci-devant à la première

p447

de ces objections, qui ne
part que de la supposition d' inattention
dans le gouvernement,
article contre lequel je rougirois
de donner des recettes. Quant à la
seconde, je répons par un trait
de l' écriture, *in multitudine populi
dignitas regis* . Voilà le véritable
honneur. Je vous parle de
prospérité et d' indispensable nécessité,
et vous me parlez de décorations
et de merveilles. Ces choses-là

sont bonnes et utiles autant que belles, mais il faut le fonds, autrement c' est le buste du renard :

belle tête, dit-il, mais de cervelle point .

Cependant je ne parle ici des invalides que comme exemple ; mais tant de maisons de force qui sont au-dedans ou aux environs de la capitale, n' occupent pas des édifices si fastueux ; et s' ils en ont de considérables, qu' on les cede à des manufactures, et que les habitans de Bicêtre, de la salpêtrière

p448

etc., soient transplantés dans des lieux où ils puissent être encore de quelque usage, et où du moins leur consommation et leur fumier servent de débouché et d' engrais, au-lieu qu' ici ils ne font qu' embarras et scandale.

Qu' on ouvre ces célèbres prisons, on y trouvera 1 quelques prisonniers d' état, ou autres dont les crimes ne doivent pas être révélés ; ceux-là seroient tout aussi-bien à Pierre Encise, etc.

2 quantité de scélérats qui n' attendent que la liberté de se faire pendre, et des libertins qui s' instruisent sous de si bons maîtres.

Nous parlions tantôt de travaux publics ; pourquoi ces gens-là, attachés à des chaînes ambulantes, ne sont-ils pas employés à ceux de ces travaux qui pourroient être mal sains pour des ouvriers volontaires ? Ils serviroient d' exemple, au-lieu qu' ils sont oubliés dans leur obscur repaire ; et le malheureux

p449

qui opprimé par de faux rapports et des surprises faites à l' autorité se trouve quelquefois confondu

parmi ces méchants, seroit plus en état de réclamer les secours de la pitié et des éclaircissemens.

3 des insensés : ceux-là peuvent végéter par-tout ailleurs comme ici.

4 des enfans et de jeunes filles abandonnées ; je parlerai de ceux-ci dans l' article des enfans-trouvés.

5 des filles de joie, qui transportées dans des manufactures de province, peuvent devenir des filles de travail.

Des vieillards enfin, qui ayant consumé dans la débauche et la dissipation tout le fruit du travail courant de leur vie, et ayant toujours eu l' ambitieuse perspective de mourir à l' hôpital, y parviennent tranquillement. Je suppose que ceux-là ne sont plus bons à rien ; mais ils n' en sont pas moins propres

p450

à aller achever de pourrir dans quelque canton isolé où l' on aura les mêmes soins d' eux, et où ils consommeront des denrées abondantes, et à bas prix.

Mais, dira-t-on, ces maisons vastes et onéreuses, quoique dotées de grands fonds, subsistent plus encore par les secours de la charité vivante ; et si-tôt que les citoyens ne les auront plus devant les yeux, cette charité tombera. Je réponds à cela :

1 qu' elles consommeront moitié moins aussi, à cause de la moins-valuë des denrées aux lieux où je les établis.

2 que la charité privée se portera vers des objets plus utiles, en soutenant bien des familles malheureuses qui n' ont point abandonné la société, et qui y souffrent.

3 que ces maisons ainsi éloignées seront infiniment moins surchargées.

Cette fille qui craint

p451

moins l' hôpital à terme, parce
qu' elle sçait que, son temps fait,
elle se trouvera d' un saut au milieu
des ressources de la débauche,
éviteroit plus les occasions de faire
bruit, si elle voyoit ses semblables
enfermées dans un coche grillé et
remontées sur la rivière jusqu' à Nogent,
d' où il n' y auroit plus ni correspondances
ni facilités pour le
retour. Ce vieil ivrogne qui se retire
tranquillement à Bicêtre qu' il
a prévu depuis trente ans, parce
qu' il voit encore de-là les tours
de notre-dame, et qu' il peut
même aisément venir revoir ses
amis et le cabaret, y penseroit à
deux fois si le chemin de sa retraite
étoit le coche d' eau de Montargis,
pour aller de-là prendre l' air de
quelque canton sauvage du Hurepoix.
Votre plan donc, me dira-t-on,
est de faire souffrir les pauvres.
Que Dieu me veuille envoyer
tous les maux dont je négligerai
de les soulager. Tout mon objet

p452

n' est que d' en diminuer le nombre,
en augmentant celui des travailleurs ;
et quant au fait actuel, ils
seront aussi-bien traités dans les
provinces qu' ici.
J' ose avancer un principe qui
paroîtra paradoxé ; mais il ne l' est
point, et je le démontrerois vrai,
s' il étoit question de faire un
ouvrage sur chaque partie de celui-ci :
c' est qu' en général les hôpitaux
augmentent la pauvreté au-lieu
de l' éteindre, et tourmentent
l' humanité au-lieu de la secourir.
Nous avons établi comme un
fait qui ne peut être contesté que
par les sourds et les aveugles, que
la population est moins grande en
France qu' elle ne l' étoit autrefois.
Le nombre des hôpitaux a doublé

depuis ce temps, ainsi que les fonds attribués à leur entretien, leur logement, etc. Ils regorgent tous cependant, et ne peuvent contenir le nombre des malheureux à qui ce secours est nécessaire. Où

p453

se cachotent donc autrefois tant de malades, tant d'enfants abandonnés, tant de vieillards sans pain ? Je n'ai pas ouï dire que les rues en fussent alors jonchées ; au contraire la mendicité errante s'est accrue depuis en genre, en nombre, et en cas. Voici ce que c'est. Nous avons tous une existence précaire aujourd'hui ; je dis plus, une subsistance appuyée sur le futur. Ceux qui ont des fonds les mangent à la poursuite de la fortune ; mais l'homme obligé de vivre de son travail, qui n'attend ni gouvernement, ni charges, ni intérêt dans les affaires, ni héritage, se repose sur l'idée de la charité publique, et l'axiome, *l'hôpital n'est pas pour les chiens*, a pris la place de la vigilance de la fourmi. L'hôtel-dieu de Lyon n'avait que quarante lits lors de son institution, il en demeurait vingt de vides ; il en a huit cents à présent, et ne peut tout contenir.

p454

J'ai vu quelque part dans un village une espèce d'oeuvre ou hôpital, dont les revenus bien économisés commencent à être considérables pour le lieu. Les devanciers du seigneur qui est de mes amis, avaient fait acheter une maison : il y avait quatre lits pour les pauvres malades du lieu, et deux soeurs grises entretenues qui faisaient d'ailleurs l'école aux petites

filles du village. Quand son
regne commença, le curé qui le
sçavoit bon homme, lui représenta
que quatre lits étoient peu, et
qu' il en falloit autant pour les femmes.
Ce seigneur avoit déjà remarqué
(car voir est la meilleure
voie pour sçavoir) que de semblables
oeuvres se trouvoient communément
dans les lieux de cette
espece les plus affainéantis. Son
calcul étoit fait ; il étoit dans l' âge
où l' on agit ; il promit au curé
qu' il pourvoiroit aux pauvres, et
lui tint parole, mais par une voie

p455

dont le pasteur a, je crois, encore
la bouche ouverte, quoiqu' il y ait
dix-huit ans de cela. Il commença
par faire vendre la maison et les
lits, il renvoya les soeurs, et attira
à leur place une honnête couturière
qui montre le travail aux
jeunes filles ; et quant aux malades
qui avoient besoin, il ordonna que
sur un certificat du curé, il leur
seroit délivré un billet pour le
boucher de demi-livre de viande
par jour, et ainsi pour le boulanger ;
que le montant de ces billets
seroit passé au trésorier, lors de
la revision des comptes etc., observant
sur-tout de faire beaucoup
économiser ces sortes de secours :
par ce moyen chaque pauvre malade
demeura dans le sein de sa
famille, et les paysans commencerent
à rattrapper la vergogne qu' ils
alloient perdre en se faisant porter
dans la maison publique. Des fonds
de cette oeuvre, il y en avoit partie
destinée à marier une ou deux

p456

pauvres filles tous les ans, et le paysan
commençoit à dire : *l' oeuvre*

mariera mes filles . Il ordonna que ces fonds ne seroient applicables qu' aux filles qui attireroient un nouvel habitant dans le lieu ; et comme ces facilités-là ne se trouvent pas tous les jours, ces dots réunies font un petit objet qui, avec quelques menus secours de sa part, attirent un habitant. Par cette industrieuse économie les revenus de cette oeuvre suffisent à tous les besoins de la paroisse ; dans les années calamiteuses, à prêter des grains fort chers pour être rendus en nature à fort bon marché, etc. Dans les années ordinaires, de peur que les revenus accumulés ne fassent de nouveaux fonds, on les emploie à bâtir des maisons qui sont ensuite vendues aux habitans au taux du pays, c' est-à-dire les deux tiers moins qu' elles ne coûtent. Le lieu s' accroît d' autant ; car dès qu' un

p457

paysan a seulement une portion de maison, il tient, et l' on évite ainsi que l' oeuvre ne devienne trop riche. Cette habitude d' accroissement a banni celle de laisser dépérir les maisons anciennes. Tout le monde travaille ; tout le monde est secouru, et se met le plus tard, et le moins qu' il lui est possible, à la charge publique. Je ne prétends point que l' économique prévoyance d' un seigneur de village soit le modèle de celle du gouvernement ; mais du petit au grand il y a souvent de bonnes conclusions à tirer. Celle que j' induis de tout ce que j' ai dit sur les hôpitaux, c' est que l' impudence de la mendicité est presque aussi destructive dans un état, que celle de la richesse. La charité nous est prescrite à tous, et c' est sans doute le plus fort lien de la société ; mais elle n' est peut-être nulle part si offensée que dans les hôpitaux. La charité

est fraternelle ; en voulez-vous de

p458

beaux exemples ? Voyez nos dames qui aiment les chiens ; attendent-elles qu' ils soient malades pour en prendre soin ? Les mettent-elles alors quatre à quatre ou six à six dans le même panier, etc ? Raillerie à part, la vraie charité est respectueuse. C' est avilir notre frere que d' attendre pour lui faire du bien, qu' il soit hors d' état de le reconnoître. Tels gens se reposent sur les hôpitaux du soin de leurs semblables, qui, quelque durs qu' on les croye et qu' ils se croient eux-mêmes, seroient dans une tournure de moeurs charitable et bienfaisante, si la charité vivante étoit à la mode autour d' eux, je veux dire si la misère n' avoit d' autre ressource. Dira-t' on que je veux induire de-là qu' il ne faut point d' hôpitaux dans les grandes villes ? J' ai bien perdu mon temps, si l' on me soupçonne encore de conseiller les moyens extrêmes et révolutoires ; je dis seulement que les secours

p459

publics doivent être proportionnés aux besoins ; que cette proportion, par une fatalité marquée, se rencontre toujours : mais voici comment. Où il y a plus d' hôpitaux, il se forme plus de miserables : où il y en a moins, moins de misère aussi. établissez de grands hôpitaux aux lieux où l' industrie ne sauroit prendre ; que les incurables y consomment, y engraisent la terre, mais éloignez-les des lieux où reside le travail ; des moutons qui ont la clavelée, doivent être placés fort loin de la partie saine du troupeau.

J' ai promis un article des enfans-trouvés.
Pasteurs d' humains, vous
êtes trop loin de la bergerie pour
sçavoir avec quelle tendresse un bon
fermier regarde de jeunes agneaux :
mais n' avez-vous jamais fait semer
de pépinières dans vos parcs, et
avez-vous senti la satisfaction avec
laquelle on voit pousser et grandir
les jeunes plançons ? C' est ici

p460

la pépinière de l' état. C' est en ce
genre que je trouve qu' il n' y a pas
assez d' établissemens dans le royaume.
Ce ne sont point ici, comme
l' on dit, les enfans de la débauche :
la débauche ne fait point
d' enfans ; c' est la misère, le malheur,
ou la foiblesse qui vous apportent
leurs enfans. De ces trois
choses les deux premières sont respectables,
la troisième excusable
pour des anges, attendrissante pour
des hommes. Je voudrais donc
qu' il y eût, pour recevoir ces tributs
précieux, des maisons dans les capitales
des provinces, dans les
villes du second et troisième ordre,
dans les chefs-lieux de sénéchaussée,
bailliage, élection, viguerie
etc., que ces maisons fussent
bien fondées et ordonnées, chacune
selon ses proportions ; que
le tout fût desservi par des femmes,
et qu' il n' y entrât jamais aucun
homme ; qu' un quartier du

p461

bâtiment fût destiné à recevoir toute
personne enceinte qui voudroit
s' y retirer ; qu' elle y fût bien traitée,
sans honte ni reproches ; et
qu' en sortant, celles qui seroient
nécessiteuses reçussent dix écus pour
prix du présent qu' elles ont fait à
l' état ; que sur-tout on n' établît pas

certaines exclusions de territoire
et de canton, car il n' est pas à croire
qu' une pauvre femme qui veut se
cacher, vienne accoucher dans sa
ville : mais tandis qu' elle surcharge
une maison étrangère, une autre
par la même raison va chez
elle tenir sa place. Ce régime vaudrait
mieux pour empêcher des
avortemens, que toutes les ordonnances
et loix contre celles
qui ne font pas des déclarations.
Vous que la providence a chargés
de tenir en bride l' humanité,
souvenez-vous que la pudeur quelconque
est le mors le plus efficace
pour cela. Il y a autant d' espèces
de honte qu' il y a de vertus.

p462

Toutes les fois que nous perdons
une sorte de vergogne, nous devenons
vicieux sans ressource en
un point. Qui a perdu toute honte,
n' est plus qu' un homme à noyer.
C' est par ce principe, plus encore
que par la crainte des animosités,
que la médisance est un vice très-dangereux
dans la société, et que
les faiseurs de satyres, de chansons
cruelles, et de libelles, sont des
criminels au premier chef. Si je
pèche en secret, il y a encore de la
ressource et beaucoup ; car qui n' a
péché, menti, trompé ? Mais si
mon crime est dévoilé, mon amour-propre
se retourne, il devient effronterie,
il se justifie ses propres
vices par son audace, en cherchant
à y faire tomber autrui, en
les supposant où il ne peut les faire
naître. La honte donc est un reste
précieux de l' innocence gémissante :
qui nous ordonne de la perdre,
nous prédestine criminels.
Maisons utiles, cachez dans

p463

vosre sein des filles malheureuses,
et nous les renvoyez plus pures
qu' avant qu' elles eussent besoin de
vous, puisque l' attendrissement de
la charité, et le loisir des réflexions
les auront rendues plus honnêtes
par principes, et moins confiantes.
La pauvreté malheureusement
engendre une autre sorte de
honte, et met bien des ménages
dans la dure nécessité d' exposer
leurs enfans. Je voudrois que toutes
voies fussent ouvertes pour les
recevoir, avec toutes défenses de
perquisition pour reconnoître les
parens.
à l' égard de la destination de
ces enfans, on peut quant aux
mâles, avoir deux objets ; l' un
d' en faire un corps de troupes comme
les turcs faisoient des enfans
de tributs ; l' autre, de les rendre
à la terre. Le premier a quelque
chose de dur. Tout le monde a
de la valeur assez pour défendre

p464

soi, son bien, ou sa famille ; mais
tous ne sont pas nés pour le métier
de soldat à gages, et c' est,
selon moi, celui de tous qui devrait
être le plus volontaire : d' ailleurs
il peut parmi ces enfans
y en avoir plusieurs de petits et
mal conformés. Mais tous les
hommes sont nés pour l' agriculture :
elle a des occupations de
tout genre, pour toute espèce de
tempérament. Or en rappelant
pour cet établissement, dans Paris
par exemple, ce que j' ai dit
pour tous autres, qu' il faut les jeter
dans les provinces, je ne voudrois
à Paris qu' un simple entrepôt :
Melun pourroit fournir la
grande maison où ils seroient élevés
depuis un mois jusqu' à deux ans,
de-là jusqu' à six on les enverroit plus
loin, et plus loin encore depuis six
jusqu' à dix ; je voudrois que dans ce

dernier âge on proportionnât la
nourriture et les exercices à la vie
qu' ils doivent mener dans la suite,

p465

et qu' à dix ans tout honnête laboureur,
qui auroit un certificat
de probité des notables de son
canton, pût venir y prendre un
enfant. Cet homme s' en chargeant
donneroit son nom et sa demeure,
recevroit vingt écus, et s' obligeroit
d' en rendre la moitié à l' enfant
à l' âge de seize ans, si cet enfant,
qui n' auroit cette liberté
qu' alors, vouloit le quitter, ou à
tel autre âge par-delà, où il voudroit
se separer de son pere adoptif.
Tout homme qui de la sorte
auroit un enfant de saint-Louis
jouiroit de l' exemption de la milice
pour deux de ses enfans, ou
pour quatre s' il en prenoit deux,
comme aussi d' exemption de capitation
jusqu' à la concurrence de six
liv s' il en portoit autant, étant
tenu de représenter tous les ans
l' enfant au jour de saint-Louis aux
officiers royaux du canton, et de
renvoyer les dix écus, si l' enfant
venoit à mourir. Je répons qu' au

p466

moyen de ces conditions, il y auroit
grande presse à la campagne
à qui s' en chargeroit. Ces enfans
seroient d' abord employés à garder
les bestiaux, et bientôt, selon leur
talent et leur industrie, deviendroient
propres aux différents travaux
de la campagne.
à l' égard des filles, c' est autre
chose. Il y a moins de débouchés
et plus de périls pour ce sexe que
pour le nôtre ; mais on sent que je
multiplie ces débouchés, en lui
attribuant en particulier le soin

des hôpitaux et des maisons d' enfance,
en multipliant les manufactures,
dont il faudroit leur laisser
tous les ouvrages fins et sédentaires,
comme aussi la plûpart des
autres.

Au reste, en traitant ces différents
détails, je n' ai pas prétendu
assujettir le gouvernement à tant
de menues spéculations ; mais *la
vogue vient de la poupe*, disent les
matelots. Le gouvernement peut

p467

seul donner le mouvement en grand,
et toutes les parties de détail se
conforment ensuite à l' impulsion.
Pour que ce mouvement ne devienne
pas intercadence, il faut
qu' il parte d' après des règles fixes,
et la principale à laquelle je rapporte
tout, est le soin de renvoyer
sans cesse à la terre, puisqu' il faut
sans cesse en tirer.

PARTIE 2 CHAPITRE 8

*l' argent doit-il être marchandise
ou non ?*

quoique trop abondant sans
doute sur certains articles,
je me suis néanmoins resserré sur
une infinité d' autres tout aussi importants.
Mais la matière que je
traite est immense, et n' ayant que
l' utilité de la chose pour objet, j' ai
souvent préféré l' inspection des

p468

détails qui sont sous les yeux de tout
le monde, à l' étalage des principes
plus abstraits, et que de plus habiles
gens ont traités avant moi.
J' ai, par exemple, bien senti que je
sous-entendois une quantité de principes
qui m' offroient la plus vaste

carrière. J' aurois pû démontrer par
quelle opération simple l' abondance
d' argent diminue naturellement
la population, en proportion de ce
qu' elle augmente la consommation
de chaque individu en particulier ;
comment aussi cette abondance portée
trop loin bannit l' industrie et
les arts, et jette en conséquence
les états dans la pauvreté et la dépopulation.
De-là naît comment le
cercle naturel de la barbarie à la
décadence par la civilisation et la
richesse peut être repris par un ministre
habile et attentif, et la machine
remontée avant d' être à sa fin.
Mais encore un coup, il faut me
borner : ceci n' est déjà que trop
étendu. C' est dans les détails que je

p469

triomphe, peut-être par la portée
de mon génie, peut-être aussi par
la nature de mes intentions. Les
principes sont constants, et je ne
demanderois pas mieux que de les
voir contredire. En attendant il faut
terminer cette partie par un genre
de détail qui tient assez au grand, à
sçavoir s' il est utile ou non que l' argent
soit marchandise dans un
état.

C' est encore ici, selon l' opinion
commune, un étrange paradoxe.
Ce n' est pas ma faute quand j' en
trouve sur mon chemin. Personne
au monde ne cherche moins que
moi à se singulariser par ses opinions.
Je marche droit à la vérité,
et ne prétends point être infallible ;
mais daignez lire jusqu' au bout sans
prévention.

Il ne m' appartient assurément
en aucune façon de décider si l' intérêt
de l' argent est permis ou
non par la religion. Pour ce qui
me concerne, après avoir, ainsi

p470

que tous autres, beaucoup vacillé
sur cette question, j' ai cru trouver
enfin dans les conférences de
Paris sur cette matière les éclaircissemens
que je souhaitois, et reconnoître
qu' indépendamment de
l' autorité de la religion, les opinions
de l' école s' accordoient à
cet égard avec la droite raison et la
saine morale, et qu' il en est de ce
précepte comme de tous les autres,
dont l' observance, loin d' être nuisible
à l' industrie, au commerce, à
tout enfin ce qui peut concourir au
bonheur de l' homme ici-bas, seroit
le plus sûr moyen de les faire fleurir ;
mais comme, encore un coup,
je n' ai ni l' autorité ni les lumières
nécessaires pour étendre jusques-là
ma mission, laissons ce qui concerne
l' intérêt de l' argent relativement
à la conscience, et traitons
de cette partie en ce qui compéte
uniquement la société.
Il y a trois sortes de biens, à
sçavoir les biens non transportables,

p471

tels que les fonds, les maisons,
etc., les effets commerçables,
tels que les denrées, marchandises,
effets mobiliers, vaisseaux, etc.,
les rentes enfin qui ne sont autre
chose que des tributs imposés sur
telle ou telle autre partie des deux
portions de biens. Je comprends
qu' un état devient riche à proportion
qu' il acquiert plus de biens
des deux premières classes exposées
ci-dessus ; mais je ne conçois pas
qu' il en soit de même de la troisième,
à moins que ces rentes ne
soient établies sur les fonds de
l' étranger, auquel cas il devient
notre tributaire d' autant.
Quelques calculateurs ont prétendu
le contraire, et ont dit que
dès que le débiteur est par sa position
indépendant des loix qui constituent
la sûreté du créancier, dès-lors

le débiteur devient son maître,
puisqu' il tient ses fonds sans pouvoir
être forcé à lui payer la rente ; que
d' autre part, il fait avec ses fonds

p472

un profit plus considérable que la
rente qu' il en paie, qu' il en dispose
à sa volonté, tandis que le créancier
qui ne revoit sa somme que
par parcelles, ne peut rien au-delà
du soin de sa propre subsistance ;
qu' en un mot, celui qui a le crédit
public attire à soi tous les fonds, et
conséquemment toute l' attention,
et tous les moyens de prospérité.

Ce n' est-là qu' un tissu de méprises,
qui prennent toutes leur source
en ce que dans ces derniers temps
on a plus que jamais donné dans
l' erreur de prendre l' argent pour la
richesse, tandis qu' il n' en est que le
représentatif.

Pussiez-vous attirer tout l' argent
de l' univers chez vous, à moins que
ce ne fût pour l' enfouir et le resserrer
pour des temps de calamité,
chose que ne savent point faire
les gouvernemens d' Europe, et
que je ne m' aviserai pas de leur
apprendre, il n' y restera qu' autant
de temps qu' il lui en faudroit pour

p473

passer à travers un sac percé, et ira
se répandre par-tout où seront les
choses qu' il doit par nature représenter,
au-lieu qu' il n' eût été sur
votre terre avare qu' un monceau
lourd et inutile.

Mais pour reprendre par ordre
les raisons de la prééminence attribuée
à l' état débiteur sur l' état
créancier, il est, dit-on, le maître
des fonds, et son créancier ne pouvant
lui faire la loi, est obligé de la
recevoir. Je ne connois de marché

de cette espece que celui que firent
les romains avec les gaulois, et
dont le contrat fut, *vae victis* .
Mais ce contrat ne portoit point
d' interêt, et il est de fait que quiconque
veut l' argent d' autrui sans
lui donner ses sûretés, doit l' attendre
au coin d' un bois, ou prendre
sa maison d' assaut. Les sûretés
donc qu' un état donne aux étrangers
qui lui apportent leur argent,
sont les mêmes que celles qu' il donne
à ses propres citoyens.

p474

Si le roi de France, ou les corps
visibles, tels que le clergé, les
pays d' états etc., plaçoient vingt
millions sur les fonds publics d' Angleterre,
je doute qu' au courant
cet argent fût plus en péril que celui
qu' y auroient les anglois naturels ;
parce que la sûreté de ces sortes
de fonds dépendant du crédit public,
et de l' opinion générale qu' on
a de leur solidité, tous les engagements
en sont, pour ainsi dire, solidaires,
et la dette la moins favorable
est aussi assurée que celle
qui est la plus privilégiée. Il pourroit
arriver cependant que dans des
temps de rupture entre les deux
nations, l' animosité et l' interêt du
moment prévalussent sur la saine
politique qui se trouve toujours en
tout dans la bonne-foi, et sur-tout
en fait de crédit, et qu' on arrêtât
les fonds de la nation ennemie,
comme on arrête les vaisseaux surpris
dans ses ports ; mais c' est rarement
de la sorte et à découvert,

p475

qu' une nation devient créancière
d' une autre. Ce sont une infinité de
particuliers qui placent leurs fonds ;
et quoique le tout ensemble réuni

fasse un bloc considérable, le commerce a maintenant pour ses remises tant de facilités qui toutes échappent à l'oeil du gouvernement, qu'il est impossible de démêler le vrai créancier quand il voudra se cacher. La banque cesse d'être du moment qu'elle n'est pas ouverte à tous ; elle doit donc payer aussi-tôt qu'on se présente, et ne sauroit discerner la main amie de la main ennemie. Ainsi donc, non seulement les vingt millions que j'ai supposés ci-dessus, composeront au 4 pour 100, 800000 livres de tribut imposé à perpétuité sur les anglois en temps de paix, mais encore en temps de guerre. Il n'est donc pas vrai que le débiteur soit à l'abri des loix qui constituent la sûreté du créancier.

p476

L'Angleterre ne sauroit, par exemple, faire banqueroute aux françois qu'elle ne la fasse en même temps aux génois, aux hollandois, aux peuples du nord et autres. Elle ne sauroit manquer aux nations étrangères sans se perdre d'honneur et de crédit, ce qui est un terrible désastre, et qui paroîtroit tel à cette nation généreuse, hautaine, et équitable quand la passion ne s'en mêle pas ; mais qui pis est, si pis peut y avoir, elle ne peut manquer aux étrangers sans manquer à ses propres citoyens, ce qui la jetteroit dans une révolution déplorable aux yeux de ses ennemis même. Voilà donc la prétendue indépendance anéantie, ou, pour mieux dire, changée en une dépendance absolue sous les plus grièves peines. D'autre part, dit-on, l'état qui emprunte dispose des fonds d'autrui à sa volonté, en fait des profits considérables, tandis que le créancier

p477

qui ne revoit sa somme que par parcelles,
l' emploie à sa subsistance,
et ne peut rien contre lui.

Je pourrais répondre en général,
que la plûpart des gouvernemens
qui furent et seront, se trouvent
dirigés ou balancés de façon
que le meilleur moyen de leur nuire,
sans s' épuiser soi-même en efforts
ruineux, seroit de leur envoyer
tout l' argent qu' on veut bien sacrifier
à leur faire la guerre. Philippe li
fut un prince habile et
appliqué ; cependant un pareil présent
le déranga tellement, qu' il
remit languissant et ruiné à son fils
un état qu' il avoit reçu florissant
de son pere.

Mais raisonnons d' après l' expérience.
Les fonds publics d' Angleterre
sont aujourd' hui chargés de
80 millions sterlins de dette, somme
incroyable et idéale pour toute
autre que pour ceux qui la doivent.
Je veux bien supposer qu' ils s' en
doivent la moitié à eux-mêmes (je

p478

ferai voir dans peu qu' un état se
défigure en proportion de ce qu' il
accroît dans son sein l' ordre des
rentiers) mais les interêts de l' autre
moitié de cette affreuse dette
sont un tribut énorme que leur
aveugle cupidité, ou pour mieux
dire, leur passion contre nous s' est
imposée en faveur des étrangers.
Voyons maintenant quel emploi
ils ont fait des sommes réitérées
de cet emprunt accablant, et quels
avantages elles leur ont procuré.
C' est à peu-près depuis la fin du
dernier siècle qu' ils ont inventé
cette ressource, dont ils ont tant
abusé depuis. à compter depuis
1688 temps de la révolution dernière
chez eux, ils ont soutenu
trois guerres contre nous. La première,

qui finit à peu-près avec le
siècle, fut un effet de l' animosité
de leur prince contre le nôtre. Si
la révolution qui mit ce prince sur
le trône, étoit le prix de ces efforts,
je ne serois pas en droit de

p479

leur nier cette sorte d' avantage,
puisqu' ils se servirent de cette circonstance
pour affermir ce qu' ils
appellent leurs libertés, et la sorte
de gouvernement qu' ils prétendent
leur convenir le mieux : ce n' est
pas à moi à leur disputer cela ;
mais chacun sçait que cette révolution
ne fut qu' un coup de théâtre,
ne leur coûta rien. à cela près,
pendant toute cette guerre ils n' eurent
d' autre avantage que de soudoyer
nos ennemis, faire promener
de grandes flottes sur la mer,
qui n' empêcherent pas les nôtres
de tenir le champ libre à nos armateurs
qui désolèrent leur commerce ;
et s' ils eurent sur mer quelques
avantages, ils se trouverent
au bout tellement compensés, qu' ils
n' empêcherent pas que tous les
ports de la monarchie d' Espagne
ne se trouvassent bouclés de vaisseaux
françois au moment où il fallut
réveiller notre faction dans
le sein de cette monarchie expirante,

p480

et faire montre de la puissance
de Louis Xiv.
La seconde guerre eut assurément
un objet d' une importance
apparente ; il s' agissoit d' empêcher la
réunion de la monarchie d' Espagne
avec la nôtre : les passions particulières
de ceux qui avoient intérêt à la
guerre, trouverent un masque utile
pour armer et épuiser toute l' Europe.
Mais c' est le résultat de cette

grande affaire que je considère uniquement.
Quels avantages ont payé
la surcharge énorme à laquelle les
anglois se sont soumis ? Leurs dettes
à la fin de cette guerre montoient
à cinquante millions sterlings. Que
leur valut-elle ? Quelques privilèges
abusifs dans le nouveau monde.
Ils me permettront d' excepter
cette partie. Il est certain que les
colonies angloises s' étendent et se
renforcent tellement dans l' Amérique
septentrionale, que s' ils viennent
à bout de bloquer de toutes
parts, et par conséquent de détruire

p481

notre colonie du Canada,
ce qui est leur projet actuel, ils seront
seuls les maîtres de cette partie
du nouveau monde, et que bientôt
ils viendront à bout par les mêmes
moyens d' entamer les espagnols
dans l' Amérique méridionale,
et ensuite de les en chasser :
mais d' une part, je leur annonce,
moi, qu' ils seront détruits chez eux
de leurs propres mains avant d' avoir
achevé ce voyage de Pyrrhus ;
de l' autre, que leurs colonies qui
ne doivent leur force qu' à la liberté
qu' on leur a donnée, et qui déjà
sont presque indépendantes, secoueront
tout-à-fait le joug ; et qu' en
supposant à l' Angleterre tous les
succès qu' elle dévore en espérance,
il ne lui restera au bout que l' avantage
d' avoir transporté l' humanité
d' Europe en Amérique, comme
autrefois les romains la transplanterent
d' Asie en Europe.
Enfin, quelque avantage que la
dernière paix des anglois avec

p482

Louis Xiv leur ait procuré en
Amérique, quelque abus qu' ils ayent

fait par l' interlope des privilèges
qu' ils sçurent obtenir, ces avantages
n' ont sans doute pas eu l' effet
réel qui pouvoit leur mériter ce
titre, puisque pendant une paix de
vingt-cinq ans qui a suivi cette
guerre, l' état ne s' est point libéré.
Ils sont fort riches en général ;
mais l' état est endetté. Or chacun
sçait que la richesse privée qui ne
provient pas de la richesse publique,
est un faux germe qui annonce
et procure la mort. Laissons
donc les fruits étrangers de cette
guerre bien compensés par la nécessité
d' abandonner les Indes entières
à une branche de la maison
ennemie, et revenons aux avantages
acquis dans notre continent.
Les anglois ont laissé l' Espagne
à un prince de la maison de France,
Louis Xiv ne la vouloit pas
pour lui ; ils lui ont ôté ses possessions
en Italie, qu' elle a presqu' entièrement

p483

regagnées peu après ; ils
l' ont encore dépouillée de la Flandre
qui l' épuisait depuis long-temps,
et qui épuisera toujours toute puissance
qui ne la conservera que
comme barrière, et non comme
patrimoine ; ils ont obtenu la démolition
de Dunkerque qu' ils nous
avoient vendu cinq millions de livres,
et par-là ils nous ont appris
que non-seulement il le faut rétablir,
mais encore profiter de tous
les avantages de la nature pour
faire de bons ports dans la manche ;
ils ont obtenu Gibraltar et
Port-Mahon, l' une de ces étapes
ne leur sert qu' à regarder la terre
d' Afrique avec des lunettes d' approche,
l' autre leur sera enlevée
au moment que les espagnols voudront
bien regarder autour d' eux.
Je ne prétends pas dire pour tout
cela que cette paix ne leur ait été
utile et glorieuse plus qu' aucune
autre ; mais considerons les circonstances

dans lesquelles elle a été

p484

faite, ce qu' ils ont cédé en proportion
de ce qu' ils ont reçu, et
sur-tout la dette de cinquante millions
sterlings qui leur est demeurée.
Eh ! Qu' ils ne disent pas que cette
défection de leur part fut l' effet
d' une intrigue désavouée de la nation :
jamais paix ne fut faite plus
à propos ; quand on auroit démembré
la France, leur en seroit-il revenu
davantage ? Nous boucler,
et nous renvoyer à la terre, étoit
tout ce qu' ils pouvoient prétendre,
et ce qu' ils ont fait pour cela étoit
tout ce qu' ils pouvoient faire. Mais
quand je me tromperois en cela,
s' ils m' opposent la corruption de
leur cabinet, je leur opposerai la
languueur du nôtre, tant de mesures
mal prises ou renversées par le
souffle de la fortune, toutes nos
forces jettées à la fois dans les
pays étrangers, en Espagne, en Italie,
en Bavière et autres lieux,
repoussées en même temps partout,
le françois rebuté de toutes

p485

parts, la disette et la famine amenées
par des causes étrangères, un
grand roi sur son déclin, la maison
régnante frappée et séchée
jusques dans sa racine ; calamités
moins dans le cours ordinaire des
choses, que leurs factions ; les accidens
humains entrent toujours
dans le cours des grandes affaires,
et nous ne considérons ici que la
fin.
Quelques-uns voudroient attribuer
à cette guerre un effet qui
seroit bien important s' il étoit vrai,
à parler en ennemi, c' est d' avoir
détruit notre marine de façon à ne

pouvoir s' en relever, et de l' avoir
réduite au point où nous la voyons.
Ceux qui raisonnent ainsi s' exagèrent
les faits, et connoissent mal
nos ressources. Il est certain que
nous reçumes en ce genre un échec
considérable à Vigo ; mais celui de
La Hogue dans la guerre précédente
n' avoit été guères moins fort,
et il ne nous empêcha pas de tenir

p486

tête à l' ennemi pendant celle-ci,
et de nous mettre en état de détruire
sa marine à Malaga, si nous eussions
sçu profiter jusqu' au bout de
notre avantage. La décadence de
la nôtre tient à des causes morales
et à des causes physiques. Ces
dernières sont d' espece à ne pouvoir
être détaillées sans choquer
bien des gens, ainsi je m' en abstiendrai.
Quant aux causes morales,
les voici.
En général, tout bon politique
chez nous eut et aura toujours un
oeil ouvert sur les anglois. La terre
qui porte ces braves insulaires,
semble ne pouvoir nourrir que des
hommes excessifs. Quand on oublieroit
les anciens temps, et qu' on
les supposeroit invincibles jusqu' ici
chez eux, ils pourroient bien cesser
de l' être en proportion de ce
qu' ils deviendroient les marchands
universels ; et si j' écrivois pour apprendre
à détruire, je dirois que
toute puissance marchande attaquée

p487

dans ses foyers aura le sort
de Carthage ; mais il s' en faut bien
que mon système ne soit celui-là :
je tiens que l' humanité ne peut
prosperer que par l' union générale ;
elle est possible, puisque notre souverain
législateur l' a ordonnée,

elle feroit le bien de tous, chose démontrée par le raisonnement et par les faits. Si quelque puissance peut déterminer la politique vers ce genre de bonheur, c' est sans contredit la puissance la plus forte, c' est nous. Le prince sous l' empire duquel nous avons le bonheur de vivre, a déjà fait le premier pas vers cette grande opération, en établissant l' opinion de sa modération, et rendant ce sentiment propre à son peuple : le second pas n' est autre chose que de nous faire valoir ce que nous pouvons valoir, et priser ce que nous vaudrons : le troisième et le dernier seroit d' employer ses forces et cette considération à entretenir la paix, la justice

p488

et la liberté dans le monde entier. Nous le pouvons, et ce projet n' est pas, à beaucoup près, mêlé d' opérations dépendantes de la fortune, comme l' étoit celui de la république chrétienne enfanté par deux aussi grands hommes d' état qu' il en fut jamais, Henri Iv et Sulli, et conduit par eux jusqu' au moment de son exécution. J' étendrai cette idée ailleurs. En attendant, si nous considérons les choses présentes et passées, nous verrons que depuis que les anglois et nous, faisons corps de nation chacun de notre côté, nous avons toujours été les uns aux autres mauvais voisins : jamais nous n' avons rien gagné en les attaquant à force ouverte ; nos plus habiles politiques n' ont eu des succès ailleurs qu' en se débarrassant d' eux : mais depuis sur-tout que le regne d' élisabeth leur donna les premières idées du commerce, nous avons toujours perdu d' autre part à nous

p489

unir à eux. Henri IV fut long-temps
avec eux en union de religion,
et toujours en union de politique
contre la maison d'Autriches ;
mais tandis qu'il ménageoit
leur premier Jacques pour le faire
entrer dans son idée de république
aux dépens de cette maison,
les Anglois lui firent bien voir qu'ils
ne vouloient d'amis qu'assujettis,
et le célèbre affront fait sur mer
au duc de Sully, ambassadeur
extraordinaire, et presque premier
ministre, fut la fumée dont leurs
prétentions d'aujourd'hui sont la
réalité. Le cardinal de Richelieu,
toujours occupé de la maison d'Autriche
au dehors, voulut se lier avec
la cour d'Angleterre. Les circonstances
lui furent défavorables, ses
princes qui le regardoient comme
le tyran de leur maison rejetterent
son alliance. Ce génie bouffeur se
retourna ; aidé de l'esprit de ce
siècle par-tout favorable aux projets
de ce genre, il fomenta des

p490

rébellions ; et les Anglois eurent
ensuite tant d'affaires chez eux,
qu'ils laisserent le continent en paix.
La plus étonnante des révolutions
ayant fait succéder un calme silencieux
et forcé à ce temps de troubles,
le cardinal Mazarin se lia
avec les Anglois, mais il y laissa
l'honneur, dont ce ministre habile
d'ailleurs ne faisoit pas assez
de cas en politique, et Dunkerque,
que nous fumes très-heureux
après de ravoir bien chèrement
d'un prince facile et inappliqué.
Louis XIV suivit à cet égard
un système tout nouveau ; il voulut
acheter la cour d'Angleterre,
et l'opposer dans les affaires au vœu
de sa propre nation. Ce système lui
réussit mal dans le fait, puisqu'il
vit souvent le gouvernement contraint
de se déclarer contre lui ; et

au bout de vingt-six ans de cet état
forcé, tout rompit dans sa main ;
les princes lui demeurèrent, et la

p491

nation l'attaqua avec plus de fureur
que jamais. Le prince régent
vint ensuite ; il avoit beaucoup de
choses de son bisayeul Henri Iv.
Brave, affable, gai, vif comme lui,
il eut encore de commun avec ce
prince de craindre l'Espagne, et
pour cette raison d'aimer les anglois ;
il s'unit donc avec eux, et
si l'on écouloit les suédois, ils diroient
qu'il lui en coûta quelque
chose de son honneur en politique ;
mais cet objet n'est rien auprès
de celui que nous envisageons
ici : au lieu de fournir à ses alliés
son contingent en vaisseaux, il le
fournit en argent avec lequel ils
augmenterent leur marine ; il oublia
la nôtre qui eût pû leur faire ombrage :
une marine oubliée est une marine
détruite ; aussi commença-t-elle
à déchoir entièrement. Depuis
nous devînmes économes en
détail ; et comme il faut bien du
gaudron pour carener un navire,
cela nous dégoûta.

p492

Il s'éleva d'ailleurs un système
dont l'effet a démontré la fausseté ;
l'on pensa, l'on débita hautement
qu'une marine militaire étoit trop
chère, et trop à charge au royaume,
et qu'attendu l'active intrépidité
de nos corsaires, nous n'avions
besoin que d'une vingtaine
de vaisseaux de guerre pour assurer
nos côtes, et leur ouvrir la sortie
de nos ports.
Pour répondre au premier de
ces axiomes, il ne faut que répéter
ici ce que Dutot a fait imprimer,

il y a vingt ans, dans ses réflexions politiques. Il y fait un tableau pris d'après les registres les plus authentiques de ce que coûtoit la puissante marine de Louis XIV dans son temps le plus florissant. Elle étoit alors composée de 115 vaisseaux de tous les rangs, 24 frégates légères, 8 brûlots, 10 barques longues et 22 flutes, faisant en tout 179 vaisseaux de toute espece, montés de 7080 pièces

p493

de canon, de 1028 officiers majors, de 7955 officiers mariniens, de 20618 matelots, de 10904 soldats, sans compter 30 galères toutes armées, aussi contenant 5600 hommes de chiourme, 240 mariniens de rang, 935 mariniens de rambade, et 3010 soldats. Il fait ensuite un calcul détaillé de ce que cela coûtoit de solde, de paie, d'appointemens et de frais d'armement de toute espece ; et il résulte de ce calcul que le tout armé pendant six mois de l'année, ce qui n'arrive jamais, cette formidable marine coûteroit 7272084 livres. Après avoir pris la précaution de dire que les gages, la solde, et les différentes fournitures sont à peu-près aujourd' hui sur le même pied qu' alors, il fait encore un autre calcul des frais de construction et d'armement premier, énumérés de la même sorte ; et le résultat de ces calculs pris sur les faits et qui ne peuvent

p494

être taxés de faux, est qu' une marine de cent vaisseaux de 60 pièces de canon chacun, ne coûteroit pas dix millions, année commune, pour toute chose.

Cette réponse est terriblement contradictoire aux faits qu' on allégué aujourd' hui : il est contre mes principes d' appuyer davantage sur cela ; mais il falloit brûler Dutot ou nos livres. Quant à l' axiome, qu' un quart de marine nous suffit, les faits ne l' ont que trop démenti ; mais ces funestes préjugés n' en ont pas moins porté le coup à notre marine, dont on feroit faussement honneur aux efforts des anglois dans leur dernière guerre contre Louis Xiv.

Les anglois voyant notre marine tombée, commencerent à mettre au jour l' axiome de droit du lion, qui depuis long-temps est l' ame de leurs projets :

la seconde, par droit, me doit écheoir encor ;

p495

ce droit, vous le sçavez, est le droit du plus fort .

Ils commencerent la guerre avec l' Espagne, et la finirent avec nous. Si dans cette guerre ils eussent eu l' avantage d' apprendre aux françois à se laisser battre, c' en seroit un très-réel, et d' autant plus que c' étoit chose très-opposée aux faits et aux usages précédents sur mer ; mais ils ne nous ont nulle part accablés que par le nombre, et l' on sçait que la résistance seule contre des forces entièrement supérieures encourage plus une nation que ne feroit la victoire avec ces mêmes forces. Ils ont emmené de nos vaisseaux en Angleterre, ce ne sont pas les vaisseaux qui nous manqueront, quand nous voudrons relever notre marine. Peut-être faudroit-il seulement pour cela le souvenir de l' axiome qui dit : *res nolunt malè administrari* : les choses

p496

résistent quand on veut les conduire
contre leur nature. Quoi qu' il
en soit, les grandes expéditions des
anglois ont presque toutes manqué
dans cette guerre, et je ne
vois pas ce qu' ils ont acquis à la
paix, en compensation de trente
millions sterlings dont les dettes
de la nation se sont trouvées augmentées.
L' on m' opposera sans doute que
par le moyen de la diminution établie
des interêts de leurs dettes,
celle de 80 millions aujourd' hui
ne leur est pas si pesante que l' étoit
celle de 50 millions autrefois, et que
la possibilité de cette opération a
démontré d' une part que leur crédit est
assuré, et de l' autre, que
malgré les dépenses de cette guerre,
l' argent n' en est que plus commun
chez eux.
Je conviens que la diminution
des interêts dans un état est une
excellente opération politique, et
si je voulois établir que le gouvernement

p497

anglois est inappliqué et
aveugle sur ses interêts, j' avancerois
un paradoxe insoûtenable. J' ai
seulement prétendu dire, que tout
état qui emprunte de l' étranger
devient son tributaire d' autant. Je
me suis servi de l' exemple des anglois,
comme étant de toutes les
nations celle qui a poussé le plus
loin cette sorte de ressource, et
qui paroît lui devoir le rang qu' elle
tient aujourd' hui dans l' Europe,
plus proportionné à son ambition
qu' à ses forces réelles ; et j' examine
en détail si cette facilité ne leur
a pas été plus ruineuse que profitable.
Quant aux objections actuelles ;
je répondrai à la première, que
l' Europe entière est aujourd' hui
assez éclairée pour ne pas laisser
profiter une nation seule des avantages
reconnus qui proviennent du
baissement des interêts, et que

cette opération faite chez une des nations commerçantes sera par conséquent

p498

toujours le signal d' une à peu-près semblable chez les nations voisines, au moyen de quoi, comme les usages actuels prévalent bientôt sur le souvenir des usages passés, aussi-tôt que l' intérêt le plus commun dans l' Europe sera au 4 pour 100, qu' en conséquence le taux des terres etc., se sera adapté à cette sorte de tarif, chacun ne considerera ses fonds que relativement à leur produit possible. On s' accoutumera à sçavoir qu' un million ne pourra rapporter que 40000 livres de rente au-lieu de 50, sur lesquelles on comptoit autrefois ; et partant l' état, qui au lieu de quatre millions d' intérêts, n' en devra plus que trois millions deux cent mille livres, n' en sera ni plus ni moins tributaire et d' opinion et même de fait.

D' ailleurs, si l' on veut bien considérer ce que c' est que l' intérêt dans la nature primitive des choses, on verra que ce n' est qu' un

p499

interim payé à celui qui nous prête, en attendant qu' on soit en état de se libérer. Ce dernier point est toujours l' objet de tout emprunteur qui a de la raison et de la bonne-foi. Or plus l' intérêt d' une somme baisse, plus le capital coûte à rembourser. Les fonds publics d' Angleterre, c' est-à-dire l' Angleterre en chair et en os sera donc éternellement hypothéquée aux étrangers, à moins qu' ils n' espèrent qu' à force de baisser les intérêts, ils deviendront si peu de chose, qu' on jouera, de guerre lasse, le fonds à

pair ou non.

Il est encore à remarquer que cet arrangement économique de la diminution des intérêts ne peut à cet égard avoir lieu chez eux qu' autant que l' argent sera commun dans toute l' Europe, ce qui est précisément le contraire des vues de toute nation marchande qui voudroit être seule riche et puissante ; car si l' argent devenoit

p500

rare en Hollande et chez nous, et par conséquent notre intérêt plus haut ; ou qu' il le fût ailleurs, nous retirerions notre argent de l' Angleterre pour nous l' entreprêter, ou pour le prêter aux étrangers pauvres, et alors gare la banque. Un intérêt bas sur une nature de dettes, dont le fonds est exigible, prohibe désormais au débiteur tout autre arrangement que celui de travailler à se libérer du capital. Je suppose, par exemple, que les anglois, aujourd' hui plus entreprenants que jamais, se trouvent obligés d' emprunter pour subvenir aux frais de la guerre qu' ils nous déclarent ; quelque solidité qu' ils puissent donner aux nouvelles souscriptions, ils ne trouveront pas à emprunter sur le taux où ils ont fait descendre l' intérêt chez eux par convention avec les principaux actionnaires ; et en un temps où la paix générale donnoit à toutes les nations le desir et les moyens

p501

d' amortir les dettes publiques : en supposant donc que les intérêts anciens soient au trois et demi, les nouveaux seront au quatre, et dès-lors les anciens actionnaires courront tous à la banque pour retirer

leurs fonds dans l' espérance de les prêter sur le pied nouveau. L' état n' aura pour-lors de ressource pour éviter un événement qui détruiroit son crédit, que de remettre l' intérêt des anciennes dettes sur le pied des nouvelles. Heureux encore, s' il ne voyoit naître le discrédit par cette opération dangereuse faite pour l' éviter. On voit par tout ceci, que la diminution des intérêts en Angleterre ne compense qu' idéalement le désavantage de l' augmentation de la dette.

à l' égard de l' objection, que l' argent est très-commun chez les anglois, je le crois et le vois, puisqu' ils sont tous pauvres chez eux, et ne se trouvent à leur aise que quand, sortis de leur isle, ils peuvent

p502

vivre autrement qu' au poids de l' or ; mais il est inutile de répéter ici que l' argent ne nous nourrit, ni ne nous couvre, et qu' en tout genre, dès que le signe devient plus commun que la chose désignée, il perd cette propriété. Or l' argent n' en a pas d' autre, et perd tout en perdant celle-là. Si le public avoit cet argent, il pourroit se libérer ; mais le public n' est nulle part plus pauvre qu' où les particuliers sont les plus riches, et ils ne lui offriront leur argent qu' à des conditions aussi onéreuses que celles qu' exigent les étrangers. Quelle que soit l' opinion qu' on peut avoir de la bonne-foi d' une nation, les moyens de s' en faire payer sont moins aisés que vis-à-vis d' un particulier, ou d' un corps quelconque dans l' état. Les malheurs de la guerre, les événemens imprévus peuvent, sur-tout chez une nation dont l' état de tranquillité n' a jamais duré long-temps,

p503

forcer la banqueroute. Si les terres, ou tout autre commerce rendent autant que les fonds publics, de deux choses l' une ; ou l' on les préférera, sur-tout voyant la nation obérée, et alors plus de crédit, et cette ressource est anéantie ; ou d' autre part, on ne pourra faire face aux intérêts qu' en jettant tous les moyens du gouvernement de ce côté-là, et le total de l' état périra par les autres faces : la commodité de tirer son revenu en dividendes engendrera la paresse ennemie de l' agriculture, des manufactures, du commerce, et enfin de tous moyens de prospérité. Entre ces deux alternatives il faut opter.

Ainsi cette énorme banque seroit la ruine de l' état, et il est très-vrai que toute circulation idéale est un masque trompeur. Argent et papiers, s' ils signifient trop, ne signifient rien, comme cela est arrivé en France.

p504

Reste enfin la troisième raison des apologistes des emprunts publics, à sçavoir ce qui a le crédit, attire à soi tous les fonds, et conséquemment toute l' attention et tous les moyens de prospérité.

J' ai démontré par l' exemple de la nation la plus courageuse, la plus éclairée, et la plus infatigable qui ait jamais emprunté, qu' attirer à soi tous les fonds n' étoit pas se procurer tous les moyens de prospérité.

Je pourrais même dire que charger son crédit de tous les fonds n' est pas pour cela les attirer. En effet, on n' emprunte que pour dépenser, et la dépense prend les fonds d' une main, et de l' autre les rend à l' économie.

Je demande, par exemple, dans quel lieu manquent les 80 millions sterlings que doit l' Angleterre,

dans quel canton cette
énorme épargne a intercepté la
circulation. Hélas ! C' est le seau des
Danaïdes, et quand l' Angleterre

p505

se devrait à elle-même la dette
entière, elle n' eût fait par cette
opération et les intérêts qui en
résultent, que se procurer l' indispensable
nécessité de sucer sans
cesse chez elle les pauvres en faveur
des riches, opération diamétralement
opposée aux principes
d' une bonne administration, comme
nous l' avons dit ailleurs.

Cette induction n' est pas encore
de mon sujet actuel ; mais en supposant
que le crédit attire réellement
les fonds, voyons de quelle
nature est la sorte d' attention qui
les suit, et examinons si cette attention
donne la supériorité à la
puissance qui emprunte, ou si au
contraire elle ne la rendroit pas
dépendante.

J' ai souvent ouï dire que l' Angleterre,
en faisant sans cesse son
bilan à la face de l' univers, témoignoit
une bonne-foi qui assurait
son crédit, et faisoit voir que la
nation entière solidaire de ses engagements

p506

dont toute l' étendue lui
étoit connue, sentoit aussi ses forces
et la possibilité d' y satisfaire.
Si je voulois décrier un crédit aussi
nuisible à ceux qui le possèdent
qu' à ceux contre lesquels il est employé,
je dirois que des dettes ne
m' en paroissent pas plus assurées
pour être connues, et si l' on veut,
cautionnées par une populace aveugle,
qui tant de fois a cru dans
trois jours être quitte de sa dette
envers son souverain. Par-tout

ailleurs, si le vulgaire n' est pas en
état de calculer la dette publique
dans un caffè, comme en Angleterre,
il n' en est pas moins vrai
que tout ce qui a part au gouvernement,
tout homme privé même
qui veut donner quelqu' application
à cette sorte de spéculation,
est en état de connoître à peu-près
les engagements publics de sa
nation. Je ne vois à la constitution
angloise qu' une seule différence
réelle en ce genre, c' est que le public

p507

croit y décider de ses propres charges,
et de l' emploi des fonds qui
en proviennent. Cette opinion leur
tient lieu de l' affection au gouvernement
qu' ils n' ont pas. Mais en
supposant la chose absolument telle
qu' ils la croient ; en admettant que
jamais l' intérêt particulier ne se
sert chez eux de la fougue publique
pour arriver à ses fins ; que
dans le détail on a trouvé dans
ce pays-là le secret unique de s' assurer
d' une exacte fidélité dans l' administration
des deniers, j' avoue
que j' aurai grande confiance en
l' assemblée générale d' une nation
pour conseiller le gouvernement
sur le régime intérieur ; mais que
pour les affaires du dehors, il n' est
gouvernement si foible et si inappliqué,
qui ne les entende mieux que
le peuple. Or il n' est rien qui soit
tant affaires du dehors que la
guerre ou la paix, et sur-tout la
guerre maritime.
Ceci nous méneroit trop loin,

p508

et me jetteroit dans une discussion
où je n' aurois peut-être pas
l' avantage. Je tranche sur cette partie
et reviens à mon fait, en

disant que tout homme, toute
compagnie, tout corps, tout peuple,
est caution dangereuse de
grandes dettes, en proportion
de ce qu' il est facile à les contracter.
Or pour connoître la nature
de l' attention que s' attire le
peuple emprunteur, jugeons du
grand par le petit.
On a l' oeil sur son débiteur, on
est aux aguets sur ses démarches :
mais est-ce pour augmenter l' opinion
de son crédit ? Au contraire,
au moment où l' engagement est
contracté, l' on voudroit presque
que sa fortune fût immobile ; on
craint qu' il ne se tourne vers l' économie
qui nous menacerait d' un
prompt remboursement ; mais on
redoute infiniment davantage qu' il
ne se charge de nouveaux engagements,
et ne coure vers sa ruine.

p509

Si quelqu' accident étranger lui cause
du dérangement, aussitôt la peur
gagne les créanciers, tous accourent
à la fois pour assurer leur hypothèque,
ou quand ce sont des
engagements de commerce, tous
les billets sont présentés au même
instant, et bientôt la crainte idéale
devient une calamité réelle pour
le débiteur.

Telle est la sorte d' attention que
s' attire une puissance débitrice ;
mais je dis plus : si un banquier
forcé à de grandes avances, ou un
négociant engagé dans de vastes
entreprises répand un grand nombre
de ses billets sur la place, il ne
tient qu' à l' association de quelques
envieux ou agens de change, de le
prendre au dépourvu dans le moment
le plus embarrassant, et d' arrêter
ses opérations. Ils semeront
un bruit fâcheux, discréditeront
ses billets, ou les mettant par des
reviremens de parties dans les mains
de leurs associés, ils les feront présenter

p510

tous à la fois, et arrêteront ainsi l' opération la plus sûre et la mieux combinée. à l' application : cinq ou six têtes principales dans l' Europe pourroient, le cas y échéant, s' entendre, et jeter l' alarme dans les fonds publics d' Angleterre, et décider ainsi de la guerre et de la paix chez cette impérieuse nation.

Il s' ensuit de tout ce que j' ai dit ci-dessus, que les dettes nationales sont, non-seulement une ruine, mais encore une chaîne, quand elles sont contractées avec l' étranger. J' ai dit ci-dessus ce qu' elles opereroient dans l' état, quand même elles ne seroient que des engagements vis-à-vis les citoyens. Ce n' est toutefois que dans ce sens-là sans doute que Melon prétend que *les dettes d' un état sont des dettes de la main droite à la main gauche, dont le corps ne se trouve point affoibli, s' il a la quantité d' alimens nécessaires, et*

p511

s' il sçait les distribuer . Mais si j' écorche ma main gauche pour revêtir d' une double peau ma main droite, je m' incommoderai certainement des deux parts, et c' est précisément ce que je fais en augmentant dans l' état l' ordre des rentiers. Ceci mérite un examen. Les rentiers, en les considérant en cette qualité isolée, ne sont autre chose que gens qui vivent d' un tribut imposé sur la portion d' autrui, sans autre soin que celui de recevoir et donner quittance : soit en regardant l' état primitif de l' homme condamné au travail, ou d' autre part les avantages qui reviennent à la société de l' industrie et de l' activité des particuliers, tout homme qui vit sans rien faire est

une chenille dans l' état, et c' est-là proprement la définition du rentier. L' on me dira que je pose un homme idéal ; que la totalité des rentes

p512

établies dans l' état est distribuée sur toutes les classes et ordres de sujets, qui tous indépendamment de leurs rentes, s' adonnent à quelque profession, soit pour augmenter leur fortune, soit pour acquérir de la considération ; qu' il est impossible que le militaire, que le magistrat s' adonne à l' agriculture ou au commerce, et qu' il faut bien qu' ils aient d' ailleurs des moyens de subsistance assurés et faciles à percevoir sans se détourner de leurs emplois ; que ceux mêmes à qui leur état permet de s' adonner à l' agriculture et au commerce, sont bien-aises d' avoir quelques revenus à l' abri des revers de ces deux professions, et qui les aident à en supporter les échecs ; que ceux qui exercent les arts libéraux et jusques aux moindres arts mécaniques, y ont part, et deviennent par-là moins avides et moins intéressés dans leur travail ; que cela multiplie enfin les biens dans la société, et subdivise les grosses fortunes,

p513

objet que j' ai présenté ci-devant comme nécessaire. Telles sont à peu-près toutes les raisons à m' objecter en faveur des rentes et des rentiers ; elles méritent d' être examinées les unes après les autres. 1 je poserois un homme idéal, si je disois que dans l' état les rentiers sont d' un côté, et les possesseurs de fonds de l' autre, comme les justes et les méchants seront au jour du jugement. Il est pourtant vrai que

sans aller si loin, cela se pourroit voir, puisqu' en Angleterre ces deux ordres sont distincts et séparés ; de sorte que leurs divers intérêts toujours contrepointés causent dans les parlemens bien des débats dont leurs papiers publics nous instruisent, et qui sont, comme de droit, presque toujours décidés contre les intérêts des possesseurs des fonds de terre, usage dont je leur souhaiterois la continuation, si je les haïssois. Mais ce n' est point une

p514

chimère de dire qu' il y a parmi nous des gens qui jouissent d' une grosse fortune toute en revenus, soit sur le roi, ce que j' appelle le public, soit sur les corps, les communautés ou les particuliers. Le monde en est plein, et de ceux qui ne font autre chose que recevoir et jouir : je ne prétends pas plus attaquer ceux-là que d' autres. Je sçai qu' ils sont sous la sauve-garde de la bonne-foi publique et particulière ; or la bonne-foi, cheville ouvrière de la société, me trouvera toujours fidèle à ses engagements, même les plus onéreux et les plus forcés, soit dans mes écrits ou dans mes actions. Je dis seulement que la sorte de biens qu' on appelle rente, est celle des trois que j' ai établies ci-dessus, qui est la moins favorable, en ce que d' une part elle ne sçauroit être accrue qu' aux dépens des deux autres, au-lieu que les autres le sont par le travail et l' industrie ; d' autre part, en ce qu' elle aide la paresse

p515

et l' inaction, ennemies réelles de la prospérité d' un état.
2 il est impossible, dit-on, que le militaire, que le magistrat etc.,

s' adonnent à l' agriculture et au commerce ;
en conséquence il faut bien
qu' ils aient d' ailleurs des moyens
de subsistance assurés et faciles à
percevoir sans se détourner de
leurs emplois.

Il y a bien des réponses à cela.
Premièrement, je ne confonds
point dans les rentes les appointemens,
gages et autres émolumens
attachés aux charges et emplois.

L' axiome, qu' il est juste
que le prêtre vive de l' autel, me
paroît de droit pour tout citoyen
dévoué à des fonctions publiques.
Secondement, dans un état bien
policé, et où le mérite aura la
prééminence sur les richesses, les
gens en place ne seront plus si
avides de biens, et la vie modeste
inséparable de la vraie décence
dans la magistrature, sera une nouvelle

p516

source de richesse. Troisièmement
les magistrats les plus occupés
des fonctions publiques ont cependant
des fonds de terre dont ils tirent
le revenu, comme les autres
propriétaires, par le moyen des
fermiers. Or comme les rentes,
sur quoi qu' elles puissent être assises,
ne sont prises que sur les fonds
ou sur les consommations, comme
les consommations ne sont jamais
chargées qu' aux dépens des fonds
de terre, qui par des rapports nécessaires
supportent dans le fait
toutes les charges, il arrivera qu' en
diminuant les rentes, on augmentera
les terres, et que chacun profitant
de cette diminution en proportion
de ce qu' il possède de terres,
retrouvera par ce moyen ce
qu' il perdra par la diminution des
rentes.

3 ceux qui s' adonnent à
l' agriculture et au commerce,
ont besoin aussi de quelques revenus
fixes, et à l' abri des revers.

p517

Je pourrais répondre à cela qu' en affirmant que la multiplicité des rentes est un mal dans l' état, je ne prétends pas inférer de-là qu' il fallût les éteindre toutes, quand la chose seroit possible. J' aurois même quelque scrupule à appuyer cette opération ; non que je puisse appercevoir en quoi ce seroit un mal, mais parce que d' une part il s' en faut bien que je ne croie voir tout ce qui seroit visible pour d' autres, et que de l' autre, je tiens en général qu' en toutes choses les extrêmes sont vicieux, et que ce n' est que dans un juste milieu que se trouve le vrai point. Mais pour répondre plus en règle à l' objection ci-dessus, il me semble qu' il est une sorte de fonds naturels tout aussi à l' abri des revers, que le peuvent être des impositions sur les biens d' autrui. Ces fonds sont la modestie et l' économie. Si l' agriculteur, si le commerçant ont la prudence de

p518

prévoir les inconvéniens naturels, inévitables dans l' ordre des choses, et que loin de dépenser les fruits ou les produits en entier d' une bonne année, ils aient toujours en réserve de quoi faire de nouveaux fonds en cas de malheur (or cette prudence ils l' auront, dès que l' économie sera en honneur dans l' état) ce régime fera le même effet que pourroit faire la portion de rentes qu' on leur attribuoit comme nécessaire, et avec d' autant plus d' avantage, que d' une part ces nouveaux fonds seront sur leur propre bien et non sur celui d' autrui, et que de l' autre ce que chacun met en réserve dans ses greniers ou dans ses magasins est une augmentation de richesses pour

l' état. Or il seroit inutile de répéter
ici ce que j' ai déjà longuement
établi dans le cours de cet ouvrage,
à sçavoir que tout ce qui nécessite
l' économie et la modération
dans les moeurs des particuliers, est

p519

un bien pour l' industrie et la population,
et par conséquent pour l' état.
4 quant à ceux qui exercent
les arts libéraux et mécaniques,
je dirai des premiers ce que dit
l' italien : *un poco di necessita* est
la nourrice des grands talens. Les
arts et métiers mécaniques sont
faits pour fournir à l' artisan une
honnête subsistance, l' entretien,
l' éducation et l' établissement de sa
famille, et par-tout où l' on verra
des artisans faire des fortunes rapides
et exorbitantes, on peut dire
que le luxe règne, et que la recherche
et la fantaisie l' emportent
sur la décence et la nécessité ; mais
si le bonheur de quelques-uns leur
fait amasser de grands fonds, s' ils
sont représentés par un amas considérable
de matériaux propres à
leur profession, ce sont-là des fonds
réels, qui ne dépendent point de
la bonne ou mauvaise foi d' autrui,
et qui font autant de richesses pour
l' état. Et quant à ce qu' on dit,

p520

qu' un artisan enrichi devient moins
avide et moins intéressé dans son
travail, c' est encore une de ces
spéculations démenties par l' expérience
quotidienne et universelle,
et qui ne valent pas la peine d' être
réfutées.
5 pour ce qui est enfin de l' allégation,
que les rentes multiplient
les biens dans la société, et subdivisent
les grosses fortunes, j' ai démontré,

quant au premier point,
qu' il ne pouvoit avoir lieu que
dans le seul cas où les rentes sont
établies sur les étrangers ; et quant
au second, si l' on veut se donner la
peine d' examiner la chose au fond,
on verra que cet établissement est
tout propre à faire l' effet contraire.
L' avare, ou si l' on veut, l' économiste
qui par une contention suivie
et uniquement avantageuse
pour lui, est parvenu à épargner sur
ses revenus de quoi se faire un fonds
sur le patrimoine d' autrui, n' abandonnera

p521

pas cette utile méthode au
moment où il commence à en goûter
les fruits ; la première échéance
des intérêts devient pour lui un
encouragement ; et comme cette
sorte de revenus n' est sujette à aucun
des inconvénients qui interceptent
quelquefois la perception des
autres, bientôt les intérêts grossissent
le capital, sa fortune devient la
boule de neige qui grossit à vue d' oeil
de ce dont elle dépouille tout ce
qui se rencontre en son chemin.
Mais, me dira-t-on, cet homme
tel que vous me le dépeignez,
eût également été un vampire
pour toute autre sorte de fonds,
et avec le même détriment pour le
reste de la société... point du
tout : un avare amasse-t' il des effets
mobiliers, des denrées, des
marchandises etc., ses magasins sont
un fonds pour l' état. Tant qu' ils
sont en substance, ils ne portent
point d' intérêt, ce qui fait une

p522

grande différence pour l' accroissement
de la fortune de cet homme ;
et bientôt sa propre avarice lui est
à charge, si elle accumule ses fruits

à un certain point. Sa passion se tourne-t' elle au desir d' établir et d' accroître sa fortune en fonds de terre ? Il trouve de toutes parts les passions d' autrui sur son chemin ; au-lieu que quand il ne s' agit que de prêter son argent, elles le favorisent toutes. Chacun estime sa terre, son patrimoine, et son champ au-dessus de l' évaluation publique. L' avare tenté de s' arrondir trouve long-temps cette estimation trop forte et trop opiniâtre. La nécessité fait-elle tomber quelqu' un dans ses rêts ? Il s' apperçoit aussi-tôt qu' en devenant plus grand terrien, on multiplie ses embarras dans une toute autre proportion que ses richesses. Bientôt il se dégoûte d' une administration étendue, toujours mal servie quand le maître est chiche pour ses agens. Il reconnoît

p523

ensuite qu' en plaçant ses épargnes en améliorations sur son propre fonds, elles sont plus utilement employées qu' en envahissant le fonds d' autrui ; il travaille chez lui, il double son revenu, et son économie devient profitable pour l' état, de ruineuse qu' elle étoit. Il est donc de raisonnement autant que de fait, comme l' expérience le démontre, que les rentes sont propres à grossir les grandes fortunes aux dépens des petites, et c' est un notable inconvénient de plus. L' utilité prétendue des rentes ainsi combattue dans toutes les allégations possibles en sa faveur, il seroit superflu de s' étendre aussi au long sur leurs inconvéniens. Dire que *le rentier est de sa nature un oisif qui jouit*, c' est dire que la plûpart des maux de la société lui sont dûs. En effet le luxe, la débauche et leur suite ne trouvent guères que dans cet ordre leurs

p524

ministres et leurs fauteurs. *baissez le taux des rentes, éteignez-en autant que les circonstances pourront le permettre*, vous verrez doubler l'industrie, et renaître l'économie nourrice des états et mere de la population.

De ces deux principes, le premier n'est pas même à notre choix, et quand nous voudrions y faire la moindre réflexion, nous nous trouverons nécessités à cette opération par la manoeuvre de nos voisins. En effet, tant que le commerce sera en concurrence (et je crois qu'il est de l'interêt général qu'il soit toujours ainsi) il est impossible que la concurrence se soûtienne, si la partie commerçante, c'est-à-dire emprunteuse d'une des nations, est obligée de payer de plus gros interêts de ses fonds que les autres. à forces égales, si deux coureurs partent, l'un de quatre lieues de distance, et l'autre de cinq pour atteindre au même but, certainement

p525

celui qui a l'avance d'une lieue sur son concurrent arrivera toujours le premier. Il en est de même de deux places marchandes, dont l'une trouve l'argent nécessaire pour ses avances au 4 pour 100 tandis que l'autre ne le peut avoir qu'au 5.

Si un Mercier achete l'argent au 3 il fait un profit honnête en revendant au 5 il a 2 pour cent de bénéfice clair ; donc la marchandise ne sera vendue que 5 au-dessus de ce que la main d'oeuvre a coûté : si le Mercier achete l'argent au 5 il sera obligé, pour faire le même profit, de revendre au 7 la marchandise sera plus chère, et conséquemment moins propre à la concurrence. Mais cette augmentation

première ne sera pas la seule
que la marchandise supportera : il
faut encore y proportionner les
risques devenus plus forts, les dépenses
relatives plus fortes, parce
qu' il est très-vrai que chaque marchandise

p526

porte en détail sa part de
la plus grande cherté de son signe,
et que chaque main par où elle
passe, lui fait essuyer ses rapports
avec la plus grande valeur de l' argent.
Le tout ensemble calculé,
l' on seroit étonné de trouver les
deux tiers peut-être de différence
du prix au-lieu de la proportion
première, parce que cette proportion,
comme je viens de le dire,
se multiplie par toutes les mains
qui la supportent. Il s' ensuit de cette
induction réelle et qui ne peut être
contredite, que si-tôt que les anglois
et les hollandois mettront
chez eux l' intérêt de l' argent au 4
nous serons fous, ou ce qui est synonyme,
de faux sages, si nous
n' en faisons autant.
J' ai ouï dire que les dits et contredits
étoient nécessaires en fait
de procès, mais ils ne valent rien en
fait d' affaires d' état. Un état ne sortira
jamais de son engourdissement
et de la léthargie des usages et de

p527

l' indécision, s' il n' est gouverné par
des têtes tranchantes qui voient le
but et qui y marchent à travers les
broussailles, sans les prendre pour de
la futaye. Je dis plus, dans le fait dont
il s' agit, nous avons quinze et bisque
sur nos voisins, et voici pourquoi.
1 plus une nation a de produit,
plus elle peut agir sans tâtonner
avec le commerce, attendu que le
produit est le cannevas du commerce,

et que quand même ce dernier
se seroit éloigné, qu' on lui fasse luire
les matériaux de l' échange, il reviendra
sur le champ.

Si au contraire les hollandois
perdent une branche de commerce,
il leur faut des peines incroyables
et du bonheur encore pour la
rattrapper, attendu que comme ils
ne sont que les voituriers de l' univers,
ils sont dépendants du produit
d' autrui, à qui tout exportateur
est bon. Les hollandois donc
doivent cultiver et ménager leur
commerce qui leur tient lieu de

p528

fonds et de forme, au-lieu qu' il
n' est pour nous que la forme, tandis
que l' agriculture est le fonds.

Les anglois qui ont un produit
considérable en comparaison des
hollandois, nous cedent infiniment
néanmoins en fait de cette richesse
première. Le tronc de leur arbre
est plus foible, et les branches plus
fortes ; en conséquence ils doivent
plus craindre l' orage. Ainsi donc,
quand ces nations baissent chez
elles l' intérêt au risque de la sorte
de strangurie momentanée qui peut
en arriver au commerce, nous ne
devons nullement hésiter d' en faire
autant chez nous, et l' événement
justifiera notre hardiesse.

2 mais, dira-t-on, ces sortes de
baissemens ne se font point en Hollande
et en Angleterre par des ordonnances ;
c' est l' abondance de
la denrée appelée *argent* , qui
d' elle-même en porte le loyer à
son taux, comme il en arrive de
toutes les denrées au marché ; au

p529

moyen de cela, le gouvernement
ne risque rien en aidant à des opérations

qui se déterminent d' elles-mêmes
par la pente des choses.
Telle est la maxime que veut adopter
notre gouvernement ; puisque
l' élément du commerce est la liberté,
il ne sçauroit mieux faire
que d' imiter en cette partie la méthode
des nations qui se prétendent
libres. Le taux de la place déterminera
d' abord celui des emprunts
tolérés, et qui ne sont point sous
la protection du gouvernement :
quand celui-ci sera bien décidé,
la loi du prince suivra l' impulsion
au-lieu de la donner, et de la sorte
on sera certain de la stabilité de
l' opération, qualité toujours à rechercher,
sur-tout en fait de finance.
J' approuve cette modération :
ainsi donc nous voilà d' accord,
et vous convenez avec moi que si-tôt
qu' une sorte de convention publique
aura baissé le prix de l' argent,

p530

la loi du prince se conformera
à ce tarif de convenance ; jusques-là
tout est bien : j' ajoute seulement
qu' il est nécessaire de placer
à cet égard l' optique un peu
plus loin que vous ne faites, pour
ne pas se tromper à son effet. La
place de Paris est un miroir très-fautif.
Pourquoi cela ? C' est que
presque tout ce qui emprunte sur
cette place, cherche des fonds
pour des objets absolument étrangers
au commerce, pour des avances
de finances, pour des entreprises
pour le roi etc. D' une part,
ce sont toutes affaires exclusives,
et qui par conséquent ne font aucunement
règle pour le commerce ;
de l' autre, ce sont opérations
de finances, où il y a 50, 100 et
souvent 150 pour 100 à gagner,
et quand il s' agit d' emprunter pour
de tels objets, on n' y regarde pas
de si près. D' ailleurs c' est le pays
des fous, des débiteurs insolubles,
et par conséquent des entrepreneurs

p531

téméraires. Paris en un mot
est nécessairement une place très-fautive.
Nos places de commerce en province
sont trop foibles, et trop dépendantes
des reversemens du thresor
royal pour pouvoir servir de
règle. Un mouvement dans la finance,
un ordre imprévu de la part
des receveurs et fermiers généraux
pour faire rentrer les deniers
des caisses des provinces, jettent
tout-à-coup le désordre, et font
disparoître l' argent de dessus les
places de Nantes et de Bourdeaux.
La suppression des galères qui portoient
tous les ans 1500000 liv
à Marseille, a jetté cette place dans
une misere dont elle ne se relevera
peut-être jamais. Ce n' est donc
point encore-là qu' on peut connoître
le vrai tarif de l' argent.
Où donc ? C' est à Amsterdam et
à Londres. Mais c' est chez les
étrangers... les parties de l' Europe
commerçante ne sont point

p532

étrangères les unes aux autres, relativement
à la circulation. L' or vient
du Perou, et n' y retourne pas ; il
ne se perd que par deux conduits,
les Indes orientales, et les
bijoux et meubles. Le premier de
ces débouchés ne sera nuisible,
que quand les mines du nouveau
monde viendront à tarir ; *ô utinam !*
Le second n' absorbe rien en
comparaison de ce dont la somme
monétaire grossit tous les ans. à
cela près, l' argent est en Europe ;
les barrières foibles et idéales en
ce genre, qu' on appelle frontières,
ne font rien pour lui, elles ne doivent
pas arrêter non plus l' homme
d' état qui veut diriger l' or vers l' utilité
de son pays. Ainsi donc le
gouvernement en France, aussi-tôt
qu' il voit le taux de l' argent

constamment baissé chez un de nos
voisins, doit y marquer le taux du
prince par une bonne ordonnance.
C' est un moyen de plus que nous

p533

avons chez nous. Nos voisins infatués
de leur liberté seroient effrayés
de l' intervention de l' autorité
dans leur partie sensible. Tolérants
d' ailleurs pour toutes les religions,
il est arrivé chez eux de
la fermentation des sectes ce qui
arrive par-tout de celle des passions,
qui en fait naître de monstrueuses
et hors de la nature, mais
qui d' ailleurs émousse les passions
premières. Ainsi donc la religion
et le scrupule y sont relégués, pour
ainsi dire, dans le sein de quelques
familles tranquilles, mais ne dominant
nullement sur la partie
active de la nation. Il en est tout
autrement parmi nous ; on compte
encore avec sa conscience en général
dans tout ce qui n' est pas impulsion
du moment, et je connois
assez le monde prêteur pour pouvoir
assurer qu' aussitôt que le roi
auroit fixé l' intérêt de l' argent au
4 pour 100 et défendu aux notaires
d' autoriser des emprunts à

p534

un taux plus considérable, mille
gens qui pensent ne pouvoir excéder
l' intérêt permis sans faire
l' usure, mille autres qui font entrer
dans leur probité de n' éluder
en rien la loi du prince, se
conformeroient d' eux-mêmes au
nouveau tarif. D' autre part, on
ne pourroit plus accepter de prêts
sur contrat à un taux plus fort,
sans se déclarer prodigue en quelque
sorte : bien-tôt tout le monde
s' y feroit, et il n' y auroit pas moins

de facilité pour les emprunts que par le passé. En effet, l' argent y seroit ni plus ni moins, et il vaut mieux en tirer quatre ou trois et même deux pour cent que rien du tout.

Eh ! Quand on se dégoûteroit de prêter son argent à un si bas intérêt, où seroit le mal ? Il faudroit bien en faire quelque chose. Les fonds de terre hausseroient de prix dans l' estime publique, ainsi que dans l' évaluation ; chacun en voudroit

p535

avoir ; les possessions s' en subdiviseroient, et conséquemment seroient mieux entretenues. Cette amélioration qu' on ne fait pas aujourd' hui sur son fonds, parce qu' elle coûteroit cent pistoles, et que cela ne bonifieroit le bien que de 20 liv de rente, se feroit avidement alors, attendu qu' on y trouveroit à placer son argent au prix courant, et avec bien plus de sûreté sur son propre fonds. Il s' ensuit de cette induction, que le baissement des intérêts seroit une des meilleures et des plus sûres opérations pour animer l' agriculture. C' est que tout ce qui est bien part du même principe, et tend au même but.

D' autre part, tout objet de commerce seroit tentant. Un homme seroit fou aujourd' hui de risquer des entreprises périlleuses pour ne pas gagner le 5 pour 100 que son argent peut lui rapporter sans risque en le plaçant sur le roi, sur

p536

les corps, ou sur les particuliers. Vainement dira-t-on qu' il est obligé d' engager son argent sans retour, et sans pouvoir s' en

procurer la rentrée, ce qui ne convient pas à tout le monde : mauvaise objection. Si-tôt que son contrat est bon, il trouvera toujours à s' en défaire. Quand le clergé emprunte, quelque fort que soit l' emprunt ; à peine les deux tiers des prêteurs qui se présentent peuvent-ils trouver place. Si l' un de ceux dont l' argent est reçu, veut le lendemain marier sa fille ou acheter une charge à son fils, il peut choisir un acquéreur de son contrat entre ceux qui n' ont pû trouver place, et son argent lui rentrera sur le champ.

Je dis donc que tant que ces contrats-là rapporteront cinq pour cent, il n' y aura de commerce sage que celui qui rapporte cinq et demi, si non ce n' est pas la peine de travailler et de risquer. Quand

p537

les contrats seront au quatre, quatre et demi suffiront au commerce, et ainsi du reste. Ainsi donc le baissement des interêts est une des meilleures ou plus sûres opérations pour animer et multiplier le commerce. Ce que je dis ici du commerce peut s' entendre aussi de toutes sortes d' entreprises : on les verroit se multiplier à l' infini dans l' état, sans sçavoir d' où provient ce redoublement d' industrie ; et l' on en viendroit au point qu' on attribue aux habitans de la Chine, où, dit-on, il y a des entrepreneurs qui fournissent la nourriture aux laboureurs dans les champs. Les fermes des terres hausseroient à proportion de ce que les fermiers se contenteroient d' un moindre profit qui suffiroit désormais à toute espece d' entreprise dans l' état. Cet avantage très-réel pour les particuliers deviendroit immense pour l' état par le haussement des fermes du roi, et

par la diminution de toutes ses dépenses mises au rabais par la multitude des concurrents.

Enfin les manufactures s'élèveroient de toutes parts au moyen de toutes les facilités que nous avons établies ci-dessus. Ainsi donc le baissément des intérêts est une des meilleures et des plus sûres opérations pour exciter et vivifier l'industrie.

Il résulte de ce que dessus, 1 que la diminution des intérêts au *prorata* du taux établi chez ses voisins, est une opération forcée par-tout ailleurs que dans l'isle des aveugles.

2 que nous avons à côté de nous deux places dont le tarif nous avertira toujours, sans autre spéculation, du moment où cette opération est nécessaire, et du cran précis où il faut la marquer.

3 que par des raisons morales et physiques, elle est moins périlleuse et plus facile chez nous que par-tout ailleurs.

4 que nécessairement elle animera l'agriculture, multipliera le commerce, et vivifiera l'industrie.

C'est beaucoup, et je crois l'avoir démontré, que de baisser le taux des rentes ; mais comme je l'ai dit, en parlant des anglois, ce n'est libérer en rien l'état et les particuliers, si l'on ne trouve le moyen de les éteindre petit-à-petit. Or je crois inutile de répéter désormais qu'il n'entre dans mon système aucune sorte de relâchement sur les principes de la bonne-foi.

Plus on est grand, moins l'exacte probité doit coûter, puisque tandis que le pauvre et le foible n'ont presque d'intérêts que relatifs au nécessaire, le riche et le puissant ne traitent que du plus au

moins de superflu ; d' où il suit que la mauvaise foi des puissans est plus odieuse et plus impardonnable que celle du pauvre. Plus on est au-dessus des loix coercitives, plus on risque, en proportion de sa

p540

puissance, à s' en affranchir. Ce que les loix ne peuvent faire, le discrédit (excommunication civile, et loi des loix dans l' humanité) le fait ; et malheur aux grands une fois atteints de cette lépre incurable, malheur à leur réputation, à leur fortune, à leurs entreprises : tout leur brise dans la main pour en avoir cru des guides aveugles, et faute de quelqu' application qui leur eût aisément fait découvrir dans l' exacte observation de leurs paroles la véritable voie de secouer tous engagements onéreux, et d' être en état de n' en contracter que d' utiles. En conséquence, je tiens que ce sont des esprits gauches, et des coeurs foibles ou pervers, qui les premiers ont établi dans les maximes d' état un relâchement qui déshonorerait des particuliers. Il seroit aisé de démontrer par les faits que les plus véritablement grands rois, et grands ministres, ont été les plus honnêtes

p541

gens dans leur ordre, et que, si quelquefois ceux-là même ont manqué en certaines occasions à leurs principes, ce ne sont pas ces faits-là qui leur ont le mieux réussi. Dès que l' intérêt seul entre dans nos calculs, le champ est ouvert au pour et au contre. On se méprend aux principes, on est trompé par les conséquences ; dès-lors le tableau des maximes varie selon les

circonstances. Eh ! Qu' est-ce qu' une grande manutention qui n' a ni objets certains ni principes ? Voulez-vous sçavoir où gît l' intérêt toujours fixe, toujours immanquable ? C' est dans l' uniformité, la vérité, la bonne-foi. Tout ce qu' il y a d' avantageux ici-bas se rapporte là. La vérité est le moyeu de la rouë de l' intérêt et de la fortune. Si tant de gens se plaignent qu' elle est sans cesse mobile, et écrase ceux qu' elle a élevés, c' est que le moyeu manquant, la rouë n' a plus d' appui, et bien-tôt vole en éclats.

p542

La vérité seule, je le sens, m' élève dans le cours de ces spéculations au-dessus de l' étroite sphère de mon foible génie, et je ne doute pas qu' un ministre qui en auroit assez pour agir comme je raisonne, ne sentît en pratique l' effet que je sens en théorie. Vérité, probité, bonne-foi, sont les vrais appuis de tout gouvernement. Ces vertus n' excluent ni la force, ni la prudence ; au contraire elles les dirigent, elles les décident. En conséquence, quand je dis qu' il faut éteindre les charges et les dettes de l' état et des particuliers, je n' entends pas qu' on y emploie aucun de ces moyens ruineux et forcés qui n' auroient jamais dû venir en la pensée des hommes d' état, si des circonstances accablantes et des exemples tirés des temps de barbarie ne les y avoient comme entraînés ; mais l' opération est possible par des moyens seuls de régime et d' économie.

p543

Quand je dis charges et dettes de l' état, ces deux mots seroient synonymes, si réellement l' article

des charges considérées comme emploi,
n' en étoit une très-réellement
pour nous dans le sens qui signifie
fardeau .

En lisant un état de la France
aujourd' hui, on est étonné de voir
qu' un individu sans charge est plus
rare dans ce royaume, que ne l' est
un homme ayant charge. Or comme
il est, je crois, reçu sans contestation
qu' on avilit les dignités
en les multipliant, et qu' où les
dignités et les emplois sont avilis,
le gouvernement s' affoiblit et perd
de sa considération, il s' ensuit de
ces deux axiomes, qu' indépendamment
de ce que les appointemens
et privilèges de tant de charges
appauvrissent l' état, elles l' affoiblissent
encore.

Sulli l' a dit dans ses économies
royales ; ce digne ministre, un
des plus grands peut-être qui aient

p544

jamais paru, en ce qu' il joignoit
en un degré bien rare de prudence
et d' élévation l' esprit de détail le
plus inventif et le plus exact au
génie du grand des affaires. Ce
grand ministre, dis-je, qui régénéra
les affaires, uniquement parce
qu' il sçut toujours en assujettir le
régime à son plan et à sa façon
de faire, au-lieu que les autres s' asservissent
communément, en entrant
dans le poste, au courant des
usages, c' est-à-dire à celui des abus,
avoit coûtume souvent de mettre
en abrégé le tableau des choses
sous les yeux de son maître, de
façon que d' un trait le prince pût
tout voir. C' est encore là la vraie
pierre de touche du serviteur excellent,
et supérieur par l' esprit et
par le coeur.

D' ordinaire les hommes les plus
capables en grand, et dont le jugement
est le plus droit, sont aussi,
par disposition de tempérament,
les plus aisés à rebuter d' un travail

p545

épineux et de détail ; et au moyen de cette disposition qui n' échappe pas à un courtisan ambitieux, les plus dignes princes sont ceux qui parviennent le plus aisément à se méfier d' eux-mêmes, et à se regarder intérieurement comme dépendans du prétendu travailleur qui leur apprête la besogne, parce que cet homme leur présente la branche par les pointes, au-lieu de la leur donner par la tige. Ils leur hérissent l' art de gouverner de tous les détails faits pour les commis, tandis qu' il n' est rien de si simple de soi-même dans une machine montée, et que tout ce qui doit coûter le plus au prince, n' est que de rapporter à cinq ou six principes généraux qui constituent entre eux le bon gouvernement, non-seulement les ordres émanés du trône, mais encore les plus ordinaires actions de sa vie, qui toutes peuvent influencer beaucoup sur le bien ou le mal de l' état. Le vrai ministre donc est

p546

celui qui rapportant tout à la gloire de son maître, lui fait voir ce qui est vrai ; c' est-à-dire, qu' un prince n' est point un scribe ; qu' il en paie pour être les esclaves des détails, comme il le doit être lui de l' extérieur de son état, et des regards de l' univers sans cesse tournés sur lui ; et qu' en un mot, toutes les affaires de l' état lui peuvent être présentées sur une feuille de papier. Henri Iv fut assurément un roi des plus éclairés et des plus actifs qu' il y eut jamais, et cependant c' est ainsi que Sulli lui traçoit en quelques lignes les principaux objets du gouvernement. Les vrais

memoires de ce grand homme sous
le titre d' *économies royales* ,
livre qu' on ne lit plus tant à cause
du peu d' ordre des précieux matériaux
qui y sont renfermés, que
parce qu' on l' a depuis peu retourné
en beau françois, mais qui
n' est pas moins digne de la continuelle

p547

étude d' un homme d' état ;
ces memoires, dis-je, sont pleins
de précis de cette espece que ce
grand roi prisoit, parce qu' il étoit
capable d' en faire de pareils. J' en
transcris un ici tout au long, qui
dans 36 maximes renferme plus
de choses que n' en dira tout mon
ouvrage.
*état et mémoire dressé par
commandement du roi,... etc. .*

p552

Je ne doute pas qu' après cette
lecture, des critiques de cabinet
ne trouvassent et peu d' ordre et
des répétitions dans ces notes,
sans songer que le style de l' esprit
et celui de la vraie politique sont
deux, et que Sulli, selon les apparences,
avoit peu le temps de
compasser ses phrases : mais si l' on
veut se donner la peine de relire
ce peu de notes, d' attribuer ce qui

p553

a l' air de répétitions aux nécessités
du temps, et même du tempérament
du très-digne roi qui demandoit
des vérités à un homme
sévere, on verra que rien n' est de
trop dans cette esquisse.
Quel dommage que Sulli eût eu
le temps d' écrire aussi longuement

que moi ; mais six de ses maximes,
à sçavoir les première, troisième,
quatrième, vingtième, vingt-cinquième
et trente-deuxième, renferment
tout ce que j' ai dit, et
tout ce qui me reste à dire. Quand
on ne me sçauroit pas gré d' avoir
ressuscité, pour ainsi dire, ce memoire,
on devoit du moins me
le pardonner, ne fût-ce que pour
appuyer mes spéculations de l' autorité
d' un des hommes du monde
qui a le plus supérieurement et
utilement pratiqué en ce genre. La
maxime trente-deuxième est la
seule qui ait trait à mon sujet actuel.
Qu' auroit dit Sulli s' il eût
seulement vû notre almanach

p554

royal d' aujourd' hui ? Je sçais que
cette multiplicité de charges est
une des traces des temps fâcheux,
où l' on fut obligé de multiplier les
ressources à quelque prix que ce
pût être ; mais je ne puis croire
qu' il ne fût aisé de la supprimer
petit-à-petit, et néanmoins en peu
d' années, en commençant par leur
ôter tout exercice, tous droits et
privilèges, et ne leur conservant
que le revenu de leur finance. Les
moyens de remboursement se présenteroient
ensuite en foule, dès
qu' on seroit attentif à n' en laisser
échapper aucun.
Quant à ce qui est des dettes
de l' état, outre celles du roi, j' y
fais entrer celles des corps, des
villes, et de tout ce qui peut s' appeler
communautés .
La diminution des intérêts seroit
d' abord un grand acheminement
au remboursement du principal,
en le rendant moins onéreux.
Ensuite la liquidation de ces

p555

dettes, objet qui dans mes principes
doit être moins rapportant
que jamais, ne laisseroit pas cependant
d' en libérer une grande
partie.

En effet, en style de finances on
ne considère guères, à moins que
la faveur ne s' en mêle, certains
reliquats d' engagements onéreux
que le roi a été dans le temps
obligé de contracter avec des gens
d' affaires, que comme des prétentions
surannées ; et comme on voit
que ces gens ont fait de grandes
fortunes dans leurs entreprises, on
croit le roi quitte au fond, ou l' on
ne solde avec eux qu' à leur désavantage,
et qu' autant que la moitié
de la somme aura acheté des
protecteurs. On ne considère pas
en cela que c' est avertir les futurs
entrepreneurs qu' ils doivent faire
leur main dès qu' ils le pourront,
et mettre dans les marchés, en
sus du profit, la perte des reliquats.
La bonne-foi publique penseroit

p556

tout autrement et régleroit
ces sortes de dettes, comme entre
pairs à la bourse. Si l' entrepreneur
a prévarié dans son entreprise,
qu' il soit pendu sans miséricorde ;
mais de crainte de souiller
le gouvernement du soupçon d' avoir
voulu enrichir le trésor de la
dépouille de ce misérable, que ce
qui lui est dû selon les clauses de son
marché soit distribué à ses héritiers
au rebours des successions
ordinaires, c' est-à-dire, en commençant
par les plus éloignés. Dès-lors
vous aurez élagué par un seul
acte de justice la moitié de ces demandans.
Tous ceux qui sentiront
leur cas verveux se hâteront d' obtenir
décharge, et de donner quittance ;
et n' y seroit pas reçu qui
voudroit, si ces entrepreneurs
avoient affaire à moi : l' on payeroit,

et l' on seroit payé. Quant à
ceux qui ont satisfait à leurs engagements,
je ne leur en retrancherois
pas un sou, eussent-ils des millions :

p557

mais comme la soif de l' or
est celle des hydropiques, ces richards
ne manqueront jamais de
parens qu' ils voudront mettre sur
la même voix de fortune, et c' est
en ce genre-là seulement que
faisant pour le roi ce qu' on appelle
des affaires, on feroit acheter
les emplois lucratifs de la finance
par de fortes cessions de
reliquats loyalement dûs et réglés.
Il est néanmoins des cas qui,
quoique rares, ne sont cependant
pas sans exemple, et même de nos
jours, où les récompenses honorifiques
doivent essayer d' ancrer
l' honneur même sur le territoire naturel
du lucre. Un homme qui, riche
du fruit de ses premiers travaux,
emploie volontairement ensuite ses
talens acquis par un long usage pour
le service de sa patrie, sans en retirer
d' autre fruit que la réputation
d' avoir bien servi, mérite la plus
haute considération. Ceux qui menoient

p558

les armées romaines à la
guerre, et ceux qui étoient chargés
du soin de leur subsistance, étoient
du même ordre. Il n' est presque aucune
profession dont on ne pût bannir
l' obscure cupidité, et mettre à
sa place une sorte d' héroïsme.
Les dettes courantes et qu' on
appelleroit criardes pour un particulier,
une fois nettoyyées, les différentes
dépenses qu' on paieroit
au courant en argent comptant,
diminueroient presque de moitié ;
grande avance pour l' opération tendante

à libérer l' état.

Les dépenses des corps et des villes réglées pareillement, et conduites avec une exacte économie en tout ce qui n' a pas trait au public, fourniroient bien-tôt des fonds aux remboursemens. Les principales de ces dépenses consistent aux paiemens des rentes ; et l' opération seule du baissement des intérêts feroit tout-à-coup une richesse publique. Je suppose, par exemple, que

p559

le Languedoc doive 50 millions, qui au 5 pour 100, font d' intérêt 2500000 livres, l' intérêt réduit demain au 4, ce n' est plus que 2 millions, et les 500000 liv restant font un premier remboursement ; et si l' intérêt venoit à 3, comme je suis sûr qu' on l' y mettroit en 4 ans en France si l' on vouloit, ce seroit un million par an. Ce million remboursé éteint autant d' intérêt, et bientôt la somme faisant le fer à cheval, nétoieroit dans peu toutes les dettes.

Mais quelle allarme parmi les rentiers ! Si-tôt que les corps solides remboursent, chacun emploie tout son crédit pour n' être pas dans le cas ; ce ne sont que murmures parmi ceux sur qui cela tombe : ce seroit bien pis alors qu' on rembourseroit de toutes parts. Oh ! J' avoue que ces sortes de plaintes me trouveroient un coeur d' airain ; mais prenez garde qu' une telle désolation est au fond une allégresse publique,

p560

puisque c' est une augmentation de crédit, un véritable thrésor amassé, puisque dès que les corps ouvriront une caisse d' emprunt, on y courra de toutes parts. Il falloit

jadis faire des taxes pour avoir de
l' argent, c' étoit le cas de se plaindre ;
il falloit créer des charges onéreuses,
vendre les privileges, la justice,
la noblesse à des usuriers, avilir et
multiplier les dignités, créer des
rentes viagères, c' est-à-dire, ériger
un temple à la dissipation et
à la vanité dénaturée, faire des
loteries ruineuses quelquefois pour
l' état, etc. Demain vous en faut-il ?
Il ne faut que dire aux corps
du royaume : les frontières sont
menacées, l' honneur du pavillon
françois est attaqué, ouvrez vos
caisses ; aussi-tôt les banques, les
études des notaires, les coffres-forts,
les bourses, les caves des
particuliers repoussent l' or de toutes
parts. Ce métal mis en fusion
par la confiance publique roule à

p561

grands flots, et vient se rendre dans
les caisses principales de l' état. C' est
là le point où Cyrus vouloit être
quand il disoit : *j' ai donné mes
thrésors à garder à mes sujets .*
à l' égard des remboursemens,
pour que personne n' eût à se plaindre,
je garderois une exacte balance :
les dernières dettes seroient
les premières remboursées, sans
qu' aucune préférence y entrât pour
rien ; et peut-être que ces premiers-là
seroient les plus heureux, car
leur somme leur rentreroit au temps
où les autres emplois de l' argent
ne seroient pas encore au feu. L' on
sent bien d' ailleurs que si d' une
part la diminution des intérêts doit
aider aux remboursemens, ceux-ci
de l' autre faciliteroient la diminution
des intérêts. C' est ainsi qu' en
toutes choses les biens de la société
font un cercle entr' eux, ainsi que
les maux.
J' ai à ce sujet souvent ouï dire
qu' une importante réflexion avoit

p562

arrêté l' opération du baissement des intérêts en France ; c' étoit la crainte que les étrangers, qui ont beaucoup de fonds sur nos places de commerce, ne vinssent tout-à-coup à les retirer, et d' un trait de plume à nous mettre en désordre. Un souris niais seroit toute ma réponse à une semblable allégation, si j' étois dans le cas de pouvoir décider sur cet article ; mais petit personnage que je suis, il faut que je me donne la peine de répondre. Il suffiroit, je crois, de dire que les anglois qui ont, à ce qu' il me semble, au moins cinquante fois plus de fonds étrangers chez eux que nous, n' ont pas été arrêtés par cette crainte quand ils ont voulu baisser très rapidement et de plus d' un tiers l' intérêt de leurs fonds publics ; mais s' il faut à notre prudence des raisons de détail pour la rassurer, en voici :

1 il n' est pas vrai que ce soient

p563

les fonds étrangers qui fassent aller notre commerce ; je le répète, cela n' est pas vrai. Les têtes de chambre de commerce qui alleguent ces sortes de choses, ont eux-mêmes des rentes, des maisons etc., et craignent d' en voir baisser le revenu ; l' intérêt particulier leur fait avancer un fait contre l' intérêt public, dont ils ne craignent pas qu' on cave à fonds la vérité. Mais quand cela seroit, qu' ai-je proposé ci-dessus ? Rien autre chose que de baisser en proportion de ce que feront Londres et Amsterdam. Or cela posé, croit-on que le dépit des étrangers les oblige à retirer leurs fonds qui leur vaudroient autant que chez eux, pour le rapporter dans leur patrie, où tous les placemens sont remplis, et où ils ne leur rapporteroient

rien ?

2 l'ordonnance sur la diminution des intérêts ne porterait que sur les dettes autorisées par la loi, et non sur les arrangemens furtifs,

p564

qu' on appelle *taux de l' argent sur la place* ; en conséquence les négocians seroient bien les maîtres de supporter leurs anciens engagemens sur le taux primitif, d' où s' ensuit que le commerce n' est en façon quelconque à consulter sur cette opération.

Où les étrangers ont le plus de fonds parmi nous, c' est en contrats non exigibles sur l' hôtel-de-ville de Paris, sur les provinces, les corps, etc. Tous ces corps n' ont emprunté que sous l' autorité du prince, qui n' a point garanti aux prêteurs l' éternelle permanence de leurs prêts. Tout ce qu' ils peuvent exiger de la bonne-foi de leurs débiteurs, c' est d' être les premiers remboursés au *prorata* de ce dont on sera en état de se libérer ; et c' est, j' en suis sûr, une faveur qu' ils n' ambitionneront pas. Les arrangemens économiques du débiteur augmentent la confiance du créancier. Reléguons donc cette importante

p565

difficulté dans la classe des *si* et des *mais, remora* des esprits médiocres ; et revenons à nos arrangemens intérieurs, sans crainte qu' ils soient barrés par qui que ce puisse être.

On sent que la libération des particuliers, s' il est permis de parler ainsi, est une suite de celle de l' état, et des corps et villes.

1 les dettes publiques diminuant, les charges diminuent aussi.

2 l' économie publique encourage,
et nécessite même celle des
particuliers.

3 ce reflux d' argent vers sa
source opéreroit d' une façon douce,
solide et stable ce que la folie
du système a fait en vapeur révolutionnaire,
passagère et souffrée. Le
prix des terres et des effets réels
montant en proportion de ce que
les effets fictifs deviendroient rares,
et de ce qu' il n' y auroit plus
de vrais biens que les biens naturels,
le fonds et l' industrie, un particulier

p566

obéré vendroit une ferme,
un seigneur une terre trois
fois sa valeur d' aujourd' hui, et
payeroit ses créanciers réduits à
employer leur argent à améliorer
ou la terre ou le commerce en
grand et en détail. L' on deviendroient
riche de son travail et de
son économie, chacun selon son
état, ce qui est le vrai point favorable
à la population.

Une telle opération n' a pas besoin
d' être conduite à son dernier
terme ; pour qu' on en ressente les
bons effets. Il suffiroit que la direction
des choses eût pris ce tour-là
pour que la résurrection fût visible
de toutes parts ; mais en supposant
le projet entier accompli,
l' état, les corps et les villes entièrement
libérées, l' extinction
totale des rentes enfin, à la réserve
de celles qui seroient établies sur
les étrangers, je demande si cela
diminueroit d' un écu les revenus
de la France et des françois.

p567

Mais, dira-t-on, tout l' argent
des particuliers passera chez l' étranger.
Tout ? Vous vous trompez ;

car tant qu' il y aura des terres
et de l' industrie sous votre empire,
on aimera mieux placer son
argent auprès de soi, que de l' envoyer
sous une domination étrangère ;
mais quand cela seroit, encore
un coup ce ne seroit qu' un
bien, puisque ce seroit autant de
tributs que vous imposeriez à vos
voisins.

Considérons d' autre part ce qui
se passeroit au-dedans. L' état libéré
de tant de charges onéreuses
n' auroit pas besoin de tant d' impositions,
et laisseroit respirer les
sujets en temps calme, sauf à augmenter
les levées de deniers au
besoin, au-lieu de se servir d' emprunts
et de moyens extraordinaires.
Les corps, les provinces et
les villes moins imposées par le
souverain, et délivrées de tous intérêts,
se verroient libres d' employer

p568

leurs revenus à la bonification de
leurs fonds.
Combien d' ouvrages d' une utilité
première se présenteroient alors
à des administrateurs éclairés !
Combien de rivières à rendre navigables,
de canaux à construire,
de ports à récurer, de chemins à
percer et consolider, de manufactures
à établir, de pépinières à entretenir,
d' hôpitaux d' incurables,
de maisons d' enfans-trouvés à construire
et à doter ! Quelle élégance,
quelle perfection ne mettroit-on
pas dans les choses même de pure
décoration qui honorent un siècle,
qui affectionnent les citoyens à
la patrie, qui attirent les étrangers,
etc ! S' agiroit-il de faire un
portique, un temple, un théâtre,
des promenades, des quais, des
fontaines, l' on ne seroit plus gêné
par le sentiment continuel de la
misère et de la surcharge publique ;
on donneroit l' essor au génie des
artistes, et l' on se rappelleroit que

p569

qui travaille pour le public, doit vouer son ouvrage à l' immortalité. Ce que les provinces feroient pour le public, les particuliers le feroient pour leur famille, et sur leur patrimoine. Ne pouvant augmenter sa fortune qu' en bonifiant son fonds, on tireroit de la terre mille ressources aujourd' hui inconnues. Les machines pour élever les eaux sur les terres nous arriveroient de la Chine, plutôt que les toiles peintes ; et quand je ramene les inventions utiles de si loin, je ne pense pas qu' on négligeât celles qui se trouvent en Europe, et dont nous profitons si peu. Les entreprises du commerce intérieur et extérieur étant, après la culture des terres, les seuls moyens de placement pour l' argent, elles se multiplieroient à l' infini, et cependant deviendroient rares en proportion du nombre de gens qui voudroient s' y intéresser. En conséquence, tout entrepreneur,

p570

ou toute compagnie qui se formeroit pour un objet de travail, auroit doubles et triples fonds en comparaison de l' étenduë qu' elle pourroit donner à son entreprise serrée de toutes parts par les tentatives et les efforts d' autrui. De-là, plus de banqueroutes d' une part ; de l' autre, l' on mettroit en solidité ce que l' on tâche de mettre aujourd' hui en étenduë. La concurrence animeroit l' industrie de tous côtés, et celle-ci tendroit à la perfection ; un petit gain seroit regardé comme l' utile et l' agréable fruit d' un grand travail ; et c' est quand on en est à ce point, qu' un

état est à son plus haut degré de population et de prospérité. Arrêtons-nous un moment, et considérons si d'après ce tableau, dont on m'a vû broyer et placer les couleurs, et que j'ai tâché de rendre aussi vrai que je le vois, il ne seroit pas possible de concilier les principes des théologiens sur

p571

l'usure avec la nécessité du commerce. Il est de fait, que la pratique de l'église en général, et les plus saines écoles de théologie en particulier ont toujours condamné tout prêt d'argent ; car dans le fait, le prêt à contrat de constitution est une aliénation absolue du fonds sous une redevance annuelle, et lorsque l'on veut en faire le remboursement, il ne peut être considéré que comme un rachat pécuniaire de cette redevance, à telles enseignes que si depuis la passation du contrat l'intérêt ou la redevance a baissé, comme on le voit aux contrats sur la ville de Paris, le rachat baisse en proportion, et l'on a aujourd'hui pour 16000 livres un contrat qui en coûta jadis 32. Le contrat de constitution n'est donc point un prêt à intérêt. Des deux restrictions comprises sous l'emblème *damnum emergens* et *lucrum cessans*, la première sort

p572

entièrement du fait en question, puisqu'elle ne peut s'entendre que d'une compagnie de commerce : si-tôt qu'on s'associe au gain et à la perte d'une entreprise, qu'on fournisse son contingent en argent, en vaisseaux ou en marchandises, la chose est absolument égale, pourvû qu'il n'y ait d'ailleurs rien que

d' équitable dans la convention ; et
puisque Dieu nous a ordonné le travail,
l' église est bien éloignée de
le défendre.

Quant au *lucrum cessans* , si
j' ose en dire mon avis, il a fort
l' air d' une condescendance ecclésiastique
qui a plus d' apparence que
de réalité. En effet on entend par
ce mot que si-tôt que pour obliger
le tiers en son besoin, je prête mon
argent qui eût pû me profiter ailleurs,
je puis en retirer un intérêt.

Oh ! Je demande qui ne peut par
cette restriction se faire à cet égard
une fausse conscience ? Si j' ai des
dettes, je puis prêter à intérêt,

p573

parce que cet argent, si je ne l' eusse
prêté, payeroit mes dettes. Si je ne
dois rien, je pouvois encore acheter
un domaine qui m' auroit procuré
du bénéfice : si je n' entends rien au
régime des biens fonds, je pouvois
acheter des bestiaux qui, vendus
après le glandage, m' auroient fait
profit : si, citadin absolu, la terre
et ses produits, le commerce et ses
entreprises me sont inconnus et
m' effraient, je pouvois avoir à un
inventaire des meubles qui me coûteront
au double chez l' ouvrier,
quand mon argent me sera rentré : si
rien de tout cela ne me convient,
mon argent devant moi et à ma
disposition m' auroit donné une tranquillité
et une aisance que je n' ai
plus, et qu' on me doit payer ; ainsi
de classe en classe, il ne se trouveroit
au monde prêteur à jour, qui
par le moyen du *lucrum cessans* ne
fût en sûreté de conscience.
Mais encore un coup, en supposant
qu' il soit vrai que l' évangile

p574

et ses ministres condamnent sans
aucune restriction tout prêt d' argent
à intérêt, je soutiens que c' est
faute d' avoir examiné la chose dans
son principe, qu' il est demeuré constant
chez les grands et les petits,
chez les hommes instruits comme
chez les ignorans, que cet anathême
qui vient de trop haut pour
qu' il puisse être changé, est absolument
incompatible avec le commerce.
Cette opinion est très-dangereuse
pour la religion tant
par sa généralité que parce qu' il est
impossible de se refuser au sentiment,
à l' expérience, et à la démonstration
de l' utilité du commerce.
Mais dès qu' il est démontré
que la diminution de l' intérêt est
un avantage incontestable pour le
commerce, il s' ensuit nécessairement
que l' extinction de tout intérêt
seroit un plus grand avantage
encore.
Remettons-nous devant les yeux
le tableau d' un état au point de

p575

prospérité où je l' ai conduit tout-à-l' heure,
d' un état libéré de toutes
dettes, et où par conséquent
l' intérêt de l' argent seroit au taux
le plus bas, et voyons si le commerce
n' y seroit pas aussi florissant
que par-tout ailleurs sans prêt d' argent.
Quelle nécessité dans cet état
pourroit forcer quelqu' un à jeter
des billets sur la place ? Seroit-ce
le souverain pour les besoins de
l' état ? Le haussement des impositions
et la facilité des recouvremens
lui seroient un moyen assuré.
En faudroit-il d' extraordinaires ?
Les corps et les villes n' auroient
qu' à offrir des contrats. Seroient-ce
les commerçans ? Si-tôt qu' un
négociant habile, et bien en correspondance
auroit un projet de
commerce, il trouveroit dans sa
famille, dans ses amis, par-tout
enfin mille associés soumis qui s' offriraient

à courir les risques de son
entreprise. Un homme industriel

p576

un habile artiste imaginerait-il une
nouvelle manufacture ou quelque ouvrage
utile ? Les gens riches l'aideraient
de leurs fonds, pour y trouver
quelque profit direct ou indirect.

Un particulier voudrait-il
établir ses enfans, acheter une
charge etc ? Il trouverait dix prêteurs
à contrat, pour un. Un jeune
ouvrier, un détaillant voudrait-il
s'établir ? Les commerçans en gros
lui feroient des avances, puisque
le détaillant est presque aussi nécessaire
à la fabrique, que la fabrique
l'est au détaillant.

Je ne vois personne enfin qui
s'en trouvât gêné, que les dissipateurs,
les agioteurs, et les commerçans
en banqueroute, tous
gens à noyer, s'il étoit un homme
au monde qui fût incorrigible.
C'est ainsi qu'en examinant le
vrai fonds des choses, on trouverait
qu'en tout et par-tout les plus
saines loix de la morale sont les
plus sûrs moyens de l'interêt. Mais

p577

il est temps de finir cette seconde
partie de mon essai. Quoique je
m'y sois plus éloigné encore de
mon texte que dans la première,
c'est pourtant lui qui m'a guidé.
Il y auroit mille choses importantes
à dire encore sur la prospérité intérieure
d'un état ; mais je crains
de n'avoir été que trop long. Mes
principes choquent en tant d'endroits
les opinions reçues, que je
n'aurois fait qu'une partie de mon
devoir, si j'avois négligé de les
étendre, et de les porter au point de
démonstration que je suis capable

de leur donner. Le tout cependant se réduit jusqu' à présent à un petit nombre de principes pratiques, et les voici.

1 aimez et honorez l' agriculture.

2 repoussez du centre aux extrémités tout ce que vous attirez des extrémités au centre.

3 méprisez le luxe et l' indécence dans la dépense.

p578

4 honorez les vertus et les talens, et ne les payez point.

5 baissez le taux de l' intérêt, éteignez les rentes.

Telles sont les meres-branches auxquelles se rapportent tous les rameaux de la vivification intérieure, et d' où doit naître la vraie prospérité, *l' immense population* .

PARTIE 3 CHAPITRE 1

p3

ce que c' est que le commerce étranger, sa nécessité, et sur quel plan il faut s' en faire une idée.

on a traité dans la première partie de ce que c' étoit que la vraie richesse et la vraie prospérité, comme aussi des moyens de les trouver. Dans la seconde, des moyens de les accroître et d' en réprimer les abus.

p4

On va dans la troisième traiter de ceux de s' approprier l' une et l' autre chez autrui. Pour se faire une idée juste du commerce étranger, il faut revenir sur nos pas et nous rappeler certains principes généraux et immuables que nous avons ci-devant établis. L' étendue d' un état ne fait pas sa force ; au contraire, l' histoire nous

montre que tous les grands empires ont tourné court vers leur décadence aussitôt qu'ils ont cessé d'être conquérants. Qu'on se souvienne à cet égard de ce que j'ai dit dans ma seconde partie : *aussi loin qu'un gouvernement peut étendre protection, justice et sûreté, il peut se promettre un empire durable ; où sa justice ne peut atteindre, son empire s'arrête aussi* .

En conséquence nous nous sommes contentés des bornes de nos frontières, et nous avons mis tous nos soins à nous approprier véritablement

p5

les provinces qu'elles renferment, c'est-à-dire, à y distribuer la police et à y établir la vivification intérieure. Pour cela nous nous sommes fait un plan fixe ; et du centre, c'est-à-dire, de la capitale nous avons ouvert les rameaux de circulation jusques aux extrémités, de façon que la mécanique entière de la machine politique a tout son jeu libre, et que l'état ensemble ne fait qu'un tout qui reçoit ses mouvemens par l'action facile du coeur. La France en un mot tient la racine de la prospérité, elle est forte et unie au dedans.

En cet état, je m'éleve et je regarde autour de moi ; je vois ce qu'on appelle les nations étrangères. J'y trouve des préventions contre nous, des craintes, de la haine, de l'ambition. Or, mes semblables, nous ne pouvons rien les uns que par les autres. L'homme isolé seroit le plus malheureux

p6

de tous les êtres ; et qui cependant caverait le résultat de nos passions, verroit au bout des projets de celles de chacun de nous la conséquence d'être seul. Il est pourtant vrai que la nature nous porte d'elle-même à la société ; d'autre part, cette même société nous inspire des craintes, des jalousies, des précautions. Qu'est-ce que cette prudence ? Est-ce perfection de la nature, en est-ce la corruption ? Le problème est aisé à résoudre par les effets : s'il tend à perfectionner la société, le principe est bon ; s'il vise au contraire à la corrompre et la dissoudre, il est mauvais. C'est-là l'épreuve à laquelle je me sou mets volontairement, et j'espère faire voir dans la suite de ce traité que tous les hommes gagneroient, tant étrangers que

concitoyens, à se traiter en frères.
Le prince gouverne sa cour d' un coup d' oeil, ses armées par

p7

un ordre absolu, ses sujets par un régime fixe de lois : il est donc plusieurs sortes de dominations, même dans le royaume le plus soumis. Il est de même une façon de dominer ses voisins sans envahir et dévaster leur territoire ; et cette façon usitée de tous les temps dans plusieurs grands empires, c' est de leur imposer un tribut. Heureusement pour l' Europe, tout y est contrebalancé de façon qu' il est impossible qu' aucun prince puisse imposer à ses voisins un tribut forcé : il faut donc avoir pour objet un tribut volontaire, et c' est ce que fait le commerce étranger.

Pour parvenir à me procurer cet avantage, je suis précisément la même méthode que j' ai mise en oeuvre pour la vivification intérieure ; et l' état entier dans ma grande spéculation qui embrasse désormais l' univers, est relativement aux pays étrangers ce qu' étoit

p8

ci-devant la capitale relativement aux provinces et à tout le territoire de la France.

Je n' ai rien négligé pour y établir la confiance, et l' exacte police qui regne aujourd' hui dans la capitale ; l' agriculture a mis en jardin tout le territoire ; l' industrie inventive, oeconomique et active s' est établie par-tout ; les canaux et chemins de communications forment les rues de cette florissante ville. Il ne s' agit plus maintenant que de procurer les mêmes avantages à nos voisins, et de nous les rendre relatifs, ces avantages. Mon prince ne dût-il y gagner que le titre de bienfaiteur de l' humanité ; à qui ce titre divin sera-t' il dévolu plus justement entre les hommes qu' à celui dont un auteur très-partial contre notre nation a dit : *dominus rex francorum, qui terrestrium rex regum est* ? Mais il est aisé de démontrer qu' on ne peut faire le bien

p9

d' autrui sans faire le sien propre, et j' espere prouver la vérité de cet axiome dans la partie que je traite, qui, je crois, est la plus importante de toutes.

Je viens d' annoncer que la France devoit être aux terres étrangères ce que j' ai dit ci-dessus que la capitale étoit aux provinces. J' ai dit dans la seconde partie qu' une ville n' étoit vraiment capitale d' un pays qu' autant qu' elle en attiroit tout, et qu' en conséquence de ce qu' il n' y a bourse aucune dont on puisse toujours tirer sans y rien remettre, la capitale devoit porter toute son attention à repousser sans cesse aux lieux d' où elle vouloit tirer. C' est par cette méthode seule que nous sommes parvenus à unir, peupler et vivifier le royaume entier. La même méthode doit exactement être observée à l' égard des étrangers.
Entre tant et tant de paradoxes

p10

dont on pourra m' accuser dans le cours de cet ouvrage, paradoxes que j' ai avancés de bonne foi, et sur lesquels je serois bien-aise d' être contredit, celui-ci sans doute paroîtra des plus insoûtenables ; car il suit de mon principe que nous avons intérêt à ce que nos voisins éclairés sur tous les ressorts de la saine politique portent chez eux l' agriculture, l' industrie et les bonnes loix, au plus haut point où elles peuvent aller, et retirent de ce régime prospere tous les avantages qui en sont la suite. C' est cela que j' ai prêché pour nos provinces. Vous vous trompez, je ne soûtiens pas cela, je le démontre.

Pour parvenir à cette démonstration, supposons un moment qu' une puissance commerçante, que l' Angleterre, par exemple, parvînt au but de ses desirs ; quels seroient-ils d' abord ? D' une part elle envahiroit et livreroit à ses colonies le nouveau monde ;

p11

mais toujours en garde contre ces mêmes colonies qu' une si vaste étenduë de pays et tant de ressources en tout genre à leur disposition porteroient à l' indépendance, elle prendroit soin de borner par tous moyens leur accroissement et leur

industrie. Maîtresse absolue de la navigation, elle déclareroit une guerre sanglante à tous voituriers de mer, s' il est permis de parler ainsi, ce qui ne feroit au fond qu' étendre son tyrannique acte de navigation en même temps que son empire. Ses peuples feroient alors eux-mêmes le commerce entier de l' univers, et cela sans doute est très-beau ; mais prenez garde que par une conséquence inévitable, tout peuple à qui le commerce extérieur est interdit, perd bientôt l' industrie. La cessation de celle-ci étrangle la population ; avec la population tombe l' agriculture. Oh ! Je demande aux anglois

p12

ce qu' ils retirent des côtes de l' Afrique qu' on appelle la Barbarie ; des bleds, diront-ils, et c' est tout ce qu' il nous faut. Sans doute, et je le dirai dans le chapitre suivant. Mais toutes les terres ne sont pas de la nature des côtes septentrionales de l' Afrique, qui presque sans aucune culture sont d' une fertilité singulière. Les terres de l' Europe en général ne rapportent que par un travail assidu. Supposons-leur cependant la même vertu qu' à ces premières, et voyons ce que font les barbaresques avec ce secours. Féroces, livrés au gouvernement du sabre, c' est-à-dire, à une anarchie presque absolue, ils s' entredétruisent au dedans, et n' ont au dehors d' autre profession que celle d' infester les mers de leurs pirateries. Ils obligent par-là les anglois, ainsi que toutes les nations commerçantes, à entretenir des flottes qui les contiennent dans un état

p13

de paix : contrainte mal gardée, et toujours enfreinte au moment où elle seroit la plus nécessaire. Si au lieu de cela, l' Afrique peuplée comme elle l' étoit autrefois et mieux policée encore, chose possible, avoir sur ses côtes nombre de villes florissantes, enfin la population et l' industrie relatives, d' une part son produit centupleroit à l' infini, à l' avantage général de l' humanité ; de l' autre, ses besoins multiplieroient de même, et les nations les plus industrieuses, hardies et oeconomies dans le commerce en profiteroient, néanmoins concurremment avec toutes les autres, chacune en proportion de ses avantages naturels.

Considérons d' autre part la Hollande, l' opposé diamétral assurément de l' Afrique autant par l' industrie et la population que par le climat. Un politique foible, un historien partial vous diront, comme

p14

le sultan Selim, que pour le bien de l' humanité il eût fallu jeter dans la mer ce petit morceau de terre ; que dans son enfance et sa jeunesse ce pays fameux a été arrosé de ruisseaux de sang ; qu' il a ruiné l' Espagne et par contrecoup épuisé d' hommes tous les états de la maison d' Autriche ; qu' élevée par nos soins, ingratitude de tant de bienfaits, la Hollande a soulevé contre nous l' Europe entière et soudoyé nos ennemis ; que la première elle a changé l' esprit liant et pacifique du commerce en une politique barbare qui n' a rien eu de sacré que son propre intérêt ; qu' elle a donné l' exemple d' une dérision indigne de la religion sous le nom de tolérance ; que sa liberté n' a servi qu' à autoriser le libertinage, à multiplier et répandre par l' impunité de la presse les libelles les plus dangereux ; qu' en un mot c' est le rendez-vous des vices humains,

p15

où l' on ne connoît d' autre dieu que leur principe, à sçavoir la cupidité. C' est ainsi que je l' ai ouï peindre par des gens qui croyoient dire vrai. Retournons le feuillet, et cherchons la vérité. Les guerres de Flandres ont sans contredit été très-opiniâtres et à la longue très-sanglantes ; mais je soutiens que, loin d' être destructives pour l' humanité, elles ont été tout le contraire. Repassons les annales de l' art de la guerre en Europe depuis que les nations du nord eurent détruit l' empire romain, les invasions des barbares, leurs guerres entre eux, les ravages des normands, nos guerres avec les anglois, nos courses en Italie, etc. On ne verra dans tout cela que des expéditions rapides, où tout plioit devant le nouveau venu qui alloit brûlant et saccageant jusques à ce que rencontrant l' ennemi, le sort des armes se decidoit

p16

par une bataille sanglante où l' une des nations étoit exterminée, et l' autre affoiblie au point de ne pouvoir s' en relever de longtemps. C' est ainsi que les hurons et les iroquois se font la guerre. Les guerres de Flandres faites dans un pays où tout étoit en armes pour sa défense contre des étrangers, obligerent les deux partis à se disputer le terrain pied à pied. Les nécessités grandes et capitales des deux côtés rendirent l' esprit des gens de guerre inventif ; on couroit de grands dangers, on étoit mû par de grandes passions ; il fallut faire de grandes choses pour de petits succès. Dès-lors la réputation entra pour beaucoup dans la guerre, et la plus cruelle des guerres dans son principe se trouva par cette gradation avoir civilisé l' Europe dans ce genre meurtrier. L' art de vaincre prit la place de l' art de détruire ; et sans étendre plus loin une discussion qui

p17

me meneroit hors de mon sujet, on sent la différence de ces deux points, et je m' en rapporte aux gens du métier pour décider si la guerre réduite en art n' est pas infiniment moins meurtrière que les courses de la barbarie et de la férocité.

Quant à l' allégation, qu' elle a ruiné et dépeuplé l' Espagne, j' ai dit autre part que c' étoit à toute autre chose qu' il falloit attribuer la dépopulation de ce beau royaume ; en effet, rappelons-nous ce que c' étoit que les armées que l' ambition de l' Espagne envoyoit dans les différentes contrées de l' Europe. Trois ou quatre mille hommes des vieilles bandes espagnoles, troupes alors de la plus haute réputation, étoient regardés comme un renfort capable de changer la face de la guerre. Si l' on veut balancer ce qu' il est sorti d' hommes de l' Espagne pour les guerres de Flandres et d' Italie, avec ce

p18

qu' il en est sorti et ce qu' il en sort continuellement de la Suisse, on verra qu' il n' y a aucune comparaison ; cependant la Suisse est toujours également peuplée et cultivée. Pourquoi cela ? C' est que les sources de l' or arrivent en

fleuves en Espagne, et ne sont plus que de petits ruisseaux quand elles parviennent en Suisse. La Hollande, dit-on, nous doit son existence ; ingrate depuis, elle a été notre pire ennemie. Raison d' état ; hé ! Quel gouvernement au monde peut sans rougir réclamer le droit des bienfaits ? Quand nous avons appuyé la Hollande, ce fut pour affaiblir l' Espagne trop puissante alors. La triple alliance, époque du revirement de système de cette république à notre égard, étoit dans la raison d' état. Un roi, jeune, puissant et redouté, alloit devenir leur voisin en vertu d' un droit au moins litigieux et d' un fait très-décidé.

p19

L' ancien possesseur étoit foible, et hors d' état de se faire craindre. S' il y eût eu lieu à des discussions pacifiques de droit, et que la Hollande eût sonné le tocsin en s' allant contre nous, le trait eût été ingrat et trop audacieux ; mais notre cour en entamant des négociations, se faisoit rapidement justice par les armes : le ministre d' Angleterre arrive, propose une alliance qui établit un contrepoids ; le chef de la république s' y engage, et ne se sert ensuite de cette augmentation de forces, que pour appuyer et faire conclure une paix qui nous fût avantageuse. Quand le ministre d' autrui fait pour son maître ce que nous voudrions que le nôtre fît pour nous, l' équité qui est la vraie politique, veut que loin de le haïr, son ennemi même l' estime. La grande ame de Louis XIV étoit faite pour ces sentimens-là, si ceux de ses ministres qui avoient intérêt de

p20

l' occuper de la guerre, n' avoient cherché à faire dégénérer en fierté son penchant vers la gloire. Il ne pardonna pas à la Hollande d' avoir connu ses vrais intérêts ; et la marque qu' il lui donna peu après de son indignation, fut d' espèce à changer le coeur et l' esprit de l' Europe entière à notre égard. Depuis Louis XI aucun de nos princes n' avoit paru avoir le génie usurpateur : les apparences en furent longtemps dévolues à la maison d' Autriche ; et les grands hommes en tout genre qui l' ont servie, n' ont pû empêcher que l' effroi que toute l' Europe conçut de ses desseins n' ait affaibli

de toutes parts cette puissante maison. Louis XIV par son expédition de Hollande se rendit propre cette fâcheuse disposition de ses voisins ; faut-il être étonné que ces républicains, plus exposés que tous les autres, ayent fait contre lui tous les efforts qu' inspirent de tels ombrages ?

p21

Quant au reproche d' injustice et de politique barbare dans le commerce, il y en a peut-être bien eu quelque chose jadis dans les détails ; mais de dire qu' ils ayent été les premiers, cela est faux. Qu' on voye les guerres de Venise et de Gènes, qu' on remonte enfin jusques à Carthage, les annales du gouvernement marchand sont et toujours seront tachées des traces impures de la cupidité dominante. Le commerce doit servir en toute liberté, et jamais ne commander. Pour ce qui est de la tolérance, c' est un chapitre qui n' entre point dans mes spéculations déjà trop étendues ; mais je la crois plus propre à détruire les faux cultes qu' à les autoriser ; et la liberté de la presse qui seroit un vice principal dans un pays gouverné, est un incident de rien en un rendez-vous public où la police tient lieu de loix, et où le travail sert de

p22

police. Le travail, quoi qu' on en dise, est plus d' habitude en Hollande, qu' excité par la cupidité destructive. Vous, qui cherchez des vices en Hollande, souvenez-vous que leur mere est l' oisiveté. Voilà, je crois, la Hollande considérée sous son vrai point de vuë, et lavée des reproches principaux que lui font ses ennemis. Voyons maintenant si l' humanité en général ne lui auroit pas de véritables obligations.

Le commerce du Levant et celui de l' Asie par la voie unique des caravanes étoit le seul connu en Europe, avant que la nécessité eût obligé les hollandois à se faire un fonds de leur industrie. Ces commerces cultivés par quelques peuples d' Italie, et qui n' avoient de théâtre que la Méditerranée, laissoient toujours dans l' enfance l' art de la navigation. Les portugais avoient doublé le cap de Bonne-Espérance et trouvé la route des

p23

Indes orientales, et les espagnols avoient découvert, conquis et dévasté les côtes meridionales de l' Amérique ; mais les premiers dormiroient peut-être encore seuls dans leurs comptoirs d' Asie, et les derniers se contenteroient de faire fouiller les mines, si les hollandois forcés par la nécessité et par l' interdiction du commerce dans les ports d' Espagne, n' avoient de toutes parts tenté et établi la concurrence par des travaux inouis, une audace, et une constance plus qu' humaine. On sçait que les premiers navigateurs anglois et françois, que le desir de s' enrichir et la témérité romanesque qui regnoit alors porta vers les côtes de l' Amérique septentrionale, échouèrent la plûpart dans leurs entreprises ; parce que comptant pour rien les avantages de la nature qui s' y présentoient de toutes parts, ils ne songeoient en débarquant qu' à s' occuper de

p24

l' inutile recherche des mines, et que les autres abandonnerent volontairement ces beaux pays dès qu' ils virent qu' on n' y trouvoit ni or ni argent. Les hollandois montrerent les premiers à l' Europe encore barbare que le vrai moyen de trouver l' or, étoit d' acquerir et approprier à nos besoins les productions de la terre et de la mer, s' éveiller matin, s' endormir tard, travailler jour et nuit, et s' ouvrir les routes de l' échange. Non-seulement ils apprirent à faire circuler les métaux, mais encore à les reproduire par le moyen des banques nationales ; ils établirent des compagnies, et firent enfin regner l' industrie de l' Europe sur l' univers entier. Si les anglois ont un commerce, si nous eumes une marine, nous la devons aux hollandois. Ajoûtez à ces objets généraux tant d' autres services de détail, la perfection des manufactures, l' art

p25

des canaux, de la construction marchande, etc. Il se trouve que l' industrie hollandoise a plus instruit et accommodé le monde moderne, que la philosophie, la législation et les arts de la Grece n' éclairerent

le monde ancien. Si pourtant on peut citer un exemple d' un peuple qui ait poussé ses avantages au plus haut point où ils pouvoient aller et au-delà du degré imaginable, c' est assurément celui-là. Le monde entier y a gagné, et ceux même à qui leur puissance a fait le plus d' obstacles.

On verra à la suite de ceci qu' il entre dans mes principes que chacun se mette en état chez soi de ne pas recevoir la loi de son voisin. Je dirai aussi comment l' esprit d' équité constante et soutenue doit donner aux armes un poids et une force plus à l' abri des revers de la fortune qu' elles ne l' ont sans cela. à l' égard du premier de ces deux

p26

points, je crois l' avoir sous-entendu en mettant à la tête de tout la force et la vivification intérieure. J' établirai bientôt que les moyens de se faire respecter en sont une des appartenances absolues. Je reviens à mon principe. Dans la spéculation actuelle, la France est la capitale, les pays étrangers sont les provinces.

Notre intérêt donc dans ce nouveau genre d' état, est comme dans celui que nous avons vivifié tout à l' heure, que les grands chemins soient libres et les communications assurées d' un bout à l' autre de ce vaste empire. La première des communications est sans contredit la mer ; on préjuge d' avance à quel point j' y établirai la liberté, ainsi que celle des rivières, des chemins, des frontières, de tout enfin ce qui peut faciliter la communication entre nous et les contrées étrangères même les plus éloignées. Nous avons dit aussi qu' il importoit

p27

de renvoyer justice et protection aux lieux d' où on veut tirer service et subvention ; nous ne pouvons exécuter ces deux opérations chez l' étranger que par la voie de la guerre et de la paix. Il faut donc que l' empire de ces deux choses soit dans notre main ; et cet empire, je l' avance hardiment, n' y sçauroit subsister qu' en conséquence de mes principes, et sur-tout de cette équité prédominante dont je fais le premier et le plus puissant de mes moyens. Maintenant, après avoir établi l' essence du commerce étranger en général, tâchons d' en déduire les attributs et le détail.

Mais qu' on se souviene à jamais qu' ainsi qu' une famille ne peut prospérer seule sans le concours des autres familles dont elle est environnée, de même une bourgade, une ville, un état perdront toujours à vouloir réaliser la chimère de la prospérité exclusive.

p28

La Chine qu' on cite quelquefois comme exemple, qu' un empire pour subsister et prospérer sur sa propre substance, sans avoir aucune relation de commerce ni de politique avec ses voisins ; la Chine eût beaucoup gagné, si elle eût employé à civiliser les tartares, les frais, les soins et le travail que lui coûta sa célèbre muraille. Je parlois ci-devant à des chrétiens, et j' aurois pû leur alleguer une loi dictée par l' être souverain qui leur enjoint de vivre tous comme freres, et qui proscrie en conséquence la politique de l' intérêt particulier. Je parle maintenant à l' univers entier, et conséquemment faisant abstraction de notre loi, quoiqu' elle ne prêche que douceur et humanité, je suis en droit de demander aux nations mahométanes et payennes la même impartialité. Consultons la loi naturelle. Qu' on élève ensemble cent enfans

p29

des différentes nations des quatre parties du monde, sans leur dire qu' ils sont étrangers les uns aux autres ; on verra naître entre eux les mêmes liaisons d' intimité qui désignent les premiers principes de la société : ils se réuniront pour le plaisir, se sépareront pour l' étude, s' entr' aideront au travail. Les hommes enfin sont tous freres par nature, et la nature ne fut jamais un mauvais politique. Le mal est que les gens attentifs aux petits intérêts ont presque toujours prédominé dans le monde. Le bien est fort au dessus de nous, le mal rampe à nos pieds ; en conséquence la vie de l' homme qui tend au bien est spéculative, celle de son contraire est active. Par une suite de la foiblesse humaine, l' homme actif arrive communément à son but. De-là vient que de cent personnes qui arrivent sur le grand théâtre des dignités (ce qui au fond est bien peu de chose,

p30

si ce n' est pour faire bien) à peine y en a-t-il dix qui ayent les grandes vuës, c' est-à-dire, un génie vaste, éclairé et droit en même temps. Or les petits hommes dans les grandes places, et devenus conséquemment maîtres des grands ressorts, sont ceux qui ont établi comme une vérité le mensonge le plus physique, à sçavoir, que les maximes d' état ne s' accordent pas avec l' exacte probité. Je suppose qu' un homme fourbe soit ministre, mille particuliers honnêtes gens ne peuvent l' empêcher d' être tel, ni même éviter d' en être opprimés s' ils se trouvent en son chemin. Cet homme alors et ses flatteurs attribueront à sa supériorité le succès qui n' est dû qu' au poids de sa position. Si un homme de la trempe de ceux qu' il croit primer, se trouvoit en tête de notre sicophante, ministre d' un prince égal ou même inférieur, c' est alors que le fripon et ses ruses montreroient

p31

la corde ; mais la providence qui veille à l' équilibre des nations, en même temps qu' elle permet que leurs fléaux les plus actifs naissent d' ordinaire au milieu d' elles, la providence, dis-je, sçait bien que notre petit grand trouvera presque toujours son semblable dans son antagoniste. Oh ! Quand les deux arlequins se rencontrent, c' est à qui surpassera son compétiteur en grimaces, et voilà la politique des prétendus hommes d' état qui ont voulu bannir de leur science l' équité.

Aujourd' hui cependant le monde devient plus éclairé sur ces sortes de choses ; les mysteres d' état n' en imposent plus à l' humanité, qui s' est fait des révolutions passées un tableau de proportion pour juger du vrai mobile des grands événemens présents et futurs. Nous voyons que des miseres d' interêts ou de passions particulières ont de tout temps décidé des plus grandes

p32

choses ; et le masque de la politique est désormais percé à jour.

Il seroit difficile, si jamais on sçavoit qui je suis, de coudre à ma position et à ma façon d' être

toutes les ébauches de notions éparses dans cet ouvrage. Je puis néanmoins ajouter, que quoique ceci ait été écrit tout de suite, (et il y paroît) il m' en coûteroit moins encore de traiter de tous les détails que j' omets, et qui n' entrent pas dans mon plan. Je placerois aisément ici par ordre le dénombrement de chacune de nos provinces, ses loix civiles et municipales, son produit, son industrie, ses moyens particuliers d' exportation actuelle et d' amélioration future. Je déduirois de-là en détail notre commerce étranger, et celui de toutes les nations de l' Europe, et en gros pour les nations étrangéres, les mêmes points que je viens d' énumérer pour nous ; il m' en coûteroit aussi peu de traiter

p33

des interêts actuels des princes, de la gradation des actes respectifs qui les constatent depuis cent ans ; en un mot, ce qui git en faits, s' il étoit de mon sujet, me coûteroit moins à parcourir qu' à établir ici tant d' idées différentes, mais qui ressortissent à un tout uniforme. Pour tout cela je ne m' en crois pas plus merveilleux, et il y en a mille dans Paris qui en sçavent autant et plus que moi ; en un mot, les hommes aujourd' hui sont éclairés. C' est donc par le raisonnement, et non par le mystere, qu' il faut démontrer la nécessité de l' astuce dans la politique. Oh ! Quant à ce point, je défie les plus habiles. Mon système est à découvert, et je le rendrai complet dans toutes ses parties.

p34

PARTIE 3 CHAPITRE 2

de quelle nature d' effets doit être le commerce étranger.

ma tête est le pays des idées, et je crois qu' on commence à s' en appercevoir. Un jour que je rêvois pour m' amuser, il me vint en pensée qu' un terrain de deux toises en quarré mis en petite loge à l' opéra se louant mille écus par an, et ce terrain se trouvant multiplié en hauteur par le moyen des échafaudages, il se trouveroit que par un calcul du nombre de toises ainsi estimées que renferme l' étenduë du royaume, on le rendroit d' un prix

inestimable en le couvrant d' histrions, chanteurs, et baladins. Cette folie qui me fit rire un moment, peut avoir trait à une vérité très-essentielle qui est l' avantage de la population.

p35

Le terrain dans le quartier des halles à Paris, sur le port à Marseille, et en quelques autres lieux se vend cent pistoles la toise, et relativement au profit naturel qu' on peut faire sur le produit d' une toise de terrain, ce prix est aussi fol que le premier. C' est uniquement la population et l' industrie qu' elle nécessite, qui ont forcé si avantageusement la nature des choses.

Il est constant par cette induction et par tout ce qui se présente à l' entendement, indépendamment des raisons que j' ai déduites, que la population est le bien et l' avantage unique où doivent tendre et se réunir tous les soins tant politiques que civils d' un bon gouvernement. J' ai fait voir ci-devant comment tous les moyens d' augmenter la population se réduisoient en un seul, à sçavoir d' étendre les moyens de subsistance. En conséquence de ce principe

p36

j' ai d' abord recommandé l' agriculture, qui seule peut établir et multiplier le produit du terrain qui ne nous est point disputé. J' ai ensuite traité des moyens de rendre, autant qu' il est possible, tous les avantages de la société communs aux habitans des divers cantons de ce territoire, afin d' éviter qu' on n' en abandonne certains moins favorisés, pour surcharger les parties vivifiées. De-là j' ai traité des moyens de borner les consommations, et de tourner la société de façon qu' on oublie en quelque sorte, s' il est possible, l' axiome homicide qui dit : *le superflu chose si nécessaire* ; attendu que qui de la consommation d' un seul peut faire celle de trois, gagne 200 pour cent sur le meilleur de tous les commerces. J' ai ensuite déduit la façon de porter tous les hommes vers l' agriculture ou l' industrie. Maintenant en supposant que tous ces arrangemens soient

p37

en pleine vigueur, je vais chercher des subsistances chez les autres.

C' est dire d' un seul mot tout l' objet du commerce étranger bien entendu. Portez à l' étranger autant que vous pourrez de l' or et des matières ouvrées, rapportez de chez lui des denrées comestibles d' abord, et à leur défaut des matières brutes qui servent de fonds au travail de vos manufactures ; voilà tout le secret d' un commerce étranger avantageux, et tout le mystere de cette science si compliquée de détails, et si mal entendue par les gouvernemens qui voudroient que tout allât par leurs loix, par leur inspection, et que tout s' arrêtât en vertu de leurs systèmes et prohibitions.

Revenons au plan tracé dans le précédent chapitre. Considérons le royaume comme la capitale, et les pays étrangers comme les provinces. Nous avons dit qu' il

p38

falloit repousser sans cesse l' argent de la capitale dans les provinces, attendu que selon la constitution des choses, la capitale l' attiroit toujours à elle par les nécessités du gouvernement, par le séjour des grands propriétaires, par l' influence des grandes affaires, etc. Toutes ces choses au premier coup d' oeil ne se rencontrent pas dans la nouvelle capitale que nous venons de fonder. Elle n' est ni en droit ni en pouvoir de tirer des subsides de ses prétendues provinces ; les grands propriétaires de l' empire universel sont tous chez eux, il en est de même des grandes affaires. Ainsi la comparaison cloche dès le premier pas ; et défectueuse dans le principe, elle le deviendra davantage encore par les conséquences. Considérons mieux cependant, et remontant à la nature des choses, nous retrouverons peut-être la parité dont nous paraissons maintenant si éloignés.

p39

Examinons d' abord le premier de ces deux articles sur lesquels nous paraissons en défaut, nous passerons ensuite au second.

Quelle est en soi la nature des subsides ? Si ce n' est autre chose que la loi du plus fort imposée en especes sur le plus foible, la récolte sera le

droit des gens. Mais nous lui avons ci-devant trouvé une définition et plus honnête et plus vraie. La subvention des sujets envers leur souverain n' est autre chose que la soulte du paiement que fait le prince en justice et protection, et nous avons démontré que si-tôt que ces deux subventions n' étoient pas au pair, l' état couroit à sa perte. En conséquence il n' y a ni perte ni gain dans cette sorte de commerce ; chacun y fait sa fonction, et le bien de l' état en résulte ; c' est-là tout. Dans le nouveau gouvernement établi dans l' induction actuelle, la

p40

capitale qui n' a d' inspection sur les provinces que de supériorité, et qui ne lui doit justice et protection qu' en grand, et dans le genre que j' ai renvoyé au chapitre de la guerre et de la paix, n' a pas besoin d' en tirer en services et subvention ce qu' elle ne sçauroit acquiter en justice et protection. La circulation se ralentit en proportion de ce que les provinces sont éloignées, je l' ai dit dans la seconde partie ; mais elle existe, ou bien tout commerce est interrompu. Or quand elle existe, il faut qu' elle se rapporte aux règles déjà établies, ou que le fleuve remontant vers sa source, le sang refluant vers le coeur, le désordre se mette dans toute la machine.

Mais, dira-t-on, de quel droit vous considérez-vous ici comme le centre de toutes choses ? Chaque nation n' auroit-elle pas le même droit ? Il s' en faut bien que je ne défende aux autres d' en user ;

p41

je ne fais ici pour l' état que ce que chacun fait pour soi dans le monde. En général, involontairement même, on rapporte tout à soi, et de cette infinité de faux calculs naissent cependant le mouvement, les rapports, le bien enfin de la société. Que chaque peuple donc se considère comme le centre universel : pourvû qu' il se conduise selon mes principes, il n' en pourra résulter que son bien et l' avantage général. Si au contraire il s' en écarte et tend au but de la prospérité exclusive, il fera le malheur de ses voisins, et se détruira lui-même après avoir barré les autres ; mais il ne tiendrait qu' au roi Pasteur de...

*lui montrer en moins d' un instant
qu' un rat n' est pas un éléphant ;
et que de la façon dont sont constitués les
différents états de l' Europe, le véritable éléphant
c' est la France, quand elle voudra n' avoir*

p42

de vuës que subordonnées à la justice et à l' équité.
Revenons donc à notre induction faite uniquement
pour nous, et disons que la capitale pleine de
peuple, d' industrie et de commodités, n' a
naturellement besoin d' aucunes matières ouvrées
qu' elle trouve chez elle à meilleur marché que
par-tout ailleurs. D' une part, l' immense population
y a établi la concurrence qui met au rabais tous
ouvrages ; de l' autre, le soin de repousser au loin
les métaux, et de les troquer sans cesse contre des
subsistances, empêche la surabondance de l' or qui
seule peut hausser les prix du travail : en
conséquence tous ouvrages y sont à meilleur marché,
plus parfaits et mieux conditionnés ; d' où il suit
que vainement les provinces enverroient les leurs à
cette capitale, puisque tous les avantages de la
façon et du prix se réunissent en faveur des
matières qui se fabriquent chez elle.

p43

Par les mêmes raisons, les provinces s' y fourniront
de tout ce qui leur sera nécessaire en ce genre. à
la vérité, ces provinces, et les peuples qui les
habitent, peuvent et doivent tenter à cet égard tous
moyens de concurrence.

Il en est deux, à sçavoir les prohibitions d' une
part, c' est-à-dire, les défenses de consommer les
ouvrages de vos manufactures, et d' autre part des
mesures semblables aux vôtres pour exciter chez eux
la même population et industrie que vous avez
établie chez vous.

à l' égard du premier de ces moyens, on sçait par
expérience que ces sortes de défenses font
d' ordinaire l' effet contraire à leur objet ; et
d' ailleurs, quand j' en serai au chapitre des
prohibitions, on verra que j' en proscrirois bientôt
la méthode.

Quant à ce qui est du second moyen, tant mieux pour
l' humanité

p44

entière, et tant mieux pour nous par conséquent. Chacun alors vaudra tout ce qu' il peut valoir en raison de son produit et de son industrie, et ce marché-là ne sçaurait nous ôter la primatie. Mais en attendant que tout le monde soit éclairé sur ses vrais interêts, marchons aux nôtres. C' est sans contredit de faire jouir les provinces de toutes les commodités inventées et fabriquées chez nous, pour que d' une part le commerce et la communication avec la capitale leur soit utile, et que de l' autre, elles contractent l' habitude de ces consommations qui doivent nous les ramener fréquemment. En outre les diverses facilités que la convention générale a attribuées aux métaux, font que tous les hommes les estiment comme richesses, parce qu' ils ont la faculté d' être échangés contre toute sorte de biens soit de nécessité,

p45

soit d' opinion ; et parmi le grand nombre peu ont le bon esprit de concevoir qu' il est un point jusques auquel l' argent est richesse, et par-delà lequel il est pauvreté. En conséquence tous y courent ; et tout pays où l' on trouvera de l' argent en abondance, est sûr d' être l' objet de l' empressement de tous les autres.

Ces matières donc, à sçavoir argent, commodités et superfluités de la vie, font entre elles la subvention que la capitale doit aux provinces dans le nouvel arrangement que nous venons de faire, et il en faut attirer en revanche les matières de consommation, comme nous avons dit dans la seconde partie que Paris devoit faire de sa banlieuë.

Mais, dira-t-on, de ces deux choses que vous voulez sans cesse fournir, je vois bien d' où vous tirerez la première, à sçavoir les matières ouvrées ; votre produit,

p46

votre population et votre industrie sont des sources inépuisables de ce genre de trésor ; mais quant à l' autre, vous n' avez point de mines, et en eussiez-vous, elles seroient bientôt épuisées au moyen de votre système de toujours solder en argent

et recevoir en denrées. Or l' agriculture et la population peuvent aller sans argent, mais l' industrie ne sçauroit s' en passer.

J' ai dit ailleurs, que si-tôt que les métaux étoient sortis de la terre, inutile fardeau au désert, ils couroient se répandre aux lieux où se trouvoient les richesses réelles dont ils devoient être le signe, et par conséquent aux lieux vivifiés par la population. Ainsi donc les communications étant ouvertes, par-tout où il y aura de l' agriculture, il y aura des hommes ; par-tout où seront les hommes en nombre, sera l' industrie ; par-tout où seront ces trois choses, vous verrez

p47

circuler les métaux avec facilité.

D' ailleurs en désignant ici la nature du commerce avantageux, je n' ai prétendu en exclure aucun autre, et l' on le verra dans la suite de mes principes.

L' or nous viendra de toutes parts en échange des choses qu' on viendra prendre chez nous, ou que nous irons porter aux autres ; je n' exclus pas même le commerce de nos denrées chez l' étranger, persuadé que l' entière liberté est l' ame du commerce et de la production : mais j' ai pris mes mesures pour qu' il entre dix fois plus de denrées dans le royaume qu' il n' en sortira, et c' est tout ce qu' il me faut.

Ces mesures demandent beaucoup de calcul et de finesse dans la réduction des ordonnances à cet égard ; mais en voici le précis. Ce sont exactement les mêmes qui font que le maraischer de Paris va vendre ses herbes à la halle plutôt

p48

que de les porter à Chartres ou à Montargis.

Si-tôt qu' une consommation continuelle et répétée sur les lieux assurera le débit de la denrée à un bon prix et sans déplacer, je doute que personne soit assez fol pour aller courir les risques, et payer les frais de la route et du transport pour les porter aux hollandois. Il peut arriver cependant qu' un gourmet retiré dans une des deux villes ci-dessus veuille goûter des premiers pois ou des fruits qu' on ne cultive bien qu' auprès de Paris, en ce cas il les fait venir à grands frais ; mais en revanche de cette petite exportation, quelle importation immense ne tire pas de ces lieux et de

leur territoire la population parisienne ! De même, quand les anglais consommeront ce qu' on appelle les grands vins à Bordeaux au prix où l' on les paye, quand les flamands, les allemands tireront nos premiers vins de Champagne,

p49

c' est assurément le produit de notre territoire qu' ils consomment ; et c' est une grande perte pour l' état s' ils nous remplacent ce produit en dentelles et autres ouvrages fins, où la forme emporte mille et mille fois le fonds ; mais si nous retirons en bled cet équivalent, nous y gagnerons beaucoup attendu la différence du prix et de la nécessité entre ces deux marchandises.

On a prévu depuis long-temps en France l' inconvénient de l' immense multiplicité des plantations en vignes, et on l' a senti depuis, quand toutes nos côtes de l' océan se trouvant fermées, les peuples de ces parties du royaume sont morts de faim au milieu de leurs vignobles. Mais à cet égard on a prétendu abattre l' arbre par les feuilles. On a défendu les nouvelles plantations, et ordonné d' en arracher plusieurs des vieilles.
Combien d' ordonnances on

p50

s' épargneroit en considérant les choses dans leur principe, et jamais dans leurs effets ! Qu' est-il arrivé de cette méthode ? Quelques pauvres diables compris dans la verve des arrachis ont murmuré, d' autres ont acheté des permissions, le plus grand nombre a fait des exposés faux ; et à combiner ceux de toutes les requêtes à certaines intendances, il se trouveroit prouvé par bons certificats que le territoire entier de la généralité est impropre à porter autre chose que des vignes. Somme totale, le nombre des vignes a augmenté de beaucoup, et ira toujours croissant malgré les inconvénients de ce genre de récolte, inconvénients accrus encore par la disproportion du débit à la denrée tant qu' on ne fera pas trouver au colon son avantage à faire produire autre chose à son champ.
En effet, la dépopulation ôtant toute espede de débit à la denrée

p51

comestible, il se trouve que dans l' intérieur des provinces éloignées du commerce, celui qui a fait une abondante récolte n' en sçait que faire, et la donne en nature à des volailles qu' il est obligé de consommer faute de débit. Cela iroit bien jusques-là s' il ne falloit pas payer les charges de l' état ; mais à l' échéance il est sergenté, et se trouve dans l' oppression au milieu de cette richesse primitive devenue pauvreté par la tournure des choses. Il se retourne alors, et considere autour de lui quelle est la sorte de denrée dont il peut faire de l' argent, puisque c' est de l' argent uniquement qu' on lui demande. Il voit que son voisin devenu vigneron vend bien ou mal sa denrée qui descend par les rivières aux lieux de l' exportation ; il se met à planter des vignes. Son vin lui demeure-t' il ? Il le brûle en eau-de-vie, et s' il pouvoit le réduire en esprit de vin, et mettre

p52

toute sa récolte aux dépens de ses bois en une bouteille de pinte, pourvû qu' elle lui rapporte de l' argent en proportion des doubles et triples façons qu' il lui aura données pour la réduire à rien, son affaire est faite ; et il vit.

Il resulte néanmoins de la réunion d' une quantité d' affaires particulières faites de la sorte, que le produit de provinces immenses va se consommer chez l' étranger en matières, qui n' étant pas de nécessité absolue, ne le mettent point dans notre dépendance, au grand détriment de la population et par conséquent de l' état.

Si au lieu de cela, par les moyens de vivification simples, mais indispensables que j' ai établis dans la seconde partie de cet ouvrage, on étoit venu à bout de semer par-tout du peuple, de l' industrie et de la consommation, vous verriez bientôt les vignes se retrécir d' elles-mêmes. Les denrées propres à la

p53

nourriture de l' homme deviendroient nécessaires et hausseroient de prix, on en trouveroit le débit prompt et assuré dans son canton ; cela suffit, et tient lieu de toute ordonnance pour obliger le

paysan à quitter le hoyau et reprendre la charrue et la bêche ; et ce qui resteroit de vignes dans les terrains impropres au labour et au jardinage, rapporteroit au double, étant mieux cultivé, parce qu' une nature de bien aide l' autre. Voilà tout mon secret, et je ne connois sorte de denrée qu' il fit tomber, sinon le papier qu' on emploie en ordonnances vaines, qui demeurent sans exécution. Les anglois, pour encourager la culture des grains dans leur isle, ont usé d' une singulière méthode qui leur a réussi ; c' est de gratifier aux frais de l' état les exportateurs de cette sorte de denrée. Ils ont modifié et dirigé cet important objet de police sur des proportions

p54

relatives au tarif des marchés de l' intérieur pour cette précieuse marchandise. Cette méthode pourroit avoir été bonne pendant un temps, et devenir nuisible dans d' autres circonstances ; car il n' est aucun règlement de police de détail immuable ici-bas. Si mon système absolu n' étoit pas d' abandonner tout régime de détail en fait de commerce, à la prudence, à l' industrie et activité du commerçant, je dirois que je trouverois plus raisonnable de gratifier l' importateur de grains que l' exportateur ; mais quant à moi, je ne voudrois nullement m' en mêler. Il est des peuples qu' un gouvernement éclairé doit exciter par tous moyens à gagner leur vie ; heureusement le françois n' a jamais donné cette peine-là. Il n' y a qu' à le laisser faire et le protéger, il trouvera de lui-même toutes les routes possibles d' industrie et de gain.

p55

Je ne suis pas vieux, et si pourtant j' ai vû déjà plusieurs fois la disette dans différentes provinces, et cela sur de simples bruits. Aussi-tôt que le prix des grains monte à un certain point, chacun le boucle chez soi ; les provinces abondantes en cette sorte de denrée en regorgent, et la voient manger par les charençons, tandis que la famine est à leur porte ; et ceux qui ont permission d' en faire sortir, ne profitent pas du surhaussement, attendu que les permissions coûtent cher, et que quand même le chef est intègre, ses sous-ordres font leur main. D' autre part, ceux qui sont chargés de la police des

provinces affamées font des marchés onéreux pour faire venir de bien loin ce qui seroit naturellement à leur porte. Comme d' un côté leur défaut à la plûpart n' est pas la prévoyance, et que de l' autre ces sortes de révolutions sont d' ordinaire si subites

p56

qu' il seroit impossible de les prévoir, le secours n' arrive jamais que quand le fort de l' orage est passé. Ces grains amenés de loin, échauffés et quelquefois pourris en partie, arrivent au moment où la nouvelle récolte a remis une sorte d' abondance dans le pays ; et comme il ne faut pas tout perdre, et au contraire, on oblige les provinces à consommer ces grains qui portent des maladies dans un pays déjà dévasté par la disette précédente. Qu' on ne crie point à la satire, mes preuves sont faites, et c' est devant Dieu que je veux n' en avoir jamais à me reprocher. Ce que je dis, je l' ai vû cent fois, et d' un oeil qui sçait voir au-dessus des erreurs populaires. On dit ici ce que l' on veut, et il n' y a rien qui ne puisse être présenté d' un beau côté ; mais quatre millions de témoins appuyeroient mon allégation. Et comment cela pourroit-il se faire

p57

autrement ? Je suppose que l' Auvergne, le Limousin et les pays voisins, provinces les plus méditerranées du royaume, manquent tout à coup de subsistance ; si le bruit de la cherté se répandant, la Bourgogne, le Poitou, le haut Languedoc, pays abondants, resserrent leurs grains, il faut que les bloqués reçoivent les vivres par les oiseaux, ou désertent leur pays. Mais, dira-t-on, l' on y pourvoit avec prudence ; chaque administrateur sçait ce qu' il lui faut de grains pour la subsistance de sa province, et laisse sortir le reste : opération raisonnable, puisqu' il n' est pas juste de s' exposer à mourir de faim pour secourir ses voisins qui ne souffrent souvent qu' en opinion, et parce que des monopoleurs ont entrepris de mettre chez eux la disette qu' ils parviendroient à nous communiquer aussi. Belle spéculation ! Et si je demandois tout-à-l' heure à chacun

p58

de ces thermomètres ambulants ce qu' il leur faut de grain, année commune, pour nourrir leur département, les plus sages me diroient qu' ils n' en sçavent rien, comme en effet cela est impossible à sçavoir, et les autres me produiroient une somme idéale, comme le sont du plus au moins tous les dénombremens. Mais je veux que ce soit chose estimable ; pour sçavoir à quoi la consommation doit se monter, en seront-ils plus instruits de ce qu' ils ont réellement de grains chez eux, de la disposition et fantaisie des possesseurs, soit pour débiter, soit pour attendre ? C' est pourtant sur des suppositions de cette nature qu' on leur attribue la superintendance des entrailles des sujets du roi : et moi je vais donner mon secret pour abréger tous ces calculs, pourvoir à tant de craintes vraies ou fausses, détruire à jamais le monopole ; et je mets ma tête qui

p59

vaut bien la leur, qu' il n' y aura jamais plus de famine, ni même de disette dans aucun canton du royaume.

Ce secret est tout simple comme le sont tous les miens ; car il en est de cela comme des ruses dont la meilleure est de n' en point avoir. Le judicieux David Hume a dit que l' argent est comme l' eau, qui prend nécessairement son niveau. Ce trait de génie est relatif au bled tout de même.

Considérons notre heureuse position, indépendamment de l' incomparable fertilité de nos provinces, qui selon mon plan ne doit pas nous suffire, nous donnons la main de toutes parts aux pays de l' abondance en ce genre ; à droite l' Italie, la Sicile, l' Afrique ; à gauche l' Angleterre, l' Irlande, le Nord, etc. Dans cette position pouvons-nous jamais craindre de manquer de bled ? Laissez-le courir en toute et entière liberté

p60

d' un bout à l' autre du royaume. Ce ne sera point le bled de Picardie qui viendra nourrir l' habitant d' Aurillac affamé ; mais si-tôt qu' on apprendra qu' un marché en manque, les voisins s' empresseront d' y en apporter, et ce marché deviendra tout de suite plus abondant. Si l' appas du gain a obligé les susdits voisins qui n' avoient que leur provision

nécessaire à se dégarnir avant le tems, l' annonce du feu se montrera bientôt chez eux, et dès-lors les pompes d' accourir. Ainsi de proche en proche les grains reflueront d' eux-mêmes et sans aucun soin de police, des extrêmités au centre. Arrivés aux frontières, les mers, les rivières, tout vous est ouvert, fussiez-vous au milieu d' une guerre sanglante ; vos ennemis fussent-ils les maîtres de la mer, article dont je vous garantirai tantôt, rien n' empêchera le commerce et la cupidité de l' ennemi même d' apporter du bled où

p61

il en manque : ainsi donc pour maintenir l' abondance des grains dans le royaume, que faut-il faire ?

Rien.

M Colbert a passé et passera toujours pour avoir sçû gouverner l' intérieur du royaume ; pendant tout le cours de son ministere les grains n' ont jamais été gênés un seul instant. Il prenoit soin seulement que les grandes villes, celles sur-tout qui sont voisines des débouchés maritimes, s' approvisionnassent de grains étrangers, et laissoit aller le reste.

Ce soin même (si j' ose raisonner d' après ce grand homme d' état) me paroît superflu et dangereux : superflu, en ce que l' industrie et l' activité du commerçant sçaura prévenir toujours la nécessité des approvisionnemens, et que par ce moyen les frais et la perte du magasin seront aux dépens ou de l' étranger ou du particulier qui veut bien les supporter, et non à ceux

p62

du public dont les affaires ne sont jamais mieux administrées, que quand il n' en a point : dangereux, en ce que c' est un commencement d' inspection dans une matière, où toute inspection ouvre la porte aux plus grands inconvéniens.

Revoyez d' un coup d' oeil l' histoire entière ; vous y trouverez que le propre de tous les gouvernemens du monde est d' aimer les détails, en proportion de ce qu' ils deviennent incapables et languissans. Plus l' esprit est foible, plus il aime à embrasser des objets nouveaux ; et la même paresse qui laisse flotter les vraies rênes du gouvernement, voudroit ramener à soi les moindres fils de l' administration particulière. Ainsi donc un grand ministre qui sçait

où l' autorité doit s' arrêter d' elle-même, doit, s' il est homme de bien, se supposer des successeurs qui l' ignoreront, et en conséquence éviter de toucher de certaines cordes

p63

qu' une main mal-habile peut et doit déranger tout-à-fait.

Il y a des provinces où l' on a imaginé de faire des magasins de bled au nom du roi, soit pour les troupes, soit pour les occurrences et nécessités du pays. Qu' arrivera-t' il de cela ? C' est qu' un jour ce sera le cannevas d' un monopole criant. Quand il faudra remplir les greniers, le nom du maître privilégié par-tout arrêtera les grains, et les employés les auront au prix qu' ils voudront. Faudra-t' il vider les magasins, de crainte que les grains ne dépérissent ? Le même nom sacré arrêtera toute autre vente, et servira de voile à un gain sûr et illicite.

J' ai vû des privilégiés affamer un pays, et qui plus est, en extorquer honneur et chevance ; je n' en dirai pas davantage par les principes que je me suis faits. Il n' y a rien, vous répondent à cela ceux qui ont assez bon esprit pour vous entendre, qui n' ait son inconvénient.

p64

Qu' on me montre celui de l' entière et absolue liberté, et j' y répondrai : mais faisons mieux, et recevez le défi de l' abeille aux frélons ; on a assez long-tems usé de votre méthode, et tous les quatre ans une disette en a été le prix. Nous voilà à la veille d' une guerre qui nous fermera la mer, le temps ne nous est pas favorable, essayez de la mienne, et vous sçavez ce que j' ai parié. Je fais plus, je me montrerai alors, et l' on ne me trouvera peut-être pas indigne de répondre aux pieds du souverain de la nourriture de ses sujets, pourvû qu' on me permette, au premier bruit de disette, d' y aller voir.

La confiance entière que j' ai en cet unique objet, *la liberté*, fait que je n' hésiterois pas même à demander, au moins jusques après l' épreuve, la surséance des soins paternels que prennent en temps de calamité les compagnies souveraines ausquelles la haute police

p65

est dévolue. Je sçais qu' aucunes vuës de faveur, et moins encore d' interêt particulier ne les déterminent dans leurs arrêts, et qu' ils n' agissent à cet égard que par des vuës de citoyens et de magistrats ; mais d' une part, si l' on leur lie les mains, ce qui arrive quelquefois, le découragement, la terreur des peuples, et l' audace du monopole en augmentent ; de l' autre, si l' on les laisse agir, leur autorité trop compliquée et trop formaliste pour les détails de la basse police est très-redoutée dans la haute, attendu qu' il y a peu de subterfuges contre des arrêts du moment, que le consentement des peuples autorise dans leur exécution. Cet appareil effraie le commerce, accroît les huées souvent injustes de la populace, et grossit le mal en augmentant le bruit.

Que demande la police ? Que j' arrête le monopole ; je lui promets de faire crever dans leur peau

p66

les monopoleurs en les prenant sous ma protection. En quelque coin du royaume qu' un tel homme, ou une telle compagnie prétende faire enchérir les bleds, plus il amassera, plus il me fera de plaisir. Il n' ira pas choisir pour ces sortes de magasins des lieux où le bled peut arriver de toutes parts, et où jamais son amas ne seroit qu' un grain de sable. C' est aux lieux qui lui paroissent aisés à épuiser, qu' il commencera son opération. Laissons-le faire, et eût-il bâti sur le mont d' or en Auvergne la tour de babel, sa pompe aspirante sera précisément le moyen qui de proche en proche attirera en France les grains de la Livonie d' une part, et ceux de l' égypte de l' autre. Je lui désirerois les reins assez forts, et l' entendement assez aveugle pour continuer long-temps son opération ; j' aurois par son moyen un magasin sûr aux lieux les plus escarpés du royaume ; mais il

p67

n' aura garde, et bientôt voyant que la cherté n' existe que dans sa cupide imaginative, las de faire remuer son bled et étançonner ses greniers, il les ouvrira de lui-même à perte, et sera corrigé

pour jamais.

Cet exemple en grand porte sur toutes semblables opérations en petit. Le marchand de bleds devenu presque la chouette de la société à force de mal-entendus et d'abus, bien ou mal intentionné seroit toujours très-libre d'acheter, mais son propre soin et celui de son camarade l'empêcheront de survendre jamais. Il en est de ce genre d'hommes comme de l'homme en général ; voulez-vous le rendre utile, multipliez l'espece.

Mais, dira-t-on, l'exemple que vous venez de nous citer, vous l'avez précisément pris à votre propice. Vous mettez la famine au centre du royaume, entourée de toutes parts de l'abondance qui vient au

p68

secours, et qui attire après soi le superflu de l'étranger ; il vous est aisé de la sorte de reprendre votre prétendu niveau. Mais changeons la thèse, et supposons des calamités étrangères qui au moyen de la liberté donnée au commerce des bleds dans le royaume attire tout-à-coup le suc alimentaire de vos campagnes ; la multitude d'éveillés que vous avez dressés à ce genre de commerce, parcourra à l'instant vos provinces, votre grain descendra au-lieu de remonter, et où en retrouverez-vous après ? Votre liberté de sortie et d'entrée étant égale, le besoin et la cherté étant ailleurs, tout sera en sortie et rien en entrée ; vous appaiserez la première faim chez vos voisins, et vous succomberez sans ressource sous le poids de la dernière.

Je réponds à cela, que je suppose la famine où elle naît d'ordinaire, c'est-à-dire, aux lieux les plus ingrats et les plus éloignés

p69

du commerce ; et quant au fait que l'on m'oppose, c'est une hypothèse de pure fiction ; puisque, si la disette est dans le nord et que nos grains y courent, ceux du midi viendront les remplacer chez nous, et nous y gagnerons les profits d'un double commerce. Il faut donc, pour que nous soyons dans l'embarras supposé ci-dessus, que d'un pôle à l'autre les fruits de la terre aient été séchés jusques dans leurs racines. à moins de ce cas sur lequel il seroit fol de calculer, puisqu'il n'a pas d'exemple

depuis que le monde est monde, revoyez notre position ; nous tendons également la main au levant et au nord ; rendez-vous naturel du commerce des grains, tant par cette situation que par la liberté établie désormais à cet égard dans le royaume, nous n' en manquerons jamais, tant qu' il y en aura quelque part dans l' univers.

Si la supposition de la disette

p70

générale peut avoir lieu, je pourrais dire que les anglais qui n' ont jamais gêné la sortie de leurs grains, l' arrêteraient cependant en 1709, temps de calamité presque générale, et qu' une exception de cette espece ne tire pas à conséquence ; mais je m' en garderai bien. Je crois l' entière et intacte liberté des bleds d' une telle importance, que je me regarderois comme un parricide d' avoir conseillé au gouvernement d' y mettre la main en quelque circonstance que ce pût être, de crainte des conséquences pour l' avenir. J' ai donc une autre réponse à l' hypothèse fictive d' une famine générale ; en ce cas nous ne nous flattons pas, je crois, d' avoir le privilège de la peau de boeuf de Gédéon, et situés comme nous le sommes au centre de l' Europe, d' être seuls exceptés de la disette universelle ; chacun donc en aura sa part, et dès-lors les grains étant chers par-tout, chacun consommera

p71

le peu qu' il en aura recueilli, puisque d' une part il seroit impossible d' en faire des amas qui valussent la peine du transport, et que de l' autre, le transport ajoutant au prix de la denrée celui des frais, on trouveroit mieux son compte à vendre sur les lieux. D' ailleurs un pays adonné à l' agriculture, (tel que le sera la France selon mon plan, et que la liberté des grains l' aidera encore à l' être) trouvera dans de telles calamités des ressources que les autres n' auront point. Ceux qui en 1709 voyant les semailles perdues, prirent leur parti de semer de l' orge aussi-tôt que la terre s' ouvrit, la trouverent tellement préparée à la fécondité par le nitre dont le froid excessif l' avoit empreignée, qu' ils eurent une récolte extraordinaire de cette sorte de bled, qui empêcha le peuple de mourir de faim. En un mot, en tout état de cause, le gouvernement

p72

ne doit jamais se mêler des bleds que pour en protéger la culture et l'exportation par une entière liberté.

Tout le détail dans lequel je viens d'entrer, paroît au premier coup d'oeil appartenir à la seconde partie de cet ouvrage dans laquelle je traite de la vivification intérieure ; mais il est aisé de voir combien cette spéculation a trait au commerce extérieur, puisque dans l'état où j'ai supposé le royaume, ce n'est que des pays étrangers qu'on peut désormais tirer la subsistance d'une partie des habitans.

Une fois la consommation des grains assurée, de façon qu'il faille toujours une grande quantité de grains étrangers pour nourrir le peuple immense que contiendrait la France en ce cas, une fois les communications libres et faciles par-tout ouvertes et établies dans l'intérieur, il n'est pas possible d'imaginer que jamais on en vienne

p73

à consommer des grains étrangers, que ceux du pays n'aient eu auparavant le débit le plus sûr et le plus facile ; cela suppose un entier encouragement à l'agriculture qui, comme nous l'avons dit, saura faire fructifier les rocs, d'où s'en suivra un fonds toujours renaissant de population.

En général chaque province croit se vanter en disant : nous pouvons nous passer de toutes les autres, et notre province nous fournit toutes les nécessités de la vie pour ses habitans. Ces sortes d'allégations qui démontrent l'esprit patriotique et qui en quelque sorte le régèrent, ne sont pas faites pour être combattues ; mais quand elles seroient exactement vraies dans l'état actuel, comme elles ne le sont nulle part, je ne leur répondrais pas moins : ce que vous me dites prouve votre misère, et non votre prospérité ; car en supposant que votre province nourrisse

p74

un million d'habitans dans l'état de culture où elle

se trouve, les ressources de l' agriculture ménagées dans toute son étenduë, comme elles le sont aux environs de Paris, d' Orléans, etc. En tireroient de quoi en nourrir trois. Partant ensuite de ce point, et marquant les gradations proportionnelles, il faut poser que là où trois millions d' habitans vivent du produit de la terre, un tiers en sus doit vivre de celui de l' industrie, si l' état est en sa pleine prospérité. Cette industrie, pour être métamorphosée en subsistance, a besoin de l' aller chercher ailleurs, puisque tout le produit de votre territoire est destiné. Donc un tiers de cette valeur réelle qui n' est autre chose que la population, ne peut exister que par autrui. Somme totale ; je ne demande autre code pour la police générale et particulière des grains, qu' un édit qui *déclare cette denrée marchandise*

p75

libre dans toute l' étenduë du royaume, qui l' affranchisse de tous droits d' entrée et de sortie, de quelque nation que puissent être les bâtimens qui la viendront chercher ou qui l' apporteront ; permettant à tous particuliers de quelque qualité et condition qu' ils puissent être, d' en faire tels approvisionnementens et magasins, et en tel lieu qu' ils voudront ; défendant en outre à tous officiers, magistrats, et entrepreneurs d' en faire des achats, autrement que de gré à gré, fût-ce au nom du roi et sous quelque prétexte que ce puisse être, même de raison d' état, comme provision de Paris, de places frontières menacées, d' arsenaux maritimes, etc. . à ces conditions je me charge de tous événemens, et promets que toujours le public et les particuliers en trouveront sous leur main pour les amagasinemens les plus considérables.
Ce que j' ai dit de l' utilité d' un

p76

commerce extérieur qui attire dans le royaume les grains de l' étranger, doit s' entendre au second rang de toute denrée comestible et de consommation, des légumes, du ris, des marons et chataignes, s' il étoit un pays d' où l' on en pût apporter des chargemens ; du poisson frais et sec, objet immense pour la consommation du peuple ; des viandes salées, des

fromages, des vins étrangers qui, quoique d' une utilité seconde, ne laissent pas de tenir lieu de quelque chose ; en un mot de tout ce qui peut nourrir vos habitans du produit du territoire étranger. Pour attirer toutes ces choses, comme vous ne le pouvez que par l' échange, il faut payer à l' étranger des tributs d' industrie, autrement votre dette ne pourroit être soldée qu' en denrées ; et alors non-seulement ce ne seroit pas la peine, mais encore vous courriez risque de voir tourner le commerce

p77

à votre désavantage. Il n' y a donc que les matières ouvrées, ou produits des manufactures, qui puissent être présentées à l' étranger en équivalent fictif et de convention de matières d' une utilité première et absolue. à cet égard nous y avons pourvu en semant par tout le royaume des manufactures qui d' abord n' avoient d' objet que de fournir à la consommation du pays, et d' y établir une portion d' industrie proportionnée aux charges que le gouvernement vouloit y imposer. Mais comme la perfection est en tout et par-tout fille du travail, il se trouve que ces menues racines d' industrie ont poussé des troncs qui se renforcent chaque jour. Chaque pays et canton a dans son climat, dans le génie de ses habitans, dans la nature de ses eaux et de ses différentes productions, diverses propriétés, qui mises en oeuvre par l' art, par un travail assidu, et un

p78

encouragement continuel, multiplieront bientôt à l' infini les produits de l' industrie dans le royaume. Je ne crains pas de dire qu' en ce genre aucune nation de l' Europe ne nous égale non plus qu' en produit. Mais ce n' est pas de ce dernier article dont il est question maintenant, puisqu' il s' agit de nous servir de celui d' autrui. Dire que les manufactures les plus parfaites, c' est-à-dire, celles où la valeur du travail excède le plus celle de la matière première, sont les plus avantageuses, ce seroit mettre en maxime ce qui est démontré en calcul presque dans tout le cours de cet ouvrage. Tout ce qui est en matière est dépense, tout ce qui est en travail est profit. Mais comme il faut des manufactures de toute espece, tant pour

la consommation du peuple et de ceux qui n' ont pas de quoi acheter cher, que pour laisser toute liberté à l' industrie, il importe fort aussi

p79

d' attirer à soi des matières étrangères pour fournir au travail des manufactures ; bien entendu que tout le territoire national soit à tous égards mis en sa plus grande valeur.

Quand nous aurons des muriers bien entretenus et émondés à l' entour de nos champs (ce qui est par parenthèse la seule façon de les placer pour qu' ils ne nuisent pas à la récolte) qu' on sçaura en France faire deux cueillettes de leurs feuilles comme en Toscane et en Piémont, que de proche en proche on aura appris à filer les soies de la façon qui a donné tant de réputation à celles du Piémont ; alors, dis-je, il sera très-avantageux que nous en tirions beaucoup du Levant et de l' Italie, attendu que ces soies n' entreront chez nous que pour y être travaillées, et qu' on a une certitude physique que la première balle étrangère est un signal que toutes celles du pays sont destinées.

p80

J' en dis autant des laines, des chanvres, des lins, des cotons, des bois, et de tout enfin ce qui est matière à fabriques.

En cet état regardons autour de nous, et voyons encore une fois si le commerce étranger peut se passer de la prospérité étrangère. Pour trouver chez nos voisins du comestible, il faut que l' agriculture y soit en valeur ; et plus elle y fleurira, plus ces denrées seront abondantes. Pour trouver le débit de tant de marchandises dont l' échange est nécessaire à la subsistance d' un tiers de vos habitans, il faut que les étrangers soient en état de les acheter ; et plus ils seront riches, plus le goût des ouvrages fins que nous avons dit nous être les plus avantageux à débiter, s' étendra chez eux. Si la providence écoutoit vos vœux intéressés, ô puissances commerçantes, ils tendroient à la fin à anéantir le commerce étranger.

p81

Mais, dira-t-on, accordez-vous donc avec vous-même. Selon votre plan, vous voulez non-seulement consommer toutes vos denrées, mais encore attirer celles d' autrui : vous voulez encore non-seulement vous fournir toutes les nécessités, commodités et superfluités, mais en fournir à l' étranger : de deux choses l' une, ou chacun en fera autant de son côté, et en ce cas votre plan est caduque ; ou ce plan réussira, et dès-lors votre projet de fraternité universelle est un leurre, ou un droit d' aînesse si fort que vous prenez tout et ne laissez rien aux autres. Les puissances que vous taxez d' ambition, n' ont pas un objet plus exclusif et plus marqué. Qui prendra la peine de me lire d' un bout à l' autre, verra que mon plan est uniquement que chacun vaille ce qu' il peut valoir relativement à son produit, à son travail et à son industrie. Je crois cette

p82

liberté générale de droit des gens et d' équité naturelle. Qu' on mette de toutes parts un frein à l' oppression ; que l' univers le veuille ou qu' il en frémisses, le roi Pasteur le peut, s' il est roi de France. à cela près, chacun est le maître chez soi de se faire les loix qu' il voudra, et de suivre le plan qui lui paroîtra le meilleur. Je vois que certains principes généraux du mien pourroient convenir à toutes les nations ; mais quand nos voisins les suivroient à l' envi, cela ne nous ôteroit pas le droit d' aînesse que nous tenons de la nature ; ils en seroient plus puissants, et nous en proportion. Si au contraire nous sommes les seuls à suivre ce système sage et salutaire, loin qu' il fût ruineux pour eux, il les vivifieroit par impulsion. Je ne connois que les provinces autrichiennes des Pays-Bas qui puissent se plaindre que la prospérité des Provinces-Unies a fait disparoître

p83

la leur, au-lieu que le monde entier y a profité, comme je l' ai dit plus haut. Mais la comparaison du système des hollandois au mien clocheroit autant que celle de leurs états à la France. Revenons à celle que j' ai établie ci-dessus de la capitale et des provinces, et convenons qu' il en est dans cette supposition comme dans la réalité,

où la capitale ne peut avoir de prospérité constante, qu' autant qu' elle a soin de l' entretenir dans les provinces, au-lieu de les épuiser. En conséquence loin de retenir chez moi le secret de mes manufactures, et de tâcher par tous moyens de me conserver la prospérité exclusive, je serois tout le premier à communiquer aux étrangers tout ce que l' expérience et le travail m' auroit pû faire découvrir de secrets ; je ne chasserai plus les ouvriers de chez moi par des loix de force, comme nous avons fait jadis ;

p84

mais si-tôt que par la protection de détail je me suis assuré un fonds toujours vivant d' industrie, je serai fort aise que les autres puissent jouir des mêmes avantages.

Une grande erreur en politique, qui tourne en venin toutes nos lumières et connoissances en ce genre, et qui détruira à la fin l' humanité, c' est d' être infatués, comme nous le sommes, du malheureux principe renfermé dans ce proverbe : *nul ne perd que l' autre ne gagne*, principe barbare autant que faux ; et moi je dis, soit dans la physique, soit dans le moral : *nul ne perd qu' un autre ne perde* . Dévastons, par exemple, l' Angleterre aujourd' hui, brûlons ses arsenaux, mettons le trouble civil dans son gouvernement, chassons par des succès inouis toutes leurs colonies de l' Amérique, réduisons-les dans l' intérieur à l' état de Barbarie où ils étoient du temps des massacres des deux roses ; Carthage est disparue,

p85

qui a pris sa place ? Qui a continué les voyages d' Hamilcar, les découvertes d' Hannon ? Qui repeupleroit, je le demande, les immenses colonies de l' Amérique septentrionale ? Le produit en seroit désormais approprié aux taureaux sauvages, comme ci-devant. En Europe, toutes les richesses dont cette isle merveilleuse est comblée, seroient dévorées comme le furent jadis celles de l' univers par les barbares du nord ; cette législation singulière, les arts fougueux et sublimes chez eux comme leur génie, l' industrieuse agriculture, tout disparaîtroit de la surface de cette isle couverte désormais de forêts. L' Angleterre devient la Corse

du nord, je le veux ; mais pensez-vous que les nations restantes vivront à l' avenir sans querelles ? Vous ne vous en êtes sans doute pas flatté ; l' une après l' autre et par les mêmes raisons il faudra tout abîmer, tout

p86

soumettre et parvenir à la monarchie universelle qui n' est autre chose que la dévastation universelle. Voyez vous-même, vous menai-je trop loin ? Dans l' autre hypothèse, je suppose, par exemple, que l' Espagne étant une des provinces les plus voisines de la capitale que je suppose, je cherche à établir dans son territoire la même vivification dont je ressens les avantages. Je lui enseigne d' abord les vrais moyens de mettre en honneur l' agriculture ; son produit alors lui suffit et au-delà : mais où est le mal pour nous, puisque nous avons dit qu' un commerce exportatif de nos denrées étoit ruineux ? Je lui apprend ensuite à rendre ses rivières navigables ; est-ce aux dépens de nos eaux ? Elle ouvre ses chemins, c' est les ouvrir aussi à mon commerce. Elle fabrique enfin, elle met en oeuvre les matières premières de son produit ; loin alors

p87

de me livrer aux clameurs et à l' avidité de nos commerçans, de faire ces honteuses démarches auxquelles trop de ministères se sont prêtés, pour solliciter chez des voisins foibles ou ignorants la suffocation de l' industrie, je fais tout le contraire. En effet, de quel front une cour étrangère ose-t' elle solliciter auprès d' un prince éclairé la suppression des fabriques naissantes, et de quelles mauvaises raisons son truchement peut-il colorer cette démarche ? Il n' en est aucune qui vaille ; il faut donc corrompre, métier infame pour les régisseurs de l' humanité. Quant à moi, je craindrois de désigner par de telles plaintes à une cour éclairée précisément le but où elle doit tendre. Je ferois donc tout le contraire, et voici comment : tout secret seroit prohibé dans mes manufactures ; loin de craindre que l' Espagne et toute autre (car je

p88

ne la cite ici que pour exemple) me volât mon métier, je l'exhorterois à m'envoyer des élèves, qui seroient particulièrement instruits et recommandés chez moi. Je verrois tout-à-coup toutes sortes de manufactures s'élever en Espagne ; Dieu le veuille, car c'est ma province. Il s'ensuivra, direz-vous, qu'elle ne viendra plus rien prendre chez moi. Folle et trois fois abusive conséquence ! Je soutiens, et à cet égard je m'en rapporte aux commerçants, que les nations chez lesquelles on fabrique, consomment plus, proportion gardée, du produit de nos manufactures, que celles qui n'en ont aucunes chez elles ; et que sera-ce, en supposant le point établi de la liberté générale, article que je traiterai en son lieu ? Des pièces de drap de mauvaise qualité, et où le prix de la matière est presque égal à celui du travail, suffisent au commerce de presque

p89

toutes vos échelles du Levant. Est-ce là le produit de nos manufactures, qu'on consomme en Angleterre malgré le cri général et l'émulation de la nation ? Plus un peuple jouit des nécessités de la vie, et plus il en veut les commodités ; plus ensuite il en connoît les commodités, et plus il en recherche les superfluités ; et c'est cela qu'il nous importe de donner en échange à l'étranger. Or s'agit-il de superfluités et de bagatelles, c'est le sublime du François, et Dieu décréta, du jour qu'il peupla les Gaules, que jamais aucun peuple n'égaleroit en ce genre d'industrie celui qui vivroit dans cette terre et sous ce climat. C'est donc désormais, dira-t-on, sur ce prétendu décret que vous fondez le renversement de tous les principes de politique et de commerce connus jusques à ce jour. Je réponds à cela que ce n'est pas ma faute, si nous pensons

p90

comme des hommes, et agissons comme des brutes. Que nous dit le décalogue, et non-seulement le nôtre ; mais celui de toutes les religions ? Que nous disent la loi naturelle, le droit des gens, les loix particulières, tout institut humain, et conséquemment la raison universelle ? C'est que les hommes sont frères, et doivent se traiter en conséquence. Je ne

renverse donc rien, je tire la politique de la raison et de la morale ; je crois que c' est sa vraie source. Ceux qui prétendent tirer la leur de leur intérêt exclusif, pensent sans doute être les seuls ici-bas qui aient le sens commun. Or en cela ils se trompent plus lourdement que le plus stupide des hommes, car chacun entend à peu-près aussi bien que tout autre ses petits intérêts, et c' est-là le principe de tant et tant de chaînes données de toutes parts à la prospérité humaine. Mais il s' en faut bien que je ne

p91

croie mes vuës assez vastes pour m' en attribuer l' invention. Je me suppose ici ministre du plus puissant prince de l' univers ; cette position donne du large à l' équité. C' est Dieu qui décide de la confiance des princes ; rarement la donnent-ils toute entière, et plus rarement encore les ministres qui en sont honorés trouvent-ils chez les peuples même les plus soumis cette accession volontaire, dont le refus sème de buissons la marche des plus grands ministres, et les borne souvent à la rubrique des usages et du courant. Je ne blâme donc point ceux qui font autrement que je ne conseille, mais j' espere démontrer en totalité que ce plan universel est la seule route de la prospérité, et que les moindres détails oeconomiques peuvent y tendre par des chaînons nécessaires. à l' égard de ce que je dis de notre supériorité en industrie, finesse de travail et goût pour les nouveautés

p92

de détail, il n' y a pas de fait plus démontré par l' expérience de tous les temps. Tel est donc mon plan relativement à l' industrie étrangère. Qu' on juge maintenant si d' une part celle-ci peut le rendre caduque, et de l' autre s' il tend à rendre notre droit d' aînesse oppresseur. L' ensemble de cette multitude de principes a déduit assez, je pense, quelle est la sorte de subsides que je veux tirer de l' étranger, et quel est le représentatif du droit d' échange que je dois à ces nouvelles provinces en qualité de capitale. à l' égard de l' autre objet de balance dont il a été fait mention, et que nous ne retrouvons plus dans notre nouvelle distribution, à sçavoir le *séjour*

des grands propriétaires , j' ai à ce sujet quelques objets de détails à traiter. Ils paroîtront d' abord très-minutieux, et contraster par-là avec les inductions ci-dessus ; mais sans

p93

recourir à l' indulgence que j' ai demandée pour ma façon libre d' écrire, je desire seulement qu' on me lise jusques au bout, et l' on verra que ces détails ont trait aux grands ressorts de la prospérité de l' état.

Il est certain qu' un bon gouvernement doit avoir une singulière attention à attirer les étrangers chez lui. Ce que je dis ici doit s' entendre non-seulement de ceux qui viennent s' établir dans le territoire et y apporter leur travail, mais encore de ceux qui voyagent, ou qui y font quelque séjour.

à l' égard des premiers, j' ai cru inutile de dire que ces restes de Barbarie, nommés *droits d' aubaine* et autres, doivent être supprimés, comme loix du code de Caïn quand il commença à bâtir un fort : mais c' est des seconds que je parle uniquement.

J' ai dit ci-devant que la politesse et l' honnêteté de la nation,

p94

sa magnificence et les arts avoient tellement attiré les étrangers en France sous le regne de Louis Xiv qu' à peine 60 ans de guerre presque consécutives les en avoient pû écarter. Tout les arrêtoit en France, même la sorte de courtoisie et la modération des aubergistes.

Ce dernier point paroît d' abord indigne de considération ; mais à l' examen j' ai fait voir qu' il importe, et j' ai dit comment il avoit dégénéré. Nos sociétés exclusives d' aujourd' hui, notre goût pour les commodités obscures, notre paresse en fait de dépenses d' éclat, et peut-être notre pauvreté, ont au moins autant nui à notre lustre en ce genre. Il y avoit autrefois à Paris et plus encore à la cour, plusieurs maisons de grands seigneurs qui en faisoient en quelque sorte les honneurs, et où les étrangers d' un certain ordre étoient admis et recherchés sur leur nom ;

p95

ils y trouvoient tout le monde, faisoient des connoissances, et se louoient de l'urbanité de la nation. Aujourd' hui qu' un étranger arrive à Paris, livré d' abord aux corsaires d' ouvriers en tout genre qui assiègent les hôtels garnis, on le pille à l' envi comme ville prise d' assaut ; il n' a de ressource d' amusement que les spectacles : là il voit l' air exclusif peint sur le visage de tous les merveilleux ; familiers entre eux, leur air redressé semble attendre un nouveau visage pour devenir impertinent, et n' être pas de leur connoissance paroît à leur maintien être une note d' infamie. La liste de leurs soupers prétendus qu' ils débitent en confidence à l' assemblée, fait croire à l' étranger qui ignore que la plûpart vont manger un poulet dans quelque réduit pour s' éviter la honte de souper en public, que tout est partie de plaisir dans cette capitale. Seul et désorienté, il en

p96

rentre plus tristement dans son hôtel garni, et s' il veut enfin en sortir, il faut qu' il se détermine ou à aller souper avec des filles, ou à être reçu dans quelque maison de jeu, où une assemblée de harpies le guette pour le dépouiller. Il entend annoncer des marquises et des comtesses à la diable qui lui font faire des parties de dupe, le caressent d' une façon vile quand il perd son argent, et le querellent quand il veut aller se coucher. Cet homme qui souvent n' a de neuf que le langage, s' apperçoit de ce manège si grossier d' ailleurs qu' il n' échape pas au plus borné ; confondu avec toute sorte de gens qui hantent ces sortes de maisons, il y voit arriver des étournaux de toutes parts, et souvent telle espece de son pays qui n' eût osé manger avec ses valets de chambre, et qu' on fête plus que lui, parce que ce dernier ouvre sa bourse avec plus de sottise. Cet homme sort

p97

enfin de Paris, croyant avoir vû le monde, l' appréciant au taux de la facette qu' il en a apperçue, et le méprisant en conséquence. Je me souviendrai toujours d' avoir ouï dire dans une société presque bourgeoise, à l' occasion d' un bal qu' on y avoit donné la veille : *oh ce petit Gotha*

est une chenille insupportable ! Je m'informai qui étoit ce petit Gotha, c' étoit un prince régnant de Saxe-Gotha ; et quand je le dis à ces plates citadines, je n' eus d' autre réponse sinon : *qu' il régne chez lui, mais qu' il ne vienne pas nous coudoyer ici* . Est-il étonnant après cela que les étrangers qui voyagent en France, en prennent une aussi fausse idée, qu' ils la communiquent à leurs compatriotes, et que ni les uns ni les autres n' aient envie d' y revenir ?
Les sciences et les arts, enfans de la prospérité, et seuls propres à la perpétuer, sont aussi non-seulement

p98

des moyens presque certains d' illustration et de supériorité pour une nation, mais encore des sources de lucre et de profit. Ce n' est seulement que dans le sens où elles servent à attirer l' étranger, que je les considère maintenant.
Personne n' ignore le genre de tribut que la Grece imposa par la réputation de ses rhéteurs sur toutes les nations policées, jusqu' à son entière destruction. Usons de notre légèreté naturelle pour considérer les accidens : c' est en cela qu' elle peut nous être utile ; mais ayons un tout autre poids et mesure pour apprécier les talens ; l' estime les rend utiles autant qu' honorables à la patrie, le dédain les rend bientôt nuisibles. Considérons chaque chose dans son institution, nous y retrouverons la pureté et la noblesse de son origine. La poésie, expression du culte et de la religion dans son principe, et qui n' est jamais plus sublime que

p99

quand elle s' attache à remplir son institution première, devint ensuite la trompette de l' héroïsme et la législatrice des moeurs. Par elle le poème épique nous peignit celles des héros sous l' emblème d' une fable intéressante. L' ode célébra plus directement leurs exploits. La tragédie montra l' horreur du crime et les malheurs qui le suivent, mit la vertu dans son vrai jour. La comédie et la satire corrigerent les moeurs en divertissant. L' églogue rendit sensibles l' innocence et les plaisirs de la vie champêtre. L' élégie honora la cendre des bienfaiteurs de la société. L' histoire,

dépositaire des grands événements, est la vraie
carrière de l'ambition des âmes nobles ; école de
vertu, elle l'est encore de prudence et de conduite
pour tous les hommes ; elle leur apprend à
connaître la vraie grandeur, et à discerner
l'héroïsme de la cupidité ; elle seule a le privilège
de

p100

présenter aux rois la vérité toute nue, et de leur
faire entendre ce qu'ils seront pour la postérité.
L'éloquence est le théâtre de l'empire de l'esprit
et du sentiment sur les opinions, les penchans, les
passions même de l'humanité : elle montre que le noble
et le vrai sont les seuls ressorts efficaces de
l'émotion, et les seuls dont l'impression soit durable.
La philosophie enfin qui renferme les hautes sciences,
c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand et de plus
élevé dans l'ordre des connaissances, a été définie
par un grand homme : *l'étude de la nature et de la
morale fondée sur le raisonnement* .
Si de la définition des sciences et des beaux-arts
nous passons à celle des arts libéraux, nous les
trouverons en proportion marqués au même coin de
grandeur première et d'utilité absolue, soit pour
fournir les commodités de la vie de l'homme, soit
pour élever son

p101

âme, soit pour aiguïser ou détendre son esprit. Il
est apparent que la même providence, qui a répandu
sur toute la surface de la terre habitable les choses
nécessaires à la vie, y a distribué aussi les talens
qui en multiplient les commodités et les agrémens.
Les peuples les plus célèbres autrefois par ces
chefs-d'oeuvres du talent et de l'industrie, ne sont
aujourd'hui connus que par leur barbarie et leur
ignorance ; le gouvernement fait tout.
J'ai montré dans la seconde partie par quelle
gradation ces talens précieux dégèrent ; l'estime
et l'appui qu'on leur accordera, en proportion de ce
qu'ils se rapprochent de leur institution première,
est le seul moyen de les soutenir et perfectionner.
Si-tôt qu'un poète, qu'un écrivain, qu'un orateur
ne regardera plus son art que comme un moyen de
distinction passagère et de mode, qu'un architecte,

p102

un sculpteur, un peintre, un musicien, n' auront d' objets qu' un lucre mercenaire, les uns et les autres prenant la nouveauté pour le goût du siècle parce qu' elle est celui du vulgaire, aideront à sa corruption en l' égarant par des sentiers scabreux et inusités, ou en flattant les passions qui toujours changeantes ne font pas que de ce qui pique leur goût émoussé. Les gens à talents, ainsi que leurs juges, ne retireront à la fin d' autre fruit de cette corruption réciproque, qu' un mépris mutuel qui tend à la chute entière des arts, d' où s' ensuit pour une nation l' état de barbarie. Le gouvernement ne sauroit donc trop considérer les sçavans, les hommes de génie, les artistes chacun dans son espece. Notre nation a fait à cet égard la transition la plus rapide d' une extrémité à l' autre. On recommande encore dans les châteaux aux précepteurs de ne point apprendre

p103

aux enfans à faire des vers, parce que c' est un métier fol qui détourne un homme des devoirs de son état, qui nous fait des ennemis, et qui n' est bon à rien ; tandis qu' à la ville chacun imagine avoir pû être un Despreaux, parce qu' on sçait faire un couplet : se réservant en conséquence le droit de juger les poètes, on regarde l' art comme une misere faite pour l' adolescence, et qu' on doit dédaigner dans l' âge mûr. Un grand poète est un homme divin, doué d' un talent rare par la providence, et qui ne peut le faire valoir dignement que par une étude opiniâtre et jamais servile des grands modèles, une universalité singulière de connoissances, une patience, un travail et un jugement bien pénibles à allier avec la vivacité d' imagination et la fougue d' harmonie qui constituent le talent primitif de la poésie. Malgré la quantité d' exemples qu' on voudroit me

p104

citer au contraire, je démontrerois, si cette discussion m' étoit ici permise, qu' il n' a paru aucun véritablement grand poète, chez qui les vertus n' aient de beaucoup surpassé les défauts. C' est à

tort qu' on sépare dans ces hommes éclatants la personne du talent ; rien n' est moins séparable. Un fol peut avoir eu quelques-uns des talents qui font le poète, et souvent les plus brillants ; mais revoyez la vie des vraiment grands poètes de toutes les nations, et vous en reviendrez à mon avis. S' il en est ainsi dans l' abandon, et la sorte de liberté outrée où l' on laisse les gens à talents, que seroit-ce si l' on aidait par l' encouragement et l' honneur au penchant heureux qu' ils ont à se croire des hommes privilégiés et considérables ? Si l' on les regardoit comme faits pour illustrer leur patrie, pour en faire vivre les héros, en perpétuer l' espece, donner à leur langue

p105

la prééminence et l' immortalité ? Ils sont cela cependant aux yeux d' un gouvernement éclairé ; et quand je cite ici les poètes, on n' imagine pas sans doute que je leur donne une injuste préférence sur les sçavans, sur les orateurs, les historiens, etc. Par-tout où les beaux arts et les sciences seront en honneur, vous trouverez les vertus brillantes et solides de la société au premier rang ; par-tout où les arts libéraux fleuriront, vous verrez le goût et les moeurs s' élever en proportion. Vainement un homme prétend-il tenir un rang distingué dans le monde, si quelque sorte de mérite ne le lui attribue : il en est ainsi des nations ; ce ne seront ni nos prétentions, ni notre vanité exclusive, qui nous conserveront le rang qu' ont tenu nos peres dans l' Europe. La prudence et la haute courtoisie nous le donnerent d' abord : ces vertus étoient

p106

seules estimées parmi des nations toutes conquérantes ; la valeur bouillante, la générosité et la noblesse nous l' ont continué dans la suite. Quand les sciences et les arts vinrent dans l' Europe éclaircir les préjugés, et établir le goût du génie et des connoissances, nous nous distinguâmes encore dans ce genre, où nous avons presque égalé la plus brillante antiquité. Conservons tous nos attributs moraux, si nous voulons nous maintenir dans nos avantages physiques, sinon nos lumières ne nous serviront qu' à perdre même l' orgueil, ressource en quelque sorte de la barbarie, mais interdite à la décadence.

Tant qu' une nation conservera la prééminence du mérite et des talents, elle est sûre d' imposer aux étrangers le tribut volontaire *du séjour des grands propriétaires* ; la jeunesse la plus distinguée de ses voisins viendra s' y former, et tous

p107

jusqu' aux moindres artisans mécaniques voudront y prendre des leçons. On sacrifie communément des fonds considérables en proportion de sa fortune à la dépense des voyages, et ces fonds restent dans l' état. Quels tributs immenses n' ont pas valu à l' Italie les restes défigurés des édifices utiles ou fastueux des romains ? Nous sommes en état de les égaler, et d' arrêter ici la curiosité satisfaite. On va voir la tombe prétendue de Virgile, et l' on cherchoit ici dans la foule le président De Montesquieu. Si un tel homme une fois connu, au-lieu d' être forcé, pour jouir de quelques parcelles de sa réputation, d' aller la soutenir par des distractions, des bons mots, des soupers qui peut-être ont abrégé ses jours, et autres miseres de la société, eût été noté par quelque distinction marquée, couronné en un mot dès son vivant, quels efforts ne feroit pas faire à chacun

p108

en son genre un exemple trop rare toutefois pour tirer à conséquence !

Il en est de nos facultés sensibles, comme des parties animales qui s' accroissent et se renforcent en s' exerçant. Le génie universel d' une nation s' élève et s' étend par l' émulation ; les hommes s' y mettent à leur rang, et les étrangers accourent prendre en quelque sorte droit de citoyen chez un peuple, où le mérite est à sa place.

Mais j' en ai dit assez pour faire comprendre sur quel plan devoit, selon moi, être conduit le commerce étranger : si d' un bout à l' autre de mon ouvrage on a trouvé des idées effrayantes de nouveauté, ce chapitre paroîtra en ouvrant une carrière plus extraordinaire encore ; mais à cet égard je répète que je serois fort aise d' être combattu. J' ai bien d' autres principes plus étranges à établir dans la suite de ceci ; mais si l' on se rappelle

p109

d' où je suis parti, et avec quel soin j' ai lié toutes les conséquences d' après lesquelles je marche, on verra que si je m' égare, c' est de bonne foi : au reste le papier souffre tout ; peut-être mon plan est-il impossible dans la pratique, on pourra du moins le dire tel jusques à ce qu' on l' ait tenté ; mais il est composé de bien des rameaux d' usage, et je doute qu' aucun portât des fruits nuisibles à la société.

PARTIE 3 CHAPITRE 3

des communications, et des ports.

on estime les frontières d' un état en proportion de ce qu' elles sont de facile garde, c' est-à-dire, séparées de toute communication avec les voisins. Si la providence en eût jugé ainsi, elle eût transporté les différentes peuplades

p110

d' hommes, chacune dans des isles séparées, et nous eût privés du goût et du talent marqué que nous avons pour la navigation. La nature nous fit tous pour la société ; le premier oppresseur bâtit les premiers remparts, et des frontières gardées ne sont autre chose qu' un fort d' une plus grande étendue. Quand les barrières naturelles se sont refusées à la crainte, compagne assidue de la tyrannie de fait ou de volonté, les souverains ont cherché à s' en faire, les uns en reculant les bornes de leur empire, d' autres en les rapprochant au contraire, quelques-uns en réduisant en déserts de vastes contrées qui les séparent de leurs voisins ; certains en bâtissant une muraille, détournant des rivières, ou faisant des lignes et retranchemens foibles par leur étendue et de difficile garde ; le plus grand nombre enfin a pris le parti de se couvrir de places fortifiées, ensorte que

p111

chaque peuple a l' air de se précautionner contre la peste qui est chez ses voisins. Spéculons dans le courant de la société ; les maisons les plus exactement fermées sont en général celles où l' humanité a le plus à souffrir. Remarquez

encore que la clôture est plus contre ceux qu' elle renferme, que contre ceux qu' elle exclut. Toutes les images de la méfiance sont tristes et lugubres ; toutes celles de la confiance sont gaies et libres : nous forçons en tout et par-tout la nature des choses, et nos efforts sont nos propres bourreaux. Si les précautions dont nous venons de parler, sont nécessaires à quelques puissances, ce seroit sans doute aux plus foibles dans la crainte de l' invasion de la part des plus forts : il est cependant à remarquer que dans la pratique on les trouve toujours employées dans le cas contraire. Les républiques

p112

de la Grece ne sçurent se fortifier contre le grand roi que par leur union, leur courage et l' amour de la patrie. Rome renfermée dans le continent de l' Italie n' apprit à faire la garde aux portes caspiennes qu' après qu' elle eut subjugué le monde entier ; le Rhin ne lui parut pas alors une assez forte barrière, et malgré les forts et les légions innombrables qui couvroient les frontières de l' empire, les barbares n' avoient qu' à paroître pour y jeter la consternation et l' effroi : forcer la barrière et démembrer l' état étoit la même chose. Si aux exemples anciens j' en voulois ajoûter de modernes, ils viendroient également à l' appui de mon principe, et l' on trouveroit que les états les moins soigneux de couvrir leurs frontières sont dans le fait les plus difficiles à démembrer, témoins la Germanie, la Suisse, etc. D' autre part, l' Italie qui est peut-être la

p113

contrée de l' univers à qui la providence a donné les plus belles barrières naturelles, qui par-tout est bornée par les mers ou couverte de montagnes inaccessibles, a de tout temps été en proie aux invasions de ses voisins. Depuis quatre siècles elle ne se défend de la servitude que comme le roseau de la rage des vents, et pour être tout-à-fait esclave, il ne lui manque que des places de guerre. On sçait à la guerre, que l' offensive a fait tous les conquérans aux dépens des états enceints de barrières supposées impénétrables. Soyez fort au-dedans, peuplé d' hommes laborieux, d' une ame élevée, d' un esprit industrieux, qui estiment et craignent le

gouvernement, et n' eussiez-vous de places fortes, et de troupes réglées que ce qu' il en faut pour élever des officiers, vous serez certainement invincible. Mais il

p114

n' est point question ici de troupes, je ne parle même de places qu' en qualité de barrières contre l' étranger. Si vous les croyez nécessaires, faites du moins qu' elles soient comme la garde d' un prince légitime qui montre la puissance, mais qui n' effraie ni ne vexé personne.

Loin de vouloir fermer l' entrée de votre pays à vos voisins, cherchez à la leur ouvrir de toutes parts ; ouvrez les gorges et défilés, assurez les chemins, abbatez les rochers ; ne souffrez pas qu' on mette en usage dans vos villes frontières ces précautions minutieuses, utiles contre de méprisables espions, offensantes ou du moins fatigantes pour un honnête citoyen, indignes enfin d' une nation également puissante, généreuse et civilisée ; que votre pays, en un mot, soit ouvert aux étrangers, comme votre capitale l' est aux habitans de vos provinces.

p115

J' ai dit que les chemins, et les canaux de communication devoient être tracés et conduits avec soin de la capitale aux extrémités des provinces ; ils aboutissent alors à l' étranger. Bientôt, dès que votre confiance aura attiré la sienne, il ne craindra pas d' imiter votre conduite prospere, il fera des chemins chez lui, il joindra ses canaux aux vôtres ; la facilité des communications fera chez lui le même effet qu' elle a fait chez vous, elle rendra les transports aisés, vivifiera l' agriculture. Si suivant la méthode que je vous ai prescrite ci-devant, au-lieu de regarder d' un oeil d' envie la prospérité d' autrui, bassesse d' ame dans des commerçans, mais déshonorante et de la plus vile ineptie dans une nation naturellement magnanime, vous l' aidez au contraire de vos soins, de vos conseils, de vos ouvriers mêmes, quand on vous en demandera ; bientôt vous aurez le

p116

plaisir et l' honneur de faire le digne personnage de pere commun ; vous verrez fructifier vos provinces ; et la barbarie, la seule chose que la prospérité ait à redouter, s' éloignant de proche en proche, vous la verrez se confiner chez les samoyennes.

Vous aurez l' avantage de voir disparaître chez vos voisins, ainsi que chez vous, cette politique barbare et imaginaire qui n' a d' objet que d' envahir, de détruire, de partager le bien d' autrui, de disposer des peuples comme d' un troupeau de boeufs, sous le prétexte du bien général et d' un être de raison appelé équilibre, chimère qui n' a de réel qu' un masque qu' elle prête à l' ambition, idée dont les dépendances sont si sujettes à varier, qu' il faudroit pour la maintenir un congrès toujours subsistant, et toujours autorisé à tenir la balance, à placer et déplacer les contrepoids d' après l' examen d' un thermomètre.

p117

Je l' ai dit, et je ne sçaurois trop le répéter ; civilisez vos voisins, et de proche en proche, s' il étoit possible, l' univers entier, et vous n' en aurez plus rien à craindre. Eh ! Que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre ? Je vous ai démontré que la souveraineté n' a qu' une certaine portée, par-delà laquelle elle ne peut regner que sur la destruction. Cette portée s' étend en proportion de ce que vous pouvez étendre vos bienfaits, et retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d' établir l' un et l' autre point sur les étrangers ; je vous l' ai démontré possible, et j' ai prouvé que cette opération vaudroit beaucoup mieux pour vous qu' une souveraineté réelle, quand même elle ne vous seroit pas disputée. Il est une sorte de frontière la plus assurée de toutes, et en même temps la plus ouverte, c' est la

p118

mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s' en attribuer l' empire, c' est se déclarer l' oppresseur universel ; et l' usurper, c' est être le fléau du genre humain, et se déclarer digne d' une proscription de droit comme la race de Cham, et de fait comme les empoisonneurs et les incendiaires. Si quelque chose fondoit le droit d' un souverain sur

certaines mers, ce seroit la charge et le soin de les tenir nettes de forbans et de pirates, le titre de protection, en un mot. Mais ce droit respectable, dès que semblable aux expéditions d' Hercule et de Thésée il n' a d' objet que l' utilité générale, ne sauroit s' étendre jusques à s' y attribuer une juridiction. Sans cela tout peuple assez puissant pour se rendre le plus fort sur l' universalité des mers, et pour en exclure tout autre, se feroit de la violence une extension du droit ci-dessus. La mer est donc libre selon les loix

p119

de l' équité qui fait la base de ma politique, libre comme l' air dont aucun peuple que je sçache, n' a prétendu jusques à présent usurper l' empire. Le commerce maritime est devenu si nécessaire à la vivification et prospérité d' un pays, qu' en général la terre vaut moins en proportion de sa qualité et fécondité, qu' en proportion de ce qu' elle est à portée d' une mer navigable. Or comme il s' en faut bien que tous les parages le soient, et que toutes les côtes offrent des abris, des anses, des rades et des ports, c' est un don tout particulier de la providence et de la nature que d' avoir des côtes d' un facile abord, attendu que des plages dangereuses nous éloignent plus du commerce, que ne feroient des montagnes inaccessibles. Ce don peut, comme tous autres, être perfectionné ; la nature peut même être

p120

corrigée aux lieux où elle offre le moins d' avantage. On a mis en farce et exposé aux risées du public, par l' organe de M Ormin faiseur de projets à la comédie, le plus utile de tous qui est devenu proverbe ; c' est de *mettre toute la côte en ports de mer* . Les hollandois se sont bien trouvés de n' avoir pas cru ce projet idéal. La mer ne baignoit chez eux que des côtes basses, et conséquemment exposées à tous les vents ; l' embouchure des rivières qui viennent s' y rendre de toutes parts, y formoit des marécages sans fonds solides ; la nature enfin sembloit avoir pour jamais condamné ces contrées ingrates et aquatiques à servir de retraite à des especes d' hommes amphibies, dont la pêche seroit l' unique moyen de subsistance. L' art et le travail ont corrigé et forcé la nature ; des digues

prodigieuses ont fait des rivières

p121

et des ports. Le terrible élément s'est vu forcé de reculer devant des hommes laborieux ; et quand ils ont eu éprouvé jusqu'où la nature pouvoit céder, ils ont trouvé dans l'art de quoi surmonter ceux de ses désavantages qui sembloient invincibles. Pour eux l'art de la construction a changé ses proportions, et l'Europe étonnée a vu sortir de leurs marais des flottes victorieuses, et tout le commerce de l'univers. C'est véritablement en Hollande que toute la côte est en ports de mer. On pourroit citer encore ici le port de Livourne, ouvrage du grand Côme, et situé dans un endroit dont le génie du peuple déterminait seul le choix, la terre et la mer y refusant d'ailleurs toute autre sorte de facilité. Les deux mers qui baignent nos côtes dans une étendue immense de pays, n'ont aucun des inconvénients dont nous venons de parler.

p122

Si dans quelques endroits les passages y sont moins favorables, il n'en est aucun où l'on ne pût par de moindres soins se procurer des débouchés, et une navigation relative à la nature des terres et à l'exposition des mers. En vain opposeroit-on à la possibilité que j'établis ici, que le gouvernement républicain qui suppose l'égalité de fait ou d'opinion, est plus favorable à la liberté qui donne l'essor au commerce et le met en état de faire les efforts singuliers dont nous venons de parler. En vain diroit-on d'autre part, que la nécessité seule peut pousser l'industrie à ce point : que les hollandais cantonnés et repoussés par les armes de leurs ennemis, forcés de périr ou de tirer leur subsistance de la mer, ne peuvent servir de modèle pour un peuple heureux, à qui la terre offre par-tout le nécessaire et même l'abondance, et qui vit tranquille sous

p123

un gouvernement auquel il est attaché. Ces deux objections, quoique faciles à détruire, ont cependant

quelque chose de frappant qui m'oblige à les discuter dans le détail.

Dire que le gouvernement républicain est plus propre au commerce qu'une sage monarchie, ce seroit décider une question qui sera, je crois, long-temps indécise, et qui, si elle devoit cesser de l'être, seroit plutôt déterminée au contraire ; cette question est de savoir lequel des deux gouvernemens, ou du monarchique ou du républicain, est le plus propre à faire le bonheur de l'humanité. Comme un des grands arcs-boutans de ce bonheur est le commerce, s'il étoit vrai que l'un des deux gouvernemens lui fût plus favorable que l'autre, la question seroit décidée.

Si je voulois écrire simplement pour m'exercer et me faire valoir,

p124

si je voulois citer, comparer, disserter etc. Je pourrois retoucher ce sujet déjà tant rebatu ; et je finirois, je crois, par dire que la forme de république vaut mieux pour un petit pays et nécessairement, et la monarchie pour un grand état. Mais trop de grands hommes ont déjà échoué dans cette discussion, qui n'est même pas de mon sujet. Quant à moi je pense que l'empire le plus doux et le plus prospère est celui des mœurs ; les mœurs ont fait les usages, les usages ont fait les loix. Quand un empire décline, et que les loix y perdent de leur force, on croit étayer le bâtiment par de nouvelles loix. C'est traiter la maladie de l'arbre par les branches ; courez aux racines, remédiez aux mœurs. Cela posé, il est de fait que la monarchie a plus de ressources contre la décadence, que la république : un seul dans la première règne sur l'opinion, et peut sans

p125

le secours des loix ramener les mœurs par son exemple.

Il est une race de souverains qui jouent un grand rôle dans l'Europe. Le père donna dans un faste excessif qui introduisit le luxe dans ses états ; et ses envieux qui en présagerent la ruine, excitèrent par un titre son humeur prodigue et magnifique : le fils en un trait prit une conduite diamétralement opposée ; tout changea de face ; le luxe fit place

aux moeurs de Lacédémone, et le trésor du prince s' accrut d' autant : le petit-fils trouva le trésor, et les moeurs militaires ; les circonstances ne manquent jamais aux souverains. Un rare génie sçut employer ces moyens ; il devint l' homme de l' Europe, et prenant un milieu entre les excès opposés de ses deux prédécesseurs, il a fait valoir et respecter la dignité attribuée comme venteuse à son grand-pere ; il a fait profiter le double trésor

p126

acquis par son pere ; il a montré une puissance prédominante, où à peine autrefois on recherchoit un allié. Il y auroit mille exemples semblables de régénération dans des monarchies. Qu' on m' en montre un seul d' une république une fois corrompue, qui se soit jamais relevée. La chose est sans exemple : pourquoi cela ? C' est qu' elle est impossible. Dire que la monarchie est plus stable, dire qu' elle est plus susceptible de régénération, ce seroit dire qu' elle est plus favorable au commerce, qui comme toute autre branche d' utilité, ne peut que perdre au trouble et au désordre ; mais on imagine que l' esprit d' égalité qui constitue en apparence le gouvernement républicain, est plus propre à la liberté, ame reconnue du commerce. Il n' est rien dans l' état naturel des moeurs et usages d' un peuple, qui établisse plus promptement l' inégalité des fortunes

p127

que le commerce. De la disproportion des talens et des succès naît rapidement celle des fortunes, toujours dangereuse dans une république : on croit encore que l' état monarchique, et les nombreuses hiérarchies qui le composent, éloignent trop du système des affaires le commerce et ses intérêts, et mettent au dernier rang ce qui devoit être au premier. à cet égard on se trompe, et dans le fait et dans le droit. Dans le fait, en ce que tous les hommes, de quelque rang qu' ils puissent être, se tourment directement vers l' objet où ils s' imaginent rencontrer leur utilité. Qu' y a-t' il de plus ravalé de sa nature que la finance ? Il fut un temps cependant où l' on persuada aux princes que c' étoit le nerf de leur puissance, et que les financiers

étoient les piliers de l' état. Aussi-tôt on vit
tous les princes semblables au

p128

Jupiter de la fable remettre la foudre dans les
mains d' un oiseau de proie ; la finance prédomina
visiblement, et fructifia du moins pour son compte,
si ce ne fut pour celui du souverain. Aujourd' hui
l' on s' éveille de toutes parts sur les avantages
du commerce ; et si les princes veulent en croire
mon conseil et non pas le leur, c' est-à-dire, ne
s' en mêler aucunement que pour le protéger, vous le
verrez prospérer dans les monarchies avec d' autant
plus de rapidité, que le mot, *gascons, le roi vous
voit*, qui sous Louis Xii changea en lions des
troupes ébranlées, fera toujours, quand on voudra,
le même effet en tout art et profession sous un grand
prince.

On se trompe aussi dans le droit, si l' on imagine que
le commerce doit pour prospérer être l' objet premier
des délibérations et des conseils dans l' état, tenir
en un

p129

mot le premier rang dans l' attention du prince.
Le plus habile commerçant est celui qui entend le
mieux ses intérêts particuliers. J' en ai beaucoup
connu et des plus éclairés, je n' en vis aucun qui
ne donnât plus que parfaitement à gauche sur ceux
de l' état. à la réserve de quelques aigles du
commerce qui savent tout, et dont le vrai négociant
se moque, quand par hazard ils s' avisent dans leur
précis de faire quelque incursion sur son canton,
le bon commerçant n' entend que sa partie, et il
l' entend bien. Semblable au vigneron, au berger, au
jardinier, au laboureur, tirez-le de là, il ne
comprend plus chose au monde ; ou si par hazard un
esprit naturel, des voyages, des connoissances
acquises, un gouvernement plus incliné vers de
semblables conseillers d' état, l' ont mis dans le cas
de sortir de sa sphère, questionnez-le, suivez-le

p130

dans ses plans ; si-tôt que vous approcherez de la

corde qui l'intéresse, comme la chate métamorphosée en femme, vous le reverrez bientôt sur ses quatre pattes, et le nouveau ministre ne sera plus qu'un politique de la bourse.

Si le roi donc veut faire du commerce sa plus importante affaire, et en prendre lui-même la direction, il ne le peut qu'avec le conseil des négocians, et dès-lors la charrue ira avant les boeufs. L'expérience l'a prouvé, et les annales de l'humanité entière nous montrent que les puissances commerçantes furent toujours les plus promptes de toutes à décliner.

Heureusement cette attention de banquier et de commettant qui ne pourroit qu'avilir et débilitier le gouvernement, n'est point du tout nécessaire dans le prince pour que le commerce fleurisse dans ses états. Le prince n'a d'intérêts grands et petits que la population.

p131

Cet intérêt à la vérité entraîne tous les rameaux de la surveillance souveraine, mais en voici la gradation ; l'agriculture d'abord, l'industrie ensuite, et le commerce. Ces trois racines de la population ne demandent de lui qu'encouragement et protection. La protection, à la vérité, exige du gouvernement des soins, mais tous grands, tous dignes du sceptre et de la majesté ; police des mœurs et jamais du travail ; protection de l'humanité entière qui comprend celle du nom françois. Voilà ce que je présenterois à mon maître, comme objet digne de ses soins ; il trouveroit mon travail facile, et verroit qu'il n'en seroit pas moins fructueux. J'expliquerai dans la suite plus au long cette idée.

Le commerce débarrassé de tant d'édits, de déclarations, de réglemens, et d'inspecteurs, chargé lui-même de sa police de détail

p132

et momentanée, se trouveroit aussi libre et plus libre qu'il ne sauroit l'être dans une république, et mieux protégé ; c'est tout ce qu'il lui faut, et tout aussi ce que j'ai à répondre à ceux qui prétendent que le gouvernement républicain convient mieux au commerce, que l'état monarchique. Examinons maintenant la seconde objection, qui consiste en ce qu'il ne faut pas attendre de l'industrie volontaire les mêmes

efforts, que de celle qui est nécessaire.
J' ai dit, et l' on n' en sauroit disconvenir, que
l' industrie est fille de la nécessité, mais de la
nécessité courageuse, déterminée, et non d' accablement.
J' ai dit aussi que la population nécessite l' industrie,
et cela se voit par-tout. J' ai prouvé que la
population ne pouvoit venir que du travail de tous
le plus pénible, à sçavoir l' agriculture. J' ai fait
voir que dès que cette racine de l' humanité seroit
bien

p133

entretenu, elle fourniroit des colonies nombreuses,
et surabondantes à toutes les autres parties du
travail. C' est de-là que doit naître la vraie
nécessité. En ôtant même au françois ce génie actif
et volage qui d' une part le condamne au mouvement,
et de l' autre réalise en quelque sorte à son
imagination les espérances les plus éloignées, il
suffit que de toutes parts la population le presse
et le force à chercher les moyens de subsister, pour
qu' il soit obligé de porter des colonies sur toutes
les parties du travail et de l' industrie.
Cette portion de territoire fictif une fois remplie,
les consommations resserrées par le nombre de
consommateurs, cette nouvelle ressource est encore
épuisée. La renaissance continuelle de la population
n' en est que plus prompte, et son superflu plus
nombreux. Il ne reste désormais à ce superflu de

p134

moyens de subsister que sur les terres étrangées.
Mais ce n' est plus le temps où des côtes désertes
offroient de toutes parts un asyle aux nouveaux
essains que les anciens chassoient de la mere ruche,
et où les colonies trouvoient promptement par le
défrichement des terres la subsistance à la fois,
et les mêmes commodités que dans leur patrie, attendu
que les besoins de l' humanité dans son adolescence
étoient infiniment moins étendus qu' ils ne sont
aujourd' hui. Maintenant c' est toute autre chose : la
terre entière est par-tout distribuée, et s' il reste
encore des pays immenses, de nouvelles découvertes
à faire, les colons ne sauroient y transporter les
arts et commodités qui leur sont devenues nécessaires,
et qui les attacheront toujours à leur patrie. Foulés
d' un côté et pressés par la population surabondante,

repoussés de l' autre par la propriété exclusive

p135

établie par-tout, je demande quelle est la nécessité plus forte celle-là ? Invincible d' une part, elle n' a de l' autre rien de l' appareil des nécessités de tout autre genre, toujours voisines du désespoir. L' homme pressé de la sorte ne voit que son besoin personnel, et non celui de ses semblables ; environné de gens qui partis du point où il se trouve, ont eu l' adresse et le bonheur de se faire une place, il voit toujours le succès autour de lui, sa famille l' aide dans ses premiers pas, et son courage, toujours d' émulation, n' est jamais de crainte.

La nécessité donc qui a produit des prodiges d' industrie, peut et doit être plus naturellement, plus promptement et plus constamment une suite d' une bonne administration dans un grand état et abondant en produit, que dans un petit, attendu que dans ce dernier l' ordre naturel des choses est

p136

renversé. L' industrie y établit la population, au-lieu que c' est la population qui doit forcer l' industrie. Or on sçait qu' un ordre de choses prises dans la nature est infiniment plus solide, que celui où la nature est forcée.

Il est donc de fait que nous pouvons tirer de nos côtes même les moins favorables le même parti que les hollandois ont tiré des leurs. Cela posé, le devons-nous ? Je ne crois pas que la chose soit problématique ; ce seroit demander si nous devons augmenter nos débouchés, notre vivification, notre commerce, nos pêches, nos matelots. Eh ! Pourquoi toute notre côte ne seroit-elle pas en ports de mer, si elle y peut être ? Ce sont des provinces maritimes que nous acquerons.

Je ferai voir dans le chapitre des prohibitions, de quel oeil on doit regarder les privilèges attribués à certains ports à l' exclusion

p137

de tous autres. Nous sommes tous enfans du même état et sujets du même prince ; tous doivent jouir

également de sa protection, et des avantages de la nature en proportion de ce qu' elle en a mis à la portée d' un chacun. Proportionnez le gabaris et la force des bâtimens à la qualité des parages, des rades, des anses, des ports qui s' offrent à vous ; protegez la navigation et les navigateurs de quelque espece qu' ils puissent être, aidez autant qu' il est possible aux avantages de la nature en ce genre, et corrigez ses désavantages pour ouvrir sur toutes vos côtes des retraites et des nids à ces sortes d' alcyons ; faites que les communications en canaux et en chemins y aboutissent de toutes parts, et ensuite laissez-les faire.

p138

PARTIE 3 CHAPITRE 4

de la marine militaire, sa nécessité, les moyens de la rendre florissante, et de la borner.

n' ayant point parlé des forces militaires d' un état, il semble que la marine militaire devroit être comprise dans cette sorte d' interdiction, puisque les forces de mer sont ainsi que celles de terre une portion de la partie militaire. Mais il est entre ces deux portions plusieurs différences sensibles qu' il est bon de déduire ici. Elles se réduisent toutefois à trois principales.

1 les troupes de terre sont la force d' un état au dedans, et la marine l' est au dehors. 2 les troupes de terre peuvent opprimer l' état même qui les soudoye, et la marine ne peut jamais rien

p139

contre lui. 3 un état peut, moralement parlant, se soutenir en pleine prospérité et se faire respecter sans soudoyer aucunes troupes réglées, et l' on en trouve encore aujourd' hui en Europe qui sont dans ce cas ; au-lieu que s' il a des côtes maritimes, il ne sçauroit maintenir son commerce extérieur dans l' indépendance, s' il n' est appuyé par une marine puissante et proportionnée à ses forces.

J' ai donc pû m' abstenir de traiter de la marine militaire relativement à la terre, puisque mon plan n' a jamais été de régler l' état ; et je ne pouvois sous-entendre la marine, puisqu' elle est

indispensablement liée au commerce étranger.
On ne s' attend pas sans doute à me voir traiter les
détails et la manutention intérieure de cette
partie ; ce que je n' ai fait pour aucune des autres
dont j' ai traité,

p140

je ne le ferai pas précisément pour celle de toutes
qui est la plus étrangère à toutes connoissances
acquises autrement que par expérience. Je n' en
parlerai donc point en homme de mer, puisque je ne le
fus jamais. Il est difficile aujourd' hui, me
dira-t-on, d' être bon politique sans cela : je
l' avoue ; aussi ne suis-je ce dernier que comme
citoyen.

Les troupes de terre sont la force d' un état au
dedans, et la marine l' est au dehors. Je m' explique :
je ne prétends pas dire qu' un état en soit plus ou
moins inexpugnable en proportion de ce qu' il
entretient plus ou moins de troupes réglées ; à cet
égard je suis absolument de l' avis d' un auteur
moderne, homme de génie dont je transcris ici tout
entier le morceau qui a trait à cet article, parce
que je ne dirois que la même chose, et la dirois
infiniment moins bien.

p145

" c' est l' erreur de ce siècle et du précédent,... etc. "
les troupes réglées pourroient avoir en France deux
utilités que j' ai détaillées dans la première et dans
la seconde partie ; l' une, d' occuper, alimenter, et
affider au gouvernement une nombreuse et pauvre
noblesse, dont l' inquiétude et la nécessité
pourroient embarrasser la police de l' état ; l' autre,
de fournir aux travaux publics

p146

des ouvriers d' un tout autre ordre que les manoeuvres
ordinaires : mais le véritable objet des troupes
réglées en général, c' est d' être le porte-respect du
gouvernement.

Il seroit à souhaiter que les moeurs fussent assez
bonnes dans un état, et qu' en conséquence les loix y
fussent assez respectées pour que la force n' y fût

jamais nécessaire au maintien du bon ordre. Un enfant qui craint un air de froideur de son mentor ou de ses parens, a de toutes autres ressources que celui qu' on ne peut conduire que par la crainte des châtimens ; et comme un mentor habile ne sçauroit trop se ménager les nuances du sentiment et celles de la honte, pour n' être pas obligé d' en venir aux remedes qui abaissent le coeur, qui risquent d' aliéner l' esprit, qui peuvent même l' aigrir à la fin ; de même un gouvernement éclairé trouve dans

p147

l' honneur, la prud' hommie, l' attachement à la patrie, etc. Des ressources toujours prêtes qu' il doit manier avec une dextérité et une attention paternelle et constante.

Mais si de petits pays peuvent être maintenus dans la règle par ces moyens doux et prosperes, il n' en est pas ainsi des grands états qui renferment tant de peuples différents en moeurs, en tempérament, en loix civiles, et où tant d' humeurs contraires fermentent sans cesse. Pour que le gouvernement soit respecté, il faut qu' il soit en état de se faire craindre. Telle est, quoi qu' on en dise, la véritable institution des troupes réglées.

Si les princes l' envisagent ainsi, ils rougiront d' employer tant de satellites pour le maintien d' une autorité légitime et sacrée ; si au contraire ils veulent considérer leurs troupes comme la défense de l' état, ils rougiront encore de

p148

montrer tant de crainte, et de faire passer leur vie sous les armes à la dixième partie de leurs sujets adultes en pleine paix, n' ayant pour voisins que des nations civilisées. Mais à cet égard je renvoie tout partisan des troupes réglées à l' article transcrit ci-dessus ; considérons d' ailleurs, que ce sont les plus puissants princes, et conséquemment ceux qui ont le moins à craindre de leurs voisins, qui ont le plus de troupes réglées.

Ne craignez rien pour votre territoire exclusif. Je l' ai tellement peuplé et vivifié, coupé de canaux, couvert de villes, de villages et d' habitations, que pour peu que vous preniez soin de discipliner les habitans de vos frontières, de leur apprendre à se rallier à de certains signaux, et à défendre l' entrée

de leur pays, les tartares mêmes n' y sçauroient pénétrer. Mais c' est le territoire commun, qui ne peut avoir aucun de ces avantages,

p149

qu' il faut défendre, et sur lequel il faut porter des forces capables d' y maintenir la police et la liberté générale, seule et unique loi que vous ayez à donner au dehors. Ce territoire, c' est la mer. C' est sur cet élément seul que vos forces peuvent se transporter au loin, sans risquer de se détruire. Vos troupes de terre veulent-elles faire une invasion dans les pays étrangers, tout les arrête : les montagnes, les rivières, les chemins, le défaut de vivres, de munitions, de chaussures, que sçais-je ? L' intempérie du climat, tout enfin dérange vos projets, et multiplie les inconvénients. Sur mer au contraire, le logement, l' artillerie, les vivres, tout marche avec vos troupes sur un terrain uni. L' art a appris à y vaincre les tempêtes, cet art a endurci le corps de vos soldats ; et qui peut vivre sur son bord dans vos rades, est fait à peu

p150

de chose près au climat universel. Il est donc vrai que le militaire de terre est la force d' un état au-dedans, et la marine au-dehors. J' ai dit encore que le premier peut être dangereux, et le second jamais. L' expérience de tous les siècles et de tous les peuples nous apprend que si-tôt que l' esprit militaire, et plus encore les troupes soudoyées prennent le dessus dans un état, tôt ou tard le chef militaire s' y empare de l' autorité. Or comme toute société d' hommes qui s' est réduite en forme de gouvernement, n' eut d' abord d' objet primitif que celui de se mettre à couvert de la force, il s' ensuit de ce que nous venons de dire, que les forces de terre sont dangereuses pour tout état, quel qu' il puisse être. Il n' en sçauroit être ainsi des forces de mer ; plus vous les élevez et illustrez, plus aussi vous les détachez de l' esprit de piraterie,

p151

qui n' est en soi que l' enfance et la barbarie de la marine. Quelque nombreux que devienne ce corps nécessaire, un matelot à terre n' a pas plus d' adresse et de résolution qu' un loup renfermé. Quelque autorité et décoration que vous donniez à ses chefs, ils ne sont rien que sur leur bord, ou tout au plus dans l' enceinte de leurs arsenaux : hors de là personne ne les connoît que par la gazette, ne les entend que sous le *capot* ; et en supposant que leurs jalousies, ou leur ambition puissent faire manquer des expéditions éloignées, du moins ne peuvent-ils rien dans l' intérieur de l' état, qui est le foyer sacré.

J' ai dit enfin, qu' un état pouvoit se passer en quelque sorte de troupes réglées, et se faire respecter sans cela ; mais qu' il devoit renoncer à tout commerce extérieur, s' il n' avoit une marine militaire.

p152

La preuve de la première de ces allégations se trouve sous nos yeux. Je ne citerai pas l' Angleterre, qui ose aujourd' hui provoquer une puissance qui lui est aussi supérieure en tous genres de ressources qu' en étendue de territoire, et qui a 200000 hommes de troupes. On me diroit avec raison que ses fossés la garantissent. Mais la Suisse n' a pas de semblables barrières ; le corps germanique si respecté des puissances étrangères n' a pas, comme tel, des troupes proportionnées à sa puissance ; et si quelques maisons dans l' empire sont puissamment armées, c' est pour leurs intérêts particuliers et non pour le service du corps : la Pologne se conserve, quoiqu' ouverte de toutes parts, divisée au-dedans, et nulle part en corps. En un mot, sans vouloir approuver cette façon d' être, elle existe ; mais qu' on me montre aujourd' hui un pays commerçant sans

p153

forces maritimes. Le Portugal et l' Espagne sont par leur position la tête naturelle du commerce de l' univers ; l' Italie est la porte de celui du Levant, et cependant...

je veux bien néanmoins qu' une république peu considérable et industrielle, que Genes, Hambourg, Raguse, etc. Pussent, au milieu des dissensions qui occupent et énervent réciproquement les grandes

puissances, faire un commerce neutre et utile, et des profits que la cupidité leur pardonne en faveur de leur foiblesse ; mais en tout genre les grands ne sçauroient déchoir sans tout perdre. Si nous n' avons une marine proportionnée au rang que la France doit tenir en Europe, plus notre industrie est vive et naturelle, plus ses ressources sont nombreuses, et plus aussi les usurpateurs du commerce, quels qu' ils puissent être, seront attentifs à l' étouffer, à l' éteindre, et à nous ôter toutes

p154

les ressources que la plus attentive manutention intérieure nous a préparées. Un bâtiment sappé par le pied périt bien plus vite qu' un autre qui, laissé à découvert aux injures du temps, se détruit par le faîte. Mais à la fin, tout cela revient au même. Ainsi un état où l' agriculture est négligée, où le peuple est vexé par les traitans, où le luxe est en honneur, où la richesse est seule estimée, est bien plus près de sa ruine et du changement de sa constitution, de son démembrement et de sa dissolution totale, qu' un autre où l' industrie seulement est attaquée : alors à la vérité les calamités ne viennent que par le faîte du bâtiment ; mais bientôt toute la masse s' en ressent et se trouve accablée sous les débris. Il nous faut donc une marine proportionnée à notre rang en Europe. Quant à ce qui est de ce rang, je dirai dans les chapitres

p155

suiuants ce que j' entends par-là. Considérons maintenant en grand ce qu' est, et ce que doit être cette marine. Je ne ferai point entrer dans cet examen une partie autrefois importante de nos forces en ce genre, et qui a servi d' école à plusieurs des plus grands hommes de mer que la France ait eus ; c' est des corsaires dont je veux parler : nous avons beaucoup perdu de ce côté-là ; mais un examen d' un instant fera voir que ceux qui comptoient retrouver parmi nous en ce genre les mêmes hommes qu' on y vit autrefois, n' avoient fait aucune des réflexions qui doivent servir de règle aux opinions des hommes d' état. 1 le génie aventurier est passé de mode par-tout, comme j' ai dit ailleurs. 2 les courses des

chevaliers de Malthe en général sur tout ce qui portoit le pavillon du grand-seigneur, courses qui ne leur sont permises

p156

aujourd' hui que sur les foibles corsaires qu' on appelle barbaresques, formoient bien des jeunes gens distingués à l' intrépidité et aux fatigues de la mer, et c' est-là le seul métier de corsaire qu' eussent fait les officiers d' un certain ordre ; mais c' en étoit un. 3 quant à nos corsaires de profession, l' avidité du gain est le seul mobile de cette prodigieuse valeur qui les rendit si terribles : tant que l' Espagne fut notre ennemie naturelle, maîtresse des sources de l' or, elle offroit l' appas nécessaire à cette sorte d' intrépidité ; on alloit en course périr ou faire fortune, et on la faisoit. Si-tôt que par le nouvel arrangement de l' Europe nous sommes devenus les amis naturels des espagnols, cet avantage a passé à nos ennemis. Ceux de nos corsaires célèbres que les guerres précédentes avoient élevés, ont encore paru tels pendant le cours de la première guerre de ce siècle ;

p157

mais une longue paix ayant terminé leur course, il n' étoit pas prudent d' esperer que la race s' en perpétuât. Heureusement dans mon système elle ne pourroit être que nuisible, on le verra dans la suite, et c' est par cette raison que je n' en dirai pas davantage sur cet article.

Je me souviens d' avoir lû quelque part dans *du moulé* , comme disent les bonnes gens, que la marine en France est composée de deux corps, l' un militaire, l' autre je ne sçais plus comment on le désignoit ; mais, en style de marins, cela s' appelle *la plume* .

Ce mot, qui fait hérissier les crins à un officier de vaisseau, comme celui de *gabelle* à un bas-breton, me donna de la curiosité ; je demandai, s' il étoit question de faire voler des vaisseaux, comme autrefois Pégase ou l' Hyppogriffe, et j' appris par le menu que c' étoit une armée de gens d' écriture et

p158

de bureau, destinés à tenir dans les arsenaux et sur les navires des états de dépenses et de fournitures, et à apprendre au militaire que, pour ferrer la mule, il faut mieux être assis que debout. Je compris alors qu' il seroit tout aussi raisonnable de dire que les entrepreneurs de vivres, munitions, fourages, hôpitaux, etc. Et leurs préposés font partie du corps militaire en France ; car s' il est vrai de dire que ces gens-là ne sont annexés aux troupes que passagèrement, et seulement quand la guerre oblige de les mettre en corps d' armée, au-lieu que les autres sont permanents et brevetés du roi, l' on peut répondre à cela que la marine est toujours en corps, et que son objet et ses nécessités n' étant guères moins essentielles en temps de paix qu' en temps de guerre, il est nécessaire que ses *impedimenta* soient toujours sur pied. On pourroit encore noter une autre disparité,

p159

c' est que ceux des troupes de terre leur sont jusques à un certain point indispensablement nécessaires, au-lieu que les gens de mer prétendent tout le contraire des leurs.

Ce n' est pas à moi à décider cette question ; ce que j' y vois, ainsi que tout le monde, c' est que cette union de deux matières entièrement hétérogènes qu' on a prétendu amalgamer et réunir en un même corps, cause dans l' intérieur de cette partie intéressante de la chose publique les mêmes dissensions qu' on voit dans la masse physique entre le feu et l' eau ; mais différent en cela de tout autre ferment interne qui rend ordinairement plus terrible au-dehors le peuple qui en est travaillé, celui-ci a totalement énervé la marine. La partie militaire foible, inconnue, découragée en quelque sorte, n' espere et ne desire rien, tant que la plume aura quelque

p160

autorité : la plume de son côté munie de l' instrument qui atteint le plus loin, avatagée auprès du gouvernement de la sorte de confiance que la foiblesse humaine accorde presque toujours à la souplesse et au respect extérieur, regarde ses antagonistes comme gens incapables de bien servir l' état. Or comme il est de fait, que depuis le prince

Robert jusques au moindre matelot, en général tout bon marin est un animal assez rude et indigeste, il s'ensuit de-là que ceux qui de leur nature seroient les plus propres à régénérer les anciens héros raboteux de la marine, les Duquesne, les Barth, les Duguétrouin, etc. Sont prévenus et devinés dès leur enfance par leurs adversaires adroits et civilisés, et éloignés du service et de tout avancement comme moins capables de plier sous le joug, que ne le seront les officiers médiocres. De semblables jalousies et mécontentemens,

p161

dans une autre sphère, ont de nos jours privé la France du célèbre La Bourdonnays, c'est-à-dire, de l'homme de notre siècle le plus redouté par nos ennemis sur la mer.

Il ne m'appartient pas de décider sur ces matières, et sur la forme d'une administration, dont le fonds est absolument inconnu à tout homme qui n'a point été sur la mer. Seulement puis-je dire, qu'on a reconnu depuis long-temps que l'axiome *divide et impera*, est aussi faux que détestable, et qu'en supposant que le corps controlleur soit aussi nécessaire que le corps acteur, il seroit indispensable de les unir, de faire rouler entre eux les fonctions, les prérogatives, les récompenses ; d'arracher enfin jusqu'au germe d'une zizanie qui par mille détails va directement à la destruction de la marine, véritable nerf de l'état dans la situation présente des choses de l'Europe.

p162

Mais je pourrais répéter ici ce que j'ai dit ailleurs dans l'article du taux de l'interêt : nos rivaux, dont la marine est si florissante, peuvent nous servir de modèle ; s'ils ont comme nous dans les choses de la mer une administration mi-partie, si les gens de bureau ont toute la confiance du conseil de l'amirauté, et si les marins ne sont regardés que comme instrumens passifs, destinés à monter sur les planches au jour et au quart-d'heure préfix, sauf à décider de leur route sur le contenu de paquets cachetés à ouvrir à telle hauteur ; s'il en est ainsi, dis-je, chez les anglois, cherchons ailleurs le vice intérieur qui a détruit notre marine, et qui semble combattre les efforts du gouvernement pour la relever.

Les anglois ont cependant un autre mélange, dont l'imitation risquerait d'avilir notre marine militaire. Cette nation devenue commerçante

p163

d'esprit, d'ame et de corps, a pris en une sorte de mépris les vertus militaires ; et cet esprit inhérent au comptoir qui a détruit Carthage et autres, est encore aidé chez eux par le goût de l'indépendance qui hait le militaire, parce qu'elle le craint. En conséquence tout ce qui compose leur marine de guerre, fait en temps de paix la marchandise. Bien des gens ont pensé que nous devrions suivre en France cette méthode qui exerce sans cesse les officiers et les matelots, et qui fait retrouver dans les profits du commerce une sorte de compensation des fortes dépenses de la marine, qui aide à en soutenir le poids. Je suis bien éloigné de cette opinion. Je n'ai rien tant recommandé en fait de mœurs dans tout le cours de cet ouvrage, que de laisser à chaque profession son esprit et ses principes, et de regarder comme le plus grand des profits, l'extension

p164

de tout autre mobile que celui de l'intérêt. L'honneur, ame de l'esprit militaire, n'est nullement compatible avec l'esprit du gain. Sans vouloir inculper la conduite des amiraux anglois, ni leur attribuer le peu de succès de leurs entreprises en grand, tandis qu'ils tenoient la mer esclave sous les forces prodigieuses qui ont épuisé leur nation ; sans désapprouver un régime qui peut être bon chez eux, et sur lequel je ne déciderai point, parce que je ne les connois pas assez pour cela, je soutiens par la connoissance que j'ai du génie de notre marine militaire, que la méthode ci-dessus l'abâtardiroit entièrement chez nous. Pour quelques hommes privilégiés sortis seuls, parmi un millier d'autres éternellement obscurs, du sein du commerce et de la piraterie, pour devenir des héros, il y en auroit cent en qui cette

p165

bassesse d' éducation et de principes étoufferait toute idée de gloire et d' élévation. J' ai vû plusieurs de nos ports : j' ai été surpris de l' esprit de vivacité, d' émulation, de témérité et d' amour pour le travail qui perçoit de toutes parts dans la jeunesse de ce corps : tout s' y occupoit de son métier ; la plus grande faveur à laquelle ils aspirent, c' est d' être préférés dans les armemens de détail qui se font ; et j' ose affirmer, moi, qui me connois mieux en hommes, qu' en rhombs de vent, que sur dix il n' y en a pas deux qui ne cherchent à se distinguer dans leur métier. Si les fruits de cette émulation ne percent pas aussi avantageusement qu' on devroit l' esperer, plusieurs raisons peuvent contribuer à cette sorte d' engourdissement. 1 il est presque impossible dans ce métier de se tirer du pair, si la faveur n' aide au mérite, et ne lui donne les occasions. Dans tout

p166

état, hors le militaire dont l' obéissance passive fait l' essence absolue, un homme se distingue par son propre mérite ; un ecclésiastique, un homme d' état, un magistrat, un homme de lettres, etc. Met de lui-même ses talens au jour ; et quoique les circonstances influent toujours beaucoup sur sa réputation, il peut néanmoins aller de lui-même jusques à un certain point. Dans le militaire de terre même, quoique la tête et le coeur d' un héros aient souvent été pour jamais bornés par la fortune aux emplois subalternes, il est pourtant vrai qu' il se rencontre des occasions, où un homme entreprenant peut par quelque heureuse témérité se faire un nom, et se frayer la route à de nouveaux succès. Les commissions de détail dépendent du chef présent et actuel, et la cour n' apprend le nom du nouvel élève de la gloire que par le bruit de ses premiers exploits.

p167

Dans la marine au contraire, tout vient de là, et le commandant d' un port n' oseroit confier un brigantin à un enseigne de vaisseaux pour une expédition hasardeuse, que le projet d' abord n' ait été approuvé, retardement, qui de lui-même change et anéantit les circonstances dont le succès dépendoit, et qu' ensuite la nomination de l' homme même à qui l' exécution en

doit être confiée ne vienne de la cour. Or il est de fait qu' en tout état et sur-tout à la guerre, rarement se fait-on de bonne heure une réputation brillante par les voies ordinaires.

Par où un enseigne, par exemple, se tirera-t-il du pair, dans une flotte, dans une escadre, sur un vaisseau même ? Il sera brave ; ils le sont tous. Il fera mieux le quart qu' un autre, il entendra mieux les parties relatives à la construction, sera plus actif dans un armement, etc. Ce sont-là les détails qui constatent

p168

essentiellement le mérite relatif, et qui font le bien de la chose, mais qui ne sauraient percer jusques au ministère trop éloigné des ports pour y voir clair en ce genre.

On a des notes, dira-t-on, sur tous les officiers : le gouvernement n' apprendra-t' il jamais qu' en quelque partie que ce puisse être, l' inspection des détails ne lui sauroit servir, qu' à être plus facilement et plus irrémédiablement trompé ? Ces libelles de noms notés, invention dont M De Louvois a, je crois, l' honneur en France (article dont on l' a loué d' autant plus mal-à-propos, qu' il n' étoit instruit que par l' espionnage, et que cette méthode ne tend au fond qu' à détruire toute subordination, en établissant la correspondance directe du subalterne à la cour) ces libelles, dis-je, sont aux mains d' un commis, et jamais les livres sybillins ne furent susceptibles de tant d' interprétations

p169

diverses. Un gouvernement aussi auguste que le nôtre, n' a besoin de tenir notes que des qualités des chefs. Que l' autorité soit remise à des hommes dignes de la faire valoir, et qu' on s' en rapporte à eux des détails, du soin de choisir les sujets, et de celui de les employer. Vainement, diroit-on, que pour parvenir à choisir de bons commandans, la cour doit être instruite des différents mérites de ceux qui aspirent à ces sortes de grades, les prévoir de loin, ce qui est l' effet des notes ci-dessus : si-tôt que les places auront le *decorum* et le degré d' autorité qu' elles doivent avoir, la voix publique indiquera toujours les hommes

d'élite, capables de les remplir. Je n'appelle point la voix publique les rapports et les intrigues des courtisans, mais l'estime du public et cette sorte de déférence volontaire que s'attirent inmanquablement

p170

la réputation, l'âge et l'expérience dans leur sphère, déférence qui n'a rien de commun avec l'engouement qu'inspirent quelquefois passagèrement les hommes à la mode.

De plus, ces hommes une fois à leur place, en replacent une infinité d'autres. Les gens d'esprit et de mérite n'ont qu'une chose de commune avec les sots et les fripons, c'est que l'une et l'autre espèce provigne avec une égale facilité, ce qui revient au proverbe des anciens : *par parem quoerit*.

Une autre raison qui empêche qu'il ne sorte aujourd'hui d'une école de jeunes héros, des hommes aussi brillants que l'étaient ceux qui la fonderent autrefois ; c'est la constante hiérarchie des grades multipliés, qui engourdit et affaïsse nécessairement la bonne volonté. Je ne dirois pas aussi décidément que cet arrangement fût un mal ; car puisqu'il faut un grand nombre d'officiers, et peu de

p171

commandans, du moins faut-il donner des objets fictifs d'ambition à la totalité pour empêcher l'émulation de s'engourdir. Il y a cependant à répondre bien des choses à cela : car d'abord il est vrai de dire que l'ambition des grades a presque par-tout pris la place de celle de la gloire, qui fut l'ame autrefois de toutes les vertus militaires ; ensuite on convient généralement que l'ordre du tableau est le pont aux ânes, et pis encore : car je doute que ces animaux, en allant au moulin, marchent par rang d'ancienneté : l'ordre du tableau cependant est une suite nécessaire de la multiplication des grades militaires ; sans lui, ils seroient bientôt donnés à la faveur, ce qui est le pis de tout.

Je ne sçais donc si ce seroit un paradoxe de dire qu'en tout genre de militaire, peu de grades, mais fort respectés, vaudroient mieux que la méthode d'aujourd'hui,

p172

où nos gens de guerre doivent, pour faire leur chemin, amasser autant de brevets, que nos peres entassoient d' exploits du temps des bayards, pour se faire une réputation.

Quoi qu' il en soit du pour et du contre des deux questions que je viens de traiter ici, il est certain qu' on y trouve les raisons de l' espece d' égalité qui se rencontre aujourd' hui entre les officiers de la marine en France. Peut-être aussi est-ce qu' ils marchent de niveau, car jamais un corps militaire n' a été si ameuté, et si rempli de l' esprit de son métier.

Mais cette volonté, qui est sans bornes dans la jeunesse ainsi que toutes les autres passions, s' émousse dans l' âge mûr. On veut alors des espérances plus réelles que celles de surprendre et de brûler un vaisseau ennemi. Les grands honneurs de la guerre et de l' état, le bâton de maréchal de France, l' ordre

p173

du roi étoient autrefois des points de vuë permis aux officiers de marine, et toujours présents à leurs espérances en la personne de leurs chefs. Ils sont aujourd' hui comme bornés au cordon-rouge, récompense de caporal. à tort allégueroit-on que depuis le combat de Malaga, il n' y a eu aucune occasion de mer qui ait mérité ces sortes de distinctions à nos marins : il est aisé de répondre à cette objection ; mais elle m' offre un examen qui n' est point étranger à ce chapitre.

Jamais on ne présenta à Louis XIV l' idée de la nécessité d' une marine puissante sous son véritable point de vuë. Je l' ai dit ailleurs, en parlant de l' âge de la France, nous étions jeunes encore dans le siècle passé ; des phantômes d' éclat et de gloire s' offroient aux souverains, au-lieu de la vraie gloire qui n' est autre chose que l' utilité de leurs peuples. Je ne prétends

p174

pas dire que M Colbert n' eût sur cela les vuës d' un véritable homme d' état ; mais pour en faire goûter à son jeune maître les plans et la dépense,

il fallut les présenter à son ambition ; lui faire bombarder Gènes et Alger, attirer des ambassadeurs de Siam. Louis XIV donc (et il seroit aisé de le prouver par les faits) ne considéra la marine que comme une branche de sa puissance, propre à frapper les étrangers ; une dorure de son palais, nécessaire à sa gloire, mais inutile à la solidité du bâtiment. Un ministre puissant, homme de la plus profonde judiciaire et de la plus vaste expérience en petit, se rappelloit sur ses vieux jours, que durant une année de guerre ce prince voulant absolument qu' on achevât le bâtiment des invalides, et tous les fonds étant destinés, ordonna qu' on prît sur ceux qui étoient attribués à la marine cinq

p175

millions qui étoient nécessaires à la perfection de cette maçonnerie. Cet homme spectateur alors, devenu ministre depuis, trouvant peut-être son répertoire de principes d' homme d' état un peu sec, fut ravi d' y recueillir cette anecdote, persuadé sans doute que, pour être un Alexandre, il ne falloit que porter la tête de côté ; il agit en conséquence, nous en avons dit ailleurs un mot.

Louis XIV donc, pressé de toutes parts dans la dernière guerre, retrancha ses armemens de mer, comme l' on retrancheroit aujourd' hui les voyages de la cour. Or si l' on eût eu quelque idée de ce que c' est que la marine, il étoit aisé de faire sentir à ce prince infatigable et consommé dans les affaires du gouvernement, qu' en tenant la mer, il faisoit tomber d' elle-même la ligue de ses ennemis sur terre. En effet, toute cette ligue étoit

p176

uniquement soudoyée par ce qu' on appelle les puissances maritimes, l' Angleterre et la Hollande. Si ce prince se fût borné à faire passer en Espagne peu de troupes, nombre de braves volontaires, des grains, des munitions et de l' argent, pour aider aux efforts de cette généreuse nation qui vouloit se conserver un prince qu' elle s' étoit choisi ; s' il se fût borné en Italie, à accabler le duc De Savoye et s' emparer des montagnes de façon à ne plus craindre d' invasion de ce côté ; en Allemagne, à la défensive du Rhin ; en Flandres, à munir et approvisionner les places fortes, y mettre de bons

commandans, et dans le pays quelques camps volants sous des chefs éveillés, dont on ne manquoit pas alors ; que de dépenses prodigieuses n' eût-on pas épargnées ! Dépenses, qui ne lui ont servi qu' à entretenir et perdre chez ses voisins cinq cent mille hommes de troupes réglées. La

p177

moitié de ces dépenses portées du côté de la mer auroit fait tomber en trois campagnes cette hydre de ligue, nourrie de succès imprévus, et arrêtée par le premier regard de la fortune de notre côté. Nos vaisseaux en ce temps, forts ou foibles, ne pouvoient souffrir qu' un anglois tînt devant eux. Le proverbe étoit parmi les marins : *s' ils sont hollandois, nous nous battons ; s' ils sont anglois, nous les battons* . Le roi Guillaume lui-même étoit dans ce préjugé fondé sur les faits d' alors, et disoit que ses anglois n' étoient plus les mêmes, si-tôt qu' ils n' avoient pas leur boeuf bouilli dans le ventre. Nos flottes armées, comme elles l' auroient été, si cet objet eût été le principal point de vuë de l' énorme puissance de Louis Xiv auroient accablé celles des puissances maritimes, et l' on sçait que cela ne tint qu' au lendemain de Malaga. Bientôt, la mer étant

p178

libre, on auroit pû faire craindre par-tout les maux de la guerre portative, croiser sur les flottes hollandoises à leur retour des Indes, livrer à nos armateurs sans nombre les mers du Levant et du Nord, les côtes de l' Angleterre et de la Hollande, bloquer en un mot, de toutes parts ces colosses d' argent aux pieds de tourbe et de fromage. En même temps des escadres détachées auroient dominé dans la Baltique. Le roi de Suède qui dédaigna notre alliance, dont il connoissoit le faste, la distance et la foiblesse, l' eût acceptée et peut-être recherchée, si nos escadres avoient été en état de tenir en bride le roi de Danemarck, de protéger les renforts qui venoient de Suède à son roi engagé en Allemagne, de lui donner la main en Livonie, de garantir les côtes de ses états. D' autres escadres envoyées coup

p179

sur coup dans l' Amerique septentrionale auroient aidé aux efforts des braves canadiens, si redoutables alors aux colonies anglaises ; pour peu qu' ils eussent été aidés, toutes les colonies de nos ennemis dans cette partie du nouveau monde, qui sont aujourd' hui des états, foibles alors, auroient disparu de ce continent : du moins peut-on affirmer, sans paroître bâtir en Espagne, que l' isle de Terre-Neuve, la baye Hudson, et l' Acadie entière leur eussent été enlevées, puisqu' il ne tint presque à rien qu' avec les plus médiocres secours ils n' en fussent alors entièrement chassés.

De ces trois conquêtes, l' une leur enlevait le plus riche des commerces, celui des pêches ; l' autre la meilleure des traites, celle des pelleteries ; la troisième, un pays admirable et dont la conservation est absolument nécessaire à celle de notre colonie du Canada.

p180

On sçait que les trois furent cedées au traité d' Utrecht, article qu' on auroit compensé plutôt par la cession de la Bourgogne, si l' on en eût connu l' importance.

Mais mon dessein n' est pas ici de faire une incursion sur la politique. Je demande seulement, si d' après le tableau que je viens de faire, assurément sans exagération, de l' emploi que Louis Xiv pouvoit faire d' une marine supérieure dans sa dernière guerre, je demande, dis-je, si l' on pense que cette guerre eût autant duré dans le cas où les puissances maritimes se seroient vû attaquées de la sorte dans leur vrai foyer, qui est la mer. Je le répète, Louis Xiv et son cabinet si célèbre dans l' Europe, ne connoissoient point les véritables avantages des forces de mer. La preuve en est qu' il se renferma dans ses ports, au moment où il étoit le plus nécessaire de faire les derniers efforts sur mer. Si donc ce prince, qui ne rendit

p181

sa marine brillante que par la même raison qui lui fit galonner sa maison militaire, crut cependant que pour donner à ce corps l' émulation et le degré d' estime

nécessaire aux succès, il falloit le faire participer aux grades et aux honneurs du premier rang dans l' état ; combien à plus forte raison ne doit-on pas lui faire esperer les mêmes avantages aujourd' hui, où l' on commence à convenir du principe ancien qui dit que, *qui est maître de la mer, est maître de la terre* . Objecter qu' il n' y a pas dans ce corps des hommes de marque qui puissent être décorés de la sorte, seroit objecter faux ; puisqu' il s' y rencontre au moins autant qu' ailleurs des gens de nom et de mérite : mais quand cela seroit vrai, ce seroit transposer la cause et l' effet ; ce n' est point le manque de sujets qui fait la décadence du corps ; *vice versâ*, c' est la décadence du corps qui absorbe les

p182

sujets. Mais je demande si tous les maréchaux de France aujourd' hui ont gagné des batailles ? Dieu nous en préserve, nous nous serions trop battus : pourquoi croit-on qu' il faut des décorations pour le militaire de terre, où dès qu' un homme est officier général, il est étranger, pour ainsi dire, à tous les corps, et qu' il n' en faut point dans la marine, qui a l' avantage de conserver ses chefs dans son sein, dans ses ports, et pour ainsi dire, en famille ? Avantage qui, par parenthèse, ne contribue pas peu à l' éducation et à la bonne volonté de cette jeunesse tellement tournée vers son métier, qu' elle en devient presque amphibie. Quoi qu' il en soit de la solidité des raisons sur lesquelles je viens de m' étendre pour motiver le prétendu engourdissement du corps militaire de la marine, il n' en est pas moins vrai, comme je l' ai dit, que l' esprit du corps y est plus que

p183

par-tout ailleurs, l' ambition bornée au métier, l' honneur, la gloire et le desir des occasions, le tout en un degré qui peut être également utile à la patrie et redoutable à l' ennemi. Que deviendroit tout cela, si l' on s' avoisait d' y faire entrer un alliage d' esprit marchand ? Je ne sçaurois trop le répéter, l' esprit militaire et celui du commerce ne s' accordent pas. Tant que les nations belliqueuses ont dominé, le commerce a été livré à des peuples esclaves, les juifs et les armeniens,

etc. Le commerce brave les avanies et vise au gain, c' est son unique ambition ; comment l' unir à celle de la gloire ?

Les flibustiers, les corsaires et autres ont fait des prodiges de valeur dans des vuës de pillage, c' est autre chose. L' avidité de ces gens-là ne peut pas s' appeler plan de fortune, c' est le brigandage dans ses profits et ses déprédations.

p184

Ce cercle de nécessités et de profusions accoûtume enfin les gens du bas étage, les matelots et autres, à un genre de vie qui leur fait une habitude de valeur ; aussi n' ai-je pas prétendu vous dire qu' il fallût un ordre de matelots et de pilotes pour la marine, distinct d' avec ceux qui servent au commerce ; mais à l' égard des chefs de ces aventuriers qui se sont acquis quelque renom, remarquez qu' ils se sont retirés après s' être enrichis, ou que s' ils ont continué à servir et à s' exposer pour la gloire, le désintéressement est devenu une de leurs vertus. En un mot, un des plus sûrs moyens pour abâtardir entièrement le militaire, c' est de l' enrichir. Le soldat romain qui, ayant fait une action d' éclat pour ravoir son bagage, chargé par son général d' une autre expédition hasardeuse, lui répondit, *envoyez-y quelqu' un qui ait perdu tout son bien*, fit une

p185

leçon à tous les gouvernemens présents et à venir. Tel homme (et les marins en badinent souvent entre eux) va aux Indes le plus hardi navigateur de l' Europe, qui en revient craignant toujours de porter trop de voiles.

Je suis donc bien éloigné de penser qu' il faille en cela suivre la méthode des anglois. Je pense au contraire qu' on ne sçauroit trop séparer nos arsenaux maritimes des ports de commerce, et composer le corps militaire de brave noblesse pauvre, et destinée à demeurer telle. C' est ici l' escorte de la richesse et de l' abondance, et non ses bêtes de somme. Est-ce aux porte-bales à tenir les chemins libres ? Est-ce à ceux qui sont commis à leur sûreté, à enlever à ces premiers les menus profits de leur penible métier ?

Destiner une classe de citoyens à la pauvreté, seroit

une espece d' excommunication majeure selon

p186

la façon de penser d' aujourd' hui ; ce seroit chez moi une inconséquence d' autant plus grande, si je pensois ainsi touchant la marine, que j' établis que c' est la plus nécessaire de toutes les portions de l' état relatives à l' extérieur ; mais pour peu qu' on se rappelle mes principes sur l' amour prédominant des richesses, sur la nécessité de l' amortir et de lui substituer des mobiles plus nobles et plus vertueux pour toutes les professions, chacune dans sa sphère, on verra que ce n' est pas ma faute, si l' on se méprend à mon intention à cet égard. Il est juste que chacun soit récompensé selon ses services : qui travaille pour l' honneur doit obtenir honneur et considération, et c' est ce qu' il faut au corps militaire de la marine pour lui rendre son ancien lustre, et mettre dans tout son jour sa bonne volonté qui n' a point dégénéré.
Au reste, c' est encore un miracle

p187

de notre bonheur et de notre puissance, que cette émulation réelle. Dans les temps de splendeur de notre marine, il y avoit 600 gardes marines, sçavoir 200 dans chaque département, et des enseignes, lieutenans, capitaines etc. En proportion ; on en auroit autant demain si l' on vouloit, et qui bientôt seroient animés du même esprit qui vivifie le corps entier. Eh ! N' est-ce rien que cette pépinière immense de héros déshérités qui ne coûtent presque rien, qui n' ont guères plus à esperer, et qui se donnent corps et ame, sang et os, au service de la patrie dans le plus rude de tous les métiers ? Un vaisseau du premier rang étoit alors monté de 18 gardes marines, et d' officiers à proportion. Cet ordre de gens qui se tiennent fort supérieurs, comme de droit, au soldat et au matelot, faisoient la force de nos navires et les rendirent invincibles. On a

p188

cru bien faire d' en diminuer depuis le nombre, de plus de moitié sur chaque vaisseau ; au dire des gens du

métier, on a mal fait, et cela paroît
vrai-semblable. Mais ceci me jetteroit dans des détails
qui me doivent être interdits.

Un autre arc-boutant principal de la marine, c' est le
nombre, la police, l' instruction et l' encouragement
des matelots. Pour bien connoître à quoi tiennent les
ressorts de ces quatre choses, il faut en revenir à
mes principes, que l' agriculture et la vivification
intérieure pousseront la population aussi loin qu' elle
peut aller, d' où s' ensuit qu' un grand peuple sera
obligé de chercher au-dehors des moyens de
subsistance.

La légereté et vivacité françoise est telle, que loin
que cette nécessité lui soit pénible, nous avons
toujours plus de goût pour les travaux des courses
que pour la vie sédentaire. Le métier de la

p189

mer a d' ailleurs, tout dur qu' il est, une sorte
d' attrait qui ait que ceux qui y sont une fois
habitués ne peuvent plus s' en passer, et à plus
forte raison ceux qui y sont élevés, tels que les
enfans des matelots, pêcheurs, et autres. Si donc
on manque de ces sortes de gens, il faut s' en prendre
d' une part à la misere du peuple, de l' autre à la
foiblesse et aux intercadences du commerce, de
l' autre enfin à la tyrannie qu' on exerce sur eux sous
prétexte de police.

Quant à ce dernier point, tout instant et réel qu' il
est, je m' abstiendrai d' en traiter par deux raisons ;
l' une que ce seroit me jetter dans les détails,
l' autre que je dois conformément à mon plan éviter
tout ce qui peut gréver ou offenser quelqu' un en
particulier. Je me contenterai de répéter ici ce que
j' ai déjà dit ailleurs, que c' est vitier la chose
publique, que de

p190

la charger de tant d' ordres et de ressorts de détail.
Dans quelque partie de la masse physique que ce
puisse être, toute accélération d' activité sera
nécessairement suivie d' une sorte d' engourdissement.
On crée des places pour le mérite quand on s' éveille,
elles sont données à la faveur quand on s' endort, et
il n' en reste que la surcharge pour le trésor, et
quelquefois la tyrannie des sous-ordres pour la
chose. Un temps viendra où le bibliothécaire ne

sçaura pas lire, où le surintendant des bâtimens ne connoîtra pas l' équerre, où l' intendant des classes ne sera jamais sorti de Paris, où les inspecteurs des manufactures se connoîtront en figures de rhétorique. Quand à l' instruction des matelots, une grande navigation seule, sans autre secret, y suffit ; et pour ce qui est de l' encouragement, qu' ils soient payés, qu' au-lieu de les forcer pour le

p191

service de la marine militaire, on les choisisse comme d' élite sur les armateurs, les commerçants, etc. Quelques petites distinctions de détail feront le reste.

Le françois a un avantage singulier, et que je n' oserois dire exclusif, c' est qu' en tout état il est aisé de le piquer d' honneur, et par ce mobile de lui faire faire des prodiges. Je ne voudrois pas jurer qu' il n' y eût des prétentions jusques dans le métier de portefaix, du moins je le crois, à la vérité sans l' avoir bien examiné ; mais en tout autre, je l' ai vû, et quand on ne lui fait pas faire des miracles, c' est la faute des chefs.

J' ai traité de la nécessité de la marine. J' ai déduit ensuite les moyens de la rendre florissante, autant du moins qu' il convient à un homme de terre qui ne sçauroit parler qu' en aveugle des détails de cet art exclusif. J' ai dit qu' il falloit réunir en un seul corps

p192

les deux états, qui en avoient tout le maniement, en consulter les chefs, leur donner du crédit et de l' autorité dans leur partie, les décorer, etc. Il me reste pour remplir le plan de ce chapitre, à traiter d' un article tout particulier, c' est *des moyens de la borner* .

On me dira peut-être, que nous n' avons que trop bien entendu cette partie, et qu' on auroit besoin aujourd' hui d' un travail tout opposé, et qui traitât des moyens de l' accroître ; mais ce point me rejetteroit dans les détails que j' ai prétendu éviter. Je me contenterai donc de dire qu' avec de l' argent et la volonté de le bien employer, vous ferez sortir des vaisseaux de la terre, comme pompée des légions ; mais de même que celles-ci arriverent tard et furent bientôt dissipées, parce que les gens du senat, de la

tribune, et du barreau voulurent se mêler de les conduire et de guider le

p193

général : prenez garde...

c' est dans un tout autre sens que j' envisage ici la nécessité de borner la marine militaire. La mer étant aujourd' hui devenue le théâtre naturel de la guerre, il est à craindre que la folie de la multiplication des forces ne passe de la terre sur cet élément. Autrefois on faisoit la guerre sans s' épuiser. Louis XII l' eut pendant tout son regne sans surcharger son peuple ni dépeupler ses états. Henri IV prêt à monter à cheval pour aller présider à une révolution générale de l' Europe, à la tête des plus grandes forces qu' on eût encore vû rassemblées, avoit une armée de trente mille hommes. En un mot, jusques au temps de Louis XIV *de grands hommes commandoient de petites armées, et ces armées faisoient de grandes choses* . Mais depuis la guerre de 1672 qui changea tout le systême de l' Europe, et qui de défenseurs

p194

de l' équilibre nous en montra les oppresseurs, toute l' Europe étant réunie contre nous, il fallut faire tête de toutes parts. Louis, conformément à son caractere, voulut faire plus, et être le plus fort par-tout : secondé par les efforts surnaturels de deux ministres, dont les talents eussent pû faire à jamais le bonheur de la France, tandis que leur jalousie en fit le malheur, il en vint à bout, et cet état forcé parut dès-lors à Louis triomphant être son état naturel. Il s' y tint donc, et força par-là ses ennemis à en faire de même. Chaque prince eut depuis le triple des troupes réglées qu' il entretenoit autrefois, et quelques-uns jusques au décuple. Il arrive cependant de cela que les peuples sont plus foulés en temps de paix, et que la guerre dont les premières dépenses portent toujours sur des fonds extraordinaires, c' est-à-dire, sur le capital

p195

de l' état, n' est autre chose qu' un rendez-vous

général de deux ou trois cents mille hommes qui traînent une immensité de caissons, de chariots de vivres, d'artillerie et d'équipages ; qui, s'ils se rencontrent, donneront ce qu'on nomme une *bataille*, où personne n'ordonne, et où peu savent ce qu'ils font ; sinon trouvant une place devant eux, ils pointeront tant de canons contre, qu'ils la raseront jusques à ce que capitulation s'ensuive. Chacun ensuite s'en retourne de son côté, moins sachant que le premier jour, jusques à l'été prochain où il en reviendra d'autres ; car ceux-ci mourront tous pendant l'hiver de cette fatigue inusitée. Heureusement au bout de 4 ou 5 ans on fait un traité où jouant à qui perd gagne, tout se retrouve à peu-près comme il étoit avant qu'on eût commencé, et il arrive en effet, que ce n'est qu'à

p196

l'humanité en général qu'on a fait la guerre. Il me paroît à craindre que la même manie ne gagne sur mer, aujourd'hui qu'on commence à sentir que c'est le véritable théâtre de l'empire et de l'intérêt. Elle y seroit d'autant plus dangereuse, que des forces exorbitantes sur mer sont encore d'une plus grande consommation par dépérissement, que sur terre. à entendre parler nos badauds, les Anglois ont aujourd'hui six cents bâtimens de toute espèce armés en guerre, au moyen de quoi il nous en faudroit mille environ à nous proportion gardée, de façon que si chacun de son côté calculoit de la sorte, il n'y auroit peut-être pas assez de bois de construction aujourd'hui dans le monde, pour que chaque puissance fût armée sur mer selon ses proportions réelles ou imaginaires. Tâchons

p197

de prendre un tarif plus raisonnable, et d'en établir ici les moyens. Un peuple qui, pour faire la guerre, déserteroit en entier les campagnes et abandonneroit l'agriculture, n'auroit plus d'autre ressource que de faire comme les Suisses, dont le projet étoit de s'établir sur le territoire d'autrui lors de leur invasion dans les Gaules au temps de César. Mais cette ressource qui ne seroit pas, je crois, du goût des nations d'aujourd'hui, seroit même prohibée à une puissance maritime, attendu que les descentes sont et toujours

seront les plus infructueuses des opérations de la guerre offensive. Il est pourtant vrai qu' une telle puissance qui met toutes ses forces en armement de guerre, est précisément dans le cas que nous supposons tout à l' heure, attendu que le commerce est aux forces de mer ce qu' est l' agriculture aux

p198

forces de terre. Pour qu' une famille ne se ruine pas, il faut qu' à mesure que la dépense augmente, la recette augmente aussi. Une nation n' est autre chose qu' une grande famille, et ses affaires sont assujetties au même principe : en conséquence l' objet d' une grande marine étant de protéger un grand commerce, elle opère directement contre son institution, quand au contraire elle lui coupe les veines ; c' est l' égorger, que d' enlever tous les matelots pour des armemens forcés dont la moitié est toujours inutile. Vainement diroit-on que c' est un mal indispensable, et nécessité par la folie de son voisin ; cela peut-être sur terre (et encore plus rarement qu' on ne pense, ce que je prouverois aisément si cela étoit de mon sujet) mais jamais sur mer. Si notre voisin est assez fol pour s' enfler comme la grenouille, laissons-le crever de lui-même. Tout ici-bas a ses proportions relatives,

p199

et qui en sort perd en solidité ce qu' il gagne en étendue.
Pour bien faire donc, il faut avoir une telle marine en temps de paix, que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre.
Cette partie du militaire a dans ce genre un avantage que n' a point l' autre. Les troupes de terre ne peuvent être exercées en temps calme par des camps de paix, exercice de pure montre, ou par les travaux publics, objets d' excellente utilité, mais qui, en endurcissant le soldat, ne le forment point à son métier. Pour la marine au contraire, sortir du port, c' est faire campagne ; les risques et les travaux de la mer, les tempêtes, les changemens de climat, sont ce qu' il y a de plus dur dans ce métier : il faut également alors sçavoir manoeuvrer selon le temps et les parages, voguer en escadre,

p200

ménager le vent, connoître les signaux et le reste. La guerre n'ajoute à cela que la nécessité de faire feu, quand on rencontre l'ennemi. Une marine bien exercée est à demi invincible ; les plus redoutables vaisseaux de la mer sont ceux de Malthe, qui n'ont peut-être jamais attaqué leurs semblables. Toute l'augmentation donc, que je voudrois à la marine en temps de guerre, ce seroit des lettres de marque aux armateurs ; ceux qui font votre commerce, et ceux qui pillent celui de l'ennemi, tendent au même but dans ces temps de calamité, et certainement le françois aura toujours quinze et bisque sur l'étranger au jeu de l'audace et de l'étourderie. Mais quant à votre marine, il faut que bornée à un point fixe, et proportionnée à votre commerce, elle ne vous coûte ni plus de dépenses, ni plus de soins, ni plus

p201

de projets quand il y aura des mutins sur mer, que quand tout y sera dans l'ordre et soumis à votre empire, c'est-à-dire, au droit des gens. Ces deux points paroissent plus aisés à prescrire qu'à établir ; mais comme dans tout le cours de cet ouvrage, je n'ai mis en avant, autant que je l'ai pu, aucune allégation, que je n'en aie marqué le point et les moyens, je vais en ceci suivre la même méthode. Il paroît difficile d'abord de fixer le point de proportion que j'ai établi ci-dessus entre la marine et le commerce ; mais sans s'arrêter à cet égard à de vaines spéculations, j'ai transcrit ailleurs l'état de la marine de Louis XIV dans les temps de splendeur, et ce qu'elle coûtoit armée par moitié chaque année. Il est aisé de voir que les frais de cette marine ne sçauroient être à charge à l'état, et les faits encore tout vivants

p202

démontrent que ce ne fut point elle qui l'épuisa. Quoi que l'exagération puisse dire aujourd'hui de la puissance navale d'Angleterre, les gens instruits conviendront, en revenant au vrai, qu'elle n'est pas plus forte, que ne l'étoient alors les forces combinées de la Hollande et de l'Angleterre, à qui nous tînmes tête avec supériorité. Si la

dernière s' est accrue, c' est aux dépens de l' autre.
Je dis plus, c' est qu' en augmentant notre marine et
conséquemment notre commerce, nous diminuerons celui
de nos rivaux ; mais en les supposant au point où
ils sont aujourd' hui, tout homme sensé conviendra
que nous disputerions au moins le terrain à
l' Angleterre, si notre marine étoit sur le pied où
elle fut en 1681. Prenez garde en outre, que selon
le plan proposé dans le chapitre précédent, un point
qui nuit extrêmement

p203

dans le siècle passé à nos plus belles opérations de
mer seroit corrigé, je veux dire le manque de ports
en plusieurs endroits, et sur-tout dans la Manche.
La Hogue, Cherbourg et autres, devenus de beaux
ports, seroient une bride toujours présente à nos
ennemis, et des retraites assurées contre les revers
de la guerre et les inconvéniens de la mer.
Si à cet avantage et aux forces établies ci-dessus,
vous ajoutez encore les forces auxiliaires que vous
assurera le titre toujours exactement suivi et
respecté dans toutes vos démarches de protecteur du
droit des gens, j' ose répondre que vous dominerez
seul sur les mers, tant que vous ne perdrez pas de
vuë l' objet réel de cet empire. Cet objet, je le
répète, doit être de tenir libre cette campagne
commune, de façon que l' industrie et le travail y
puissent tout, et la violence rien.

p204

C' est ce point de vuë, dont il ne faut s' écarter en
aucune sorte pour quelque intérêt national que ce
puisse être ; à ce prix vous dominerez. Dans le cas
contraire, vous rentrerez bientôt dans la classe des
accidens. Je ne fais point de plan pour l' injustice
et pour la force, ce n' est pas la peine ; on peut
seulement prédire, en vertu du même don qui fait que
le diable est quelquefois prophete, c' est-à-dire par
une constante expérience du passé, que des plans
destructeurs auront toujours une mauvaise fin, quelle
que puisse être l' intelligence et l' habilité qui les
conduise et qui en déguise les ressorts. Quant au
plan de la protection universelle du commerce, j' en
établirai les moyens dans le chapitre suivant.
à l' égard de ce que j' ai dit qu' il faut que la marine
ne coûte pas plus de dépense, de soins et de projets

en temps de guerre qu' en

p205

temps de paix, on sent, quant à la dépense, que puisqu' elle doit être armée par moitié chaque année dans la paix, il n' y a d' augmentation à cet égard que celle de l' armement entier dans le cas de nécessité ; ce qui n' est pas un objet comparable à toute autre dépense de la guerre en quelque genre que ce puisse être. Par rapport aux plans et aux projets, si l' on en suit de bons en temps de paix, il y aura peu de chose, ou rien à y changer en temps de guerre.

En effet, quel doit être le but de vos escadres de haut bord en temps de paix ? C' est de paroître chaque année dans les trois mers, l' océan, la Méditerranée et la Baltique, d' y faire montre de votre puissance et de votre souvenir, d' y recevoir les plaintes de vos commerçants et d' en vérifier l' objet, d' examiner la conduite des préposés à l' agence du commerce, de rehausser la considération de

p206

nos ministres dans les pays étrangers, de faire paroître en tous lieux une jeune et florissante noblesse qui par ses manières généreuses se fera des amis, dont le parti françois sera grossi, de se montrer enfin en état de redresser les torts et contraventions, tant les nôtres que celles des étrangers, toutes choses nécessaires pour faire respecter le pavillon françois, c' est-à-dire, la nation. D' autre part, quel peut être l' emploi de vos escadres légères ? C' est de faire d' abord les mêmes choses dans le nouveau monde et les colonies, d' en établir la correspondance directe avec la cour, d' y porter les secours d' hommes, d' outils et de munitions nécessaires, de visiter les côtes pour veiller de toutes parts au maintien de l' ordre, à l' appui des nouveaux établissements, au secours du foible, à l' encouragement du colon, à la liberté du commerce etc. Autant

p207

au Levant et sur les côtes de Guinée. Or je demande si, au temps de guerre, il y aura rien à ajoûter à ces différentes destinations, si ce n' est une sorte de plan, pour que les escadres parties des divers ports puissent se donner la main en cas de besoin, et marcher en force quand il sera nécessaire. Vainement projetteriez-vous de les faire servir à des expéditions de terre, le succès de ces sortes d' entreprises mis en balance avec ce qu' ont coûté celles même qui ont été les plus heureuses, devrait avoir désabusé l' Europe entière de ce genre de projets. Voulez-vous entreprendre sur les établissemens de vos ennemis ? Renforcez vos colonies ; qu' elles agissent dans le continent, et que vos escadres n' aient d' autre emploi dans ces sortes d' expéditions, que de convoyer les bâtimens destinés au transport des troupes aux lieux où elles ne peuvent arriver que par

p208

mer, comme, par exemple, en Terre-Neuve ; et de bloquer ensuite les ports des lieux contre lesquels on voudroit agir. Une marine militaire fixée et entretenue au point où étoit celle de Louis Xiv suffiroit pour remplir tous ces objets également vastes et indispensables ; et maintenue dans l' esprit militaire, brillant, audacieux, et désintéressé qui s' est toujours conservé dans son sein, passeroit sur le corps à tous les marchands de l' univers mis en colère. Ce n' est pas que je prétende dire que les hollandois autrefois, et les anglois aujourd' hui n' aient été de braves et redoutables ennemis. L' air de la mer, et l' habitude de ses périls indépendants de la guerre endurcissent l' homme, et le rendent en conséquence propre à cette profession ; mais la pauvreté volontaire ou habituelle d' une part, de l' autre cette élévation et ces vuës que donnent le

p209

métier exclusif de commander et de combattre, se trouveront dans un corps de marine uniquement militaire, et lui donneront, soit dans les plans, soit dans l' exécution, le même avantage sur les marines marchandes, qu' a l' oiseau de proie sur une poule qui défend ses petits. J' ai rempli à-peu-près l' objet de mon titre, moins en

détail que je n' aurois pû ; mais autant que j' ai cru le devoir pour faire appercevoir sur cette matière tout ce qu' il est nécessaire d' en montrer au public. La nécessité de la marine est un point dont tout le monde convient. Les moyens de la rendre florissante, qui paroissent si simples dans mon énoncé, renferment néanmoins tous les soins de détail qui doivent concourir à cet objet d' importance première. Quant à ceux de la borner, je me suis prescrit de n' indiquer que le point où l' on doit s' en tenir, et l' emploi qu' il en faut faire : je n' ai pas voulu aller plus loin.

p210

On me demanderoit peut-être plutôt les moyens de la porter à ce point ; mais en ce cas on ne m' a guères lû, ni dans l' énumération des frais de la marine de Louis Xiv citée d' après Dutot, ni dans les effets que j' ai démontré devoir résulter d' une agriculture animée, honorée et protégée, d' une vivification intérieure portée au plus haut point, de l' immense population qui doit être la suite de ces choses, et de l' industrie prodigieuse qui naît de celle-ci ; si l' on ajoute à ces ressources celles qui naîtront du rétablissement des affaires de l' état par le baissement des interêts et l' extinction des rentes, la diminution des dépenses de l' extraordinaire des guerres, au moyen d' un système de conduite qui nous conciliera l' estime et l' amitié de ceux de nos voisins qui seront hommes, et nous mettra à même de mépriser les turbulents, on verra que selon ce plan nous

p211

devons être si forts, qu' une telle marine seroit plutôt pour nous un exemple de modération, qu' un effort.

Je vais toutefois à tant de ressorts naturels, et qui naissent de la chose, en ajouter encore un, le plus fort de tous, et dont les moyens de détails nous sont étrangers ; c' est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

PARTIE 3 CHAPITRE 5

des prohibitions.

c' est ici la manie universelle de l' humanité, et l' article sur lequel, à mon sens, tous les gouvernemens du monde s' éloignent le plus de leur objet.

Celui de toutes bonnes loix, telles qu' elles puissent être, est l' utilité générale et particulière, réunies ensemble. C' en est-là le

p212

vrai type dont il ne faut jamais s' écarter, et cette règle seule peut nous garantir des écarts de l' imagination et de l' irrésolution de l' esprit dans une matière d' une importance absolue, et sur laquelle on a tant erré.

Un nombre de législateurs, une infinité d' auteurs politiques ont réfléchi, ordonné, écrit sur cette matière ; ils n' ont trouvé que vuide, écarts, inconvéniens naissants des remedes apportés à d' autres inconvéniens, erreur enfin, en proportion de ce qu' ils se sont écartés de ce principe simple et général. Un grand génie entre autres a de nos jours développé l' immense tissu des loix connues jusques à nous, a recherché leur esprit et leur convenance, leurs propriétés selon les différents genres de gouvernement, leur utilité selon les différentes classes d' hommes, leur possibilité selon les divers climats. Personne ne respecte

p213

plus que moi le génie vivifiant, l' utile et vaste érudition, l' heureuse et malléable imagination de cet homme célèbre. J' admirai des premiers l' humanité de ses principes, la fermeté philosophique de son esprit, le feu de son style etc. Mais je trouvai, comme bien d' autres, que lorsqu' on veut suivre ce grand maître, et que desirux du bien, on espere le trouver sous de tels auspices, bientôt trop éclairé par son guide, on parvient moins à se consoler et à esperer, qu' à se rebuter. Ce grand homme au fond détruit bien plus qu' il n' édifie, montre le mal par-tout, et ne dit pas où seroit le bien. Ses partisans outrés alleguent sur cela qu' il n' ose tout dire, et je répons que c' est lui faire tort que de lui supposer une crainte basse à laquelle il s' est montré fort supérieur. Il a rendu en cela justice à son siècle ; mais si j' ose porter un oeil d' artiste sur les images des dieux, je dirai

p214

qu' à force de considérer l' humanité dans la corruption de sa conduite, il devint moins propre à l' envisager dans la pureté de son institution. Tout homme, quelque supérieur qu' il ait pû être, eut son défaut ; le sien fut d' aimer trop les objets compliqués, et de ne pas assez en revenir au simple qui est le vêtement de la vérité.

Je le répète, l' esprit des bonnes loix n' est autre chose que l' utilité générale et l' utilité particulière, combinées et réunies. Considérons les loix primitives de l' humanité, celles de la nature qui, à la reserve des ordonnances de culte et de la soumission de l' esprit, renferment toutes les loix de la religion ; parcourons, dis-je, la totalité de ces loix ; je défie qu' on m' en montre une seule qui, en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l' intérêt général l' avantage personnel de quelque particulier. Le respect, la soumission

p215

et la reconnoissance pour l' être souverain (ce qui, je crois, compose en totalité l' amour de Dieu qu' on nous recommande) l' amour de ses semblables, le respect filial, la tendresse pour ses proches, les vertus enfin qui posent les premiers fondemens de la société, n' ont assurément rien d' exclusif pour aucun de ses membres. Je puis en dire autant de celles qui en étendent et consolident l' établissement. L' amour de la patrie, l' attachement au gouvernement, toutes les vertus enfin qui constituent les moeurs, sont aussi avantageuses au moindre des individus qui composent la société, chacun à par soi, qu' elles le peuvent être aux têtes qui se trouvent les plus privilégiées par ses arrangemens intérieurs. C' est ce que j' avance sans crainte, et désirant même d' être démenti ; parce que la preuve par les détails qui seroit étrangère à cet ouvrage, ne donneroit

p216

que plus de jour à la vérité la plus essentielle en morale et en politique. Quelques écrivains imbus des maximes d' indépendance ou d' oppression qui regnent de nos jours (car ces deux extrémités se touchent) ont prétendu trouver

dans les privilèges de certains ordres et corps de l' état, une infraction du droit commun qui donne à tous les hommes une égale part aux avantages de la société. Ce ne peut être qu' un aveuglement absolu, ou une malignité qu' il n' est pas permis de supposer sur de simples indices, qui confonde ainsi les êtres moraux et physiques, et prêche le renversement de tout sous prétexte de vouloir en rétablir les droits. Chaque individu a sans doute un droit égal aux avantages de la société en proportion de ce que comporte la position où il a plû au ciel de le faire naître. Le même soleil est pour tous,

p217

et personne n' a droit de nous en ôter la jouissance ; mais l' un a les organes vifs, l' autre les a foibles, sans que cette disparité mette le dernier dans le cas de murmurer. L' inégalité du partage est même infiniment moins exclusive dans les biens de la fortune, que dans les dons de la nature. Les premiers entraînent avec eux leurs charges, imposent des devoirs, nécessitent des soins, et une sorte d' esclavage qui compose les besoins de la médiocrité la plus rétrécie. Plus on est élevé, moins on est libre, quand on fait son devoir ; plus on est infame et malheureux, quand l' on y manque. L' inégalité des conditions, et les privilèges attachés aux premiers rangs du bâtiment politique ne choquent donc point les bonnes loix ; car s' il en étoit autrement, nulle société ne pourroit subsister que contradictoirement aux loix de la nature, puisqu' il

p218

n' en peut subsister aucune sans hiérarchies plus ou moins multipliées, plus ou moins privilégiées en proportion de l' étendue de l' état, c' est-à-dire, du territoire de la société.

Je n' ai point de droit au bien d' autrui, mais j' ai droit à tout le mien. Ce *mien* est l' univers entier, comme si je sortois de l' arche, pourvû que je n' employe pour l' acquérir aucun des moyens proscrits par la loi naturelle. On sçait qu' elle est toute renfermée dans ce grand principe, éternel comme la vérité dont il énonce une portion, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait* . à cela près je puis et dois me procurer à moi, et à

toute la société dont je fais partie, tous les avantages que mon esprit peut appercevoir, que mon activité peut atteindre, que mon industrie peut faire valoir.

L' étenduë de ce devoir, ainsi

p219

que ses bornes, sont les mêmes pour tous les hommes depuis le premier jusques au dernier ; je dirois depuis le sceptre jusqu' à la houlette, si selon mes principes, tout sceptre ne devoit se terminer en houlette par un bout.

Ce peu de principes établis jetteront une vive lumière sur la nature des prohibitions, et feront discerner aisément celles qui sont permises d' avec celles qui sont injustes. Mon plan n' est assurément pas de faire, en quelque partie que ce puisse être, un traité de morale. Je ne parle que de l' intérêt. On ne sçait, ou du moins on ne répete que trop aujourd' hui que tout ce qui n' est pas vraiment équitable, n' est jamais véritablement profitable aussi. Ce principe de toute vérité sert de plastron à bien des gens qui veulent paroître ce qu' ils ne sont pas. Ils répetent hautement que ce n' est que faute de calcul qu' on est injuste, espérant

p220

persuader par-là qu' il ne faut les examiner que du côté de l' esprit qui est leur fort, et non de celui du coeur qui est leur côté foible. Mais ici je n' établis rien que je ne le raisonne du-moins selon ma portée ; et si quelquefois une sorte de morale perce dans cet ouvrage, ce n' est jamais que pour démontrer des vérités politiques.

C' en est une, que le monde est encore dans son enfance en matière de gouvernement. Je n' imagine pas avoir montré jusques ici assez de présomption, pour qu' on m' accuse de m' élever un autel de nuées systématiques, devant lequel j' immole tous les législateurs présents et passés, me croyant seul chargé d' une mission expresse pour annoncer à l' univers que tous les hommes qu' il a révéés n' avoient nulle idée du terrain sur lequel ils jettoient les fondemens des édifices qui ont subsisté et subsistent encore aujourd' hui. De

p221

toutes les sottises répandues ici-bas et sur lesquelles j' ai *légitimé* au moins aussi avantageusement qu' aucun autre, l' aveugle présomption est une de celles que j' ai le plus oubliées. Je crois donc fermement que les différences du juste et de l' injuste eussent été le pivot des opérations de tous les législateurs, si les hommes étoient une pâte docile dans les mains de ceux qui les gouvernent. Mais il s' en faut bien qu' un génie supérieur ne soit le maître de faire recevoir les meilleures loix précisément parce qu' elles sont telles. Le tempérament du peuple, les usages, le climat, et tant d' autres matériaux étrangers à la constitution de la chose en elle-même, mais dont l' habitude a fait une seconde nature, entrent nécessairement dans la composition des arrangemens de la société, et un homme sage se voit réduit à ne lui donner que les loix souvent informes

p222

qu' elle est capable de supporter. Selon le disoit en parlant de ses athéniens, et le plus grand des exemples nous a fait voir que cette barrière insurmontable aux vuës de l' équité, est invincible pour la divinité même, sans détruire le libre arbitre de l' homme et conséquemment toutes les loix. Il n' est donc pas étonnant que toutes les législations, dont nous avons connoissance, soient très-imparfaites ; et l' on n' en doit pas moins admirer la supériorité d' esprit et de vuës de ces génies privilégiés qui ont sçu amener des hommes indociles et accoûtumés à la licence, les amener, dis-je, au point de subir la contrainte des loix. Si ces hommes qui se sont acquis tant d' autorité, et qui venus, pour ainsi dire, à propos dans le monde, sçavoient si bien profiter de la disposition de leurs compatriotes vers la lassitude de l' anarchie

p223

pour se les soumettre, n' ont pû pousser cet empire jusques à rétablir dans la police intérieure la loi naturelle dans toute sa pureté, devons-nous être surpris que cet effort ait été impossible aux législateurs du second ordre, à qui il n' étoit permis que de réparer ou orner en détail un bâtiment déjà

construit, et dont on n' eût pû reprendre les fondemens, sans risquer d' entraîner la ruine de l' édifice ?

La force seule ou d' esprit ou de corps a fondé les empires. La force de corps regne sur la servitude, celle d' esprit sur la superstition. La plûpart des fondateurs des nations ont réuni ces deux moyens, chacun en proportion des circonstances. L' un et l' autre sont propres à préparer l' esprit des hommes, et à les rendre

p224

capables de recevoir de bonnes loix, mais ils ne sçauroient en produire. Il s' ensuit de là que fonder un empire et lui donner des loix, sont deux opérations tellement distinctes, qu' elles appartiennent nécessairement à deux hommes différents. En supposant que Guillaume Le Conquérant eût eu le génie de Charlemagne, et qu' ayant détruit la nation dominante en Angleterre, il eût cherché à rendre heureux les peuples de ses nouveaux états, que Platon se fût présenté, et que le prince renonçant à tout autre avantage de sa conquête qu' à celui de bienfaiteur, n' eût conservé de sa puissance que ce qu' il en falloit pour appuyer le nouveau législateur jusques à ce que l' habitude eût forcé ces hommes grossiers à vouloir être bien ; ces deux hommes réunis auroient pû fonder un état, et lui donner des loix : mais si la refonte et l' assemblage

p225

des idées platoniciennes combinées d' une part avec les préjugés de la chevalerie, la loi des serfs, l' amour de la guerre, l' orgueil de la victoire etc. Si l' union, dis-je, de toutes ces choses paroît former une hypothèse monstrueuse, c' est toutefois précisément l' image d' un conquérant législateur. En effet, les idées folles et les préjugés inhumains des premiers sont aussi inhérents à l' esprit de conquête, que les lumières pures de justice et d' humanité sont nécessaires à l' esprit de législation. N' en déplaise donc aux historiens de Cyrus et de Sesostris, qui ont fait des modeles plutôt que des copies d' après nature, je mets en fait que ces deux rolles n' ont jamais été réunis. Romulus fonda Rome ; Numa Pompilius lui donna des loix. Cette

alternative de deux hommes indispensablement nécessaires à l'établissement d'un état, répétée dans leurs successeurs

p226

fut peut-être, humainement parlant, le principe réel de l'inébranlable solidité de cet empire. Si donc on a dit avec raison, que tout projet de régénération dans quelque partie du corps politique que ce soit, et par conséquent dans la masse entière, doit avoir pour objet de ramener la chose publique à ses principes fondamentaux, c'est seulement des lois d'installation dont on a voulu parler, et non des lois d'ordonnance et de distribution, puisque ces dernières n'existent pas ; je m'explique. Une nation qui originellement militaire pencheroit par la corruption de ses principes à devenir commerçante ou usurière, c'est-à-dire, où la prééminence passeroit du premier de ces états au dernier, tourneroit visiblement vers sa décomposition, et conséquemment le but du régénérateur devoit être de la ramener à son ancien esprit ; c'est ce que j'appelle lois d'institution.

p227

Mais si de-là nous passons à rechercher ses lois fondamentales que j'appelle lois d'ordonnance et de distribution, ce n'est point dans son origine que vous les trouverez ; à peine chaque siècle vous en présente-t-il quelqu'une de celles qui ont mérité ce grand nom par une utilité éprouvée. Cette discussion nous meneroit loin, et me jetteroit insensiblement hors de mon sujet. Ce que j'en ai dit suffit pour faire sentir 1 qu'il n'est rien d'immuable et de toujours bon dans les institutions humaines ; rien qui puisse constamment servir de point de ralliement dans les écarts où le relâchement des ressorts politiques peut entraîner ceux qui en ont le maniement. 2 que la distinction du juste et de l'injuste est la seule boussole qui puisse diriger de bonnes lois. 3 qu'il ne sauroit y avoir d'état et de société, dont un grand nombre de lois de distribution

p228

ne puisse être réformé sur ce principe, et que ce n' est point innover, mais consolider et fonder.

4 qu' il est toujours temps de s' appliquer à cette sorte de travail, autant que les circonstances peuvent le permettre.

Si jamais cependant un souverain peut sans crainte entreprendre les nobles fonctions de législateur, c' est lorsque son gouvernement est tellement autorisé par l' habitude, l' amour et le respect, que non-seulement il régné de fait sur les biens et sur les vies, mais encore sur les opinions. Or, en aucun temps du monde, toutes les conditions renfermées dans cette définition ne se sont trouvées réunies en faveur du gouvernement dans quelque état ou société qui puisse avoir subsisté, comme elles le sont aujourd' hui en France.

La nation entière semble avoir identifié ses intérêts, sa gloire, ses notions enfin de tout genre en une

p229

seule personne, *le roi* . Justice, police, finance, commerce, marine, pavillon, militaire, places, artillerie, villes, bourgs, hameaux, territoire, habitans, tout est au roi. Cette façon de sentir fut de tout temps naturelle au françois ; mais autrefois, quoique le prince fût comme aujourd' hui le soleil unique de son tourbillon, les grands, semblables à une glace, recevoient la lumière d' un côté pour la réfléchir de l' autre : aujourd' hui, tels que l' héliotrope, tout leur lustre, tous leurs efforts sont tendus vers l' astre bienfaisant, ils ne sont rien que par-là, et languissent loin de sa vuë.

Cette réunion de toutes les parties d' un état en un point unique ne ressemble pas non plus à l' engourdissement de l' esclavage établi par le despotisme chez d' autres nations. Le françois trop inappliqué, trop vif pour rien craindre

p230

à l' excès, propre à tous climats, prêt à toute entreprise, plante naturelle du sol de la légereté et de l' espoir, ne sçauroit être réduit en esclavage. En supposant qu' on me disputât cette induction physique, j' en allegue une preuve de fait. Nous

imaginons, nous combinons, nous inventons, nous exécutons avec vigueur non-seulement dans le détail de nos petits intérêts, mais en grand : nous ne sommes donc point asservis, quoique nous servions. Un temps viendra peut-être où la cour sera foible, tremblante, irrésolue, partagée de cabales qui prenant l'essor au-delà de son intérieur porteront sur les affaires publiques ; le terrain y sera difficile, le climat orageux, l'aspect changeant ; on s'éciera alors au despotisme, et c'en sont en effet les symptômes. Mais si je voyois ce temps (dont Dieu me préserve) je dirois : le despotisme est là, mais

p231

ce n'est point à lui que la nation obéit, c'est à son prince légitime et cher, que ce phantôme cache à sa vue, mais qu'il ne peut dérober à son cœur. Ne présageons point des temps fâcheux quand la providence nous en accorde de favorables. Il est de fait que le prince peut tout à présent en France sur les esprits ; c'est assez pour autoriser un citoyen à mettre au jour celles de ses idées qu'il croit pouvoir servir à l'avantage public. Les plus vagues imaginations peuvent avoir quelque utilité, quand des vues supérieures daignent les diriger et les réduire.

Il s'ensuit de ce que dessus, qu'il n'est édifice politique si bien construit, qu'on ne trouve dans son architecture des marques de l'antique barbarie de ses premiers constructeurs. Il en résulte encore que l'attention d'un gouvernement éclairé doit se porter toujours à réformer ces restes difformes et

p232

déshonorants, et que le juste et l'injuste sont le seul point sur lequel cette attention puisse diriger ses vues sans crainte de s'égarer dans le dédale des contradictions humaines. Il est évident enfin que si jamais aucun gouvernement fut, par la qualité des accessoires, libre de travailler à cet ouvrage utile avec certitude de la facilité dans l'exécution, c'est le nôtre aujourd'hui.

Ce préambule pourroit servir d'introduction à un plan de réformation, c'est-à-dire, de discours de réception aux petites-maisons. Mais on sçait par quelles gradations je me trouve en ce moment docteur

in utroque jure . Je ne suis dans le principe que
populateur ; mais la population, quoiqu' un miracle
continuel de la providence, est néanmoins soumise
aux arrangemens du gouvernement.
Tant que les hommes ont eu de la terre pour s' éloigner
les uns

p233

des autres, la population a pû s' étendre malgré les
efforts destructeurs des passions humaines ; mais
cette ressource eût été bornée et bientôt épuisée
sans celle du travail et de l' industrie. En effet,
toutes les premières peuplades étoient de pasteurs
ou de chasseurs. Eh ! Combien peu d' hommes
nourriront la terre, si elle n' offroit à notre
subsistance que ces secours-là ! Nous les avons
multipliés à l' infini par l' agriculture, et c' est
le premier des moyens ; j' en ai traité dans ma
première partie. L' industrie est le second :
celle-ci se divise en deux branches, industrie
domestique, et industrie étrangère : j' ai parlé de
la première dans ma seconde partie. Comme elle est
entièrement assujettie aux ressorts de protection et
d' encouragement qui partent des vuës du gouvernement
et de son régime intérieur, j' ai été nécessairement
forcé à toucher cette corde-là,

p234

mais je l' ai fait légèrement et avec le respect que
doit un citoyen à l' autorité qui le protege, et à
laquelle il doit sa sûreté. Dans cette troisième
partie où je traite de l' industrie étrangère, je me
trouve obligé, par la même continuité de chaînons
relatifs, à devenir politique, comme j' étois
magistrat ci-devant. Tel est le principe et la
gradation de toutes mes prétentions. J' acheverai ma
carrière, parce que l' ai commencée ; mais quand ma
mission volontaire sera finie, reprenant, comme
ésope, mon sarot et mes sabots, je résignerai
toutes mes charges, et redeviendrai gros Jean
comme devant.
Cependant croissant de la sorte à chaque instant en
dignités, mes devoirs augmentent proportionnément en
étenduë. J' ai cru, par exemple, pouvoir sous-entendre
dans la seconde partie tout ce qui se rencontroit de
relatif, sur le terrain

p235

que je parcourois alors, au chapitre des prohibitions que je traite en ce moment.

Ce n' est pas que je ne sçusse bien qu' avant que d' entreprendre de faire respecter le droit naturel dans l' univers, il ne fallût commencer par le faire regner chez soi. Sans sortir des règles de prudence et de conduite que je me suis prescrites, je pouvois, je devois peut-être rappeler combien de monumens de l' antique barbarie sont encore vivants parmi nous. En désignant les gabelles etc. Je n' aurois pas craint qu' on m' eût accusé de vouloir tarir les sources des revenus du prince et de l' état. On sçait comment j' ai parlé sur les impôts, et l' on n' imagine pas que je sois assez peu fécond, pour ne pouvoir remplacer un filet impur autant que foible de finance par dix autres trois fois plus abondants, et dont l' établissement et le régime conformes au droit naturel,

p236

rentreroient pour le fond dans le grand principe que j' ai établi, qu' il faut que tout ici-bas donne en proportion de ce qu' il reçoit. Combien d' abus de régime compliqué, et de police recherchée n' aurois-je pas pû attaquer, et j' ose dire, démontrer ridicules par le fait encore plus que par le raisonnement ; les privilèges et maîtrises de corps et métiers, par exemple, tyrannie de détail et couvre-feu de l' industrie, et tant d' autres qui se sont glissés dans la police, et y ont établi les plus criants abus du monopole sous le prétexte de déraciner ceux de la liberté.

J' ai cru devoir omettre tout cela, tant pour éviter de choquer l' intérêt particulier, que pour ne pas m' engager dans des discussions qui demanderoient des volumes. J' ai d' ailleurs toujours craint de m' ériger en censeur public ; mais ce qui eût peut-être soulevé bien des gens, si je l' eusse entrepris

p237

dans le détail, on me pardonnera de le tenter en grand. Ce n' est-là le territoire que d' un petit nombre de gens moins sujets à se passionner, et qui entendent raisonner les auteurs politiques et moraux

à peu-près, comme le vent souffler. *laissons-les dire, pourvu qu' ils nous laissent faire*, est leur devise. Eux et moi, nous nous sommes partagé ces deux genres de travaux, et il n' y a pas d' apparence que nous nous gênions réciproquement dans nos fonctions. Me contentant donc à l' égard des prohibitions domestiques d' avoir dit qu' il est toujours nécessaire de déraciner dans l' intérieur de l' état tout ce qui y subsiste de contraire au droit naturel, et que jamais les circonstances, qui peuvent concourir à désigner le temps opportun pour des changemens, ne furent plus favorablement réunies qu' elles le sont aujourd' hui

p238

parmi nous, je passerai aux prohibitions étrangères. Parcourons les différents tarifs établis dans les ports de toutes les nations de l' Europe : retrouvons les traces premières de cette absurde et scélérate science qui bientôt a serpé dans tout l' univers au détriment de tous les peuples : cherchons dans les traités les monumens des travaux et des finesses de la politique pour tourner à son avantage ce moyen décevant de prospérité exclusive : voyons dans les états de finance ce revenant-bon de la barbarie et de l' oppression sur la civilisation et la liberté ; ce recueil immense, cet arsenal de traits lancés et renvoyés contre l' humanité en général ne seroit encore qu' un petit échantillon du nombre d' empêchemens que l' esprit exclusif et d' intérêt a répandus sur la surface de la terre, pour gêner l' industrie et la communication

p239

nécessaire entre les hommes, qui est l' essence du commerce. Ne diroit-on pas que nous sommes au temps des brigands et de la barbarie, où l' on ne connoissoit d' autre droit que la force, et d' autre loi que la nécessité, avec la différence que les petits brochets ont servi de pâture aux grands qui s' étant partagé l' étang, dominant chacun dans leur canton, et n' y veulent laisser engraisser que ceux qui vivent sous leur protection, et qu' ils sont sûrs de dévorer plutôt ou plutôt, selon leur appétit ou leurs besoins. Quand l' imaginative de charger de droits une sorte de marchandise qu' on veut discréditer, seroit aussi

recherchée et sûre qu' elle est plate et fautive, tout homme d' état eût dû la rejeter, par l' idée seule que l' invention n' en peut être secrette, ni le principe exclusif. Vous imposez ici, l' on vous rend la pareille ailleurs : l' industrie y perd

p240

de toutes parts ; mais le plus grand désavantage est pour celle des deux nations qui est la plus prompte à se rebuter, la plus opiniâtre à consommer, et dont le genre d' industrie est de la nécessité la moins absolue. D' après ce principe incontestable, je laisse à juger si nous gagnons plus que d' autres à cette méthode destructive.

Je sçais tous les *si* et les *mais* , dont les petits spéculateurs ont enluminé cette vaine science. J' ai parcouru l' immense bibliothèque du pour et du contre ; et c' est parce que je la connois, que dégoûté des sinuosités de ce méandre, j' ose affirmer que qui n' en sçaura pas franchir les détours et tendre au-delà, ne fera jamais rien de grand ni de solide pour le bonheur de l' humanité. On doit sçavoir de reste de quel point de perfection est susceptible l' action des ressorts compliqués : ne voudra-t' on jamais connoître

p241

l' efficacité de ceux qui sont simples ?

En cela, comme en toute autre chose, je n' ai qu' un secret, mais je le crois bon : et comme je n' ai jusqu' à présent rien détruit que je n' aie mis quelque chose à la place, je vais donner mon idée, qui n' est rien moins qu' impraticable pour le roi Pasteur. Il faut se rappeler ce que j' ai dit : premièrement que le commerce est à l' extérieur ce qu' est la vivification à l' intérieur ; secondement, que nous avons tous intérêt à ce que nos voisins tirent de leur territoire et de leur industrie toutes les ressources possibles ; troisièmement, que le commerce est de sa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l' industrie et du travail. Rassemblant en un point ces principes et les diverses conséquences que j' en ai tirées, quand je les ai traités chacun en particulier,

p242

ne pourroit-on pas se faire un plan général de débarrasser l'industrie de toutes les entraves que lui ont donné de toutes parts l'aveugle cupidité et l'abus de l'autorité ?

J'ai dit ailleurs, que le roi Pasteur commencerait par dégager l'intérieur de ses états de tant et tant d'obstructions établies dans les temps où chaque partie de l'état avait ses fonctions à part, et ne concourait à former un tout que dans certaines circonstances presque toujours au choix de ceux qui dominoient dans les provinces. Si depuis, l'avarice du fisc les a conservées, on sçait qu'il est presque dans tous ses calculs aussi éclairé que le seroit le laboureur qui n'ensemenceroit pas ses terres, de crainte de se priver de la portion de grains nécessaire pour cela ; mais le roi Pasteur qui, par les vuës que j'ai détaillées ailleurs, n'a d'autre objet que d'établir une

p243

prompte et facile communication entre les différentes parties de son territoire, a fait tomber tous ces empêchemens, comme les barricades dans les ruës de sa capitale, et tout est désormais libre dans l'intérieur de son royaume.

Il a fait plus : considérant que ce seroit perdre une partie des avantages de la situation de ses états que de ne pas y offrir la liberté du *transit* aux marchandises et denrées des étrangers, dont la destination est au dehors de chez lui, et qu'il prive par-là ses sujets des profits du *nolis*, du dépôt, des commissions etc. Il leve de toutes parts les barrières, et présente à l'univers étonné les droits de l'hospitalité, les avantages d'une communication toujours aisée, et d'une police admirable dans ses états. Tant de bienfaits l'ont déjà rendu l'idole et l'exemple de l'humanité ; s'élevant alors de sa situation naturelle à cette nouvelle

p244

sphère acquise à si bon droit, il entreprend enfin de rendre universels tous ces avantages, et voici comment il y réussit.

Il propose d'abord à ceux des états commerçants, qui n'ont presque d'autres fonds que leur industrie, un traité de fraternité, portant suppression totale de

tous droits d'entrée sur tout ce qui sera apporté dans les ports de l'une des puissances contractantes par les sujets et vaisseaux de l'autre, de quelque nature qu'il puisse être, et de quelque pays qu'il soit apporté.

Certain d'avoir poussé chez lui l'industrie au point, que celle de l'étranger ne lui damera jamais le pion, dès qu'elle aura le désavantage des frais de transport, il levera toutes les défenses et prohibitions de manufactures étrangères pour obtenir les mêmes avantages chez les autres, et ne prohibera que celles de la fabrication des

p245

peuples qui n'auront pas voulu entrer dans le traité. Je ne crois pas qu'on imagine cette négociation bien difficile à conclure avec la Hollande, Hambourg, Gènes, et autres républiques qui ont quelques vuës de commerce. Certaines puissances du nord, dont le gouvernement est éclairé, y accédroient bien volontiers aussi : et s'il en est encore quelques-unes qui, par un bizarre aveuglement, renoncassent aux avantages du commerce, pour se conserver cette destructive portion de leurs revenus qui provient des droits d'entrée sur les matières indispensables à la consommation de leurs sujets hérissés d'ignorance et de misère, on pourroit se contenter d'un règlement de tarif universel et uniforme, immuable également et respectif, au moyen duquel on recevrait leur accession.

Le système de l'univers est changé : le monde entier est connu,

p246

et les irruptions des barbares ne sont plus à craindre, à moins que le malheureux système d'intérêt exclusif, dont la politique du commerce fait aujourd'hui la base de ses spéculations, ne porte les nations policées à s'affaiblir réciproquement jusqu'à ce que quelque brigand ou chef de voleurs sorti du fond de la Tartarie, dévaste enfin le second théâtre de la prospérité humaine, comme leurs pareils ont autrefois désolé le premier.

Une semblable révolution n'a pas d'apparence. Si nos vuës de commerce et d'intérêt sont encore bornées, c'est qu'elles sont bien modernes ; mais les hommes vont loin en peu de temps, quand une fois ils

trouvent le fil de quelque connoissance nouvelle ; et
puisqu' il me vient à moi, qui m' avoue très-médiocre,
des notions claires et neuves sur des matières
au-dessus de ma portée dans la pratique,

p247

que ne doit-on pas attendre dans peu des vuës des
vrais hommes d' état et de ceux que la providence a
doués d' un génie supérieur ? Il y a donc toute
apparence que les hommes connoîtront bientôt leurs
vrais interêts en ce genre, qui ne sont pas plus
difficiles à concevoir que ne le sont les subtilités
de détail dont on enveloppe cette prétenduë science.
On peut conclure en conséquence que les révolutions
désastreuses, du moins celles dont les hommes sont
les auteurs, sont bannies de l' univers.
L' art de l' imprimerie a multiplié, communiqué et
étendu les connoissances ; la découverte de la
boussole a facilité les communications ; celle de la
poudre à canon a égalisé les forces, et rendu la
férocité moins redoutable. Ces trois inventions assez
voisines l' une de l' autre, et qui ont entre elles des
rapports de désastre et

p248

d' utilité, forment ensemble une époque qui a changé
la face du monde.
En tous les temps le commerce et l' empire de la mer
ont élevé les peuples fort au-dessus de leur sphère
naturelle ; mais les nations belliqueuses, toujours
sûres de détruire leurs rivales commerçantes en les
attaquant dans leurs foyers, pouvoient étouffer le
commerce, et remettre l' empire aux mains de la force
jusqu' à ce que, bannie par la prospérité qui engendre
la mollesse, elle passât chez d' autres peuples pour
regner de nouveau par leurs succès. C' est ainsi que
Lacédémone victorieuse d' Athènes concentra le
commerce et la politique des grecs ; que celui de
Tyr ne fut plus que dans la mémoire des hommes, pour
avoir osé braver un conquérant ; que Carthage qui
couvroit presque les deux mondes, disparut et entraîna
dans sa chute le commerce de

p249

l' univers ; qu' Alexandrie enfin, étape du monde entier par sa situation et ses autres avantages, n' est plus qu' un monceau de ruines, pour s' être trouvée sur le passage d' un peuple, dont le cercle d' idées ne s' étend pas au-delà de l' esprit de conquête et d' oppression.

Depuis les découvertes ci-dessus, tout a changé de face dans le principe ; d' où la prudence humaine peut conclure que tout en changera dans les conséquences. Le commerce s' est partagé, l' ignorance n' a plus été comme autrefois la compagne de la force ; elle suit au contraire par-tout l' abâtardissement et la langueur. L' empire de la mer a toujours à la vérité fait pencher la balance : cette vertu est son essence, et rien ne peut la lui enlever ; mais les nations policées ont toutes senti cette vérité, et cherché à enlever cet empire à leurs ennemis. L' Espagne que la providence avoit destinée

p250

à subjuguier et ravager le nouveau monde, jouissoit à peine de la domination des mers, qu' une poignée de ses sujets révoltés entreprit avec un courage merveilleux de la lui disputer, et en vint à bout avec un succès qui passa ses espérances. De peuples proscrits qu' ils étoient, ces favoris de l' industrie, devenus puissance importante, virent bientôt les insulaires leurs voisins marcher sur leurs traces, et leur faire d' un trait de plume la plus cruelle des guerres en pleine paix. La Hollande sentit le coup tel qu' il étoit, et la plus acharnée des guerres maritimes alloit décider de l' empire disputé, quand la France mêlée dans la querelle, d' abord comme alliée, et qui sous ce personnage avoit attrapé une partie du gâteau, ensuite comme conciliatrice, devenue bientôt une rivale redoutable,
*peut-être troisième larron,
eût saisi...*

p251

si son maître, séduit par l' appas des circonstances et par l' espoir de reculer utilement ses frontières, n' eût donné d' autres ombrages à l' Europe, et n' eût forcé la Hollande, par la crainte de ses propres foyers, de courir au plus pressé et de s' unir à sa rivale pour s' assurer contre un tel voisin. La continuation du mauvais système volontaire de la

France entraîna celle du mauvais système forcé de la Hollande. L' étoile et les forces prodigieuses de Louis Xiv le maintinrent sur cet élément comme ailleurs ; ses ennemis devinrent, il est vrai, les propriétaires et les laboureurs de la mer, mais il y campa toujours, soit en corps d' armée, soit avec des troupes légères ; et quoi qu' on en dise, l' empire de la mer est non-seulement encore une chimère, mais même désormais une chimère impossible à réaliser. Vainement les anglois prétendent-ils en être aujourd' hui

p252

les maîtres : l' objet seul de s' y rendre les plus forts les oblige à des dépenses qui excèdent leurs moyens, et les tient dans un état de contraction qui ne peut qu' entraîner un accablement absolu. L' union de deux ou trois puissances, même dans l' état actuel, les embarasseroit étrangement ; et de ces trois, il en est deux qui, si elles connoissoient leurs forces et prenoient les moyens véritables pour en rendre l' explosion maritime, les réduiroient dans peu d' années à tenir dans l' Europe le rang qu' ils y ont tenu de tout temps, et qui est assez beau pour qu' ils pussent s' en contenter.

Il resulte de tout ceci, que selon les loix de la prévoyance fondée sur le cours des choses passées, les incursions de la barbarie ne sont plus à craindre pour le monde policé, du moins dans le genre dont l' histoire ancienne nous donne tant d' exemples, c' est-à-dire,

p253

de façon à s' établir sur la ruine entière de l' industrie et des arts, et que les parties qui désormais tomberont en décadence, périront par des maux de langueur, dont plusieurs cantons furent et sont tour-à-tour attaqués.

La mer et les sciences perpétuées sauveront désormais l' humanité du malheur de retomber en entier aux portes de l' abrutissement, et de recommencer les pénibles efforts de l' invention. Il resulte encore que par un effet contraire, quoique rapproché dans le principe, la mer et les sciences perpétuées sauveront pareillement l' humanité du joug de l' intérêt exclusif, qui n' est autre chose au fond que la monarchie universelle. Qu' arrivera-t' il donc du

froissement continuel de cet intérêt déifié de nos jours ? Le voici. Il n' appartient qu' aux éléments arrangés expressément par une main toute-puissante pour se combattre sans

p254

cesse sans s' entre-détruire, de montrer à nos yeux ce miracle continuel ; mais les choses secondes ne participent nullement à ce prodige : il arrivera donc entre les peuples qui se disputent l' empire de la mer et le commerce exclusif, qu' épuisés de toutes parts par des efforts excessifs, obligés de surcharger les peuples pour fournir aux frais d' une guerre dispendieuse, et aux accès d' une émulation dégénérée en haine tantôt ouverte, tantôt couvée sous la cendre, ils se dépeupleront réciproquement. Ainsi que les meubles précieux, et après eux les rats et les reptiles même fuient d' une maison prête à tomber, les mœurs, les sciences, les arts, l' industrie, et jusqu' aux moindres talents mécaniques, tout abandonne un état en décadence. Le nouveau monde offre à l' humanité exilée les mêmes avantages qu' elle trouvoit dans l' ancien ; et si les hommes demeurent

p255

toujours aussi barbares qu' ils le sont encore, quelque jour ses peuples divisés, aussi peu instruits par nos malheurs que nous le sommes par ceux des pays où les antiochus et les ptolomées se faisoient autrefois la guerre, se disputeront avec acharnement les pelleteries de nos déserts.

Le projet donc de fraternité entre les peuples commerçants, loin d' être idéal et imaginaire, est le seul qui puisse remettre la cupidité à sa place ; elle est bonne quand elle obéit, exécration quand elle commande. De pasteurs des humains, les souverains cupides en deviennent les bouchers : les uns et les autres conduisent les troupeaux ; mais les premiers au pâturage, les autres à la mort. Le souverain, qui persuadé de l' utilité et de l' absolue nécessité du traité général proposé ci-dessus, et que je suppose ici peu instruit de l' opiniâtreté des faux calculs

p256

de l' intérêt, penseroit d' abord que les plus grandes difficultés à l' exécution de son projet viendroient de la part des puissances qui ne font aucun commerce maritime, et qui, accoûtumées à jouir des droits perçus sur les marchandises que les nations industrielles apportent dans leurs ports, ne voudroient point borner à cet égard leur pouvoir, dans l' espérance d' obtenir les mêmes immunités dans une sorte de commerce inconnu à leurs sujets, ne doit point être arrêté par ces foibles considérations. J' ai dit ci-dessus par quel moyen on pourroit faire entrer ces puissances dans nos mesures, en les modifiant en leur faveur ; et je suis persuadé que si par une conduite toute contraire à celle des conseils de commerce d' aujourd' hui, et par une générosité que j' ai démontrée utile et nécessaire dans les premiers chapitres de cette troisième partie, au-lieu

p257

de chercher à perpétuer l' ignorance et la paresse des nations qui n' entendent ni le commerce, ni les manufactures, on les aidoit et encourageoit au contraire, par tous moyens, à établir chez elles l' une et l' autre de ces richesses, ces nations entreroient bientôt avec une confiance entière dans toutes les vues de leur bienfaicteur. Peut-être que d' abord les plus grandes difficultés viendroient de celles des puissances commerçantes, dont l' ambitieuse cupidité est fomentée par l' orgueil, et servie par de grandes vertus de patriotisme, de constance etc. Une nation, qui se laisse journellement bercer dans les écrits de quelques visionnaires du faux espoir, qu' elle peut et doit envahir le commerce universel, et qui (je l' ose dire, moi, l' ami du genre humain) autorise également la fraude et la violence, ou du moins la souffre dans ses branches, pourvû que

p258

l' intérêt de l' instant se trouve au bout ; une nation, qui conserve précieusement dans ses fastes comme monument de la législation la plus éclairée, et observe soigneusement dans sa conduite la teneur de l' acte le plus tyrannique qui jamais ait été proposé à un peuple qui prétend s' unir à l' univers

entier par les liens du commerce, cette nation, dis-je, pourroit bien envisager comme formé contre elle un plan de liberté générale et universelle sur la mer, et de communication libre et fraternelle entre tous les peuples. Il est pourtant vrai de dire que nulle part plus que chez ce peuple altier, il ne naît à la fois d'hommes supérieurs et clairvoyants en grand. Il est en conséquence à présumer que, dans l'hypothèse de l'exécution de tous les plans d'utilité et d'amélioration proposés dans mon ouvrage, ces hommes attentifs auroient dès long-temps examiné les opérations,

p259

et approuvé les vûes du roi Pasteur ; que la nation entière auprès de laquelle les bons conseils prévalent toujours à la fin, auroit antécédemment profité dans bien des détails des bons exemples de son voisin, et que par-là plus disposée à juger favorablement de ses projets, elle seroit plus susceptible de persuasion sur l'utilité de ceux auxquels son accession seroit nécessaire. En la supposant dans cette disposition, je ne vois pas ce que des têtes sages pourroient opposer dans le parlement d'Angleterre à la proposition d'accéder au traité de fraternité universelle en fait de commerce. Il seroit aisé de leur prouver d'abord que leur célèbre acte de navigation étoit une folie dans le temps même où il fut proposé, quoique les incidens qui porteroient alors d'un autre côté les vûes des puissances étrangères, en aient procuré le succès. En

p260

effet, si Louis XIV que les anglois ont tant combattu, et qui les a si bien servis, pendant tout le cours de son regne, n'eût attiré sur lui la jalousie et les craintes de l'Europe entière ; si l'Espagne, la France, le Dannemarck, et la Suède sentant comme on l'auroit dû les conséquences de souffrir qu'une nation par un acte de commerce osât déclarer toutes les autres pestiférées pour ses ports, et se réservant le privilege de faire par-tout le commerce en toute espece de denrées et marchandises, osât prescrire la nature de son chargement à tout vaisseau qui n'auroit pas le bonheur d'être anglois : si ces puissances, dis-je,

également intéressées à cette injure faite au genre humain avoient pris des mesures combinées contre cet attentat à la liberté publique, les anglois auroient honteusement reculé. Au-lieu de cela chaque puissance regarda cet affront comme

p261

étranger à son fait, et contente d' obtenir la permission d' apporter chez la reine des nations les denrées de son crû ne vit de lésés dans cet acte, que les hollandois voituriers immenses, et cultivateurs presque nuls.

Mais est-ce un soulagement pour moi, quand la moitié de ma maison brûle, si celle de mon voisin se trouve consumée toute entière ? L' acte de navigation, loin d' être une des dépendances du droit de souveraineté que chacun a chez soi, étoit un attentat tyrannique contre le droit des gens ; et comme tel devoit être réprimé, si ce n' est par une ligue générale, du moins par une semblable prohibition chacun chez soi, uniquement pour les anglois. Cet acte le seroit aujourd' hui, que toutes les nations visent à être commerçantes, s' il étoit question de le faire éclore. Je doute qu' il fût plus mal-aisé

p262

de démontrer dans le même sens, que toutes les prohibitions usitées de nos jours péchent également contre la justice et contre le bon sens ; et tout me porte à croire qu' en étendant plus qu' il ne convient à mon plan les détails du projet que je propose, on parviendroit à faire entendre à l' Angleterre, que ses peuples aujourd' hui mieux établis que tous autres sur la mer, auroient un avantage réel et prompt à l' établissement de la liberté universelle.

Et pourquoi se figurer des monstres où peut-être ils ne sont pas ? Combien de commerces lucratifs que cette nation fait par interloppe, supportant les frais de la fraude et les périls du brigandage, et dont l' appas les pourroit faire entrer dans les vuës du roi Pasteur ! Combien de motifs de guerres ruineuses rayés sur le livre des calamités du genre humain ! Quel accroissement dans le reflux immense

p263

des denrées et marchandises, dont les plus habiles navigateurs auroient le premier profit, et du moins ceux du *nolis*, etc. Depuis long-temps je suis d'assez près, quoique dans mon cabinet, les progressions de l'esprit anglois dans ses vuës, dans ses actions et dans ses délires, car il y en a par-tout. J'efface, autant qu'il m'est possible, de nos relations les nuages du préjugé, et des leurs, les exagérations de l'enthousiasme ; je tâche de les juger sans partialité dans ce moment même, où les préventions contre eux m'environnent de toutes parts. Je me trompe fort, ou les différentes vuës de détail qui, dans un ouvrage moins sommaire que celui-ci, jetteroient un jour avantageux sur les conséquences de mon système, les frapperoient bientôt plus efficacement que tous autres. En supposant toutefois que quelque puissance, telle qu'elle pût être,

p264

refusât de se prêter à ce nouvel arrangement, soit en totalité, soit avec les modifications que j'ai admises en faveur de celles qui n'exportent rien, fort ou foible (ce qui me seroit égal en matière d'état où la justice seroit la seule alliée offensive et défensive dont je voulusse dépendre) j'aiderois au privilège exclusif de ce peuple opiniâtre par la plus décidée des opérations.

Je n'aurois point recours à la force pour contraindre des peuples libres à concourir à leur propre avantage ; car chacun est le maître chez soi. Je défendrois à tous les sujets de l'état, comme crime de haute trahison et au premier chef, tout commerce direct ou indirect avec la nation qui m'auroit renié pour son frere. Cette loi proclamée avec les plus grandes solemnités, et revêtue de toutes les formes qui pourroient la rendre authentique, seroit encore redoutable

p265

par les peines qui suivroient son infraction. La tête du fraudeur seroit mise à prix, sa maison rasée, sa postérité déclarée infame jusques à la dernière génération.

Vainement allégueroit-on contre cette sévérité, que les peines disproportionnées aux crimes sont un abus

contraire aux moeurs, et qui avilit les loix.
Personne ne connoît mieux que moi la vérité de cet axiome dans le courant de la société ; mais la nécessité de ce régime dans le tronc a des exceptions dans les branches. La lenteur des formes reçues dans l' administration des loix civiles feroit aussi mal dans un camp, que le despotisme d' un général d' armée, ou d' un capitaine de vaisseau dans son bord seroit dangereux dans le tribunal de la justice. Le commerce est une branche de la société ; la célérité est son élément, et conséquemment les loix tranchantes son régime. à considérer d' ailleurs

p266

dans celle que je propose les vuës du législateur, il est aisé de sentir que celles-ci étant d' une utilité du premier ordre, ce qui les dérange merite d' être réprimé par des peines proportionnées. Quoi qu' il en soit, ennemi juré du pour et du contre, dès que je vois justice devant moi, j' établirois cette loi ; je la ferois observer, et (ce qui selon moi est l' ame de toute police et de tout gouvernement) je prendrois en contravention quelqu' un dont le procès et la punition rendus publics, effrayeroient pour long-temps les plus hardis.

En cet état, permis seroit aux nations prohibées d' établir chez elles les mêmes défenses ; je ne m' en ressentirois aucunement ni sur terre ni sur mer, et nous vivrions de la sorte, comme gens qui ne s' entendent ni ne se voient.

Qu' en arriveroit-il alors ? On peut concevoir la chose sous deux

p267

hypothèses. La première est que chacun de son côté seroit réduit à son propre fonds. En ce cas, celui qui en auroit le plus, auroit le dernier ; et je ne vois pas que celle-là fût à notre désavantage avec qui que ce puisse être. La seconde plus conforme à la tournure actuelle des choses, c' est que chacun de son côté feroit concurremment le commerce chez les nations neutres, et solliciteroit l' exclusion de son rival. Oh ! Dans ce cas, je demande pour laquelle des deux parleroient la justice, les faits, et les vuës d' utilité ? Ne seroit-ce pas pour celle qui renonçant à tout privilège particulier, ne demande de franchises que celles qu' elle offre, et

d' avantages que ceux qu' elle procure ?
Enfin ou la nation cananéenne a, au moment de
l' interdiction, plus de commerce que nous, ou elle
en a moins. Si elle en a plus, la perte d' une branche
considérable

p268

lui doit être plus sensible ; si elle en a moins,
elle est moins en état de se récupérer ailleurs de
ce qu' elle perdrait chez nous. Je sçais qu' on peut
me retorquer l' argument ; mais d' une part, on ne
sçauroit m' ôter l' avantage d' avoir la justice de mon
côté, et un objet fixe au-lieu d' un but idéal : de
l' autre, je vois d' ici à peu-près quelles pourroient
être ces puissances ; je connois des vuës chez elles,
ainsi que des moyens chez moi, qui feroient prévaloir
mon parti. J' en dis assez, mais je m' en reserve
peut-être encore davantage.
Cependant ce seroit pousser trop loin le château en
Espagne, que de donner comme probable l' espérance,
qu' un pareil état de tension pût durer sans
occasionner une guerre ouverte entre des nations
rivales, et déjà aigries par l' interdiction mutuelle
du feu et de l' eau. C' est ici que je rappelle ce que

p269

j' ai écrit à la fin du chapitre précédent, quand
après avoir établi une florissante marine militaire
chez nous, et les moyens de la soutenir et de la
diriger de façon qu' elle soit en état de nous faire
respecter par-tout, j' ai dit que j' allois ajoûter
à tant de ressorts naturels et qui naissoient de la
chose, des moyens étrangers et qui nous deviendroient
propres.

Revenons en effet sur la suite d' objets que j' ai
présentés dans le cours de cet ouvrage ; peignons
le roi Pasteur environné d' un peuple immense qui
benit la douceur et la vigilance de son gouvernement,
ouvrant ses chemins, ses villes et ses ports aux
étrangers qui jouiroient chez lui des mêmes
avantages que ses regnicoles. Montrons ce prince
magnanime, qui d' une part a persuadé l' Europe de
sa modération, et de l' autre, montré que cette vertu
est fondée en principes, et qu' étant

p270

chez lui l'ame de la justice, il en veut être
l'arbitre ailleurs. Bienfaisant pour tous ses voisins,
il leur a communiqué les arts qui font sa prospérité,
enseigné ses manufactures, encouragé chez eux l'art
de la navigation ; ils lui doivent tout enfin, et il
ne leur demande rien.

En cet état, il leur présente un traité dont tout
l'objet est de rendre libre la mer et les
communications, le travail et l'industrie. Ce traité
visiblement utile pour la plupart des puissances
ausquelles il est proposé, a été signé, comme je l'ai
dit, par plusieurs d'entre elles qui en ont
visiblement goûté les fruits. Concevez, s'il se peut,
quel accroissement de réputation doit avoir procuré
à ce prince une telle conduite. Chacun sçait que la
réputation est le premier des biens pour tout homme,
en quelque classe que la providence l'ait placé ;

p271

mais que ce bien devient plus important pour chacun
d'eux en proportion de l'élévation de son état. Un
roi de haute renommée est la principale, et pour
ainsi dire, l'unique force de son état. Or supposons
que ce prince, ami des hommes, dont toutes les
démarches et les vœux sont à découvert, dont toute
la politique est sur les lèvres, soit obligé
d'employer le glaive pour soutenir la cause de
l'humanité ; peut-on penser que cette guerre ne
devienne pas bientôt la cause commune de toutes les
puissances alliées, et c'est alors qu'affranchi par
la déclaration de guerre des entraves de la justice
qui me défendoit de contraindre même pour imposer le
joug de l'humanité, je ne ferois de traité que celui
dont la base seroit l'accession à la confraternité
universelle dans le commerce.
Tel est le seul joug qu'il soit

p272

permis d'imposer à ses voisins, et le seul empire
qu'il soit utile et praticable d'exercer sur eux.
Et qu'on ne m'accuse pas de donner ici un rechauffé
de Platon et de sa république. Ce rare génie
bâtissoit en l'air, et moi je parle d'après les faits
tels qu'ils sont, et j'en tire des arrangemens
subséquents, tels qu'ils doivent être.
Je ne vois sur tout cela qu'une objection réelle à me

faire, qui est celle du fisc. Votre entière liberté de communication, me dira-t-on, entraîne d' une part la suppression de tous droits et douanes intérieures qui, selon vous, ne sont que des obstructions contraires à la circulation, de l' autre celle des droits d' entrée et de sortie des ports : par où donc remplacerez-vous le déchet énorme que votre plan cause aux revenus de l' état ? Et comment le roi qui ne fait point le commerce, profitera-t' il de celui de ses sujets ? Ne nous

p273

alléguez point ici vos axiomes philosophiques et rebatus, que les richesses des peuples sont celles du prince ; qu' où il y a plus d' hommes, les services sont à meilleur marché, d' où s' ensuit qu' un moindre numéraire équivaut à un plus grand ; que des peuples riches et contents sont toujours prêts à se saigner pour l' honneur et l' utilité de leur prince ; que la réputation est le plus grand des biens, et autres sentences de cabinet. Nous avons assez entendu de tout cela ; nous sçaurions aussi, si nous voulions sçavoir, que plus les peuples sont riches, plus ils sont attachés à leurs richesses, et d' autant moins disposés à s' en dessaisir ; qu' où il y a plus d' hommes, il faut plus de nerf pour les contenir ; que les princes de la plus haute réputation, Salomon, ou si l' on veut, Louis Xiv sont ceux qui ont le plus accru leurs finances etc. Mais tout cela ne

p274

fait rien au fait. L' extraordinaire des guerres, la marine, la politique, la justice, la police, la maison du prince, ne seront point entretenus avec des axiomes moraux ; ainsi donc remplacez au trésor d' un côté ce que vous lui ôtez de l' autre, sinon l' on ne vous fera seulement pas l' honneur de vous ranger dans la classe des suivans de *Sir Politick* , qui visionnaires de bonne foi, méritent du moins quelque indulgence comme tous bien intentionnés ; mais singe du renard sans queue vous serez sifflé comme ayant, en vertu d' une dialectique aussi foible qu' abondante, entrepris de nous démontrer que les fièvres quartes nous sont bonnes. Ce n' est peut être pas des gens du fisc que

viendroient ces objections. Ceux d' entre eux qui n' entendent que leurs calculs, ne lisent et ne commentent que barême, et les autres plus éclairés

p275

sçavent bien que le mieux est possible ; mais incertains si le mieux public concourroit avec le mieux particulier, ils parviennent à penser, à force de le dire, que tout ce qui est, est bien, et qu' il suffit, pour être homme d' état, de faire l' office du jour le plus rondement et le plus utilement qu' il est possible : mais de quelque genre que puissent être les auteurs de ces objections qui, je l' avoue, peuvent du moins venir à l' esprit de bien des gens, je leur répondrai sommairement, et sans répétition de mes anciens principes où je ne crois pas avoir rien biaisé : 1 que je n' ai jamais prétendu rendre les sujets de l' état riches, mais au contraire, l' état riche de sujets. 2 qu' en avouant qu' où il y a plus d' hommes, il faut plus de nerf pour les contenir, je demande ce que c' est que ce nerf. Si, selon mes critiques, ce nerf est la finance, je conviendrai que j' ai fait autre part que

p276

chez eux mon cours d' anatomie, mais j' ai ouï dire que le plus riche et le moins nerveux des souverains est le Mogol ; et l' histoire des révolutions d' empires nous montre que dans le conflit de deux nations, la plus riche a toujours succombé. Si au contraire le nerf est la police intérieure, et les forces de terre et de mer, tout cela n' agit que par des hommes ; et qui en a le plus, a le plus de nerfs aussi. 3 que les princes qui doués d' ailleurs des plus grandes qualités, ont abusé de l' obéissance de leurs sujets pour pousser trop loin les ressources de la finance, ont préparé par cet éclat éphémère les plus fatales révolutions, des scissions d' empires, des banqueroutes d' état, etc. Mais que Cyrus, Charles-Magne et autres, dont le nom sera toujours un éloge, ont fait les plus grandes choses sans moyens extraordinaires, et ayant toujours en horreur

p277

de fouler les peuples. Pour en venir enfin au point principal, et oubliant pour ce moment-ci par combien de raisons de fait j' ai prouvé que le roi Pasteur doubleroit ses revenus en cultivant ses terres, j' offre un dédommagement tout simple de la diminution de revenus occasionnée par la suppression des douanes, et autres droits perçus en ce genre dans l' intérieur du royaume et sur nos frontières : et quel est-il ? Accroissement d' impôts sur les terres. Je m' explique. Il a paru cette année un ouvrage sous le titre de *mémoire s l e p* . Ce morceau qui traite d' un des détails du régime domestique, montre dans l' auteur des connoissances en ce genre que je n' ai pas ; mais, ou je me trompe fort, ou toutes ses idées en grand rentrent dans mon plan. Quant aux détails qui paroissent traités avec une grande vérité, ils démontrent,

p278

du moins par le fait, qu' il est très-possible de voir des peuples qui fournissant au prince des subsides au moins aussi forts que leurs voisins, s' imposent encore volontairement des sommes considérables pour leurs dépenses particulières, uniquement encouragés par les avantages d' une sorte de liberté intérieure, et d' une répartition établie sur un tarif fixe et permanent.

Ces deux choses sont tellement de droit naturel, qu' on ne peut regarder les arrangemens contraires à cette façon d' être qui subsistent encore, que comme de ces restes d' enfance que l' âge mûr corrigera dans peu ; mais il résulte de ces notions une preuve de fait, que les terres, dans l' état même où sont les choses, pourroient porter plus qu' elles ne font au moyen de ces deux conditions. Oh ! Maintenant, si revenant sur la suite de principes incontestables par lesquels

p279

j' ai démontré que tout vient de la terre, que tout produit par de-là, quelque altération et changement que le travail ait procuré à la matière première, que toutes les charges portent en poids sur la terre, que toute industrie la fait valoir, et conséquemment que tout commerce est à son profit ; si, dis-je, se rappelant cette suite d' inductions toutes simples, et que je n' ai pas inventées, on veut ajoûter encore à ces avantages démontrés ceux qui, dans l' ordre

économique que j' ai établi, doivent résulter du
baissement des interêts, et de l' extinction ou
diminution des rentes, qui doivent porter le prix
de la terre à un taux inespéré, l' on verra qu' en cet
état le propriétaire payera dix pour gagner cent ;
que sa tourbe, son grais, son ardoise, tout enfin ce
qui n' avoit point de prix, en acquerra jusqu' à 20
pieds sous terre, et qu' il se trouvera trop heureux
d' acheter

p280

par une légère subvention le concours de l' industrie
universelle sur son fumier.

Voilà tout mon secret : je n' en eus jamais que de
simples, et à vrai dire, je ne fais aucun cas des
autres. D' ailleurs on ne doit pas s' attendre à
trouver ici des projets de finance. Quand j' aurois
cet esprit-là, il me seroit absolument inutile. Je
n' en suis cependant pas tellement dépourvu, que je ne
puisse faire une offre comme feu Girardin ; c' est
qu' on fasse un relevé de ce que valent les douanes
du royaume, qu' on prélève ce qu' il en coûte pour
l' entretien des préposés et les frais de la gession
de cette partie, et que le produit en soit établi
sur le pied de la meilleure année en dix : j' offre
alors de m' en charger, et d' en donner le double au
roi, sauf à en traiter avec tels gens qu' il me
plaira, étrangers, nations ou particuliers,
compagnies, chambre du

p281

commerce, provinces, communautés etc. Sans exiger
que l' autorité me prête main-forte en quoi que ce
soit, et promettant en outre qu' on ne payera nulle
part aucuns droits de douane, d' entrée ou de sortie
ni dans le royaume ni sur la frontière. C' est, je
crois au fond, avoir trop répondu à cette objection :
revenons.

L' intérêt exclusif, semblable à ces fruits trompeurs
qui sous une belle apparence cachent un venin
corrosif, n' est autre chose qu' un poison lent qui
ronge et détruit également celui qui le prépare,
et celui qu' il attaque. Comment un gouvernement,
dont les démarches et les conseils tendent hautement
à cet intérêt, peut-il attendre de ses sujets quelque
fraternité entre eux, quelque soin de la gloire de
l' état, quelqu' amour de la patrie ? Ses voisins lui

sont étrangers, parce qu' il n' a avec eux qu' un rapport second, si l' on peut

p282

parler ainsi ; il le sera de même aux habitans des provinces de l' état, qui ne le regarderont que comme une puissance étrangère attentive à s' enrichir des dépouilles de la vraie patrie, et ne verront sa domination que comme une surcharge : l' habitant d' une ville particulière aura les mêmes sentimens pour le corps de l' administration générale de la province ; le pere de famille pour la communauté ; l' enfant s' accoûtumera à regarder son pere et ses freres comme des vampires qui le dessechent et rendent sa condition plus mauvaise. Toutes les passions particulières enfin tendront à la dissolution de la société générale, et l' intérêt déguisé sera le lien unique des citoyens entre eux, semblables à ces animaux de carnage qui s' aident et s' unissent en quelque sorte pour la rapine, toujours prêts à s' entredévorer pour le partage de la proie.

p283

Je m' entends opposer de toutes parts, que l' histoire démontre presque en tous lieux que l' amour de la patrie n' est point du tout une branche de cette douce et recommandable vertu qu' on appelle l' humanité ; que les peuples qui nous ont donné les plus grands exemples de la première de ces vertus, ont toujours été ceux qui fraternisoient le moins avec les étrangers ; que les juifs les avoient en horreur, les grecs en haine, les romains en mépris ; et que l' anglois, qui d' entre les peuples modernes est celui où le patriotisme est le plus en recommandation, fait de son droit de neutralité le titre le plus exclusif et le moins communicable ; que ce sont cependant les peuples qui eurent le plus de prospérité et de durée. Cette objection vaut peut-être la peine d' être discutée. Les juifs, à les examiner dans le point de vuë qui nous est ordonné,

p284

devoient selon les vuës de la providence, éviter

toute communication étrangère pour conserver dans toute sa pureté le dépôt précieux de la loi écrite, et se garantir de la corruption de l' idolatrie qui les environnoit de toutes parts. La même loi nous ordonne aujourd' hui d' être tous frères ; mais ce n' est point dans ce sens-là que nous considerons les choses. à les voir donc uniquement en politique, je demande si l' histoire entière des juifs, si leur infortune éternisée offre un tableau bien concluant pour le dogme de l' intérêt exclusif.

Les grecs toujours divisés entre eux, toujours jaloux de la prospérité publique et de la vertu des particuliers, nous font voir dans l' histoire de leur gouvernement intérieur le théâtre le plus rebutant de l' inconséquence humaine ; les différentes petites républiques, qui partageoient entre elles

p285

cette partie des beaux arts et des grands talens, s' userent, pour ainsi dire, les unes contre les autres. Les grecs conquérants furent les pires des maîtres ; les grecs assujettis, les plus vils des esclaves.

Les romains aimèrent leur patrie par-dessus toute chose ; mais qu' étoit-ce que cette patrie ? L' univers entier, dont l' empire promis à leur postérité faisoit le premier de leurs préjugés ; toutes leurs guerres, tous leurs traités tendoient à cet objet unique : leurs ennemis les plus cruels une fois assujettis entroient en part des privilèges des citoyens, et faisoient portion de la patrie. Ils marchèrent de la sorte à la monarchie universelle ; et si dans les temps de leur prospérité ils devinrent orgueilleux et inhumains, ce fut un vice d' un gouvernement étendu par-delà les bornes naturelles de sa constitution. Prospérant comme

p286

guerriers, ils déclinerent comme citoyens, si-tôt qu' ils eurent pris des grecs la manie de traiter de barbares les étrangers, jusqu' aux temps où ces barbares étoufferent enfin leur civilité, comme le feront toujours tous barbares qu' on regardera constamment comme tels.

Quant aux anglois, un principe d' honnêteté et de pudeur doit empêcher un écrivain qui se respecte de disserter sur les nations vivantes ; mais sentant

bien qu' en tout et par-tout je ne parlerai que comme ami des hommes, j' ose dire mon avis sur leur droit de naturalisation, dont ils étendent d' une part, et resserrent de l' autre le privilège. Rien n' est si inconséquent que de les voir d' un côté résister dans leur isle à l' évidence de l' utilité de la naturalisation des étrangers, qui leur est mise sans cesse devant les yeux par les discours et les écrits des citoyens

p287

éclairés ; et de l' autre, admettre et attirer même dans leurs colonies les protestants de toutes les régions de l' Europe. Une raison puérole, et pour cela même frappante, leur servira pour motiver cette inconséquence. C' est, diront-ils, que le terrain et par conséquent l' objet du travail est immense dans les colonies, et borné dans la métropole. J' ai répondu dans tout cet ouvrage à cette futile objection ; si le terrain et le travail sont portés au plus haut point de production en Angleterre, les étrangers ne trouveront pas de place, et vous ne risquez rien à les admettre ; mais ce *si* là est le pendant de celui qui dit, *si le ciel tomboit* . Vous vous flattez d' envahir le commerce du monde, ou du moins vous voulez en conquérir et conserver la plus grande partie ; le commerce du monde en est l' empire, vous le sçavez ; étendez donc, comme les romains,

p288

le nom anglois sur tout ce qui voudra bien le porter. Je ne connois d' autre ressort de puissance que des hommes, et la fable de la grenouille ne représente rien mieux qu' un petit peuple qui prétend à un grand empire. Mais pourquoi combattre chez les anglois, comme un faux calcul de droit, une méprise de fait qui n' est qu' un reste de barbarie et d' erreur populaire chez une nation où les cris du peuple prévalent souvent sur les bonnes raisons. Je l' ai dit, la conduite des anglois dans leurs colonies prouve qu' ils ont senti le faux de ce préjugé, et c' est à tort qu' on les accuseroit de judaïser en ce genre. Si ce sentiment pouvoit être bon à quelque chose, ce ne seroit qu' à un petit peuple, dont toute l' ambition se borneroit à se tenir bien ensemble et maintenir

sa liberté ; cependant tout l' ont abandonné ; et les suisses, nation peut-être

p289

la plus sage et la plus heureuse qui ait encore paru, reçoivent chez eux sans aucune difficulté les étrangers qui viennent s' y établir. Enfin la même raison, qui a établi chez toutes les nations policées la défense des mariages entre proches, milite contre l' exclusion étrangère. On a voulu lier les hommes par des alliances et confondre les familles ; les unir, de peur que les plus fortes n' étouffassent les plus foibles, provigner, pour ainsi dire, les ressources et les talents en tout genre. Qu' est-ce que les nations ? Sinon de grandes familles. Le devoir des législateurs est de les unir entre elles, de faire tomber, d' abord quant au personnel, ensuite pour la généralité, ces odieuses distinctions de regnicoles et d' étrangers. Le globe entier est contigu ; tous les pays sont voisins, tous les hommes sont freres.

p290

Loin donc, à plus forte raison, tous ces malheureux droits d' aubaine, de bris et naufrage, de péage etc. Comme autant de restes d' une aveugle barbarie, et de dérivés de la loi du plus fort, loi plus dangereuse encore pour les puissans, que pour les foibles. Peuples et souverains, rivaux de puissance et de grandeur, je sçais le secret de faire prédominer infailliblement celui de vous qui le premier voudra m' en croire, et ce secret le voici. Celui qui le plus constamment voudra prendre la devise et la conduite de l' ami des hommes en général, régnera sur leurs coeurs et leur affection, sorte d' empire d' où naissent tous genres de prospérité. Il s' ensuit de tout ce que dessus, que ce beau secret de la politique commerçante, qu' on appelle *prohibition* , n' est qu' une grosse bêtise qui suppose des gruës dans nos voisins quand elle emploie l' artifice,

p291

et qui devient la plus sordide injustice quand elle se

sert de la violence. Ce genre de loix contraires au droit naturel n' est propre dans l' intérieur qu' à faire haïr et mépriser, comme satellites de la tyrannie, les gens préposés au maintien de leur exécution ; qu' à entretenir vagabonds ses infracteurs aux dépens des sujets de l' état ; qu' à donner enfin dans l' opinion publique la préférence aux étoffes et denrées étrangères sur les nôtres ; au dehors, qu' à entretenir un germe de divisions, et de mal-vouloir qui ne peut manquer de dégénérer fréquemment en guerre ouverte au détriment de toutes les parties. Toute paix ne sera jamais dans le réel qu' une trêve, tant que le mal ne sera pas déraciné dans son principe ; et ce principe, ce sont *les prohibitions* .

Ce dernier raisonnement paroîtra singulier, en se rappelant l' histoire des guerres qui ont affoibli

p292

et ravagé l' Europe depuis plusieurs siècles ; mais quand j' en serai à cet article, j' espere faire voir que le système a changé, et que désormais on ne doit plus craindre que des guerres de commerce : les autres ne seront que des feux de paille faciles à éteindre ; cela se verra dans son temps. Je finis sur l' article des prohibitions, dont chaque branche produiroit un volume ; mais il est des choses, dont la substance seule suffit.

PARTIE 3 CHAPITRE 6

des colonies.

le monde entier ne s' est peuplé que par colonies. Soit qu' on adopte le système de population première que la foi nous enseigne, et dont chaque pas que l' on fait vers la connoissance de l' histoire du genre humain nous

p293

fait retrouver les traces, et nous confirme la vérité ; soit aussi qu' on veuille se jeter dans la mer immense d' incertitudes et d' inexplicabilités que rencontre le pyrrhonisme, on ne sçauroit, sans révoquer en doute sa propre existence, nier que le monde se soit peuplé par colonies. Les colonies, branche du gouvernement, sont comme

lui un effet de la nécessité que l' esprit humain a ensuite réduit en art ; mais on peut dire qu' il s' en faut bien que cette branche ne se soit perfectionnée comme le tronc. L' art des colonies est encore, selon moi, dans sa plus imbécille enfance. C' est ce qu' il est aisé de démontrer, et l' on doit me pardonner la sorte de détail dans lequel j' entrerai sur un article qui a tant de rapport avec mon sujet. On peut diviser à cet égard les différents âges du monde en trois temps. 1 les premières colonies

p294

des temps nommés dans l' histoire *héroïques* et *fabuleux* , c' est-à-dire, des temps, dont la mémoire n' est parvenue jusqu' à nous qu' enveloppée de fables, à travers lesquelles il est comme impossible de découvrir quelques traces de vérité. 2 les colonies des anciens, à compter depuis les premiers temps où la guerre n' étoit qu' un brigandage, où l' oeil de la tradition, et celui de l' histoire sa soeur cadette, a commencé à éclairer l' humanité, jusqu' à ceux où la guerre cessant d' être un mal de nécessité, elle parvint aux honneurs de l' empire, et devint une sorte de droit parmi les humains malheureux. Cette meurtrière du genre humain supposa dès-lors le monde assez et trop peuplé. L' esprit de conquête ne regne que sur la terreur, et la terreur ne sauroit avoir trop peu de voisins. Dès-lors les colonies cessèrent ; et si quelques princes ont encore fondé

p295

des villes, comme en effet la plûpart des grands princes ont eu cette noble ambition, sur-tout dans les temps anciens, ce ne furent, pour la plûpart, que des déplacemens d' un lieu à un autre. Quelques-uns de ces déplacemens, à la vérité, ont moins été le fruit d' une vanité inutile, que d' une politique éclairée. Telles furent autrefois Alexandrie, Constantinople etc. Et presque de nos jours Livourne, Petersbourg ; mais ceci appartient aux fondations, et non aux colonies. Il est en général vrai de dire qu' aussi-tôt que les hommes ont été assez près les uns des autres pour se retrouver, ils ne se sont presque jamais rejoints que les armes à la main. J' ai trouvé en ma vie un philosophe qui prétendoit que l' homme n' étoit autre

chose qu' un animal foible et malin, que tous ses traits de force étoient des élans hors de sa nature, semblables

p296

au désespoir qui rend un chat renfermé un animal redoutable ; mais qu' au fond il n' étoit propre qu' à l' orgueil et à la mollesse dans la prospérité, et à l' abattement ou à la rage dans l' adversité. Je n' ai jamais aimé cette philosophie-là, et l' on sent que la thèse ci-dessus ouvre la carrière à des volumes de pour et de contre, où ce dernier cependant auroit l' avantage ; mais il faut avouer, qu' à ne consulter que l' histoire du genre humain, on ne peut s' empêcher de convenir qu' autant l' homme éclairé est au-dessus de la brute, autant l' homme inculte et barbare est au-dessous.

Autre vérité très-essentielle, c' est que les passions brutales et qui déshonorent l' humanité, ne lui ont jamais fait autant de mal que lui en fait ce malheureux intérêt exclusif, qui paroît d' abord une passion combinée, et qui n' est au fond qu' un esclave de quelques

p297

appétits brutaux réunis. Ses ravages ont nécessité les loix et les peines au dedans, les traités et les guerres au dehors ; et rien cependant n' en a pû arrêter les débordemens, que la lassitude et la foiblesse momentanée de ses ressorts toujours tendus et toujours en mouvement.

Arrêtons-nous, et considérons tous les fléaux de l' humanité ici-bas, ce sont autant de têtes de l' hydre qui partent du même tronc. Tout homme réfléchissant a senti cela avant moi, et beaucoup d' autres l' ont dit sans doute ; mais je trouve qu' en ce genre on a trop désespéré de la perfectibilité de l' homme. Il semble que les législateurs, les magistrats, les ministres, et tout enfin ce qui eut à gouverner l' humanité, ceux d' entre eux du moins que leurs lumières rendoient dignes de leurs places, aient statué sur ce vice-là, comme inhérent à notre substance et

p298

participant de telle sorte à notre nature, qu' il falloit seulement en arrêter les désordres trop visibles, sans espérer pouvoir en corriger le principe. Il s' en faut bien que je ne pense ainsi. Je suis convenu de ce point pour ce qui concerne la cupidité, je lui ai cherché une carrière libre pour s' étendre ; persuadé qu' en vain voudroit-on la borner, et que quand même la chose seroit possible, ce ne seroit qu' aux dépens d' un mobile utile et nécessaire. Mais ce que j' appelle l' intérêt exclusif est autre chose ; ce n' est qu' une branche, qu' un calcul de la cupidité : ce calcul est faux, il est aisé de le démontrer tel, et les hommes sont faits pour entendre. Ce n' est pas que je pousse la présomption jusqu' au point d' espérer que ce que la grace n' a point fait, elle qui au fond ne proscrit que cela d' entre les hommes,

p299

les raisonnemens des écrivains et des auteurs éclairés le puissent faire ; mais il est certain qu' une vérité simple, et qui parle en même temps au coeur et à l' esprit, ne sçauroit être trop répétée, et qu' à la fin elle gagne parmi nous : il est du devoir de qui la sent, de la faire connoître ; c' est ce devoir que je remplis en ce moment, où je parois me laisser entraîner dans une digression déjà trop rebattue dans cet ouvrage ; mais on verra qu' elle rentre dans mon sujet actuel aussi naturellement, qu' elle naissoit de mon chapitre précédent, où je l' ai peut-être trop allongée. Du moment donc que les hommes commencerent à se bien connoître, loin de s' aider les uns les autres, ils ne songerent qu' à s' entredétruire. Il y eut cependant depuis une sorte de colonies, qui a quelque trait avec celles du troisième âge dont je parlerai ci-dessous.

p300

Des peuples victorieux, pour fonder plus solidement leur empire sur des provinces conquises, transportoient et établissoient des colonies au milieu de ces provinces, et dans les lieux les plus propres à les tenir en bride ; ils y établissoient des vétérans, et autres gens de main. Quoique ces colonies, formées aux dépens des territoires voisins, aient été la

plûpart des villes florissantes par les soins de la métropole qui fraternisoit avec elles, ces sortes d' établissemens ne contribuant en rien à la population, ne sont pas de mon sujet, et appartiennent plutôt aux forteresses, qu' aux colonies.

Le troisième temps de celles-ci commence à celui de la découverte du nouveau monde, et vient jusqu' à nous, puisqu' indépendamment de ce que les différents peuples de l' Europe, qui se sont approprié l' Amérique, font chaque jour pour renforcer leurs colonies

p301

anciennes et nouvelles, nous venons de voir, depuis la dernière guerre, les anglois fonder Halifax, et la peupler de soldats réformés, qui ne sont ailleurs que des vagabonds dangereux. Ce sont ces trois temps, dont je vais considérer la marche et la progression, non comme le feroit le sçavant et judicieux David Hume, mais selon mes vuës ausquelles l' érudition est peu nécessaire, et simplement pour en induire, si notre façon de penser et d' agir sur cet article montre des lumières bien sûres, et un intérêt bien entendu.

Nous n' avons de connoissance des premiers âges de l' homme, que par nos livres sacrés. Quoique très-foible en érudition, j' en sçais assez pour avoir toujours été étonné qu' il y ait eu des théologiens assez aveugles, et des écoles assez ténébreuses, pour regarder la science comme dangereuse, et pouvant nuire à la religion. Je

p302

trouve au contraire que toutes sortes d' études qui constituent le sçavoir proprement dit, nous ramènent à la soumission qu' exige la foi, tandis que la grace seule ou la superstition peuvent assujettir un ignorant.

L' étude des faits sur-tout, accompagnée de toutes celles qui la rendent utile et nécessaire, n' est qu' un cahos dans son origine, dans sa marche, dans son ensemble, et dans sa fin, pour qui forcé de se choisir des guides, raye d' abord de sa liste le plus ancien, le plus authentique, le plus simple, et le plus clair des historiens. Notre spéculateur dès-lors se voit par-tout environné de fables tellement mêlées avec la vérité, que las de débrouiller sans cesse ce

dédale de contradictions, il abandonne ses guides fautifs, et se séparant, pour ainsi dire, de sa mémoire, il s' accroche, et se tend sur les ressorts de son esprit, tout prêts

p303

à lui manquer encore, après l' avoir ébloui par un mélange confus de notions équivoques et de folles conjectures. C' est alors que la mer d' incertitudes s' étend à l' infini. Par-tout il voit l' homme brute à côté de l' homme civilisé ; les arts tantôt naissans, tantôt perfectionnés, étouffés par-tout, et toujours par la barbarie leur voisine, qui bientôt voit naître dans son sein l' ébauche de ces mêmes arts qu' elle eût pû conserver et transmettre, en s' épargnant les douleurs de l' enfantement. Ici les hommes sont noirs, rouges ailleurs, blancs, mulâtres, jaunes, et de cent autres nuances ; les différences d' ornemens ou de difformités qu' ils tiennent de la nature, celles de leur structure, tant de variétés, dis-je, ou de contradictions font imaginer à notre spéculateur ou même croire, sur la relation de quelques voyageurs, des êtres intermédiaires qui nous rapprochent de la brute, et

p304

le voilà prêt à voir les faunes et les silvains des anciens : revenant ensuite sur l' espece décidée homme, il se perd dans ses spéculations : forcé de renfermer dans le même genre tout ce qui peut produire lignée, puisqu' il voit, sans en concevoir le *comment* , que la nature se refuse à perpétuer les dérivés de deux especes différentes, il comprend dans la même dynastie le lapon et l' éthiopien, le malabare et le françois, le chinois, le caraïbe et l' algonquin. Mais comment ces hommes si différents se sont-ils répandus de la sorte sur la surface de la terre ? Leur souche à chacun d' eux a-t' elle été dans leur canton ? En ce cas, en remontant au premier, il faut mille Deucalions au-lieu d' un. Sont-ils sortis de la terre ? Mais elle ne produit rien sans germe. Viennent-ils d' un seul ? Mais quelle différence ! ... que de ténèbres presque par-tout, sans cependant

p305

avoir jamais renoncé au don de perfectibilité, à cette intelligence distincte qui bien conduite s'étend au besoin à l'infini ! D'autre part, que de lumières en quelques lieux ! Lumières conservées comme le feu sacré, pour se répandre ensuite sur la surface de la terre. Qu'est-ce que l'homme enfin ? D'où viennent ses lois ? Pourquoi la nécessité d'un gouvernement ? Tout en un mot dans cette carrière n'est qu'abîme et profondeur d'incertitudes et d'obscurités ; et si l'esprit peut, en s'y jouant, trouver matière à quelques subtilités qui satisfont un amour-propre futile, il n'y rencontre pas moins un tissu de contradictions qui désole l'amour de la recherche et de la vérité, si naturel en nous. C'est dans le désespoir, et la lassitude où cette pénible course jette un homme vrai et de bonne-foi, que je veux lui présenter

p306

Moyse et les livres sacrés, dépôt inaltérable, plus authentique mille fois que l'existence même de ceux qui en nient la vérité ; mais ce n'est point en cela, que je le considère. J'ouvre Moyse, il me montre l'homme créé par un miracle perpétué sous mes yeux par ma propre conservation, et simple comme tout ce que je vois dans la nature. Il voit, sans le comprendre, dans le sein du premier homme, l'humanité entière par l'ordre et l'action de celui qui a mis dans le premier grain de bled tout le froment de l'univers. Il voit à l'homme une destination qui lui fait sentir l'objet et l'emploi de cette sublimité d'intellect, inutile à nos besoins d'ici-bas, souvent nuisible à nos plaisirs, et dont quelques philosophes voudroient nous dépouiller, comme contraire à leur abrutissement. Il voit notre liberté nécessaire à cette destination : il en voit l'abus aussi-tôt

p307

que l'usage ; la dégradation de l'homme, mystère effrayant, mais démontré par ses effets, et qui seul nous donne la clef de ce mélange d'inconséquences, et d'excès opposés qui rendent l'homme un problème incompréhensible à la réflexion. Ce composé de céleste et de sublime dans son institution, et de viciation dans sa racine, une fois admis dans le même être, tout se débrouille dans

l' homme ; et sans recourir aux deux ames des philosophes, au bon et au mauvais principe des manichéens, on conçoit alors comment l' excès de la brutalité d' une part, et celui de la grandeur d' ame de l' autre, se trouvent par-tout en même nation, même ville, même famille, et souvent dans le même homme : on connoît alors et le principe qui nécessite les loix, et l' intelligence qui les conçoit et les rédige. L' espoir renaît dès-lors dans le spéculateur,

p308

et l' histoire gagne dans sa confiance, en proportion de ce que son esprit a repris d' assiétié et de tranquillité. Ramené sur les faits, il suit sans peine alors la marche de l' humanité. D' une souche préservée d' un naufrage universel, dont la fable, la tradition et l' histoire montrent des traces en tous lieux, sortent trois familles qui dirigent leur marche vers les extrémités opposées. Avant de se séparer, un effort de l' orgueil et de l' indépendance humaine est confondu par un nouveau miracle continué jusqu' à nous et toujours subsistant. Ce prodige de la diversité des langues qui ne nous surprend plus, parce que nous sommes si bornés que tout ce qui nous est habituel, nous paroît simple, ce prodige inexplicable est marqué dans sa date et dans son principe. Ce pas fait, rien n' a plus de difficulté qui ne gagne à être éclaircie, tout se développe naturellement ;

p309

la marche des empires, la naissance des superstitions qui s' épaississent en proportion de ce qu' elles s' éloignent des temps et des lieux de la lumière, l' invention des arts dûs la plûpart à la nécessité, quelques-uns au hasard humainement parlant ; par ce seul chemin, en un mot, l' homme porte, à travers les contradictions et les obscurités de l' histoire, le flambeau de la vérité, se comprend, se connoît, se corrige, et peut s' assurer qu' il marche droit au but de toute étude louable, qui est de se rendre utile à soi et à ses semblables. C' est d' après ces réflexions, et peut-être ayant fait moi-même le pénible voyage que je propose à tout homme réfléchissant, que je me suis déterminé à cet égard à n' en sçavoir pas plus que mon curé ; et comme de plus sçavans ne pourroient rien nous apprendre sur

l' origine de l' homme, je me

p310

crois autorisé à traiter mon sujet actuel selon ces notions.

C' est donc sur la seule histoire que nous avons des commencemens de l' homme, qu' il faut tabler pour considérer la marche de la population, et des colonies des premiers temps. On y voit les premiers hommes, pasteurs en général, errer avec leurs familles et leurs troupeaux en tout genre, utiles et précieuses richesses. Les autorités de pere, de chef et de maître, unies et confondues composoient toutes les loix ; la guerre n' étoit autre chose que le droit d' une défense légitime, et la paix que l' hospitalité et la bonne-foi. Les familles même les plus unies se séparoient aussi-tôt ou peu après la mort du patriarche ou pere commun : par elle les liens de la société étoient rompus ; il n' étoit pas juste que des freres ou des proches égaux en degré reconnussent une autorité que la nature n' imposoit

p311

plus. Il ne restoit donc d' attachées au tronc, que les branches trop foibles pour se passer de son appui ; les autres emmenant avec elles leurs rejettons, alloient faire de nouvelles souches, dont la ramification étoit bientôt sujette aux mêmes partages.

On sent aisément que si des séparations de cette nature laissoient lieu pendant quelque temps à une sorte de fraternité entre des peuples, qui ne reconnoissoient qu' un même pere, ce ne pouvoit être que quand les cantons où ils se fixoient respectivement, étoient fort voisins : encore par une fatalité inhérente à la substance de l' espece humaine toujours cupide et inquiète, voit-on que ces peuples n' attendoient souvent que le terme d' une génération, pour se regarder en ennemis souvent implacables. Il s' ensuit de-là, et personne ne

p312

le dispute, que les branches qui se séparoient, et alloient fonder de nouveaux peuples, emportoient avec

elles la plénitude de leur liberté, et ne conservoient aucune sorte de dépendance de la mere-branche. Bien-loin de-là, ce qu' on peut découvrir d' exemples de ces sortes de séparations dans l' histoire, montre une condescendance réciproque, et une convention établie, par laquelle le territoire premier demuroit neutre, pour ainsi dire, et chacun alloit de son côté s' établir en d' autres lieux.

Il n' est pas à présumer cependant, que cette simplicité de moeurs se soit étendue fort loin, ni dans les terres ni dans les temps. La vie errante et pastorale ne pouvoit convenir qu' aux premiers hommes qui, en petit nombre encore, avoient des terres à choisir, ou à des brigands qui infestent un pays immense plutôt que de l' habiter.

p313

Le brigandage a succédé à la population, et il étoit impossible qu' il l' eût précédée.

Les hommes donc resserrés par la nécessité, et décidés même par la différence des terrains et des climats qui tous ne sont pas propres au pâturage, furent obligés de s' adonner à l' agriculture pour pouvoir subsister en plus grand nombre sur un plus petit terrain. Dès-lors, il n' est plus possible d' imaginer que la mere-ruche surchargée d' habitans, et poussant au dehors ses élèves, abandonnât son logement, pour donner aux jeunes essains l' exemple et le courage de fonder des colonies. La terre nourricière demuroit habitée, et sa peuplade en pousoit au dehors de nouvelles qui alloient habiter des pays vacants. Il n' est pas difficile de comprendre que le monde fut de la sorte peuplé très-prompement, et vers ses extrémités aussitôt que dans le centre.

p314

Quelques réflexions sur la sorte d' inquiétude qui nous est naturelle, sur notre penchant vers l' espérance, notre attrait pour les courses et notre dégoût pour regarder en arrière et revenir sur nos pas, nous ameneront à penser que des hommes jeunes et robustes accoutumés à une vie pénible, et n' ayant presque aucuns besoins, une fois les maîtres d' errer dans la vaste étendue de l' univers, et de se choisir un domicile, durent aller bien loin, et n' être arrêtés que par les barrières de l' élément qui fait

aujourd' hui la jonction des différentes parties de l' univers, et qui en faisoit alors les bornes. En effet, si les premiers rayons de l' histoire nous montrent la trace de la population première partant du centre pour aller à la circonférence, on peut dire que la lumière de l' histoire ancienne nous fait voir la population seconde revenant,

p315

pour ainsi dire, de la circonférence sur le centre. Cependant ces premières peuplades n' apporterent de leur pays natal qu' une tradition foible de quelques points principaux, telle que celle du déluge, dont on trouve la trace dans toutes les anciennes annales des nations, mais bientôt offusquée par une infinité de fables. Les nécessités des lieux et du climat engendrèrent quelques arts mécaniques variés selon les différents pays en proportion de ces nécessités ; et bientôt les hommes répandus sur la surface de la terre n' eurent plus rien de commun entre eux, que ce mélange inconcevable de grand et de bas, de fort et de foible, de noble et d' indigne, type de leur origine ainsi que de leur décadence. Telle fut la marche de la population, et le régime des colonies dans les temps dont je compose

p316

ici le premier âge de l' humanité. Il est sensible, et démontré par l' ignorance où tous les peuples se trouverent de leur origine, quand ils commencerent à en faire la recherche et à desirer de se perpétuer en tout sens, que les colonies de ces premiers tems étoient entièrement indépendantes de leur souche, et n' en avoient non-seulement point reçu de loix, mais pas même conservé le souvenir. Passons maintenant aux colonies du second âge.

De même que dans les annales fautives, quoique modernes, des malheureux naturels de l' Amérique septentrionale, appelés proprement *sauvages* , on tient parmi ces peuples si jaloux encore de leur liberté, que les algonquins dominoient autrefois les iroquois maintenant si fiers, parce que ces derniers occupés de l' agriculture abandonnoient la chasse à leurs alliés qui avoient pris de-là une

p317

entière supériorité : ainsi dans les plus anciennes annales de l'humanité éclairée, le premier qui ait attenté à la liberté de ses semblables, fut un chasseur fier et courageux : il soumit une étendue de pays, et lui donna des lois. Ce commencement de société forcée dut naturellement en nécessiter plusieurs autres. Aussi-tôt que la force soumet quelques hommes, la crainte sa voisine en rassemble d'autres pour la repousser ; dès-lors l'humanité entière dut se réunir en différentes sociétés qui imposèrent un nouvel ordre de nécessités, et conséquemment engendrèrent un nouveau genre d'industrie.

Il fallut des lois civiles pour ordonner l'intérieur de ces sociétés, des lois militaires pour les défendre, des lois municipales pour le maintien de la chose publique, etc. Le commencement des sociétés est le temps des plus

p318

nobles efforts de l'esprit humain : aussi toutes les législations en général portent-elles l'empreinte de ce principe de grandeur et de discernement du bien et du mal moral, qui distingue et caractérise l'humanité dans toutes ses branches. La société, comme un bouclier universel, mettant chaque individu plus à l'abri des craintes, et plus en état de fournir avec facilité aux besoins qui jusqu'alors auroient affaibli son entendement, les grands objets se présentèrent ; les vœux nobles se firent jour ; les arts se proportionnerent à tout cela, et l'industrie aidée des facilités que lui procura la réunion des forces, s'éleva en peu de temps à tel point que ses ouvrages, loin de se perfectionner depuis, ont souvent déchu au contraire en vieillissant, à mesure que le génie des peuples qui les ont imités, a baissé. L'art de la navigation, dont le principal agent

p319

étoit réservé à une découverte particulière dans des temps bien postérieurs, fut long-temps dans un état d'enfance ; mais ses premiers efforts qui font peut-être plus d'honneur à l'industrie humaine que les derniers, commencèrent à lier entre elles les différentes parties du continent, qui n'étoient

séparées que par des mers bornées.
C' est à cette époque qu' il faut fixer les colonies du second âge. Des mécontents ou des bannis de quelques-unes des sociétés déjà établies, des fugitifs ou des ambitieux emmenant avec eux ceux qu' ils avoient pû attacher à leur fortune, alloient chercher à fonder de nouvelles villes, s' établissoient dans des cantons encore déserts, achetoient le territoire qui leur convenoit des anciens possesseurs, ou s' en rendoient les maîtres les armes à la main. Quelquefois une société détruite renaissoit de la

p320

sorte par ses débris. C' est ainsi que les restes de Troie s' établirent dans l' Italie, et ailleurs. Telle fut l' origine des plus anciennes villes du second âge. Carthage reconnoissoit Tyr pour sa souche : Marseille réclame encore son origine des phocéens : les colonies grecques peuplerent l' Ionie, et cette partie de l' Italie qu' on appelloit la grande Grèce. Toute l' histoire ancienne, en un mot, montre par-tout des traces de ces sortes de filiations.
Ces colonies du second âge emporterent plus de choses de la mere-ruche, que n' avoient fait les premières, parce qu' il y en avoit plus à emporter. L' invention, bornée de sa nature aux mesures de la nécessité, n' est extensible à l' infini, que parce que son principe l' est aussi. Ce qui n' est d' abord que commodité, devient dans peu nécessité par l' habitude ; en conséquence les arts nécessaires

p321

pour se vêtir, se loger etc. Les réglemens inventés pour établir et ordonner la société, toutes superfluités inconnues aux premières colonies de l' univers dont je parlois tout-à-l' heure, étoient des nécessités indispensables pour les seconds. Ils emporterent donc toutes ces choses de leur berceau, et ce furent autant de points de reconnaissance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine : les langues d' ailleurs étoient devenues nombreuses et variées, en proportion de la multiplication des besoins et des ordonnances de la société. Les chemins et les communications plus libres entretenoient cette sorte de fraternité. En un mot les colonies reconnurent leur souche, et conserverent en

général avec elle une alliance de prédilection. Cependant on ne voit nulle part que ces colonies aient aucunement relevé de la métropole. Le

p322

chef ou la république leur donnoit des loix, plus ou moins relatives à celles des pays dont ils étoient originaires, selon que l'exigeoient les nécessités des temps et des lieux, l'humeur ou le pouvoir soit du peuple, soit du gouvernement ; ils en envoyoient même quelquefois demander à leurs voisins, ainsi que des hommes capables de les faire exécuter. On en voit plusieurs exemples dans l'histoire ancienne ; mais jamais ces peuples ne renoncèrent à leur liberté primitive, moins encore en faveur de la souche dont ils tiroient leur origine : et comme l'homme en général édifie avec infiniment plus de vivacité et de succès, qu'il ne sçait conserver, il arriva presque par-tout que ces nouveaux établissemens devinrent plus puissants que ne l'étoient les anciens. Tel fut en général le régime des colonies du second âge. Depuis long-temps le berceau de

p323

l'humanité étoit en proie à l'ambition et aux malheurs, qui accablent les peuples des monarchies trop étendues ; lorsqu'au centre de l'Europe, pays plus divisé par la nature, et mieux défendu par le caractère de ses habitans, se forma, par des travaux suivis et redoublés, une puissance destinée à réunir toutes les parties du monde possible à connoître alors.

Depuis la naissance de Rome, l'histoire ancienne se rapproche de nous ; c'est-là l'époque où j'ai marqué la cessation des colonies du second âge, en renvoyant à l'ordre des fondations et des forteresses les établissemens que j'ai notés ci-dessus. Les invasions des barbares dans l'empire romain qu'ils inonderent de toutes parts, et les incursions de leurs successeurs sur les monarchies qu'avoient fondé les premiers, sont des dévastations, et non des branches de la population.

p324

Enfin, la barbarie ayant plus que jamais séparé et concentré les différentes parties de l' univers, tout-à-coup l' invention de la boussole ouvrit de nouvelles routes à la curiosité humaine. Cette découverte aidée de deux autres ses contemporaines dont j' ai parlé ailleurs, nous fit connoître un nouveau monde et un nouvel ordre de choses. C' est ici que commence le troisième âge des colonies, qui vient jusqu' à nous.

Les premiers peuples de l' Europe, qui passerent en Amérique, ne furent pas des colons, mais au contraire des conquérans, c' est-à-dire, des dévastateurs, et les pires de tous. La soif de l' or, toujours excitée par ce qui devoit la satisfaire, fut le premier et l' unique objet de nos aventuriers. Elle a retardé long-temps leurs succès, a fait de tout temps, et fait encore de nos jours de ces vastes contrées un théâtre d' horreurs qui déshonorent

p325

l' humanité ; et cette soif, quoique moins brutale en apparence, plus éclairée aujourd' hui, puisqu' on commence à estimer ces pays par ce qu' ils peuvent rapporter au commerce autant que par leurs mines et leurs diamans, est encore néanmoins le point capital de l' attention des puissances, puisque l' intérêt peut-être le plus sordide, et j' oserois dire le plus mal entendu dans ses moyens, est l' ame de leur conduite en cette partie.

Inutilement ferois-je ici un précis des annales du nouveau monde depuis sa découverte, il ne pourroit servir qu' à nous faire rougir de la conduite de nos peres, sans nous porter sans doute à en avoir une meilleure. Je ne prêche la morale, qu' en tant qu' elle est l' intérêt bien entendu, et dans ce sens il suffit de prendre les choses telles qu' elles sont aujourd' hui.

p326

Le nouveau monde, dont les anciens habitans, du moins la plupart, se prétendent libres, et usent cruellement quelquefois de cet attribut envers les nouveaux, est partagé, plus en desir encore qu' en réalité, entre quatre puissances de l' Europe : les espagnols, établis sur les débris des deux grands empires du Mexique et du Perou ; les portugais, qui occupent une grande et riche province de l' Amérique

méridionale ; les anglais, qui s' étendent sur les côtes depuis ces derniers jusques aux extrémités de l' Amérique septentrionale, et possèdent encore quelques isles dans le golfe du Mexique, ainsi que les hollandois ; nous enfin, autrefois les maîtres, maintenant les coureurs de l' Amérique septentrionale, et insulaires au midi comme ceux-ci : chacune de ces nations a une façon d' être dans ces nouveaux établissemens, relative à ses moeurs, et à la forme

p327

de son gouvernement en Europe. L' espagnol toujours immuable dans ses préjugés, parce que l' orgueil en fait le tissu, et que l' orgueil est toujours content de sa façon d' être ; l' espagnol, qui de tous les peuples est celui qui a le plus retenu des vices et des vertus des siècles d' ignorance, obéit et commande avec hauteur, fait consister sa dignité dans la paresse, ne connoît de richesses que l' or, et d' autre usage de l' or que le faste et l' ostentation. Il dédaigne de se courber vers la terre nourricière, et force des esclaves à s' enterrer dans ses entrailles, pour en arracher l' objet de sa cupidité ; vrai mogul de l' Amérique, il a fait par le fer ce qu' il eût fait également par la forme de son gouvernement. Il a dévasté des pays immenses, il regne sur des contrées désertes, qui ne lui donnent d' autre soin que celui d' en défendre l' entrée aux étrangers ; maître terrible et fidèle

p328

sujet, il attire sans cesse les habitans de son ancienne patrie, et lui renvoie en échange ces thrésors qui la ruinerent autrefois, et dont elle ne fut plus que l' entrepôt. Le portugais, puissance précaire, et qui n' a de la souveraineté que l' indépendance, est en Amérique ce qu' il est en Europe, pour la conduite et le gouvernement. Il fouille les mines, et les carrières de diamans, fraude les prohibitions, et franchit les barrières des espagnols, attire de chez eux la poudre d' or etc. Le tout pour le compte des anglais, dont il n' est que le facteur, à titre si onéreux, que l' Angleterre perdrait beaucoup à être reine de Portugal, et maîtresse du Brezil. L' anglais, le plus éclairé des peuples d' Europe en sa conduite dans le nouveau monde, y est cependant

comme chez lui, un composé de deux principes si opposés de leur nature, qu' il sera toujours

p329

impossible de les réunir en un point, et que leur alliage dévorera toute société, comme il détruira enfin cette nation, si l' un de ces deux principes ne l' emporte à la fin sur l' autre ; je parle de l' amour de la liberté, et de celui des richesses. De ces deux principes, le premier est éclairé, quoique souvent fougueux, il a le bien pour objet, quoiqu' il sçache rarement s' arrêter au cran du bien possible qui est le seul réel : il retrace sans cesse à l' homme les droits de l' égalité, de la justice, de l' humanité enfin. Le second au contraire, toujours aveugle, est une rage insatiable, soit qu' elle couve ou qu' elle laisse éclater ses fureurs ; rien ne lui coute, rien ne l' effraye ; elle n' a d' objet que le succès, *rem, quocunque modo rem* . La cupidité n' a vû tomber les préjugés nobles et vertueux, que pour mettre à leur place les plus viles passions. Rend-elle service ? Elle prête à usure.

p330

Donne-t' elle des secours ? Elle les fait acheter. Elle ne sçait même se défendre, se venger, être cruelle enfin, qu' à profit. Dans ses mains le commerce n' est que fraude et violence, la politique qu' espionnage, subtilité, noirceur, et trahison. Qu' on compare ces deux mobiles d' après ces portraits abrégés et foibles, et qu' on juge si les ressorts qu' ils doivent faire mouvoir, peuvent être d' espece à s' amalgamer.

Je l' ai dit ailleurs, un peuple dont l' objet municipal et domestique est le premier de ces deux mobiles, et dont l' objet extérieur et étranger est le second, ne sçauroit long-temps unir ces deux contraires, sans que l' un des deux emporte l' autre ; mais enfin ils existent dans le système anglois aujourd' hui, et semblables à ces combats souterrains des élémens qui causeront un jour les plus grands ravages, mais qui, en attendant,

p331

élevent des vapeurs qui fécondent la surface de leur séjour, on pourroit peut-être leur attribuer la prospérité éphémère, dont l' Angleterre étonne l' univers depuis près d' un siècle.

Ce composé, tout défectueux qu' il est, a présidé à l' établissement de leurs colonies, et les dissonances qui en procedent, s' y montrent de toutes parts. L' esprit de liberté et de patriotisme, que les colons ont apporté d' Angleterre, accompagné de tous ses attributs, a multiplié ces établissemens, leur a donné des loix de république, des conseils, des parlemens, des autorités balancées, des variétés par-tout en ces choses même, et du ferment ou un entier découragement aux lieux où l' autorité est plus militaire, que municipale : aux lieux où le gouvernement est au gré des colons, l' industrie, le commerce et les arts s' établissent à l' instar des plus florissantes villes

p332

d' Europe ; dans les pays au contraire, où la forme des loix est moins analogue à l' esprit de liberté, quelques avantages que promettent le sol et le climat, la population est arrêtée ; tout deserte, ou languit sans accroissement.

D' autre part, la cupidité gêne en tous sens, ou affoiblit ces mêmes colonies, pour lesquelles le patriotisme de la nation fait de si fortes avances, et de continuels sacrifices. La mer ne leur est ouverte qu' à certaines conditions, toutes onéreuses et partiales. Sur terre, elle voudroit faire des villes contre l' ordre de la nature qui a prescrit que les premiers colons habiteroient les champs, que leur superflu formeroit des villages, ceux-ci des bourgs, et que des bourgs naîtroient des villes ; au-lieu de cela, des instituteurs, des fondateurs, des marchands, tous interessés, voudroient renverser

p333

cet ordre naturel, et fonder d' abord des villes, des entrepôts, des magasins, des marchés, avant d' habiter la campagne ; semblables à cet architecte, qui vouloit placer tout cela dans la main du mont Athos, devenu la statuë d' Alexandre.

Elle leur a fait ensuite un plan dans les nuës, qui consiste en trois lignes, dont le triangle embrasseroit l' empire du nouveau monde, et en

conséquence celui de l' ancien. Ces trois lignes sont d' enlever dans le nord toutes les pêches, véritable Perou du commerce ; au midi, les mines ; dans les terres, les pelleteries ; et le triangle entier est de s' établir de proche en proche sur toutes les côtes, projet si constamment et si ouvertement suivi, qu' il semble que l' Angleterre ait le dessein de bloquer et réduire l' Amérique par des lignes de circonvallation.
Ce dessein cependant, qui comme

p334

tout projet hors de proportion avec les forces qui l' entreprennent, ne sera jamais que le voyage de Pirrus, a dans ses branches des inconvénients qui retardent la population, et la prospérité de leurs colonies. Les françois, dont nous parlerons tout-à-l' heure, nation aventuriere, et dont le gouvernement dans leurs colonies est infiniment plus propre à la guerre qu' à la paix, compagnons naturels en libertinage, en fougue, et en valeur des sauvages, aidés par leurs missionnaires toujours infatigables, quelquefois fanatiques, souvent hommes d' état, viennent à la moindre rupture, le flambeau et la hache à la main, punir le pauvre colon, des attentats vrais ou prétendus de l' ambition. Plus leurs rivaux les détachent du commerce en l' opprimant, plus ils les livrent au brigandage toujours cruel et inattendu. Les propriétés angloises se retrécissent en réalité en proportion

p335

de ce que leur territoire s' étend en idée ; personne ne gagne à ces affreuses guerres, et l' humanité entière y perd.
Le françois enfin est ainsi que les autres, dans ses colonies, marqué au coin de son gouvernement, et malheureusement aussi au coin de son génie. Un gouverneur, un intendant, se prétendans tous les deux maîtres, et jamais d' accord ; un conseil pour la forme ; gaïeté, libertinage, légéreté, vanité, force fripons très-remuans, d' honnêtes gens souvent mécontents, et presque toujours inutiles ; au milieu de tout cela, des héros nés pour faire honneur à l' humanité, et d' assez mauvais sujets capables dans l' occasion de traits d' héroïsme ; le vol des coeurs, pour ainsi dire, et le talent de se concilier l' amitié

des naturels du pays ; de belles entreprises, et
jamais de suite ; le fisc qui serre l' arbre naissant
et déjà s' attache aux branches ;

p336

le monopole dans toute sa pompe ; voilà nos colonies
et nos colons.

Tels que les voilà faits, ils se sont avisés aussi
d' être intéressés, et terriblement. Cela leur a bien
réussi, comme vous allez voir ; mais ç' a été la faute
de l' Europe, plutôt que celle de l' Amérique. Arrivés
ou établis les premiers dans l' Amérique
septentrionale (car peu m' importe la chronologie des
découvertes, qui me fait rire toutes les fois que je
la vois sérieusement discutée dans des traités) ils
avoient à choisir de tous les dons de la nature, à la
reserve du seul qu' on cherchoit alors, et dont ils se
dégoutèrent heureusement, je veux dire les mines. La
terre étoit excellente dans ses productions, la mer la
plus poissonneuse qui soit au monde, le commerce des
pelleteries tout neuf, et si abondant qu' on n' en
sçavoit que faire. Ils se déterminèrent

p337

en braves françois : ils prirent tout, et tout de
suite furent plus loin, pour voir s' il n' y auroit pas
encore quelque chose de meilleur. Ils étoient sept ;
l' un demeura en Terre-Neuve, et dit : malgré ces
brouillards je tiens ici, et toute la pêche est à
nous ; deux en Acadie, qui bientôt se battirent
entre eux, à cause qu' ils étoient trop serrés. Les
quatre autres se furent poser à Québec, dont l' un
fut à plein pied, par le plus beau chemin du monde,
s' établir dans la baye Hudson ; deux autres, pour
prendre l' air, remonterent le fleuve pendant quelques
vingt-cinq, trente ou quarante jours, jargonnerent
avec les sauvages qu' ils n' avoient vûs depuis
long-temps, et leur demanderent des nouvelles, les
filouterent de leur mieux, furent à la chasse aux
hommes avec les premiers qui les en prièrent sans
leur demander pourquoi, et seulement pour se

p338

désennuyer ; fichèrent quatre bâtons en terre, qu' ils

appellerent *forts* , par-tout où il leur parut que s' assembloit la bonne compagnie, et sur-tout planterent force poteaux, où ils eurent soin d' écrire avec du charbon : *de par le roi* .

Tels sont les titres incontestables que nous avons sur l' immense pays appelé la nouvelle-France ; et je demande au fond aux autres peuples qui pourra en produire de meilleurs de ses possessions dans le nouveau monde. Quoi qu' il en soit, nous y voilà : et quoique nous ne pussions pas plus enlever toutes les fourures en l' état où étoit notre commerce alors, que manger toutes les moruës (ce n' est pas à dire, parce que le grand-seigneur ne sçauroit user de toutes ses femmes, qu' il soit juste qu' un autre vienne les lui enlever) point du tout ; ces coquins de commerçans en titre, qui furent par-tout,

p339

vinrent s' établir à ce qu' ils appellent aujourd' hui la nouvelle York ; ils se trouverent arrivés par le plus court chez les vendeurs de castors. Comme ces marchands sont des vilains qui lésinent sur tout, ils fournissoient les couteaux, cizeaux fins, les peignes, les sifflets etc. à meilleur marché que nous, achetoient les peaux plus cher, et les sauvages se mirent tous pour la plûpart à faire la contrebande. Nous voulûmes empêcher cela, nous nous battîmes ; et puis on se battoit en Europe, nous nous battîmes encore ; et sans nos séminaires et nos couvents, personne ne seroit resté à la maison, tant nous aimons à nous battre.

Tout cela cependant alloit assez bien, et nous étions du moins bons chiens du jardinier dans ces contrées, quand les nécessités d' Europe firent recevoir la loi en Amérique, et sans coup ferir nous rendîmes l' Acadie, Terre-Neuve,

p340

et la baye Hudson ; c' est-à-dire, qu' on nous laissa le second étage de la maison, à condition que désormais nous ne passerions plus par la porte. Bien contents de cette position, nous nous pratiquâmes une fenêtre au rès-de-chaussée, nommée Louisbourg, par laquelle nous pouvions en quelque sorte entrer et sortir. Par la raison que de pauvres gens, qui n' ont qu' une écuelle, la récurent du moins tous les jours, il étoit tout simple que nous eussions soin de cette

porte bâtarde : gens bien entendus prétendent même que ce Louisbourg, en bonnes mains, pourroit devenir une colonie considérable, et une ville de commerce du premier ordre, entrepôt naturel de celui des deux Indes et de l' Europe ; mais ce n' est pas la peine ; tout ce qui est, est bien, et en conséquence il n' y faut rien changer. Nous laissâmes donc Louisbourg comme il étoit,

p341

ne fut-ce que pour en donner moins d' envie à nos ennemis ; ils en furent tentés cependant, et quand on sçut qu' ils l' avoient pris, nos politiques cherchoient sur la carte, au long du Rhin, de la Moselle, ou de la Meuse, où étoit ce Louisbourg, bien étonnés de n' y trouver que Strasbourg, Philisbourg, Sarrebourg, etc. Les anglois cependant nous le rendirent pour rien, ou presque rien. Aujourd' hui enfin, c' est tout de bon, et sur les lieux contentieux, que les romains et les carthaginois disputent de l' empire. à Rome, on dit que les carthaginois sont des ambitieux sans principes, et qui violent ouvertement le droit des gens ; à Carthage, que les romains sont des brigands cruels. Des trois vertus théologiques, la foi me paroît en cette occasion celle qui doit prendre le dessus. En effet, Carthage connoît les lieux, et ne sçait pas la guerre ;

p342

Rome sçait la guerre, et si peu les lieux, que non seulement dans mille brochures, mais encore dans ses papiers publics et imprimés sous l' autorité du gouvernement, on y parle par-tout des Apalaches, comme on le feroit des Alpes, les traitant de barrières impénétrables, placées par la nature pour tracer les bornes des deux empires, tandis que ce sont des roches simples, et qui à peine sortent de terre en bien des endroits. Qu' arrivera-t' il de tout cela ? En été, les colonies nombreuses et riches feront de grands efforts, arriveront de toutes parts sur la retraite des voleurs prétendus, leur feront du mal et plus encore de peur ; mais une des brigades de la maréchaussée arrivera trop tard, l' autre s' embourbera en chemin, une troisième manquera le rendez-vous, les maladies détruiront la quatrième. Ils planteront des forts, gagneront du terrain qu' ils

auront

p343

payé au centuple de ce qu' il vaut ; l' hiver viendra ensuite, et les guerriers alors poussant plus loin leurs endiablées troupes légères, feront de toutes parts mille maux aux malheureux colons rentrés dans leurs héritages. Beau métier pour des nations policées, qui eussent pû se prêter la main dès les premiers temps, en se retrouvant dans des terres inconnues et dans un nouveau monde ! Quoi qu' il en soit, telle est notre façon d' être, relativement au commerce et au militaire dans le continent du nouveau monde. Considérons-nous maintenant du côté du civil, de l' agriculture, des arts, de la population, de tout ce qui constitue enfin la vraie force des colonies. La providence a fait seule, pour ainsi dire, notre établissement en Canada. Quand les premiers dont j' ai parlé ci-dessus, s' y furent arrêtés, on en conta d' abord merveille

p344

en France, la plûpart aimèrent mieux les croire que d' y aller voir : quelques-uns furent plus curieux, et tous en partant eurent soin de se munir de bons privilèges exclusifs : il fut un temps où l' on en expédioit aussi aisément à la cour de France, que des dispenses à la daterie de Rome. Le dernier privilège absorboit toujours les précédents. Le devancier dépouillé revenoit en France parler le dernier, avoit raison, et retournoit ensuite combattre son rival avec des armes toutes semblables. à cette navette de privilégiés succéderent des protecteurs, des princes, qui tinrent cure de la chose ; des dévots, qui y envoyèrent de quoi prier Dieu. Il faut avouer cependant, que c' est au zèle de plusieurs de ces derniers, qu' on dût les principales racines que nous jettâmes dans ce pays-là. Les missionnaires s' écartèrent

p345

chez les différentes nations des sauvages, en connurent l' esprit et la langue ; acquirent, au prix de beaucoup de sang et de travaux, bien du crédit

chez plusieurs d' entre eux ; et nos ennemis se plaignent encore chaque jour des effets de ce crédit, qui leur est souvent fatal. Les établissemens d' ailleurs relatifs au ministere de la religion, qui trop multipliés surchargent souvent une société toute établie, peuvent être très-utiles à une colonie naissante, et si éloignée. Ce sont autant de compagnies, qui excitées par ce desir toujours vivant d' établissemens particuliers, ne laissent pas de concourir à l' établissement général. Après les protecteurs ci-dessus cités, vint la compagnie des cent associés, tous les plus puissants de l' état, et qui ne firent rien du tout ; au contraire, tout retomba dans une langueur absolue. Enfin parut la célèbre époque de

p346

la naissance des vuës maritimes en France ; mais M Colbert, tout Colbert qu' il étoit, se trompa en un point qui a pendant long-temps encore arrêté le progrès de cette colonie. Au-lieu de songer à peupler de colons transplantés et affectionnés un pays immense, excellent de sa nature, qui s' offroit de lui-même à la population, notre conseil s' obstina à vouloir ramener les sauvages dans le sein de la colonie, les y établir en bourgades, et leur donner les moeurs françoises.

Toutes les raisons qu' on opposoit de dessus les lieux à ce projet, passerent long-temps pour de vaines excuses. Un mot seulement eût suffi pour montrer la vanité de cette idée ; et puisque les conseils des rois n' ont pas le temps d' étudier la nature de l' esprit humain, ils doivent du moins ne jamais perdre de vuë l' histoire et les registres de l' expérience, qui

p347

doivent composer leur métaphysique. L' on ne trouvera pas un seul exemple d' un peuple brave et indépendant, qui volontairement ait échangé sa liberté contre des commodités, dont l' habitude ne lui a pas fait des besoins : d' un loup, qui de son plein gré soit venu prendre le collier du chien. Ce fut pourtant à ce plan-là que l' on sacrifia long-temps les secours réels que devoit attendre d' un ministere éclairé une colonie aussi essentielle, ainsi que plusieurs nations voisines et amies, qui assez faciles pour se

laisser en partie détourner vers cet objet par les missionnaires, ont assez perdu de leurs moeurs pour succomber sous l' effort de leurs ennemis, et n' ont pas assez pris des nôtres pour faire de véritables colons. Bien peu d' entre ces nations nous sont utiles, le reste a fondu comme la neige au soleil, et cependant au-lieu de *franciser* les sauvages, ceux-ci ont *sauvagisé* les françois,

p348

et accoûtumé notre jeunesse au métier de coureurs de bois, épidémie qui la détruit et la rend incapable de cette subordination qui est l' ame des colonies. Nous nous sommes enfin ravisés, mais comme on se ravise en France, c' est-à-dire, à *demain les affaires*, et *demain* , l' idée de la veille a fait place à une autre : d' ailleurs la racine principale, je veux dire l' *Acadie* , étoit alors perdue. ô nation frivole ! à la fin les chenilles deviennent papillons, mais le papillon ne sçauroit passer l' hiver sans miracle.

Cette envie de courir cependant, cette folie d' entreprendre au-delà de ses forces, nous a fait faire le pas le plus important et le plus recommandable vers la découverte du nouveau monde. Je doute que l' histoire ancienne ni moderne fasse mention d' aucun exemple d' opiniâtreté, d' audace et de constance qu' on puisse mettre

p349

à côté de la découverte, et traversée de cet univers du nord au sud, de l' embouchure du fleuve S Laurent à celle du Mississipi par l' intérieur des terres. On diroit que notre courage, quand la fortune sembloit s' apprêter à nous fermer d' un côté les avenues du continent, cherchoit à s' en ouvrir d' autres. Si l' engourdissement des beaux arts va chez nous au point que la patrie refuse un *Camoëns* au célèbre cavalier Sr De La Salle, du moins l' histoire doit-elle transmettre son nom à la postérité, comme celui d' un des plus renommés bienfaiteurs de l' humanité. Ce héros qui, comme Moyse, périt à l' entrée de la terre-promise et si long-temps cherchée, faillit emporter avec lui tous les fruits de son travail. C' est de nos jours qu' on a rassemblé les matériaux épars du projet de ce grand homme. ô siècle éclairé ! Vous avez bien fait

la leçon aux siècles précédents

p350

par la justesse de vos connoissances et de vos mesures pour cet établissement. D'abord pour vous y inviter, il fallut vous montrer des mines ; la poudre d'or y voltigeoit par tourbillons si épais, qu'ils offusquerent la vue perçante de cette nation philosophe jusques dans la rue Quinquempoix. Ensuite on voulut peupler, et pour cela l'on vuida les hôpitaux, les maisons de force, et toutes les sentines du genre humain. Le *Mississipi* mot devenu plus effrayant que la roue, reçut pour colons et fondateurs l'ordure et les vomissemens d'une ville impure, pour qu'à jamais tout honnête homme eût honte de tourner les yeux de ce côté. De tels gens ne pouvoient qu'exasperer les naturels du pays, dont la bienveillance est si nécessaire dans des commencemens d'établissement : les emplacements furent d'ailleurs si bien choisis, qu'il en fallut

p351

changer autant que de stations en un jubilé ; division au-dedans, guerre au-dehors. Tels furent les fondemens de la colonie de la Louisiane. La providence a voulu qu'elle tînt malgré tout cela, et l'on en sent aujourd'hui l'importance ; mais qu'on se souvienne qu'elle ne tient qu'au Canada. Le midi est pour le nord l'antre du lion, tout y vient, rien ne s'en retourne. Appuyez les racines du Canada, établissez, renforcez les communications si heureusement découvertes, c'est la véritable barrière à l'ambition des anglois, et non vos Apalaches.

Tel est le précis de l'état actuel des colonies de l'Europe dans le nouveau monde. J'ai cru inutile de faire entrer dans cet abrégé le détail des différens établissemens dans les isles. Cet article seroit très-important, si mon objet principal étoit le commerce ; mais je ne le considère lui-même que relativement

p352

à la population, et l'on sçait déjà que mes vuës de

commerce sont très-générales, et suppriment la science des détails. Considérons maintenant si la véritable prudence a plus de part à la conduite des différents peuples de l' Europe relativement à leurs colonies, qu' elle n' en eut à l' établissement de ces accroissemens du genre humain ; et si le système effrayant de singularité, mais aussi de vérité, que j' ai expliqué dans mon chapitre précédent, ne seroit pas en Amérique, comme en Europe, la voie sûre de l' utilité générale et particulière, dont nous nous écartons visiblement.

Nous avons, en fait de colonies, enchéri sur les anciens, en ce que nous avons dans ce troisième âge imaginé de conserver un empire absolu sur des sujets aussi éloignés : mais avant d' examiner si nous avons en cela bien ou mal fait, il faut considérer quel a été

p353

notre but primitif dans ces sortes d' établissemens, c' est-à-dire, discuter le principe avant les conséquences.

Un motif de pure curiosité mêlé de cette espérance vague qui en fait toujours partie, fut le mobile des premiers voyageurs qui découvrirent le nouveau monde. Les beautés de la nature entassées dans ces belles contrées, aidées des avantages de la nouveauté, et exagérées dans les récits des premiers aventuriers, mais plus que tout, l' appas des richesses dont ils revenoient chargés, en firent courir nombre d' autres sur leurs pas. Le bonheur (s' il est permis de nommer ainsi un arrangement de circonstances où la main de la providence est visiblement marquée) présida à la conquête des deux grands empires du Mexique et du Perou. La fortune et le courage des capitaines qui en devinrent les conquérants, ne les éblouirent

p354

pas au point de les faire manquer à leur devoir envers leurs princes. Ce miracle étoit réservé à la fidélité espagnole. Ce n' est pas qu' une affectation d' indépendance leur eût aisément réussi ; la soif de l' or attiroit à chaque instant de nouveaux aventuriers dans ces riches contrées, tous munis de différents pouvoirs accordés par la jalousie de la cour et des gouverneurs. L' exemple des crimes précédents, le jeu des grandes passions, l' habitude contractée de la

violence, tout ébranloit la subordination entre les vainqueurs cruels, et leur faisoit tourner contre eux-mêmes le glaive teint du sang des malheureux indiens. Le désastre de Gonzale Pizane, le seul qui ait réellement affecté l' indépendance, aussi promptement abandonné que péniblement établi, n' étoit pas propre à leurrer ses imitateurs. Soit vice donc, ou vertu, les chefs espagnols donnerent les

p355

premiers l' exemple de cette dépendance du nouveau monde pour l' ancien, qui ne s' est pas démentie depuis ; et toute leur ambition se tourna vers le desir de s' enrichir. Les navigateurs des autres nations qui découvrirent les autres parties de l' Amérique, n' avoient que le même but ; et les souverains de l' Europe voyant un roi d' Espagne et des Indes, commencerent à comprendre que les ducs de Normandie d' autrefois avoient été des ignorants de permettre aux Hauteville de conquérir la Sicile pour leur propre compte, et qu' un congrès assemblé à Utrecht ou à Soissons eût dû décider s' il étoit opportun de donner le royaume de Jerusalem à l' infant Godefroi ; d' autre part, il ne fut plus question de conquêtes, dès qu' on ne trouva plus de sociétés réunies en forme d' empire, et résolues à disputer le terrain ; mais profitant de la facilité des naturels du pays ou

p356

de leurs divisions entre eux, chacun en arrivant se mit à parcourir le plus de pays qu' il lui fut possible, toujours en prenant possession au nom de son maître, et ce fut pour ces limites imaginaires qu' on combattit quelquefois depuis, comme pour les autels et les foyers. à la reserve de l' avantage idéal d' un titre venteux, on ne voit pas trop, à ne considérer les nouvelles acquisitions que du côté de la domination, quelle sorte de profit en tireroient les princes d' Europe. Je ne sçais si les armées, la magnificence, l' autorité enfin des rois d' Espagne se sont accrues depuis qu' ils ont joint les Indes à leurs états ; mais on sçait que des princes, dont la puissance a doublé de nos jours en tout cela, le czar, le roi de Prusse etc. Ne possèdent point d' états dans le

nouveau monde. Aussi les premiers aventuriers qui acquéroient

p357

ainsi d'immenses provinces à leurs souverains, obtinrent-ils à peine un instant de leur attention, et quelques secours qu'on leur permettoit de tirer de l'Europe, plutôt qu'on ne le leur donnoit. Les princes occupés chez eux de leurs véritables affaires, faisoient de longues guerres pour acquérir une place, un baillage, et se soucioient peu de vastes acquisitions qu'on faisoit pour eux dans le nouveau monde.

L'esprit du commerce se perfectionnoit cependant, et les productions de l'Amérique, toutes superfluités autrefois, maintenant nécessités absolues, devinrent l'objet le plus important du commerce de l'Europe. Dans ce sens-là, l'on n'eût voulu d'abord que des entrepôts, tels que les nations commerçantes en ont sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie ; comptoirs fortifiés, où les différentes compagnies auxquelles ils appartiennent,

p358

exercent une juridiction renfermée dans leurs murs, auxquels est joint tout au plus un médiocre territoire ; mais bientôt on s'aperçut que les meilleures productions du nouveau monde avoient besoin d'être cultivées, et manufacturées sur les lieux pour être rendues propres au transport ; en conséquence, il fallut fonder des villes, cultiver les terres ; en un mot établir et peupler des colonies en forme.

De ces trois choses si peu faites pour être combinées, à sçavoir l'esprit de domination, celui du commerce, et celui de la population, il s'est formé un système neuf, et si je l'ose dire, monstrueux, qui constitue la politique actuelle de l'Europe relativement à l'Amérique. L'esprit de domination voudroit embrasser plus d'étendue de pays, que tous ses sujets actuels n'en sçauroient enceindre, les plaçât-on un à un

p359

seulement à portée de se parler avec un porte-voix.
Il voudrait en outre gouverner ses sujets
américains autant et plus despotiquement que ceux
qui sont à la porte de sa capitale. L' esprit de
commerce, dont le ressort au fond est de vouloir tout
pour soi et rien pour les autres, regarde les
colonies comme les fermes du commerce, veut les
nourrir, les vêtir, les meubler, les parer à son prix
et à sa fantaisie, avoir leurs denrées aux mêmes
conditions, leur permettre et leur prohiber selon son
intérêt ; traiterait enfin volontiers les colons,
comme l' on dit que les chats-huants traitent les
souris dont ils font provision pour l' hiver, leur
apportant du grain, mais leur cassant les jambes
pour les empêcher d' en aller chercher où bon leur
semble. L' esprit de population enfin sent bien la
nécessité de renforcer et d' accroître les colonies ;
mais gêné

p360

dans sa liberté par le premier de ses confreres, dans
son industrie par le second, il ne prend que de
fausses mesures, et dont l' effet est précisément le
contraire de son objet. S' il ordonne, par exemple, la
division des biens par égale part, espérant par-là
d' une seule famille en faire quatre, il se trouve
qu' au-lieu d' un fort propriétaire en état de faire
valoir son bien, et de faire les frais nécessaires
pour l' exploitation des denrées qui ont presque toutes
besoin d' être manufacturées, il en arrive quatre ou
cinq foibles qui vendent le mobilier, et laissent en
friche l' immeuble : s' il attire des étrangers destinés
à la culture des terres, ces esclaves deviennent
marchandise, leur malheur rend leurs maîtres plus
fainéants, et tout homme doué par la nature du suprême
avantage d' une couleur blanche se croit privilégié
pour l' oisiveté. En un mot, tous les arrangemens

p361

de ces sociétés jurent, et contrastent les uns avec
les autres. Tâchons d' en démontrer la discordance et
l' instabilité ; démonstration d' où naîtra naturellement
la preuve, que le paradoxe politique que j' ai établi
dans le chapitre précédent, loin de nuire à la
prééminence et prospérité de l' Europe, et de chacun
des états qui se disputent la souveraineté de
l' Amérique, seroit au contraire le seul moyen

d' éviter l' épuisement, où le mauvais système actuel les jettera nécessairement, de peupler et féconder cette admirable et languissante partie de l' univers, et de faire en un mot le bien de l' humanité en général, et en particulier.

Commençons par les inductions simples et frappantes à opposer à l' esprit de domination. Je les traiterai assurément toutes, tant celles-ci que les autres, fort en abrégé. Il y auroit de quoi faire des

p362

volumes sur ces matières intéressantes. Je demande donc à l' esprit de domination, ce qu' il veut faire des contrées immenses qu' il ne sçauroit peupler, qu' à peine il peut parcourir, et dont les différentes parties ne sçauroient avoir de correspondance entre elles, que par le moyen de coureurs insensés dans leurs entreprises, dérégés dans leur conduite, infidèles dans leurs rapports, et qui loin de porter dans ces régions écartées les lumières et les moeurs qu' ils doivent à leur éducation, en rapportent au contraire dans leur patrie les vices, l' indépendance, et la brutalité des barbares épars dans ces forêts. L' objet d' un gouvernement sage n' est pas sans doute en cela de régner sur des deserts, et d' y établir un empire aussi fructueux et considéré, que l' est celui du grand-seigneur sur les algériens, et autres pirates des côtes de la Barbarie.

p363

Notre plan, en France, me dira-t-on, (car au fond ce n' est que pour elle que je parle) est de multiplier les productions de notre territoire, en nous appropriant celles d' un pays abondant que nous avons acquis par tant de travaux. L' indépendance est l' attribut le plus cher, ou pour mieux dire, l' essence de la souveraineté. Nous avons de temps immémorial réduit nos voisins en Europe à nous craindre pour la leur, plutôt que de songer à entamer la nôtre ; mais ce qu' ils n' oseroient imaginer même d' entreprendre par le fer, ils l' opereroient par le commerce, si nous ne nous mettions en état de nous passer d' eux. Les productions de l' Amérique sont devenues des nécessités en Europe, il faut donc que nous en ayons de notre propre crû. Nos colonies du midi rempliront notre objet à cet égard. Quant à celles du nord, la pêche et les pelleteries, les bois de

p364

construction, et autres denrées d' utilité première les rendent assez importantes ; et quant à la célèbre communication que nous desirons d' entretenir, elle est nécessaire pour le maintien de la Louisiane, colonie nouvelle, serrée des deux côtés par deux nations jalouses et bien établies, située en un territoire qui nous promet la plus singulière fécondité, mais sous un climat lâche, et qui demande au nord des défenseurs.

Ce plan est beau sans doute, et même judicieux ; mais permettez-moi d' élaguer dans ma réponse tout ce qui est relatif au commerce, qui aura tout à l' heure son article. Cela posé, je vois dans votre hypothèse un grand arbre qui prend sa racine dans le nord, et jette des branches jusques au midi. Or, comme toute sa force dépend des racines, c' est donc là d' abord que doit se fixer toute votre attention. J' ai dit ce que je

p365

pensois de Louisbourg ; mais l' Acadie, votre plus ancienne et plus assurée possession autrefois dans le continent, l' Acadie, que vous avez cédée le lendemain du jour que vous démeubliez votre capitale... heureux le ministre qui signera le traité de sa restitution ! Et ce ministre sera celui qui sçaura ne point craindre la guerre de trente ans, pour acquérir une bonne et stable paix : plus heureux encore celui qui viendra à bout de la peupler et fortifier, de façon qu' elle n' ait désormais rien à craindre ! Mais ce mot de digression me jette hors de mon sujet, et même de mon personnage naturel ; revenons.

Il s' agit donc de peupler, et de renforcer vos colonies. Oh ! Je ne vous demande pas si une dépendance absolue dans son gouvernement, qui n' ose rien entreprendre sans une permission d' Europe, rien décider sans une consultation

p366

et des ordres précis demandés à des ministres déjà trop chargés, et obligés d' abandonner comme détail à des sous-ordres ces objets éloignés, tout importants qu' ils sont ; je ne vous demande pas, dis-je, si vous croyez cette méthode bien propre à remplir l' objet ci-dessus. Vous faites de cette subordination le

principal rempart de votre domination contre le penchant naturel qu' ont des sujets si éloignés à secouer le joug. Je crois cependant qu' il y auroit un moyen plus sûr ; ce seroit de rendre ce joug si doux, qu' il fût recherché comme protection, et non redouté comme oppression. Il est même vrai de dire, que c' est le seul moyen de venir à bout de votre plan. Vous convenez qu' il faut peupler, et fortifier vos colonies ; je crois qu' il en est à leur égard, comme d' un champ qu' il faut défricher, labourer, fumer et semer, avant que de rien recueillir.

p367

Si donc vous envoyez sans cesse à vos colonies sans songer à en rien retirer ; si vous leur donnez des chefs d' une probité reconnue, d' une autorité naturelle et prise dans la gravité des moeurs, patients, généreux, sçachant estimer les hommes, découvrir, et cultiver leurs talens ; si vous payez bien ces chefs, et les mettez à même de tenir un grand état sans percevoir aucuns droits onéreux sur le commerce, et moins encore sur la débauche et les folies des colons ; si vous les y laissez long-temps avec une autorité entière ; si, fermant l' oreille aux plaintes et cabales des vauriens toujours soutenus dans les cours, vous dèshonorez, quand ces chefs reviendront, ceux qui se seront enrichis dans leurs places, et récompensez ceux qui reparoîtront avec la pannetière et la houlette, dormez alors sur les détails, et ne veillez qu' aux secours principaux,

p368

et au choix des dépositaires de votre autorité ; vos colonies se peupleront et se renforceront d' elles-mêmes avec une rapidité, dont les progrès vous étonneront.

Mais, dira-t-on, ce système spécieux dans l' exposition seroit dans la pratique précisément le moyen de relâcher tous les chaînons qui lient ces parties éloignées à la masse, d' écarter les rapports des provinces à la capitale, et de faire de ces plantations cultivées avec tant de soin, des états distincts et séparés de la métropole.

Oh ! Nous voici revenus à l' admirable axiome, *divide, et impera* ; de crainte que les colons ne deviennent trop indépendants, il faut les maintenir foibles et grossiers, les livrer à un gouvernement

intercadent, leur rendre enfin le joug habituel ;
c' est ainsi, dit-on, que Genes a gouverné la Corse.
Mais je veux que cette

p369

façon de faire vous réussisse en ce point ; toujours est-il, que vous êtes convenus de la nécessité de peupler et de fortifier les colonies. Vous sentez vous-même que votre méthode actuelle n' y est pas propre ; et tandis que vous languissez dans vos foyers sans aucun accroissement, vos voisins et vos rivaux qui suivent ma méthode, du moins en ce qui concerne la liberté intérieure, l' esprit patriote des colons, et les secours continuels que leur accorde la métropole, vos rivaux, dis-je, gagnent chaque jour du terrain. Vous les combattez encore avec vos sauvages, et la valeur de quelques colons ; mais, outre que ce n' est qu' un feu de paille, qui brûle la pointe des feuilles, et n' empêche pas l' arbre de jeter bientôt de nouvelles branches et de plus fortes racines, ces foibles races d' ennemis dangereux nommés sauvages, empoisonnés chaque

p370

jour par les eaux-de-vie que leurs ennemis leur apportent en abondance, disparaissent à vuë d' oeil de dessus la surface de leur terre natale. Vous vous trouverez un jour isolés, et livrés à vos propres forces, qui diminuent en proportion de ce qu' augmentent celles de vos rivaux. Il n' y aura bientôt plus pour vos colonies ; demeurées foibles, que l' alternative, ou d' arborer le pavillon d' Angleterre, ou d' avoir été.
C' est donc une nécessité absolue, que de peupler et fortifier vos colonies. Elles ne sont pas situées de façon à vous permettre d' en jouir long-temps dans l' état où elles sont. Or il n' y a certainement pour cela de moyens actifs, que ceux que je propose. Quant à la perpétuité de dépendance de leur part, devriez-vous m' en croire, si je vous en répondois ? Eh ! Qui vous répondra de votre propre stabilité ?
Le

p371

nouveau monde certainement secouera le joug de l'ancien ; il y a même apparence que cela commencera par les colonies les plus fortes et les plus favorisées ; mais dès que l'une aura fait le saut, autant en feront toutes les autres. Vainement nos petites cervelles, tant de Londres, que de Paris, se creuseroient en spéculation pour empêcher cet événement ; ce qu'elles feront pour le prévenir, en accélérera l'accomplissement. Cet écrit durera, j'espère, plus que moi, et j'y consigne cette prophétie, dont je n'ai assurément pas les gants ; mais je considère cette défection d'un tout autre oeil que ne font nos hommes d'état d'aujourd'hui, et je pense que la nation, à laquelle ces colonies feront faux-bond la première, sera la plus heureuse, si elle sçait se conduire selon les circonstances. Elle y perdra beaucoup de soins et de dépenses, et y gagnera

p372

des freres puissants, et toujours prêts à la seconder, au lieu de sujets souvent onéreux. Mais enfin, cette alternative n'est plus d'option pour nous ; les anglois en veulent bien courir les risques ; leurs principales colonies sont, à peu de chose près, les soeurs de leur métropole ; et marchant sur ce pied-là, elles nous auront bientôt absorbés, si nous ne les combattons des mêmes armes. Renforçons donc nos colonies ; du moins au pis aller, et en cas de défection générale de l'Amérique, les nations d'Europe, qui auront établi le plus de leurs freres dans le nouveau monde, auront le droit le mieux fondé à la reconnaissance et à la confraternité des habitans de ce nouveau théâtre de l'humanité ; et il faut avouer qu'à cet égard, nous avons un avantage pris dans la nature du françois, qui, propre à tous les climats, à tous les lieux,

p373

à toutes les courses, a cependant toujours un oeil ouvert sur sa patrie. Cet événement ne la défigureroit point. La France depuis douze cents ans fait l'admiration du monde connu, elle le seroit bien encore du nouveau monde dans toute sa future splendeur ; mais en supposant que la postérité américaine pût un jour effacer notre lustre, est-ce cette splendeur de

comparaison qui fait notre gloire et notre bonheur ?
Il s'ensuivroit de-là qu' il vaudroit bien mieux vivre
parmi des gens contrefaits de corps et d' esprit,
pour être un phénix parmi eux, que dans une société
choisie où l' on ne seroit qu' un homme ordinaire. Cet
amour propre-là seroit au-dessous de l' instinct de la
brute. J' ai dit et démontré en parlant du commerce
étranger, que la prospérité de nos voisins faisoit
partie de la nôtre ; c' est un des principaux
arcs-boutans

p374

de mon systême, mais dont la verité est tellement
sensible et frappante, que les préjugés contraires
ne peuvent être regardés que comme un encroutement de
cette barbarie dans laquelle nous sommes encore plus
d' à moitié plongés. Ceci nous mene naturellement à la
discussion des privilèges de l' esprit de commerce
dans la direction des colonies.

Il est donc dit et établi, que le commerce est le
principal, ou pour mieux dire, l' unique objet de notre
ambition et de nos travaux en Amérique. Cela posé,
notre conduite dans le nouveau monde (pour ne parler
que de nous) administre par les faits la plus
éclatante preuve de la vérité de l' axiome que j' ai
établi ailleurs, que *le commerce doit servir en
liberté, et jamais ne commander* . Considérons
notre conduite passée et présente, et nous verrons
de combien d' erreurs est susceptible

p375

ce déplacement d' être, qui fait marcher devant ce qui
de sa nature doit suivre, et qui veut labourer avec
un soc renversé. On conçoit aujourd' hui qu' il étoit
impossible de commercer en Amérique sans s' y
établir : mais combien de temps et d' avantages ne
nous a pas fait perdre la cupidité de nous enrichir
par des traites et des retours rapportants, avant que
d' avoir fait un établissement solide !

Des deux objets même de commerce que nous présenteoit
l' Amérique septentrionale, l' un est d' utilité
première, immense, et d' une facilité surprenante ;
ce sont les pêches : l' autre d' une utilité seconde,
bornée, et d' un genre dépendant, et plein de
difficultés d' une nature à croître chaque jour, ce
sont les pelleteries. Nous nous sommes cependant
livrés tout entiers à cette dernière, et de façon

que, tandis que nous

p376

avons pris tant de précautions également inutiles, coûteuses et tyranniques, essuyé tant de guerres, sans celles qui nous attendent, pour nous conserver la traite exclusive des pelleteries, nous avons négligé dix occasions où il n' y avoit plus qu' un pas à faire pour chasser nos ennemis de Terre-Neuve. Nos pêches errantes ne sont presque rien, et nous n' avons aucune pêche sédentaire passablement établie. écoutez le commerce encore actuellement, et appréciez d' après son estime l' importance de vos colonies. Le Canada lui paroîtra la dernière de toutes : c' est, dira-t-il, la plus pauvre, on n' en peut tirer que quelques bois et des pelleteries de peu de rapport, et il ne la considérera que comme servant de barrière aux entreprises des anglois sur la totalité du continent. Les pêches cependant, ce Perou inépuisable des hollandois, qui

p377

entretient tant de bâtimens, exerce et endurecît tant de matelots, qui procure aujourd' hui à l' Europe un quart de subsistance, et de celle sur-tout des pauvres gens, article si intéressant, les pêches nous seroient interdites sur le grand banc et dans le fleuve, si nos établissemens de l' Amérique septentrionale venoient à tomber. Ce seroit par-là que nous deviendrions vraiment tributaires de nos voisins, et tout autrement que par le sucre, le caffè et l' indigo, matières d' une utilité seconde, et nullement de nécessité ; mais ce sont le matelot, l' armateur et le cabotage qui subsistent par les pêches, et qui en nourrissent trois millions de sujets du roi. Le commerce considéré comme état à part, n' y gagne rien ; le Canada produit des grains, et se passe de nos farines ; ses habitans ont plus besoin de raquettes pour courir sur la neige, que de souliers brodés ; sa pauvreté

p378

qui entretient sa valeur, lui prohibe le luxe qui ruine les créoles pour enrichir des faiseurs de

pacotilles qui ne rapportent souvent des isles, que des billets insolubles. En conséquence le commerce, qui en général est politique comme petit-Jean de la comédie, ne s' interesse au Canada que par oui-dire. Mais que fait-il enfin pour ses cheres isles ? En quoi ce commerce si vanté est-il si avantageux à l' état dans la partie qui ne consiste qu' à y porter nos farines et nos vins pour en rapporter les denrées du pays ? Pour peu qu' on se rappelle les principes que j' ai établis dans tout le cours de cet ouvrage, on verra d' un coup d' oeil que ce commerce-là est très-ruineux ; c' est échanger notre suc alimentaire contre des denrées de nulle substance, nourrir des peuples éloignés, et dont le souverain ne peut tirer presqu' aucun des services

p379

qu' il doit tirer de ses sujets, aux dépens de ceux qui devoient environner son thrône, accoûtumer les régnicoles à échanger le nécessaire contre le superflu, et les créoles à n' avoir qu' une subsistance précaire, et si coûteuse, que la forme seule en prononce peine de mort contre le peuple et les pauvres.

Mais, dira-t-on, nos farines et nos vins, nous les tirons de cantons qui n' auroient pas de débouchés sans cela ; or le transport nourrit et entretient un nombre de matelots et gens de mer, genre d' hommes si nécessaires selon vos propres principes.

De ces deux raisons, la première ne part que de la hideuse ignorance qui nous fait supposer qu' il peut jamais y avoir trop de denrées dans un état. L' on ne m' a pas lû, s' il reste encore quelques traces de ce préjugé à mon lecteur ; et quant à la seconde qui

p380

regarde les gens que le transport et la voiture font vivre, je vous dirai qu' il vaut mieux que ces frais entretiennent les gens de rivière et de canaux, et autres voituriers que j' ai établis dans mon plan de vivification. Suivez-le de point en point ; et loin d' avoir moins de matelots entretenus par les frais de nolis, de bâtimens maritimes chargés de denrées, vous en aurez davantage, avec la seule différence que loin d' exporter au-dehors vos denrées, ils vous en apporteront de celles de l' étranger. Le commerce de denrées avec nos isles nous est donc

onéreux ; mais il en est un autre qui a mille branches, et qui, de mon aveu, est très-utile ; c' est celui de toutes les quinquailleries, parures, menues marchandises enfin, tant utiles qu' agréables, que consomment les créoles, et que notre commerce tire de Paris et des provinces. Sans contredit celui-là est

p381

très-bon ; il seroit cent fois meilleur cependant, sans les prohibitions et entraves que la cupidité et les vuës mal entendues du commerce dictent au gouvernement, et qui arrêtent l' accroissement des colonies, et bornent par conséquent leur consommation. Si les colons étoient les maîtres de tirer de leurs possessions toutes les sortes de denrées qu' elles pourroient produire, de se fournir de celles que le sol leur refuseroit, de la main quelconque qui les leur offrirait à meilleur marché, s' il leur étoit permis de recevoir les nécessités de leur entretien, et même de leur luxe, de ceux qui les leur viendroient présenter, et même de les aller chercher et échanger où bon leur sembleroit ; vous ne nierez pas qu' en cet état les colonies ne devinssent promptement, au milieu de cette abondance, très-fortes, très-puissantes et très-peuplées ; que le prix du

p382

terrain n' y accrût de beaucoup ; que la culture et le produit n' en doublassent, et que les villes, séjour des riches habitans, ne devinssent l' image de la prospérité. Si vous me niez cela, toutes règles de calcul et d' expérience sont fausses, et je n' ai plus rien à dire : si vous en convenez au contraire, je vous demande, si le pays de l' industrie, du travail, et de l' activité, *la France*, trouvera moins de ressources dans son droit de prééminence à elle attribué par la nature vis-à-vis d' un nouveau monde puissant et riche, qu' elle n' en a aujourd' hui par son droit exclusif si souvent fraudé, si peu assuré dans ses profits, dans les retraites languissantes d' un tas d' interlopes et de fainéants. En vous passant, dira-t-on, la supériorité de Paris pour les ajustemens, bagatelles et autres marchandises de détail, article qui seroit sujet à bien des exceptions,

p383

vous ne pouvez aussi nous nier que les hollandois et les anglois ne naviguent à moitié meilleur marché que nous ; en conséquence si les prohibitions tombent, il n' y aura plus qu' eux de reçus dans les ports de nos colonies, ils viendront eux-mêmes chercher chez nous nos propres marchandises, et notre commerce maritime que vous recommandez tant, viendra à rien.

L' objection est simple et naturelle ; elle est tirée d' après les faits existants et visibles ; et avec cela je vous soutiens moi, qu' elle n' est pas faite pour arrêter un instant. 1 notre maladresse maritime est une idée, dont l' expérience a démontré de tout temps la fausseté. Je l' ai dit ailleurs ; dans cinq ans notre marine militaire naquit et crut au point de tenir tête à celle de l' Europe combinée. Louis Xiv en vain eût imaginé et travaillé en grand, s' il n' eût trouvé dans ses

p384

sujets cette aptitude inimitable en tout genre d' industrie et d' entreprises. De tout temps, même avant les romains, les peuples de nos côtes, tant du Ponent que du Levant, étoient les plus hardis navigateurs de l' Europe. Nos loix fiscales d' une part lient en tout sens le commerce, et nos loix de police maritime de l' autre gênent et engourdissent la navigation. C' est des cendres de ces deux codes que naîtroit un essain d' armateurs plus hardis, s' il est possible, que ceux du Texel. Bientôt ils sçauroient tout aussi bien et peut-être mieux qu' eux, agréer leurs navires, de façon qu' ils fussent en état d' aller avec la moitié moins d' hommes. 2 qu' on se rappelle encore l' augmentation de mains, de produit, de matière première, et de travail que les parties précédentes de mon plan auroient établie dans le royaume ; le bas prix des ouvrages, forcé d' une

p385

part par la concurrence, de l' autre, par le soin de repousser toujours l' or au-dehors ; la facilité des traites intérieures, de la sortie, et tous les autres points de vivification que j' ai démontrés faciles ; et qu' on juge si dès-lors aucune nation de l' univers, tant oeconome et vigilante soit elle, sera en état

de l' emporter sur nous par le bon marché.
Je croirois inutile, après cette exposition, de faire
une comparaison de cette méthode simple, et j' ose
dire indispensable, avec celle dont on use aujourd' hui,
énumérée et discutée en détail. Cet examen auroit
l' air d' une satire, et je n' en veux point faire. Si
quelquefois la vivacité m' emporte jusques à laisser
aller des traits qui paroissent porter, c' est
assurément sans malice aucune, et la preuve en est
en ce que les diverses professions, qui de tous les
temps ont été plus particulièrement

p386

le plastron des bons mots des grands et des petits,
sont en général celles sur lesquelles j' ai observé
le plus de retenuë. Non-seulement tout homme en
particulier, mais toute classe d' hommes, m' est
respectable : toutes sont utiles, ce n' est que le
déplacement qui les rend nuisibles.
Sans détailler donc le régime actuel de notre
commerce aux colonies, il suffit de dire que nous y
devons tout porter et tout en rapporter, et que si
les loix y étoient exactement observées, elles
n' auroient de subsistance et de débouché que par
nous. Or comme l' accroissement d' un peuple est, selon
que je l' ai tant répété, toujours relatif à ses
subsistances, il s' ensuit que c' est notre commerce qui
compose le territoire de nos colonies. Par une
induction naturelle, il faut conclure que tout ce qui
borne et rétrécit notre commerce, fait exactement le
même

p387

effet sur nos colonies. Ainsi donc les loix fiscales
et de police maritime, que j' ai dit ci-dessus gêner
notre commerce et engourdir notre navigation, portent
par un des bouts du bâton nécessairement sur nos
colonies, tandis que celles de nos rivaux sont
encouragées par toute sorte de secours. En outre
ceux-ci sont sûrs d' opprimer nos colonies, sans même
se donner la peine de les attaquer directement, mais
seulement en opprimant ou dérangeant notre commerce ;
ils leur portent en effet des coups certains,
non-seulement par la force en temps de guerre, mais
encore en pleine paix par leur seule industrie et
attention à leur propre commerce ; car nous damant
insensiblement le pion par-tout ailleurs où nous ne

sommes pas les maîtres, comme ici, d' éviter la concurrence, ils affoiblissent notre commerce dans ses autres branches, dont celle-ci n' est pas assez

p388

indépendante pour subsister seule sans diminution, tandis que les autres s' affoiblissent.

Il s' ensuit de tout ceci, que l' esprit de commerce est de lui-même très-incapable de former, peupler et fortifier des colonies, et sur-tout que ses vuës et ses arrangemens actuels, relativement aux nôtres, sont tous propres à en arrêter l' accroissement ; ce qui, vû leur situation environnée de voisins ambitieux, et qui donnent une attention toute particulière à cette partie-là, veut dire la même chose que nous les faire perdre.

Venons aux objections à faire à l' esprit de population. à dire vrai, cet esprit n' a jamais eu de place dans les passions humaines, c' est un dérivé du calcul et de la réflexion. Les hommes aiment par nature la domination : par nature aussi ils désirent de s' enrichir ; mais ce ne peut être que par une suite

p389

de réflexions et par l' expérience, qu' ils en viennent à concevoir que leurs besoins, leurs avantages, leurs passions mêmes gagnent à la multiplication de leur espece. Je n' entreprendrai pas de faire ici une dissertation que j' ai épargnée à mon lecteur au commencement de cet ouvrage, où elle eût eu sa place naturelle ; c' est aux livres de recherche, de curiosité, d' agrément même, qu' il est permis d' ennuyer le prochain par le privilège de l' impression. C' est une charge imposée par le travail et l' amour propre sur la maligne oisiveté des lecteurs de brochures ; mais un auteur, qui traite de l' intérêt de l' humanité, doit sacrifier de son amour propre et même de sa réputation à la crainte de lasser l' attention. Je n' entends donc ici par esprit de population, que la conviction où l' on a été qu' il falloit peupler l' Amérique, et y encourager la culture des terres, pour

p390

tirer quelque avantage de cette belle partie du monde. J' ai déjà cité quelques fortes bévuës faites par les anglois mêmes, ainsi que par nous, dans le choix des moyens pour parvenir à cette fin ; et sans reprendre ici en détail les différents arrangemens domestiques de nos colonies en ce genre, je me contenterai d' examiner le plus important de tous, et de le démontrer non-seulement insuffisant, mais même dangereux et nuisible.

On a imaginé de faire transporter des esclaves dans nos colonies meridionales pour les assujettir à la culture de la terre, c' est-à-dire, de mettre au dernier rang l' art et le travail qui doivent être au premier dans l' estime des hommes. Dès que Rome ne vit plus ses campagnes couvertes que d' esclaves, dès-lors les maîtres ne valurent plus rien, et il fallut que l' Afrique nourrît l' Italie. On sçait

p391

cela, et c' est un sujet que j' ai assez rebattu. Mais l' esclavage ancien, tout barbare et dénaturé qu' il étoit, quoiqu' il ait corrompu les peuples, avili et mélangé les nations, banni toute concorde, toute pitié, toute pudeur, toute humanité enfin ; l' esclavage ancien, quoique dans le droit plus despotique que celui d' aujourd' hui, étoit dans le fait tout autrement supportable, et moins dangereux. Nos esclaves de l' Amérique sont une race d' hommes à part, distincte et séparée de notre espece par le trait le plus ineffaçable, je veux dire la couleur, et qui conséquemment reçoit de la nature le type de son infortune. Les esclaves anciens étoient des hommes ressemblants à leurs maîtres ; les malheurs de la guerre et autres révolutions les réduisoient à cette triste condition, sans leur ôter les dons naturels et les talens acquis dans leur patrie ; tout

p392

cela les rapprochoit de leurs maîtres. Ceux-ci au contraire, on les va chercher dans le séjour de la barbarie. Ils arrivent brutes ou doués d' un instinct qui nous est étranger, ce qui revient au même pour nous. On les jette dans des étables où sont entassés leurs semblables, on les excède de travail pour le compte de leurs maîtres ; et de cet ordre d' habitudes et d' usages naît au sein de la loi de fraternité et dans un siècle qui s' estime éclairé par excellence,

la plus dure, et, j' ose dire, la plus impie des servitudes.

Cette méthode en tout sens et de toute part n' a que des inconvénients également inévitables et ruineux. Si l' on appesantit le joug sur ces malheureux, comme en général on croit cette précaution nécessaire à la sûreté même des colonies, la culture des terres, qui leur est exclusivement attribuée, languit en proportion, leur

p393

population est arrêtée par leur misère et tous les désordres qui en dérivent ; les femmes se font avorter pour être débarrassées d' un fardeau qui les gêne ; dans la culture du petit champ qui leur est délaissé pour leur subsistance, les hommes deviennent fripons et malfaiteurs, et l' on est obligé de tirer sans cesse à grands frais de l' Afrique, de quoi remplacer la diminution continuelle que la misère et les vices causent à cette étrange peuplade. Si au contraire on adoucit leur esclavage, la débauche des maîtres les introduit dans les maisons, et y établit une race de métis qui portent sur leur front l' édit de proscription des mœurs, et de la vergogne publique. Les nègres les plus industrieux se forment aux arts et métiers, et arrachent ainsi à la population des blancs cette racine seconde, mais nourricière. Petit à petit le peuple d' esclaves s' accroît,

p394

et celui des maîtres diminue ; le travail et l' activité sont le partage des premiers, l' indolence et l' orgueil celui des autres : qu' on juge où doit aboutir cette distribution.

L' imprudence des créoles aide encore à accélérer ce renversement. L' appas du gain, et d' une rétribution plus forte tirée de leurs esclaves, les engage à les employer à la navigation, aux fonctions militaires même. Les hommes les plus épais ont toujours assez de lumières pour sentir l' avantage de la liberté. Il y a même un préjugé tout établi parmi plusieurs d' entre ceux-ci ; que Dieu a livré d' abord cette terre à la race rouge, ensuite aux blancs, et enfin aux noirs, et l' on voit des cantons dans les îles où ils se sont déjà soustraits à l' obéissance. Loin de sentir le péril de ce genre de révolution qui

frappe néanmoins tout le monde, il semble

p395

que l' on coure au-devant, et l' on pousse le délire à cet égard, jusques à introduire avec soin les négres dans les colonies de terre ferme, qui n' en connoissoient pas l' usage.

Il seroit inutile d' étendre plus loin ces réflexions. Quel remede, me dira-t' on ? Je n' ignore pas que le pire des abus est de vouloir attaquer de front et détruire d' un seul coup les abus enracinés dans la nature des choses. En conséquence je n' entreprendrai pas de bannir l' usage des négres ; mais voulez-vous le borner, et bientôt le rendre inutile ? Encouragez la culture des terres dans les colonies. Vous ne le pouvez qu' en rendant les colonies florissantes, et j' ai démontré que vous ne pouviez les rendre telles, que par une liberté entière d' importation et d' exportation. La misere est toujours oisive, l' abondance toujours agissante. Quand les productions

p396

de ces terres auront un débouché prompt et assuré, le territoire et ses plantations en deviendront plus précieuses à leurs possesseurs. Ils présideront eux-mêmes à leur culture, et bientôt ne dédaigneront pas d' y mettre la main, si vous avez soin que les chefs et principaux donnent à cet égard l' encouragement et l' exemple. L' abondance et la richesse des villes attireront des artisans d' Europe qui prendront l' avance sur l' industrie des négres, qui n' est jamais que d' exception parmi cette race d' hommes. Ces artisans en élèveront d' autres, et bientôt on préférera des ouvriers, et même des cultivateurs gagnant salaire à des esclaves qu' il faut acheter fort cher, presque toujours embarrassants, et souvent infidèles.

Le sentiment instant de l' abondance de mon sujet, joint à celui de mon indignité personnelle relativement aux honneurs de l' *in-folio* ,

p397

m' obligent de m' arrêter sans cesse en beau chemin. Je n' ai fait qu' effleurer la matière sur les trois

parties de distribution que je me suis prescrites, pour démontrer que nous sommes très-novices dans l' art de former des colonies, et que tous les arrangemens présens de l' Europe à cet égard tendent précisément au contraire de l' objet que nous avons, et que nous devons avoir : je crois cependant qu' il résulte du peu que j' en ai dit, que bien loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obstacles invincibles dans le nouveau monde, c' est-là précisément où il auroit le plus d' avantages, où même il est le plus indispensable. En effet, quelque sagement conduit que puisse être le système politique de l' Europe, quelque modération qui préside à ses arrangemens intérieurs, il est impossible qu' elle jouisse jamais d' une solide

p398

tranquillité, si les intérêts des principales puissances de notre continent en Amérique ne sont tellement condensés, et ne se donnent, pour ainsi dire, la main, de façon que toute voie soit fermée aux mal-entendus continuels qui nous arment sans cesse les uns contre les autres. Au-lieu de cela, chaque nation se tourne le dos dans le nouveau monde ; et s' il est passagèrement quelques ressorts d' union entre elles, ils sont d' un métal si aigre, et d' une nature si aisée à agacer, s' il est permis de parler ainsi, qu' aujourd' hui que tout le monde a l' oeil tourné de ce côté-là, l' on doit s' attendre à des ruptures continuelles qui allumeront des guerres maritimes, fatales sur-tout aux deux puissances principalement contendantes, et ruineuses pour tout le monde. C' est ce dont je vais traiter dans le chapitre suivant.

p399

PARTIE 3 CHAPITRE 7

de la paix et de la guerre.

un populateur ne doit parler de la guerre que relativement à la paix. Les hommes se sont bien mépris dans le rang qu' ils ont accordé dans leur estime aux vertus militaires. Elles sont sans contredit les plus brillantes et les plus estimables de toutes, mais seulement en supposant leur plénitude

et l' ensemble des différentes vertus qui doivent entrer dans leur composition ; à moins de cela, ce sont les plus brutales des affections dont nous soyons susceptibles.

Le desir de la gloire, l' audace, l' intrépidité, la force, la patience dans les travaux, le sens froid dans les périls, sont ce qui constitue les vertus militaires proprement

p400

dites ; mais si elles ne sont liées à la sensibilité, la générosité, la douceur et la modestie, elles dégénèrent en fougue, dureté, cruauté, en fureur enfin. Dès-lors les guerriers ne sont plus utiles, que comme des dogues enchaînés dans une basse cour qu' il ne faut lâcher qu' à la dernière extrémité. Or comme chaque état n' est estimable qu' en proportion de son utilité, leur rang dans un état est marqué par cette comparaison.

Vous n' estimeriez donc, me dira-t' on, que les Duguesclin, les Bayard, les Turenne, et passé cela, vous comprendrez sous votre proscription morale la première des professions dans tout état monarchique ? Il s' en faut bien. En tout genre de vertus et sur-tout de vertus combinées, ceux qui ont atteint la perfection, sont très-rares, et d' entre ceux-là même tous ne sont pas mis par la fortune en un poste assez éminent pour que

p401

leurs vertus instruisent l' univers, et honorent l' humanité. Je dis plus ; et loin de borner à un si petit nombre parmi nous les héros qui se sont également distingués par les différentes qualités, dont j' ai fait entrer l' alliage dans la composition des vertus militaires, je sçais au contraire que toutes ensemble elles ont fait toujours parmi nous l' objet de l' ambition de nos militaires, le point de vuë et le leurre, pour ainsi dire, auxquels ils ont été dressés. J' en sçais peut-être autant qu' un autre à cet égard, et en conséquence j' estime fort nos guerriers ; mais je ne sçaurois estimer la guerre qu' autant qu' elle entre dans le plan d' une solide paix, et dans la marche pour y parvenir.

La paix est un don du ciel ; mais il en est de ce don-là, comme de tous les autres qui ne fructifient que par nos soins. L' homme est en général un animal

qu' on ne

p402

fait demeurer en paix que par force ; paix au-dedans, par une bonne police ; au-dehors, par une grande considération, respect des bons, crainte des méchants, amour de la part de l' humanité en corps fondé sur la vénération et la reconnaissance des bienfaits, voilà ce que doit s' attirer le souverain du plus puissant état de l' Europe.

Rappelons-nous que les royaumes étrangers sont dans ma spéculation les provinces du nôtre : nous leur devons la police comme aux provinces intérieures, et cette police s' appelle *paix* . Je crois avoir considérablement avancé l' exécution du plan de cette façon d' être dans toutes les parties de cet ouvrage, où j' ai traité de la conduite relative aux étrangers, et qui naissent de celles qui établissent le bonheur des regnicoles. Un souverain qui ayant rendu ses peuples nombreux, agissants, réglés et heureux, traitera

p403

ensuite les étrangers comme leurs freres, leur ouvrira ses ports et ses chemins, leur communiquera son industrie, les aidera par tous moyens à devenir tels que ses sujets ; un prince, dis-je, qui se conduira constamment selon le plan que j' ai tracé, trouvera, dans la disposition des esprits en sa faveur, un défenseur bien présent, et une prévention bien zélée contre ceux qui voudroient l' attaquer dans ses droits au point de le nécessiter à interrompre un si digne ouvrage par les mesures d' une guerre indispensable. Cependant ce ne seroit pas connoître l' esprit humain, de croire que la justice et la droiture, quelques visibles qu' elles puissent être, ne perdent jamais de leurs droits auprès de lui. L' expérience nous démontre au contraire que l' homme tant en général qu' en particulier ne se meut presque jamais que par l' illusion, dont les droits sur nous sont imprescriptibles.

p404

D' ailleurs l' empire de l' ame est le premier de tous ;

et pour obtenir cet empire, il faut élever les opérations de son ame au niveau de ce qu' on est. Mon roi Pasteur doit être le pere de famille de toute l' Europe, en conséquence il faut qu' il en connoisse les droits, les humeurs, les interêts. C' est la politique proprement dite ; mais avant d' expliquer en détail en quoi elle consiste, montrons l' illusion et la futilité des objets, dans lesquels on voudroit la faire consister. On prétend que l' idée de l' équilibre entre les puissances de l' Europe, idée favorite des gazettes et des caffés politiques, a été imaginée par deux très-grands ministres ; c' est faire beaucoup d' honneur à cette idée : mais au cas qu' elle ait une aussi noble origine, ils ne l' imaginerent assurément que comme un phantôme à présenter aux spéculatifs et aux mauvais

p405

politiques. Ils étoient trop habiles gens pour s' y méprendre, et pour ne pas sentir toute la vanité de cette imagination, d' autant que ce sont les deux hommes du monde qui ont le moins ménagé l' équilibre, et le plus fait pencher la balance de leur côté. Il est certain que le cardinal De Richelieu avoit au moins esperé tirer de sa rupture avec la maison d' Autriche les avantages qu' en retira après lui le cardinal Mazarin. Quant au chancelier Oxenstiern, il ne fut pas plus désintéressé, et au contraire. Il eût été pourtant bien généreux aux deux inventeurs de l' équilibre de s' être contentés d' avoir rendu gratuitement la liberté à l' Allemagne ; mais encore un coup ces deux hommes étoient trop habiles pour cela. Donner, en un mot, de tels auteurs au système de l' équilibre, c' est en faire voir le peu de réalité. Il est pourtant tout simple que nous nous

p406

en soyons servi dans le temps pour ameuter l' Europe contre la maison d' Autriche, et qu' on l' ait employé depuis contre nous ; mais dans le réel ce n' est qu' une ombre et un prestige vain. L' équilibre est depuis 130 ans l' appas présenté aux états les plus foibles contre les plus forts : qu' a produit depuis ce temps pour eux cette belle idée ? Jamais les grandes puissances n' en ont plus englouti de petites. L' écosse qui, quoiqu' appartenante au même prince que

l' Angleterre, faisoit royaume à part, a été réunie sans espoir d' être désormais rétablie dans son indépendance. Les ducs de Toscane, de Parme et de Mantoue ont été éteints ; Venise a contribué ; l' état ecclésiastique a été fouragé. En Allemagne, combien de petits souverains ont été englobés dans les grands états qui s' y forment ! Que de grandes puissances renforcées ! Le royaume de Dannemarc est

p407

devenu héréditaire, celui de Pologne court risque de le devenir ; la Lorraine est province de France. Il est donc démontré par l' expérience que les efforts pour l' équilibre n' ont servi de rien aux petits états ; qu' ont-ils produit pour les grands ? Guerres continuelles, qui les ont tous également dépeuplés et appauvris. J' en reviens à mon point : l' équilibre entendu comme il l' a été jusqu' aujourd' hui, n' est qu' une chimère dangereuse. Il consiste à rallier toute l' Europe, ou partie, auprès de la puissance prépondérante contre la puissance dominante, et butte au fond à rendre tout l' univers le jouet de la jalousie et de l' ambition de quelques hommes. Qu' on ne dise pas que je traite ici de chimère des craintes et des précautions qui ne peuvent être désormais que contre nous. Nous ne devons assurément point craindre cela. Cette idée, qui prend

p408

sa racine dans la crainte que le foible a naturellement du plus fort, peut trouver aisément créance dans les esprits foibles et prévenus ; mais l' universalité des hommes ne se mene pas ainsi. La maison d' Autriche, tant qu' elle fut objet de la crainte, s' y prit très-mal pour la faire cesser. Les desseins de l' Espagne furent toujours presque aussi réellement injustes, que chimériques ; ses moyens politiques ne l' étoient guères moins ; cabale et corruption par-tout. Il est impossible de corrompre tout le monde ; et tout ce qui ne l' est pas, se révolte toujours contre de pareils moyens. Le grand éclat de Louis Xiv sa hauteur, et l' honneur qu' il y avoit à s' opposer à ses desseins, quand le ciel, la fortune, et de grands hommes en tout genre, sembloient s' efforcer à l' envi de les seconder, susciterent d' autres grands hommes, qui profitant de la jalousie des nations les épuisèrent,

p409

en leur faisant craindre le joug d' un prince pour lequel ses sujets sacrifioient tout avec empressement. Cette illusion passagere a disparu, et la modération de notre roi mise dans son vrai jour par une suite d' événemens tous parlants, et par une conduite constamment dirigée sur ces principes, a porté le coup fatal à ce prestige ; mais sans cela, il se seroit évanoui de lui-même.

Pour s' en convaincre, il n' y a qu' à se retracer en un point la différence qui se trouve entre la position actuelle des états de la maison de France dans son plus grand éclat, et les forces apparentes de la maison d' Autriche, lorsqu' elle éveilla la jalousie de l' Europe. Outre toutes les Espagnes réunies, en y comprenant le Portugal qui lui donnoit les Indes entières, les autres nations n' y ayant encore, pour ainsi dire, aucun établissement ; outre le Roussillon

p410

qui lui assuroit une entrée dans les plus belles provinces de la France, elle possédoit le Milanois, dont elle faisoit le centre de sa monarchie, et d' où elle donnoit la main au royaume de Naples, à la Sicile, à la Sardaigne, et aux autres entraves de l' Italie, telles que Piombino, Monaco, etc. Du Milanois, elle s' ouvroit un passage par la Valteline pour joindre par-là les forces et les états des archiducs d' Inspruk, et des Landgraves d' Alsace, princes de la maison d' Autriche, et ses propres domaines dans la Franche-Comté. L' empereur de son côté si puissant par ses états et sa dignité héréditaire, et maître presque absolu de toute l' Allemagne que ses nombreuses armées ravageoient, avoit donné le bas-Palatinat aux espagnols, qui occupant aussi l' électorat de Trèves, donnoient la main d' un côté aux Pays-Bas, et de l' autre à

p411

la branche allemande de leur maison, qui redoutée jusques au fond du nord, faisoit de l' un à l' autre pole trembler tout l' univers. Cette ligue d' états armés barroit ainsi la communication de la France,

puissance prépondérante alors avec tout le reste de l' Europe, et la serroit de tous côtés. La mer étoit ouverte à leurs flottes, la terre à leurs armées. Tel étoit l' état des forces ostensives de la maison d' Autriche, quand le cardinal De Richelieu entreprit d' ébranler ce colosse. Nous voyons à présent toute la foiblesse cachée sous cet appareil ; mais l' aurions-nous vue, à la place de ce grand ministre ? Il y réussit cependant quoique détourné par des troubles continuels au-dedans, et n' étant aidé que de la Suede, et de la Hollande. Il en vint à bout sans équilibre, car l' Angleterre ni les autres puissances n' y prirent aucune part ; plusieurs princes

p412

même, tels que le duc de Baviere, et autres tant en Allemagne qu' en Italie, furent pour la maison d' Autriche. Qu' étoit la France auprès de cela, quand on l' accusa d' aspirer à la monarchie universelle ? Par où, du sein de la zone tempérée, eût-elle pû envoyer des fers au midi et au nord ? Toutes ses forces concentrées entre les mains d' un maître altier, sensible, et généreux, étoient et seront toujours très-redoutables pour ses voisins, et formeront un ensemble impénétrable aux efforts de ses envieux. Aujourd' hui l' Espagne et le royaume de Naples obéissent à des princes de cette maison ; mais la mer est comme fermée par les anglois, maîtres de Gibraltar et de Port-Mahon ; les puissances maritimes couvrent l' océan de vaisseaux en Amérique, ils sont plus puissants eux seuls que toutes les autres nations ensemble ;

p413

l' Italie est libre ; l' Allemagne n' a à craindre que les fers qu' elle se forge elle-même ; le nord ne redoute des tyrans que du côté de ses glaces et de ses forêts. La maison de France d' ailleurs n' a rien acquis en général que par des voies légitimes, par le droit des fiefs, ou des traités solennels. En pouvoit-on dire autant de la conquête du Portugal, et des différentes réunions qui formerent autrefois les états héréditaires d' Allemagne ? Je ne veux point discuter ici les droits des souverains ? Mais la maison de France a plus rendu d' états par pure générosité, que la maison d' Autriche n' en posséda jadis par droit incontestable. Je ne dis pas que

pour cela nous ayons passé pour être plus habiles, et le proverbe italien, *gli francesi pazzi sono morti*, n' est pas bien ancien ; mais je dis que pour la sûreté publique le génie des maisons fait beaucoup ;

p414

que les maximes françoises n' ont jamais été l' usurpation, ni même l' ambition inquiète, démesurée et atroce dans ses moyens, telle qu' on l' imputa jadis aux ennemis du repos de l' Europe. Ne craignons donc plus de voir désormais sur les étendards de nos ennemis le phantôme de l' équilibre. Je ne parle même à cet égard qu' après coup, puisqu' à en juger par le début de la rupture actuelle, ils ont pris aujourd' hui pour emblème la devise contraire, *voe victis* . Quant à nous, il n' est pas à craindre que la providence nous livre jamais assez à l' esprit de vertige, pour que nous ayons besoin de ressusciter cette idée factice et décevante.

Au défaut donc d' une imagination autrefois trop réalisée, mais qui ne peut plus désormais tromper personne, voyons si les idées, qui conservent plus de créance et de réalité, contrastent avec mon

p415

plan, répugnant à ses moyens, ou plutôt si la marche que je leur ai prescrite, n' est pas le vrai chemin de donner un jeu simple, facile, et continu à nos ressorts politiques.

La France considérée selon le système des politiques sublimes, s' il en reste, regardée comme le patrimoine de la maison de Bourbon, obligée à faire valoir les intérêts et le crédit de cette maison contre tous autres, se cherchant en conséquence une rivale et la trouvant toujours, doit être sans cesse pour ses voisins un objet de crainte et de jalousie, un motif de ligue ; par cette raison même je la vois obligée de vivre toujours sur ses gardes, d' entretenir des négociations pénibles et peu assurées, des alliances onéreuses, et des forces ruineuses autant que difficiles à faire mouvoir. Une de ses branches solidement établie sur le trône d' Espagne menace l' Amérique

p416

de la réunion des deux maisons, pour en exclure toute autre nation ; une autre menace l' Italie, et peut faire craindre aux puissances commerçantes, que par un système de conduite bien entendu, les trois ne viennent à bout de s' attribuer exclusivement le commerce du Levant ; notre puissance en Flandres effrayera les Provinces-Unies ; nos places sur le Rhin peuvent paroître des portes pour entrer en Germanie. La France, en suivant ce système-là avec tout le bonheur, dont une imagination prévenue peut seule se flatter, deviendrait l' empire d' occident des romains, avec la différence que dans ce temps-là les insulaires, nos voisins, n' étoient qu' une foible province de cet empire, dont les peuples *jam domiti ut pareant, nondum ut serviant* , ne donnoient aucun ombrage, au-lieu qu' aujourd' hui ils n' obéissent pas même chez eux,

p417

et veulent commander ailleurs.

Cet empire cependant céda tout-à-coup aux invasions du nord. Il en seroit de même de nous, si nous parvenions à engloutir toutes les richesses de la nature et de l' industrie ; mais nos vertus et nos travers garantissent également l' humanité du malheur de voir la politique se tourner vers un plan également chimérique et destructeur : nos vertus, en ce que notre ambition a toujours été noble, généreuse, et que la race de nos princes est, de toutes celles qui ont régné depuis que le monde est monde, celle qui a produit le moins de princes intéressés, et jamais de tyrans par système suivi ; nos vices, en ce que, quand nous serions capables d' enfanter un vaste projet de tyrannie universelle, nous ne le sommes certainement pas de le suivre dans toutes ses branches, et de le mener à bien. Considérons à cet égard les

p418

projets de nos politiques. Je ne remonterai pas aux siècles de la chevalerie qui prohiboit l' ambition intéressée. Il seroit inutile encore de faire l' honneur à la célèbre expédition de Charles Viii de la regarder comme un plan de politique. François 1 voulut un instant être empereur ; s' il y fût parvenu, il auroit, selon les apparences, perdu des batailles

où Charles-Quint en gagna, attendu que François étoit homme de guerre, et que Charles n' étoit que politique ; et il y a tout lieu de croire que le luthéranisme eût arrêté François, puisqu' il arrêta Charles ; mais enfin ce prince ne fut point empereur, et comme roi de France, si son regne a montré combien la France est difficile à entamer, même au milieu des plus grandes calamités, il a mieux fait voir encore combien peu nous conviennent les expéditions étrangères.

p419

Depuis ce prince et son fils qui fut politique comme lui, la France occupée à se ronger elle-même, n' a plus eu de système relatif à l' étranger jusqu' à Henri Iv. Assurément il n' y en eut jamais de plus vaste que celui que ce grand prince et son digne ministre enfanterent, et dont ils rassemblèrent les matériaux, et préparèrent l' exécution. Ce projet est de ceux, que le succès peut seul justifier aux yeux du vulgaire. Si l' on veut considérer cependant, quel fut l' ébranlement que les débris de ses préparatifs causerent huit ans après la mort de ce grand roi, et à quelle extrémité ils mirent tout-à-coup la maison d' Autriche en un temps où elle avoit repris toute sa réputation (article si considérable pour les princes) en un temps, dis-je, où ses ennemis n' avoient plus de chef, on jugera peut-être que les grands hommes, qui avoient imaginé ce projet, ne l' avoient

p420

pas bâti si fort en l' air qu' on pourroit le croire d' abord, mais en le supposant idéal, du moins ne peut-on l' accuser d' avoir été conçu par une ambition tyrannique. Le projet de la république chrétienne étoit au contraire le coup de la mort pour celui de la monarchie universelle. La liberté de l' Europe étoit l' objet de ce plan, et l' égalité la base. Après la mort d' Henri Iv l' étoile ambitieuse de l' Espagne reprit le dessus ; et le cardinal De Richelieu, l' homme d' état du génie le plus vaste, le plus âcre, et le plus impérieux qui ait peut-être jamais paru, trouva la France serrée et comme étouffée de toutes parts par les forces de la maison d' Autriche. Considérons impartialement la politique de ce génie puissant et infatigable. On pourra

l' accuser d' avoir été tyrannique au-dedans : il n' est pas de mon sujet d' examiner si ses vices

p421

ne servirent pas aussi bien l' état en cette partie, que ses vertus au-dehors ; si ce furent uniquement sa vanité et sa haine implacable qui le rendirent sanguinaire, ou s' il n' entroit pas dans son régime de fer un peu de la persuasion que le françois pouvoit obéir sans décheoir, perdre de son attrait pour les troubles. Cet homme supérieur avoit senti peut-être qu' il étoit possible de nous ramener à la fidélité des temps, où le plus riche, le plus brave, le plus distingué des princes du sang poussé d' injustices et obligé de sortir du royaume, le connétable de Bourbon n' emmena que le seul *pomperant* ; bien persuadé qu' il étoit que la France ne pouvoit jouir de ses forces, et prendre son véritable lustre que quand elle en seroit à ce point-là ; mais quant au-dehors, tout demontre que le plan conçu par le cardinal De Richelieu, et exécuté en partie par son

p422

successeur, n' étoit que l' abaissement de la maison d' Autriche, l' arrondissement de la France en certaines parties plus nécessaires à sa sûreté qu' à son aggrandissement, et la liberté de l' Europe. S' il chassa les espagnols de la Valteline, ce fut pour la rendre aux grisons ; s' il opprima de fait le duc De Lorraine, il poursuivit ce prince intrigant en destructeur des intrigues plutôt qu' en oppresseur avide, qui abuse du droit du plus fort. En Italie, il ne conserva que les passages pour accourir à son secours. Premier auteur de la négociation universelle, il mit en mouvement et en armes tous les princes endormis, ce qui n' est point du tout la voie de les opprimer, et jamais ne fit craindre un instant à ses alliés une défection qui eût pû lui être plus avantageuse, s' il eût été petitement intéressé, que son alliance avec tous les séditieux.

p423

La marche naturelle des oppresseurs de tous les temps,

quand ils ne peuvent envahir seuls, c' est de s' unir avec les puissans pour partager les dépouilles des petits. Le cardinal D' Amboise, dont j' ai oublié dans ce précis la politique aussi gauche au-dehors qu' elle fut bénigne au-dedans, donna dans ce panneau-là ; et comme son maître et lui furent les deux ames les moins tyranniques qui jamais aient gouverné, ils furent les dupes de ce personnage emprunté ; mais le cardinal De Richelieu ne fut ni dupe ni tyran au-dehors. Toujours fixe et fidèle dans sa politique, il prépara la véritable grandeur de la France. Quoiqu' il s' estimât beaucoup, à ce que j' imagine, il se fût estimé bien davantage, si, comme Sulli, il eût vécu trente ans après son ministere.

La plus grande louange du cardinal Mazarin est d' avoir bien rempli

p424

le plan de son prédécesseur. Ceux qui prétendent l' honorer en lui supposant le dessein de réunir un jour par le mariage l' Espagne à la France, le dégraderoient au contraire ; en ce cas, je ne répondrais autre chose, sinon que c' étoit un italien impropre à nous gouverner au-dedans, comme le sera toujours tout étranger, et portant dans la politique le vice de sa nation, qui fut souvent trop de subtilités et d' écarts ; mais nous lui ferions tort les uns et les autres : cet italien étoit une tête bien faite en ce genre. Le roi d' Espagne avoit deux fils, quand le cardinal rechercha l' infante : l' Espagne avoit été de tout temps pour nous un pays impénétrable, c' étoit encore un voisin dangereux ; et en imaginant même l' extinction de la branche régnante, il y avoit toujours eu un tel esprit de famille dans toute la maison d' Autriche, un tel concours de vuës entre ses

p425

différents conseils, un tel attachement pour cette maison dans l' opiniâtre nation espagnole, qu' il étoit impossible d' espérer pouvoir ravir à cette maison le centre et le foyer de sa domination. Le sommeil profond, ou pour mieux dire, la léthargie qui empêcha la branche allemande de faire passer aucun de ses princes à la cour d' Espagne dans les dernières années du siècle passé, et d' y entretenir l' esprit

autrichien qui eût pû n' y souffrir jamais d' autre faction, étoit un événement si peu dans les règles de la prévoyance 40 ans auparavant, que c' est faire du cardinal Mazarin le Paracelse de la politique que de lui attribuer de telles vuës. Ce ministre vit dans cette alliance l' aggrandissement de la France en Flandres, point le plus nécessaire de notre ambition d' alors. Il put prévoir l' entière décadence de la puissance espagnole, et nous préparer

p426

des droits sur ses débris ; mais c' est tout, et c' en étoit bien assez pour le moment. Louis Xiv dont l' ambition a donné tant de craintes véritables ou feintes, ne suivit dans sa première guerre que l' effet des espérances qui avoient été l' objet de son mariage. La seconde guerre, qui fut une fougue de jeunesse et de gloire mal entendue, mit au hasard tout le fruit des travaux, et de la bonne conduite des deux ministeres précédents. Sa fortune, sa conduite, ses généraux, et ses ministres tirèrent du sein même du péril l' accroissement de sa puissance ; mais rien dans le traité de Nimègue, si glorieuse époque du plus haut point de splendeur de la France, ne montre un plan fait de s' élever au-dessus du reste de l' Europe, et de se mettre en état de foudroyer quiconque voudroit faire tête à notre ambition. Si ce reproche ne peut être fait au traité,

p427

il faut avouer que la paix qui le suivit, n' en est pas tout-à-fait exempte. Louis vainqueur parut vouloir troubler la tranquillité de l' Europe désarmée, il cita des princes aux chambres de réunion, entreprit sur Strasbourg, attaqua Luxembourg en pleine paix, exaspera le duc De Savoye, affecta des hauteurs dans toute l' Europe ; mais on a reconnu depuis, que des ministres intéressés à tourner les affaires du côté de la guerre, avoient abusé des défauts du tempérament de leur maître, et osé préparer les préliminaires de toutes ces choses par des manoeuvres de détail qu' ils lui cachotent. On n' imaginera pas cependant que cette audace déjà incompréhensible à ceux qui sçavent combien ce prince étoit craint et obéi, ait été au point de se faire des plans généraux de conquête et d' usurpation sans

l'aveu du prince. Louis XIV étoit le seul arbitre

p428

de ses desseins, et rien dans tout le cours de sa vie, de ses actions, et de ses projets, ne montre celui de dominer dans l'Europe autrement que par le respect et la considération, dont il s'étoit fait une idée fautive à certains égards, s'il la fondeoit sur le despotisme et la hauteur. Tout crioit à *la monarchie universelle* au commencement de la guerre de 1688 et ce prince fit cette guerre comme la précédente, en brave champion qui se bat franchement en champ clos ou ouvert, et qui s'écrie comme Alexandre, *ô parisiens, combien je travaille pour être loué de vous !*

La guerre enfin de la monarchie d'Espagne étoit un de ces événements, qui eût fait quitter au lion la peau du renard, si jamais Louis XIV eût déguisé quelque chose. Si ce prince eût médité toute sa vie le dessein de la monarchie universelle, il n'eût point résisté à l'appas de joindre à sa

p429

couronne tant et tant d'états. Sa première démarche cependant fut de donner un roi à l'Espagne, et il connoissoit assez les espagnols pour sçavoir qu'ils ne se laisseroient pas gouverner de la seconde main. Qu'on ne dise pas que des royaumes acquis à un de ses enfans, lui paroissent l'être à sa couronne ; jamais prince ne partagea moins l'autorité avec ses proches. Consummé, dira-t-on, dans l'art de régner, il sentit la vanité du projet : cela peut être ; mais il ne la sentit, que parce que ce genre d'ambition n'avoit jamais eu de place dans son ame ; car ce prince, maître de tout temps de ses foiblesses, conserva ses passions dans toute leur force jusques au bout ; en un mot, Louis XIV ne fut jamais un usurpateur.

Le regne présent a été celui de la modération. La politique pourra nous reprocher un jour le parti que nous avons pris dans la révolution

p430

arrivée à l'empire ; mais la liberté de l'Europe ne

nous le reprochera jamais. Sans prétendre prouver cette allégation par la modération du traité qui a terminé cette guerre, sorte d' argument fait pour les panegyristes à gages, et qui peut toujours être retorqué en nous disant que la paix fut forcée, c' est du commencement même de cette guerre que je partirois pour prouver que notre dessein ne fut point de nous prévaloir des circonstances pour nous agrandir. En pareil cas le droit du jeu pour un Philippe li eût été d' attiser le feu qui s' allumoit de toutes parts en Allemagne, d' aider les uns de promesses, les autres d' argent, d' obliger enfin la Germanie à se détruire de ses propres armes, jusques à ce qu' épuisés de tous côtés, les plus foibles nous eussent appellés comme auxiliaires, et que nous fussions entrés dans l' empire en état d' y donner la loi. Au-lieu

p431

de cela, nous nous décidâmes d' abord entre les contendans, et bien-tôt aidant notre allié de trop bonne foi, nous montrâmes le loup aux dogues qui se battoient, pour les avertir de se réunir.

Il est donc démontré par les faits, que depuis que nous avons une politique, elle n' a jamais été tournée à l' usurpation, et à la chimère de la monarchie universelle. Chaque jour cette tournure d' idées et de plans devient moins à craindre ; chaque jour nous nous éloignons davantage des vuës romanesques, et peut-être trop.

Mais en supposant qu' il fût possible que par un jeu de la providence, un Charles Xii naquît au milieu des arts, des porcelaines, tableaux, vernis, et musique blanche, noire et mulâtre, iroit-il bien loin avec des françois ? Nos expéditions étrangères l' ont prouvé, et cela depuis le siège de Rome jusqu' à celui de Prague. Les troupes

p432

qui nous ont chassés de l' Allemagne, peuvent prendre place au temple de mémoire pour ce haut fait d' armes, à côté des oyes sacrées du Capitole. Notre impatience a tout fait, et nous entraînera toujours comme des nuages orageux, qui traînent après eux un vent forcé prompt à les dissiper. Tels nous sommes dans nos expéditions militaires, tels on nous vit toujours dans nos plans politiques, impatients, légers, incapables, en un mot, de suivre un projet

qui demande de la constance et du temps. Le cardinal De Richelieu qui nous connoissoit, le dit dans son testament, et lui-même fit choix d' un étranger pour suivre et remplir le projet qu' il avoit si glorieusement acheminé.

Il est donc vrai de dire qu' une politique intéressée, et tissée de rameaux nombreux et compliqués ne convient nullement à nos intérêts, et moins encore aux forces,

p433

et au génie de notre nation. De même cependant que la guerre défensive toujours plus pénible et plus désavantageuse que l' offensive, ne convient qu' à celui qui s' y trouve réduit par la disparité de ses forces avec celles de l' ennemi, ainsi toute puissance respectable ne sauroit que se perdre de réputation et de crédit, si elle s' en tient à une politique passive. Quel est donc le plan de politique active que nous pouvons et devons nous faire relativement à nos forces, à notre génie, et à notre position ?

Le voici.

La tranquillité et le bonheur de l' Europe doit être notre objet unique. Ce tronc a quatre branches, d' où partent tous les petits rameaux de la politique de détail. Ces quatre branches sont, 1 la liberté de l' Italie. 2 le maintien des droits et de la constitution du corps germanique. 3 la balance du Nord. 4 notre considération

p434

auprès du turc fondée sur l' estime et la bienveillance. Ces quatre branches renferment tout le département politique.

Ce n' est pas que je prétende qu' il soit aussi aisé de simplifier le régime de cette partie, que d' en réduire l' objet et le plan. Cette vaste machine demande bien des soins de détail dont je sens toute la nécessité, quoique d' ailleurs très-étranger de style, de tempérament, et d' habitude à ce genre de connoissances ; mais il n' est pas nécessaire d' être négociateur pour sentir que tout le monde ayant à gagner à ce plan, celui qui s' en montrera à découvert l' auteur et l' exécuter se mettra de lui-même à la tête des affaires générales, y sera porté par le voeu de toute l' Europe, et deviendra l' arbitre et le protecteur des nations.

Nous y gagnerons, nous, de n' avoir plus à nous perdre en incursions dans des terres étrangères,

p435

et sur-tout dans cette Italie, cimetière renommé des françois, qui depuis près de trois siècles maintient à nos dépens son orageuse liberté. Outre toutes les raisons de fait que j' ai déduites ci-dessus, et qui nous démontrent que nous ne sommes pas propres à conserver nos conquêtes, nous ne saurions que perdre à nous aggrandir. Il y a long-temps qu' on a dit qu' un conquérant étoit l' ennemi de sa postérité. Faisons valoir notre territoire. Par lui seul, Louis XIV fut le plus puissant prince du monde passé et présent ; les guerres continuelles cependant lui laisserent à peine le temps d' ébaucher le plan de vivification, dont je désigne ici la perfection.

L' Italie y gagnera de n' être plus le théâtre des débats des grandes puissances entre elles, de ne plus craindre d' une part les ravages des françois, de l' autre l' ambition des allemands, dont les prétendus

p436

droits sur cette belle partie de l' Europe sont de leur nature imprescriptibles, et de voir mettre par la paix, et par un système suivi de liberté, des bornes à l' aggrandissement d' une puissance née dans son sein, qui plus exposée qu' aucune autre aux malheurs réels de la guerre, se relève toujours de ses chutes par les avantages de la paix, et menace chaque jour de plus en plus la liberté de l' Italie.

L' Allemagne verra renaître l' ancienne splendeur de son oligarchie, ou empêchera du moins que sa constitution déjà si altérée ne soit tout à fait détruite.

Le nord sentant une politique clairvoyante et secourable, attentive à maintenir sa liberté et sa balance contre les puissances qui peuvent en menacer l' équilibre, ouvrira ses ports au commerce de l' univers, et bientôt lui procurera par terre la fameuse communication, qu' on cherchera toujours en

p437

vain à travers les glaces de ses mers. Le turc accoutumé à nous aimer comme alliés, nous respecterait comme très-puissants, et peut-être apprendrait de nous enfin à sortir de cette barbarie volontaire qui anéantit le produit et l'industrie de la plus belle partie du monde.

Chaque puissance rebutée des chimères de l'ambition, et rassurée contre celle de la crainte, tournera son activité et ses vûes à faire valoir son propre territoire par les ressources du pays, par le bonheur et l'industrie de ses sujets ; et l'humanité entière bénira l'auteur d'un système politique, dont la félicité universelle est l'objet et la suite.

On ne me soupçonnera pas, je crois, d'imaginer que cette espèce de siècle de Rhée soit aussi facile à établir dans le fait que sur le papier. Il n'en est pas ici, comme des arrangemens économiques de

p438

ma première partie qui dépendent uniquement de nous, et qui peuvent se faire en un tour de main, ni même comme des objets de vivification tracés dans la seconde, qui quoique dépendans d'un travail suivi, naissent toutefois tellement les uns des autres, qu'une fois le branle donné à la roue, elle iroit, pour ainsi dire, toute seule. Nous ne saurions donner des loix aux étrangers, et quand nous le pourrions, chaque nation a ses préjugés et ses habitudes, et plusieurs sont très-éloignées de cette flexibilité qui rend tout possible en France. Mais je dis que telle doit être la direction fixe, ostensible et marquée de notre politique, que nous ne pouvons avoir que celle-là d'utile et d'honorable pour nous ; cela posé, bien loin que toutes les autres parties du régime intérieur et extérieur que j'ai établi dans tout le cours de cet ouvrage, dussent contraster avec nos

p439

affaires étrangères, c'est au contraire le seul et unique moyen de parvenir à notre but et de simplifier notre politique, de façon que cette science inventée pour le salut du genre humain, et qui en est devenue le fléau, retourne à la pureté de son institution, et revienne à l'unique objet de tout gouvernement qui ne veut pas encourir la malédiction de Dieu et des hommes, je veux dire, à la population.

Et pourquoi croiroit-on le personnage de pere universel exagéré pour le plus puissant et le plus respectable monarque de l' univers, pour le roi de France ? On a vû de simples citoyens faire la fortune des états ; des hommes privés, non-seulement devenir l' ame de leur pays, mais encore de leur patrie entière. Le célèbre Laurent De Médicis, du rang de simple notable d' une ville marchande, devint l' arbitre de la balance

p440

de l' Italie ; respecté et consulté dans toute l' Europe, sa haute réputation, sa sagesse, et ses nombreuses correspondances faisoient toute sa force ; mais il vouloit et sçavoit faire le bien de sa patrie ; il avoit compris que ce bien particulier ne faisoit que partie du bien général, il employoit à ce bien général tout le crédit que ses hautes qualités lui avoient acquis, et pouvoit à la fleur de son âge mettre sur le seuil de son palais cette devise honorable pour le plus grand des souverains : *me stante cuncta quiescunt* .

En cet état cependant il est certain, comme je l' ai dit à la fin du précédent chapitre, que quelque balance que le pacificateur universel eût sçû établir dans l' Europe, la paix en pourroit être altérée à chaque instant, si les querelles de l' Amérique destinées à refluer désormais sur l' Europe, n' étoient prévues et arrêtées par un

p441

changement de système absolu dans le nouveau monde. Mal-à-propos a-t-on blâmé dans le temps et blamera-t-on toujours les plénipotentiaires qui assemblés, pour ainsi dire, entre deux armées prêtes à se couper la gorge, et chargés de discuter des intérêts pressants, voisins, et momentanés, renverront à un examen moins précipité des discussions dont le local est situé sous un autre hémisphère, auxquelles une partie des contendans actuels n' a aucun intérêt, et dont le détail est presque inconnu de la plûpart de ceux même qui en disputent. Il faudroit des années entières pour vérifier la moindre des contradictions qui se rencontrent dans les allégations de part et d' autre, et ce n' est point ainsi qu' on saisit l' instant de donner la paix à des peuples qui soupirent après la fin de leurs maux.

Cependant la paix une fois

p442

signée, et ses premiers fruits établis, les discussions traînent et s' enveniment. Si l' on statue quelque chose, celui des deux princes qui est le mieux obéi dans le nouveau monde, se trouve par l' événement le plus mal servi ; il évacue, il retire tout exactement par le moyen de ses préposés qui ne connoissent que sa voix ; ceux de son ennemi au contraire, nés parmi une nation où dès l' enfance on s' accoûtume à discuter les affaires de l' état, voyant de plus près les nécessités des lieux, s' affectionnant personnellement à la chose, et désapprouvant les cessions faites en Europe, ou refusent d' obéir, ou déclinent tellement les ordres reçus qu' ils donnent le temps aux mal-entendus qui n' étoient qu' assoupis, de jouer leur jeu, et attendent que l' aigreur préparant une nouvelle rupture érige leur désobéissance en service important. Si au contraire le temps

p443

se perd en disputes de mots et de syllabes, chaque nation demeure en défiance, c' est une guerre sourde, un feu couvé sous la cendre qui bientôt réparoît aussi vif que jamais. Eh ! à quoi tient-il aujourd' hui, qu' une dispute dont le siège est sur l' Ohio, n' ait réuni toutes les mauvaises humeurs de l' Europe, et mis en armes le nord, l' Allemagne, et l' Italie, qui ne prétendent rien à l' Amérique ? Il est donc nécessaire de se faire dans la politique du roi Pasteur un système pour l' Amérique ; mais ce système quel sera-t' il ? Renouvellerons-nous la célèbre ligne tracée par un pape à qui le sol ne coûtoit rien ? De semblables traités auroient bien besoin d' être signés, *cirano de bergerac*, pour avoir quelque authenticité. Enverrons-nous des commissaires sur les lieux pour régler nos limites, et nous partager le nouveau monde ? Gare les outagamis, s' ils sont

p444

françois, et les abenaquis, s' ils sont anglois ;

d' ailleurs, il y a tant de terrain à partager, qu' il faudra les prier de faire des enfans sur les lieux pour leur transmettre en ligne directe l' emploi d' achever leur commission. En troisième lieu les différents établissemens des puissances contendantes sont tellement mêlés, qu' il seroit difficile aujourd' hui de nous cantonner, à moins de rebrouiller les enjeux, et de tirer au sort. Par où donc sortir de ce labyrinthe de difficultés, et quel moyen de déraciner le germe toujours présent, toujours actif de guerres ruineuses et éternelles ? En est-il d' autre que le régime et le plan de liberté générale du commerce, que j' ai présenté ci-dessus ? Dès-lors toutes les vuës des colons et de leurs chefs se tourneront vers la culture de leurs fonds, vers la population, et l' exportation de leurs denrées ; on ne disputera plus des limites,

p445

on ne les trouvera que trop réculées. L' agriculture a besoin de voisins ; ce n' est que le brigandage et la traite exclusive qui s' écartent, et qui d' entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déserts. Chacun apprendra à vivre de son fonds. Après les nécessités de la vie, on en cherchera les commodités. Les colonies deviendront florissantes et peuplées, et Dieu veuille donner aux états de l' Europe dans leur constitution actuelle assez de durée, pour voir un jour l' Amérique n' avoir plus de déserts à peupler. Il est temps enfin de terminer ma course, et revenant sur moi-même, de justifier au sentiment intérieur de ma propre incapacité l' essor immense et tout-à-fait au-dessus de ma portée que j' ai pris ; si j' ai embrassé dans ma course la totalité des objets de la cupidité humaine sous quelque forme

p446

qu' elle puisse se déguiser, c' est qu' elle est en tout sens l' ennemie, je dis plus, la seule ennemie de l' humanité. En conséquence tous ses détours, tout le territoire qu' elle embrasse, étoient de ma juridiction. Plein de sentimens de zèle et d' amour pour mes semblables, si j' ai trop osé, je n' ai pas du moins à me reprocher d' avoir excédé mon devoir par aucun motif d' intérêt, ni de vanité déguisée sous le nom de hardiesse. Ravale, qui voudra, la nature de son ame ; c' est sans doute le sentiment intérieur

qui le fait parler. Ce sentiment dit chez moi, que la mienne vient des mains de Dieu ; et si je la lui rends bien défigurée par les foiblesses et les miseres humaines, ce ne sera pas du moins par les passions viles, telles que l' intérêt, la jalousie, la haine, et l' orgueil.
Le titre de mon ouvrage, et la beauté du sujet m' ont mené

p447

bien loin. J' ai toujours cru suivre la vérité, et en conséquence je retrouverai ma trace ; mais comme il seroit très-possible qu' elle fût perdue pour bien d' autres qui n' ont pas la clef de mon imagination, et que je n' en estimerai pas pour cela plus pauvres, je vais dans le suivant et dernier chapitre rassembler en un petit nombre de points principaux toute la marche, la gradation, l' ensemble enfin de mon plan, pour que d' un coup d' oeil on puisse juger de la totalité, et s' épargner même, si l' on veut, la peine et l' ennui de me lire d' un bout à l' autre.

p448

PARTIE 3 CHAPITRE 8 RESUME

Le précis, qui est l' objet de ce chapitre, est d' autant plus nécessaire, que j' avoue moi-même que la totalité de cet ouvrage est un cahos d' idées et de détails, qui n' ont d' ordre que dans les titres des chapitres.

Un grand écrivain de nos jours a paru dans son ouvrage le plus considérable donner prise au même reproche, et malgré les subdivisions presque infinies qu' il a données à son plan, l' on se plaint avec quelque sorte de raison que sa marche est souvent embrouillée, et en général difficile à suivre. Nous n' avons assurément que cela de commun, lui et moi. Son érudition est immense et sure, la mienne est très-bornée et fautive ;

p449

son style est clair, noble, pur et tranchant, le

mien est inégal, sans goût, négligé, souvent diffus, et amphibologique : son esprit éclaire et éveille l' intellect du lecteur, le mien le fatigue et l' étouffe ; ses idées semblent la fleur des notions, et en sont en effet le germe, les miennes naissent singulières, et meurent triviales. Il étoit ouvrier habile, et totalement adonné à ce genre d' étude et de travail, et de son aveu il a consumé 20 ans à celui-là. Je ne suis rien de tout cela, et il s' en faut bien que je n' aie employé six mois à parcourir tout le terrain que j' embrasse. Il y paroît, me dira-t-on ; je le sçais, mais encore un coup chacun a sa façon d' être : et me promît-on autant d' avantages, que j' en espere peu de mon travail, je doute qu' on me déterminât à revenir sur mes pas pour donner à mon ouvrage une forme plus décente et plus suivie : ce dont je suis plus certain

p450

encore, c' est que j' échouerois dans cette entreprise et me laisserois gagner à la langueur, disposition d' esprit la moins propre à rediger un ouvrage de vivacité et de sentiment.

Je ne sçais d' ailleurs si ceci, tout négligé qu' il est, ne se fera pas mieux lire que n' eût fait un traité méthodique. On est surchargé d' ouvrages en règle sur le commerce, et sur toutes les parties relatives à la prospérité intérieure d' un état. Ceux de ces ouvrages qui sortent des meilleures mains, n' apprennent pas plus au lecteur ordinaire l' essentiel de leur matière, que la lecture du cuisinier françois ne nous apprendroit par ses seules recettes à faire un bon ragoût. Il faut être initié dans la pratique d' un art, pour être susceptible d' être perfectionné par la lecture de ses élémens. Ceux au contraire, qui ont voulu se faire lire, aplanir et orner les routes

p451

du calcul, ne laissent aucune trace, ce qui n' est pas au fond un grand mal, attendu qu' il est bien difficile de faire chemin avec des guides qui bronchent eux-mêmes à chaque pas. Tout le fruit donc qui peut revenir de ces sortes d' ouvrages bons ou mauvais, c' est d' accoûter les hommes à s' occuper de la prospérité publique, et d' éveiller par quelques rayons de vérité les idées naturelles qu' ont bien

des génies privilégiés sur ces matières sérieuses et utiles. Ces idées, faute d' être excitées, demeureroient souvent ensevelies pour jamais, étouffées par le torrent des idées courantes qui se portent ailleurs. Un rayon de lumière qui pénètre dans ces ames fécondes, semblable à la mèche qui met le feu à la mine, y produit un nouveau genre de vuës, dont la progression s' étend bientôt à l' infini, au grand avantage de la société. J' ai dû à de tels secours (s' il est

p452

permis de se citer) tout ce que je sçais, et tout ce que je conçois en ce genre ; c' est peu de chose, me dira-t-on : peut-être ; on auroit tort néanmoins d' en juger sur cette ébauche-ci, où m' étendant beaucoup sur certains sujets, j' en ai à peine touché d' autres aussi intéressans. Tout homme cependant qui sçaura lire, jugera que je m' en suis plus réservé que je n' en ai dit. Pour décider d' ailleurs si cet exemple du genre d' explosion dont je parle, vaut la peine d' être cité, il faudroit connoître quelle étoit ma portée naturelle, avant que j' eusse lû le trait qui m' a fait réfléchir sur ces matières. Mais, telle qu' elle soit, si j' avois l' avantage d' être du bois privilégié dont on fait les administrateurs d' état, soit en petit, soit en grand, peut-être certaines de mes idées mises en pratique seroient trouvées bonnes à quelque chose.
Toute l' utilité donc des ouvrages

p453

du genre de celui-ci consiste en l' avantage d' éveiller l' instinct et l' attrait des hommes nés pour concevoir et réfléchir en grand. Pour procurer cet avantage il faut se faire lire ; or je suis certain, que si je me contraignois pour me rendre méthodique, je serois moins lu encore, que je ne le serai dans toute la pompe de la négligence et des écarts. Après donc avoir fait une sorte d' amende honorable de l' espece de parallele que j' ai osé faire toute à l' heure avec un homme excellent, et avoir protesté que je n' ai entendu en induire aucune sorte de comparaison, je vais rassembler celles d' entre le nombre infini d' idées vagues répandues dans cet ouvrage, qui forment un corps et un plan suivi de politique civile et étrangère.

La plus utile, et selon moi, la plus indispensable
des méthodes en tout genre d' arts et de
connoissances,

p454

en tout enfin ce qui est en nous matière à enrichir
la mémoire, et faciliter l' opération de l' esprit qu' on
appelle réflexion, c' est de convenir d' abord de la
signification des termes généraux et usagers. Cette
méthode nous oblige à considérer l' étenduë et la
réalité des choses, et à nous en former une idée fixe
et permanente ; c' est ce qui s' appelle convenir des
faits et des expressions, ce qui est la base de tout
raisonnement. D' après cela, il est impossible que
deux esprits justes, que deux ames équitables ne
conviennent bientôt des principes, quelque différence
que les préjugés, la contagion, ou l' usage aient pû
mettre dans leur façon habituelle de penser et d' agir.
En général, il est peu d' hommes qui paroissent doués
des deux vertus ci-dessus établies, du moins si l' on
en juge par leurs actions. Celles-ci sont décidées
par une

p455

infinité de causes étrangères prises dans nos passions
ou dans nos foiblesses ; mais presque tous tant que
nous sommes, nous pensons juste, nous sentons
équitablement par réflexion. N' ayant donc ici que
l' équité et la vérité en vuë, je puis esperer d' être
senti, et entendu par le plus grand nombre, si j' ai
assez de talent pour me faire entendre, et d' ordre
pour valoir la peine d' être suivi et conçu :
cependant comme la vérité et l' humanité, que j' ai
crû prendre pour guides, paroissent néanmoins m' avoir
entraîné dans la suite de ce traité dans une infinité
d' opinions très-opposées à celles qui sont
généralement reçues, j' ai crû nécessaire d' établir
d' abord quelques principes, et de commencer par les
définitions des choses qui paroissent en avoir
besoin.

p456

Première partie.
Chapitre 1.

C' est ce que fait le premier chapitre qui définit d' abord ce que c' est que *société* , ensuite ce que c' est que *richesse* .

L' homme est un animal sociable par instinct, avide à l' excès par instinct et par intellect. De ces deux mobiles contraires, l' un lie la société, l' autre tend à la dissoudre. En conséquence le partage des biens, qui établit *la propriété* , dut être et fut en effet toujours le premier des arrangemens de la société. De l' attrait naturel à l' homme pour se réunir avec son semblable, que j' appelle *sociabilité* , dérivent toutes les vertus ; de son penchant à désirer de s' approprier tous les biens d' usage et d' opinion, que j' appelle *cupidité* , naissent tous les vices : d' où résulte que le premier et le plus important des

p457

soins du gouvernement doit être de diriger les moeurs vers la sociabilité, et de les détourner de la cupidité.

La sociabilité nous conduit dans la route de la vérité ; la cupidité nous pousse dans les sentiers tortueux de l' illusion : et pour prouver ce principe, on démontre qu' elle nous égare dans la recherche de ceux même des biens physiques, dont elle fait le plus de cas ; c' est sans doute *la richesse* .

Qu' est-ce que la richesse ? Ce devrait être la possession des biens d' ici-bas. Si c' est cela, la sociabilité est toujours riche, et la cupidité jamais.

En effet, le nécessaire, l' abondance, et le superflu sont trois échelons dans l' ordre des biens, qu' on ne sauroit voir que du bas en haut dans les vues de la cupidité, qui songeant toujours à gravir, n' est jamais riche de ce qu' elle possède, et sait toujours être pauvre

p458

de ce qu' elle desire. Dans les vues de la sociabilité au contraire, comme il ne s' agit que de se réunir, chacun apporte tranquillement son contingent à la société ; riche de ce qu' on y fournit, on n' est pauvre que de ce qui manque à son confrere. Or comme malgré toute habitude de confraternité, nos besoins situés en la personne d' autrui seront toujours très-bornés, il ne faut, pour nous satisfaire sur cet article, que la vie et le vêtement.

Voulez-vous enrichir un peuple ? Tournez-le vers la sociabilité. De tous les peuples dans tous les temps, nuls n'ont vécu plus durement, n'ont été plus attachés à leur façon d'être, et ne se sont en conséquence estimés plus riches, que ceux qui ont vécu le plus en commun.

Pour trouver d'après les notions même les plus triviales les principes de la vraie richesse, il faut

p459

dire qu'elle consiste en la nourriture, les commodités et les douceurs de la vie : la terre produit tout cela ; le travail de l'homme multiplie ce produit, et lui donne la forme. Le vrai principe de toute richesse est donc la multiplication de l'espèce humaine appelée *population*, c'est l'objet de ce traité. Le premier des travaux auxquels il faut employer l'homme, est la multiplication du produit de la terre, art nommé *agriculture*, dont la liaison indispensable avec la population sera démontrée dans les chapitres suivants.

On résume de celui-ci, que la première des lois positives de la société, est et doit être une condescendance de la sociabilité en faveur de la cupidité qui établit le partage des biens et avantages de la société ; et qu'en revanche la base et l'objet du régime des lois spéculatives doit être de repousser sans cesse l'inquiétude et

p460

l'avidité humaine vers la sociabilité, et de la détourner de la cupidité.

Chapitre 2.

La population une fois reconnue pour le premier des biens de la société, il est question de savoir d'où on la tire.

Dieu créa en même temps tous les germes, et leur donna l'inaltérable faculté de se reproduire et de se multiplier ; mais il les rendit tous dépendants des moyens de subsistance.

Ce n'est ni le célibat d'un certain nombre d'individus, ni la guerre, ni la navigation, ni les transmigrations dans le nouveau monde qui causent la dépopulation actuelle ; au contraire, la plupart de ces choses pourroient tendre à accroître la population. C'est la décadence de l'agriculture d'une part, de l'autre le luxe ou le trop de consommation

d' un petit nombre

p461

d' habitans, qui sèche dans sa racine le germe de nouveaux citoyens.

Si la multiplication d' une espece dépendoit de sa fécondité, certainement il y auroit dans le monde cent fois plus de loups, que de moutons.

Rien ne gêne la multiplication des sauvages de l' Amérique septentrionale ; mais ils ne vivent que de chasse, et sont réduits à la condition et presque à la population des loups.

Un ancien romain vivoit, lui et sa famille, du produit d' un arpent de terre ; un sauvage consomme seul le gibier que 50 arpens de terre inculte peuvent nourrir. Tullus Hostilius avec mille arpens pouvoit avoir cinq mille sujets, un chef des sauvages ci-dessus borné à un tel territoire auroit à peine 20 hommes.

En proportion de ce qu' on cultive les terres, et qu' on les emploie

p462

à produire ce qui est de la nourriture essentielle de l' homme, l' espece s' accroît en nombre ; en proportion de ce qu' on les laisse en friche ou qu' on les emploie en inutilités, l' espece diminue : d' où s' ensuit que les consommations en superfluités sont un crime contre la société, qui tient au meurtre et à l' homicide.

Les hommes multiplient comme les rats dans une grange, s' ils ont les moyens de subsister. En ce sens, le mot de m le prince à Senef, *une nuit de Paris remplacera cela*, pouvoit être un axiome politique bien raisonné. En effet, à moins qu' il ne survienne quelque nouvelle augmentation de subsistance dans l' état, il ne sçauroit s' élever une plante de plus, qu' une autre ne lui fasse place. Principe seul et unique, *la mesure de la subsistance est celle de la population* ; les célibataires l' accroissent dans un état, loin de lui

p463

nuire, si à la contrainte du célibat est jointe

quelqu' autre sorte d' institution qui les oblige à vivre de peu, et à ne point faire de consommation inutile.

Augmentation de subsistance, accroissement de population. Nous allons voir dans les chapitres suivants comment accroissement de population doit faire augmentation de subsistance.

Chapitre 3.

L' agriculture qui peut seule multiplier les subsistances, est par cela même le premier des arts : elle l' est par la beauté de son invention, puisqu' elle découvre, surprend, et imite le secret de la nature, secret de la providence elle-même, et le plus admirable et le plus surprenant des effets par lesquels elle daigne se manifester à nos yeux. Plus vous faites rapporter à la terre, et plus vous la peuplez.

p464

L' agriculture cependant, cet art par excellence, qui peut se passer de tous les autres, tandis qu' aucun d' eux ne sauroit exister sans lui, l' agriculture, dis-je, est encore dans son enfance ; et si parmi nous l' autorité tournoit sa protection sur cette partie intéressante, elle trouveroit la carrière encore neuve.

De tous les arts l' agriculture est non-seulement le plus admirable et le plus nécessaire dans l' état primitif de la société, il est encore, dans la forme la plus compliquée que cette même société puisse recevoir, le plus profitable, et le plus rapportant. Il est de tous le plus sociable, et le plus innocent. Il étoit peu nécessaire de s' étendre sur ces démonstrations, il le sera davantage de montrer ce qui en arrête chez nous les progrès, et quels seroient les moyens de l' encourager ; mais avant d' en venir

p465

là, il est utile de mettre sous les yeux un précis des avantages, dont jouit en ce genre notre heureuse patrie.

Chapitre 4.

L' auteur de la nature a donné à l' homme la faculté de faire aliment presque de tout : il a donné d' autre part à la terre de nourrir et de vivifier dans son sein presque tous germes de plantes et de fruits ;

mais il faut encore que ce sein maternel soit attendri, réchauffé, humecté par le concours des autres éléments.

Ce concours lui est favorable presque par-tout, et l'industrie humaine en accroît et dirige les influences, et aide de la sorte à la nature.

La température de l'air et des saisons, et ce qu'on appelle climat, décide du plus ou du moins de fruit de nos travaux. Les excès dans le climat nuisent aux productions

p466

de la nature ; mais la providence les a variés selon les lieux, et la bienfaisance de la nature échappe ainsi aux excès de la température de l'air.

Cependant, s'il est un pays qui puisse jouir également de toutes ces productions, celui-là sans doute est le favori de la nature.

Ce pays est la France, au dire des maîtres du monde entier autrefois. La température du climat y est telle, que dans toutes les provinces du royaume on peut cultiver les productions utiles ou agréables des quatre parties du monde, de façon qu'elles y viennent comme dans leur patrie naturelle.

Les eaux y coulent de toutes parts ; en ruisseaux, rivières, et fleuves, les uns propres d'eux-mêmes à la navigation, les autres prêts à le devenir par un travail aisé ; toutes eaux salubres enfin et faciles à répandre sur les campagnes

p467

pour y porter la fertilité.

La nature des terres d'autre part est telle, qu'à la réserve de quelques dunes au bord de la mer, et de quelques roches escarpées en petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrain qui ne pût être mis en valeur.

Aux avantages du climat et du sol s'en joignent d'autres pris dans le naturel des habitans, qui sans doute tiennent beaucoup à ces premiers ; la fécondité des femmes, l'activité naturelle à ce peuple, et sur-tout son industrie.

Pour avoir autrefois taxé cette dernière, on fit d'un beau royaume l'isle gelée.

Il n'est besoin que d'éclairer l'industrie ; car quant à ce qui est de l'exciter, la nécessité suffit.

Ne confondons point. Il est deux sortes de nécessités ;

l' une de penurie, l' autre d' abondance ; l' une fait des mendiants, l' autre a fait les destructeurs de l' empire romain ;

p468

l' une est sans ressources, l' autre les a toutes. La dépopulation fait la première, l' extrême population fait la seconde ; mais l' extrême population ne peut venir que de l' extrême agriculture.

En total, la France pouvant être le théâtre de l' agriculture, peut l' être de la population.

Examinons les causes qui nous empêchent de profiter de nos avantages en ce genre autant que nous le pourrions.

Chapitre 5.

L' homme ne sçait ici-bas ce qu' il desire. Il seroit aisé de démontrer au physique, ainsi qu' au moral, que l' adversité est le terme indispensable de la voie de la prospérité.

La prospérité est aux états ce qu' est la maturité aux fruits de la terre ; elle en annonce, elle en nécessite presque la putréfaction.

p469

Plus une société s' étend, plus elle est tranquille au-dedans ; plus elle est vivifiée par plusieurs genres d' industrie, plus aussi le jeu de la fortune y a de liberté. Dès-lors les grandes fortunes deviennent des colosses, et les gros héritages absorbent les petits. énorme différence entre la fertilité d' un petit champ qui nourrit le maître qui le cultive, et celle d' un vaste domaine livré aux agens d' un grand propriétaire.

L' accroissement des besoins du fisc est encore une des suites de la prospérité. Ces charges subdivisées sur un nombre de petits propriétaires accoutumés à vivre de peu, quoique plus onéreuses au peuple, le sont moins à la glebe : réunies sur la tête d' un grand propriétaire déjà dévoré par tous les sous-ordres du luxe et de la paresse, elles enlèvent tout ce qui lui reste du produit, et dès-lors, il en est plus porté à négliger un

p470

bien qui ne lui donne que de la peine.

La fausse urbanité, et le goût des arts spécieux, fruits et abus de la prospérité, font dédaigner la campagne et les campagnards.

D' autre part, l' administration d' un grand état incline naturellement vers des vices de constitution qui désolent le laboureur : de ce genre seroient par exemple, des impositions arbitraires dans leur répartition, la contrainte dans le débit de ses denrées.

La prospérité d' un état y rendant abondant, et faisant circuler aisément le signe des nécessités de la vie, facilite le déplacement des propriétaires, et attire les plus considérables à la capitale déjà trop surchargée ; de l' abandon des provinces naît leur oppression.

La prospérité d' un état établit dans son sein une infinité de rameaux d' industrie et de natures de biens, qui tous paroissent au

p471

premier coup d' oeil plus commodes et plus disponibles que ne l' est la possession des terres. Il est en effet généralement reçu qu' un homme est pauvre, quelque riche qu' il soit en fonds de terre, s' il n' a que de cette nature de biens.

Les terres cependant sont d' une part les seuls biens solides ; leur possession donne une sorte de juridiction sur les cultivateurs. Leur produit ou revenu hausse en proportion ou à peu-près, de ce que les matières de consommation enchérissent par l' abondance des especes dans un état, au-lieu que les revenus fictifs sujets à bien des révolutions ne peuvent jamais croître. L' industrie et le travail du maître trouvent toujours un vaste champ d' espérance et de profit. Les terres ont des casuels ; cependant elles se discréditent, tandis que le feu est aux effets fictifs. Pourquoi cela ? C' est d' abord l' habitation de la capitale,

p472

dont les délices et les préjugés tendent tous à établir la mollesse et le dégoût du travail. On dédaigne l' habitation de ses peres, où les recherches du luxe n' ont point pénétré. On livre les terres éloignées à des agens fripons et concussionnaires. On dévaste les fertiles domaines de celles qui sont

au voisinage par des arrangements de pure décoration : on consomme le reste de leur produit en entretien d' inutilités. Les paysans ne connoissent plus leur seigneur, ils plaident contre le nouveau qui souvent les a soulagés de droits onéreux qu' ils payoient sans murmure à leurs anciens seigneurs. Tout cela dégoûte d' une possession pénible. Le haut prix de l' intérêt de l' argent est encore une des raisons du discrédit des terres.

La prospérité d' un état nuit encore à l' agriculture, en établissant un ordre de moeurs, un genre de magnificence et de décoration

p473

qui la repousse au loin, et l' exile, pour ainsi dire. Autant de terrain inculte, autant de sujets enlevés sans ressource à l' état. Le goût des jardins de pure décoration, des terrasses, et des parcs, des avenues etc. Qui depuis le dernier regne s' est si fort multiplié, dévaste en ce genre une partie des environs de la capitale et de ceux des villes principales.

L' énorme largeur des chemins multipliés, dont tous les administrateurs des provinces font aujourd' hui leur objet capital, sans considérer les proportions relatives à la fréquence et importance des communications, enleve encore une partie du territoire de l' état, et les alignemens dévastent souvent les terrains les plus fertiles, laissant à côté des friches bien plus propres à assurer la voie publique.

De toutes ces choses, et de

p474

mille autres qui se trouvent éparses dans cet ouvrage, naît le discrédit des terres, et la décadence absolue de l' agriculture. Passons aux moyens de l' encourager.

Chapitre 6.

Tout l' ouvrage en général n' a d' objet que la nécessité, et les moyens d' encourager l' agriculture. Cependant comme ce n' est point la société des anciens égyptiens qu' on considère, mais la société moderne qui est tellement compliquée d' accessoires, que le principal y est presque entièrement oublié, il est nécessaire de traiter de toutes les branches de la ramification politique, qui toutes ont la

population, et conséquemment l' agriculture pour racine, tant pour faire voir l' union intime de toutes les parties de la chose publique entre elles, que pour ne pas présenter à un siècle délicat et recherché l' apôtre de l' agriculture,

p475

comme un laboureur stupide qui ne voit que son champ. On parcourra donc une carrière immense, mais on trouvera souvent sous ses pas des objets relatifs au chapitre actuel. On ne les rejettera pas alors ; maintenant on présente seulement en gros les premières idées qui s' offrent sur cet article. On a dit que la prospérité d' un état établissoit les grandes fortunes, qui bientôt envahissoient tout le territoire. Quel remède à cela ? *aimez les grands, appuyez les médiocres, honorez les petits.* aimez les grands, vous leur apprendrez à aimer leurs inférieurs, vous vous intéresserez à la multiplication de leur famille, vous les appauvrerez de biens inutiles par la voie la plus douce et la plus satisfaisante pour la nature, et les enrichirez de sujets utiles au maintien et à l' illustration

p476

de leur maison, ainsi qu' à la patrie. Appuyez les médiocres, c' est la pépinière de l' état, et sa richesse la plus précieuse et la moins embarrassante. Honorez les petits. Mais indépendamment de cet axiome de morale qui parle si bien au coeur, est-ce donc un paradoxe de vouloir qu' on honore les plus nécessaires de tous les hommes ? Dans le fait nous nous devons tous une estime réciproque, et relative à l' utilité respective. Je dis plus. Quoi encore ? Le respect. Mais ce qu' il faut sur-tout honorer, c' est l' agriculture et ceux qui l' exercent et l' encouragent. Le plus habile agriculteur, et le protecteur le plus éclairé de l' agriculture, sont, toutes autres choses étant égales, les deux premiers hommes de la société.

p477

Une source, qui sort dans un terrain élevé, arrose et féconde ses environs, autant que la quantité de ses

eaux peut s' étendre. Celle au contraire, qui naît dans un bas-fond, ne fait qu' un marais. Je compare à cette source le propriétaire des terres. S' il est à la tête de la production, dont naturellement il doit être l' ame, et à laquelle personne n' a plus d' intérêt que lui, il anime et vivifie tout le canton : si au contraire il habite au centre de la consommation, il devient la source basse et marécageuse, et contribue à noyer un terrain déjà de lui-même trop spongieux. Rappelons-nous sans cesse le chemin que voudroit faire le peuple entier d' une nation que les apparences d' une prospérité passagère ont éveillée. Nous passons des villages aux bourgs, des bourgs aux villes, des villes à

p478

la capitale, et c' est à quoi tend toute une nation, si le gouvernement n' est attentif à lui donner une propension contraire. Cette opération n' est pas si malaisée qu' on croit. Les hommes ont tous un penchant naturel pour la liberté et les occupations de la campagne ; que ses habitans soient tranquilles et protégés, qu' on les excite et les éveille par des divertissemens innocents, dont les anciens nous ont donné l' exemple, et que de grands princes n' ont pas dédaigné d' établir parmi eux, ils verront bientôt avec frayeur la contrainte et l' esclavage des villes. Eh ! Quand la protection de l' agriculture demanderoit du gouvernement un soin continuel et embarrassant, quel autre objet dans la société entière peut lui paroître plus digne de son attention ! Pourquoi seroit-on effrayé de

p479

donner autant de soins à protéger l' agriculture, à instruire les agriculteurs, à les secourir, à défendre leurs libertés et immunités, qu' on en met à protéger les arts et métiers qui ont tant fatigué le gouvernement, et chargé la police de détails, de formes et d' ordonnances, dont la plûpart gênent et étouffent l' industrie au-lieu de l' appuyer ? Quant aux moyens de protection, on a tout prévu en France à tous égards : les plus belles et les plus utiles ordonnances de l' univers sont signées de la main de nos rois ; mais malheureusement nos loix sont

presque comme nos modes.

C' est l' affection seule pour l' agriculture et la persuasion de sa nécessité de la part du gouvernement, qui peuvent lui donner le degré d' attention nécessaire pour s' assurer et soutenir la vivification de cette partie. Il faut

p480

sur-tout rejeter sur la campagne une sorte d' abondance relative, qui est la mere de l' industrie noble et élevée. Cet art par excellence a besoin plus que tout autre, pour être poussé à un certain degré de perfection, des deux pivots nécessaires à tout, à sçavoir étude et expérience, théorie et pratique. Pourquoi nos princes ne lui fourniroient-ils pas ces secours ? Nous avons de grands rois en tout genre, et qu' il seroit difficile de surpasser. Je ne sçais plus que le titre de roi Pasteur, qui puisse illustrer nos maîtres futurs. Ceci n' est qu' une ébauche d' un chapitre intéressant. Les matériaux en sont, comme je l' ai dit, répandus presque dans tout l' ouvrage. Le chapitre suivant, par exemple, naît et dérive naturellement de celui-ci.

p481

Chapitre 7.

Le nombre des habitans dans un état dépend des moyens de subsistance, les moyens de subsistance dépendent de l' emploi qu' on fait des terres, et l' emploi de celles-ci est décidé par les moeurs et usages.

Si les moeurs et usages sont tels qu' on emploie beaucoup de chevaux, la subsistance des hommes, et conséquemment leur nombre décroîtra d' autant, et ainsi du reste.

Autrefois les grands seigneurs en France entretenoient beaucoup de pauvre noblesse autour d' eux dans des emplois tenus pour honnêtes, et même honorables alors ; ces gentilshommes d' alors coûtoient moins que les valets d' à présent, et faisoient beaucoup plus d' honneur et de profit ; c' est un mal réel que cet usage ait passé de mode.

p482

On ne peut nier que les pauvres, quand ils sont

laborieux, ne soient la plus précieuse portion de l' état. La noblesse est la partie de la nation à laquelle le préjugé de la valeur et de la fidélité est le plus particulièrement confié. Les préjugés qui constituent l' honneur, font partie réelle du trésor de l' état, et celle qui soulage le plus les autres parties. Il importe donc de conserver et de provigner le plus qu' il est possible la portion du peuple chez lequel cette monnaie a le plus de cours ; c' est la noblesse.

Avoir beaucoup de noblesse, c' est l' avoir pauvre. Cependant comme les sentimens d' élévation qui constituent son essence, ne sont point inhérens à la substance physique de chaque individu, mais à la profession de ses peres et à la sienne, il faut empêcher qu' elle ne dégénere dans le fait, ce qui la rendroit plus vile encore que tout autre état dans le droit. Pour cela

p483

il faut lui donner les moyens de subsister dans un état, dont l' honneur et la fidélité furent l' essence. La profession militaire si multipliée aujourd' hui en comparaison de ce qu' elle étoit autrefois, entretient cependant moins de noblesse, on y méprise les pauvres qui ne peuvent subvenir aux dépenses devenues d' usage. Il étoit donc très-important de maintenir cet ordre de moeurs, qui engageoit les riches à élever et entretenir leurs semblables, qui les entouroit de gens fidèles et surs, et les forçoit à une décence de moeurs intérieures, perdue aujourd' hui au détriment encore de la société.

En Allemagne la reversion des fiefs assurée aux cadets, quand les branches aînées tombent en quenouille, multiplie beaucoup la noblesse.

Si l' on proposoit en France une telle loi, on accableroit le proposant d' allégations multipliées ; entre

p484

autres, que cet arrangement nuit au commerce, et prive le roi de ses droits de suzerain aux mutations.

Examinons le premier point.

Le commerce est l' échange des nécessités et commodités de la vie, et nullement celui *des propriétés* .

On pourroit prouver que le revirement continuel des biens et fortunes n' est point un avantage pour le

commerce ; mais il ne s'agit ici que des fiefs, sorte de biens qui gît en juridictions et prééminence. Dira-t-on que tout ce qui sépare un ordre, une classe de sujets, est une barrière à l'émulation ? On se trompe ; l'émulation n'est point l'envie de sortir de son état, c'est de s'y distinguer. Passons à la seconde difficulté. Il est certain que la vassalité devant des droits à chaque mutation, tout ce qui interrompt ces mutations intercepte ces droits. Mais 1 je doute qu'ils soient

p485

considérables, puisque tant de charges achetées à bas prix, et donnant d'autres privilèges plus essentiels en exemptent. 2 loin d'étendre les substitutions, ce plan les restreindrait, en les bornant uniquement aux fiefs, c'est-à-dire, aux juridictions et droits seigneuriaux. 3 ne pourroit-on pas compenser ces droits et au-delà, en rétablissant les loix de l'ancienne féodalité, encore en vigueur en Allemagne, en attribuant la reversion au souverain au défaut de la ligne entière masculine, sauf à lui à s'astreindre à ne les donner qu'à des cadets qui fondassent nouvelle souche ? 4 les droits de rachat usités dans certains cantons à chaque transition du fief en ligne collatérale, ne pourroient-ils pas être un autre dédommagement ? Mais, dit-on, l'épuisement des vieilles souches se répare par de nouveaux nobles confondus bientôt parmi les anciens.

p486

Faux principe : les vieilles souches ne manquent que par les vices ci-dessus établis. Les intrus ne sont que de l'alliage qui avilit l'espèce. Les chapitres d'hommes et de filles sont encore pour la noblesse d'Allemagne une ressource très-estimée et peu coûteuse. Quelle honte, que nous y ayons substitué le secours de mésalliances ! De mille raisons prises dans les mœurs, dans la décence, dans les sentimens, dans l'utilité publique, etc. Contre cet usage, on se contente d'établir celles qui démontrent qu'il importe au maintien des mœurs qui sont le vrai lien de la société, que chacun s'allie avec son semblable, et que chaque classe conserve sans mélange les principes, s'il se peut,

mais du moins le *costumé* de son état.
Nous avons dit que la multiplication des chevaux
resserroit celle des hommes. Pourquoi, s' il faut

p487

capiter quelque chose, cette opération distributive
de finance ne peut-elle être reversible sur les
chevaux ?

La population et la culture de la campagne sont le
seul tableau de la prospérité réelle d' un état.
On admire, dit-on, nos villes, et l' on pleure sur nos
campagnes. Il s' en faut bien que nos villes, quoique
bâties de tous les débris, engraisées de tout le
suc de nos campagnes, n' en soient au point de
décoration et de splendeur qu' elles auroient, si leur
magnificence étoit la suite de la prospérité
publique, et si l' amour de la patrie les avoit
décorées.

Paris même dans toute sa pompe n' a rien, ou presque
rien, qui paroisse destiné au public, ni hôtel de
ville, ni terrain pour les fêtes publiques, ni
fontaines, ni salles de spectacles. Tout ce qu' il y
a de beau tient au luxe particulier, et se trouve
épars.

p488

D' ailleurs cet accroissement de nos villes n' est que
fictif. Paris, qui s' est accru des deux tiers depuis
Henri Iv ne contient pas plus d' habitans. Une
maison qui contenoit six familles du premier ordre,
en loge à peine une du plus bas aujourd' hui ; la
consommation a décuplé, et puis c' est tout. Paris
s' est étendu en pierres, jardins, glaces, parquets,
marbres, etc. Mais nullement en hommes. On en peut
dire autant de la plupart des autres villes qui se
sont accrues.

*les pays ne sont pas cultivés en raison de leur
fertilité, mais en raison de leur liberté.*

l' exemple des petites républiques nous démontre cela.
Les petits états n' ont pas assez de force pour
contenir les hommes ; les grands états affaissent les
hommes par le poids de la leur.
Quels maux sont le plus à craindre dans une grande
monarchie ?

p489

1 la disproportion entre les nécessités du gouvernement et ses ressorts. 2 l' inégalité des fortunes. Ces deux-là réunissent tous les autres. Le premier s' opere d' abord par la recherche, il s' acheve par la paresse qui en est la suite indispensable. La recherche non contente de tenir les ressorts principaux, veut encore s' emparer des fils les plus déliés de l' administration. Le gouvernement accablé de détails et d' accessoires amene tout à soi, et attire en même temps tous les frêlons de la ruche, qui l' étourdissent de bourdonnements pressés, et l' obligent à abandonner presque au hazard la question publique, embarrassée désormais de cas particuliers. Le second s' opere par l' abondance de l' or, qui se repliant toujours sur soi-même ne court se répandre dans la société que pour revenir à la masse, chargé des dépouilles

p490

de tout le pays qu' il a parcouru. L' or nous ruinera, comme il a dévasté l' Espagne. Il met à prix les charges et dignités, en absorbe la considération et l' utilité, et substitue aux vertus du citoyen un esprit mercenaire, qui ôtant au souverain tout autre moyen de gratifier que de la bourse, renverse tellement l' ordre naturel des choses, que l' humeur bienfaisante du prince devient un malheur réel pour le peuple.

Charlemagne, au milieu de ses conquêtes immenses, fit bien des grands seigneurs d' autorité, de juridiction, etc. Mais il n' en enrichit aucun, et en conséquence il ne dépeupla point son empire. Un colosse d' argent établi en Saxe l' eût plus sûrement dévastée, que ne firent toutes ces expéditions. Cette idée sera développée par les détails dans la seconde partie. Terminons celle-ci par quelques considérations qui rentrent naturellement

p491

dans les questions précédentes.

Chapitre 8.

Les partisans du luxe et les amateurs du superflu, en convenant que la trop grande inégalité des fortunes est un mal, disent que l' abondance des métaux le répare en quelque sorte, en donnant plus

de fantaisies aux riches en proportion du plus de facilité à les satisfaire, et les rendant ainsi tributaires des pauvres industriels, au-lieu que dans mon plan je veux mettre les pauvres aux gages des riches, et dans la dépendance directe de leur générosité.

Dans toute distribution, l'ordre est la base du bon emploi. Avant donc de décider si l'or et ses agents soudoyent chacun selon son mérite et utilité, il faut établir d'abord le degré d'estime dû à chaque état et profession, et en convenir, pour

p492

ne pas errer dans des idées vagues sur ce point fondamental.

à bon droit les ministres de la religion, directeurs des mœurs, prêcheurs de la charité et de la confraternité, ont-ils le premier rang dans une société bien ordonnée.

Après les ministres de la religion, viennent de droit les défenseurs de la patrie.

Sans la religion, les assemblées d'hommes n'eussent jamais pris forme de sociétés ; sans la valeur de ses défenseurs, la société eût été dispersée aussi-tôt qu'établie. Sans les loix, elle eût été détruite par les passions et le ferment intérieur aussi promptement que par les efforts extérieurs. Ceux qui sont préposés au maintien des loix ont donc, après les deux ordres ci-dessus, une prééminence fondée en droit, et en raison indispensable.

Cet ordre observé dans le fondement primordial de notre monarchie en a fait la solidité ; et le

p493

goût naturel de la nation, qui consacre dans l'opinion cette forme d'hiérarchie malgré les accidents de vétusté qui devoient la détruire, perpétue la durée de l'état.

Après ces ordres fondamentaux viennent les ordres décorateurs, les sciences, les beaux arts, les arts libéraux ; tous estimables en proportion de ce qu'ils servent à élever l'ame et le coeur des citoyens ; méprisables s'ils aident à les corrompre.

Les arts mécaniques enfin, qui sont la chaux et le sable qui lient tout le corps du bâtiment politique, mais qui doivent être appuyés et soldés en proportion de leur nécessité.

Après ce tarif racourci, examinons si les démembremens des fortunes occasionnés par les fantaisies des riches et l'abondance des métaux, observent et peuvent observer cette gradation de distribution.

p494

Sans examiner si les nations, où la richesse privée est le plus en vogue, sont celles où l'on conserve le plus de respect pour les ministres de la religion, de considération pour le militaire, d'attachement pour la magistrature et les loix, si les sçavans y sont plus recherchés que les hommes à talents frivoles, si les travaux des arts y portent l'empreinte du noble et du grand, voyons seulement si dans les arts mécaniques ce sont les plus utiles et les plus solides qui reçoivent les tributs destinés à mi-partir la fortune du colosse d'or en question. Les professions honorables de la société ne sont pas celles qui font les riches de métaux. Le faste est interdit à ces derniers par leur état, le luxe seul les débarrasse de leur superflu. Le luxe n'a que des fantaisies, et ne sçait répartir qu'au rebours de l'ordre établi ci-dessus.

p495

De même que le moyen premier de subsistance est l'*agriculture*, le moyen second est le *travail* ; j'entends par ce mot la perfection de la matière première. Diminuer la consommation, et augmenter le travail, *moyen d'accroître la richesse*. Nous déclinons par les deux contraires de ces deux principes. D'une part les moeurs laborieuses sont tellement déchues, que la diminution proportionnelle du travail de chaque individu se trouve être presque de moitié ; de l'autre, les moeurs économes sont avilies, ridiculisées, perdues enfin par l'exemple et l'habitude. La consommation en tout genre est doublée aussi. La réforme se vante d'avoir accru la somme du travail dans les états qui l'ont embrassée par la suppression des fêtes. Les jours de repos sont nécessaires à l'homme, et doublent le travail du lendemain,

p496

quand l' homme aime le travail. Tout est jour de fête pour un paresseux.

En un mot, l' agriculture travail premier, la manufacture travail second, sont les deux pivots de la richesse. Les métaux ne sont point richesse ; si vous leur permettez de s' établir tels, vous errez dans le principe, vous périrez par les conséquences. Si vous regardez l' or au contraire comme l' agent nécessaire, si vous le regardez comme devant être chez vous en quantité proportionnelle à celle des matières dont il doit accélérer la production et la perfection, vous êtes dans le vrai.

Le commerce, la banque, la finance même consistent en hommes, et non en métaux.

Un prince qui s' appauvrirait pour aider à la population, mettroit son argent à un bien gros intérêt ; mais ce secret jusques ici n' est pas cher ; *aimez, honorez l' agriculture* . C' est-là tout.

p497

Seconde partie.

Après avoir ébauché dans la première partie les objets qui ressortissent à la subsistance et au travail, je tâche d' embrasser dans la seconde tous les moyens de prospérité intérieure d' un état. Il est notoire par le raisonnement et par l' expérience que l' homme ne peut se procurer en paix la subsistance et les commodités de la vie, si son travail n' est protégé par un régime universel et supérieur contre la cupidité de son voisin. Ce régime supérieur est ce qu' on appelle *le gouvernement* : il est aussi nécessaire à la conservation de chaque individu, que chaque individu l' est au public dont il fait partie. L' ensemble et la réunion de l' obéissance et du pouvoir, du travail et de la protection, sont ce qu' on appelle *le public* ; et le territoire, qu' occupe ce public, est ce qu' on nomme *l' état* ; nom générique, qui se

p498

prend aussi pour exprimer la masse et le corps de la chose publique.

La sûreté, le travail, et l' aisance des particuliers font seules la véritable prospérité d' un état ; seules elles en font la force et la richesse. Mais, comme dans l' univers rien ne reçoit, qui ne soit

obligé de donner, c' est à l' état à procurer aux particuliers la sûreté, le travail et l' aisance, dont il reçoit les fruits. C' est ainsi que tout fait un cercle ici-bas. Cette distribution paternelle est, dans les décrets divins ainsi que selon la prudence humaine, le seul objet de ce qu' on appelle gouvernement. Tout ce qui est par-delà cet objet doit s' appeler abus.

Ce sont les principales branches de cette distribution, sans laquelle tout tourne vers le cahos, que je traite dans cette seconde partie, relativement à ce qui concerne l' intérieur de l' état.

p499

Chapitre 1.

Le premier chapitre marqué sous le titre de *commerce* saisit d' abord cette expression en grand, rappelle que tout est commerce dans l' univers, puisqu' il faut entendre par-là les rapports naturels et indispensables de toute espèce, qui sont et seront d' un homme à un autre, d' une famille, d' une société, d' une nation à une autre, et qu' à tort veut-on ne regarder comme commerce qu' une branche de l' échange, et faire une profession à part du soin de cultiver cette branche, et d' en faire la base unique de sa subsistance.

En effet, accordons aux prôneurs du commerce proprement dit, que cette profession doit être principalement honorée, et protégée dans un état, comme en étant l' ame et la richesse ; permettons-leur ensuite de faire un ordre séparé d' avec les cultivateurs, et donnons-leur

p500

à cet égard un privilège universel pour ceux qui seront compris dans cette classe, ils seront eux-mêmes bien embarrassés d' en faire la distinction ; le cercle universel, que forment ici-bas les divers travaux des hommes, leur paroîtra lié de chaînons si imperceptibles, si-tôt qu' ils voudront le regarder de près, qu' ils ne sçauront où placer le cran. N' honorera-t' on du nom de commerçans que ceux qui font le commerce en gros ? Mais les détaillans sont au moins aussi utiles à la société. D' ailleurs, celui qui ne vend qu' en gros, ne peut s' empêcher d' acheter en détail. Tel est commettant en dix endroits, qui cependant est ici commissionnaire. Le banquier, qui

n' est au fond que voiturier d' argent, devient toutefois par son opulence, ses ressources, ses talens, et son utilité, un commerçant du premier ordre. Ce qu' est le banquier en grand, l' agent de change l' est en

p501

petit, et sur une seule place. Le fabricant, le plus utile au fond des négociants, honoré souvent des distinctions les plus marquées, et digne de l' être, Gobelins, Wanrobès, les inventeurs des glaces, etc. Céderont-ils le pas au commerçant ? Ils le sont eux-mêmes en gros de leurs propres marchandises ; ils sont ouvriers cependant, et dans cet état, de grade en grade, ils donnent la main au dernier des artisans. Ce que j' en dis ici, n' est assurément pas pour avilir le commerce ; au contraire. Que sommes-nous dans nos terres, que les commerçants de leur produit ? Si nous les livrons à des fermiers ou entrepreneurs, ce sont nos détaillans : si nous les prenons à notre main, nous le sommes nous-mêmes. Le terme italien de *beccaio* , qui offensa si fort François I quand il le trouva dans le Dante, s' attribuoit dans le temps dont parloit cet auteur à toute la plus haute noblesse immédiate d' Italie. Ces chevaliers

p502

envoyés d' Allemagne pour posséder les plus beaux fiefs, maîtres de la campagne, fournissoient les villes de leurs bestiaux ; et ce genre de commerce étoit tellement annexé au fief que la dénomination devint un titre de supériorité territoriale, au-lieu d' être une injure, comme le crut le roi.

Tout est commerce dans la société ; c' est ce qui m' autorise à en parcourir tous les rameaux, à en toucher tous les ressorts, pour détailler sur quels principes on peut en diriger l' entretien et les mouvemens, afin de les garantir de la rouille et de l' engourdissement.

Tout mon travail est relatif à la population ; j' ai dit qu' elle dépend de la subsistance. La subsistance n' a que deux racines, l' *agriculture* travail premier et de production, l' *industrie* travail second et de perfection.

J' ai traité dans la première partie de la première de ces racines ; dans la seconde, je traite de la

p503

seconde, mais en grand, attendu que les détails vont d' eux mêmes, quand le grand est bien organisé. Je finis le premier chapitre par une comparaison qui rappelle que le soin de faire valoir son territoire, et d' en étendre le produit, doit être le premier des soins d' un gouvernement ; que tous les autres genres de prospérité naissent de celui-là, au-lieu que si on le néglige en faveur des autres ; on n' en sçauroit retirer qu' une splendeur éphémère, présage certain d' une décadence prochaine.

Chapitre 2.

Le second chapitre traite de la vivification intérieure d' un état. Un grand état se fonde par les conquêtes et réunions ; mais il ne peut se soutenir que par les rapports et liens intérieurs. Nulle autorité ne peut avoir de fondemens solides que dans l' avantage de celui

p504

qui obéit. La force et la justice sont ce qui établit ces avantages ; par-tout où le gouvernement peut les procurer, il peut aussi se promettre un empire durable : où sa justice ne peut atteindre, son empire s' arrête aussi.

La justice que le souverain doit à son peuple, n' est autre chose que protection contre l' étranger, jugement et police entre citoyens. En revanche le peuple doit au prince amour réciproque, respect et soumission. Telle est toute la dette respective. L' acquit de cette dette est *la circulation* dans le sens où je l' entends, et les moyens de rendre cette circulation rapide et facile, est ce que j' appelle *la vivification* .

Les métaux, seuls agens aujourd' hui de la circulation, ne sont que signes de convention, et représentatifs de la subvention du peuple, soit en services, soit en denrées ; mais les deux dettes, dont on parloit ci-dessus, doivent être considérées

p505

comme deux places de commerce, entre lesquelles le change doit être toujours au pair. Si la balance

penche en faveur du prince, le gouvernement devient tyrannie : si le peuple l' emporte, il devient anarchie. Une province pourroit ne payer rien du tout, et être très-misérable : une autre province être chargée au double, et porter infiniment moins. Exemples du *comment* , par lesquels on établit en passant la vraie méthode et les moyens de vivification. Quand il faut forcer le peuple au paiement de sa dette, c' est un signe certain que cette dette est trop forte, ou que la recette en est assujettie à un ordre vague de perception propre à donner l' air et le jeu de rapine à la plus légitime de toutes les levées. Tout le secret enfin de la vivification intérieure en fait de numéraire, est que le prince porte sa dépense

p506

aux lieux où sa recette languit, ou que si de plus pressants arrangemens l' engagent de suivre cette méthode, il diminue dès-lors cette recette jusqu' à ce qu' elle soit au pair de la mise qu' il y peut envoyer ; car il n' y a bourse, dont on puisse toujours tirer sans y remettre. Un prince ne sçauroit se faire un trésor proportionné à ses revenus annuels, sans causer un étranglement forcé à la circulation numéraire dans ses états. Il ne peut s' enrichir en contrats ni hypothèque sur les terres, usure vaine et puérole dans celui qui est le maître de tout : il n' a donc qu' une façon d' amasser, qui est d' enrichir ses peuples ; d' où s' ensuit que le mot de Cyrus, *mes sujets me gardent mes richesses*, n' est pas aussi romanesque que pourroit le penser un conseil de finance. On a appris à repousser la finance pour pouvoir l' attirer ; il faut apprendre

p507

à renvoyer justice et police pour pouvoir retirer tous les fruits du bon ordre. C' est le sujet du troisième chapitre. Chapitre 3. Nous avons dit que les liens d' un empire étoient la force et la justice. Nous venons d' établir la force, établissons maintenant la justice. Cette partie est sujette aux mêmes rapports établis pour la précédente. Il faut que le souverain envoie l' ordre et la justice sur les lieux, s' il veut en

retirer l' obéissance.

évocations, droits de committimus etc. *embarras et strangurie dans l' état* .

Officiers royaux, députés de la cour pour intercepter tous les petits rameaux de circulation de la justice et police, *corps étranger et loupe monstrueuse sur le corps politique* .

p508

De même que l' agriculture est au physique le chef-d' oeuvre de l' industrie humaine, *le droit*, proprement dit, l' est au moral.

L' état de la magistrature est celui où l' antique désintéressement des françois s' est le mieux conservé. Nul ne fait plus pour l' état, et ne lui coûte moins.

Quant aux juges ordinaires, fussent-ils vicieux et dépravés, vainement espérera-t-on de les voir redressés par les juges d' attribution et de cour.

En général, mieux vaut injustice auprès, que justice au loin.

Mais le ressort principal le plus important comme aussi le plus délicat de la justice et police, ce sont les moeurs.

Tout le secret du gouvernement des moeurs consiste à détourner la cupidité humaine, dont la source est intarissable et indépendante de l' autorité, de détourner, dis-je, la

p509

cupidité insatiable de sa nature du desir des biens physiques qui sont bornés, et de la diriger vers les biens moraux qui sont immenses.

Les biens moraux sont plus au pouvoir du gouvernement, que les biens physiques.

La vertu est assujettie à des règles de circulation, ainsi que tous les autres ressorts politiques. La vertu du plus simple particulier dans sa sphère a trait à l' avantage de son canton, et par contre-coup à celui de l' état. Par ce rapport le souverain repompe toutes les vertus de la société, il doit aussi les rendre et les repousser jusques dans les plus bas étages.

Remettre l' honneur d' une part, et l' or de l' autre, chacun à sa place, c' est-là tout le mystère ; et pour cela, l' exemple et les distinctions.

Les écrits peignent les moeurs ; qui plus est, ils

les font ; raison

p510

de veiller avec une inspection particulière sur les écrivains.

Mais l' article des moeurs est trop important pour n' être pas traité à fond, c' est ce qu' on fera dans les deux chapitres suivans.

Résumons celui-ci en disant que la justice et police sont la plus intéressante partie de la circulation.

Les canaux de cette partie sont établis en France ; il ne s' agit que d' en réparer les conduits, les entretenir, et en faire usage.

Chapitre 4.

Les moeurs sont non-seulement le tableau vivant de l' état de la société, elles en sont encore le ressort principal. Cela se vit en tout temps.

Les moeurs échappent à la contrainte. Les caustiques ne sont propres qu' à dévorer les chairs mortes, et n' ont nulle propriété pour

p511

prévenir la corruption, moins encore pour réparer ses ravages.

Les crises violentes dans un état, soit en bien, soit en mal, causent toujours une altération subite dans les moeurs ; mais en général, elles déclinent d' elles-mêmes et par des degrés moins marqués.

Toutes les vertus si célèbres des anciens romains se rapportoient à trois principes : *la foi du serment, l' amour de la patrie, le respect des foyers domestiques* . Quelque différence qu' il y ait entre notre constitution, entre nos préjugés, et les leurs, ces trois points renferment également toutes les vertus dont nous sommes susceptibles, la religion, le patriotisme, les vertus civiles.

La religion fut toujours, elle est aujourd' hui parmi nous plus que jamais le ressort principal des moeurs. La tolérance nécessaire en conscience, ainsi qu' en politique, consiste

p512

à n' apporter dans tout ce qui concerne la religion, que l' esprit qui constitue sa propre essence, l' esprit

de douceur et de charité ; mais la tolérance seroit le pire des inconvénients, si elle alloit jusqu' à l' indifférence sur le régime intérieur et de détail de ce mobile tout-puissant de l' humanité. Nous avons décliné en ce genre ; nos écrits en sont plutôt la preuve qu' ils n' en sont la cause. Les princes doivent être, et sont en effet infiniment plus odieux à l' esprit d' indépendance, que la religion ; qu' ils maintiennent celle-ci, elle leur sera un plastron assuré contre les attentats de l' indépendance. De même que la foi du serment n' étoit autre chose que le respect pour la religion, l' amour de la patrie n' étoit aussi qu' un mélange superstitieux de respect, d' estime et d' attachement pour les différents

p513

ordres de la république, de tendresse pour ses proches et ses concitoyens, et d' orgueil confondu dans la gloire de la patrie ; nous sommes susceptibles de tous ces mêmes sentimens. à tort a-t-on dit que l' amour de la patrie n' a point lieu dans les monarchies. Pour preuve on démontre que toutes les vertus qui résultent de celle-là ont existé parmi nous, et qu' elles y sont même encore toutes vivantes. On dit ensuite par quelle sorte de relâchement on en peut éteindre le principe, et supprimer la trace : détail qui met à découvert les moyens d' en établir et perpétuer le regne. Après la religion et le patriotisme viennent les vertus civiles. Celles-ci paroissent au premier coup d' oeil moins importantes que les autres. Il s' en faut bien qu' on n' en doive juger ainsi. La totalité, le

p514

corps des moeurs se corrompt par les détails. L' ensemble des moeurs forme l' opinion publique. Les vertus civiles sont l' école des héros. Les hommes célèbres en tous temps, et en tous lieux, ne furent jamais que des hommes qui montrèrent, en un degré plus éminent que les autres, les qualités en vogue dans la société parmi laquelle ils se firent distinguer. L' amour de nos proches est, par tous ses rapports, un des plus forts et des plus indissolubles liens de la société.

Deuils abrégés par je ne sçais quelles illusoires raisons de commerce, *plaie faite aux moeurs* .
Pourquoi ne pas honorer par quelque distinction ou avantage, les femmes qui ont allaité leurs enfans ?
De l' amour des proches dérive l' amitié et confraternité entre citoyens ; autre lien dont on sent l' importance, sans la connoître.

p515

Que faire dans un état d' un homme impassible par indifférence ? L' apathie attaque en même temps tous les liens de la société.

Après cette énumération de celles des vertus civiles qui tiennent au coeur, on renferme pour abréger, toutes celles qui rentrent dans les moeurs extérieures, sous le titre de *décence des moeurs* .

Ce qu' est l' étiquette aux souverains, la décence l' est à tous les autres ordres de l' état, même au moindre particulier, qui doit, comme homme, quelque chose au respect de soi-même et de ses semblables.

Il ne faut point confondre la simplicité avec la familiarité : la simplicité se fait respecter, la familiarité se rend méprisable.

Rien n' est petit, en fait de moeurs, aux yeux du législateur.

Le faste, la magnificence, et la

p516

dignité dans les moeurs, loin d' être un inconvénient dans une monarchie puissante, sont une preuve que tout y est à sa place.

Puisqu' il faut dans une société complete des gens qui représentent, tandis que le plus grand nombre se pique d' une économe frugalité, c' est tout perdre que de confondre les êtres à cet égard, de mettre les ombres sur les groupes principaux, et de répandre les lumières sur les fonds.

C' est néanmoins ce que fait le luxe dont nous allons traiter dans le chapitre suivant.

Chapitre 5.

Le luxe est l' *abus des richesses* .

Le luxe n' eut jamais de panégyristes de bonne-foi, et dont le suffrage mérite d' être compté pour quelque chose, parce qu' ils ont erré dans le principe, en confondant

p517

le faste et le luxe. Le faste est la dépense *hiérarchique*, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire, celle qui observe l'ordre des rangs entre les citoyens, le luxe tout au rebours.

Le luxe amollit une nation en asservissant l'esprit, en abaissant l'âme, en avilissant le cœur, et en énervant le corps.

Il avilit l'esprit en occasionnant les dépenses folles, le dérangement, la ruine et la cupidité, tous accidents qui livrent l'esprit aux agitations de la crainte et de l'espérance.

Il affaisse l'âme, en courbant son ambition vers des objets bas, et portant toute émulation vers la richesse, dont l'appétit n'est autre chose que la cupidité.

Il avilit et endurecit le cœur en confondant tous nos vœux dans la soif de l'or, qui est de tous nos desirs le moins sociable, et celui qui se mêle le moins au bonheur d'autrui.

p518

Il énerve le corps enfin, en nous forçant à un genre de mœurs *étrinquées*, par lesquelles l'amour propre accablé par la richesse de son voisin, cherche à se relever de son abaissement, et oppose à la distinction de l'or un autre phantôme masqué du nom de délicatesse et de goût, qui épargnant sur l'espèce et la qualité, se dédommage par une prétendue élégance.

Par ce circuit, le luxe amène nécessairement le goût de la recherche et du colifichet. Sous peine d'encourir l'anathème du ridicule, chacun est tenu d'assortir ses mœurs à sa dépense : de-là la prééminence de la jeunesse dans la société, puisqu'elle est des trois âges de la vie celui auquel l'ordre des mœurs nécessité par le luxe est le plus analogue : de-là l'indécence, le déplacement, et le désordre dans les mœurs publiques, d'où s'ensuit une éternelle enfance pour

p519

les corps, ainsi que pour les esprits.

Le luxe est l'ennemi du travail utile et durable.

Le luxe fait de ses favoris et de ses sacrificateurs

ses propres victimes.

Il ne faut point s'écarter de la véritable définition du luxe, *c'est le déplacement de la dépense, et l'impudence dans les mœurs*. Une fois connu, il est aisé au gouvernement de l'arrêter, de l'éteindre même, sans nuire aux arts et à l'industrie.

Indépendamment des moyens d'attention et de détail, il en est un général et efficace ; c'est d'estimer les vertus et les talents dénués de la richesse.

La politesse, l'industrie, et les arts ne sont point le luxe ; à tort des auteurs célèbres les ont-ils confondus.

La politesse d'un siècle n'a pas de miroir plus fidèle que celle qui régnait dans ses écrits. Qu'on voye

p520

si les temps de luxe parmi les nations ont été illustrés par la politesse de leurs écrivains.

Quant à l'industrie, il en est de trois sortes. Celle qui pourvoit à la nécessité, est la première ; celle qui sert à l'aisance et à la décoration, la seconde ; celle enfin qui satisfait la recherche et la curiosité, est la dernière. Le luxe nous rend incapables de la première, fait entièrement dégénérer la seconde. Il paroît d'abord avoir quelque influence en faveur de la troisième. On verra ci-dessous que cette effervescence, éphémère même, est destructive en soi.

Non-seulement le luxe n'est point la politesse, l'industrie, et les arts, mais il est leur pire ennemi. Voici comment.

La politesse est l'ordre et l'arrangement dans la société civile. Le luxe qui rapproche tout pour tout confondre, n'ordonne que la politesse des saturnales.

p521

Quant à l'industrie, elle est fille de la nécessité, et soeur du travail. Les grands efforts de l'industrie naissent des grandes nécessités : les nécessités les plus urgentes d'un paresseux, *la faim et la soif*, ne le portent qu'à tendre la main. L'industrie que le luxe anime, est dans l'ordre des choses à-peu-près aussi digne de considération, que le fut l'art de celui qui trouva le moyen de renfermer l'énéide entière dans une coquille de noix. Il jette par-là

tous les artisans dans un genre de travail si peu nécessaire, que le moindre accident arrivé dans la circulation chasse plus d'ouvriers faute de travail, hors de la classe de l'industrie, que n'eussent fait vingt-ans de guerre, si le travail avoit été tourné à l'utilité, et sur un pied fixe et réglé. à l'égard des beaux arts, il est impossible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la recherche a pris le dessus.

p522

Tels sont les ravages du luxe sur l'industrie et les arts ; tels sont ses effets sur l'humanité en général, et ce n'est que la plus foible partie des reproches qu'on auroit à lui faire.

Chapitre 6.

Asservi dans le chapitre du luxe à réfuter les allégations faites en sa faveur par deux auteurs célèbres, on n'a point considéré ses déprédations relativement à la consommation, et en conséquence à la population ; mais à cet égard il suffit de se souvenir des principes, et les conséquences s'en trouvent répandues dans tout l'ouvrage.

Dans la crainte d'ailleurs d'avoir paru le critique de son siècle, pour éviter cette imputation, et pour fixer les idées sur les points possibles et utiles de régénération, il est nécessaire de fixer son plan d'idées sur l'âge du corps politique.

p523

Eu de gens, même de ceux qui y seroient le plus obligés par devoir, se livrent à ce genre de spéculation. Il est pourtant vrai, que rien ne se fait qu'il n'ait été préparé. Le système d'épicure est aussi dangereux en politique, qu'il est fautif en physique.

L'enfance de la nation françoise a duré jusqu'à Charles V sa jeunesse jusques à nous, nous entrons dans l'âge mûr.

Les maladies éphémères donnent souvent un air d'abattement à un état, et en ce genre la convalescence pourroit être prise pour la vétusté. Quels sont les signes de caducité pour un état ? C'est sans doute l'altération absolue des principes fondamentaux, et la dissolution de ses ressorts. Les principes fondamentaux chez nous sont : 1 la perpétuité de la maison régnante, et son droit

incontestable de primogéniture ; celui-ci

p524

est plus que jamais dans toute sa force.

2 l' amour des peuples pour le souverain ; on en peut dire autant à cet égard.

3 le goût exclusif de la noblesse pour la profession militaire. Nous fûmes peut-être autrefois plus guerriers, mais nous sommes aujourd' hui plus militaires.

4 cette espèce de vanité et d' émulation française, qui s' approprie les avantages brillants de l' état, et qui en rend l' éclat solidaire, pour ainsi dire, à chaque individu. Supposé que nous ayons perdu quelque chose de ce côté là, nous n' en sommes que plus aimables pour les étrangers.

5 un certain ordre d' élévation qui produit la générosité et la noblesse de moeurs. Nous avons décliné de ce côté-là ; mais en perdant de cette noblesse de moeurs, qui tenoit de l' antique indépendance de nos peres, nous sommes devenus

p525

plus aisés à gouverner, et plus propres à lier la société.

Après cet examen des principes passons à celui des ressorts. Je les ramene à trois, gaieté, activité, et industrie.

Notre gaieté : qualité d' une grande ressource dans des mains vraiment politiques, il nous reste celle de l' âge mûr, et il seroit aisé de nous rendre, par la régénération des moeurs, celle de la première jeunesse, avec moins de fougue que nous n' en avons autrefois.

Activité : prodigieuse dans notre nature, et toute vivante encore dans nos moeurs.

L' industrie a pareillement un germe inextinguible ; il ne s' agit que d' aider l' industrie honnête parmi nous, et contenir celle qui, pour être trop avide, pourroit devenir nuisible par le choix des moyens. Enfin nous pouvons pousser d' autant plus loin le point florissant

p526

de l' état, qu' il a désormais échappé aux secousses du premier et du second âge, plus sujet aux maladies aiguës que celui où le tempérament est formé.

Chapitre 7.

Les deux chapitres précédens ont désigné les maux internes dont nous pouvions être attaqués. Celui-ci établit en bref l' âge de l' état, et désigne en conséquence le régime qui lui est propre. Traitons de quelques remèdes de détail.

Toutes les campagnes et villes d' un état doivent un tribut constant et immense à la capitale.

Une ville n' est vraiment la capitale d' un état, que quand elle peut tout en retirer, et y repousser tout.

Quand on renverroit dans les provinces tous les officiers royaux

p527

qui en tirent de gros appointemens, qu' on exciteroit les grands propriétaires à s' y retirer, qu' on y repousseroit les plaideurs et intrigants, en y renvoyant les affaires ; quand les recherches de l' industrie seroient avec soin provignées dans les provinces, je doute que Paris en fût fort affoibli.

Dix greffes tirées d' un arbre vont féconder dix sauvageons ; et s' ils eussent demeuré sur l' arbre nourricier, ils n' en eût pas été plus vigoureux.

La capitale et les provinces sont ici la partie représentative des deux places que je nommois ; le souverain, et le peuple. La capitale pompe d' une main, il faut qu' elle verse d' une autre. Sans ce soin la machine crevera.

Pour cela le moyen est simple, et ne coûte rien au thésor ; ouvrez et entretenez les mêmes canaux de la circulation ; que les provinces à portée de la capitale soient employées à la production des denrées

p528

comestibles au courant, qui ne sçauroient être voiturées de loin ; que les provinces plus éloignées, mais mitoyennes, fournissent les denrées qui peuvent souffrir le transport ; que celles enfin qui sont hors de portée de fournir des denrées à la capitale, payent leur contingent en matières ouvrées, dans lesquelles la forme emporte de beaucoup le fond, et dont un envoi de petit volume puisse faire un gros paiement à la capitale. Voilà toute l' opération. De ces destinations les premières s' arrangent

d' elles-mêmes : la troisième demande des attentions dont les détails sont développés et traités par principes, et entre autres la nécessité et la facilité de couper tout le royaume de canaux et autres ouvrages publics relatifs à l' établissement des communications, comme aussi l' utilité d' employer à ces travaux les troupes réglées.

p529

Venons aux détails du reversement. Les grosses caisses animeroient le commerce sur les lieux, au-lieu qu' elles augmentent l' engorgement de la capitale. Le transport des fumiers seroit encore un objet considérable. J' entends par-là les maisons publiques, hôpitaux, maisons de force, etc. Sur-tout les maisons d' enfans-trouvés, établissement de la plus grande utilité, et qu' il faudroit multiplier presque à l' infini, prenant soin de renvoyer les élèves à la terre. Les moyens de cela. En traitant ces différents détails, on n' a pas prétendu assujettir le gouvernement à tant de menues spéculations ; mais c' est à lui à donner le branle principal, et cette impulsion n' a besoin d' autre principe, que le soin de renvoyer sans cesse à la terre, puisqu' il faut sans cesse en tirer.

p530

Chapitre 8.

Pour éviter de s' étendre à l' infini, on a omis un grand nombre de principes qui offroient la plus vaste carrière. On eût dû démontrer, par exemple, par quelle opération simple l' abondance d' argent diminue naturellement la population, en augmentant la consommation de chaque individu en particulier ; comment cette abondance portée trop loin bannit l' industrie et les arts : résumer ensuite comment un ministre habile peut régénérer un état en ce genre ; mais il faut se borner, et l' on termine cette partie par l' examen d' un principe politique, qui paroît au premier coup d' oeil peu fait pour être mis en question, à sçavoir, *s' il est utile ou non que l' argent soit marchandise dans un état* . Cet examen entraînera la discussion de plusieurs points importants.

p531

On ne traite point de l' intérêt de l' argent relativement à la conscience, mais seulement en ce qui complète la société.

Il y a trois sortes de biens, à sçavoir, les biens non transportables, tels que les fonds, les maisons, etc. Les effets commerçables, tels que denrées, marchandises, effets mobiliers, vaisseaux etc. Les rentes enfin, qui ne sont que des tributs imposés sur telle ou telle autre partie des deux autres portions de biens.

Un état s' enrichit à mesure qu' il acquiert plus de biens des deux premières classes. Il n' en est pas de même de la troisième, à moins que les rentes ne soient établies sur les fonds de l' étranger.

Un état devient tributaire de l' étranger en proportion de ce qu' il en emprunte. Exemple des anglois discuté. Ce n' est point à eux qu' il faut attribuer la décadence de notre marine.

p532

Les dettes nationales sont un tribut ruineux, quand elles sont contractées avec l' étranger. Les dettes nationales ou particulières operent la ruine et le renversement de la société, quand même elles sont respectives d' un sujet de l' état à l' autre. Discussion de ce principe.

baissez le taux des rentes, et éteignez-en autant que les circonstances pourront le permettre .

De ces deux principes le premier n' est pas même à notre choix ; nous ruinons notre commerce, si nous n' ordonnons toujours chez nous l' intérêt à un taux aussi bas qu' il le sera à Londres et à Amsterdam ; nous avons même de plus grandes facilités pour cela que les anglois et les hollandois.

Baissement du taux des interêts, accroissement du commerce, multiplication des entreprises, haussement des fermes des terres, augmentation de manufactures, vivification

p533

de l' agriculture . Le grand Sully l' a dit il y a long-temps.

liquidation des dettes des particuliers, suite de celle des dettes de l' état ; facilité de libérer l' état.

Suites utiles et brillantes de la richesse publique

opérée par ce moyen : *rivières rendues navigables, canaux, ports, chemins, pépinières, manufactures, hôpitaux d' incurables et d' enfans, monumens d' utilité et de décoration* .

Ce que les provinces feroient pour le public, les seigneurs et particuliers le feroient sur leur patrimoine. Ne pouvant augmenter sa fortune qu' en bonifiant le fonds, on y mettroit mille pour recueillir un, et l' on en tireroit des ressources incroyables.

Toutes entreprises trouveroient doubles et triples fonds au premier signal.

En cet état, quelle pourroit être

p534

la nécessité d' emprunter ? D' où s' ensuit qu' il s' en faut bien que les principes des théologiens les plus sévères sur cet article soient incompatibles avec le commerce et la prospérité d' un état.

Résumons en peu de principes tout ce qui concerne la prospérité intérieure,

1 aimez et honorez l' agriculture.

2 repoussez du centre aux extrémités tout ce que vous attirez des extrémités au centre.

3 méprisez le luxe et l' indécence dans la dépense.

4 honorez les vertus et les talents, et ne les payez point.

5 baissez le taux de l' intérêt ; éteignez les rentes.

Troisième partie.

L' intérêt est le but et l' objet de tout cet ouvrage, mais on a cherché l' intérêt bien entendu. On

p535

a traité dans la première partie de ce que c' est que la vraie richesse et la vraie prospérité, comme aussi des moyens de les trouver. Dans la seconde, des moyens de les accroître, et d' en réprimer les abus.

On va dans le troisième, traiter des moyens de s' approprier l' une et l' autre chez autrui.

Chapitre 1.

Persuadés de la vérité des principes établis dans la seconde partie sur les bornes nécessaires d' un empire, nous nous sommes renfermés dans nos frontières, et nous avons vivifié l' intérieur, en établissant une circulation réglée du centre de l' état à ses extrémités.

La capitale est devenue le coeur de l' état, principe

de la vie et du mouvement répandu dans tous les membres ; étendons cette spéculation, et considérant l' état entier comme le centre du monde qui

p536

l' environne, dirigeons sur les mêmes principes les ressorts de l' empire universel que nous voulons nous attribuer.

Il s' ensuit de-là, que l' entière prospérité de nos voisins doit être le but et l' objet de nos vuës et de nos soins intéressés. Démonstration de ce paradoxe par des exemples.

Notre intérêt est que dans l' état universel, comme dans l' état particulier, les communications soient libres et aisées d' une extrémité à l' autre de ce vaste empire ; qu' elles soient assurées par la justice ; et d' exclure sur-tout à jamais de notre politique les sophismes cruels et ruineux de l' intérêt exclusif.

Chapitre 2.

Qu' on ne s' y trompe pas, je suis aussi intéressé qu' un autre ; au contraire je rapporte tout à moi, et je voudrois mettre l' industrie et l' action universelle à mon propre

p537

usage : mais instruit par l' expérience de tous les hommes et de tous les temps, qu' il n' est esclavage ici-bas qui ne soit respectif, services qui ne soient réciproques, je n' ai abdiqué la tyrannie, que parce que j' ai reconnu l' insuffisance de ses moyens. Je n' ai rendu heureux les regnicoles, que parce qu' ils ne me vaudroient rien si je les opprimois ; et qu' au contraire en les rendant riches et industriels, leur richesse et leur industrie reviennent à mon profit. Les étrangers ne doivent pas s' attendre à plus de magnanimité et de désintéressement de ma part, ce seroit une duperie en politique. Ce sont des subsides que je leur demande, voyons de quelle espece, et comment je les forcerai à me les payer.

Je veux sans doute ce qu' il y a de meilleur. J' ai connu que l' unique richesse, qui renfermoit toutes les autres, étoit la population ; que celle-ci s' étendoit d' elle-même en

p538

proportion des subsistances ; en conséquence, j' ai multiplié chez moi les subsistances autant qu' il a été possible : si je viens à bout d' en tirer de l' étranger, j' étends ma population en proportion, et conséquemment je m' enrichis à ses dépens.

Le marché ne sauroit être forcé, il ne peut être que de convention ; et le moyen de cette convention n' est autre que cette partie de l' échange qu' on appelle *commerce étranger* .

Qui dit échange, dit troc ; de quelle nature seront les effets qui serviront à cet échange de notre part ?

Nous retenons pour nous les denrées, et autres matières de consommation ; notre subvention donc ne peut être qu' en métaux ou matières ouvrées.

L' excessive population qui force l' industrie, nous met en état de fournir ces dernières à meilleur prix que les autres ; mais quant à

p539

l' or, dire qu' un commerce soldé en métaux est plus avantageux, c' est démentir le préjugé général et l' opinion de tous les hommes versés en cette matière.

Laissons crier les aveugles, laissons répéter leurs cris aux enfans par écho : considérons quelle est la population et l' industrie dans les pays d' où l' on tire l' or ; dans ceux qui le reçoivent de la première main ; dans ceux où il va se perdre et s' engouffrer en dernier lieu, après avoir dévasté sur son passage tous les lieux où il a pû former quelque engorgement, et jugeons par les faits, si les états qui veulent retenir l' or chez eux, sont gouvernés par des hommes ou par des taupes.

Inutilité des ordonnances pour empêcher la plantation des vignes, tant qu' on obligera les peuples à chercher par le débit de leurs denrées chez l' étranger de quoi solder leur contingent aux revenus du fisc.

p540

Il est indispensable, pour attirer les grains de l' étranger, ainsi que pour les multiplier chez nous, de leur laisser une pleine et entière liberté pour l' exportation et importation, de regarder en un mot cette denrée comme une matière sacrée, et dont le régime et gouvernement quelconque doit être à jamais proscrit. Réfutation du système contraire dans toutes

ses allégations.

Après les grains, toutes autres denrées comestibles et de consommation sont le second objet d'un commerce utile avec l'étranger.

Viennent ensuite les matières étrangères, pour fournir au travail de nos manufactures.

En cet état regardons autour de nous, et voyons si le commerce étranger peut se passer de la prospérité étrangère. L'abondance desire le superflu que notre industrie lui présente. La misère et la paresse se passent même du nécessaire

p541

qui se trouve par-tout. L'Angleterre, notre ambitieuse et jalouse émule, consomme nos modes et nos colifichets, malgré les défenses et les précautions du gouvernement. La barbarie ne nous demande que quelques misérables draps.

Notre intérêt seroit donc, au-lieu de faire un secret de nos manufactures à l'étranger, et d'empêcher que nos ouvriers ne le leur portent, de les leur envoyer nous-mêmes, de protéger enfin, et d'encourager par tous moyens leur industrie, qui fera toujours une des branches de la nôtre ; nous réunirons de la sorte la gloire du procédé, et les avantages de l'intérêt.

Chapitre 3.

Une fois convenu de distribuer notre industrie à nos voisins, ouvrons-lui les chemins et les communications.

p542

Les barrières factices n'ont jamais prouvé que la crainte ; les barrières naturelles même ont rarement procuré la sûreté permanente.

Loin de vouloir fermer l'entrée de notre pays à nos voisins, songez à la leur faciliter de toutes parts.

Ouvrez les gorges et défilés, assurez les chemins, abattez les rochers etc. Si les chinois eussent employé à civiliser les tartares la dépense que leur coûta la grande muraille, ces fiers voisins ne les eussent jamais subjugués.

Civilisez vos voisins, et de proche en proche, s'il est possible, l'univers entier, et vous n'en aurez plus rien à craindre. Que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre ?

Je vous ai démontré que la souveraineté n'a qu'une certaine portée, qu'elle ne peut régner au-delà que sur la destruction. Cette portée s'étend en

proportion de ce que

p543

vous pouvez étendre vos bienfaits, et retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d'établir l'un et l'autre point sur les étrangers.

Il est une sorte de frontière la plus assurée de toutes, et en même temps la plus ouverte ; c'est la mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s'en attribuer l'empire, c'est se déclarer l'opresseur universel.

Le commerce maritime est devenu si nécessaire à la vivification et prospérité d'un pays, qu'en général la terre vaut moins en proportion de sa qualité et fécondité, qu'en proportion de ce qu'elle est à portée des débouchés maritimes.

Les côtes d'un facile abord sont un don de la nature ; mais la nature peut en cela, comme en toute autre chose, être perfectionnée, corrigée même par l'industrie et le travail.

Projet de mettre toute la côte

p544

en ports de mer, ridiculisé très-mal-à-propos. Les hollandais se sont bien trouvés d'avoir suivi le plan de M Ormin de la comédie.

Le commerce peut être aussi libre, et plus libre dans la monarchie, que dans les républiques.

La vraie et industrieuse nécessité ne sauroit avoir de principe plus assuré, et qui l'éloigne plus de celle qui porte au découragement, que l'extrême population.

Protégez la navigation et les navigateurs, de quelque espèce qu'ils puissent être. Aidez, autant qu'il est possible, aux avantages de la nature en ce genre, et corrigez ses désavantages, pour ouvrir sur toutes vos côtes des retraites et des nids à ces sortes d'alcyons. Faites que les communications en canaux et en chemins y aboutissent de toutes parts, et ensuite laissez les faire.

p545

Chapitre 4.

Après avoir traité des moyens de vivification de l'état

universel, il faut en établir la justice et police.
C' est dans ce sens seulement qu' on traite de la marine militaire, et non en tant que forces, puisqu' on n' a point parlé des troupes de terre. Les troupes de terre sont la force d' un état au-dedans, et la marine l' est au-dehors. On ne parlera point des corsaires. Cet ordre de marins ne peut que décliner en France, et pourquoi. Si les deux corps, contrepoinés irréciliablement dans notre marine sous les noms distinctifs de *militaire* et de *plume* , sont également nécessaires, il seroit indispensable de les réunir, et faire rouler entre eux les fonctions, prérogatives, et récompenses.

p546

Rendre notre marine militaire *commerçante* , seroit sapper par le pied le principe du point d' honneur, et de l' esprit d' émulation qui distingue ce corps-là. Louis Xiv le fondateur de notre marine ne la considéra guères néanmoins que de son côté brillant, il la regarda comme une dorure de son palais, nécessaire à sa gloire, mais inutile à la solidité du bâtiment.

Une preuve qu' il n' en sentit pas les avantages, est tirée de ce qu' il la négligea dans sa dernière guerre, la plus fâcheuse de toutes, et celle dans laquelle la marine lui eût pû être le plus utile. Ce prince cependant avoit rendu ce corps participant des plus grandes graces ; pourquoi ne l' est-il plus aujourd' hui ?

Le nombre des matelots, second arcbutant des forces maritimes. Population d' abord, liberté et encouragement ensuite vous en donneront à l' infini.

p547

Il faut aussi borner ses forces maritimes, de façon que toujours puissantes pour protéger le commerce, elles ne gênent pas cependant les mouvemens de ce dernier par des armemens disproportionnés. Un peuple qui déserteroit les terres pour grossir les armées, ne pourroit faire qu' une campagne, faute de vivres, ainsi fait l' état qui arme en guerre tous ses matelots.

Il faut avoir une telle marine en temps de paix, que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre, et la tenir toujours armée par moitié ; la

guerre de mer ne sauroit alors être onéreuse, ni inattendue.
Détails des moyens naturels qui concouroient tous à l'entretien de ces forces. Nous allons y en joindre d'autres qui nous sont étrangers.

p548

Chapitre 5.

C'est des prohibitions que je vais traiter. C'est ici la plénitude de mon plan, et le lieu sans doute où l'on trouvera le plus de paradoxes. Examinons. L'esprit des bonnes loix n'est autre chose que l'utilité générale et l'utilité particulière combinées et réunies. Parcourons les loix primitives de l'humanité, les loix de la nature, je défie qu'on m'en montre une seule qui, en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l'intérêt général l'avantage personnel de quelque particulier. Je n'ai point de droit au bien d'autrui, mais j'ai droit à tout le mien : ce mien est l'univers entier, comme si je sortois de l'arche, pourvu que je n'emploie, pour l'acquérir, aucun des moyens proscrits par la loi naturelle. Ce peu de principes établis jetteront

p549

une lumière sûre sur la nature des prohibitions, et feront discerner aisément celles qui sont permises, d'avec celles qui sont injustes. Le monde est encore à son enfance en fait de gouvernement. Il n'est pas étonnant que toutes les législations, dont nous avons connoissance, soient très-imparfaites. Fonder un empire, et lui donner des loix, sont deux opérations tellement distinctes, qu'elles appartiennent nécessairement à deux hommes différents. La distinction du juste et de l'injuste est la seule boussole qui puisse diriger de bonnes loix. Il ne sauroit y avoir d'état et de société, dont un grand nombre de loix de distribution ne puisse être réformé sur ce principe. Ce n'est point innover, mais consolider et fonder. Si jamais gouvernement fut libre de travailler à cet ouvrage

p550

utile avec certitude de la facilité dans l' exécution, c' est le nôtre aujourd' hui.

On n' a point parlé des prohibitions domestiques par des égards de bienséance, pour éviter de choquer l' intérêt particulier : on ne traite que des prohibitions étrangères.

Tous les gouvernements se servent des prohibitions comme d' un venin propre à faire sécher l' industrie de leurs voisins, plus ou moins selon le degré qu' ils croient convenir à leurs intérêts, et ne pensent pas que comme le privilège n' en sauroit être exclusif, on le combat des mêmes armes, de sorte qu' il en résulte que les prohibitions usitées par-tout gênent en tous lieux l' industrie, et établissent la fraude universelle. Examinons si une politique contraire pourroit être susceptible de quelque succès.

Supposons le roi Pasteur persuadé des maximes établies ci-dessus.

p551

1 que le commerce est à l' extérieur ce qu' est la vivification à l' intérieur. 2 que nous avons tous intérêt à ce que nos voisins tirent de leur territoire et de leur industrie toutes les ressources possibles. 3 que le commerce est de sa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l' industrie et du travail.

Supposons qu' en conséquence le roi Pasteur ait débarrassé l' état de toute prohibition intérieure. Il a fait plus, considérant que ne pas offrir la liberté du *transit* dans ses états aux denrées et marchandises des étrangers dont la destination est au-dehors, c' est priver ses sujets des profits de voiture, du nolis, du dépôt, des commissions etc. Il leve de toutes parts les barrières, et présente à l' univers étonné les droits de l' hospitalité avec les avantages d' une communication toujours aisée et d' une police admirable dans ses états.

p552

Digne alors de rendre universels tous ces avantages, voici sa marche pour y parvenir.

Il propose d' abord aux états commerçans, qui n' ont presque d' autre fonds que leur industrie, un traité de fraternité portant suppression de tous droits d' entrée sur tout ce qui sera apporté dans les ports

de l' une des puissances contractantes par les sujets et vaisseaux de l' autre.

Bientôt ce traité aura nombre d' accedants ; on pourroit même mettre à cette entière franchise des modifications, mais réciproques en faveur des puissances encore affaissées par les usages et les vuës de la tyrannie, et aveuglées sur les avantages du commerce.

Le systême de l' univers est changé, et la trace des décrets de la providence à cet égard est visiblement marquée par les faits ; la barbarie n' usurpera plus l' empire ; mais le froissement continuel de

p553

l' intérêt exclusif, déifié par-tout de nos jours, menace l' Europe d' une dévastation et d' un affoiblissement général et absolu.

Le projet donc de fraternité entre les peuples commerçans, loin d' être imaginaire, est le seul qui puisse remettre la cupidité à sa place, et assurer à l' humanité le fruit de ses travaux et de ses connoissances modernes.

Le dernier des moyens de faire accéder l' Europe entière à ce traité, seroit l' excommunication civile et la plus absolue de toute nation quelconque qui refuseroit de s' y prêter, sans hostilité néanmoins ; mais en cas que la guerre survînt par les altérations inséparables de cette façon d' être, refus éternel alors de tout traité, jusqu' à ce que celui de confraternité en fît partie.

En cet état je demande laquelle des deux puissances auroit la faveur de l' univers, ou le roi Pasteur,

p554

ou son ennemi ? Quel accroissement n' ajoûteroient point à ses forces maritimes celles des peuples alliés qui lui devroient leur liberté, leurs richesses, et leur bonheur.

Objection de la diminution des revenus du fisc discutée.

Il est impossible qu' une nation livrée à l' esprit de l' intérêt exclusif avec ses voisins, ne le soit aussi intérieurement chez elle, et que cet intérêt ne corrode les liens internes de l' état. Réfutation des objets contraires à ce principe.

La même raison qui a établi chez toutes les nations policées la défense des mariages entre proches,

milite contre l' exclusion étrangère. Tous les pays sont voisins, tous les hommes sont freres. Les prohibitions enfin, ce beau secret de la politique commerçante, n' est qu' une sottise d' une part, et qu' une injustice de l' autre ; principe de désordres, et d' une guerre intestine, comme aussi germe de

p555

divisions entre les peuples, elles dégénèrent toujours en guerres opiniâtres qui ne finissent que par des treves, la paix réelle ne pouvant exister avec les prohibitions.

Chapitre 6.

Si quelque chose peut compliquer, diversifier les interêts de l' Europe, et barrer le système de confraternité, ce sont les colonies annexes de certaines puissances, tandis que d' autres n' y ont nulle part. Elles sont aujourd' hui l' objet principal du commerce qui l' est lui-même de la politique. En conséquence il convient de traiter à fond cette partie, et d' examiner quel est l' interêt réel de l' Europe à cet égard.

Le monde entier ne s' est peuplé que par colonies. On peut diviser les temps à cet égard en trois âges.
1 les colonies des temps nommés dans l' histoire

p556

héroïques et fabuleux . 2 les colonies anciennes.

3 les colonies modernes.

Les premières colonies furent des séparations des différentes branches des premières familles qui peuplerent l' univers. Les besoins de l' homme étoient alors très-simples ; les colonies emporterent peu d' usages de leur berceau, et conséquemment la trace de leur séparation fut bientôt perdue.

Le premier gouvernement fut établi par la force ; la crainte rassembla nécessairement plusieurs sociétés autour de celle-ci.

C' est à cette époque qu' il faut fixer la date des colonies du second âge. Des mécontents, des bannis, des fugitifs devant la force, ou des ambitieux, emmenant ceux qu' ils avoient pû attacher à leur fortune, fonderent de nouvelles villes. Ces colonies du second âge emporterent plus de choses de la mere ruche, parce qu' il y en avoit plus à

p557

emporter, et ce furent autant de points de reconnaissance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine.

Cependant ces nouvelles colonies, non plus que les premières, ne conserverent aucune sorte de dépendance de leur métropole, au contraire elles jouirent d'une pleine et entière liberté.

La découverte du nouveau monde a donné commencement au troisième âge des colonies.

Les premiers peuples de l'Europe qui passerent en Amérique, ne furent pas des colons ; mais au contraire des conquérants et des dévastateurs.

Le nouveau monde est comme partagé entre quatre peuples. L'espagnol néglige la terre, recherche l'or, et languit. Le portugais cherche la poudre d'or et les diamants, fraude les prohibitions espagnoles, envahit tant qu'il peut, le tout pour le compte des anglais qui ne

p558

lui laissent pas même le suc de ses propres terres.

L'anglais voudroit d'une part assujettir ses colonies, de l'autre les étendre : deux projets contraires.

Heureusement le nerf manque pour le premier, ce qui avance le second. Quant à son plan général, c'est d'envahir tout le commerce, et de garnir de proche en proche toutes les côtes d'établissements nombreux et contigus. Le français enfin, habile à courir, et établi par ses courses, se soutient par sa légèreté, son courage, son obéissance, et ses ressources du moment, contre la défectuosité ou la nullité de ses plans. Tel est le précis de l'état actuel.

Nous avons en fait de colonies, enchéri sur les anciens, en ce que nous avons imaginé de conserver un empire absolu sur des sujets aussi éloignés.

L'exemple en a été donné par la fidélité espagnole, et suivi par les autres nations. Examinons si

p559

nous avons bien ou mal fait. Nous dirons ensuite si le plan est solide ou caduc.

à la réserve d'un titre venteux les rois d'Espagne ont peu profité par l'acquisition des Indes. Je ne sçais si leurs armées, leur pouvoir, leur magnificence,

se sont accrus depuis ; mais des princes qui ont doublé de tout cela de nos jours, le czar, le roi de Prusse etc. N' y possèdent rien. L' esprit de domination, celui de commerce, et celui de population, trois principes si peu faits pour être combinés, ont tour-à-tour présidé à l' établissement des colonies. L' esprit de domination voudrait embrasser plus d' étendue de pays qu' il n' en sauroit enceindre en transportant tous ses sujets actuels en Amérique, et tend à gouverner ses sujets américains autant et plus despotiquement que ceux qui sont aux portes de sa capitale. Cependant l' esprit d' indépendance

p560

gagnera nécessairement les grands établissemens de ces pays-là, et ceux-ci envahiront les nôtres affoiblis par les vices d' une administration intercadente et fiscale.

L' esprit de commerce regarde les colonies comme les fermes du commerce, et toutes ses vues ne tendent qu' à les tyranniser en tout. Loin d' être capable de les peupler, former et fortifier, ses arrangemens actuels sont tout propres à en arrêter l' accroissement.

L' esprit de population n' a jamais eu de place entre les passions humaines ; c' est un dérivé du calcul et de la réflexion. On a senti qu' il falloit peupler l' Amérique et y encourager la culture des terres, si l' on en vouloit tirer quelque parti ; mais on la peuple de nègres, et l' on y relegue l' agriculture et les arts aux mains de l' esclavage, destructif si l' on appesantit ses liens, dangereux si on les relâche.

p561

Preuves de ces trois allégations.

En un mot, nous sommes novices dans l' art de former des colonies. Mais, loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obstacles invincibles dans le nouveau monde, c' est-là précisément où il auroit le plus d' avantages, et où même il est le plus indispensable.

En effet, l' Europe ne sauroit désormais être tranquille, si l' on ne travaille à nous fraterniser dans le nouveau monde autant que dans l' ancien. Le chapitre suivant donnera plus d' étendue à cette idée. Chapitre 7.

La paix est un don du ciel ; mais il en est de ce don-là comme de tous les autres, qui ne fructifient

que par nos soins.
Ce qu' est la police aux provinces intérieures, la
paix l' est aux provinces étrangères.

p562

L' équilibre entre les puissances de l' Europe ne fut
jamais qu' une idée creuse.
La France ne produisit jamais d' usurpateurs ; mais
fussions-nous capables de concevoir un vaste projet
de tyrannie universelle, nous ne le sommes
certainement pas de le mener à bien.
Nos politiques ne furent jamais entichés de cette
manie. La tranquillité et le bonheur de l' Europe
doit être notre objet unique. Ce tronc a quatre
branches d' où partent tous les petits rameaux de la
politique de détail. 1 la liberté de l' Italie. 2 le
maintien des droits et de la constitution du corps
germanique. 3 la balance du nord. 4 notre considération
auprès du turc fondée sur l' estime et la bienveillance.
Je ne prétends pas que les plans extérieurs soient
d' une exécution aussi facile que les arrangements
intérieurs qui dépendent uniquement

p563

de nous ; mais je dis que telle doit être la
direction fixe, ostensible, et marquée de notre
politique, et que cela posé, loin que toutes les
parties du régime intérieur ci-dessus dussent
contraster avec nos affaires étrangères, c' est le
seul moyen de simplifier notre politique, et de la
ramener à l' objet primitif de tout gouvernement, à
sçavoir, la multiplication de l' espèce humaine, et
son bonheur.
Le système de pacification universelle, politique du
roi Pasteur, doit cependant s' étendre sur
l' Amérique.
Le seul moyen pour cela est le plan de liberté
générale du commerce ; dès-lors toutes les vues des
colons et de leurs chefs se tourneront vers la
culture de leurs fonds, vers la population, et vers
l' exportation de leurs denrées.
L' agriculture a besoin de voisins ; ce n' est que le
brigandage et la traite exclusive qui s' écartent,

p564

et qui d'entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déserts. Chacun apprendra à vivre de son fonds : après les nécessités de la vie, on en recherchera les commodités.

Dieu veuille donner aux états de l'Europe dans leur constitution actuelle assez de durée, pour voir un jour l'Amérique n'avoir plus de déserts à peupler. Je touche au terme de ma carrière, et je suis plus mécontent encore de mon ouvrage, depuis que je l'ai extrait. Quel sujet en effet, que celui de tous, qui, après la religion, intéresse le plus l'humanité entière ! Et quel organe pour en démontrer l'importance, et en traiter les détails ! Quelque foibles même que soient mes talents, je sens qu'en donnant à cet ouvrage le soin et le travail qu'il mérite, je pouvois le rendre moins

p565

imparfait ; mais quoique persuadé de mon devoir à cet égard, le sort en est jetté. D'une part mes affaires et ma position me rendent impossible un travail suivi et recherché ; de l'autre une révision exacte de ce traité, et les corrections que j'y pourrois faire, serviroient plus à ma gloire qu'à l'admission et illustration de mes principes. J'abandonne le premier point, et je sens en ce moment même une satisfaction intérieure de rendre plus pur par ce sacrifice, l'hommage que je fais à la vérité et à l'humanité de mon peu de connoissances et de talents. Quant au second point, je ne crois pas me flatter : plus d'art et de suite seroient inutiles à cet objet. J'ai si bien senti la vérité en l'écrivant, que je suis sûr de l'avoir montrée sans nuage aux âmes nettes, aux cœurs droits ; et quant aux autres, la trompette même du jugement en les effrayant, ne les persuadera pas.

p566

Grands et petits, interrogez-vous vous-mêmes. Vous voulez être aimés ; ce sentiment, qui tient en vous de l'essence divine, est le seul par lequel vous soyez susceptibles d'une véritable joie. Aimez, si vous voulez l'être ; aimez vos semblables, c'est l'unique recette contre le vuide, l'inquiétude et l'ennui ; c'est l'antidote des passions dévorantes, et le seul remède contre le désespoir de se sentir

dépérir soi-même sous les coups du temps. Aimez vos semblables, et ne craignez pas de multiplier les craintes et les afflictions de la vie ; l' amour propre seul est le principe de tout excès, et change en douleurs les semences de bonheur que nous tenons de l' être suprême. Si ce n' est pas vous que vous aimez exclusivement dans les objets de votre attachement, ceux qui vous restent adouciront la perte de ceux qui vous sont enlevés. L' amour-propre au contraire vous

p567

fait vivre en ennemi au milieu de vos freres, vous arrache les biens présents par l' appas de plus grands biens, rend plus perçant l' aiguillon des maladies, plus lourd le fardeau de la vieillesse, plus effrayant l' inévitable et toujours présent abîme de la mort. Aimez vos semblables ; cet amour ne connoît point d' excès, n' a que de tendres inquiétudes, des desirs bornés, des plaisirs variés ; et le miel pur, intarissable, et toujours nouveau que la providence a attaché à chaque acte de bienfaisance, adoucissant la pente rapide de vos jours, vous fera recevoir la mort comme un brave soldat reçoit les invalides. Aimez vos semblables ; la religion, la vertu, l' honneur, la vraie philosophie, toutes les loix, les sciences et les arts, tout répond à cet objet, dont tout reçoit son illustration ; tout dégénère en désordre, si l' on s' en écarte.

p568

Prince, dont les regards annoncent l' élévation, la grandeur, et dont les actions respirent la bonté, avortons sur la terre auprès de vous, nous sommes vos freres d' origine et de destinée. Votre coeur le sçut en naissant, il ne l' oubliera jamais : ce coeur, don universel pour tous vos contemporains, a garanti votre esprit du poison de la flatterie, et de la férocité de l' orgueil ; devenu notre pere par un digne usage de vos augustes fonctions, vous parcourez d' un coup-d' oeil également fixe et majestueux, vingt millions d' hommes qui sont à vous, et que vous voudriez tous voir heureux. Semblable à l' oeil de la nature, rien ne peut recevoir l' impression que de vous ; vous pouvez rayonner le bonheur universel, il ne vous en coûtera que d' être ce que vous êtes. Un concours innombrable d' hommes, la première nation

p569

de l' univers, les yeux tournés vers votre personne sacrée, semblent se presser pour parvenir au bas des degrés du trône auguste où vous êtes placé. Grand prince, si l' humanité étoit dans son premier âge, ce culte n' auroit d' objet que vous : eh ! Quel autre eût pû vous le disputer ? Mais depuis long-temps des impies ont placé, à l' ombre du dais qui couvre la majesté royale, un volcan qui attire sans cesse l' or du centre de la terre, qui l' arrache avec effort, et le vomit avec abondance. Mille idolâtres contre un sujet religieux, composent cette foule avide ; adroits à se servir contre vous-même de vos propres vertus, et à se voiler des apparences du zèle, les soins pour les démêler seroient vains. Je ne connois qu' un secret, fermez le volcan. Le faux éclat de ses nuages mêlés de souffre et de cendre fera place à mille rayons de vertus, d' honneur et de dignité qui vous environnent ;

p570

et quant à ce genre de bienfaits, distribuez-les précisément dans la direction contraire à celle que suivent les princes aveuglés par un amour propre et personnel, indigne de la majesté du trône. Ils accablent de biens ceux qui les entourent, et qui leur tendent les mains ; donnez au contraire vos bienfaits à distribuer à ceux qui les tendent à leurs inférieurs, et à la partie de la société que vous avez commise à leurs soins, ou que la providence leur a confiée : ainsi, de classe en classe, tous vous offriront un culte d' action et d' obéissance. Vos yeux passeront rapidement sur une infinité d' échelons de sujets occupés à faire entendre et exécuter vos ordres, et aboutiront enfin sur les plus utiles de tous, qui ne voient au-dessous d' eux que leur mere nourrice et la vôtre, qui sans cesse courbés sous le poids des travaux les plus pénibles, vous bénissent

p571

chaque jour, et ne vous demandent rien que paix et protection. C' est de leur sueur, et quelquefois (vous l' ignorez) de leur sang même, que vous gratifiez ce tas d' hommes inutiles, qui répètent que la grandeur d' un prince consiste dans la valeur, et

sur-tout dans le nombre des graces qu' il répand sur ses courtisans, sur sa noblesse, sur ses commensaux. J' ai vû couper le poignet par un huissier des tailles à une pauvre femme qui défendoit son chaudron, dernier ustensile de son ménage, dont elle arrêtoit l' exécution. Qu' eussiez-vous dit, grand prince, vous en qui on ne vit jamais un geste de rigueur, un mouvement d' impatience, dont le moindre valet ne reçut jamais une parole désobligeante, vous le plus tendre des peres, le meilleur des maîtres, le plus doux des rois ! Quel bien ce seroit peut-être pour le pauvre peuple que vous eussiez été en ce

p572

moment à ma place. Il n' en veut point à vos thrésors ce peuple borné au desir de la plus étroite subsistance. Le plus parcimonieux de nos rois, Louis Xii conservera à jamais le titre de son pere par excellence. Le restaurateur de votre maison, Henri Iv fut avare, disent les historiens, il fut néanmoins bien servi dans son temps : toutes ses vertus héréditaires, si vivantes en vous, sont mortes en lui ; il partage avec vous néanmoins encore, et de votre temps même, notre idolatrie. La confiance et le zèle m' emportent trop loin ; je ne puis néanmoins m' empêcher en finissant, de desirer que l' on honorât du titre et des fonctions de promoteur de l' agriculture quelqu' un qui, avec d' autres talens, eût les mêmes intentions que moi. Ses quatre premiers commis seroient, comme je l' ai dit, les quatre élémens. Je m' explique, le premier bureau

p573

seroit celui de la terre. L' homme le plus philosophiquement et expérimentalement versé dans l' agriculture, le labourage, la plantation, la nourriture des bestiaux, la connoissance des différentes propriétés de chaque espèce de terrains, en seroit le chef. Le second bureau seroit celui de l' eau ; le détail des canaux, des arrosages, des différentes machines propres à être mises en mouvement par cet élément pour les facilités de l' agriculture, la nature des différentes eaux, le desséchement des marais etc. Tout cela seroit de son district. L' air seroit le troisième ; les recherches contre les

influences de l' air et des brouillards, tant sur la santé des hommes et des troupeaux que sur les récoltes et les fruits, le ventilateur, les machines à vent relatives à l' agriculture, la conservation des grains etc. Seroient de cette partie.

p574

Les serres chaudes enfin, tant pour la production des fruits et légumes que pour celles des animaux, les recherches sur les différentes expositions, les moyens physiques de multiplier et conserver la chaleur pour épargner la consommation des matières combustibles, leur multiplication pour le soulagement des pauvres, et tous les avantages qu' on peut retirer du feu, seroient du ressort du quatrième bureau. Ces deux derniers auroient encore ensemble et conjointement le soin et l' emploi de procurer à notre patrie des transplantations d' animaux et des végétaux les plus utiles qui se trouvent dans les autres parties du monde. L' expérience nous démontre deux choses à l' égard des végétaux ; l' une, qu' il n' en est aucun sur la surface de la terre qui n' ait son utilité, soit pour la nourriture de l' homme, la médecine, la construction, le chauffage

p575

et autres usages à l' infini ; l' autre, qu' ils sont presque tous transportables d' un climat à l' autre et propres à se naturaliser, sur-tout dans le nôtre ; de façon qu' il seroit fort difficile aujourd' hui de distinguer chez nous les naturels du pays, des colons ; et que ce que nous en sçavons en général, est que les derniers excèdent de beaucoup en nombre les premiers. Il y a cependant encore dans les trois parties du monde une infinité de productions excellentes en ce genre que nous allons chercher fort loin, faute d' avoir voulu nous donner le soin, et faire la défense de les transplanter chez nous. J' en dis autant des animaux. Quel service n' a pas rendu celui qui le premier apporta des dindes en Europe, moderne et très-abondante denrée qui fait comme une nouvelle sorte de viande de boucherie. Il est dans l' Amérique septentrionale des boeufs qui portent de la laine ;

p576

les chèvres d' angora, dont nous payons si cher le poil pour les camelots ; les agneaux de Perse, qui portent cette sorte de soie précieuse ; tant d' autres pourroient réussir chez nous aussi-bien que dans leur climat naturel, et quoique peut-être moindres en qualité, nous fourniroient au moins des matières grossières qui sont les plus nécessaires, et ces animaux ne consommeroient pas plus de produit de terre que ceux dont le poil ne sert à rien.

Toutes ces choses, et mille autres dont la déduction me meneroit trop loin, demanderoient un détail particulier, et que le prince voulût bien deux fois par an accorder au chef de détail trois heures de travail, observant toutefois de borner son ressort à tout ce qui seroit de protection, et ne lui donnant aucune sorte d' autorité de contrainte.

Concluons en rappelant les principes. La vraie richesse ne consiste

p577

qu' en la population ; la population dépend de la subsistance ; la subsistance ne se tire que de la terre ; le produit de la terre dépend de l' agriculture, d' où s' ensuit que tous autres moyens, le commerce, l' or, les sciences, les arts ne servent et n' établissent une prospérité fixe et indépendante, qu' autant qu' ils vivifient, encouragent, et éclairent l' agriculture, le premier, le plus utile, le plus innocent, et le plus précieux des arts.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)